MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD

Société Royale des Antiquaires du Nord

Digitized by Google

~~#58~~
9110
A1
Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DES ANTIQUAIRES DU NORD.

1836–1839.

COPENHAGUE.

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ.

IMPRIMERIE DE J. D. QVIST.

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

La Société des Antiquaires du Nord s'est imposé l'obligation de publier régulièrement un recueil scientifique et littéraire. Elle doit rassembler dans ce recueil des documents ayant rapport à l'histoire, à la langue, aux antiquités du Nord de l'Europe et de l'Amérique. Elle doit étudier dans ce but tous les anciens monuments des contrées septentrionales et recourir à toutes les sources étrangères. La collection d'Arne Magnussen, qui renferme presque deux mille manuscrits, et plusieurs autres collections, lui offrent un vaste champ à exploiter. Il y a là de quoi s'oublier long-temps dans l'étude de l'ancienne législation, de l'ancienne langue, de la poésie et de la littérature du Nord. Il y a en outre une sorte d'antiquité pratique qui doit être d'un grand secours pour l'histoire et qu'il est important de connaître. Jusqu'à la fin du siècle dernier, on n'a pas travaillé assez sérieusement à propager cette connaissance, on n'a pas su recueillir d'après un plan régulier les débris de l'antiquité du Nord, et les classer de manière à ce que l'archéologie septentrionale pût être un jour aussi une science. Le moyen d'aider au développement des tentatives qui ont été faites dans cette branche d'études, c'est de publier un recueil périodique où l'on raconte, où l'on explique les efforts combinés des naturalistes, des antiquaires, et les découvertes que les savants font presque chaque jour non seulement dans les trois royaumes scandinaves, dans les contrées voisines, mais dans tous les pays où il existe un peuple allié de plus ou moins près aux peuples du Nord.

Le premier cycle dans lequel la Société était entrée est maintenant accompli. Elle va commencer une nouvelle série de publications. Elle s'est prescrit un nouveau devoir. Elle publiera sous le titre d'Annales et de Mémoires deux écrits périodiques où seront successivement rassemblées toutes ses recherches sur

Digitized by Google

l'histoire ancienne et les antiquités du Nord de l'Europe et de l'Amérique. Là, les savants, les littérateurs, les hommes qui s'intéressent au tableau des temps passés trouveront

1° Des notions étendues sur l'ancienne littérature du Nord prise dans son ensemble, ou dans ses diverses productions.

2°. Des notices propres à éclaircir l'histoire ancienne du Nord de l'Europe et de l'Amérique, ou quelques-uns de ses principaux événements, ainsi que la constitution et les moeurs des races anciennes.

3°. Des notices sur les antiquités, sur les monuments, des remarques qui aideront à éclaircir plusieurs passages obscurs des anciens écrits du Nord.

4°. Des traductions d'anciens ouvrages en vers ou en prose.

5°. Des analyses, des extraits des nouveaux ouvrages scientifiques, surtout de ceux qui ont rapport aux antiquités du Nord.

6°. Des dissertations sur toutes les découvertes d'objets anciens, sur l'origine et l'accroissement des musées d'antiquités dans le Nord et dans les autres pays.

7°. Un aperçu des études d'antiquité septentrionale et de leurs progrès.

Le recueil publié sous le titre d'Annales renfermera des dissertations en danois, en suédois, quelquefois en islandais. Il sera enrichi de cartes et de dessins représentant les principaux objets d'antiquité. Les Mémoires dont la publication est liée à celle des Annales renfermeront de semblables dissertations écrites en français, en anglais, ou en allemand. On trouvera là des traductions des principaux travaux de la Société, des éclaircissements sur les dessins joints aux Annales, et quelquefois aussi des dissertations originales.

On trouvera là aussi le résultat des recherches faites par les deux comités de la Société pour les monuments historiques du Groenland et pour l'histoire antécolombienne de l'Amérique, afin d'éclaircir de plus en plus cette grande question dont la Société pose les premières bases dans les deux ouvrages qui viennent de paraître et qui ont pour titre „Grönlands historiske Mindesmærker" et „Antiquitates Americanæ".

Digitized by Google

DE L'IMPORTANCE DE LA LITTÉRATURE ISLANDAISE par M. N.-M. Petersen.

Traduit par M. X. Marmier.

Le moyen le plus complet, le plus durable de transmettre à la postérité les événements d'une époque, c'est l'écriture. La facilité avec laquelle un document écrit peut être multiplié par la presse, et répandu de tout côté, le rend en quelque sorte impérissable. Dans l'antiquité et dans le moyen âge la société n'avait pas les mêmes ressources; l'imprimerie, ce nouveau levier du monde, n'était pas inventée. Les livres étaient chers et peu nombreux. Ils se trouvaient entre les mains de quelques hommes et n'entraient point dans le domaine de la foule. Ce qui nous vient de ce temps là peut donc être regardé comme un legs précieux. C'était sans doute la propriété des hommes les plus distingués de leur époque, et si nous ne trouvons pas dans ces monuments anciens un tableau complet des siècles passés, nous pouvons y puiser au moins une connaissance assez approfondie des événements les plus mémorables, des faits les plus saillants.

Les souvenirs des temps les plus reculés se perpétuèrent par la tradition sous une forme poétique. Plus tard, ils furent écrits ou en vers, d'après leur forme traditionnelle, ou en prose avec certaines modifications. Quand on étudie un de ces documents il est nécessaire d'en examiner la forme autant que le fonds, afin de discerner les

Digitized by Google

plus authentiques, les plus anciens de ceux qui datent d'une époque postérieure et qui ont été altérés par le concours de diverses traditions. Mais pour pouvoir porter un jugement sur une littérature qui depuis long-temps est terminée, il est nécessaire d'en étudier toutes les productions. Pour expliquer la nature d'une eau qui se présente tour à tour avec différentes propriétés, il faut remonter jusqu'à sa source, et la suivre dans tous ses embranchements. Il en est de même de la littérature. Il faut comparer ses productions dans leur idée fondamentale, et dans leur forme extérieure; il faut chercher à y distinguer ce qui est important et ce qui ne l'est pas, ce qui est vrai et ce qui est faux, et les passages qui portent une empreinte noble ou triviale. C'est par cette longue et laborieuse étude que l'on parviendra à découvrir le secret de la science enfoui dans les mines du passé.

Telle est l'idée qui a présidé aux travaux de la Société des Antiquaires du Nord, et c'est dans ce but qu'elle publie tous les manuscrits islandais, non-seulement ceux qui ont une autorité historique reconnue, mais encore ceux qui méritent d'être rangés dans le domaine de la fable, car c'est par l'assemblage complet de tous ces documents que l'on parviendra à se représenter d'une manière large et sous leur vrai point de vue, les actions, les moeurs, la constitution et l'état intellectuel des anciens Scandinaves.

Pour comprendre le véritable caractère et l'importance de l'ancienne littérature du Nord, il faut la mettre en parallèle avec le développement de l'esprit humain dans le reste de l'Europe. Ce qui caractérise l'époque moderne c'est une pensée progressive, incessante, qui se manifeste par un enchaînement infini de tentatives et d'améliorations, qui ne s'arrête pas seulement aux grands faits sociaux, mais pénètre jusque dans les relations les plus

Digitized by Google

simples, les plus habituelles de la vie. Ce mouvement de l'humanité s'est opéré de deux manières. La première impulsion nous vient de la littérature grecque et romaine. C'est par là que l'esprit des temps modernes a reçu l'éveil, c'est là qu'il a trouvé son aliment, c'est là que le christianisme a puisé aussi un élément de force et de progrès. La connaissance des langues grecque et latine a enfanté notre philologie; la connaissance de l'histoire ancienne a perfectionné notre histoire. A cette étude de l'antiquité les hommes de notre époque en ont joint une autre qui a grandi sur une vieille souche, mais qui se couvrira de rameaux et portera des fruits comme un jeune arbre. La science des temps anciens s'arrêtait à l'homme; la science des temps modernes embrasse la nature. Dans les temps anciens, l'objet principal de la pensée, c'était la mythologie, la langue, l'histoire, la philosophie, ou l'histoire de l'homme. L'époque actuelle veut connaître le monde entier dans toutes ses parties et faire l'histoire de la nature. La science moderne ne pouvrait pas se former sans la science ancienne. Laplace n'existerait pas sans Euclide. Mais dans leur dernier développement, toutes deux ont pris une marche si différente, qu'elles sont en quelque sorte devenues indépendantes l'une de l'autre. L'union de toutes les deux complète l'éducation de l'homme. Que si l'on demande maintenant à laquelle de ces deux influences se rattache la littérature scandinave, nous répondrons que c'est à celle des temps anciens. Cette littérature renferme, comme la littérature grecque et romaine, l'élément religieux, historique et philologique. L'élément philosophique lui manque. Mais il serait injuste d'exiger d'elle plus que sa nature ne comporte. Son importance doit être mesurée à l'influence qu'elle a eue sur les temps modernes, et nous allons examiner quel intérêt présentent

Digitized by Google

les productions de cette littérature, soit pour l'humanité en général, soit pour les peuples du Nord en particulier.

Sous le titre d'élément religieux, autant qu'il peut être distingué de l'élément historique, nous comprenons le dogme d'Odin répandu dans le Nord avant le christianisme. Ce dogme est renfermé dans LES DEUX EDDAS, dans l'Edda de Sæmund et dans celle plus récente de Snorre. Il y a entr'elles une différence essentielle. L'ancienne Edda contient des documents antérieurs au christianisme, des poèmes composés pendant le paganisme, mais dont il ne reste que des fragments. La seconde au contraire renferme des récits basés sur l'ancienne et des vers empruntés aux chants primitifs, mais ces récits ont été écrits après l'abolition du paganisme et conservés par les hommes du temps comme un souvenir du passé. Il y a là des images puériles et des traits dégénérés de l'ancienne croyance. Là se trouvent aussi des restes incomplets de plusieurs mythologies, quelquefois mêlés confusément ensemble, quelquefois mis en vers pour aider la mémoire, comme autrefois on mettait en vers les règles de la langue latine. Le premier recueil est le plus important; le second n'a de valeur qu'autant qu'il peut l'éclaircir et le compléter.

Il serait assez plaisant que quelqu'un vînt à demander: à quoi servent ces vieux livres? Autant vaudrait demander: à quoi sert l'étude de la mythologie? A quoi nous sert de connaître la religion de nos pères? L'obscurité qui entoure ces anciens monuments est un motif de plus pour les étudier. Après toutes les recherches, toutes les dissertations publiées sur ce sujet, il nous semble qu'on ne l'a pas encore nettement conçu, et presque chaque nouvel auteur a exprimé à cet égard une nouvelle opinion. Dans tous ces différents systèmes, il faut

distinguer 1° un système historique; 2° géographique; 3° astronomique; 4° physique; 5° allégorique.

Dans le premier cas les dieux n'auraient été que des hommes qui se seraient rendus par de nobles actions chers à leurs contemporains, ou qui selon d'autres hypothèses se seraient fait passer pour dieux et auraient été admis pour tels après leur mort.

Dans le second cas les divinités admises par la mythologie représentent diverses races de peuples, et les mythes ne sont qu'un emblème des événements, des guerres ou des alliances qui ont eu lieu parmi ces peuples.

Selon les astronomes, l'idée que les anciens avaient du monde et de son origine, des astres et de leurs révolutions a été exprimée par des mythes dont on retrouve le principe fondamental, quand on pénètre sous le voile symbolique qui l'enveloppe.

Selon les physiciens, la mythologie ancienne du Nord ne représente pas tant les grandes révolutions de la nature que les combinaisons de ses divers éléments dans leur lutte, ou dans leur association.

Enfin les hommes qui ont émis le système allégorique prétendent que les dieux sont des personnifications tantôt de la nature, tantôt des passions et des sentiments de l'homme, et que non-seulement l'humanité en général, et les habitants du Nord en particulier ont été ainsi représentées sous ces formes allégoriques, mais le caractère, les traditions des peuples les plus éloignés et l'histoire du monde entier.

Les anciens ont eux-mêmes par plusieurs expressions d'idées donné naissance au système historico-géographique et astronomico-physique. Les écrivains danois se sont emparés ensuite de ces systèmes, et les ont reproduits. Mais il ne sont acceptables qu'en partie, et nullement

Digitized by Google

dans leur ensemble absolu. Le système physique, tel que les savants de notre époque l'ont présenté avec leurs profondes combinaisons, supposerait chez nos ancêtres des connaissances en électricité et en chimie que nous ne pouvons guère leur accorder.

L'ancienneté de la mythologie du Nord a été aussi l'objet d'un grand nombre de dissertations opposées. Nous ne ferons que reproduire ici les deux opinions extrêmes. Les uns regardent cette mythologie du Nord comme la plus ancienne qui existe, comme la source d'où sont sorties les religions égyptienne, grecque et romaine. D'autres au contraire ne la considèrent que comme une oeuvre poétique du moyen âge, composée d'après les écrivains latins pour la plus grande satisfaction de quelques hommes ignorants et fanatiques qui voulaient créer un panthéon scandinave. Le lecteur impartial comprendra de lui-même la nullité de ces deux hypothèses.

Pour expliquer l'Edda, il est nécessaire de l'étudier dans son idée intime et dans ses rapports extérieurs. C'est par là qu'on pourra comprendre sa valeur scientifique et la placer comme un anneau dans la chaîne infinie des connaissances humaines. Là se trouve comme dans toutes les mythologies la pensée du peuple sur Dieu, sur l'homme, sur la nature, sur les relations des êtres entr'eux. Cette pensée est enveloppée dans les symboles de l'ancien temps, et la manière dont elle se manifeste est importante à observer, car elle peut aider à reconnaître l'origine et la parenté des peuples. Chaque peuple par exemple s'est demandé: Comment le monde a-t-il été formé, et comment finira-t-il? Les solutions qu'on a données à ces deux questions sont au fond les mêmes, mais elles diffèrent beaucoup dans leurs détails. En les comparant l'une à l'autre, on peut saisir des alliances d'idées chez

différents peuples et constater par là même la parenté de ces peuples entr'eux. On a publié sur ce sujet d'importants travaux, mais la matière n'est pas épuisée.

Chaque race d'hommes a attribué les phénomènes de la nature à un pouvoir divin, mais quelle est celle qui s'est représenté comme les Scandinaves, l'éclair et la foudre sous la forme de Thor? Quelle est celle qui s'est représentée le feu terrestre comme Loke, cette création des hommes du Nord? Chaque peuple croit à une puissance supérieure à celle des dieux, comment les hommes du Nord se figuraient-ils cette force suprême, ce fatum éternel à la volonté duquel tout était soumis, et chez quel autre peuple trouve-t-on des images analogues? Chaque peuple dit que le monde finira un jour, mais quel est celui qui croit comme les Scandinaves que les dieux finiront avec le monde?

L'étude de la mythologie du Nord nous amènerait naturellement à faire toutes ces questions et beaucoup d'autres encore. Si on parvient à les résoudre, on jette par là même un rayon lumineux sur l'origine des peuples du Nord, et sur leur parenté. On pénètre dans l'esprit de l'ancien temps; on retrouve la liaison des idées sous le vêtement qui les recouvre, et une fois que ces idées se formulent d'une manière nette et positive, on peut voir apparaître le tableau du passé, les croyances des anciens hommes, leurs idées sur Dieu et sur le monde, sur le bien et sur le mal; on peut, par un long enchaînement de superstitions qui vivent encore parmi le peuple, suivre le cours de ces idées jusqu'à l'époque où nous vivons, et c'est par cette étude des temps anciens et par là seulement que nous acquerrons une connaissance exacte des différents peuples.

Digitized by Google

Si dans leurs recherches les savants se sont parfois égarés, leurs erreurs mêmes peuvent servir à nous ramener dans la vraie vôie, et l'on ne saurait trop approfondir l'Edda, car c'est là que se trouvent les notions les plus essentielles. Nous devons nous féliciter hautement de posséder encore toutes ces traditions écrites. Les monuments que l'Allemagne a eus autrefois, sont presque entièrement perdus, et les productions de la littérature islandaise doivent nous révéler non-seulement notre ancienne mythologie, mais encore celle de la race germanique.

Outre les poèmes mythiques, l'ancienne Edda contient une suite de chants historiques qui sont pour nous une épopée pareille à l'épopée d'Homère chez les Grecs. Si quelqu'un veut se faire une idée de la force et de la grandeur des temps anciens, qu'il lise ces chants! Ils ne brillent pas comme la poésie du Sud, mais ils saisissent l'ame du lecteur. Ils ne sont pas parsemés de vers fleuris et élégants, mais ils ressemblent dans leurs formes grossières à ces pics de glaces qui s'élancent dans les airs, et au pied desquels se passent les scènes les plus effrayantes. En lisant ces poèmes dans la traduction de Grundtvig, ou dans celle de La Motte Fouqué on pourra comprendre leur caractère grandiose et terrible, mais on les connaîtra mieux encore, si on les lit dans la traduction de Finn Magnusen qui a voulu les reproduire aussi fidèlement que possible sans avoir recours à aucun ornement d'emprunt. Publier ces poèmes dans leur simplicité, dans leur majesté primitive, c'était une grande tâche qu'un vrai poète était seul en état d'accomplir.

Après les deux Eddas viennent LES MONUMENTS HISTORIQUES.

Un écrivain savant a déjà démontré comment l'histoire se forma et se développa en Islande. C'était une

Digitized by Google

conséquence naturelle de l'état du pays et de l'état du peuple. L'amour des contes a toujours été un des caractères distinctifs des peuples du Nord. L'uniformité des scènes de la nature fait naître le désir de connaître les tableaux variés et les révolutions qui se passent ailleurs. Il y a toujours un certain charme à entendre parler d'un mouvement lointain, quand les auditeurs se trouvent en parfaite sécurité. Les premiers colons de l'Islande emportèrent avec eux ce goût pour les récits étranges, et il devait se développer de plus en plus chez leurs descendants. Ils emportèrent avec eux diverses traditions sur les anciens événements du Nord. Elles se conservèrent dans une quantité de poésies qui passaient de bouche en bouche. Leur forme les rendait plus faciles à retenir et les empêchait de s'altérer. Plus tard elles perdirent leur forme poétique; elles furent racontées en prose, mais les situations principales étaient encore marquées par des vers. D'un cycle de poésies épiques qui renfermaient la vie d'un roi, les événements d'une époque, il se forma un cycle de récits moitié romantiques, moitié historiques. Les événements du pays étaient trop peu importants pour remplacer les souvenirs de l'ancien temps. L'histoire de l'Islande se lia à celle du Nord entier. L'Islande fut toujours en relations avec la Norvége, sans cependant en dépendre. Les principaux habitants de la colonie faisaient voile vers leur ancienne patrie, et les Norvégiens à leur tour visitaient les côtes d'Islande. L'arrivée d'un navire était un grand événement pour tout le pays, et les récits du marchand qui avait voyagé dans les contrées étrangères, étaient attendus avec plus d'impatience que les denrées qu'il apportait. De la Norvége, l'Islandais s'en allait ou comme scalde ou comme guerrier dans les autres contrées du Nord, en Suède ou en Danemark, de là il conti-

Digitized by Google

nuait son voyage. Il trouvait dans les îles d'Écosse une race d'hommes parente de celle dont il était issu. En Angleterre on parlait sa langue. Comme scalde et comme guerrier il prenait part aux événements qu'il chantait. Il revenait dans son pays riche, honoré, et achevait paisiblement ses jours dans sa demeure natale. Il était tout simple que ses enfants et ses petits-enfants écoutassent avec joie le récit de ses aventures, que l'histoire des événements dont il avait été témoin passât comme un héritage à sa postérité, comme un héritage plus précieux que celui de ses terres. C'est ainsi que tous les matériaux épars de l'histoire du Nord se trouvaient rassemblés en Islande. Par la nature du pays, ils devaient aussi y être conservés. L'histoire se forma d'abord dans des districts étroits, dans des habitations séparées l'une de l'autre par des baies et des fleuves. Elle vivait au sein de quelques familles, elle les récréait dans leurs assemblées. Après avoir été la propriété d'un petit nombre de personnes, elle se répandit à travers l'île entière. Dans les assemblées du Thing et surtout de l'Althing on se redisait les passages les plus saillants des anciennes sagas, et les événements récents étaient dépeints avec vivacité par un peuple qui connaissait l'histoire et l'aimait. Auparavant chaque chef de district avait son conteur de sagas. Plus tard ces conteurs s'en allèrent parmi le peuple, et la foule les accueillit avec empressement. Les poésies du scalde, les récits du conteur ne devaient pas être seulement animés et attrayants, mais vrais, car chacun avait les yeux sur lui et l'écoutait avec attention. Si le récit était dépourvu d'action, les auditeurs s'ennuyaient, mais s'il s'écartait des faits que chacun connaissait, on traitait le poète comme un menteur.

Digitized by Google

Les documents historiques rassemblés par les anciens Islandais, furent transmis à leur postérité. Pour aider la mémoire on employa les runes. Les principaux passages des vieilles poésies furent gravés sur le bois. Le premier livre islandais fut un recueil de tablettes runiques. Le christianisme apporta dans le Nord l'écriture, et dès lors on put retracer plus au long la saga, car on l'écrivait sur du parchemin. Les tablettes runiques, les manuscrits sur parchemin étaient fort rares et fort chers. Mais la science historique s'aggrandit avec le christianisme, car alors on apprit à connaître la littérature du Sud. Alors le prêtre s'en va étudier et se fait consacrer en pays étranger; le pélerin part de Danemark, traverse l'Europe et voyage jusqu'à Rome. Le long du chemin il s'arrête dans les cloîtres, il apprend ce qui est arrivé dans le monde, il visite le saint sépulcre. Les Islandais apprirent aussi à connaître l'Europe. Ils connurent la terre franque et saxonne, l'Italie, Constantinople, où les Véringues avaient déjà porté leurs armes, et l'Espagne jusqu'à Compostelle. Des écoles latines s'élevèrent en Islande, et l'on y expliqua les ouvrages classiques, sinon en entier, du moins en partie. Alors on éprouva aussi le besoin d'écrire l'histoire. Les premiers qui s'y essayèrent, sont inconnus. Ils écrivirent pour satisfaire leur goût, non point pour devenir célèbres. Leurs essais ne furent sans doute que des fragments. On a dû écrire un grand nombre de poésies et de sagas avant d'en venir à rédiger ce qu'on peut appeler une histoire. D'abord vint naturellement l'histoire d'Islande, puis celle des autres contrées. Le premier historien connu est Are Frode. Avant lui, il y avait non-seulement une quantité de traditions sur l'Islande répandues parmi le peuple, mais plusieurs étaient écrites. Il rassembla ces matériaux et chercha à les éche-

Digitized by Google

lonner selon l'ordre chronologique. **Sæmund Frode** fit le même travail pour l'histoire de Norvége. Quand on eut assemblé les documents essentiels, déterminé la division du temps, et soumis toutes ces observations à la critique, on écrivit l'histoire. C'est là l'époque brillante de la littérature islandaise. L'enfant était devenu homme. Il avait appris à exercer son jugement, à concentrer ses forces, à rassembler les faits épars, et à déterminer les vagues notions d'autrefois. Les conteurs de l'ancien temps racontaient seulement tout ce qu'ils savaient, et les historiens plus récents tombèrent dans un excès opposé; le récit animé disparut pour faire place à de froides annales.

L'histoire est le tableau complet, harmonieux, fidèle de tout ce qui s'est passé dans un pays, des hommes qui y ont vécu, et des événements auxquels ces hommes ont pris part. C'est un tableau qui ne doit pas seulement nous représenter un personnage ou un fait, mais qui doit nous donner une idée exacte des développements successifs de tout un peuple. Les documents que l'historien emploie doivent être choisis avec soin, exposés avec art, et le véritable historien est celui qui comprend au dedans de lui-même toute l'étendue de son sujet et le produit sous une forme harmonique aux yeux des autres. Tel fut **Snorre Sturlason**. Il avait pour prédécesseurs Éric Oddson, Charles Jonson, Styrmer Frode et plusieurs autres, car l'historien ne surgit pas ainsi tout d'un coup. Son oeuvre est le produit de plusieurs essais antérieurs, et enfante après elle plusieurs imitations.

Le plus important ouvrage historique de la littérature islandaise, c'est la chronique des rois norvégiens de Snorre Sturlason, c'est le livre connu sous le nom de **Heimskríngla** *(Cercle du monde)*. Quiconque lira cet ouvrage,

Digitized by Google

se sentira ému, ravi et entraîné dans le mouvement, dans la vie des temps anciens. Les événements sont racontés avec force et concision. La forme est parfaitement d'accord avec le sujet. L'auteur en général ne fait point de réflexions, ou s'il en fait parfois, c'est pour placer le lecteur à son point de vue. Il raconte, mais son récit est basé sur la réflexion.

On a beaucoup disserté dans les derniers temps sur la manière dont ce livre a été composé. Beaucoup de sagas existaient avant Snorre, et il les a employées. L'historien tire ses matériaux du chaos où ils sont enfouis, et il ne les crée pas. Mais on prétend qu'il a pris l'une après l'autre ces sagas, retranché d'un côté ce qui lui déplaisait, ajouté de l'autre et copié çà et là quelques strophes de scaldes. Et l'on croit qu'avec ce travail mécanique, il serait parvenu à composer une oeuvre aussi harmonieuse dans tous ses détails, aussi complète que la sienne? Non, ne doit-on pas regarder au contraire la Heimskringla comme une production qui lui appartient entièrement? Il connaissait les sagas, ou tout au moins les principaux événements qui y sont racontés. Il connaissait le pays sur lequel il voulait écrire. Il avait pensé à cette oeuvre importante pendant plusieurs années. Il l'avait mûrie au dedans de lui-même, et il la mit au jour. Le mérite de Snorre Sturlason n'est donc pas d'avoir amassé laborieusement des matériaux historiques, c'est ce qui avait été fait avant lui, son mérite n'est pas non plus d'avoir classé les événements dans l'ordre chronologique. Ce fut l'oeuvre d'Are Frode. Snorre employa la même chronologie et bâtit sur la même base. Son mérite est d'avoir réuni en un seul faisceau et développé l'élément historique, c'est d'avoir présenté tous les faits avec un talent d'écrivain qui ne se trouve dans aucune saga, si

Digitized by Google

on en excepte celle de Nial, c'est d'avoir poursuivi ses recherches avec une grande indépendance d'idée et une saine critique, c'est de n'avoir accepté aucune assertion sans preuve, c'est d'avoir présenté comme douteux ce qui était douteux, et comme certain ce qui était certain, enfin c'est d'avoir impitoyablement rejeté de son récit tout ce qui était indigne d'y entrer et d'avoir su donner à toute son oeuvre l'animation, la vie. Ne sont-ce pas là aussi les qualités qui nous rendent si précieux les ouvrages classiques de l'antiquité? Et ces ouvrages n'ont-ils pas été composés de la même manière que celui de Snorre? C'est à dire que les auteurs de ces ouvrages avaient aussi devant eux des récits populaires, des poésies anciennes, et que de tous ces fragments épars, brisés, confus, ils ont composé une histoire suivie et complète. C'est ainsi que toute grande oeuvre poétique et historique a été faite, et je ne puis me figurer qu'un livre d'une nature élevée sorte jamais d'un travail mécanique. Les limites dans lesquelles cette notice doit être écrite, ne nous permettent pas d'analyser l'Heimskringla. Pour la juger telle qu'elle est, il faudrait d'ailleurs en avoir une édition plus exacte que toutes celles que nous avons eues jusqu'à présent. Cette édition avec la traduction danoise qui doit l'accompagner, les savants et les hommes du monde l'attendent de la Société des Antiquaires du Nord.

Parmi les sagas que cette Société a publiées sous le titre de FORNMANNA SÖGUR (SCRIPTA HISTORICA ISLANDORUM), les plus importantes se rattachent aussi à l'histoire de Norvége. La saga de Sverre et celle de Hakon Hakonson peuvent être regardées comme une continuation de Snorre. On n'y trouve pas la même fraîcheur, la même vie que dans l'Heimskringla, mais elles en sont cependant une assez digne imitation. Les autres sagas

norvégiennes servent à faire encore mieux ressortir le mérite de notre grand historien. Elles sont à son ouvrage ce que les récits de l'Edda en prose sont aux chants majestueux de l'Edda poétique. Il existe deux versions de la saga d'Olaf Tryggvason, l'une du moine Gunlaug, l'autre du moine Odd. Toutes deux furent d'abord écrites en latin, et plus tard traduites en islandais, la première avec diverses variantes, la seconde plus fidèlement. Le style n'en est pas très bon. Dans celle d'Odd par exemple, il est curieux d'observer comme le traducteur s'est efforcé de suivre les tournures latines de l'original. Il est permis de croire que ces deux sagas dans leur rédaction primitive ont été connues de Snorre, et il suffit de les lire pour voir combien Snorre les a laissés loin de lui. Quand Snorre raconte un fait, on ne sait si c'est un chrétien ou un payen, un antagoniste, ou un ami qui parle. Mais dans ces deux sagas on reconnaît toujours le moine qui cherche sans cesse à prêcher le christianisme, et qui oublie que ce n'est pas par un amas de mots qu'on peut rendre hommage au héros, mais par l'énergique récit de ses actions.

La saga d'Olaf le saint et celles de ses successeurs sont d'une date plus récente et peuvent servir à démontrer combien les écrivains postérieurs à Snorre étaient loin d'atteindre à sa hauteur. Ces dernières productions ne doivent pas être regardées comme des modèles historiques, mais comme des sources importantes où les savants iront puiser. Les faits y sont d'ailleurs présentés d'une manière assez nette, et il ne s'y trouve presque pas un récit qui ne puisse être un objet curieux d'observations.

Le recueil de sagas que nous venons de mentionner, explique l'histoire de Norvége. Celui que Rafn a publié sous le titre de: FORNALDAR SÖGUR NORÐRLANDA (*An*

ciennes sagas du Nord) renferme de précieux documents sur tout ce qui a rapport à l'ancien état de la Norvége, et c'est d'après ces deux recueils que la plupart des historiens norvégiens de notre époque ont écrit. Mais tous deux sont aussi d'une grande importance pour le Danemark. Ils forment avec le livre de Saxo la base de l'histoire de ce pays pour les temps les plus reculés. On sait que sans les monuments islandais nous n'aurions sur les anciennes races des rois de Danemark que des notions erronées. Sans la saga de Rolf Krake, de Regnar Lodbrog, sans les récits de la vie de Stærkodder, sans plusieurs autres fragments historiques, nous n'aurions jamais été en état de comprendre les histoires et les chants que Saxo nous a conservés. Sans la saga des Jomsvikings, Palnatoke ne serait pour nous qu'une ombre, et rien ne nous expliquerait les rapports de la religion chrétienne avec le paganisme, quand elle fut introduite dans le Nord. Une saga tout entière, la Knytlinga, est consacrée au Danemark et embrasse le règne de Harald à la dent bleue jusqu'à Canut six, c'est à dire la principale époque dépeinte par Saxo. On attribue généralement cette saga à Olaf Thordson Hvitaskald, neveu de Snorre Sturlason, et également célèbre comme scalde et comme savant. Il avait passé une partie de sa jeunesse auprès de Snorre, et avait sans doute nourri le désir de marcher sur ses traces. Son ouvrage est pour le Danemark une sorte de Heimskringla abrégée, et quand les faits qu'il raconte offrent de l'intérêt, il sait leur donner le mouvement et la vie. Il existe encore sur l'histoire de Danemark une quantité de récits d'une moindre étendue, dispersés dans les sagas islandaises. Là se trouvent les documents sur les relations que les Islandais ont eues avec le Danemark, là sont aussi des traits de moeurs et de caractère. Presque

Digitized by Google

toutes ces pages d'histoire sont remarquables par leur naïveté de ton et leur couleur expressive.

Enfin il existe encore une suite de SAGAS SUR L'ISLANDE. Celles-ci appartiennent sans aucun doute aux productions les plus remarquables de la littérature islandaise. L'Islande est intéressante à étudier comme le berceau de l'ancienne histoire du Nord, mais elle n'est pas moins intéressante sous le rapport de son organisation aristocratique. Tandis que tout le Nord était soumis au système monarchique, on vit se former dans une île lointaine, un état libre qui n'avait ni une grande masse de population, ni une grande puissance, mais qui sut conserver son rang auprès des souverains. S'il nous importe tant de savoir ce que les Islandais ont écrit sur le Nord de l'Europe, ne devons-nous pas être curieux aussi de savoir ce que ce peuple actif, intelligent a écrit sur lui-même, de remonter à son origine, de le suivre dans ses progrès. Il suffit de vouloir le connaître, nous trouverons dans ses nombreuses sagas une foule de documents sur la découverte et l'occupation de l'Islande, sur la manière dont l'état fut formé et maintint son indépendance, sur les scaldes, sur les historiens, enfin sur toute l'existence sociale et intellectuelle de l'Islande jusqu'à sa réunion avec la Norvége. Mais l'histoire de cette contrée a cela de particulier qu'elle ne forme point une oeuvre à part, elle se compose de plusieurs récits qui se croisent, s'entrelacent et s'expliquent l'un par l'autre. Le but de ces sagas n'est pas de dépeindre toute la nation et tout le pays, mais seulement les hommes les plus distingués de chaque époque. Ce ne sont donc ni de froides annales, ni une histoire habilement coordonnée. Ce sont des compositions d'une nature particulière, et telle qu'il n'en existe point ailleurs. Souvent elles retracent des événements vrais, et on croirait

Digitized by Google

lire un récit romanesque. Elles suivent assez fidèlement l'ordre chronologique, et cependant ni la chronologie, ni l'histoire de la contrée ne les préoccupent essentiellement, elles ne peignent que les hommes. S'agit-il d'un Viking, la saga raconte sa vie et ses exploits; s'agit-il d'un scalde, elle est parsemée de vers; si c'est un homme de loi, voilà les procès qui vont se suivre sans interruption; si un meurtrier, arrive le tableau du meurtre, et les ruses par lesquelles le coupable échappe à ceux qui le poursuivent. Là ce n'est pas seulement l'homme qui agit; les femmes prennent part à l'action. A côté du guerrier nous voyons toujours apparaître sa femme, tantôt avec le sourire sur les lèvres, tantôt avec la colère dans les yeux. Il n'y a pas un caractère de femme qui n'ait été dépeint dans ces sagas, depuis la jeune fille fidèle à son premier amour, qui meurt en contemplant le seul objet qui lui reste de celui qu'elle aime jusqu'à la femme ardente et jalouse dont l'amour s'est changé en haine et que la mort de son amant n'appaise même pas. Là nous trouvons aussi à côté de l'épouse dévouée qui se place auprès de son mari pour mourir avec lui, la femme vindicative qui n'oublie pas l'injure qu'elle a reçue, qui y songe au dedans d'elle-même sans en parler, sans se plaindre, et qui le jour où son époux pressé par ses ennemis lui demande un secours qui peut le sauver, repousse sa prière et le sacrifie. Une des conséquences de l'organisation républicaine de l'Islande, c'était que les relations politiques extérieures pénétraient dans la vie privée, dans la vie de famille. Ces deux points de vue devaient nécessairement se trouver réunis dans la saga. Pour expliquer la vie de l'Islandais, il fallait le représenter comme homme, comme père et comme paysan libre. Après lui apparaissent son esclave et son chien comme dans les romans qui ont tant d'attrait

Digitized by Google

pour nous parcequ'ils représentent la vie réelle. Les belles sagas d'Islande nous donnent non-seulement de curieux documents sur les moeurs et l'histoire du Nord, mais par leurs peintures caractéristiques, par leur forme artistique, telle par exemple que la saga de Nial, elles peuvent être mises à côté des productions les plus remarquables des littératures étrangères.

Les peuples de l'Est, de l'Ouest et du Sud de l'Europe peuvent aussi puiser dans ces sagas des notions sur leur histoire et leur géographie. Les Islandais voyagèrent à travers toute l'Europe; la géographie d'Allemagne et d'Italie devait éveiller leur attention, et le nom d'Erfurt comme ville savante se trouve cité pour la première fois dans leurs écrits. Il y avait une liaison étroite entre le Nord, la Russie, la terre des Vandales, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, et les historiens de ces diverses contrées doivent recourir aux livres islandais. Ils y trouveront tantôt sur les lieux, tantôt sur les dates, et puis sur les faits des observations dont ils pourront constater l'authenticité par quelques comparaisons. On trouvera sur l'histoire de Russie plusieurs passages intéressants dans la saga d'Eymund, dans l'oeuvre de Snorre; sur celle des Vandales, on en trouvera, dans toutes les sagas consacrées à la Norvége et au Danemark; sur celle d'Angleterre, d'Ecosse, et d'Irlande dans les sagas islandaises; sur celle d'Espagne dans la saga de Hakon Hakonson. Les Islandais s'en allèrent aussi à Constantinople et en Palestine et enveloppèrent dans leur cercle de traditions l'empire grec et une partie de l'Asie. Enfin une chose remarquable dans l'histoire des découvertes, c'est que les plus anciennes notions sur l'Amérique, avant que cette terre ait été reconnue par Christophe Colomb proviennent de l'Islande. Il est probable que Colomb dans son séjour en Angle-

Digitized by Google

terre, ou en Islande, apprit à connaître les traditions du peuple sur l'Amérique, et se confirma par là dans les idées qu'il pouvait avoir déjà sur l'existence de cette contrée. C'est ainsi que l'ancienne histoire du Nord s'unit à celle des temps modernes.

A toutes ces oeuvres historiques il faut joindre les recueils des LOIS. Les jurisconsultes les plus éclairés de Danemark ont démontré que ces lois justifient l'authenticité des sagas et servent à faire mieux connaître la vie du peuple dans le Nord. Ces lois prouvent que l'époque ancienne et le moyen âge n'étaient pas aussi barbares qu'on l'a souvent dit. Si on les analise, on sera surpris de voir avec quelle exactitude et quelle pénétration tous les cas litigieux ont été distingués et prévus. On admirera aussi le soin avec lequel elles étaient non-seulement promulguées mais conservées, et le soin qu'on prenait de les faire connaître au peuple entier. Il s'ensuivait de là qu'aucun crime ne pouvait être enseveli dans le silence, car le peuple le signalait, et c'eût été une honte que de le laisser tomber dans l'oubli. Dans plusieurs cas, par exemple, dans les articles qui ont rapport au mariage, aux relations de famille, aux devoirs que le maître de la maison avait à remplir envers ses domestiques et ses esclaves, et même envers ses animaux, chose dont nos lois modernes ne parlent pas, on découvre un caractère de bonté qui n'indique ni la grossièreté de moeurs, ni le mépris de la vie humaine que l'on reproche aux Islandais.

Pour les jurisconsultes ces lois sont très curieuses à étudier, soit qu'ils les prennent isolément, soit qu'ils les mettent en parallèle avec celles des autres peuples. Dans le premier cas, elles montrent comment un peuple séparé du reste du Nord, et abandonné à lui-même a pu développer sa constitution; dans le second cas, si on les

Digitized by Google

compare avec celles des autres contrées, surtout avec celles de la Norvége, toutes ces lois réunies peuvent s'éclaircir les unes par les autres. Enfin ne serait-ce pas pour l'histoire des progrès de l'esprit humain un travail assez fécond en résultats, si en comparant le droit islandais au droit romain, on en venait à suivre le développement de la législation dans le Nord et dans le Sud, et à déterminer leur caractère particulier.

Quand on parle de l'importance d'une littérature, il faut nécessairement parler de LA LANGUE qui appartient à cette littérature. L'intérêt qu'inspire par elle-même l'histoire d'une langue, s'élève bien haut si cette langue est riche, ferme, polie; s'il en est peu qui l'égalent, s'il n'en est point qui la surpassent. Or telle est la langue grecque et l'ancienne langue du Nord. L'une et l'autre n'ont rien emprunté aux langues étrangères, elles se suffisent à elles-mêmes, elles se sont développées, elles ont grandi d'elles-mêmes, sans avoir recours ni à d'autres mots, ni à d'autres formes. Leur construction est travaillée, difficile, et cependant belle et régulière. Toutes deux, mortes depuis long-temps, revivent dans ces langues auxquelles elles ont donné le jour, et dont on reconnaît encore l'origine sous le vêtement plus simple qu'elles portent de nos jours. C'est vraiment un des phénomènes les plus remarquables dans l'histoire de la philologie que de voir deux langues dont toutes les langues d'Europe sont issues ou auxquelles du moins elles sont apparentées, se conserver ainsi sans altération considérable, l'une au Sud, l'autre au Nord. Mais le phénomène est encore plus étrange, si l'on compare ces deux langues ensemble, car alors on reconnaît que malgré la grande distance qui existe entr'elles, elles sont issues de la même souche, elles se ressemblent dans leur formation et leur développement. Comme étude philologique la

Digitized by Google

connaissance de l'ancienne langue du Nord est d'une grande importance. C'est un fait reconnu. De même que la race gothique se répandit depuis les bords de la mer noire jusqu'aux glaciers d'Islande, de même une seule langue étendit ses rameaux sur toutes les contrées intermédiaires. Depuis le méso-gothique, en passant par les langues slaves, on pourra suivre la marche de cet idiôme jusqu'au dialecte franque, allemanique, haut et plat allemand; de là en passant par l'anglo-saxon, on arrive à la langue qui régna autrefois sur le Nord entier, à la langue islandaise. Cette langue, les Islandais l'appelaient eux-mêmes assez souvent, peut-être même régulièrement: langue danoise *(dönsk túnga)*, aussi souvent langue norvégienne *(norræna, norrænt mál)* et enfin langue islandaise *(vort mál, notre langue)*. Ils ne connaissaient par conséquent aucune différence essentielle entre la langue d'Islande, celle des montagnes de Norvége et celle des plaines de Danemark, et il suffit d'observer le suédois actuel pour reconnaître qu'il était de la même famille. Il est donc nécessaire de connaître cette vieille langue du Nord et de la connaître à fond soit pour distinguer le lien des autres vieilles langues gothiques, soit pour mieux apprécier les nouvelles.

Mais voici encore un autre fait grave. De même que cette chaîne, composée de tant d'anneaux différents, s'est étendue de la mer noire aux montagnes les plus reculées de l'Islande, de même elle s'est étendue à l'est, à l'ouest, au sud, à travers toutes les contrées que les Scandinaves ont parcourues et subjuguées, à travers toutes les contrées où ils ont fondé des colonies, établi des villes, et où l'on peut encore reconnaître leurs descendants au langage, au costume, au vêtement, aux traits du visage et à la couleur des cheveux. Ainsi non-seulement la Russie et l'Allemagne mais l'Angleterre, et surtout le Northumberland, l'Écosse, les îles d'Ecosse et plusieurs

Digitized by Google

districts à l'ouest de la France trouveront des traces de leur idiôme dans l'ancienne langue du Nord. C'est par là que les hommes de ces différentes contrées expliqueront ce qui est encore pour eux, ou obscur, ou inexplicable. Ainsi pour le savant qui étudie les langues de l'Europe, la connaissance de la langue islandaise est de toute nécessité. Sans cela, il ne saisira jamais les langues anciennes dans leur ensemble, sans cela, il ne trouvera jamais le point de jonction entre les diverses langues du moyen âge, sans cela enfin, il ne connaîtra pas la base sur laquelle se sont élevées quelques-unes des langues modernes les plus importantes, notamment l'allemand et l'anglais, et sur laquelle le français s'appuie en partie. Pour la connaissance approfondie des langues vivantes du Nord, l'islandais est indispensable; pour la connaissance des langues du Sud, il est de la plus haute utilité.

MEMOIRE SUR LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE AU 10e SIÈCLE, par M. C.-C. RAFN.

Traduit par M. X. MARMIER.

L'HISTOIRE antécolombienne de l'Amérique a excité dans les derniers temps l'attention du public. On a puisé à différentes sources des faits qui répandent une lumière inattendue sur une époque que l'on regardait comme plongée à tout jamais dans une nuit profonde. Nous avons d'abord été attirés vers cette question par plus d'un signe, nous osons même dire par plus d'une preuve incontestable, et enfin nous avons entrepris avec confiance les recherches qui doivent dévoiler un fait obscur du passé.

Digitized by Google

La découverte de l'Amérique au 10e siècle peut être regardée comme un des événements remarquables de l'histoire du monde, et la postérité ne peut frustrer les Scandinaves de l'honneur qu'ils se sont acquis par cette découverte. Nous espérons démontrer l'un après l'autre les faits sur lesquels s'appuie notre assertion. Cependant ce que nous offrons ici au public n'est qu'un aperçu sommaire de l'histoire ancienne de l'Amérique, et des notices de géographie, d'hydrographie et d'histoire naturelle renfermées dans l'ouvrage que nous avons publié sous le titre de: „Antiquitates Americanæ". Le Groenland a été autrefois habité par une population européenne assez considérable. Il a formé un diocèse à part. Mais nous ne nous occuperons pas ici du contenu des nombreux documents qui se rattachent à ce pays. Nous devons seulement rappeler que la découverte de l'Islande, vers le milieu du 9e siècle, l'occupation de cette île en 874 par Ingolf, et dans l'espace d'un siècle par une colonie de riches et puissantes familles du Nord ont précédé la découverte de l'Amérique. Les navigateurs, après avoir sillonné dans toutes les directions la mer qui entoure l'Islande, ne devaient pas tarder à reconnaître le Groenland. Lorsqu'on jette un regard sur l'histoire primitive de l'Islande, sur la colonisation de cette île, sur les événements qui l'ont traversée, la découverte de l'Amérique nous paraîtra une suite naturelle des courses aventureuses, des événements de cette époque.

VOYAGE DE BIARNE HERIULFSON EN 986.

En l'année 986, au printemps, Éric le rouge, exilé d'Islande, s'en alla au Groenland, et fixa sa demeure à Brattalid dans l'Éricsfiord. Plusieurs hommes l'accompagnaient dans ce voyage, entr'autres Heriulf, fils de Bard, qui était parent d'Ingolf, premier colon d'Islande. Heriulf s'é-

Digitized by Google

tablit à Heriulfsnes dans la partie méridionale du Groenland. Son fils Biarne faisait alors une excursion en Norvége. Quand il revint en Islande, il apprit le départ de son père, et il résolut d'aller selon sa coutume passer l'hiver avec lui. Ni lui ni ses compagnons n'avaient navigué dans la mer du Groenland. Cependant ils mirent à la voile, ils partirent avec la brume et le vent du nord, et après plusieurs jours de navigation, ils ne savaient où ils étaient arrivés. Lorsque le ciel s'éclaircit, ils aperçurent une terre couverte de bois, sans montagnes, mais traversée par quelques collines. Comme cette contrée ne répondait point à la description qu'on leur avait faite du Groenland, ils la laissèrent du côté de babord, et naviguèrent encore pendant deux jours. Alors ils aperçurent une autre terre plate et couverte de bois. De là ils naviguèrent en pleine mer encore trois jours avec un vent de sud-ouest et ils découvrirent une troisième terre qui était élevée, montagneuse et couverte de glaciers. Après l'avoir cotoyée, ils reconnurent que c'était une île. Ils ne descendirent pas à terre, car Biarne ne trouva pas le pays assez séduisant. Ils tournèrent la poupe vers la terre et s'en allèrent au large avec le même vent, et après quatre jours de navigation avec un vent orageux mais favorable ils abordèrent à Heriulfsnes dans le Groenland.

DÉCOUVERTES DE LEIF ÉRICSON ET PREMIER ÉTABLISSEMENT EN VINLAND.

Quelque temps après ce voyage, probablement en 994, Biarne fit une visite à Eric, jarl de Norvége, lui raconta son voyage et les terres inconnues qu'il avait découvertes. Le jarl le blâma de n'avoir pas examiné avec plus d'attention ces différentes contrées. A son retour au Groenland il fut question d'entreprendre un voyage de

découverte. Leif, fils d'Éric le rouge, acheta le vaisseau de Biarne et y embarqua trente-cinq hommes, parmi lesquels se trouvait un Allemand, nommé Tyrker, qui avait long-temps demeuré chez son père et qui avait beaucoup aimé Leif dans son enfance. En l'an 1000, tous ces hommes commencèrent leur voyage et arrivèrent d'abord dans le dernier pays que Biarne avait vu. Ils jetèrent l'ancre, mirent leur bateau en mer et descendirent sur le rivage. On ne voyait là point de gazon, mais des glaciers partout dans l'intérieur du pays, et depuis la mer jusqu'à ces glaciers il y avait comme un plateau rocailleux *(hella)*. Cette terre leur parut dépourvue de tout agrément, et ils l'appelèrent Helluland. Ils s'embarquèrent, prirent le large et arrivèrent dans une autre terre qui était plate *(slètt)*, couverte de bois; ils y trouvèrent une côte sans escarpements *(ósæbratt)* et des bancs de sable blanc *(sandar hvitir)*, et ils l'appelèrent Markland *(terre de bois)*. De là, ils se remirent au large, naviguèrent avec un vent de nord-est et au bout de deux jours ils découvrirent un autre pays. C'était une île située à l'est de la terre. Ils entrèrent dans un détroit qui se trouvait entre cette île et une péninsule qui s'avançait dans la mer à l'est et au nord. Ils se dirigèrent vers l'ouest. Il y avait là beaucoup de bas-fonds au temps de la marée. En abordant sur le rivage, ils arrivèrent à un endroit où une rivière sortie d'un lac tombait dans la mer. Ils conduisirent leur navire dans cette rivière, puis dans le lac et jetèrent l'ancre. Là ils se bâtirent quelques huttes en planches, mais quand ils eurent pris la résolution de passer là l'hiver, ils bâtirent de larges maisons, nommées plus tard Leifsbudir *(maisons de Leif)*. Lorsque ces constructions furent achevées, Leif divisa ses compagnons en deux troupes, qui devaient tour à tour rester au logis et faire des excursions dans le voisinage. Il recommanda

Digitized by Google

à ses hommes de ne pas s'en aller à une trop grande distance, de revenir chaque soir, et de ne pas se séparer l'un de l'autre. Lui-même s'en allait avec eux à son tour continuer ses explorations. Il arriva un jour que l'Allemand, Tyrker, disparut. Leif prit avec lui douze hommes pour aller à sa recherche, mais à peine étaient-ils sortis qu'ils le virent venir à leur rencontre. Quand Leif lui demanda la cause de son absence, il répondit en allemand et on ne le comprit pas. Alors il dit en langue du Nord: „je n'ai pas été bien loin et cependant j'ai une découverte à vous communiquer, j'ai trouvé des vignes et des grappes de raisin." Il ajouta pour confirmer le fait qu'il était né dans un pays vignoble. Les hommes de Leif travaillèrent alors à se procurer du bois de construction pour charger le navire, et a récolter les grappes de raisins dont ils remplirent la chaloupe. Leif appela cette contrée VÍNLAND *(terre de vin)*. Au printemps il partit pour le Groenland.

EXPÉDITION DE THORWALD ÉRICSON VERS DES CONTRÉES PLUS MÉRIDIONALES.

Le voyage de Leif devint un fréquent sujet de conversation au Groenland, et son frère THORWALD pensa que ce pays avait été trop peu exploré. Il emprunta le vaisseau de Leif, lui demanda des conseils et commença son voyage avec 30 hommes en 1002. Ils arrivèrent dans le Vinland à Leifsbudir, y passèrent l'hiver et vécurent du produit de la pêche. Au printemps de l'an 1003, Thorwald envoya dans la chaloupe une partie de ses hommes faire pendant l'été un voyage de découverte au sud. Ils trouvèrent une belle contrée, bien boisée. Il n'y avait là qu'un espace étroit entre les bois et la mer et des bancs de sable blanc; il y avait beaucoup d'îles et de bas-fonds. Ils n'aperçurent aucune trace d'hommes, rien qui leur indiquât que cette

Digitized by Google

terre eut été visitée auparavant, si ce n'est une espèce de grange batie en bois qu'ils découvrirent dans une île à l'ouest. Ils ne revinrent à Leifsbudir qu'en automne. L'été suivant, 1004, Thorwald s'en alla avec le vaisseau à l'est, puis au nord *(fyrir austan ok hit nyrðra fyrir landit)* au de là d'un cap remarquable qui enfermait une baie *(andnes);* il l'appela Kialarnes *(cap de quille).* De là il longea la côte d'est du pays, passa par l'embouchure des baies les plus voisines, et arriva auprès d'un promontoire qui s'avançait dans la mer en fermant les baies *(höfði er þar gekk fram),* et qui était partout couvert d'arbres. Thorwald aborda là avec tous ses compagnons, et en voyant autour de lui il s'écria: Voici une belle contrée, j'y fixerai ma demeure. Au moment où ils s'apprêtaient à s'embarquer, ils aperçurent au pied du promontoire trois objets sur le sable. C'étaient trois canots, occupés chacun par trois Skrellings (Esquimaux). Ils en tuèrent huit, mais le neuvième s'échappa avec son canot. Un instant après, une quantité innombrable d'Esquimaux sortirent de la baie et se dirigèrent contre eux. Ils cherchèrent à se mettre à l'abri en élevant une sorte de palissade sur leur navire. Les Esquimaux tirèrent contre eux pendant quelque temps, puis s'éloignèrent. Thorwald avait été blessé sous le bras par une flèche. Il s'aperçut que la blessure était mortelle, et dit à ses compagnons: „il faut vous préparer à partir le plus tôt possible, mais vous me porterez sur le promontoire, où il m'a paru qu'il serait doux d'établir ma demeure. Ce que j'ai dit était une parole prophétique et peut être y faut-il demeurer quelque temps. Vous m'enterrerez là, vous planterez des croix sur ma tombe au-dessus de ma tête et à mes pieds, et désormais vous appellerez ce lieu Krossanes. Il mourut et ses ordres furent exécutés. Ils s'en retournèrent ensuite vers leur compagnons à Leifsbudir et y passèrent l'hiver. Mais le printemps suivant,

Digitized by Google

1005, ils partirent pour le Groenland. Ils avaient une importante communication à faire à Leif.

MALHEUREUSE ENTREPRISE DE THORSTEIN ÉRICSON.

Thorstein, troisième fils d'Éric, résolut de s'en aller en Vinland chercher le corps de son frère. Il équipa le même navire, choisit vingt-cinq hommes forts et habiles et emmena avec lui sa femme Gudrida. Ils errèrent sur la mer tout l'été sans savoir où ils se trouvaient. A la fin de la première semaine d'hiver, ils abordèrent en Lysufiord dans l'établissement à l'ouest du Groenland. Là Thorstein mourut pendant l'hiver. Au printemps Gudrida retourna en Éricsfiord.

ÉTABLISSEMENT DE THORFINN EN VINLAND.

L'été suivant 1006, deux vaisseaux d'Islande arrivèrent au Groenland; l'un commandé par Thorfinn qui avait le surnom significatif de Karlsefne (destiné à devenir un grand homme). Thorfinn était riche et puissant. Il appartenait à une famille illustre; parmi ses ancêtres il comptait des Danois, des Norvégiens, des Suédois, des Irlandais, des Écossais; quelques-uns avaient été rois ou descendaient d'une souche royale. Il était accompagné de Snorre Thorbrandson qui était aussi d'une famille distinguée. L'autre vaisseau était commandé par Biarne Grimolfson de Breidefiord et Thorhall Gamlason d'Austfirdir. Ils célébrèrent la fête de noël *(jól)* à Brattalid. Thorfinn devint amoureux de Gudrida et l'ayant demandée en mariage à Leif, il l'épousa pendant l'hiver. Le voyage de Vinland était alors comme auparavant un sujet habituel de conversation, et Thorfinn céda aux instances de sa femme et de ses amis qui le pressaient d'entreprendre ce voyage. En l'année 1007, au printemps, Karlsefne et Snorre équi-

Digitized by Google

pèrent leur navire. Biarne et Thorhall équipèrent aussi le leur. Un troisième navire (celui que Thorbiörn, père de Gudrida, avait amené au Groenland) était commandé par THORWARD qui avait épousé FREYDISA, fille naturelle d'Éric le rouge. A bord de ce navire était un homme nommé THORHALL qui avait long-temps servi Éric comme chasseur en été, comme maître d'hôtel en hiver et qui connaissait très bien la partie inhabitée du Groenland. Cette expédition se composait en tout de cent soixante hommes. Ils prirent avec eux du bétail de toute espèce, car leur intention était de fonder, s'ils le pouvaient, une colonie. Ils arrivèrent d'abord en Westerbygd, puis à Biarney (Disco). De là ils se dirigèrent au sud vers HELLULAND où ils trouvèrent beaucoup de renards. Puis en suivant encore leur direction au sud; ils arrivèrent en deux jours en MARKLAND, contrée couverte de bois et pleine d'animaux. Ils naviguèrent de là au sud-ouest laissant la terre à tribord, et arrivèrent à KIALARNES, où ils virent des déserts sans traces et de longs et étroits rivages et dunes qu'ils appelèrent FURDUSTRANDIR. Après les avoir doublés, la terre commença à être coupée par des baies. Ils avaient avec eux deux Ecossais, HAKE et HEKIA que Olaf Tryggvason, roi de Norvége, avait donnés à Leif, et qui étaient habiles coureurs. On les descendit à terre en leur recommandant de s'en aller au sud-ouest et d'explorer la contrée. Au bout de trois jours ils revinrent rapportant avec eux quelques grappes et des épis de blé sauvage qui croissaient dans ce pays. Les navigateurs continuèrent leur course jusqu'à un lieu où la mer formait une baie profonde. Hors de là il y avait une île où les courants étaient rapides, et il en était de même dans la baie. Dans cette île on voyait une immense quantité d'éder, à tel point qu'il était presque impossible de faire un pas sans briser leurs oeufs. Ils donnèrent à

Digitized by Google

cette île le nom de STRAUMEY (île de courants) et à la baie celui de STRAUMFIÖRDR (baie de courants). Ils descendirent à terre et firent leurs préparatifs pour passer là l'hiver. La contrée était extrêmement belle. Ils ne s'occupèrent qu'à explorer le pays. Ensuite Thorhall voulait aller au nord chercher le Vinland; Karlsefne au contraire voulait aller au sud-ouest. Thorhall avec huit hommes se sépara d'eux et doubla Furdustrandir et Kialarnes, mais il fut chassé par un fort vent d'ouest sur la côte d'Irlande, et, selon le récit de quelques marchands, lui et tous ses hommes furent pris et obligés de servir comme esclaves. Karlsefne, Snorre, Biarne et le reste de l'expédition (151 hommes) naviguèrent vers l'ouest et arrivèrent dans l'endroit où une rivière sort d'un lac et tombe dans la mer. Près de l'embouchure de cette rivière, il y avait de grandes îles. Ils entrèrent dans le lac et appelèrent cette contrée HÓP *(i Hópe)*. Dans la plaine ils trouvèrent des champs de froment sauvage et sur la colline des grappes de raisins. Un matin ils aperçurent un grand nombre de canots. Ils firent quelques signaux d'amitié, et les naturels du pays s'approchèrent d'eux et les regardèrent avec étonnement. Ces hommes étaient noirs et laids, ils avaient de vilaines chevelures, de grands yeux et la face large. Après avoir contemplé quelques instants les nouveaux venus, ils s'en allèrent à la rame au sud-ouest au-delà du cap. Karlsefne et ses compagnons avaient bâti leur demeure au haut de la baie; ils passèrent là l'hiver. Il ne tomba point de neige et les bestiaux purent paître en pleine campagne. Au commencement de 1008, un matin, ils aperçurent un grand nombre de canots venant du sud-ouest. Karlsefne leur fit un signe de paix avec un bouclier blanc qu'il éleva en l'air. Ils s'approchèrent aussitôt et commencèrent leur échange. Ils mon-

Digitized by Google

traient une préférence marquée pour le drap de couleur rouge et donnaient en échange des peaux et des fourrures toutes grises *(algrá skinn)*. Ils auraient voulu acheter aussi des glaives et des lances, mais Karlsefne et Snorre défendirent à leurs hommes de les vendre. En échange d'une peau toute grise ces Skrellings reçurent un morceau de drap rouge, large d'un palme qu'ils nouèrent autour de leur tête. Le commerce se fit ainsi pendant quelque temps. Mais les Scandinaves remarquant que leur drap commençait à diminuer, le coupèrent par petites bandes larges d'un doigt, et les Skrellings achetèrent ces morceaux au même prix ou même plus cher qu'ils avaient acheté les autres. Karlsefne donna ordre aux femmes d'apporter de la soupe au lait. Les Skrellings y prirent un tel goût qu'ils achetèrent le lait de préférence à toute autre chose, et ils abandonnèrent leurs denrées pour le plaisir de satisfaire leur appétit. Pendant ce trafic il arriva qu'un taureau, que Karlsefne avait amené avec lui, sortit de la forêt en mugissant fortement. Les Skrellings en l'entendant furent si effrayés qu'ils se jetèrent dans leurs canots et firent force de rames au sud. Vers ce temps-là, Gudrida, femme de Karlsefne, mit au monde un fils qui reçut le nom de SNORRE. Au commencement de l'hiver suivant, les Skrellings revinrent en plus grand nombre et manifestèrent des intentions hostiles, en poussant de grands cris. Karlsefne fit élever le bouclier rouge; les deux troupes s'avancèrent l'une contre l'autre, et la bataille s'engagea. On vit alors tomber une pluie de flèches. Les Skrellings employaient au si une sorte de fronde. Ils élevaient au haut d'une perche une lourde balle semblable au ventre d'un mouton et d'une couleur bleuâtre. Ils la lançaient sur les hommes de Karlsefne, et elle faisait un grand bruit en tombant. La terreur s'empara des Scandinaves

Digitized by Google

qui se retirèrent le long du fleuve. Freydisa sortit et les voyant fuir elle leur cria: „Comment des hommes de courage, tels que vous, peuvent-ils fuir devant un tas de misérables que vous pourriez tuer comme des animaux? Si seulement j'avais des armes, je combattrais mieux que vous". Ils ne firent pas attention à ses paroles. Elle essaya de les suivre, mais sa grossesse avancée l'arrêta. Cependant elle parvint à les rejoindre dans le bois. Là elle trouva un cadavre; c'était celui de Thorbrand Snorrason; une pierre plate s'était enfoncée dans sa tête; le glaive était nu à côté de lui. Elle le prit et se mit en position de se défendre. La poitrine nue, elle brandit le glaive contre les ennemis. La vue de cette femme armée les effraya. Ils retournèrent dans leurs canots et s'en allèrent à la rame. Karlsefne et ses hommes se rapprochèrent d'elle et vantèrent son courage. Mais ils comprirent que s'ils continuaient à vivre dans cette contrée, ils seraient sans cesse exposés aux attaques des habitants; ils résolurent donc de retourner dans leur pays et firent leurs préparatifs de départ. Ils naviguèrent à l'est et arrivèrent en Straumfiord. Karlsefne s'en alla avec un des navires à la recherche de Thorhall. Il s'avança en passant au nord de Kialarnes et se dirigea ensuite au nord-ouest, laissant la terre à babord. De tout côte on n'apercevait que des forêts désertes et pas un seul espace libre. Les hauteurs de Hope et celles qui étaient alors en vue, semblaient ne former qu'une longue chaîne. Les navigateurs passèrent l'hiver en Straumfiord. Snorre, fils de Karlsefne, était alors âgé de trois ans. Quand ils partirent de Vinland, ils avaient le vent de sud; ils arrivèrent en Markland où ils trouvèrent cinq Skrellings. Ils prirent deux enfants mâles, les emmenèrent avec eux, leur enseignèrent la langue du Nord et les baptisèrent. Ces enfants dirent que leur

Digitized by Google

mère s'appelait VETHILLDI et leur père UVÆGE, que les Skrellings étaient gouvernés par des rois dont l'un se nommait AVALDAMON et l'autre VALDIDIDA; qu'il n'y avait point de maisons dans leur pays, et que le peuple demeurait dans des cavernes. Biarne Grimolfson fut détourné de sa route jusqu'à la mer d'Irlande, et arriva dans un endroit qui était tellement infesté de vers que son vaisseau fut abîmé. Quelques hommes seulement se sauvèrent dans un bateau enduit de goudron d'huile de chien marin, ce qui est un moyen de sûreté contre les vers. Karlsefne continua son voyage vers le Groenland et arriva en Éricsfiord.

VOYAGE DE FREYDISA, HELGE ET FINNBOGE. ÉTABLISSEMENT DE THORFINN EN ISLANDE.

Pendant le même été, 1011, il arriva au Groenland un vaisseau de Norvége commandé par deux frères islandais d'Austfirdir, HELGE et FINNBOGE, qui passèrent l'hiver suivant au Groenland. Freydisa leur offrit de faire un voyage en Vinland, à la condition qu'ils partageraient de moitié avec elle tous les produits du voyage. Ils y consentirent. Il était d'abord convenu que chacune des deux troupes se composeraient de trente hommes vigoureux outre les femmes, mais Freydisa prit cinq hommes de plus qu'elle cacha. En l'année 1012 ils arrivèrent à Leifsbudir et y passèrent l'hiver. La conduite de Freydisa amena la division parmi les chefs de l'entreprise. Cette femme séduisit par ses ruses son mari et lui persuada de massacrer les deux frères et leurs compagnons. Après ce meurtre honteux, elle retourna au Groenland où Thorfinn n'attendait qu'un bon vent pour se rendre en Norvége. Le vaisseau qu'il commandait était si richement chargé qu'on disait généralement que jamais navire n'était parti du Groenland avec

Digitized by Google

une cargaison plus riche que la sienne. Dès que le vent devint favorable, Thorfinn mit à la voile pour la Norvége, y passa l'hiver et vendit ses marchandises. L'année suivante au moment où il allait s'embarquer pour l'Islande, il arriva un Allemand de Brême qui voulait lui acheter une pièce de bois. Il en donna un demi-marc d'or. C'était du bois de Vinland appelé *mausur*. Karlsefne se rendit en Islande l'année suivante (1015). Il acheta en Skagefiord dans le district du nord la terre de Glaumboe et y passa le reste de sa vie; après lui elle fut habitée par son fils Snorre qui était né en Amérique. Quand Snorre se maria, sa mère fit un pélerinage à Rome et retourna dans la maison de son fils à Glaumboe, où il avait fait bâtir une église. Elle vécut là long-temps comme une religieuse. Du fils de Karlsefne descendit une nombreuse et illustre lignée parmi laquelle nous citerons Thorlak Runolfson, évêque de Scalholt, né en 1085 de Halfrida, fille de Snorre. C'est à lui que l'on est principalement redevable du plus ancien code ecclésiastique d'Islande, publié en 1123. Il est probable que les détails des voyages dont nous avons parlé furent aussi recueillis par lui.

COUP D'OEIL SUR LE RÉCIT PRÉCÉDENT.

GÉOGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE.

Nous devons nous féliciter de trouver dans ces anciennes traditions de voyages, non-seulement des notions *géographiques*, mais *nautiques* et *astronomiques* qui doivent servir à déterminer la position des lieux. Les faits *nautiques* ont une importance toute particulière quoiqu'on n'y ait pas jusqu'à présent fait assez attention; c'est-à-dire la désignation de la course des navires et des distances partielles indiquées en journées *(dægr)*. Par les rapports contenus dans le Landnama, et dans quelques au-

Digitized by Google

tres ouvrages géographiques d'Islande, on peut calculer que la navigation d'un jour était évaluée à environ 27 ou 30 milles géographiques (milles danois ou allemands de quinze au degré). De l'île de HELLULAND, appelée plus tard LITLA HELLULAND (Petit-Helluland), Biarne arriva à Heriulfsnes (Ikigeit) en Groenland avec un fort vent de sud-ouest en quatre jours. La distance entre ce cap et Terre-Neuve est environ de 150 milles, ce qui se rapporterait très bien avec la distance franchie par Biarne, si nous songeons à la violence du vent qu'il a éprouvé. Dans les descriptions modernes cette île est représentée comme une terre composée en partie de rochers nus et aplatis plus ou moins étendus où l'on ne trouve ni arbre ni arbrisseau, et qui pour cela sont appelés *Barrens*. Cette dénomination s'accorde avec celle de *hellur* d'après laquelle les anciens Scandinaves ont nommé le pays.

MARKLAND était situé au sud-ouest de Helluland à une distance de trois jours de navigation (80 à 90 milles). C'est la Nouvelle-Écosse dont la description récente est d'accord avec celle que les Scandinaves ont faite de Markland. „La contrée est généralement basse *(low)*, la côte près de la mer est plate et basse *(level and low to the seaward)*. On aperçoit sur le rivage des rochers blancs". „La contrée est basse avec des rochers de sable blanc *(white sandy cliffs)* qui se distinguent le mieux de la mer." Ainsi s'exprime J. W. Norrie dans le New American Pilot, et un autre ouvrage de marine américaine dit: „Sur la côte il y a quelques rochers d'un sable extrêmement blanc *(cliffs of exceedingly white sand)*." Ici le mot du navigateur américain *level* répond à l'islandais *slètt; low to the seaward* à la signification du mot concis *ósæbratt*, et ces mots *white sandy cliffs*, c'est l'ancienne expression *hvitir sandar*. La Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-

Digitized by Google

Brunswick, et le Bas-Canada situé plus avant dans le pays et qui peut être regardé comme appartenant à l'ancien Markland, sont presque partout couverts d'immenses forêts.

Le VINLAND était situé à une distance de deux jours de navigation (environ 54 à 60 milles), au sud-ouest de Markland. La distance du cap Sable au cap Cod est indiquée dans les ouvrages nautiques comme étant *(W by S)* de 70 leagues (52 milles) environ. La description de ces côtes s'accorde avec celle de Biarne, et dans l'île située à l'est, dans cette île qui formait avec la péninsule étendue à l'est et au nord le passage entre lequel Leif navigua, nous reconnaissons Nautucket. Les Scandinaves trouvèrent là beaucoup de bas-fonds *(grunnsæfui mikit)*. Les navigateurs de nos jours ont fait la même remarque; ils font mention de nombreux bancs de sable *(rifs)* et d'autres bas-fonds *(shoals)* qui s'y trouvent, et disent que le détroit présente l'aspect d'une terre submergée *(drowned land)*.

Le nom de KIALARNES est composé de *kiölr*, quille, et de *nes*, cap. Ce mot vient, selon toute probabilité, de la ressemblance que présente la configuration de ce cap avec une quille de navire, surtout avec celle des longs navires dont se servaient les Scandinaves. Ce doit être le cap Cod, le Nauset des Indiens, qui, selon quelques géographes modernes, ressemble à une corne, selon d'autres à une faucille. Les Scandinaves trouvèrent là des déserts sans traces *(öræfi)* et de longs et étroits rivages et dunes *(strandir lángar ok sandar)* d'un aspect particulier auxquels ils donnèrent le nom de FURDUSTRANDIR, rivages merveilleux (mot qui dérive de *furða*, prodige ou chose merveilleuse, et de *strönd*, bande ou rivage). Comparons la description de ce cap avec celle qui en a été faite par un auteur moderne Hitchcock (Report on the Geology of

Digitized by Google

Massachusetts): „Les dunes ou collines de sable qui sont ou en grande partie, ou tout à fait dépourvues de végétation attirent fortement les regards par leur caractère particulier *(forcibly attract the attention on account of their peculiarity).* Quand nous approchâmes de l'extrémité du cap, le sable et la stérilité du sol s'augmentaient et en plusieurs endroits il ne manquait au voyageur que de rencontrer sur sa route une horde de Bédouins pour lui faire croire qu'il était dans les profondeurs d'un désert d'Arabie ou de Lybie." Un phénomène remarquable que l'on observe sur ce cap est peut-être la première cause du nom qu'on lui a donné. Le même auteur l'a décrit ainsi: „En traversant les déserts du cap, j'ai remarqué un singulier effet de mirage ou de déception. A Orléans, par exemple, il me semblait que nous montions par un angle de trois ou quatre degrés, et je ne fus convaincu de mon erreur que lorsqu'en me retournant je remarquai qu'une pareille ascension apparaissait sur la route que nous venions de passer. Je n'essayerai point d'expliquer cette illusion d'optique. J'observerai seulement que c'est là probablement un phénomène du même genre que celui qui a frappé M. Humboldt dans les Pampas de Venezuela. „Autour de nous, dit-il, toutes les plaines semblaient monter vers le ciel." Ainsi le nom que les Scandinaves donnèrent à ces trois rivages, Nauset Beach, Chatham Beach et Monomoy Beach est très bien imaginé.

Le grand *Gulfstream*, comme on l'appelle, qui sort du golfe du Mexique et passe entre la Floride, Cuba et les îles de Bahama, puis s'en va au nord dans une direction parallèle à celle de la côte d'est de l'Amérique-du-Nord, ce fleuve dont le lit était autrefois, dit-on, plus rapproché de la côte, donne de grands courants précisément à l'endroit où la péninsule de Barnstable le barre quand il vient

Digitized by Google

du sud. Le STRAUMFIÖRDR des anciens Scandinaves est probablement la baie de Buzzard, et STRAUMEY Martha's Vineyard, quoique la mention de la grande quantité d'oeufs qu'on y trouvait, convienne mieux à l'île située à l'entrée du détroit de Vineyard qu'on appelle aujourd'hui par la même raison Egg Island (l'île aux oeufs).

KROSSANES est probablement la pointe de Gurnet. C'était sans doute un peu au nord de cette contrée que Karlsefne aborda quand il aperçut la ligne de montagnes qu'il prétendit être la même qui s'étend jusqu'à la contrée où nous retrouvons l'endroit qui fut nommé HÓP *(i Hópe).*

Le mot HÓP en islandais signifie une petite baie formée par une rivière venant de l'intérieur, et une échancrure de la mer, ou la terre même qui borde cette baie. A ce fait correspond la baie du Mount-Hope ou du Mont-Haup comme les Indiens l'appellent, à travers laquelle passe la rivière de Taunton, et qui se réunit avec les eaux affluantes de la mer dans le détroit de Seaconnet par la rivière étroite mais navigable de Pocasset. C'est à Hóp que Leifsbudir était situé. Plus haut dans le pays, probablement sur cette belle élévation, appelée par les Indiens Mont-Haup, Thorfinn Karlsefne construisit ses demeures.

CLIMAT ET SOL.

Les anciens écrits donnent quelques notions assez caractéristiques sur le climat, sur les qualités du sol et par conséquent sur ses productions. Le climat était si doux qu'il leur semblait qu'il n'était pas besoin, pour nourrir le bétail, de faire provision de foin pour l'hiver, car il n'y eut point de gelée, et le gazon se flétrit à peine. Warden emploie les mêmes expressions pour dépeindre ce pays: „La température, dit-il, en est si douce que *la végétation souffre rarement du froid ou de la sécheresse.* On l'appelle le

Digitized by Google

paradis de l'Amérique parce qu'il l'emporte sur les autres lieux par sa situation, son sol et son climat". „En allant de Taunton à Newport, par la rivière de Taunton et par la baie de Mount-Hope, le voyageur", dit Hitchcock, „aperçoit de grandes scènes, de beaux points de vue, et le riant aspect de la contrée, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, attirent l'attention, séduisent l'esprit." Cette remarque est applicable à des temps beaucoup plus anciens que ceux auxquels Hitchcock pensait quand il écrivit ce passage.

Une contrée d'une pareille nature peut bien être appelée une bonne contrée. C'était le nom (IT GÓÐA) que les anciens Scandinaves lui avaient donné. Ils y trouvèrent des productions auxquelles ils attachaient un grand prix, et dont leur froid pays était presque entièrement dépourvu.

PRODUCTIONS. HISTOIRE NATURELLE.

La *vigne (vínviðr ok vínber, le raisin)* y croissait de soi-même. C'est un fait *(quod vites ibi sponte nascantur)* constaté par Adam de Brême, qui vivait dans le même siècle, c'est-à-dire dans le 11e. Cet auteur étranger raconte qu'il l'a appris, non point par des conjectures, mais par le récit authentique des Danois. Il cite comme autorité le roi danois Sveinn Estridson, neveu de Canut le grand. On sait qu'aujord'hui la vigne est très abondante dans ce pays.

Le *froment* croissait là naturellement *(sjálfsánir hveiti-akrar)*. Quand les Européens arrivèrent plus tard dans cette contrée, ils y trouvèrent du maïs, appelé dans le pays blé indien *(Indian corn)*, que les Indiens recoltaient sans l'avoir semé et conservaient dans des trous souterrains. C'était un de leurs principaux aliments. Sur

Digitized by Google

l'herbe de l'île située en face de Kialarnes on trouvait du *miélat*. Il en est encore ainsi aujourd'hui.

Le *mausur* est une espèce de bois d'une beauté remarquable, probablement une sorte d'acer rubrum ou d'acer saccharinum qui grandit là et qui est appelé oeil d'oiseau *(bird's eye)* ou érable bouclé *(curled maple)*. On en tirait aussi du bois de construction.

Il y avait dans la forêt un *grand nombre d'animaux* de toute espèce. Les Indiens choisirent cette contrée de préférence à cause des excellentes chasses qu'ils y faisaient. Maintenant les forêts sont en grande partie abattues, et le gibier s'est retiré dans d'autres parties. Les Scandinaves se procurèrent par échanges avec les naturels du pays des peaux de zébeline *(safvali)* et toutes sortes de fourrures, qui y font encore aujourd'hui un article de commerce très important.

Les îles voisines étaient riches en *oiseaux*. On y trouvait surtout une quantité d'*éder (æðr)*, comme on en voit encore aujourd'hui. C'est de là que plusieurs de ces îles ont reçu le nom d'Egg-Island (îles aux oeufs).

Chaque rivière était pleine de *poissons*, et surtout d'excellents *saumons (lax)*. On trouvait une quantité de poissons sur la côte. Ils creusaient des fossés à l'extrémité de la terre que la mer baignait lorsqu'elle était le plus haute, et quand l'eau se retirait, ils trouvaient alors des *flétans (helgir fiskar)* dans ces fossés. Sur la côte ils prenaient des *baleines*, entre autres *reiðr* (balæna physalus). Les descriptions modernes de ce pays rapportent aussi que toutes les rivières abondent en poissons, et que dans la mer autour des côtes il y a une grande abondance de poissons de presque toutes les espèces. On nomme entre autres des saumons dans les fleuves et des flétans sur les côtes. Encore n'y a-t-il pas long-temps que la pêche de la baleine était là une branche importante d'industrie surtout pour les îles voi-

Digitized by Google

sines. Il est probable que Whale Rock (rocher de la baleine), nom d'un rocher situé près de la côte, provient de là.

ASTRONOMIE.

Outre les documents nautiques et géographiques qui nous ont été conservés dans les anciens écrits, nous trouvons aussi dans un de ces manuscrits un indice *astronomique*. Il y est dit que le jour et la nuit étaient là d'une longueur plus égale qu'au Groenland ou en Islande, que dans le jour le plus court le soleil se levait à sept heures et demie et se couchait à quatre et demie *(sól hafði þar eyktarstað ok dagmálastað um skammdegi)*, de manière que la journée était de neuf heures. Cette observation place la contrée dont il s'agit au 41° 24′ 10″ de latitude. Seaconnet Point et le cap méridional de Conannicut Island sont de 41° 26′ de latitude et Point Judith est de 41° 23′. Ce sont ces trois caps qui limitent l'entrée de la baie nommée aujourd'hui Mount-Hope-Bay et que les anciens appelaient HÓPSVATN. Ainsi, cette notice astronomique indique la même région que tout ce que nous avons rapporté précédemment.

DÉCOUVERTE DES CONTRÉES PLUS MÉRIDIONALES.

Le détachement que Thorwald Éricson envoya en 1003 de Leifsbudir pour explorer les côtes du sud, employa quatre à cinq mois à son expédition. Il explora probablement les côtes de Connecticut et de New-York, ainsi que celles de New Jersey, Delaware et Maryland. La description que les anciens ont faite de ces côtes s'accorde avec celle des voyageurs modernes.

SÉJOUR D'ARE MARSON DANS LA GRANDE-IRLANDE.

Les Esquimaux d'autrefois habitaient une région beaucoup plus méridionale que ceux de nos jours. C'est un

Digitized by Google

fait qui résulte des anciens documents et qui est constaté par les anciens squelettes qu'on a trouvés au sud. Cette particularité mérite pourtant d'être examinée plus attentivement. Vis-à-vis du pays habité par les Eskimaux dans le voisinage de Vinland, il y avait un autre pays où, selon leur récit, on trouvait un peuple qui s'habillait d'habits blancs, portait des perches au bout desquelles étaient attachés des morceaux de drap, et qui criaient fort. L'ancien auteur pense qu'il est ici question de la HVÍTRAMANNALAND (terre des hommes blancs), autrement dit ÍRLAND IT MIKLA, *la Grande-Irlande.* C'est probablement cette partie de l'Amérique-du-Nord qui s'étend au sud de la baie de Chesapeak et renferme la Caroline-du-Nord et du-Sud, la Géorgie, la Floride. Parmi les Indiens Shawanese (Shawannos) qui émigrèrent il y a près d'un siècle de la Floride et qui sont maintenant établis dans l'état de l'Ohio, on a retrouvé une tradition assez importante. C'est que la Floride était autrefois habitée par un peuple blanc qui se servait d'instruments de fer. A en juger d'après les anciens documents, ce devait être une colonie chrétienne d'Irlandais qui se serait établie là avant l'an 1000. Are Marson, le chef puissant de Reykianes en Islande, fut jeté sur cette terre en 983 par un orage, et y fut baptisé. Le premier qui raconte ce fait est Rafn, contemporain d'Are, surnommé navigateur de Limerick, ville connue en Irlande où il avait demeuré longtemps. L'illustre savant islandais, Are Frode, l'auteur le plus ancien de Landnama, qui était un descendant au quatrième degré d'Are Marson, raconte que Are était connu en Hvitramannaland, qu'on ne le laissait pas s'éloigner, mais qu'on avait pour lui un grand respect. Il tenait ce fait de son oncle Thorkel Gellerson (dont le témoignage, dit-il ailleurs, mérite toute confiance), qui l'avait appris de

Digitized by Google

quelques Islandais à qui Thorfinn Sigurdson, jarl des Orcades, l'avait raconté. Ce récit montre qu'il y avait dans ce temps-là des relations entre les terres occidentales (les Orcades ou l'Irlande) et cette partie de l'Amérique.

VOYAGES DE BIÖRN ASBRANDSON ET GUDLEIF GUDLAUGSON.

Il n'y a pas de doute que c'est dans la même contrée que Biörn Asbrandson, surnommé Breidvikingakappe, passa la dernière partie de sa vie. Cet homme est connu dans l'histoire. Il avait été admis dans la célèbre bande de guerriers de Jomsbourg commandée par Palnatoke, et avait combattu avec les Jomsvikings à la bataille de Fyrisval en Suède. Ses relations avec Thurida de Frodo, soeur de Snorre Gode, lui attirèrent l'inimitié de cet homme puissant, et l'obligèrent à quitter le pays pour jamais. En l'année 999 il partit de Hraunhöfn dans le Sniofelsnes avec un vent de nord-est. Gudleif Gudlaugson, frère de Thorfinn, ancêtre du célèbre historien Snorre Sturlason, avait fait un voyage de commerce à Dublin, mais quand il partit de cette ville avec l'intention de retourner en Islande en naviguant à l'ouest autour de l'Irlande, il fut surpris par des vents continuels du nord-est qui le poussèrent en pleine mer au sud-ouest, et à une époque assez avancée de l'été, il arriva dans une contrée très étendue, mais il ne la connaissait pas. Au moment où il aborda sur le rivage, les naturels du pays, au nombre de plusieurs cents, vinrent à sa rencontre, l'attaquèrent, lui et ses hommes, les saisirent et les lièrent. Ils ne connaissaient personne parmi ces gens là, mais il leur parut que leur langue ressemblait à l'irlandais. Cependant ils se rassemblèrent pour délibérer sur le sort des étrangers et ils se demandèrent s'ils devaient les tuer ou les faire esclaves. Tandis qu'ils discutaient arriva une troupe nombreuse pré-

Digitized by Google

cédée d'une bannière et suivie d'un homme d'un extérieur distingué, mais qui était déjà vieux et portait des cheveux blancs. La délibération fut interrompue, et l'on résolut de s'en rapporter à sa décision. C'était Biörn Asbrandson. Il fit approcher Gudleif, lui adressa la parole en langue du Nord et lui demanda d'où il était. Gudleif ayant répondu qu'il était islandais, Biörn lui demanda des nouvelles des gens avec qui il était lié en Islande, particulièrement de sa bien aimée Thurida de Frodo et du fils de cette dernière, nommé Kiartan, qu'on regardait comme son propre fils et qui était alors propriétaire du domaine de Frodo. Cependant les naturels du pays s'impatientaient et demandaient une décision. Biörn choisit douze de ses compagnons pour conseillers, et, après avoir causé avec eux, il s'approcha de Gudleif, disant que les habitants lui avaient laissé le soin de terminer l'affaire. Il lui rendit la liberté, à lui et à ses hommes; mais il l'engagea à partir de suite quoique la saison fût déjà très avancée, en lui disant que les habitants de la contrée étaient méchants et difficiles en affaire et pourraient croire qu'on les avait frustrés de leurs droits. Il donna à Gudleif un anneau d'or pour Thurida, une épée pour Kiartan. Il lui dit de recommander à ses amis de ne pas venir le voir dans ce pays, car il était vieux, il n'avait peut-être pas long-temps à vivre; le pays était grand, et il n'y avait que peu de ports dans la contrée, et les navigateurs couraient risque d'y être toujours traités en ennemis par les habitants. Gudleif partit, retourna à Dublin, y passa l'hiver et s'en alla l'année suivante en Islande. Il remit les présents qui lui avaient été confiés, et personne ne douta que cet homme dont il parlait ne fût bien réellement Biörn Asbrandson.

VOYAGE DE L'ÉVÊQUE ÉRIC EN VINLANDE.

On peut regarder comme une chose certaine que les relations entre le Groenland et le Vinland subsistèrent encore long-temps après cette époque, quoique les anciens manuscrits où il est parlé du Groenland, ne donnent aucune notion complète à cet égard. On sait que L'ÉVÊQUE ÉRIC du Groenland, entraîné par le désir de convertir les colons ou de les faire persévérer dans la religion chrétienne, arriva en Vinland en l'année 1121. Nous n'avons point de renseignement sur le résultat de son voyage, mais nous voyons par l'expression employée dans le récit, qu'il arriva en Vinland où il faut croire qu'il a fixé sa demeure. Son voyage est une preuve de plus que les deux contrées étaient restées en relations.

DÉCOUVERTES DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES DE L'AMÉRIQUE.

Le premier événement selon l'ordre chronologique sur lequel les anciens écrits nous donnent quelque notion, est un voyage de découverte dans les régions arctiques de l'Amérique, fait en l'an 1266 sous les auspices de quelques ecclésiastiques de l'évêché de Gardar au Groenland. Ce renseignement se trouve dans une lettre d'un prêtre nommé Halldor, à un autre prêtre nommé Arnald, établi d'abord au Groenland, mais qui était devenu chapelain de Magnus Lagabæter, roi de Norvége. Dans ce temps-là tous les hommes un peu marquants du Groenland possédaient des navires construits exprès pour s'en aller au nord pendant l'été à la chasse ou à la pêche. Les régions septentrionales qu'ils visitaient, s'appelaient NORDRSETUR; les principales stations étaient GREIPAR et KRÓKSFIARÐARHEIÐI. La première de ces stations devait être située au sud de Disco, mais une pierre runique, trouvée en 1824 dans

l'île de Kingiktórsoak au 72° 55′ de lat. bor., montre que les Groenlandais s'en allaient encore beaucoup plus au nord. La dernière station que nous avons citée, était au nord de la première. Ces ecclésiastiques dont nous venons de parler, avaient pour but d'explorer les régions situées au nord plus loin que toutes celles qui avaient été visitées jusqu'alors, plus loin par conséquent que Kroksfiardarheidi où les Groenlandais avaient leur quartier d'été *(setur)*, et où ils avaient coutume de se rendre. Ils partirent de Kroksfiardarheidi, et furent ensuite surpris par le vent du sud et l'obscurité de manière qu'ils furent forcés de laisser le navire aller au gré du vent; mais quand le ciel s'éclaircit, ils aperçurent beaucoup d'îles et une quantité de phoques, d'ours et de baleines. Ils pénétrèrent dans la partie intérieure du golfe, et du côté du sud aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ils virent des glaciers. Ils reconnurent à certains vestiges que les Skrellings avaient autrefois habité ce pays, mais les ours les empêchaient d'aborder. Ensuite ils s'en retournèrent en trois jours et découvrirent de nouveau les traces des Skrellings sur quelques îles situées au sud d'une montagne appelée Sniofell (montagne de neige). Le jour de la St. Jacques ils s'en allèrent au sud le long de Kroksfiardarheidi une grande journée de navigation à la rame. Il gélait la nuit dans cette contrée, mais le soleil était constamment sur l'horizon, jour et nuit, et à midi au sud il était si peu élevé que quand un homme était couché en travers dans un bateau à six rames, étendu vers le platbord, l'ombre du bord voisin du soleil lui tombait sur le visage. Mais à minuit il était aussi élevé que chez eux dans la colonie groenlandaise quand il est à son plus haut degré au nord-ouest. Ils s'en retournèrent ensuite à Gardar.

Digitized by Google

Kroksfiardarheidi avait été, comme nous l'avons déjà dit plus haut, régulièrement visitée par les Groenlandais. Ce nom indique que le golfe était entouré de hauteurs nues *(heiði)*, et d'après la description du voyage il faut supposer que ce golfe était bien étendu, et qu'il fallait plusieurs jours de navigation pour le traverser. On sait par exemple que les navigateurs passèrent de ce golfe ou détroit dans une autre mer, et dans un golfe intérieur et qu'ils restèrent plusieurs jours à faire leur retour. Quant aux deux observations faites le jour de la St. Jacques, la première ne donne point de résultat certain, car comme nous ne pouvons déterminer la profondeur du bateau ou, pour mieux dire, la profondeur de la position occupée par l'homme, et la hauteur du platbord, nous ne pouvons déterminer non plus l'angle formé par la partie supérieure du bateau et le visage de l'homme, lequel angle donnerait la mesure de la hauteur du soleil le 25 juillet, jour de la St. Jacques, à midi. Si nous admettons ce qui est assez probable, que cet angle était à peu près de 33°, le lieu dont il est ici question doit avoir été situé au 75° de latitude septentrionale. On ne peut guère supposer que l'angle ait été plus large, et par conséquent il n'indique pas une contrée plus méridionale. La seconde observation présente un résultat plus satisfaisant. Au 13e siècle le 25 juillet,

la déclinaison du soleil était $= + 17° 54'$
l'obliquité de l'écliptique . . . . $= 23° 32'$.

En admettant que la colonie et particulièrement le siége épiscopal de Gardar fut situé au nord de la baie d'Igaliko, où les ruines d'une large église et de plusieurs autres constructions indiquent encore le siége principal d'une colonie, par conséquent au 60° 55' de latitude septentrionale, dans cette contrée la hauteur du soleil au nord-

Digitized by Google

ouest est au solstice d'été de 3° 40′. Elle équivaut à la hauteur du soleil le jour de la Saint-Jacques à minuit au parallèle de 75° 46′, qui tombe un peu au nord du détroit de Barrow, situé dans la latitude du canal de Wellington ou tout près de là. Ainsi le voyage de découverte des prêtres groenlandais répond tout à fait à celui qui a été fait avec plus de soins de nos jours, et dont les distances géographiques ont été déterminées par Guillaume Parry, John Ross, James Clark Ross et plusieurs autres navigateurs anglais dans leurs expéditions hardies autant que dangereuses.

TERRE-NEUVE DÉCOUVERTE DE NOUVEAU PAR LES ISLANDAIS.

Cette découverte fut faite par des ecclésiastiques d'Islande ADALBRAND ET THORWALD HELGASON, qui sont bien connus dans l'histoire de leur pays pour avoir pris part aux querelles qui s'élevèrent entre le roi de Norvége Eric Præstehader (ennemi des prêtres) et le clergé, et qui furent soutenues principalement en Islande par le gouverneur Rafn Oddson et Arne Thorlakson, évêque de Scalholt. Les récits des contemporains rapportent seulement en quelques mots qu'en l'année 1285 les prêtres que nous venons de nommer, découvrirent à l'ouest de l'Islande une nouvelle terre *(fundu nýia land).* Quelques années après par l'ordre d'Éric, Landa Rolf se rendit de Norvége en Islande pour entreprendre un voyage dans cette contrée. Ce pays est sans doute le même que nous appelons *Newfoundland* ou Terre-Neuve.

VOYAGE EN MARKLAND EN 1347.

Le dernier document sur l'Amérique qui existe dans les anciens manuscrits, a rapport à un voyage du Groenland en Markland entrepris en 1347 par dix-sept hommes

Digitized by Google

réunis sur un même bâtiment. Ces voyageurs avaient sans doute pour but de rapporter chez eux du bois de construction et quelques autres denrées dont ils avaient besoin. En revenant de ce pays, le bâtiment fut détourné de sa route par des orages et arriva, après avoir perdu ses ancres, au golfe de Straumfiord à l'est de l'Islande. D'après le récit très court qui a été fait de ce voyage neuf ans après qu'il fut entrepris, il est évident que les relations entre l'Amérique et le Groenland subsistaient encore à cette époque, car il est dit expressément que le navire était allé en Markland, qui est mentionné comme un pays connu dans ce temps-là et souvent visité.

Après avoir ainsi parcouru les documents authentiques, chacun reconnaîtra comme un fait historique, que durant le 10e et le 11e siècle les anciens Scandinaves découvrirent et visitèrent une grande partie des côtes orientales de l'Amérique-du-Nord, chacun sera convaincu que des relations entre les deux pays subsistèrent pendant les siècles suivants. Le fait essentiel est certain et incontestable. Mais il en est de ces documents comme de tous les anciens manuscrits; on y trouvera des passages obscurs qui peuvent être éclaircis par un nouvel examen et de nouvelles interprétations. A cet effet il est important que les documents originaux soient publiés dans leur ancienne langue afin que chacun puisse les consulter, et apprécier lui-même la manière dont ils ont été interprétés.

Quant à ce qui regarde les vestiges découverts dans l'état de Massachusetts et de Rhode-Island, et attribuées au séjour et à l'établissement des Scandinaves dans ces contrées, qui étaient le but des premières expéditions américaines, nous nous bornons pour le moment à nous en référer

Digitized by Google

aux notions renfermées dans les „ANTIQUITATES AMERICANÆ". Cette question continuera d'être l'objet des recherches scrupuleuses du COMITÉ de la Société royale des Antiquaires du Nord pour L'HISTOIRE ANTÉCOLOMBIENNE DE L'AMÉRIQUE. Le résultat de ces recherches et tous les éclaircissements sur les passages obscurs des anciens manuscrits, seront publiés dans les ANNALES et MÉMOIRES de la Société.

DIE ZÜGE DER DÄNEN NACH WENDEN. EINE HISTORISCHE DARSTELLUNG von N. M. PETERSEN.

Übersetzt von C. DIRCKINCK-HOLMFELD.

ERSTER ABSCHNITT.

DIE WENDISCHEN VÖLKER.

SCHON seit mehreren Jahrhunderten hatten nordische Wikingsegler die Küsten der Ost- und Nordsee, so wie des atlantischen Meeres heimgesucht. Von Liffy bis Ifa hallte der Name der Dänen wieder; er war Allen, die an den Ufern der Seine und Loire wohnten, ein Schrecken geworden. Plündrung und Mord waren sein Gefolge; zahlreiche Kriegsgefangene mussten die unersättliche Habsucht mit schwerem Lösegeld bezahlen und die Tempel des weissen Christ gingen in Flammen auf. Als aber das Christenthum im Norden eingeführt ward, erwachte die Frömmigkeit, und die Wikingfahrt hörte auf. Man fing an, die Künste des Friedens zu pflegen, es sank der Wald vor der Axt, man tauschte das Schwerdt mit dem Pfluge um, und Städte fingen an aufzublühen. Doch da trat das

Digitized by Google

strenge Gesetz der Wiedervergeltung ein. Alles Edle, das dem Schoosse des Friedens und der Milde entsprossen, Alles, was durch frommen Glauben und feurige Gebete geheiligt wurde, so wie durch christliche Liebe zwischen Mann und Weib, zwischen Eltern und Kindern, zwischen dem Herrscher und seinen Untergebnen, die ihm, als dem von Gott zur Handhabung der Macht Erkorenen, huldigten, das Alles wurde jetzt mit Untergang bedroht, und zwar von wilden Heiden, die in Hass und Grausamkeit keinesweges dem Nordbewohner nachstanden, als auch dieser noch dem Heiden gleich voller Hass war, und wie ein Berserker wüthete. Alle Inseln und Küsten Dänemarks waren der Plündrung ausgesetzt; die friedlichen Bewohner wurden als Kriegsgefangene fortgeschleppt, ihre Wohnungen sanken in Asche, ihre Töchter wurden der Schande Preis gegeben. Doch auch dieses war ein Mittel des Volkes Kraft zu wecken. An allen bedeutenden Punkten des Landes hoben sich Schanzen und Burgen, die bald zu eben so vielen Städten wurden, indess die Buchten und Engen von Segeln wimmelten; aus den fernsten Provinzen eilte man an Bord, dem Feinde in den Weg zu treten, ihn zu bekämpfen, zu vertreiben — oder in seinem eigenen Lande ihn aufzusuchen, um dort seine Festen zu schleifen, seine Götzen zu stürzen. Die Könige stehen selbst an der Spitze des Heers; die Bischöfe vertauschen den Krummstab mit dem Schwerdte, welches sie gleich ehrenvoll führen. Die edelsten Männer des Landes kämpfen in den Reihen der Gemeinen. Sie winden sich durch die Meeresengen, dringen durch Wildnisse und Moräste, durch grosse Wälder, nur um den Feind zu erreichen. Ihn erreichen und besiegen ist fast eins. Aber indess er hier verschwindet, tritt er dort wieder hervor; er ist falsch, wie das Land, das er bewohnt. Tapferkeit und List,

Muth und Ausdauer, Unverzagtheit und frommes Vertrauen, müssen aufgeboten werden, um den mehr grausamen, als tapfern, mehr treubrüchigen als schlauen, nicht begeisterten, sondern fanatischen Feind zu schwächen, zu beugen. Versuche werden vielfach gemacht, und, wie sie missglücken, stets wiederholt; denn dies ist das Kennzeichen des christlichen Helden, dass auch der misslungene Versuch ihn nicht abschreckt, weil er weiss, wesshalb er kämpft, und den wiedererstehenden Feind freudig und vertrauensvoll aufs neue zu bestreiten stets bereit ist, der endlich doch unterliegen muss, da er den Keim zu seinem Untergange in sich selbst trägt.

Es wäre zu verwundern gewesen, wenn Dänemark, welches so manchen Kampf bestanden, nicht auch diesen durchgekämpft hätte. Seine Lage, die ihm bei seiner frühern Wikingfahrt in allen nordischen Meeren, nach den Küsten aller nördlichen Länder so förderlich gewesen, setzte es auch ähnlichen Anfällen von Andern aus. Wo die Kräfte sich gleich waren, Heide gegen Heiden, Christ gegen Christen stritt, da hatte Dänemark gesiegt. Niemand konnte sich rühmen auch nur einen Fussbreit Landes seinen natürlichen Grenzen entrissen zu haben; es erstreckte im Gegentheil seine Herrschaft über alle naheliegenden, und selbst über ferne Küsten; auf dem Festlande soweit als das Meer, seine natürliche Wehr, es an beiden Seiten bespült; — übers Meer gehorchten ihm England, zum Theil Norwegen und die südlichen Gegenden des jetzigen Schwedens, also die Länder, welche ihm zunächst gen Ost und West vom Meere bespült werden. Aber jenseits des Meers wurde ihm von noch einem heidnischen Volksschlage Trotz geboten, der von der Landesseite seinen Grenzen nahe, zur See aber nicht entfernter war, als dass

dessen Schiffe in wenigen Tagen die dänischen Küsten erreichen konnten.

Eben nun von den Kriegen der Dänen mit diesem Volke und von dessen Bezwingung wollen wir eine geschichtliche Darstellung zu geben versuchen. Und um dieses eben so klar, als lebendig und gründlich zu thun, müssen wir einige Betrachtungen über dieses Volk und dessen Land vorangehen lassen.

2. Unter Wenden, wie wir es jetzt gewöhnlich nennen, oder dem Veonodland der Angelsachsen, Vindland bei den Isländern, versteht man das ganze an der Ostsee, von den Grenzen Dänemarks an der Schlei bis zur Weichsel, gelegene Küstenland. Das Volk, welches darin wohnte, wurde in Ost- und West-Wenden (bei den Isländern Austr-Vindr und Vestr-Vindr) eingetheilt. Ihre Länder nannte man auch das eigentliche Wenden oder das wendische Reich, und Pommern, wovon jenes im Westen, dies im Osten lag, und welche durch die Oder geschieden waren. Wir befassen uns hier nur mit derjenigen Strecke, die zwischen der Schlei und der Oder liegt, und den zunächst liegenden Gegenden, östlich von der Oder.

Nach den ältesten Berichten waren diese Gegenden einst von gothischen Völkern bewohnt. Die Väter unserer Vorfahren, oder ihnen verwandte Stämme, hatten wahrscheinlich einst hier gewohnt, oder doch zum Wenigsten einen Theil dieser Gegenden durchwandert, bevor sie nach dem Norden kamen. Nach ihrer Einwanderung in den Norden, — deren Zeitpunkt schwerlich mit einiger Sicherheit zu ermitteln ist, von den Geschichtschreibern aber nach muthmasslicher Voraussetzung als gleichzeitig mit Christi Geburt, oder als kurz nach derselben gesetzt wird, — theilten sich die zurückgebliebenen gothischen Völker in kleine Stämme, die nach und nach sich so sehr ver-

Digitized by Google

loren, dass den Geographen des zweiten Jahrhunderts nur ein Paar solcher Stämme bekannt sind, nämlich die Guthinen im jetzigen Böhmen und die Gudden im jetzigen Preussen. Auf einmahl aber wird der gothische Name einer der berühmtesten der Geschichte. Nach sehr allgemeiner Annahme wanderten einst Gothen aus dem Norden übers Meer, vereinten sich mit verwandten Stämmen, stifteten gemeinsam mit ihnen und andern Stammgenossen grosse Reiche am schwarzen Meer, aus welchen sie, vereint zu einem Koloss, über das römische Reich herfielen, hundertarmig es umfassten und so stark erschütterten, dass es in viele Stücke zerfiel, welche erst lange nachher zu kleinern Staaten sich sammelten, kleiner als jenes, aber nur klein im Verhältniss zu dem ungeheuern Ganzen, aus dessen Überbleibseln sie hervorgingen. In jenen Strecken an der Ostsee, welche durch die Auswanderung der Gothen von Einwohnern entblösst wurden, setzte sich allmählig ein mehr östliches Volk nieder, dessen Urstamm ohne Zweifel auch seine ursprüngliche Heimath hier hatte, die jedoch im Dunkel der Vorzeit sich verliert. So wird ein solcher bedeutender Volksstamm schon 500 Jahre vor unserer Zeitrechnung, als Sarmatien bewohnend, genannt, zwischen Aestien — Esthen — und Gothen; sie handelten mit Bernstein und verbreiteten sich von der Weichsel bis Ösel. Den Theil der Ostsee, an dem sie wohnten, nannte man das wendische Meer, sie selbst Venedén (Ουενεδοι). Dies Volk, dem grossen slavischen Volksstamme unzweifelhaft verwandt, gehörte weder zu dem Grundstamm der Gothen und Germanen, noch zu dem der Finnen, sondern man muss entweder annehmen, dass eine frühe und durchgreifende Vermischung desselben mit den Germanen, von denen sie sonst in Sitten und Gewohnheiten sich sehr unterschieden, Statt gefunden, oder auch müssen beide

einem gemeinsamen Grundstamme, dem Kaukasischen, angehören. Die Ähnlichkeit der Sprachen in den Grundwörtern und die der Sprachlehre beweiset dieses. Der Ursprung beider Sprachen ist in Asien zu suchen; die slavischen Sprachen sind mehr der armenischen, die germanischen der persischen ähnlich, woraus jedoch wohl kaum mehr als Identität des gemeinsamen Urstamms zu folgern ist. Von ihren ältesten östlichen Nachbaren, den Finnen, wurden sie *Vena* genannt; diese nennen die Russen noch *Venäleine* und Russland *Venahenmaa* oder das Land der Wenden. Diese Benennung finden wir bei unsern eigenen nordischen Verfassern wieder; sie reden von einem Volke *Vanir* und ihrem Lande *Vanaland*, gränzend an das Land der *Asen*, und welches diese auf ihrem Wege nach dem Norden durchzogen. Dies erklärt zugleich, wie die Ähnlichkeit der Götterlehre beider, des grossen Unterschiedes ungeachtet, habe entstehen, und wie die fortdauernde Vermischung beider Volksstämme durch Jahrhunderte hin sich habe erhalten können.

Von allen Seiten von gothischen Völkern umgeben, begann ein grosser Theil der Wenden, bereits im ersten Jahrhundert nach Christus, auszuwandern; norddeutsche Völker drangen wieder in ihr Land und setzten, wie sie, den Zug gen Süden fort. Andre, friedlichere Stämme, theils Wenden, theils Nachbarn derselben, Finnen, blieben zurück und bildeten gleichsam kleine Volksbezirke; auch diese gesellten sich nach und nach der Völkerwanderung zu, welche das hervortretende Kennzeichen jener Zeit ist, und aus diesen Mischungen entstanden neue Stämme. So findet man die Vidioarien (Vidiverjen) oder die Vitländer in Westpreussen, als Mischung der Wenden und Gothen.

Dann finden wir die Wenden eine Zeitlang in Schatten gestellt; die Geschichte richtet ihre Aufmerksamkeit

Digitized by Google

auf weit mächtigere Reiche. Dem grossen Gothenreiche Ermanarichs *(Jörmunreks)*, † 375, gehörten auch die Völker an der Ostsee: Wenden, Esthen, Fennen oder Tschuden. Auch Attilas Hunnenreich erstreckte sich an die Ostsee, und es ist wahrscheinlich, dass auch Wenden ihm unterthan waren. Für uns Skandinavier ist dieses um so viel wahrscheinlicher, da unsere alten Sagen den Völkernamen Hunnen auf die wendischen Völker, welche längs der Ostsee wohnten, anwendeten und vielerlei Begebenheiten als vorgefallen zwischen Königen des südlichen Jütlands, *Reið-gotaland*, und dem Lande der Wenden, *Húnaland*, erzählen. Doch diese beiden grossen Reiche der Gothen und Hunnen sanken mit ihren Stiftern, und das grosse wandalische Reich, gebildet aus gothischen Völkern (unter welchen auch Rugier an der Peene und auf Rügen), welches der freieren Verbreitung der Wenden noch hinderlich sein konnte, zog sich gleichfalls im Anfang des 5ten Jahrhunderts gen Süden. Nun war auch die Zeit für die Wenden gekommen sich nach Süden auszubreiten, und bald sehen wir sie in ansehnlichen Reichen in Böhmen, Schlesien, Kroatien, Mähren hervortreten. Zwei Hauptstämme werden nun nach und nach mehr erkennbar: Slavinen und Anten, und nur einige kleinere Stämme an der Weichsel behalten noch den Namen Wenden.

Indess rückte ein anderer slavischer Stamm, Ljächen oder Lechen, von Ungarn aus nördlich und setzte sich in Polen und Pommern fest. Dieser theilte sich wieder in viele kleinere Stämme, welche nach ihren Wohnsitzen benannt wurden. So die Poljänen oder Polen auf der Ebene *(pole)*, die Lutitien in den Sumpfgegenden *(lusice)*, die Pomeranen am Meer *(po more)*, u. s. w. Die letztern, die Pomeranen, wanderten weiter in das frühere Land der Gothen, Burgunder, Vandalen und Rugier; sie vermischten

Digitized by Google

sich wahrscheinlich mit Überbleibseln der Warner an der Warnow und der Rugier auf der Insel Rügen; wenigstens nahmen sie an diesen Orten deren Namen an. Die Lutitier nahmen nicht allein die Lausitz ein, welche noch ihren Namen führt, sondern auch Vorpommern, einen Theil von Meklenburg und den brandenburgischen Marken. Die Lutitien in der Lausitz geriethen unter die Botmässigkeit der Sorben, eines andern mächtigen Slaven-Stamms im Süden; die nördlichen Lutitier bewahrten dagegen ihre Unabhängigkeit unter dem Namen der Welataben oder Wilzen. Viele neuere kleine Stämme traten, bald als Colonisten der vorgedachten, bald aus frühern Wendenstämmen hervor, und unter dem Namen der Obotriten und Wagrier u. s. w. näherten sich die wendischen Völker stets mehr den Grenzen Dänemarks. Nachdem die Slaven also an die Ostsee und bis an die Schlei vorgedrungen waren, bildeten sie einen überaus mächtigen Stamm, dessen Krone seine Zweige nach Ost und West an der Ostsee ausstreckte, dessen Wurzeln aber einerseits sich an das schwarze Meer, andrerseits an die venetianische (venedische, vendische) Bucht hinzogen.

3. Ein Volk schildern heisst im Grunde eine Person schildern. Jeder Volksstamm hat eigenthümliche Kennzeichen, wie jede Familie, und jeder Zweig des Volks tritt mit abgesonderter Persönlichkeit im Verhältniss zum ganzen Stamm auf. Dieses Eigenthümliche bei denselben auffassen hält, besonders in der Vorzeit, äusserst schwer, weil es etwas Allgemeines gibt, das bei Allen bemerkt wird. So hat der Heide aller Orten ähnliche Züge, und doch hat jede heidnische Nation ihr besonderes Gepräge. Der Wende hat daher im Allgemeinen einen, dem ganzen slavischen Stamme gemeinsamen, Charakter, aber dieses Allen Gemeinsame hat doch wieder etwas Eigenthümliches,

Digitized by Google

durch die Absonderung des Volkes von der Gesammtheit, angenommen.

Frühe Nachrichten schildern die Slaven als Leute von starkem Gliederbau, lichtbraunem Haar und bräunlicher Gesichtsfarbe. Sie gleichen, heisst es, dem wilden Indianer in ausserordentlicher Abhärtung und Gelenkigkeit; sie rollen sich in einem Winkel zusammen, von dem man kaum glauben sollte, dass er einen menschlichen Körper fassen könne, und bleiben also Stundenlang liegen, den günstigen Augenblick abwartend, da sie ihrem Feinde mit List beikommen können. Ihren Verfolgern zu entgehen, sind sie im Stande, Tagelang sich unter Wasser zu halten, indem sie unbeweglich auf dem Rücken liegen und durch Röhre, die in einander geschoben sind, und über die Oberfläche des Wassers hinausreichen, Luft schöpfen.

Abhärtung, Gelenkigkeit, Ausdauer sind allgemeine Eigenschaften der Wilden. Ihnen gleichen die Slaven auch in einem andern Hauptzuge, nämlich in dem hohen Grade von Leichtsinn und Gleichgültigkeit für die kommende Zeit. Der Genuss des gegenwärtigen Augenblicks ist für solche Menschen Endzweck des Lebens; über das Zukünftige grübeln, liegt ausser ihrem Gedankenkreise. Die Folge hievon ist Unwirksamkeit, wenn nicht Noth zur Arbeit treibt; jene soll bei den Wenden so weit gegangen sein, dass sie, bezwungen, oft es vorzogen im Sklavenzustande zu bleiben, um sich wegen eines Hausstandes keine Sorge machen zu müssen. Die Gegenstände des Genusses bieten sich als die ersten und natürlichsten dar; Wohlleben in Speise und Trank befriedigt die Forderungen des Körpers; munterer Umgang, Gesang und Musik die der Seele; der Tanz befriedigt beide. Aus solchen Elementen pflegt ein gutmüthiger Charakter hervorzugehen, der durch Genuss zufriedengestellt und nur

heftig wird, wenn es an diesem gebricht; — der gern giebt, wenn er selbst genug hat, und das Gute anerkennt, was ihm von Andern gewährt wird. Diese Gutmüthigkeit finden wir bei allen slavischen Völkern; sie äussert sich im Hange zur Fröhlichkeit, in Volksgesängen, in gastfreundlicher Gesinnung, in Dankbarkeit gegen Eltern, und ähnlichen Charakterzügen.

Schon im sechsten Jahrhundert erzählt man von den nördlichen Wenden, dass sie stets die Leier zur Hand hatten. Es war ein dreisaitiges Instrument, grösser als die Violine und wahrscheinlich harfenartig; wenigstens ist ohne Zweifel dies Instrument gemeint, wenn die alte nordische Erzählung von der Aslaug berichtet, dass ihr Pflegevater Heimer sie in einer Harfe *(harpa)* verborgen habe. Ausser diesem Instrument — der *Husli* der Russen, der *Gosle* der Servier, kannten die Wenden auch das Horn und die Sackpfeife *(Kosslo)*. Eine sehr biegsame Sprache erleichterte den Gesang und früh entstanden bei ihnen Volkslieder.

Da uns die Kenntniss der Volkslieder der eigentlichen Wenden abgeht, so berühren wir nur die der Serben. Das Charakteristische in diesen ist unstreitig dem aller slavischen Völker gemein. Die Servier haben Lieder von einem Helden Marko, der dem Herakles, und noch mehr unserm Stärkodder zu vergleichen ist; — er ist der erste aller Helden; seine Stärke ist unendlich, sein Wille unbedingt und er schafft was er will. Er reitet sein Pferd 150 Jahr und wird selbst, wie Stärkodder, 300 Jahre alt. Andre Gesänge schildern Städte, die, wie in unsern Sagen, durch Menschenopfer befestigt werden; Vögel verrichten Bothschaften, wie in unsern alten Sagen. Wir bemerken insbesondere die *Militza* der Serben, da der Gesang von dieser verschämten Jungfrau, welche der Liebhaber

Digitized by Google

vergeblich zum Aufwärtsblicken zu bewegen sucht, liebliche Einfachheit und Ruhe athmet, und mit unserer bekannten Volkssage von Ottar und Sigrid, die ihr Auge zu ihrem Bräutigam nicht aufschlagen mochte, bevor das Licht, mit welchem sie ihm zum Brautbett leuchtet, auf ihre Finger niedergebrannt war, viele Ähnlichkeit hat. Das serbische Lied lautet nach Bowring[1] ungefähr also:

Lange Braunen schatten bei Militza
Nieder auf die milden Rosenwangen,
Auf die Wangen und das holde Antlitz.
Jahre drei betrachtet' ich die Jungfrau,
Doch vermocht ich nicht die holden Augen
Zu erschauen, noch die Lilienstirne; —
Hab zum Maientanz geführt die Jungfrau,
Hin zum Tanze führte ich Militza --
Hoffte da zu schaun die milden Augen.

Und die Mädchen tanzten auf dem Rasen;
Plötzlich ward der Sonne Schein verfinstert,
Aus den Wolken fuhren starke Blitze.
Alle Mädchen schauten auf gen Himmel, —
Alle Mädchen, — aber nicht Militza;
Stille blickt aufs Gras sie, zittert nicht,
Wie die Mädchen thun, die zitternd flüstern:

„O Militza! unsre Spielgenossinn,
Bist du thöricht oder überklug?
Blickst hinunter auf das Gras — anstatt hinauf
Himmelwärts zu blicken über dich,
Nach den Wolken, die in Flammen lodern;"

[1]) Servian popular poetry transl. by Bowring.

Digitized by Google

Doch Militza spricht mit stiller Ruhe:
„Nicht bin überklug ich oder thöricht,
Nicht bin Vila ich, die Wolken sammelt —
Jungfrau bin ich nur und schaue vor mir."

Der Tanz der Wenden bestand, wie der der Slaven im Allgemeinen, in ausserordentlich heftigen Körperbewegungen, in kriegerischem Einherschreiten, starken Gesticulationen, Verdrehungen des Leibes und im Heben und Schwingen der Tänzerinnen.

Alle Schriftsteller vereinen sich im Lobe ihrer ausserordentlichen Gastfreiheit. Nach dem Zeugnisse des Bischofs Otto soll der Wende sogar, wenn er sein Haus verliess, es offen gelassen, und zugedeckte Speisen auf den Tisch hingesetzt haben, damit sie gut seien, wenn etwa Gäste in seiner Abwesenheit kämen. Diese gastliche Gesinnung war dem Handel und den friedlichen Künsten förderlich und die gegenseitige Mittheilung und Wohlthätigkeit hinderte Bettelei und Diebstahl; auch soll es keine Bettler und Diebe gegeben haben. Gegenseitiges Vertrauen machte eidliche Bekräftigung unnöthig; schwören und falsch schwören erschien ihnen gleich sündlich.

An Enthaltsamkeit und Keuschheit glichen sie dem Nordbewohner; Vielweiberei war allgemein, aber Ehebruch wurde mit dem Tode bestraft. Die Frau ward geraubt oder gekauft, wie im Norden; doch weit mehr, als hier, als Eigenthum behandelt; gleich einer Sklavinn musste sie die schwerste Arbeit verrichten, und wenn der Mann ein Bett hatte, so musste die Frau ausserhalb desselben auf dem Fussboden liegen. Wie bei den Morlakken Mann und Vater nicht von der Frau oder Tochter reden, ohne ein „mit Erlaubniss" voranzuschicken *(da prostite moia xena*, „mit Erlaubniss, meine Frau"), so wird Gleiches

Digitized by Google

von den alten Wenden erzählt. Auch musste die Frau, wie anderes Gut, den Mann in die andere Welt begleiten; man überliess ihr bei dessen Tode die Wahl, ob sie sich selbst bei seinem Begräbnisse entleiben, oder auf dem Scheiterhaufen sich tödten lassen wolle[1]. Starb sie nicht mit dem Mann, so lebte sie sich selbst zur Schande. Diese grausame Sitte, welche den asiatischen Ursprung der Wenden bezeugt, hörte in Polen erst im zehnten, in Russland im elften Jahrhundert auf.

Des Mannes Leben hatte Werth an sich, das der Frau gar keinen; glaublich ist es daher, dass die Mutter ohne Bedenken ihre Töchter, wenn deren zu viele wurden, gleich bei der Geburt tödtete, indess die Söhne gewöhnlich verschont wurden. Unglaublich dagegen sind jene vereinzelt stehenden Erzählungen, dass die Kinder nämlich ihre durch Alter arbeitunfähigen Eltern getödtet; Krantz erzählt sogar, dass sie dieselben lebend begruben; dieser Sittenzug muss entweder der allerältesten Zeit angehören, oder auch muss eine solche Handlung, wie die, welche Krantz aus dem Jahre 1310 berichtet, Folge der höchsten Noth gewesen sein.

Als Krieger gaben die ältesten Wenden geringe Beweise der Tapferkeit; ja es soll ganze Völkerschaften unter ihnen gegeben haben, welche den Krieg verabscheuten. Kriegerisch wurden sie nur aus Noth. Wo sie daher Krieg begannen, hatte dieser nicht in der den Nordbewohnern gemeinsamen Tapferkeit, angespornt von Ehrgefühl, seinen Grund; sondern Selbstvertheidigung, oder Gierde nach Beute war ihr Zweck, und ihre gewöhnlichen Waffen Hin-

---

1) *Insuper et Vinedi, quod est fidelissimum genus hominum, hunc habet morem, ut mulier, viro mortuo, se in rogo cremati pariter arsura præcipitet.* Epist. Bonifacii Archiep. Moguntini ad Ethelbaldum regem Merciorum (Bibl. max. patrum T. 13, p. 76).

terhalt und nächtlicher Überfall. Ihre Kriege arteten daher, wie sie uns stets geschildert werden, in Raubzüge aus. Nachdem die Wenden an der Ostsee von den Normannen, die ihre Küsten besuchten, die Seefahrt erlernt hatten, wurden sie die unersättlichsten Seeräuber; sie verliessen den Ackerbau, um von der Beute zu leben, die sie auf der See machten. Diese Raubzüge verderbten ihren Charakter. Sie wurden misstrauisch, raub- und rachgierig, mordsüchtig. In dieser Rücksicht wurden sie dem eigentlichen nordischen Wiking gleich, der nur sein Schiff besass und was er mit demselben und mit seiner Waffenmacht erwerben konnte, den aber der edelgeborene Nordbewohner zu bekämpfen und zu tödten sich als Ehre und Verdienst anrechnete. Die Wenden, wie die Nordbewohner, vergruben ihre Beute; die Raubsucht war so gross, dass selbst die Gewissheit, die Beute nicht behalten zu können, sie dennoch nicht abzuhalten vermochte, sich solcher zu bemächtigen. Saxo erzählt hievon ein Beispiel. Bei Rothschild (Roskilde) zogen die Wenden auf der Flucht das Fell von den geraubten Schafen; so konnten sie das Geraubte wenigstens so lange besitzen, bis der Feind sie erreichte und ihnen die Beute wieder abnahm. Einmahl überwunden, fanden sie sich in die schrecklichste Unterdrückung und erduldeten die grausamsten Peinigungen mit Standhaftigkeit, wie die wilden Indianer. Als Sieger behandelten sie den Wehrlosen mit fürchterlicher Raserei. Sie skalpierten die gefallenen Feinde; sie banden die Gefangenen an einen Pfahl, rissen ihnen die Eingeweide aus dem Leibe und wickelten sie um den Pfahl. Erst wenn die Mordlust sich gesetzt hatte, trat die ursprüngliche Gutmüthigkeit wieder ein, und die dann noch übergeblie benen Feinde wurden mit Milde behandelt.

Digitized by Google

Diese Züge entwickelten sich erst bei dem Volke; sie waren ihm nicht natürlich. Von Grund aus waren sie wohlthätig, gastfrei, demüthig, gehorsam, Feinde der Plündrung; sie liebten Ackerbau und Viehzucht, trieben Handel an der Küste, Bergbau in Gebirgen, bearbeiteten Metalle, webten Zeuge, brauten Meth, pflanzten Fruchtbäume und sangen. Jene Züge würden daher wohl schwerlich sich entwickelt haben, wenn sie das Leben in Frieden hätten geniessen können und dürfen. Aber von Karls des Grossen Zeiten an bis zu ihrer gänzlichen Bezwingung, wurden sie von unversöhnlichen Feinden, Franken und Sachsen heimgesucht, welche in ihr Land einfielen, ihre Reichthümer raubten, sie zu Sklaven machten, und ihnen eine fremde Religion aufdrangen oder sie gar in ganzen Landstrichen ausrotteten. Ihr Kampf wurde daher ein Kampf für Heerd, Leben und Götter; Rache und [illegible] wurden rege; je schwächer sie sich fühlten, dest[illegible] samer mussten sie werden; jemehr sie ein ruhiges [illegible] liebten, desto mehr musste die Störung desselben wüthend machen; und hatten sie erst einmahl Geschmack an kostbarer Beute gefunden, so gab es keine Grenze mehr für ihre Gierde darnach [1].

4. Die Götterlehre der Wenden besteht, soweit man sie kennt, nur aus Bruchstücken. Das Volk hat keine zusammenhangende Darstellung hinterlassen, noch irgend ein prophetisches Gedicht, wie die Völuspá der Nordbewohner, aus welchem man ihre Vorstellungen von Er chaffung

---

[1]) Allgem. Welthist. 51 Th. S. 221 ff. Anton, Erste Linien eines Versuchs über der alten Slaven Ursprung Th. 1. S. 30 ff. cf. Th. 2. S. 48 ff. Schreiter Beitr. zur Gesch. d. alten Wenden. Dobrowsky Slavin. Suhm über die Herkunft der Slaven und deren ältesten Sitz, Samlede Skrivter 10. Th.

Digitized by Google

und Untergang der Welt und von dem Verhältnisse des Göttlichen zum Menschlichen entnehmen könnte. Nur auf Berichte einiger Geschichtschreiber jener Zeit und auf einzelne hin und wieder gefundene Götzenbilder kann man einige Schlüsse bauen; aber noch hat Niemand einen klaren Zusammenhang ihrer Götzengebilde und der dadurch ausgedruckten Ideen mit denen andrer Völker nachweisen können. Auch scheint es gänzlich an Materialien zu solcher Darstellung zu fehlen. Wenn wir es daher dennoch wagen, einige Bemerkungen über die Götterlehre der Wenden im Allgemeinen, und von deren Verhältniss zu der der Nordbewohner mitzutheilen, so müssen wir, insbesondere was letzteres betrifft, um Nachsicht bitten, da sie fast abgesondert und allein stehen und einer höhern Authorität ermangeln, als der der Wahrscheinlichkeit, wie sie sich als das Gepräge unserer Bemerkungen von selbst ergiebt.

Im Allgemeinen wird man in der Götterlehre der Wenden dasselbe rohe Gepräge erkennen, wie in der aller alten Völker, bei denen die Künste noch nicht vorhanden waren oder doch die Höhe noch nicht erreicht hatten, vermöge welcher Kunst und Mythologie einander gegenseitig die Hand bieten. Einige Ähnlichkeit mit der der Nordbewohner wird man auch erkennen, welche entweder aus einer frühen Mischung beider Völker zu erklären ist, oder daraus, dass Beider Götterlehre eine gemeinsame Quelle gehabt haben. Aber im Ganzen trägt die Religion der Wenden ein weit sinnlicheres Gepräge, als die des Nordens, welches auch gradezu Folge des beiderseitigen Volkscharakters ist.

Die Wenden kannten, wie alle Heiden — auch die Nordbewohner — Ein höchstes Wesen: den Unnennbaren. Die Vorstellung von einem solchen liegt zu tief in der

Seele des Menschen, als dass sie je ganz erlöschen könnte; aber sie tritt mehr oder weniger klar bei ihm hervor. „Wie viele verschiedene Gestalten sie auch ihren Göttern geben", sagt Helmold [1], „wie sehr sie ihnen auch Feld und Wald, Freude und Leid zueignen, so läugnen sie damit nicht den Einen Gott im Himmel, welcher über die andern herrscht, und welcher uneingeschränkt die himmlischen Dinge regiert. Aber die andern Götter, welche für die verschiedenen weltlichen Dinge Sorge tragen, sind aus ihm entsprungen, und jeglicher derselben wird für um so vortrefflicher angesehen, als er jenem Gott der Götter näher kommt". Dieses höchste Wesen ist zwar niemals sichtlich dargestellt, so wie wir es bei dem Nordbewohner auch nicht einmal persönlich benannt finden, als insofern Odin auch Allvater genannt wird. Dies Wesen ist es, welches bei so vielen Völkern als das dunkle Schicksal hervortritt, welches über Alles schwebt, erhaben über alle Veränderungen, sie alle leitend; bei andern dagegen als der Allmächtige, der Götter und Welt überlebt und Alles richtet [2]. Auffallend erscheint es, dass die Mythologen das Bild dieses Unnennbaren unter den bekannten wendischen Götzenbildern suchen und ihn durch Trigla oder Triglaw (den Dreiköpfigen) dargestellt vermeinen; denn unter dieser sichtbaren, der Trimurti der Hindus entsprechenden, Form, tritt eine Personification der drei göttlichen Wirkungsweisen hervor, welche Form als solche schon in das Gebiet des Verstandes oder des Begreiflichen

---

[1]) Lib. 1, cap. 83.

[2]) *Þá kemr hinn ríki*
at regin-dómi
öflugr ofan,
sá er öllu ræðr.
Völuspá Str. 65.

Dann kömmt der Mächtige
Zum Götter-Rath,
Der Starke von oben,
Der Alles regiert.

Digitized by Google

übergeht, indess der Unnennbare — Er, den man nicht nennen darf[1] — nur das Unbegreifliche ausdrückt.

Gehen wir von diesem, über allen Wechsel der Natur Erhabenen, zu den menschlichen Vorstellungen vom Göttlichen über, insofern es sich in der Natur, mit Inbegriff der Menschheit, offenbart, so tritt der Gegensatz des Guten und des Bösen, des Belebenden und Verzehrenden, des Wohlthätigen und Verderblichen hervor. Diese zwei Principe zeigen sich auch deutlich in der Götterlehre der Wenden, obgleich es wohl zu weit getrieben sein möchte, eine scharfe Gränzlinie zwischen den guten und bösen Göttern der Wenden ziehen zu wollen (auch Helmold[2] setzt eigentlich nur den guten Gott dem bösen entgegen) oder wohl gar eine schärfere, als bei den Göttern der Nordbewohner. Das Gute und das Böse tritt in der Natur, wie beim Menschen, vereint auf, und daher auch in den Vorstellungen der Menschen, nur tritt bald das eine, bald das andere mehr hervor. Das Feuer ist wohlthätig und verzehrend; es brennt als stille Flamme auf dem friedlichen Heerde; Künste und Gewerbe erblühen durch seine milde Wärme; aber es ist auch ein wildes verzehrendes Thier, ein rasender Fenriswolf, der seinen unersättlichen Schlund öffnet, um das Werk von Jahrhunderten auf einmahl zu verschlingen. Die mildwärmende Morgensonne weckt des Menschen Auge zur Klarheit und zum Entzücken; aber der brennende Strahl der Sonne am Mittag erschlafft seine Kräfte und wirft ihn in den Schlummer der

---

1) *Þá kemr annarr*	Dann kommt ein anderer
enn mátkari,	Noch mächtigerer,
þó þori ek eigi	Doch darf ich nicht
þann at nefna.	Diesen nennen.
Hyndluljóð, Str. 41.	

2) L. 1, c. 52.

Betäubung. Dieselbe Sonne, die im Frühling der Erde den Keim entlockt, bewirkt Gährung im Sommer, im Herbst das Reifwerden und versengt auch die verdorrte Frucht. Wenn der Mensch diese und ähnliche Ursachen mit deren Wirkungen auffassen und sie in einem Bilde mit seinen Attributen zusammenstellen würde, dann läge in diesen oft eine Doppeltheit, wie in den Dingen selbst, deren blosse Symbole sie sind.

Helmold sagt, dass die Wenden den bösen Gott unter dem Namen *Zcerneboch*, der schwarze Gott, verehrten; dass Helmold[1] ihn auch Diabol, Teufel nennt, ist ohne Zweifel christlichen Vorstellungen beizumessen. Er wurde auch *Czart* genannt und ausser an andern Orten auch in Rhetra mit blutigen Opfern geehrt. Sein Bild soll nach einigen ein Mann mit einer Hand voll Feuer, nach andern ein Löwe (Wolf?) gewesen sein. Der Beiname *czarny* ist das altdeutsche swarz (holl. zwart); *bog* bedeutet Gott[2]. Offenbar ist also der Name Czernybog dasselbe, was der *Surtr* (Svartr, der schwarze) der Nordbewohner, der für diese der höchste feindliche Gott, das verzehrende himmlische Feuer ist. Dies erklärt vielleicht mehr als alles Andere, was der Czernebog der Wenden eigentlich bedeutet.

Als Gegensatz des vorigen erkennt man den *Belbog*, *Bjelbog*, den hellen, weissen Gott, von *bily*, *bjaly*, weiss. In der ältesten Zeit wurde er weder durch Bild, Tempel noch Opfer verehrt[3]. Diese Gottheit entspricht meines Bedünkens dem Baldr der Nordbewohner, dem hellen, weissen, d. h. dem reinen, Segen verbreitenden Himmelslicht, dem hellen Tage, der mit der Finsterniss (Höðr) streitet,

---

[1]) Lib. I. cap. 52.— [2]) Anton, I. S. 40. II. S. 51. Kayssarow slavische Mythol. Ingemann, Grundtræk til en nordslavisk Gudelære. — [3]) S. oben angeführte Schriften. Dass er später mit blutigem Gesicht, bedeckt mit Fliegen, dargestellt worden, bezweifelt man mit Recht. Dobrowsky Slavin S. 403. 404.

Digitized by Google

von diesem überwunden, aber neu wiedergeboren wird [1]. Die weisse Pflanze, Baldersbraa, welche diesem Gotte geheiliget ist, weiset nicht allein hin auf die Bedeutung des Gottes, sondern auch auf die seines Namens.

Bjelbog wird für gleichbedeutend mit *Svantewit* oder *Zvantewith* angesehen, der von allen slavischen Stämmen, insbesondere aber von den Rügiern verehrt und für den obersten und besten aller erschaffenen Götter angesehen ward. Offenbares Missverständniss ist es, ihn mit Helmold und Saxo für den christlichen Heiligen Sanctus Vitus zu halten und Namen und Dienst von diesem herzuleiten [2]. Man erklärt den Namen als heiliges Licht, heiliger Führer, heiliger Rächer [3], je nach der Bedeutung, die man dem Worte *wit* beigelegt; dagegen ist man darin einig, den Anfang des Namens von *swety*, *swaty*, *swanta*, heilig, herzuleiten. Saxo [4] beschreibt seinen Tempel und sein Götzenbild in Arkona auf Rügen. Sein Tempel, von Holz erbaut, stand in der Mitte der Stadt, umgeben von zwei Einzäunungen. Das Bild hatte vier Köpfe und Hälse, nach vier Seiten gewandt; (sollte dies die Sonne andeuten, welche aller Orten hinblickt?). Die rechte Hand hielt ein Horn, welches der Priester an einem der Hauptfeste des Jahrs mit Wein füllte, um daraus des folgenden Jahres Fruchtbarkeit zu weissagen. Es war mit einem Schwert umgürtet. Am Tage vor dem eigentlichen Erntefest ging der Priester in den Tempel, in welchen kein Anderer hin-

[1]) Die wendischen Gottheiten mussten von den Asen als feindlich betrachtet werden. Surtr war ein Feind der Asen; ich gedenke daher beiläufig des sonst dunkeln und unbekannten Beli, gegen den Frey streitet und ihn überwindet (Völuspá 51, Snorra-Edda 41), da dieser Beli vielleicht der Bjelbog, in feindlicher Form aufgefasst, ist. — [2]) Helmold I. 52. 6. Saxo l. 14. S. 321. — [3]) Anton, I. 11. Dobrowsky S. 411. Ingemann S. 8. — [4]) Saxo l. 14. S. 319.

einkommen durfte, um ihn zu fegen und Alles zu reinigen; selbst der Priester durfte in dem Tempel keinen Athem schöpfen, sondern musste sich dieserhalb vor die Thüre begeben. Am Festtage versammelte sich das Volk vor dem Tempel; der Priester beschauete den Wein im Horne, und wenn er ihn unvermindert fand, so verkündete er ein fruchtbares Jahr. Darauf goss er den Wein als Opfer vor dem Gotte aus, füllte das Horn wieder, trank es unter Gebeten um Sieg und Segen aus, füllte es dann nochmals und setzte es in die Hand des Bildes. Auch wurde ein Honigfladen geopfert, gross und breit wie die Höhe eines Menschen. Der Priester stellte ihn zwischen sich und die Menge, und fragte diese, ob sie den Kuchen sähen? auf ihre Bejahung sprach er den Wunsch aus, dass sie ihn übers Jahr nicht sehen möchten; hiemit wünschte er nicht seinen oder des Volkes Tod, sondern eine reiche kommende Erndte. Übrigens ward der Tag mit Gastgeboten zugebracht. Für den Tempel wurde eine Kopfsteuer erlegt (oder Nasensteuer, ähnlich der, welche Odin in Upsal einführte), und ein Drittheil der Beute, welche durch Anflehung des Gottes erlangt wurde. Dreihundert Reiter wurden ausserdem für den Dienst des Gottes gehalten. Dessen eigenes weisses heiliges Pferd durfte nur der Priester reiten oder führen; man glaubte, dass der Gott es selbst reite, denn der Priester zeigte es oft des Morgens, bedeckt mit Schaum, als ob es einen langen Ritt gemacht. Wenn ein Kriegszug zu Wasser oder Lande vorgenommen werden sollte, wurden sechs Spiesse, zwei und zwei zusammen, also vor dem Tempel aufgestellt, dass jedes Paar, mit der Spitze in der Erde stehend, ein Kreuz bildete; das aufgesattelte Pferd wurde dann von dem Priester vor die Spiesse geführt und musste über dieselben springen; hob es hiebei den rechten Fuss zuerst, so war

Digitized by Google

dies ein gutes Vorzeichen für den Ausgang des Krieges; setzte es aber nur einmahl mit dem linken Fusse zuerst über, so wurde der Zug aufgegeben. Das Wort *wit*, welches man so verschieden erklärt hat, hält Dobrowsky [1] für das Stammwort von *witéz*, Sieger; es wäre dann verwandt mit *woda*, Anführer, und man hat es wohl nicht ohne Grund mit dem *Wodan* der Sachsen, dem *Óðinn* der Nordbewohner, verglichen. Dass es eine solche allgemeine Bedeutung gehabt habe, scheint aus den Endungen der Götternamen, *Rugiæwith* und *Porewith* bei Saxo [2], welche zu Carenz auf Rügen verehrt wurden, hervorzugehen. Des erstern Bild, von Eichenholz, war so hoch, dass der Bischof Absalon, selbst auf den Zehen stehend, kaum mit seiner Handbarte das Kinn desselben zu erreichen vermochte; es hatte sieben Gesichter, welche alle aus einer Scheitel hervorgingen; eben so viele Schwerter hingen in den Scheiden an dessen Seite, das achte, gezogene, hatte es in der rechten Hand. *Porewiths* Bild hatte fünf Angesichter und war unbewaffnet. Als verschieden von diesen wird von Saxo *Porenut* genannt [3], mit vier Gesichtern und einem fünften auf der Brust; auf die Stirn dieses letztern legt der Gott die rechte und auf das Kinn die linke Hand.

Auf ähnliche Weise muss man wohl den Namen *Radegast* oder *Redegast* erklären, welcher sonst für unerklärlich gehalten wurde. Adam von Bremen meint dies schon: *idolum Redegast*, sagt er, *forte nomen habet a metropoli Rethra, quasi spiritus Rethrorum* (von *gost*,

---

1) S. 412. — 2) L. 14. S. 327. — 3) Welcher Name also nicht, wie Dobrowsky meint, für einen Schreibfehler statt Porewit anzusehen ist. Dagegen steht zu untersuchen, ob der Porenut des Saxo nicht der Donnergott der Russen, Preussen und Letten, *Percunust* oder *Perun* sein könnte.

Geist). Dann aber wäre der Name, wie man sieht, sächsisch und später, und der Gott muss einen ältern wendischen Namen haben, welcher auch als Rosrodiz angegeben, aber verschiedentlich erklärt wird[1]. Er wurde mit einem Vogel auf dem Kopf und mit einer Hellebarde in der Hand abgebildet und war, wie man meint, der Gott der Stärke und Ehre. Ihn verehrten[2] die Obotriten, und er hatte einen Haupttempel in Rhetra mit einem goldenen Götzenbilde.

Sina wird von Helmold als Göttinn der Polaben genannt. Sie ward indess von allen Wenden und von mehrern slavischen Völkern angebetet. Es ist die *Zywie* (lies Siwe) der Polen. Einen Haupttempel soll sie in Ratzeburg gehabt haben. Sie war die Göttinn des Lebens (der Fruchtbarkeit und Liebe) und ward als Jungfrau abgebildet ohne andere Bedeckung als ihr langes Haar, welches bis an die Kniee reichte. In der rechten Hand hielt sie einen Apfel, in der linken eine Traube. Könnte man hienach wohl noch daran zweifeln, dass die Nordbewohner ihre *Sif* mit dem schönen Haar, ihre *Idun* mit den verjüngenden Äpfeln dieser Göttinn nachgebildet haben? Ingemann hat dieses bereits bemerkt. Sie einigt Stärke und Jugend; die Nordbewohner trennten diese Vorstellungen; sie gaben Thor die Stärke, den übrigen Göttern ewige Jugend.

Der Gott der Gerechtigkeit *Prowe* ward in Oldenburg in Wagrien in einem Haine verehrt und hatte nach Helmold kein Bild. Er erzählt, wie er selbst mit Bischof Gerold an einen Hain von heiligen Eichen gekommen[3],

[1]) Ingemann S. 11–12. — [2]) Nach Helmold I. c. 52. 2. — Man glaubt, dass dieser Hain am Meere hinter dem Dorfe Putloss an einer Stelle, die jetzt Wienbergen heisst, belegen gewesen; s. Dankwerth in der Landesbeschr. der Herzogth. Charte von Wagrien.

welcher mit einem Gehege umfriedet war, in welchem zwei Pforten waren. Hier pflegte das Volk mit dem Priester (Mike) und mit dem Könige sich zum Dinggerichte zu versammeln; aber nur der Priester, und diejenigen, welche opfern wollten, durften den Hain betreten, und die, welche in Todesgefahr waren und hier sichere Zuflucht fanden [1]. Andre erwähnen anderer Bilder mit verschiedenen Attributen, von welchen das eigenthümlichste das Probeeisen (das glühende Pflugeisen, vomer ignitus) ist. Der Name soll mit dem dänischen *Prøve* (Probe), nach andern mit dem polnischen *prawa*, Recht, dem dänischen *brav*, verwandt sein [2]. Man zweifelt daran, ob diese Gottheit wirklich slavischen Ursprungs ist.

Endlich nennt Helmold *Podaga*, als eine in Plön verehrte Gottheit; von andern wendischen Stämmen ward sie auch Pogwist genannt. Diese soll dem Wetter und der Fruchtbarkeit des Jahrs vorgestanden haben. Nach Dobrowsky wäre Pochwist der Gott des schlechten, Pogoda des guten Wetters.

Das Götzenbild *Triglaw* ward als Weib mit drei Köpfen dargestellt (von *tri*, drei, und *glawa*, Kopf) und hatte einen Halbmond in der Hand. Sie ward zu Stettin und Julin in Pommern verehrt. Ihr war ein schwarzes Ross geweiht, welches, wie das des Svantewit, zu Orakeln diente. Dobrowsky hält es indess für ausgemacht, dass Triglaw Beiname einer dreiköpfigen männlichen Gottheit war. Wenn das Attribut auf den Wechsel des Monds sich bezieht, so ist auch zu vermuthen, dass die Gottheit eine männliche gewesen sei.

---

[1]) Helmold I. c. 52. 69. 83. — [2]) Der Name Prono dagegen ist aller Wahrscheinlichkeit nach ein Lesefehler; der Name des Dorfs Prowenaw in Wagrien, wo sein Bild stand, giebt die rechte Form des Worts bestimmt genug an.

Digitized by Google

Dies sind die wichtigsten der wendischen Gottheiten, die man bei ältern Verfassern genannt findet. Die ganze wendische Götterlehre ist bisher noch so wenig mit Kritik behandelt worden, dass wir hier, wo wir nur das Wichtigste und Zuverlässigste mittheilen wollten, die übrigen unerwähnt lassen müssen. Manche Namen sind auch wohl ganz irrig für Götternamen gehalten; so kann Swetibor, welches „heiligen Wald" bedeuten soll, doch nicht, wie Dobrowsky richtig bemerkt, der Name der Gottheit sein, welche im Walde verehrt ward. Andre Götter, die man für wendische gehalten, sind es offenbar nicht. Crodo z. B. war sächsisch. Wahrscheinlich giebt es noch mehrere Ähnlichkeiten mit der nordischen Götterlehre, als die bereits bezeichneten; *Zir* oder *Zirnitra* möchte der nordische *Týr* sein: der Traumgott *Marowit* scheint offenbar der Nordbewohner Mara (das Marengespenst, der Alp) zu sein. Der slavische Name Gottes *bog*, in einigen Dialekten, z. B. Böhmens, *bu*, welcher in ältesten Zeiten insbesondere die Sonne oder den Mond bezeichnet zu haben scheint [1], möchte wohl identisch sein mit dem *Bous* (Bo) des Saxo [2], welchen Odin mit der Rind erzeugte und der Balders Tod rächte.

5. Die ältesten heiligen Orte der Wenden bestanden, wie beinahe die der meisten alten Völker, in heiligen Bäumen, Hainen und Quellen. Sie wurden mit einer Umzäunung umgeben und *chram* genannt, welches einige doch für ein späteres Wort halten, und welches dem *ve* (Heiligthum) der Nordbewohner entspricht. Einer der ersten Gegenstände der Verehrung war der einzelne Baum — eine heilige Eiche — oder das Symbol dafür, ein aufgerichteter Baumstamm. Dies war das Bild der schaffenden Kraft der Natur, und

---

[1]) Arndt über die Verwandtschaft der europäischen Sprachen S. 310. — [2]) C. 3. S. 46.

dann der Organisation der ganzen Welt. Wenigstens darf man vermuthen, dass dies die Bedeutung der einzelnen Bäume war, die man von den Wenden verehrt findet. In Stettin war es eine grosse laubreiche Eiche, unter welcher eine liebliche Quelle sprudelte. Das Volk hielt sie hoch in Ehren, und glaubte sie von einer mächtigen Gottheit beseelt [1]. In Oldenburg waren die heiligen Eichen umgeben von dem Tempel [2]. In Julin war es ein Baumstamm [3]. Fügt man nun hinzu, dass man in Stettin das Schicksal erforschte, indem man sein Opfer nach einem alten Nussbaum und einer Quelle vor der Stadt brachte, wo ein unter dem Baume wohnender Wächter die Gabe annahm und durch Orakelsprüche vergalt [4]; dass man ferner bei den Esthen eine ähnliche gottesdienstliche Verehrung einer grossen (vielleicht durch Opferblut oder durch das Opferfeuer) immergrünen Eiche, deren Stamm unten drei Hauptwurzeln bildete, oben aber in dichten Zweigen sich ausbreitete; so wie dass am Fusse dieses Baums von dem Priester eine Natter oder Schlange unterhalten wurde; so ist nicht zu zweifeln, dass man hier wieder findet die *Irmensul* der Sachsen, den *Yggdrasill* der Nordbewohner, ihren Mimer und die Urdas-Quelle, so wie die Schlange *Niðhöggr* und mehrere ähnliche Attribute.

Bei den Wenden, wie bei mehrern Völkern an der Ostsee, waren Götzenbilder und andere Symbole ohne Zweifel an den heiligen Baum aufgehängt oder auf andere Weise an demselben angebracht. Doch wurden die Wohnungen der Götter gewiss bald in besondre Tempel oder Kirchen — *Kostel* genannt — umgewandelt. Diese waren von Holz, und es giebt daher auch keine Spuren derselben. Lag der Ort, wo der Tempel erbaut ward, wie gewöhnlich

[1]) Vita S. Ottonis, Allg. Welthist. 51 Th. S. 218. — [2]) Helmold I. c. 83. — [3]) Allg. Welthist. 52 Th. S. 46. — [4]) ib. S. 52.

Digitized by Google

bei einem Wasser, so wurde der Tempel damit umgeben, und nur eine einzige hölzerne Brücke führte dahin, welche nur von denen, die opfern wollten oder Orakelsprüche verlangten, betreten werden durfte [1]. Denkt man sich innerhalb dieser Brücke die Versammlung der Götzenbilder und den Gott an der Brücke, der den Übergang bewachte, so giebt dies eine Vorstellung von dem nordischen Heimdal, dem Wächter der Brücke, die von der Erde (Midgard) zum Himmel (Asgard) führte. Diese Einrichtung der Götterwohnungen, wie sie vielleicht nur durch natürliche Verhältnisse entstanden war, wurde, wie auch sonst, auf die himmlischen Wohnungen übertragen, und die Erscheinung des Regenbogens konnte die Vorstellung ähnlicher Verbindung des Himmels mit der Erde auf natürliche Weise veranlassen.

Die Opfer bestanden in Ochsen und Schafen; die Priester erhielten das beste davon; der Rest wurde vom Volk auf gemeinsamen Festen verzehrt. Es werden auch Menschenopfer von Christen erwähnt, deren Blut die Wenden als für ihre Götter besonders wohlgefällig hielten [2]. In Mecklenburg ward ein Bischof erschlagen und sein Kopf dem Radegast geopfert [3]. Mit dem Opfer war Weissagung verbunden. Es ist schon angeführt, wie dies durch des Gottes heiliges Pferd geschah; eine andere Weise war durch Losen, und zwar bediente man sich dazu zweier Stücke Holz, die auf der einen Seite weiss, auf der andern schwarz gefärbt waren. Man warf sie in den Schoos; die weisse Seite verhiess Glück, die schwarze Unglück [4]. Diesem entspricht die Sitte der Nordbewohner, Würfel oder Zweige in den Schoos zu werfen.

[1]) Helmold I. c. 2. — [2]) ib. I. c. 52. — [3]) ib. c. 23. — [4]) Saxo l. 14 S. 321.

Es werden zwei oder drei Hauptfeste erwähnt; Ditmar von Merseburg nennt das *festum Juleum* oder das heidnische Weihnachtfest, welches die Obotriten und andere Völker im Februar feierten. Andre reden von einem Frühjahrsfest, welches zu Anfang des Jahrs in den März fällt; es war ein Fest zur Erinnerung der Verstorbenen, von welchem sich noch mannigfaltige Spuren bei slavischen Völkern finden [1]. Das Erntefest, wie es nach Saxo zu Arkona gefeiert wurde, ist oben beschrieben.

Da der Krieg eine heilige Handlung war, so hatte das Volk auch ein den Göttern geweihtes Banner. Saxo erzählt, dass die Rüger ihre Stanitia, die sich durch Grösse und Farbe auszeichnete, fast eben so hoch ehrten, als ihre Götter [2]. Das Wort ist das slavische *staniz* oder *stanice*, Heeresbanner oder Heerzeichen [3]. Noch bemerkenswerther ist für uns Dänen die wendische *Zirnitra*, ein Metallbild, einen Drachen mit Weibsköpfen und bewaffneten Armen vorstellend, welches auf der Fahnenstange getragen wurde; es ist dies nämlich der wendische Drache im dänischen Wappen [4]. Doch nicht allein des Krieges Treiben, auch die heiligsten Bündnisse des Lebens waren religiös. Nicht allein die Verbindung des Mannes mit dem Weibe musste durch den Segen der Götter geheiligt werden; sondern auch die Freundschaft zwischen Mann und Mann, zwischen Weib und Weib. Ein Überbleibsel hievon findet man noch bei den Morlakken, welche eine eigene religiöse Einsegnungsformel für die Freundschaft haben. Die auf diese Weise im Leben und Tode Verbundenen wurden Probatini, Mitbrüder, genannt [5]. Die Fostbrudergilde der Nordbewohner, zu welcher man gleichfalls

1) Anton, Th. 1 S. 69-78. Th. 2. 65-68, 116. — 2) Saxo 1. 14. S. 322. — 3) Anton I. 88-89. — 4) Allg. Welthist. 51 Th. S. 265. Ingemann S. 27-28. — 5) Dobrowsky Slavin S. 108.

durch eine feierliche Ceremonie eingeweiht wurde, indem der Verbundenen Blut in gemeinsamer Muttererde vermischt ward, ist eine ähnliche Sitte, welche gleichfalls darthut, wie das religiöse Element alle Zweige des Lebens durchdrang und ihnen Allen Frische und Wärme gab.

6. Auch die politische Verfassung entwickelte sich aus der religiösen. Priester, Richter, Regent waren ursprünglich in Einer Person vereinigt. Als das Richter- und Regenten-Amt in der Person getrennt ward, blieb dieses doch vom Priester abhängig; die erste Königswahl ward bei den Rügern durch den Oberpriester bestimmt; er redete mit dem Gotte und verkündete dessen Willen; Krieg und Frieden war von der Gottheit abhängig und daher auch von ihrem Organe. Nur die Ausführung war dem Könige vorbehalten. Im Tempel war auch der öffentliche Schatz, zu dessen Einkünften nicht blos die Landeskinder steuerten; fremde Kaufleute opferten einen Theil ihrer Waaren dazu, um die Erlaubniss zum Handel zu erlangen; fremde christliche Fürsten sandten ihm Gaben. Doch nicht allein durch den Priester, sondern auch durch die Ältesten im Volke war die Königsmacht beschränkt. Nur nach Berathung mit ihnen, nach Spruch der Mehrzahl, konnte er Urtheile fällen. Die Stellung des Königs war überhaupt eine gefährliche; er hatte die Macht vom Volke, welches ihm auch das Leben rauben konnte. Missjahre, Unglück mass man seinem bösen Geschick bei, und das Missfallen der Götter musste durch seinen Tod gesühnt werden. Ähnliches finden wir im Norden. Die Schweden tödteten ihren König Domalde und besprengten die Altäre der Götter mit seinem Blut, um die herrschende Hungersnoth abzuwehren. Bei der Königswahl empfing der König die Huldigung stehend auf einem Steine, wie im Norden; er musste in unscheinbarer Tracht auftreten und in die Hand eines

Digitized by Google

Bauern das Gelübde ablegen, den Glauben der Vorväter, die Witwen und Waisen zu beschützen und Gesetz und Recht handzuhaben. Wer denkt nicht auch hiebei an die nordische Sitte, nach der einer der angesehensten Bauern dem Könige den Königsnamen gab, eine Ceremonie, die fast bei jeder Königswahl in Norwegen erwähnt wird. Könige werden sowohl bei den Rügern, als bei den Wagriern und mehrern wendischen Völkern erwähnt, jedoch nicht der ihrer Würde beigelegte Titel. Unter den vielen slavischen Benennungen für diese bemerken wir das Wort Woiwoda (von *boj*, Krieg), der Anführer im Kriege, theils weil dieser Titel ziemlich häufig vorkommt, theils auch weil man der Meinung war in der Endigung desselben den Namen Odins (Wodans) wieder zu erkennen.

Die Noth zwang zur Wahl eines Herrschers, eines Vertheidigers im Kriege; sie nöthigte auch Städte anzulegen, welche ursprünglich Festungen waren. Diese Städte waren, wie wir nachher bei einzelnen derselben nachweisen werden, nicht etwa starkbevölkerte Örter, sondern Sammlungen von Blockhäusern, mit einem Erdwall umgeben. Der Tempel mit der mächtigen Gottheit war im Innern, und ward durch die Anlage beschützt, gab aber selbst, nach dem Glauben des Volks, dem Orte den wichtigsten Schutz. In Friedenszeiten standen diese Festungen offen, und waren auch wohl ganz unbewohnt. Zur Zeit des Krieges wurde der Eingang gesperrt, und der Wohnort der Gottheit gab eine allgemeine Zufluchtsstätte, besonders für die Krieger, ab, welche den Feind ringsum das Land verheeren sahen, aber von den sichern Mauern herab den günstigen Augenblick zum Überfall und zur Rache erspäheten. Für die Wehrlosen, für Weiber und Kinder wurden Zufluchtsstätten im Walde und in Sümpfen angelegt, welche von dem des Landes unkundigen Feinde fast nicht entdeckt werden konnten.

Digitized by Google

Einzelne Örter hoben sich indess durch ausgebreiteten Handel zu ansehnlichen Städten. Der Handel der Wenden war zwar, wie der eines jeden weniger betriebsamen Volkes, passiv; aber die Lage des Landes längs der Ostsee brachte doch einen lebhaften Waarenumsatz zuwege. In dieser Rücksicht mussten die Feldzüge nach Wenden und die Eroberungen allda von nachhaltendem Einflusse auf den Norden sein; denn durch Wenden bildete sich die Verbindungslinie zwischen dem Norden und dem Süden Europas. Die Nordbewohner begaben sich schon früh auf den Heringsfang nach den Küsten Vindlands; die Waaren, die sie fast vor den Augen derer, die den nächsten Anspruch darauf hatten, dem Meere abdrangen, brachten sie nach ihren Städten zu Markt; oder sie raubten als Wikinge den einen Tag, was sie dem Landsmanne des Beraubten am nächsten Tage wieder verkauften. Für den Erlös schafften sie sich Kostbarkeiten aus dem fernern Süden an, die sie früher nicht gekannt hatten. Hiedurch wurde allmählig ein ständiger Verkehr zwischen Drontheim und Schleswig, und von hier nach Julin, Wolgast und andern wendischen Städten begründet. Von Julin insbesondere ward wieder nach Gardarike (Russland) gehandelt, und längs den wendischen Küsten fand der Nordbewohner also den Weg dahin, und trat hiedurch mittelbar in Verbindung mit Griechenland und dem Orient. Die Wenden liebten Wohlleben und Putz; die betriebsamen Franken im Westen machten sich ihre Passivität zu Nutze; sie holten ihre Waaren und brachten ihnen andere aus dem Süden. So traten die Nordbewohner auch von dieser Seite mit den Donaulanden, mit Venedig, Constantinopel und Alexandrien in Verbindung. Julin wurde der Mittelpunkt für den ganzen Handel, und wurde dermahlen für die grösste Handelsstadt im Norden von Europa angesehen. Sie wurde von Wenden, Sachsen und

Digitized by Google

Griechen bewohnt; auf ihren Märkten waren die seltensten Waaren vom Orient und Occident gesammelt [1], und dies alles beinahe wurde ein Raub der Nordbewohner, die deren Mauern erstürmten und niederrissen, ihre Schätze plünderten, und ihre Bürger in die Sklaverei schleppten.

Der Charakter des Volks, die Beschaffenheit des Landes, die Art, wie hier Staaten entstanden, veranlassen uns zu der Bemerkung, dass die Wenden, obgleich sie Religion und Sitte mit einander gemein hatten, doch nie ein grosses ansehnliches Reich bildeten, welches an seinen eigenen Küsten dem angreifenden Feind kräftigen Widerstand hätte bieten, oder nach aussen irgend eine bedeutende Eroberung hätte vollführen können. Ihre Geschichte macht daher auch kein zusammenhangendes Ganze aus. Stets sind es einzelne Stämme, jeder mit seinem besondern Häuptlinggeschlecht ohne gemeinsame Interessen und Zwecke.

Nach diesen allgemeinen Bemerkungen von dem wendischen Volke, die man zum Theil ausführlicher bei andern Verfassern nachlesen kann, und die wir hier insbesondere von dem Gesichtspunkte des Verhältnisses der Wenden zu den Nordbewohnern aufgefasst haben, müssen wir, um eine deutliche Vorstellung von den Zügen nach Wenden zu geben, nun noch die verschiedenen Stämme betrachten, so wie die einzelnen Orte, nach welchen diese Züge hauptsächlich gerichtet waren. Auch bei dieser Betrachtung werden wir es uns insbesondere angelegen sein lassen, diejenigen Punkte aufzuhellen, welche in den nordischen Quellen erwähnt werden.

---

[1]) Adam. Brem. 2 c. 12-13.

Digitized by Google

ZWEITER ABSCHNITT.

WENDISCHE ORTSCHAFTEN.

1. Das Land der Wenden *(Vindland)* befasst im weitesten Sinne den ganzen Landstrich von Holstein *(Holtsetaland* und *Saxland)* bis nach Kurland und Gardarike; das heisst, den östlichen Theil des jetzigen Holstein, Mecklenburg, Pommern und das eigentliche Preussen; im engern Sinn aber nur die Mecklenburg-Pommerschen Lande, von welchen aus die Wenden sich doch auch mehr nordwärts ausbreiteten, so dass die Eider einerseits, die Weichsel andrerseits die ungefähre Grenze bildet[1]. Die südliche Grenze war zu verschiedenen Zeiten verschieden, je nachdem die Sachsen in die wendischen Besitzungen vordrangen. Diese standen nämlich einem zweifachen Angriffe offen. Im Westen und Süden drangen die angrenzenden Völker immer weiter vor ins Land, und entrissen den Wenden eine Stadt nach der andern. Im Norden aber spülte das Meer über die Küsten hin, setzte sie unter Wasser, machte sie für längere Zeit unfruchtbar, und verschlang ab und zu ganze Strecken. Als Grenzen gegen die Sachsen werden angegeben die Svale, welche aus der Gegend von Bornhöft kommt, dann nach Neumünster läuft und in die Stör fällt, und dann die Elbe[2]. Diesen ganzen von Wenden bewohnten Landstrich nennt Saxo, mit mehrern Schriftstellern jener Zeit, *Sclavia;* doch erwähnt er

---

[1]) S. Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 15, 16. *Omnis Slavorum regio, incipiens ab Egdora, qui est limes regni Danorum, extenditur inter mare Balticum et Albium per longissimos tractus usque ad Zuerin.* Helmold 2. c. 14. — [2]) *Helm.* I. c. 25. *Rivulus Svale, qui disterminat Saxones a Slavis;* u. I. c. 4. *Albia in occasum ruens primo impetu Boëmos alluit cum Sorabis, medio cursu Slavos dirimit a Saxonibus.*

Digitized by Google

auch noch besonders *Pomerania*, welches einen eigenen Herzog hatte[1].

Die Wenden, Vindr, wurden eingetheilt in Westwenden, Vestrvindr, und Ostwenden, Austrvindr[2]. Diese letztern werden auch von Snorre genannt, welcher erzählt, dass Harald Haardraade als Landwehrsmann wider die Ostwenden und Läsen bestellt wurde[3]. Das dem Volksnamen entlehnte Beiwort wendisch heisst auf Altnordisch *vindverskr*. Saxo kennt dieselbe Eintheilung in *Sclavi orientales* und *occidentales*[4]. Die Oder bildete die Grenze zwischen ihnen, daher der Ausdruck *Sclavia citra et ultra Odoram*[5].

2. Bei Betrachtung der wichtigsten Landstrecken besonders der westlichen Wenden, als derjenigen, die hauptsächlich die Züge der Dänen angehen, beginnen wir von den Grenzen Dänemarks und rücken almählig von Westen nach Osten vor.

Gleich wenn wir die Eider überschreiten, kommen wir ins Land der Wagrier, Wagrien. Hier breiteten sich die Wenden theils auf dem Festlande, theils auf der Insel Femern aus, spätestens zu der Zeit, da das mächtige Reich der Sachsen durch die Angriffe der Franken unter

---

1) L. 14. p. 300. — 2) Knytlinga S. in den Fornmanna Sögur, XI. c. 123. 128. — 3) Heimskringla III. S. 55. Diese hier von Snorre erwähnten Läsen müssen dem Zusammenhange nach in der Nähe der Ostwenden gehauset haben. Man glaubt in ihnen die Lazii, Lecchi, Lezchi, Lesgi zu erkennen, die für das Stammvolk der Polen gehalten werden, und welche einst am schwarzen Meer wohnten. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass sie sich nach und nach an die Ostsee hinandrängten, wo die Provinz Lassan an der Peene im Fürstenthum Wolgast ist und eine Provinz Lösitz (Loitz) in Vorpommern, beide mit uralten Städten von demselben Namen. Vgl. Schlözer Nord. Gesch. S. 515. Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 255 ff. u. 241 ff. — 4) L. 14 S. 308, l. 15 S. 377. — 5) Helmold I. c. 15.

Digitized by Google

Carl dem Grossen geschwächt ward. Ihre geographische Lage musste fortdauernde Kriege unter ihnen veranlassen und der Übertritt der Sachsen zum Christenthum den Hass noch steigern. In seiner grössten Ausdehnung umfasste Wagrien das Land zwischen der Ostsee und den Flüsschen Trave, Svale, Schwentine, mit den Städten Lübeck, Segeberg, Oldesloe, Plön, Lütkenburg und Oldenburg. Ein grosser Theil des Landes war unter ihrer Herrschaft mit Wald bewachsen oder öde. Ältere Städte, Burgen, Mühlen und andre Anlagen, welche von früherem Anbau des Landes, von seiner grossen Bevölkerung zeugten, wurden nach und nach von den eindringenden, verheerenden Wenden zerstört [1].

Helmold [2] nennt Lütkenburg *(Lutilinburg,* bei Saxo [3] *Liutcha),* Plön *(Plunum)* und Alberg *(mons Alberg)* [4], später bekannt unter dem Namen Segeberg; aber die älteste und wichtigste Stadt der Wagrier war Oldenburg. Als äusserste Stadt gegen Norden diente sie zur Wehr gegen Dänen und Sachsen und war der Sitz der Könige. Saxo [5] nennt die Stadt *urbs antiqua,* welches gradezu eine Übersetzung des wendischen Namens *Stargard* ist, und dasselbe bedeutet, was auf sächsisch *Aldinburg* oder *Oldenburg,* die alte Burg [6]. Helmold sagt [7], dass sie von den Dänen *(danice) Brandehuse* genannt sei, welcher Name mit einiger Abweichung auch bei dänischen Verfassern vorkommt. Saxo [8] nennt nämlich deren Einwohner *Brammesii,* und die Knytlinga-Saga [9] nennt den Ort *Bramnes* oder *Brúnes.* Einige dieser Namen sind wohl, wie aus ihrer Verschiedenheit her-

---

[1]) Helmold I. c. 12. *Zwentina, limes Saxoniæ.* Adam. Brem. II. c. 9. — [2]) Lib. 1, cap. 12 und cap. 25. — [3]) L. 13 p. 231. — [4]) 1, cap. 49. — [5]) Lib. 14, S. 342. — [6]) Adam. Brem. II. c. 10. *Wagri, eorum civitas Aldinburg maritima.* — [7]) II. c. 13. — [8]) loc. cit. — [9]) c. 124.

Digitized by Google

vorgeht, als unrichtige Lesarten anzusehen[1]. Entweder müssen die Namen Brammes, Brannes nach Helmold *Brandhús* gelesen werden, so dass die Bedeutung des Namens Brandenburg wird, d. h. die grosse Stadt oder Festung; oder es liegt im Namen Brúnnes eine Hindeutung auf einen Vorsprung ins Meer (Näss, nes), so wie ähnliche Namenbildung in der Vorstadt Kiels Bruns-wyk (Braunschweig) vorkommt. Die Entscheidung muss denen überlassen bleiben, welche mit speciellerer Kentniss dieser Gegenden ausgerüstet sind. Über die Lage der Stadt selbst ist inzwischen nicht zu zweifeln; es ist das jetzige Oldenburg in Wagrien.

Auch die Insel Femern ward nach und nach von den Wenden besetzt. Der Name selbst ist wendischen Ursprungs, vom slavischen *ve*, in, und *morje*, Meer; er bedeutet das Land im Meer, wie Pommern (von *po-morje*) das Land am Meer[2]. Auch sind viele andere Ortsnamen auf dieser Insel wendisch[3]. Ein Vorgebirge hier wird auch von isländischen Schriftstellern genannt[4]; Erich Jarl, wird von ihnen erzählt, segelte von Gulland *(Gotland)* südlich nach Wenden *(Vindland)*, wo er „*fyrir Staurinum*", oder wie es in dem angezogenen Verse heisst, *at Stauri*, lag und dann wieder nach Dänemark segelte. Mit dieser Stelle kann nur eins von zweien Vorgebirgen Vindlands gemeint sein, entweder das nordöstliche Vorgebirge auf Rügen, die Stubben-Cammer (Stubber-Cammin), in welchem Falle das Wort Stubber von den Nordbewohnern leicht zu *Staur* gemacht werden konnte; oder auch, und was der

---

[1]) Cf. Dankwerth. S. 211. — [2]) Strodtmann Probe einer etymol. hist. Unters. über die Bedeutung der Ortsnamen im Hzth. Schleswig. Flensburg 1833 S. 30 Anm. — [3]) In Waldemars Erdbuch Langebek Scr. VII S. 542 wird der *villæ Slavorum* erwähnt. — [4]) Olafs Saga Tryggvasonar in den Fornmanna Sögur II, c. 243.

Digitized by Google

grössern Nähe Dänemarks wegen wahrscheinlicher ist, die südöstliche Spitze Femerns, die annoch Staver heisst, und welcher ein Stobernthorp gerade nördlich gegenüber liegt, das von der Landspitze seinen Namen hat. In dem Erdbuche Waldemars [1] heisst dies Dorf *Stobærthorp* oder *Stubperthorp*.

3. Gehen wir von Wagrien über die Trave, so gelangen wir in das Land der Obotriten. Es geschieht dieses Volks schon in Alfreds Übersetzung des Orosius unter dem Namen *Apdrede*, als nördlich von den Old-Sachsen wohnend, Erwähnung. Es war dies ein ansehnlicher Stamm, der schon frühe durch seine Kriege mit Carl dem Grossen bekannt ward, und auch die Wagrier und andere kleinere Stämme beherrschte. Die eigentlichen Obotriten wohnten von der Mündung der Trave längs der Lauenburgischen Grenze bis an den Ausfluss der Steckenitz in die Elbe; gegen Osten aber bis an den Fluss Warnow. Ihre Hauptstadt hiess *Mikilenburg*, jetzt das Dorf *Mecklenburg*, südlich von Wismar, und nach deren alten Namen *Rereg* hiessen die Obotriten auch *Reregi* [2].

Gegen Südwesten, in dem jetzigen Lauenburgischen bis an die Bille wohnten die Polaben (*po Laba*, an der Elbe). Ihre Hauptstadt war *Racisburg*, Ratzeburg [3]. Weiter nach Südost wohnten die Smeldinger.

Im Lande der Obotriten sind ausserdem noch folgende Örter und Festungen zu bemerken:

Illoga, *Ilove*, Ilow [4] (oder auch, wie man meint, Ilinburg genannt), jetzt ein adliges Gut unweit Nienburg im Amte Bukow.

---

1) S. 541-42. — 2) Adam. Brem. II. c. 10. *Obotriti, qui altero nomine Reregi vocantur, et civitas eorum Magnopolis.* — 3) Ad. Br. ib. *Polabingi, quorum civitas Racisburg.* — 4) Helmold I c. 87. Saxo l. 14, p. 317.

Digitized by Google

Zuerin, Sverinum[1], jetzt Schwerin im See gleichen Namens.

Weiter nördlich *Wissemer*, bei den Isländern *Vizmarhöfn*[2], jetzt Wismar. Auch ist die *Provincia Pola* bei Saxo[3] zu merken, deren Namen in der Insel und im Amte Poel noch existirt.

Endlich *Rostock*, bei den Isländern *Rauðstokk*[4], wahrscheinlich die Altstadt Rostock.

Die Lage dieser Städte führt wieder zur Bestimmung der sonst ungewissen Belegenheit von *Dobin*, welches von den Isländern *Dubin* oder *Dubbin*[5] und zugleich mit Ilowe, Mikilenburg und Zuerin genannt wird[6]. Die Dänen landeten, um dahin zu gelangen, bei Vizmarhöfn, in dessen Nähe es daher zu suchen ist. Es muss ferner in der Nähe einer Insel Lips gelegen haben, denn in der Confirm. privilegii dati ab Henrico duce Saxoniæ episcopatui Sverinensi von Kaiser Otto IV[7] heisst es: *prope Zwerin duas villas Rampe et Lizchowe, quæ alta villa dicitur, insulam Zwerin adjacentem usque ad rivulum et aliam insulam prope Dobin, quæ Lipiz dicitur.* Hier wird Dobin als ein bekannter Ort erwähnt, um die Lage der Insel Lipiz zu bezeichnen; da wir nun diese wissen, so muss sie uns wiederum dienen, die Stadt zu bestimmen. Im Nordwesten von Wismar finden wir eine Insel Lieps; Dobin musste also zwischen jener Stadt und Schwerin zu suchen sein, wo jedoch der Name nicht vorkommt; man möchte daher vermuthen, dass die Insel Lipiz nach der Stadt Lübz oder Lübitz hindeutet, und dass Dobinum, das nördlich liegende Dorf Dubin, nicht weit vom Kloster Dobbertin im Amte Goldberg ist. Suhm räth noch auf

---

1) S. ebds. — 2) Knytl. c. 108. — 3) L. 14 S. 292. — 4) Knytl. ib. — 5) Knytl. c. 108. — 6) Helmold 1 c. 87. Saxo l. 14, p. 254. — 7) Westphalen Mon. IV, p. 899.

Digitized by Google

ein anderes, südlicheres Dobin am Krakower-See; aber mit Grund bemerkt Rudloff, dass die dänischen Züge diesen Ort nicht gegolten haben können[1].

Südlich von Rostock, zwischen Bützow und Schwan, in der Nähe des Dorfs Wick, wo die Nebel in die Warnow fällt, lag die Burg des wendischen Fürsten Niklot, *Werle* oder *Wurle (Urle)*[2]. Man weiss, dass Niklot bei einem Ausfall aus dieser Burg gegen die Dänen fiel, und der Zusammenhang der geschichtlichen Erzählung zeigt, dass diese Burg das *Urk* ist, dessen die Knytlinga[3] erwähnt, da also dieser Name nur eine unrichtige Leseart statt Urle sein muss. Die Namen in der Knytlinga können überhaupt oft nur durch Conjectural-Kritik richtig hergestellt werden. Von dieser Saga existirt jetzt kein vollständiger Pergamentscodex, und der Abschreiber konnte sehr leicht Fehler begehen, besonders bei den Namen der Örter, wenn er diese nicht kannte.[4] An einigen Stellen ist dieses, wie aus dem Folgenden noch deutlicher hervorgehen wird, offenbar der Fall gewesen. Nach Helmold fiel Niklot, als er von Wurle auszog, und was er von dessen nach dem Lager gebrachtem Haupte erzählt, stimmt mit dem, was die Knytlinga als vorgefallen bei Mjuklats Burg Urk, angiebt, überein. Man kann diese Stelle kaum einigermassen im Zusammenhange betrachten, ohne überzeugt zu werden, dass so wie das Mjúklátr der Knytlinga Njúklátr gelesen werden muss, welches dann dasselbe ist als Nyklot, so ist auch die in der Knytlinga erwähnte Burg *Urk* dasselbe mit

---

[1]) Mechlenb. Gesch. I, S. 110. 152; Suhm Danm. Hist. Th. 7 S. 62. Th. 6 S. 18. — [2]) *Wurle, situm juxta flumen Warnou prope terram Kicine*, Helmold I, c. 87. — [3]) c. 119. — [4]) S. auch die Vorrede zu den Fornmanna-Sögur XI, S. 8 ff. und das geographische Register zu der von der Gesellschaft für Nordische Alterthumskunde besorgten Ausgabe, Vol. XII, wo diese Fehler berichtigt sind.

Digitized by Google

Nyklots Burg *Urle;* nichts ist auch leichter, als dass Einer, der nicht wusste, was da stehen sollte, in einer alten Handschrift *le* für ein *k* angesehen und gelesen hätte. Langebeks Conjectur[1], dass jenes Urk die Stadt und Provinz Ucra und Uckermark in Pommern sei, ist zufolge des historischen Zusammenhangs, unhaltbar.

4. Vielleicht sind wir beim Anführen der vorhergehenden Stellen schon in das Gebiet eines andern wendischen Stammes vorgedrungen; denn östlich von den Obotriten treffen wir am Flusse Warnow die hienach benannten Warner, bei Helmold *Varnavi* oder die Varinen, Herulen, Werlen.

Die nordischen Schriftsteller nennen diesen Fluss *Gudacra amnis* oder *Guðakrsá*[2]. Dies ist auch der alte wendische Name der Warnow. Schwarz[3] glaubt, dass es einen Abgott Goderack gegeben, so dass jener Name Goderackau heissen sollte. Den Abgott wollen wir dahingestellt sein lassen; den Namen *Godcrae* finden wir aber in der neulich angeführten Schwerinischen Dotation, unter mehrern *villis in Ylowe,* wovon denn der Fluss wahrscheinlicherweise den Namen erhalten haben kann. Die Nordbewohner machten hieraus *Guðakr* (Gottes Acker). So hiess bereits ein Ort in Norwegen, wodurch denn der Name eine Bedeutung für sie erhielt. Saxo beschreibt den Ausfluss als so zugeschwemmt *(vadosus aditus),* dass nur Ein Schiff zur Zeit hineinsegeln konnte; er spricht auch von einem See *(lacus),* dem Zusammenhange nach der Breitling bei Warnemünde.

5. Östlich von den Warnern kommen wir zu dem grossen wendischen Stamm der Wilzen, oder Leuticien, Lutitien[4]; selbst nannten sie sich Welataben[5]; und

---

[1]) Scr. rer. Dan. T. 4. 218 Anm. *a.* — [2]) Saxo l. 14, S. 295. Knytl. c. 119. — [3]) Geogr. Norder-Teutschl. S. 52. — [4]) Adam. Brem. 2, c. 12. *Leuticii, qui alio nomine Wilzi dicuntur.* — [5]) id. de situ Daniæ: *Welatabi, qui et Wilzi dicuntur.*

Digitized by Google

theilten sich in vier kleinere Stämme, TOLLENSER, RHEDARIER, KISSINER und CIRCIPANER. Sie wohnten alle zwischen der Warnow oder Godackrsau und der Oder.

Ehe wir die einzelnen Stämme und Örter betrachten, wollen wir einen Blick auf den allgemeinen Volksnamen werfen. Die Wilzen sind die *Vylte*, deren Alfred in seiner Übersetzung des Orosius erwähnt. Wahrscheinlich sind sie auch mit dem Riesen *Vasoe* gemeint, den die Teutonen *Wilze* nannten, welchen Starkodder, nach Saxo, überwindet[1]. Auch erwähnt er ihres andern Namens *Leutitii*, welcher nur durch einen Schreibfehler bei ihm *Lentitii* heisst. Kranz begeht denselben Fehler. Schousböll in der dänischen Übersetzung des Saxo macht hieraus sogar den Ortsnamen Lenzen, welches viel weiter hin an der Elbe liegt. In Pommern gab es kein wendisches Volk, das Lentitier hiess; dass aber das von Saxo gemeinte Volk in Pommern zu suchen sei, zeigt die Verbindung der *Rugiana littora ac Lentitii anfractus*[2]. Schwarz liest auch richtig Leutitii, und meint, dass es ein Stamm in der Nähe des jetzigen Loitz (Lösitz) am Peenefluss gewesen, und dass der Ausdruck anfractus auf die Gegend um den Ryck- und Cisefluss und Wyckerbotten passe[3].

In ihrem Lande finden sich nämlich mehrere grössere und kleinere Flüsse, von denen wir zur Verständigung des Folgenden Einiges bemerklich machen müssen.

Die PEENE, bei Saxo[4] *Penus fluvius*, entspringt im Mecklenburgischen, wendet sich erst nördlich, dann östlich bei Demmin, Loitz, Anklam vorbei, und ergiesst sich in den breiten Peene-Strom, welcher sich nordwärts dreht

1) Saxo l. 6, S. 105. — 2) L. 14, S. 329. — 3) Schwarz Diplom. Gesch. S. 679–80 Anm. Cf. Suhm Danm. Hist. Th. 3, S. 85 Anm. — 4) L. 14, S. 308.

Digitized by Google

und das kleine Haff mit der Ostsee verbindet. Ungefähr bei Wolgast führt er den Namen Peenemünde.

Vom Süden kommt das Nebenflüsschen Tollense, welches sich südlich von Demmin in die Peene ergiesst. Vom Norden die Trebel, welche gegen Westen an der Gränze Pommerns ihren Lauf nimmt, und sich nördlich vom Tollense mit der Peene verbindet.

Von der Trebel fliesst wiederum nach Osten der Ryckfluss, oder Ryckgraben, welcher bei Greifswald vorbeifliesst. Alle nordischen Berichte von dänischen Zügen nach dieser Gegend setzen voraus, dass diese Gewässer für Schiffe jener Zeit zugänglich waren, womit denn auch andere Berichte stimmen. Der Ryckfluss bei Greifswald war damahls breiter als jetzt, und war von dem Ryckgraben nicht unterschieden. Beide bildeten nur Ein Gewässer. Eben so ist es eine allgemeine Sage, dass man aus ihm in die Trebel hineinsegeln konnte [1]. Der älteste Name dieses Ryckflusses war *Hilda* oder *Ilda*, welchen man auch in der Abtei Eldenow erkennt, unter welche das Dorf Wieck gehörte; vielleicht war derselbe Fluss auch mit der *Svöldrá* der Nordbewohner gemeint, welche ihren Lauf bei der Insel *Svöldr*, die wir späterhin besprechen werden, nahm.

Im Norden des jetzigen Stralsund war die Gegend dichter Wald und ganz unbewohnbar. Von hieraus kam die Barthe oder Bartheke, die ihren Ausfluss nach Norden hatte. Westlich bildete die Recknitz die Gränze, welche bei Dammgarten ausfliesst. In dieser von grossen Wäldern und Morästen überfüllten Gegend werden in älterer Zeit noch mehrere Flüsschen und Gewässer genannt; z. B. rivulus Trebine; flumen Plawenitze und rivulus Rosenforth

[1]) Schwarz Dipl. Gesch. S. 216 ff. u. a. St.

Digitized by Google

beide in die Barthe fallend; palus Stoyde; rivulus Alkun u. a. Die Insel Zingst ward durch einen Arm der See, aqua Kraminke genannt, welcher das Binnenwasser mit der Ostsee verband, mitten durchschnitten[1].

6. Ehe wir die Provinzen der eigentlichen Lutitier betrachten, müssen wir eine Beschreibung der Insel *Rügen* einschalten, welche einer der Hauptpunkte für die dänischen Züge war.

Isländische Schriften nennen diese Insel *Ræng* oder *Ræing*, auch *Re*[2]. Dies *Re* ist doch zunächst das Festland der Insel, welches Saxo[3] *continens* nennt, verschieden von dem nördlichen Theil der Insel, wo die Stadt Arkona lag. Rügewit scheint also auch nach Schwarz den Abgott des eigentlichen Rügens oder des grössern Festlandes der Insel zu bezeichnen[4]; bei Saxo heisst die Insel im Allgemeinen *Rugia*; in Diplomen *Ruya*. Die Einwohner werden von den Isländern *Rængar* oder *Rængjar* genannt[5], die *Rugiani* oder *Rani* Helmolds. Das ganze spätere sogenannte rügische Reich, welches nicht allein die Insel, sondern auch einen

1) F. Oom, Das alte Barth, Balthische Studien, B. 1 S. 176. — 2) Knytl. c. 120, 123; Hkr. Hákonar Saga Hákonarsonar c. 293. Von Magnus dem Guten wird erzählt, dass er einen Zug nach der Landschaft Jóm unternahm, und auf der Rückreise nach Dänemark *fyrir Re á Vestlandi* kam, oder wie es im Verse heisst *á Re fyrir viðu Vindlandi* (Magnúsar góða S. c. 28), dies ist Rügen. Es ist klar, dass dies dieselbe Stelle ist, wo die bekannte Schlacht zwischen Magnus dem Guten und Svend Ulfson geliefert ward; die aber in den Sagaen so ganz entstellt wurde, dass man bald *fyrir Vestrlandi á Re*, bald *fyrir vestan Aren* oder *á Re fyrir viðu Vestlandi* gelesen hat, (Hkr. T. 3. S. 36. Magnúsar góða S. c. 37). Alle älteren Ausleger, Torfæus, Suhm, und die Herausgeber der Heimskringla haben diese Stelle bei Föhr oder Sylt auf der westlichen Seite Südjütlands gesucht. — 3) L. 14, S. 248. — 4) Schwarz Diplom. Gesch. S. 599. — 5) Knytl. S. c. 120.

Digitized by Google

grossen Theil des pommerschen Festlandes umfasste, ward auch Ræng genannt. So wenn die Knytlinga [1] berichtet, zur Zeit des Königs Waldemar seien auf Ræng 11 Kirchen erbaut worden, sei der Bischofsitz allda an dem Orte gewesen, der Usna hiess (Usedom, wo das erste pommersche Bisthum errichtet wurde), und habe das Bisthum 130 Kirchen gezählt.

Provinzen und Orte auf Rügen waren folgende:

Saxo nennt die *Insula Arconensis, quæ Withova dicitur* [2], welche durch einen kleinen Sund *(fretum)*, kaum so gross als ein Fluss, von *Rugia* getrennt war [3]. Er nennt sie auch *Provincia Arcun*, und setzt sie, als Insel, dem Festlande, *continens*, entgegen [4]; eigentlich war es keine Insel, sondern eine Halbinsel; denn ein schmaler Landstrich *(tractus)* verband dies Land der Arkonen *(Archonensium fines)* mit dem Festlande oder dem übrigen Rügen [5]. Dieser Beschreibung nach ist es daher die jetzige Provinz Wittow, der nördlichste Theil Rügens, in den Diplomen *Wythuy, Witowy* genannt, von dem südlichen Theile Rügens durch das Binnenwasser getrennt, welches von der wittowischen Fähr sich hineinbuchtet und mit der Halbinsel Jasmund durch einen Striemen Landes verbunden ist. Nach Saxos Beschreibung kann das Binnenwasser damahls nicht so gross gewesen sein, als jetzt [6].

Hier nun lag im Nordost auf dem hohen Kreideberge die Stadt *Arkona, Archona* auf *Rugia* [7], *Arkún i Vindlandi* [8]. Sie lag nach Saxos Beschreibung auf der Spitze einer hohen Kuppe, welche östlich, südlich und nördlich

---

1) C. 123. — 2) *Withora* in der Ausg. Stephanii ist ein Lesefehler. — 3) Saxo l. 14. S. 322. — 4) L. 14. S. 289. — 5) Saxo l. 14. S. 248. — 6) Schwarz Geogr. Norder-T. S. 90-91. Dipl. Gesch. S. 656-657. — 7) Saxo l. 14. S. 248. — 8) Knytl. c. 101.

Digitized by Google

nicht durch Kunst, desto stärker aber durch die Natur befestigt war; diese Befestigung hatte das Ansehen steiler Wälle, welche so hoch waren, dass Pfeile, durch Bliden oder Wurfmaschinen geschleudert, nicht hinaufreichten. Auf drei Seiten war sie ganz vom Meer umgeben; im Westen von einem 50 Ellen hohen Walle, welcher unten aus Erde, oben aus Zimmerwerk und Erde bestand. An der Nordseite war ein Brunnen, zu dem ein befestigter Schanzenweg führte. Mitten in der Stadt war ein weiter, offener Platz, auf welchem Svantewits Tempel mit des Gottes Bilde stand[1]. Das gibt uns Licht über die Beschaffenheit der wendischen Städte; Arkona war keine grosse, ansehnliche Stadt, wozu auch der Ort ihrer Lage nicht Raum genug darbot; es war eine Festung mit Tempel und dem Tempelschatze, höchstens mit einem dabei liegenden Flecken. Dies bekräftet auch Saxo an einem andern Orte, wo er Arkona als einer Festung erwähnt, zu welcher die Einwohner in Zeiten des Krieges ihre Zuflucht nahmen, deren Thore geschlossen, deren Wälle aber nicht besetzt waren, indem man die Anwesenheit des mächtigen Gottes für hinreichend zum Schutz hielt[2]. Später wird die Stelle, wo Arkona lag, als eine Landspitze von der Form eines abgestumpften Kegels beschrieben, und als so hoch und steil ansteigend, dass man vom Strande mit Pfeilschüssen nicht hinaufreichen konnte. Auf der Landseite ist der ausserordentlich hohe Wall, auf dessen Rücken man eine Reihe von Hügeln, wie Grabhügel, sieht. Da, wo dieser Wall gegen Norden an den Strand stösst, findet man noch eine Erhöhung, Jaromars Burg genannt, welche von der Seite des Walls fast unersteiglich ist. Der Eingang zur Festung ging über jenen Wall, und es ist der Weg,

[1]) Saxo l. 14, S. 319. — [2]) Saxo l. 14, S. 281.

welcher schräg hinanführte, noch erkennbar. Der ganze Festungsumkreis befasst nur einige Morgen Landes, welche von den Einwohnern des nahen Dorfs Putgarten bebaut werden. Der Name Arkona wird von Arck, Erck, eine Bergkuppe, abgeleitet [1]. Die Höhe des Vorgebirges Arkona wird zu 173 Fuss Rheinländisch angegeben [2].

Auf Wittow liegt ein ansehnliches Dorf Wyck oder Wieck [3]. Orte dieses Namens findet man mehrere auf dem Pommerschen Festlande; doch der Lage nach stimmt dies am besten mit dem *Vík* der Knytlinga; denn die Dänen zogen von Stræla nach Valúng, dann nach Vík und von dort nach Hèðinsey [4]. Über andere Orte im Folgenden.

Wittow wird mit der Halbinsel Jasmond durch eine Erdenge verbunden, so wie diese wieder mit dem eigentlichen Rügen; auch ist diese vom Wasser umflossen. Saxo erwähnt sie zuerst, und zwar als *Provincia Jasmonda* [5]. Die Knytlinga kennt diesen Namen nicht, nennt aber zweimahl ein *Asund* [6], welches bei Saxo nicht vorkommt. Man möchte daher glauben, dass der Abschreiber der Knytlinga den Strich über das *u*, welcher das einzuschaltende *m* bedeutet, übersehen und Asund statt Asmund geschrieben hat. Diese Annahme wird fast zur Gewissheit, wenn man die Züge, bei denen diese Namen, sowohl in der Knytlinga, als von Saxo, erwähnt werden, im Zusammenhange betrachtet; zwar sind die Berichte abweichend, aber sie treffen doch darin zusammen, dass man sich bei Stræla versammelte, als der Zug nach Jasmund und Asund vorfiel. Bestätigt würde dies doch erst dann werden, wenn man aus andern Quellen über den Häuptling Dalemar, der nach der Knytlinga zu Asund herrschte, und über den

[1]) Schwarz Diplom. Gesch. S. 618 ff. — [2]) F. v. Hagenows Special-Charte der Insel Rügen. — [3]) Schwarz ib. S. 694. — [4]) Knytl. c. 121. — [5]) L. 14. S. 312. — [6]) Cap. 121. 122.

Digitized by Google

Abgott Pizamar, der allda verehrt ward, nähere Aufhellung erhielte. Nach Suhm [1] sollte Asund die Strecke auf Rügen zwischen Strela und Hiddensee sein, längs dem Strelersund, oder das am Sunde liegende Olde Vehr (die alte Fähre); nach so unbestimmten geschichtlichen Berichten möchte die letztere Stelle insbesondere in Betracht kommen. Von dem alten Namen ist jedoch keine Spur weiter zu finden.

In der Provinz Jasmond nennt Saxo auch ein *Promontorium Gor*. Der Name *(gor, gora, göra)* bedeutet im Allgemeinen einen Berg, und mehrere Orte auf Rügen, u. a. der später sogenannte Ort Bergen, führten diesen Namen. Suhm [2] sucht dies Gor des Saxo auf der östlichen Landspitze Mönkguts, genannt Pert, bei welcher das Dorf Gören liegt; man müsste hiernach annehmen, dass Absalons Zug, welcher von Arkona ausging, sich bis Mönkgut, welches nicht zur Provinz Jasmond gehörte, erstreckte. Schwarz [3] sieht das Gor des Saxo für das bekannte nordöstliche Vorgebirge Jasmonds, die Stubbenkammer, an.

Obgleich nicht hieher gehörend, wird es doch für Leser, die sich für dänische Geschichte interessiren, bemerkenswerth sein, dass man in dieser Provinz, im Westen der Stubbenkammer, die Rudera der Herthaburg, nördlich von einem See, Herthas See genannt, aufweiset. Beide stehen in Verbindung mit einander, indem ein noch vorhandener, in einen Bogen sich krümmender, Wall sich mit beiden Enden bis an den See erstreckt, an welchen von der Mitte des Walls, wo man glaubt, dass der Hertha-Tempel des Tacitus gelegen, ein Fusssteig hinabführt [4].

Von diesen beiden Halbinseln gehen wir zu dem eigentlichen Rügen über, und kommen auf der westlichen Seite

[1]) Danm. Hist. 7. Th. 203. 297. — [2]) ib. 205, cf. Estrups Absalon S. 63. — [3]) Geogr. Norder-Teutschl. S. 102. — [4]) Schwarz angef. O. S. 98-101, und v. Hagenows Charte.

Digitized by Google

zur Provinz WOLUNG. Schwarz nennt sie Schaprode, vermeinend, dass dieser Dorfname sich früher auf die ganze Provinz erstreckt habe; er fügt indess hinzu, es gehe aus Diplomen hervor, dass die ganze Gegend, so wie das Dorf, vordem Wolung geheissen. Das Diplom, auf welches er sich beruft, und welches auch des Namens zuerst erwähnt, ist der Stiftungsbrief des Nonnen-Klosters zu Bergen von 1193. Hier heisst es: *mansio in Wollungh, quæ dicitur Szabroda cum duabus quercinis silvis, agris, pratis et colonis* [1]. Das *quæ* geht hier offenbar nicht auf *Wollungh*, sondern auf *mansio;* Wolung ist daher der Name der Provinz, Szabrode nur der der *mansio*. Dies stimmt mit den nordischen Quellen, nach welchen Schabrode keine Provinz, sondern ein Hafen war. Die Knytlinga [2] nennt nämlich die Provinz *Valüng* oder *Falong*, eine Landschaft oder Harde *(hèrað)*, zu welcher man von dem Fylki gelangt, welches nördlich oberhalb Stræla liegt; bei Saxo heisst die Provinz *Valungia* [3]. Die Knytlinga nennt sie auch, jedoch nur an Einer Stelle [4] *Analöng*, wogegen Falong oder Valung zu wiederholten Malen vorkommt; es ist dies aber offenbar eine unrichtige Leseart, indem in der Handschrift *aualong* gestanden hat, das eben so gut *á Valong* als *Analong* gelesen werden konnte. Dies Analöng, welches aus der Knytlinga als eine besondere Landschaft auf Rügen in die geographischen Compendien übertragen ward, ist daher, wie bereits Suhm [5] bemerkt hat, gleichbedeutend mit Valung.

Die Knytlinga erzählt, dass die Dänen in Valung einfielen und darauf heimkehren wollten; da seien aber die Rüger aus dem Reiche Re unter Anführung des Doma-

---

[1]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. 140-41. Diplom. Gesch. 530. in sp. 532. — [2]) c. 120. — [3]) L. 14, S. 295. — [4]) C. 120 in f. — [5]) Gesch. Th. 7., S. 200-201.

Digitized by Google

bur des Nachts bei *Masnes* zu ihnen gekommen. Hier hätten sie unterhandelt; Domabur sei heimgekehrt, Waldemar aber sei mit der Flotte in einen Hafen *Skaparödd* auf Re eingelaufen. Re ist hier das eigentliche Rügen, und Skaparödd der eben erwähnte Ort Schabrode, von welchem es auch in einer Urkunde Witzlaf des vierten heisst: *castrum et terra Scaprode dicta in terra nostra Ruga sita*[1]. Masnes muss an der Westseite Rügens, südlicher als Schaprode gelegen haben, in der Richtung also, wo jetzt die Insel Umanz liegt; aber einen Ort dieses Namens findet man nicht. Das *masnes* in der Knytlinga wird daher auch unrichtig geschrieben sein, sei es, dass die Insel *umanz* oder das auf derselben liegende Waase oder Vokenitz, oder ein sonstiger Ort gemeint sei.

Auf dem eigentlichen Rügen werden ferner genannt: die Provinz und Stadt Charenz, jetzt Garz, in der Knytlinga[2] *Karenmz*, bei Saxo[3] *Karentin (Karentia?)*. Die Stadt bestand, wie vorher von Arkona bemerkt, aus einer Burg nebst naheliegendem Flecken, welche nach Saxos Beschreibung in Friedenszeiten beinahe öde waren (*locus pacis tempore desertus)*, aber in Kriegszeiten dem Heere zur Zuflucht dienten. So wurde sie einmahl bei einem Anfalle der Dänen mit 6000 Mann besetzt, welche in den wahrscheinlich hastig erbauten Hütten Platz fanden, die mit drei Stockwerken so dicht an einander standen, dass, wenn ein Angriff mit Kriegsmaschinen stattgefunden hätte, kein Stein zur Erde hätte fallen können. Die Stadt war von Morästen umgeben, durch welche nur ein einziger beschwerlicher Weg führte. Wer diesen betrat, lief, bei Abweichung, Gefahr in den tiefen Sumpf zu gerathen.

---

1) Schwarz Geogr. Norder-Teutsch. S. 143 Anm. — 2) c. 122. — 3) L. 14, S. 326.

Hatte man ihn zurückgelegt, so führte ein schmaler Steig zwischen Wall und Sumpf zum Burgthor[1]. Auch diese Beschreibung giebt, wie die von Arkona, eine ziemlich deutliche Vorstellung von den wendischen Städten und der Weise, wie man bei deren Anlage auf hohen Bergen oder tiefen Sümpfen darauf Bedacht nahm, sie dem Feinde unzugänglich zu machen.

Die Knytlinga erzählt, dass die Dänen nach *Hèðinsey* (Hiddensee) segelten und allda einige Nächte blieben. Darauf liess der König den Absalon voranziehen, er aber mit den Jüten legte an bei Stræla (Dänholm); da Dunkelheit einfiel, ruderte der Bischof mit seinen Leuten dem König vorbei bis *Parez*, und ritt hinauf zur Stadt Gards; da kamen die Wenden ihm entgegen, und es wurde eine Schlacht bei einem See *(vatn)* geliefert; Absalon siegte, ritt hinunter zu den Schiffen, der König kam zu ihm und sie kehrten zusammen zurück nach Stræla[2]. Bei Saxo findet man dagegen, dass der König einen Zug nach Arkona machte, darauf nach einem Hafen *(portus)* segelte, den die Bewohner *Por* nannten, und um nicht mit allen Rügern auf einmahl zu streiten, liess er Absalon in der Nacht nach *Zindra* (oder *Ziudra*) segeln, welches dieser nebst der Gegend umher verheerte. Zwei seiner Reiter verfolgten die Feinde, die über einen See *(stagnum)* entflohen[3]. So wie es ungewiss ist, ob hier einer und derselbe Zug gemeint sei, so ist es auch zweifelhaft, ob Parez und Por dieselben Orte sind. Sie müssen indess entweder bei Stralsund, oder auf der südlichen Seite Rügens gelegen haben. In der Advocatia Sundis[4] wird ein Poretz (Preetz) genannt. Nach Schwarz[5] führten mehrere

---

[1]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 130. Diplom Gesch. 572 ff. — [2]) Knytl. c. 121. — [3]) Saxo l. 14. S. 310. — [4]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 225-26. — [5]) Dipl. Gesch. S. 600.

Digitized by Google

Orte auf Rügen den Namen Por, wie er aus den Götternamen Porenutz und Porevitz schliesst. Nach Suhm [1] ist Por vielleicht der grosse Proner-Vig zwischen Rügen und Pommern, und Parez das jetzige Poseritz, welches jedoch tiefer hinein auf Rügen liegt. Liest man statt Zindra Ziudra, so ist dies Zudar im südlichen Rügen [2], und Gardz wäre Karenz, so wie der erwähnte See der südlich von dort liegende Garzer See wäre. Dies würde dann mit Milzahns Meinung stimmen, dass Por die Glewitzer Fähre sei, wo die Überfahrt von Karenz nach Pommern stattfand [3].

Wenden wir uns von hier nach Westen, so finden wir auf Rügens südlicher Seite Saxos *littus Dreccense* [4]; es ist die Küste einer Halbinsel, auf welcher noch das Dorf *Drigge* liegt und der sogenannte Drigger Ort [5]. Das Gut Drigge, von welchem der Ortsname herzuleiten, kommt in einem alten Verzeichniss der Güter in der Provinz Altenfähr vor [6].

Endlich erzählt die Knytlinga [7], die Dänen hätten bei Stræla gelegen, wären am Morgen nach *Tíkarey (Trikarey)* gesegelt, und hätten Voztrosa überziehen wollen. Der Name Tíkarey ist hinsichtlich der Lesart ungewiss; aber da Voztrosa eine Landstrecke Mönkgut oder dem südöstlichen Theile Rügens gegenüber ist, so kommt das am südlichsten gelegene Gross- und Klein-*Zicker* mit der Bucht Zicker-See dem Namen und der Lage nach zunächst in Betracht.

---

[1]) Danm. Hist. Th. 7., S. 201, cf. 292. — [2]) Andere lesen *Zuindra*, und nehmen mit Krantz (Dania l. 6. c. 22) an, dass es bei Zvina, Svinemünde gelegen (Gram in Meursium l. 5, S. 312, — [3]) Estrups Absalon S. 60. — [4]) Saxo l. 16, S. 377. — [5]) v. Hagenows Charte. — [6]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 152. — [7]) C. 129.

Digitized by Google

Von den kleinern bei Rügen liegenden Inseln sind zu merken: gleich westlich von Rügen die Insel *Hiddensee.* Schwarz ist etwas ungewiss darüber, ob dies Saxos *Hithim insula* sei; denn an einem Orte sagt er, dass Saxos Hithim Hiddensee sei, anderswo aber, dass die älteste Nachricht, die man von der Insel Zingst (Cynxt) habe, bei Saxo gefunden werde, der sie stets Hythim nennt, welches für Hiddensee zu halten wäre, wenn die Umstände bei Saxo nicht dawider sprächen [1]. Bei Betrachtung der Berichte von den mehrern Zügen, die der *Hithini insula* bei Saxo (denn *Hithim* ist nur verlesen statt *Hithini*) und der *Heðinsey* in der Knytlinga erwähnen, ergiebt es sich doch, dass nur die jetzige Insel Hiddensee gemeint sein kann. Dies war im Allgemeinen die Stelle, welche die dänische Flotte zuerst aufsuchte, wo sie eine Art von Zuflucht- und Kundschaft-Stelle im Sunde zwischen der Insel und Rügen fand. Dies stimmt ganz mit der Lage der Insel und deren Hafen an der Ostseite.

Die Stadt Stralsund hiess früher Strelessund, genannt nach der Insel Strela, oder *Stræla* nach der Knytlinga. *Apud Strelam* fand auch eine Zusammenkunft des Königs Niels und des Slaven-Herzogs Vratislav statt [2]. Bei den wendischen Zügen geschieht derselben oft Erwähnung, und es ist dies die jetzige Insel Dänholm [3].

Die Knytlinga sagt: auf Stræla war ein „*blótlundr er heitir Böku (Beku)*“ [4]. Der Name entspricht entweder der Beke oder dem Ort Bukkow. Ein solcher liegt bei Stralsund, und kommt vor in einer Urkunde vom Jahr 1304 „*campus dictus Buccowe situs prope civitatem Stralessund*“. Dürfte man annehmen, dass es die Meinung der nicht immer genauen Nachrichten der Knytlinga

[1]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 135 und 214. — [2]) Saxo l. 13, S. 235. — [3]) Schwarz Dipl. Gesch. S. 1, 5. — [4]) C. 121.

Digitized by Google

sei, dass der Ort nicht auf der Insel Strela selbst gelegen, sondern dass die Dänen hier nur angelegt und dann nach jenem Opferhain gezogen seien, so möchte ohne Zweifel ein anderer merkwürdiger Ort, ungefähr drei Meilen von Stralsund, gemeint sein, welchen Schwarz folgendermassen beschreibt: Zwischen dem Dorfe Gristow und dem Fischerort Kalckwitz, in der Nähe des Binnenwassers, welches man jetzt gewöhnlich die Beke nennt, liegt ein Ort genannt Buccow; es ist ein erhabener, oben ganz ebener Platz; im Osten und Süden desselben ist das gedachte Binnenwasser, übrigens ist er von niedrigen Gründen umgeben, die zur Zeit der Fluth unter Wasser stehen; dann wird die Anhöhe selbst zur Insel; jetzt finden sich hier nur Rudera eines Hünenbetts; früher aber scheint hier eine Burg gelegen zu haben, welche den Einlauf zwischen dieser Höhe und der innerhalb der Schussweite einer Kanone liegenden Insel Rims oder Rymitz vertheidigen mochte [1]. Etwas sonderbar ist es, wenn Suhm [2] Böke oder Beke für das jetzige Bunge (Bug) hielt, eine Erdzunge, welche mit Wittow zusammenhängt; denn diese befindet sich auf dem nördlichsten Theile der Insel Rügen; Böke aber muss auf der südlichen Seite in der Nähe Strelas gelegen haben.

Die an der südöstlichen Seite Rügens, zwischen dieser Insel und dem Festlande belegenen Inseln haben grosse Naturveränderungen erlitten. Man weiss von einer grossen Überschwemmung im Jahre 1309 (oder 1304), durch welche das sogenannte Neue Tief entstanden ist. Redeswitz, Lancke und mehrere Orte auf dem höher liegenden Mönkgut werden nach ihrer jetzigen Lage in Urkunden schon vor jener Zeit genannt; die Insel Ruden soll aber Rügen

[1]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 237. — [2]) Historie af Danmark, Th. 7, S. 200.

Digitized by Google

so nahe gelegen haben, dass nur gleichsam ein kleiner Bach sie trennte; auf dieser Insel werden im Jahre 1264 zwei Dörfer genannt, Ruden und Carwen; die sogenannte Greifswaldische Oie wurde 1191 unter dem Namen Swant-Wusterhusen (oder Wasser-Wustrose), wahrscheinlich im Gegensatz des festen Landes Wostrose, welches in der Nähe liegt, an Greifswalde geschenkt; das jetzige Oie muss damahls grösser gewesen sein, sonst wäre es eine unbedeutende Gabe gewesen; man vermuthet sogar, dass es sich ganz bis zur Insel Ruden erstreckt hat. In der Nähe von Ruden und Oie wird noch eine Insel Svetza genannt, als Eigenthum einer adeligen Familie, welche sich nach ihr nannte; auch diese existirt nicht mehr. Ein Fluss Damne soll auch eine Insel umgeben haben, welche man nicht mehr findet. Auch die Insel Usedom soll sich wenigstens eine halbe Meile weiter nördlich erstreckt haben, als jetzt[1]. Zieht man diese Nachrichten und das jetzige Aussehen dieser Gegend auf einer grössern Charte, mit allen Untiefen allda in Betracht, so wird es wahrscheinlich, dass zwischen Rügen und dem gegenüberliegenden Festlande bei Wusterhausen eine grössere und mehrere kleinere Inseln gelegen haben, welche nur durch schmale Wasser getrennt waren. Dies wird sehr zur Aufklärung der nordischen Nachrichten dienen.

Diese reden nämlich von einer Insel *Svöldr austr fyrir Vindland* und von einem Flusse *Svöldr-á*, oder von einem *Svauland* oder *Svauland*, an welchem dieser Fluss war; von einem *portus Svaldensis* oder *Valdensis*[2]. Diese Insel *Svöldr* wird jenes Svant-Wusterhausen oder eine andere

[1]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 119-123. Dipl. Gesch. S. 252. — [2]) Olafs Saga Tryggvasonar c. 245-48 in den Fornmanna-Sögur II, 295 ff., Hkr. T. I, S. 331 ff. Knytlinga c. 5. 120. 122. Saxo l. 14, S. 340.

Digitized by Google

untergegangene grössere Insel nach Greifswalde zu gewesen sein. Der Fluss muss eine jetzt zur Meerestiefe verwandelte Mündung, und der portus Svaldensis oder Valdensis ein Hafen am Wyckerbotten gewesen sein, wahrscheinlich dat olde Deep, wie es in Urkunden heisst, bei dem Dorfe Wyk, welches von Dänen angelegt ward und in Urkunden *Vicus Danicus* genannt wird [1].

7. Von Rügen wenden wir uns nun wieder zum festen Lande oder zu den vier vorgedachten Hauptstämmen der Lutitier. Der Peenefluss schied diese, so dass die Kissiner und Circipaner auf dieser, die Tollenser und Rhedarier auf jener Seite der Peene wohnten [2].

Den Namen der Kissiner erkennt man entweder im Schlosse Kussin, (wo nachher Neukloster angelegt ward), oder in der Stadt Kissin, bei Helmold [3] *Cuscin,* bei Warnow.

Die Circipaner wohnten, wie der Name besagt, um die Peene *(circa Panim);* sie erstreckten sich etwa von der Rekenitz im Westen bis an die Peene im Osten; doch verbreiteten sie sich auch über die Trebel zwischen Kissiner und Tollenser und über die Quellen der Peene hinaus an die Nebel [4]. Der nördliche Theil ihres Landes erstreckte sich längs dem Rügischen Sunde; dieser ist mit Saxos *Circipenensis provincia* und *Circipenensium palus* gemeint [5].

Die Tollenser wohnten in der Uckermark und Stargard bis an die Quellen der Tollense, nach welcher sie den Namen hatten. Die Rheterer oder Rhedarier, den mächtigsten Stamm bildend, wohnten von der Peene bis zur

---

[1]) Schwarz Diplom. Gesch. S. 146-147. — [2]) *Chizini et Circipani, quos a Tholasantibus et Rhetariis fluvius Panis separat.* Adam. Brem. l. 2, c. 10. cf. l 3, c. 24. — [3]) L. 2, c. 3. — [4]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 33. 53. 55. — [5]) Saxo l. 14, S. 343, l. 16. S. 382.

Digitized by Google

Oder, auch in der Uckermark und wenigstens in einem Theile der Mittelmark, so dass die Grenze sich über die Priegnitz bis Lenzen an der Elbe im Westen erstreckte. Die Hauptstadt, die ihnen den Namen gab, *Rhetra*, ist nicht mehr vorhanden; man nimmt an, dass sie am südlichen Ende des Tollensersees, wo jetzt das Dorf Prillwitz liegt, belegen gewesen, weil man hier wichtige wendische Alterthümer mit dem Namen Rhetra gefunden hat, und weil allda noch ein Hügel, Rhetraberg genannt, vorhanden ist. Helmold[1] und Adam von Bremen[2] beschreiben sie als eine Stadt mit 9 Thoren, von allen Seiten von einem tiefen See umgeben, über welchen eine hölzerne Brücke führte; die nordischen Quellen nennen sie nicht, wahrscheinlich weil sie früh zerstört ward. Südlich dehnten die Rhedarier sich bis zur Havel aus, nach welcher ein anderer Stamm die Hefelder genannt wurde; östlich, bis jenseits der Oder, hatten sie noch Verbindungen mit mehreren slavischen Völkern bis Polen, Russland, Ungarn. Hienach lässt sich der ausgebreitete Handel der Wenden erklären.

8. Im Lande der *Circipaner* reden nordische Quellen von folgenden Landschaften:

Im sogenannten Rügischen Circipanien, oder im Fürstenthum Rügen diesseits des Wassers lag die Provinz BARTH mit einer Burg am Ausfluss der Barthe; im Osten hatte diese Provinz die Landschaft Pütne (Stralsund und Umgegend), im Süden Grimmen, im Westen die Rekenitz[3]. Diese Provinz nennt Saxo *Barta* (*Barca* ist ein Lesefehler) und sagt, dass ein schmaler Sund sie von Rügen trenne *(Barca a Rugia brevi freto discreta)*. Zunächst hat er nur das Land um Barth oder *castrum Barth* vor

[1]) L. 1, c. 2. — [2]) L. 2, c. 11. — [3]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 200-203.

Digitized by Google

Augen gehabt. Der Fluss, den er nennt, ist die Barthe oder Bartheke [1]. Demnächst finden wir die Provinz TRIBUSEES; auch eine Burg, castrum, mit zugehörigem Lande an der Trebel. Doch der Name der Provinz erstreckte sich viel weiter, und umfasste den grössten Theil des Fürstenthums Rügen diesseits des Wassers; eine Bulle von 1140 nennt in ihr nur die drei Hauptburgen Triboses, Gützkow und Wolgast, welche also sämmtlich ein ansehnliches Gebiet gehabt haben müssen. Aus Diplomen ersieht man auch, dass die Landschaft Tribusees sich ganz bis nach Stralsund hin erstreckt haben müsse (*terra Tribusees prout protenditur in Stralsund*); Saxo nimmt sie offenbar in dieser weitern Ausdehnung. Es ist also die ganze Landschaft südlich von Barth zwischen den Flüssen Rekenitz, Trebel, Rück und dem Sunde bei Rügen [2]. Die Knytlinga nennt sie *Tribusiz* [3] und Saxo *Tribusana provincia* [4].

In Verbindung mit ihr kommt noch eine andere Landstrecke, nebst einer Stadt, vor. Die Knytlinga erzählt, König Waldemar sei nach Straela gezogen, und *til* (nach) *Tribuzis ok Atripiden* hinangeritten, habe das Land umher verwüstet, die Burg eingenommen und sei darauf wieder heimgezogen. An der entsprechenden Stelle bei Saxo heisst es, der König habe die *Circipenensis provincia* überfallen; man sei durch eine weite, unwegsame Gegend, durch einen Morast mit Bächen und Gräben (*vasta et cænulenta palus*) gekommen, darauf durch einen grossen Wald; dann sei der Ort (*vicus*) gesehen worden, der mit einem so grossen Wasser (*palus*) umgeben gewesen, dass man es mit Schiffen hätte befahren können. Der Ort sei mehr durch die Natur, durch das

1) Saxo l. 14, S. 286-287. — 2) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 170, 173, 180. — 3) C. 122, 123, 129. — 4) Saxo l. 14, S. 313, l. 16, S. 382.

Wasser, als durch Kunst befestigt; nur an einer Seite habe die Burg einen Wall nebst Brücke gehabt; der Häuptling daselbst, Otmar, habe die Brücke abbrechen lassen, der König habe die Stadt dessenungeachtet eingenommen[1]. Die Vergleichung dieser Berichte ergiebt, dass das *Atripiðen* der Knytlinga der Ort gewesen, wo die Burg (der *vicus* des Saxo) gelegen. Bei einem der Züge Knuds wird ferner nach der Knytlinga erzählt, der König habe Hülfe von den Rügern erhalten, sei mit ihnen *til* (nach) *Tribuðis (Tribuziz)* und dann *upp á* (auf — hinauf) *Tribipen (Tripipen, Bipen)* gezogen und habe allda verheert; er sei nach ihrem Kaufort *(kaupstaðr)* geritten und habe ihn verbrannt. Saxo ist umständlicher. „König Knud habe ein Heer von 2000 Rügern gesammelt, sei durch die *Tribusana provincia*, welche ihm untergeben gewesen, marschiert; darauf sei er durch den Circipenenser Morast *(Circipenensium palus)* gedrungen, den sein Vater früher (s. oben) durchzogen, und sei zur Stadt *(urbs) Lubeckinka* gekommen. Da er bei dieser vorbeigezogen und nach *Diminum* wollen, habe er einen Ort *(vicus)* angetroffen, wo die Barbaren beim Trinken gewesen, ohne an einen Feind zu denken (der *kaupstaðr* der Knytlinga). Die Dänen seien zurückgekehrt, und das Heer habe sich zerstreut, um zu verheeren und zu brennen, da der König, des weiten Weges wegen, sein Vorhaben, nach Dimin zu ziehen, aufgab. Der König selbst war auf dem Marsch mit 30 Mann, als er hörte, dass allda ein grosser Hof *(villa)* mit Vorrath von Korn sei, der aber durch einen grossen Schwarm von Feinden vertheidigt werde; er schickte daher Absalon hin, um den Andern beizustehen. Absalon bemächtigte sich des Hofes und des Vorrathes, und ging zurück zum Könige.

[1]) Knytl. c. 121. Saxo l. 14, S. 312-314.

Digitized by Google

Da dieser in der Nähe von Lubyna *(propter Lubynam)* übernachtet und die übrigen Dörfer zerstört hatte, befahl er den Rügern eine Brücke über die Tiefe *(lacuna)* zu schlagen, welche er früher nur mit Schwierigkeit passiren können; er ging über dieselbe, bestieg die Schiffe und kam nach dem Hafen, welcher der Peene zunächst ist[1]. Liest man diese Berichte mit einiger Aufmerksamkeit, so wird man finden, dass der Name *Atripiden* in der Knytlinga *á Tripiden* gelesen werden muss. Eine Vergleichung des 124 und 129 Capitels zeigt dies deutlich; im Ersteren hat gestanden: *reið þar upp til tribúziz ok a tripiden* (welches Letztere der Abschreiber in ein Wort zusammengezogen hat). Cap. 129 steht: *fór þaðan til tribúðiz ok sva upp á tripiden.* Hier hat das vorangehende *upp* den Abschreiber abgehalten falsch zu lesen. Die Varianten erklären sich leicht aus der Schreibung mit *þ:* in *Tripiþen,* welches man für ein *p* angesehen und *Tripipen* gelesen hat, anstatt mit *ð*: *Tripiðen.* Es ist dies aber das in Diplomen oft vorkommende *Tribedne* oder *Tribeden;* es wird genannt „*castrum Barth cum terra attinenti, videlicet Tribedne vocata*"; und *a Butesowe* (Bützow im Meklenburgischen) *in utraque parte aquæ, quæ Nebula* (der Nebelfluss) *dicitur, usque ad terram, quæ Tribedne* (in Langebeks Abschrift *Tribeden*) *vocatur.* Es kann aber dieses Tribeden entweder nördlich von Tribusees nach Barth zu, oder südlich zwischen Tribusees und Demmin gelegen haben. Schwarz nimmt an, dass das Tribusees diesseits der Trebel, innerhalb der Peene und Rekenitz, nicht gemeint sei, sondern die Landstrecke jenseits der Trebel nach Güstrow und Nebel zu, oder gar die Provinz, welche sonst Wasitha heisst (jetzt Wastow bei Nehringen), wo man noch[2]

[1]) Knytl. 129. Saxo S. 382. — [2]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. 174-179, cf. S. 190 und Dipl. Gesch. S. 352.

die Spur einer alten Burg findet. Letztere Gegend oder die gleich östlich von Tribusees, wo nach einem Diplom von 1285 ein *castrum antiquum* gelegen, welches, wie Tribusees selbst, von dem Fluss Trebel und dessen Morästen oder Binnenseen umgeben war[1], ist ohne Zweifel die richtige. Betrachtet man den angeführten Zug, so sieht man, dass die Dänen von Stralsund ausgegangen, wo die Flotte, wie gewöhnlich, bei Strela lag; sie drangen quer durchs Land und kamen an eine ungenannte Burg, deren Lage daher auch nicht bestimmt angegeben werden kann; der Richtung des Zuges nach muss es das jetzige Richtenberg oder Franzburg gewesen sein, welche an Landseen liegen, oder auch Tribusees selbst; von hier zog der König weiter, nach Demmin hin wollend; er kam nun nach Lubeckinka, wie Saxo sagt, welches nur das jetzige Lübchin, gleich innerhalb der Meklenburgischen Gräuze, sein kann. Der König gab indess sein Vorhaben, nach dem noch weit entfernten Demmin zu ziehen, auf; er kehrte zurück über Lubyna und kam an den Hafen zunächst der Peene, wahrscheinlich das früherbesprochene Wyk bei Greifswalde[2]. Tribeden muss denn auch weiter landeinwärts gelegen haben als Tribusees, welches die Ausdrücke der Knytlinga: til Tribuzis ok *svá upp á* Tripiðen, bestätigen; das jetzige Treptow bei Tollense, wie Kombst[3] annimmt, kann es nicht gewesen sein; denn der ganze Zug geschah nördlich der Peene; der Dänenkönig kam nicht einmahl nach Demmin, viel weniger nach dem noch weit südlicheren Treptow. Lubyna lässt sich schwerlich bestimmen; Stralsund, wie Schwarz meint[4], kann es nicht gewesen sein; Liebenau (Lubbenow) etwas nördlich von der niedern Peene auch

[1]) Schwarz Dipl. Gesch. S. 340. 341. — [2]) Schwarz Dipl. Gesch. S. 354. — [3]) Baltische Studien B. 1, S. 72, Anm. 77. — [4]) Dipl. Gesch. S. 11–12.

Digitized by Google

nicht[1]; dagegen liegt das Dorf Leuenhagen, welches schon früh genannt wird, grade in der Richtung des Zuges.

9. In Pommersch-Circipanien oder dem Fürstenthum Wolgast lagen:

Die Kastellanei und Provinz Wolgast. Gross kann diese Provinz nicht gewesen sein, wenn man auch annimmt, dass die zwei kleinern Provinzen Westrosn und Lassan Theile derselben gewesen. Sie würde sich dann von dem Ausfluss der Cise in den Wyker-Bodden (Angel-Beke) längs der Grenze der Provinz Gützkow, bis zur Peene bei deren Ausfluss, Wolgast vorbei, erstreckt haben[2]. Die nordischen Quellen nennen nur die Stadt *Valagust, castellum Vologastum*[3], jetzt Wolgast, und die Insel *Kuaviz* oder *Kvauz*, welches wohl nur die jetzige Insel *Koos* an der Mündung der Peene sein kann[4].

Die Provinz Westrosn wird 1170 *terra Westrose* genannt; es ist das Land im Westen der Peenemündung; man glaubt im jetzigen Dorfe Wusterhausen den Namen zu erkennen[5]. Diese Landstrecke wird in den nordischen Quellen *Voztrosa* genannt[6].

Die Provinz Gützkow, mit einer Stadt gleichen Namens, gehörte bis zum Jahr 1100 zum Lande der Rüger; sie erstreckte sich von der Peene bis Ryck. Diplome nennen sie *Gotzchowe, Chotzekowe*[7]. Die nordischen Erzähler machten hieraus *Kotskógr* (daher das Wort wie

---

1) Suhm Danm. Hist. Th. 8, S. 66. — 2) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 252. — 3) Knytl. c. 120. Saxo l. 14 S. 300. — 4) Suhm (Danm. Hist. Th. 7, S. 110) liest *Kuariz* und hält es für das jetzige Kulitz (Kubitz am Kubitzer-bottn) an der Westseite Rügens, südlich von der Insel Umanz. — 5) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 253. — 6) Knytl. c. 129. — 7) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 262-266.

Digitized by Google

von *kot*, Hütte, und *skógr*, Wald, zusammengesetzt erschien), auch *Kotskógaborg*, bei Saxo *urbs Goscova*, *Cozcoa* [1].

10. Jenseits der Peene lag im Gebiet der Tollenser:

Die Kastellanei Demmin, mit der Burg Demmin am Peenefluss. Sie bildete eine ansehnliche Landstrecke, nämlich ganz Vorcircipanien und das Tollenserland bis zur Grenze von Grosswin, ungefähr in der Gegend von Stolp am Peenefluss [2]. Nordische Quellen nennen *Dimin* oder *Demina urbs* [3].

Im Lande der Rhedarier lag:

Die Kastellanei und Provinz Grosswin mit gleichnamiger Stadt. Die Provinz hatte den Namen von der Burg, und diese (Grote-Swine) wieder von der Odermündung Swine. Der Name der Provinz Grozwin oder Groswin kommt schon 946 vor. Die Stadt existirt nicht mehr; sie lag aber in der Nähe von Anklam, zwischen dieser Stadt und Stolp, allwo der Name noch in dem eines Walles bei Anklam und eines Feldweges allda vorkommt, welcher der Grosswinsche Weg heisst [4]. *Stolp* oder Ztulp (Ecclesia Ztulpensis) kommt in Diplomen vor, und ist das jetzige Stolp oder Kloster-Stolp an der Peene [5]. In den nordischen Quellen heissen diese Orte *Grosvin*, *Grotzwina* und *Stólp*, *Stolpa* [6]. Wenn es in der Knytlinga heisst *frá Grozum (Gásum)*, so soll dies *Grozuin (Grozvin)* heissen, wie die Vergleichung des C. 120 mit C. 125 ergiebt. Suhms Conjectur, dass jenes Grozum das jetzige Grantezow sei [7], ist daher unhaltbar, und zwar um so

---

[1]) Knytl. c. 125. Saxo l. 14, S. 309, 359. — [2]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 275-279. — [3]) Knytl. c. 120. Saxo l. 14, S. 309. — [4]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 290 ff. — [5]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 295. — [6]) Knytl. c. 120, 125. Saxo l. 14 S. 309, l. 16 S. 382. — [7]) Danm. Hist. Th. 7, S. 162.

Digitized by Google

mehr, weil Grozum ein Dativ ist, dessen Nominativ, Grozar oder dergleichen, noch mehr von Grantezow abweicht.

Wir müssen hier noch einen Ort aufhellen, welcher beim fünften Zuge der Dänen nach Wenden genannt wird[1]. Die Sachsen kamen hier von der einen Seite, die Dänen von der andern. Der Herzog Heinrich kam nämlich von Demmin über Gützkow, König Waldemar von Wolgast, und sie trafen einander in Stolp. Saxo, hier, wie gewöhnlich, der genauere, nennt ein *flumen* und eine *amnis;* den Namen jenes *flumen*, Peene, führt er auch ausdrücklich an; die *amnis* ist die Ribenitz, oder das Flüsschen, welches vom Norden in die Peene fällt. Über diese *amnis* war eine Brücke, welche Waldemar abbrechen musste, um vorwärts kommen zu können. Auch die Knytlinga nennt diese Brücke, sagend: König Waldemar sei nach der Einnahme von Valagust nach einer *á* (Aue) und einer Brücke über dieselbe, *Dunzarbrú* (nach einer Variante *Dímarbru*), gezogen. Ein Diplom von 1194 hellt dieses auf: *Super Ribenitz villam et molendinum, terram etiam eidem rivo contiguam a veteri scilicet ponte usque ad transitum Dansne;* auch ein anderes von 1216: *terra eidem rivo (Ribenitz) contigua a veteri scilicet ponte usque ad transitum Dansu;* und es heisst diese Stelle in andern Urkunden *antiquus traductus*[2]. Schwarz bemerkt, dass es jetzt einen Ort oder eine Stelle Dansne genannt nicht gebe; wahrscheinlich sei es eine Fährstelle über die Peene am Zusammenfluss mit der Ribenitz gewesen, so dass die Ribenitz hier die Grenze zwischen den Provinzen Groszwin und Ziten gebildet. Nach dem Zusammenhange der ganzen Erzählung ist jenes Dansu ohne Zweifel das *Dunzarbrú* der Knytlinga (und muss sonach *Danzarbrú* gelesen

[1]) Knytl. c. 120; cf. Saxo l. 14 S. 308 ff. — [2]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 261-62.

Digitized by Google

werden). Denn König Waldemar segelte die Peene von Wolgast aufwärts, (da er schwerlich den Lauf der Ribenitz verfolgt haben wird), brach die Brücke auf der Ribenitz ab, und traf darauf den Herzog Heinrich in Stolp. Nach der Knytlinga kam dieser nach Groszwin (Grozum), ging an Bord zum König und begleitete ihn nach Stolp. Auch hieraus wird mithin Groszwins früher angegebene Lage deutlich. Kombst[1] nimmt auch an, dass Dunzarbrú an der Peene gelegen, aber nördlich von Wolgast am breiten Ausfluss derselben; dies geht nicht an; denn dann wäre die Brücke, als der Schiffahrt hinderlich, längst abgebrochen worden. Der Erzählung nach traf Waldemar die Brücke, da er den Fluss hinauffuhr und erst eine andere Aue getroffen hatte.

11. Ehe wir diese Gegend verlassen, müssen wir den Ort aufhellen, wo die berühmte Schlacht zwischen Bischof Absalon und Herzog Bugislaw vorfiel. Dieser sammelte, vom Kaiser ermuntert, eine ansehnliche Macht auf 500 Schiffen; Jarmer auf Rügen schickte zu Absalon und bat um Entsatz. Den Tag vor Pfingsten segelte dieser nach Hiddensee *(ad insulam Hithini)*, und erhielt die Bothschaft von den Rügern, dass mann nicht wisse, von welcher Seite Bugislaw den Anfall beabsichtige, denn er wäre zur Insel *Cozta* gekommen *(ad insulam Coztam Rugiæ prætentam, ut hostilia jam pene rura pulsaret)*. Am nächsten Tage erfuhr Absalon, dass Bugislaw eine Landung der Insel Strela grade gegenüber beabsichtige *(ex adverso Strelæ insulæ copias expositurum)*, und er liess sich am Abend, obgleich es schon dunkel ward, ans Land *(littus)* setzen, sammelte die Hauptleute und ermunterte die Mannschaft, wartete aber bis Tagesanbruch, da der Sund *(fre-*

[1]) Baltische Studien B. I, S. 53, Anm. 48.

Digitized by Google

tum) nicht aller Orten gleich tief war; sein Anker setzte sich hier fest, so dass die andern ihm voraussegelten, aber er ruderte so stark ihnen nach, dass er die vordersten Schiffe erreichte. Da kam ein Schiff der Rüger, und bat die Dänen langsamer zu segeln, weil Bugislaw noch bei der Insel Cozta liege, und man nicht wisse, wo er anfallen wolle. Absalon hielt daher an, und wendete sich nach der Küste von Dregge *(divertitur ad littus Dreccense)*. Da erhielt er Bothschaft, dass die Feinde heimwärts segelten, welches aber eine falsche Nachricht war, indem der starke Nebel sie hinderte die feindliche Flotte zu sehen. Derselbe Bothe bat die Dänen zum *portus Darsinus* zu segeln, wo Jarmer mit den Rügern zu ihnen stossen wolle. Als die Dänen dahinkamen, war weder Jarmer noch irgend einer der Seinigen da. Absalon ging daher ans Land, Gottesdienst zu halten, erhielt aber die Bothschaft, dass der Feind sich nähere. Bugislaw glaubte nur mit der Flotte der Rüger zu thun zu haben, und befahl 150 Kleinschiffen sie zu umringen, und legte seine übrige Flotte vor Anker in Schlachtordnung; die Transportschiffe aber liess er zwischen Flotte und Land legen, um seiner Flotte ein noch grösseres Aussehen zu geben. Nun fiel der Nebel und Absalon sah die Kleinschiffe vorbeisegeln, griff hierauf die feindliche Flotte an, welche auf einem Platz eingeschlossen war, wo sie weder mit Sicherheit fechten, noch die Flucht ergreifen konnte. Hier fand die Schlacht statt. Die Wenden flüchteten bis sie die Peene erreichten, wohin sie von den Dänen verfolgt wurden [1].

Also segelten die Dänen von Hiddensee nach Strela, und längs des Sundes zwischen Rügen und dem festen

---

[1]) Saxo lib. 16, S. 376–378.

Lande. Die Rüger, welche sich mit ihnen verbinden sollten, kamen von dem eigentlichen Rügen, oder von dem südlichen und südöstlichen Theile dieser Insel. Bugislaw kam von Osten aus Pommern, und lag bei Cozta, um die Gelegenheit, diesen Theil Rügens anzufallen, abzuwarten. *Cozta* ist daher, wie andere bereits bemerkt, die jetzige Insel Koos, deren alter Name *Cost* war[1]. Absalon segelte weiter vom littus Dreccense, dessen Lage wir schon kennen, zum *portus Darsinus*, wo die Rüger sich mit ihm vereinigen und dem Feinde entgegengehen wollten. Dieser portus Darsinus kann daher nicht nach Kombst[2] „der Ausfluss des Binnensees zwischen Zingst und Dars" sein; denn dann müsste man annehmen, dass Absalon nicht allein den ganzen Weg zurückgesegelt wäre, sondern noch weiter nach Westen, und als schlechter Heerführer das ganze Meer dem Feinde überlassen und ganz Rügen, welches er entsetzen wollen, Preis gegeben hätte. Hier konnte man auch nicht sagen, dass Bugislaw eingeschlossen sich befunden; denn er würde die ganze Ostsee vor sich gehabt haben und sich nach welcher Seite Rügens, er gewollt, hinwenden können. Saxos portus Darsinus kann daher nur das in Urkunden vorkommende *Darsim* oder *Darsimhoofd* in der Nähe der jetzigen Ludwigsburg sein, von welchem Ort unter andern berichtet wird, dass Herzog Wratislaw der Dritte im Jahr 1264 sich in seiner letzten Krankheit dahin auf ein Jagd- oder Lustschloss begeben habe, von wo aus er die Fahrt von und nach Greifswalde habe beschauen können[3]. Hier war Absalon ans Land gegangen, da die Flotte der Pommeraner herankam; und hier sah er einen Theil der Flotte vorbeisegeln.

[1]) Schwarz Dipl. Gesch. S. 4. Kombst, Baltische Studien B. I, S. 50, Anm. 41.— [2]) am a. O. S. 82, Anm. 91.— [3]) Schwarz Diplom. Gesch. S. 253, 256.

Digitized by Google

Hier ward das Treffen geliefert. Absalon lag bei Darsim, Bugislaw grade gegenüber nach Greifswalde zu; im Norden war Rügen und die grosse Insel Svolder; man ersieht daher, dass Bugislaw so eingeschlossen war, dass er, wenn er den Feind nicht schlüge, nur mit grossem Verlust entkommen könnte; seine Flotte flüchtete durch den Sund zwischen Svolder und dem Festlande, und wurde von den Dänen bis zur Peene verfolgt [1].

12. Zum Lande der Rhedarier gehörte noch:

Die Kastellanei und Provinz *Uznam*, das jetzige *Usedom*, mit der Stadt *Uznam*, oder, wie es oft geschrieben wird, *Osna, Uznoim, Huzon, Huznoim, Noirnia.* Sie bestand aus drei Theilen: *Ostrozna*, oder *Oster-Ozne*, (im Gegensatz von *Vestr-Osna* auf der andern Seite der Peene) als dem nordwestlichen Theil, *Wantzlow* als dem südlichen Theil, mit der Stadt Uznam, und *Woetze (Wostze)*, dem nordöstlichen Theil [2]. Die nordischen Quellen [3] nennen die Provinz *Ostrozna* und die Stadt *Osna, Usna, Osnum oppidum*, und die Einwohner *Oznenses* (*Orna, Ornenses*, die hin und wieder vorkommen, sind Lesefehler). Ausserdem nennt die Knytlinga [4] *Fuznon* mit drei Burgen: *Fuznon, Vinborg (Vindborg)* und *Fuir*, gewisslich alles verdrehte Namen. Fuznon ist nach der Meinung Aller identisch mit Usna (Huznom); Vinborg könnte das problematische Vineta sein, welches, wie man meint, ganz im Norden des jetzt untergegangenen Theils der Insel Usedom gelegen hat. Was Fuir sein solle, weiss man nicht. Schade ist es, dass keine entsprechenden Namen bei Saxo vorkommen, welche hierüber Aufschlüsse geben würden. Doch könnten diese

[1]) S. auch Suhm Th. 8 54-56. — [2]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 314-322. — [3]) Knytlinga c. 126. Saxo l. 13, S. 235; l. 14, S. 309, 314, 317; l. 15, S. 362; l. 16, S. 381. — [4]) C. 125.

Digitized by Google

Namen den drei angeführten Provinzen Usedoms entsprechen; Uznam wäre dann Fuznon, Wantz-low Vind-borg, Woetze Fuir (eine Variante hat Fuiz).

13. Endlich kommen wir zu dem letzten hier zu betrachtenden wendischen Lande, dem alten Pommern, d. i. die Landstrecke zwischen der Oder und der Weichsel. Die Grenze ging im Süden wenigstens bis Schlesien; es erstreckte sich auch bis weit in das spätere Polen. Doch lassen sich die Grenzen nach dieser Seite für die Zeit, die wir betrachten, der steten Kriege und Veränderungen wegen, nicht näher bestimmen [1]. Es wird bekanntlich in Vor- und Hinterpommern eingetheilt. Wir haben es hier eigentlich nur mit den vorpommerschen Landen zu thun.

Allererst kommen wir hier zu zwei Provinzen und Orten, welche oftmals zusammen genannt werden, und welche wir daher auch, nebst dem Fluss, an dem sie liegen, zusammen betrachten wollen, nämlich die Kastellanei und Provinz Julin oder Wolin, mit der Stadt gleichen Namens; die Kastellanei Camin mit gleichnamiger Burg, und die Odermündung.

Saxo nennt sowohl die *Julinensis provincia* und die *Caminensium provincia*, als auch die Städte *Julinum* und *Caminum*, welchen Namen in der Knytlinga und andern isländischen Sagen die Namen *Jómsborg* und *Steinborg* entsprechen. Der Beschreibung nach lagen sie beide an der Odermündung, die bei Camin vorbeigeht, so dass dieses, oder Steinborg, an der einen Seite derselben, Julinum oder Jómsborg an der andern Seite derselben lag. Die Berichte hierüber sind so deutlich und übereinstimmend, dass es wirklich für sonderbar zu halten, wie man hierüber so viel hin und her hat schreiben können, dass es

---

[1]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 48-51.

Digitized by Google

eine kleine Bibliothek ausmacht. Wir wollen uns mit den verschiedenen Meinungen hierüber nicht befassen, sondern die Quellen selbst und die wichtigsten spätern, an dieselben sich knüpfenden Vermuthungen betrachten.

Wir finden nun, dass zu Harald Blauzahns Zeit in einer Landschaft *(fylki)* in Wenden, genannt *at Jómi*, eine Burg oder starke Seefeste angelegt wurde. Die Isländer nennen diese Burg *Jómsborg*[1], Svend Aagesen *Hynnisburg* (offenbar unrichtige Leseart statt *Hyumsburg*) und Saxo[2] *Julinum*. Das Wort *Jóm* ist wohl das Mösogothische *hiuhma*, *hiuma;* im Fœm. *jumjo*, d. e. πλῆθος, ὄχλος, dasselbe als das mösog. *þiuda*, isl. *þióð*[3]; also eine alte Landesbenennung, indem es das Land an und für sich andeutet, isl. *heimr*, eng. *home*. Bei andern nicht nordischen Berichterstattern heisst dieser nordische Name Jóm bald Jumin (ad Juminem), bald Jumne, bald Julin, welches Alles dasselbe Wort ist; in Diplomen endlich heisst es Wolin (jetzt Wollin). Die Abweichung vom alten Namen besteht nur in der Umtauschung des *w* statt *j*[4]. Demnach ist Jómsborg und Julinum derselbe Ort, so wie Julinum für Jumlin (von *lin*, Stadt, Burg) gleichbedeutend mit Jumsburg ist.

Die Lage wollen wir nach Saxos Berichten aufsuchen. Der dänische König, erzählt er[5], vereinigte seine Flotte mit der der Rüger und segelte in *Pomerania* hinein durch die *ostia amnis Zwinæ*, plünderte darauf in der Gegend um Julinum (in der Knytlinga Jómsborg), griff aber die Stadt nicht selbst an. Darauf fuhr er mit seiner Flotte

---

1) Knytlinga c. 1. Jómsvíkinga Saga c. 23. Heimskringla T. 2, S. 383. T. 3, S. 30 ff. Svenonis Agg. Hist. Daniæ bei Langebek, S. 51. — 2) L. 10, S. 182. — 3) Grimm D. Gramm. Th. 3, S. 472. — 4) Dieselbe Veränderung ist im Julii castrum, jetzt Wolgast (Baltische Studien B. 1, S. 331. — 5) L. 14, S. 333.

Digitized by Google

nach dem Fluss, an welchem Julin und Camin liegen *(ad fluvium Julino Caminoque junctum)*, welcher erst einer ist, aber nachher sich in zwei Mündungen, *ostia*, theilt. Die Fahrt auf diesem Fluss war schwierig wegen der von den Fischern angebrachten Einrichtungen; ausserdem ging eine lange Brücke *(pons)* von Julins Mauern *(Julini mœnibus contiguus)* mitten über den Fluss, so dass der König die Nacht über an dieser Seite derselben *(citra)* bleiben musste. Am Morgen ging er ans Land *(continentem aggressus)*, und liess die Brücke an der südlichen Seite der Stadt abbrechen, indess die Seeländer die Fischzäune aufrissen. Die Juliner suchten indess auf heimlichem Wege auf ihren Böten die Brücke zu erreichen; aber Absalon bemächtigte sich einiger Fahrzeuge und kam dem König zu Hülfe; die Wenden wurden verjagt, und ein grosser Theil der Brücke abgebrochen, so dass der übrige Theil der Flotte hindurchkommen konnte. Beim Vorbeisegeln kam es zum Gefecht mit den Julinern, welche weichen mussten und die Dänen passieren lassen. Von hier gelangten diese zur *insula Crisztoa*, welche anzuzünden der König verbot, da sie des vorräthigen Futters für die Pferde benöthigt waren. Dagegen setzten sie über die Aue (den einen Flussarm) nach Camin *(proxime ad urbem Caminum permeato amne proceditur)*, in der Knytlinga Steinborg, verwüsteten das Land nördlich von diesem Orte *(septentrionalis ejus provincia)*, lieferten den Einwohnern allda ein Treffen auf der Brücke, verliessen diese Stadt aber wieder, und begaben sich zurück nach Criztoa. Nun war man sehr unschlüssig, wie man von hier gut wegkommen, und das Meer (*pontus*, die Ostsee) wieder erreichen sollte. Denn da der See der Pomeraner *(Pomeranorum lacus)* drei Mündungen *(ostia)* hatte, so schien es zu weit durch die zwei andern, *exitus Penensis* und *Swinen-*

Digitized by Google

sis, auf Umwegen zu dringen, und man wollte daher den nächsten Ausgang durch den *exitus Caminensis* suchen. Absalon wurde hingesandt ihn zu untersuchen, aber das Meer strömte in reissender Fluth hinein. Da wo der Fluss *(fluvius)* aus dem See *(lacus)* heraustritt, ist er schmal und fliesst ganz sanft dahin; darauf erweitert er sich und wird grösser, als ein Fluss *(amnis)*, und bildet oder dringt durch einen See *(paludem)*; wo er sich aber ins Meer ergiesst, wird er wieder enger. Obgleich sie nun Absalons Rückkunft abwarten sollten, waren sie doch so ungeduldig, dass sie sich in eine Bucht begaben *(idem amnis diverticulum)*, jedoch auf seichten Grund geriethen. Hier wurden sie von den Wenden angefallen. Der König aber verheerte nochmals die provincia Julinensis und fiel selbst Julin an, bei welcher Gelegenheit er die Brücke wiederherstellte und seine Reiter aufs südliche Ufer führte *(in australem ripam)*; endlich führte Absalon die Flotte glücklich heraus, wobei zwei wendische Schiffe bei Criztoa von den Dänen erobert wurden.

Der von Saxo hier besprochene Fluss mit drei Mündungen ist deutlich genug die Oder *(Oddora flumen)*[1]. Diese bildet erst *Pomeranorum lacus*, d. i. das kleine und grosse Haaf, welches Saxo auch schlechthin *lacus* nennt. Darauf ergiesst sie sich in drei Mündungen, *exitus Penensis*, Peenemünde, *exitus Zwinensis*, Swinemünde, und *exitus Caminensis*, der Ausfluss vom Camminer-Bodden. Auf diesem Zuge kamen die Dänen herein durch die Swinemündung, segelten südlich um Julin herum und einen Fluss, *fluvius*, d. i. Diwenow Strom, hinauf; dieser ist erst schmal und ungetheilt, erweitert sich aber in zwei Theile, wo *Criztoa*, die Insel Gristow, liegt; bildet darauf einen See

[1]) Saxo, S. 337.

Digitized by Google

(palus) d. i. Camminer-Bodden, und wird wieder schmal beim Ausfluss in die Ostsee. Auf der einen Seite lag, grade wie jetzt, Caminum, auf der andern Julinum; dies lag südlicher, jedoch am Diwenow-Strom, über welchen eine Brücke ging, welche die Dänen, um hindurchkommen zu können, zum Theil abbrachen. Es lag also gerade da, wo jetzt noch Wollin liegt. Hieher setzen auch andere Schriftsteller Julinum, z. B. Adam von Bremen, Otto von Bamberg u. a.[1]

Mit Saxos Beschreibung der Lage Julins kann man auch den Ausdruck in Magnúsar góða Saga[2] vergleichen, wo in dem angeführten Verse die Lesart *of úm at Jómi*, auf Jom an den Flüssen, vorzuziehen ist. Merkwürdig ist insbesondere die Beschreibung der Seeburg *(sæborg)* in

---

[1]) Adam. Brem. l. 2, c. 12, 66. *Oddora vergens in Boream per medios Vinulorum transit populos, donec perveniat ad Juminem, ubi Pomeranos dividit a Wilsis. Nobilissima civitas in ostio Oddoræ, qua Scythicas alluit paludes.* Oder deutlicher: *ubi Odera fluvius præterfluens lacum vastæ magnitudinis et latitudinis* (das Grosse Haaf) *facit illicque mare influit.* (Vita Ottonis l. 2, c. 7, s. Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 340). Hierüber sind alle neuern Forscher auch einig; es würde daher auch unnütz sein, es widerlegen zu wollen, dass Jom oder Julin bei dem Dorfe Jamen in Hinterpommern, oder bei Lebbin auf der andern Seite der Insel Wollin, oder auf der nördlichen Spitze der Insel Usedom, oder wo die Gelehrten sonst es hin verlegt haben, zu suchen sein könne. Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 340-349, 378-379. Allgem. Welthist. Th. 52, S. 46-48. Torfæi Trifol. histor. S. 58-66. Stephanius in Sax. S. 197-198. Suhms Danm. Hist. Th. 1, S. 498-500. Vedel-Simonsens Nationalhist. Th. 2, H. I, S. 60-69. P. E. Müller Sagabibl. B. 3, S. 66-72. Kombst Balt. Studien B. 1, S. 62-68, 380-387. „Jóm, *ditio quæ est circa urbem et arcem Julinam in Vinlandiæ insula ejusdem nominis.* Jómsborg, *hod. Wollin, lat. Julinum, urbs quondam clarissima in insula Wollina*". Geogr. Handschrift. — [2]) C. 28.

Digitized by Google

der Jomsvikinga Saga [1], welche nachher den Namen Jomsborg erhielt, aus welcher man ersieht, dass bei der Burg ein so geräumiger Hafen war, dass 300 Langschiffe da liegen konnten, und dass derselbe geschlossen werden konnte, so wie die Erzählung von Vagn Aakasons Gefecht mit Sigvald daselbst; man ersieht aus derselben, dass Jomsborg oder Julin in der Nähe des jetzigen Wollin lag, nicht aber, was denn auch von selbst folgt, weil die Burg längst zerstört ist, die Stadt Wollin selbst war. Sie bestand aus einer Burg mit einem grossen Hafen und einem dabei liegenden Kastell zur weitern Vertheidigung des Hafens; nicht aber, wie einige annehmen, aus drei Festen, da man denn Jumne oder Jomsborg zu der einen, Hynnisburg zu der andern und Sæborg zur dritten macht. Es sind dies drei Namen derselben Burg. Die specielle Lage der Burg lässt sich ohne Localanschauung nicht bestimmen; man sehe daher die ausführlichere Beschreibung bei Kombst, aus welcher so viel hervorgeht, dass sich das alte Julin viel weiter nach Ost-Nord-Ost erstreckt hat, als jetzt; dass sich am Silber- und Mühlenberg nach der Stadt zu grosse Wiesenstrecken finden, welche früher, und noch nach Menschengedenken, befahren werden konnten und wurden, dass man also hier, am Diwenow Strom, Stellen findet, die nach und nach ausgefüllt sind, aber welche vor vielen Jahrhunderten wahrscheinlich einen guten, geräumigen Hafen für die dermahligen nicht tiefgehenden Schiffe abgegeben haben können.

Auch an andern Stellen nennt Saxo *Svina* und *ostia Zwinensia* [2], welche in der Knytlinga *Plazmynni* oder *Flatzmynni* genannt werden [3], welches nur eine Übersetzung von Swinemünde ist. Diese Quellen erwähnen auch zweier

---

1) C. 23, 32. — 2) L. 14, S. 347, 359. — 3) Knytl. c. 125.

Digitized by Google

von den Wenden bei Swinemünde angelegten Kastelle; sie glaubten sich nämlich unüberwindlich, wenn die Peenemünde von Wolgast, und die Swine durch diese beiden Kastelle vertheidigt würde[1]. Man fand und findet indess Spuren von noch mehreren, und Kombst[2] macht die besondere Bemerkung, wie sich eine vollständige Vertheidigungslinie um die Inseln Usedom und Wollin herumgezogen, indem bei Peenemünde zwei Schlösser waren; weiter hinauf an dem westlichen Theile des Flusses Wolgast; weiter südlich auf der Insel Usedom, Usna; gegen Osten auf derselben Insel Gardist; bei Swinemünde zwei Schlösser; auf der Südseite der Insel Wollin Lebbin; bei dem jetzigen Wollin Julin oder Jomsburg; gegen Norden und Osten von dort aus die Kastelle bei Dannenberg; am Camminer-Bodden Cammin selbst, und endlich an der Mündung des Fritzower Sees oder beim Ausfluss aus dem Camminer-Bodden Ost- und West-Diwenow.

Östlich von Diwenow lag die Landschaft Cammin, Saxos *Caminensium provincia;* sie erstreckte sich im Osten bis Rega, welches sie von der Kastellanei Colberg schied, und grenzte südlich an die Provinzen Stetin und Stargard[3]. Das isländische *Steinborg* ist gradezu eine Übersetzung von Camin, welches Klippe oder Stein bedeutet.

Südlich vom grossen Haaf ist die Kastellanei *Stetin,* mit der Stadt und Burg Stetin. Ein Theil dieser Provinz lag an der westlichen Seite der Oder, gehörte aber doch zu Pommern und nicht zum Lande der Lutitier; auf dieser Seite der Oder grenzte die Kastellanei Stetin gegen Süden und Westen an die Provinzen Prenzlau und Ucra, auf jener Seite der Oder nördlich bei Ihna an Cammin,

---

1) Knytl. 125, Saxo 371. — 2) Baltische Studien B. 1, S. 387. — 3) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 351.

östlich an Stargard, südlich an Pyritz[1]. Die Stadt Stetin wird von mehrern Scribenten als die älteste und mächtigste der wendischen Städte bezeichnet. Saxo nennt sie *veterrimum Pomeraniæ oppidum*[2] und gradezu *Stetinum;* die Isländer aber *Bustaborg*[3]; dieser Name (vom isl. *burst, bust*, d. e. pinna, fastigium domus) ist eine Übersetzung von Stetin, wie Steinborg von Camin; hieraus, so wie aus dem Zusammenhang, in welchem dies Bustaborg stets genannt wird, geht es hervor, dass es weder Boitzenburg noch irgend ein anderer Ort, auf welchen man sonst gerathen hat, sei, noch auch nach Kombst's Conjectur Burislafsburg heissen solle, sondern nur einzig und allein Stetin bedeutet. Dies passt auch ganz mit der Beschreibung in der Vita Ottonis episc. Bamb.[4]: *Stetinensium civitas, quæ a radicibus montis in altum porrecta, trifariam divisis munitionibus, natura et arte firmatis, totius provinciæ metropolis habebatur:* d. h. sie war mit dreifachem Walle an den Felsen hinangebaut, und hatte daher das Aussehen eines spitzauslaufenden Daches.

Nachdem König Waldemar Stetin eingenommen hatte, zog er sich, nach Saxo, zurück, nahm auf dem Rückwege *Lyubinum* ein, und segelte dann nach Rügen[5]. Diese Stadt kann man an zwei Stellen auf dem Rückzuge Waldemars suchen; entweder ist es das jetzige *Lübzin,* früher *Lubinum, Lübbezin* am nördlichen Ende des Dammschen Sees, etwas nördlich von Stetin; oder es ist das jetzige *Lebbin* auf der Insel Wollin. Ersteres zieht Schwarz vor[6], welcher zugleich den alten Bericht „*castella Gradiz*

1) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 328-337. — 2) Saxo l. 14, S. 337. — 3) Knytl. c. 125. Olafs Saga Tryggvas. c. 269. — 4) s. Kombst, Baltische Studien B. 1, S. 73. Anm. 79. — 5) Saxo. l. 14, S. 338. — 6) Geogr. Norder-Teutschl. S. 336-337.

Digitized by Google

(Gardis) *et Lubinum ad pagum Stetinensem pertinebant*" als Beweis dafür, dass Lubinum der ältere Ortsname gewesen, anführt; Gardis ist das südlich von Stetin liegende Garz. Indess gehet Saxos Erzählung auf einen so weiten Weg, ganz bis Rügen, dass es die Meinung sehr wohl gewesen sein kann, dass der König Lebbin auf Wollin eingenommen, wenn er nämlich, wie gewöhnlich, durch Swinemünde herausgesteuert; diese Ansicht zieht Kombst vor[1], indem Kantzow[2] bei Waldemars Rückfahrt erwähnt, der König habe Lebyn eingenommen und Gardist, und sei nach Usedom gezogen. Dies Gardist *(antiquum castellum Gardist)* kann nämlich, ungeachtet des gleichen Namens, nicht jenes südlichere Gartz gewesen sein, sondern das jetzige Gartz auf der Insel Usedom, und Lyubinum müsste dann das zunächst auf der Insel Wollin liegende Lebbin gewesen sein. Dies erscheint mir auch als das Wahrscheinlichere, und da die Knytlinga[3] auf einem andern Zuge den König Waldemar durch Plazmynni nach Gorgasiam fahren lässt, und von da wieder nach Burstaborg (Stetin), so möchte das sichtlich verdrehte Gorgasia das vorbenannte südliche Gardist oder Garz sein; denn es muss, wie Kombst[4] bemerkt, da herum am grossen Haaf gelegen haben; ein solcher Name ist dort nicht weiter vorhanden; denn an das von ihm angeführte Dorf Gorgast, tief im Lande Sternberg, kann man natürlich nicht denken.

Endlich berichtet Saxo, dass Wratislaw ein Kloster auf seinem Gute erbaut habe, zu welchem die Mönche aus Dänemark geholt wurden[5]. Dies ist das Kloster

---

1) Baltische Studien, B. 1, S. 76, Anm. 83 und 5ten Jahresbericht daselbst S. 320. — 2) I. 194. — 3) C. 125. — 4) ib. S. 73 Anm. 78. — 5) *Monachalis vitæ viris e Dania adscitis in latifundio suo cellam exstruxit,* l. 14 S. 338.

Digitized by Google

Colbatz südöstlich von Stetin, nach welchem das Amt Colbatz noch benannt ist. [1]

15. Von Cammin östlich gehend, gelangt man von der Kastellanei Colberg zur Provinz Belgard, welche zu verschiedenen Zeiten bald zu Vor-, bald zu Hinter-Pommern gehörte, und endlich in Hinterpommern, über die Kastellaneien Dirlow und Stolp, nach Danzig, wo unsere Betrachtung endigt. Die Stadt *Danzig* dürfen wir aber nicht unbemerkt lassen, da dieselbe, wie es heisst, im Jahre 1164 von dem dänischen Könige Waldemar dem Ersten angelegt ward. Der Name bedeutet *der Dänen Vig* (Bucht) und deutet, wie der *vicus danicus* und mehrere andere, auf den dänischen Ursprung. In Diplomen heisst die Stadt Gedanfz, Danzik, Dansk, in alten dänischen Briefen gewöhnlich Dansken [2].

16. Bemerkung. In den Berichten von den Zügen der Dänen nach Wenden, werden noch mehrere Orte genannt, welche in Dänemark liegen. Wenn gleich dieser geographische Abschnitt diese eigentlich nicht angeht, so wird es doch nicht unpassend sein, einige derselben, welche theils weniger bekannt, theils von Andern zu den wendischen Orten gezählt worden sind, bemerklich zu machen.

Die von Saxo [3] genannte Insel *Masneta,* wo die dänische Flotte sich versammelte, ist die in Waldemar des Zweiten Erdbuch [4] genannte Insel Masnæth, d. i. die jetzige Insel Mosned, zwischen Seeland und Falster, unter das Kirchspiel Wordingborg gehörend. Es ist auffallend, dass Gram [5] diese Insel für das in der Knytlinga vorkommende „*promontorium Masnes*" hat halten können.

[1]) Schwarz, Geogr. Norder-Teutschl. S. 337. Bemerkungen über Wratislaw den Zweiten, in den Baltischen Studien, B. I. S. 120. — [2]) Schwarz Geogr. Norder-Teutschl. S. 393-391. Suhm, Danm. Hist. Th. 7. S. 168-69. — [3]) l. 14 S. 280. — [4]) Langebek Scr. R. D. T. 7, S. 527. — [5]) Notæ in Meursium, l. 5. S. 321.

Die *insula Cozta* wird zweimal bei Saxo genannt[1]. An letzterem Ort ist es die Insel Koos an der Küste von Westfrosn, wie vorbemerkt; an ersterem Ort, wo sie in Verbindung mit Falster und Bogö[2] genannt wird, kann es dem Zusammenhange nach nur das jetzige Koster bei Möen sein[3].

Das *Grænasund* der Knytlinga[4], wo die dänische Flotte sich öfter sammelte, bei Saxo *viridis portus*[5] ist Grönsund bei Falster. Saxo nennt diesen Sund auch *sinus viridis*[6].

Der Hafen *Járnloka* (Eisenschloss) wird in der Knytlinga[7] genannt. Ein Variant fügt hinzu: *fyrir innan við Mön,* welche Leseart auch in die Folioausgabe aufgenommen ist. Zur selben Zeit wird bei Saxo[8] *portus Mönensium* genannt, welches wenigstens beweiset, dass es zu Waldemar des Ersten Zeit einen bekannten Hafen auf Möen gegeben habe; cf. *castrum de Möen* in Petri Olai Ann. bei Langebek S. 185, um das Jahr 1252; wahrscheinlich ist dies die ehemalige Stadt *Borre*; zu welcher man hinansegeln konnte. Jetzt ist die See dort verschlammt; aber man hat in dem Sumpfe bei Borre Eichenpfähle mit Eisenringen und dgl. gefunden, welche von einem ehemaligen Hafen zeugen.

Auf Möen lag auch *sinus Kialbyensis*[9] bei dem jetzigen Kjelbymagle.

Geitisey, wo die Dänen nach dem Zuge nach Bramnes den König Waldemar antrafen[10], ist das jetzige Ged-

---

1) L. 14. S. 340, l. 16, S. 376. — 2) *Boka*, Saxo 341. — 3) s. auch Suhm Danm. Hist., Th. 7. S. 406-408. — 4) C. 126-127. — 5) l. 14, S. 371. — 6) L. 9, S. 171, l. 14, S. 340. — 7) C. 123. — 8) L. 14, S. 284. — 9) Saxo l. 14, S. 340. — 10) Knytl. c. 124.

Digitized by Google

desby und Gedserodde auf der südlichen Seite von Falster, wo eine *curia domini regis* oder *arx regia* war [1].

Hyljumynni, wo Absalon eine Schlacht mit den Wenden focht, da er von Vindland heimkehrte und nordwärts nach Öresund segelte [2], ist entweder das jetzige Hölewik bei Skanör in Schonen [3]; der Ort, bei welchem die Wick lag, wird auch Hol, früher Hólar oder Hálshólar genannt [4]; oder es ist die Bucht bei der Insel Hyllen auf der südlichen Seite Laalands [5].

GUNNHILD DER KÖNIGE MUTTER, aus den Annalen der Gesellschaft in gedrängtem Auszuge übersetzt von Dr. A. A. Wolff.

(Siehe die Abbildungen in den Annalen für 1836-1837, Tab. III-V.)

Wenn aufgefundene Leichen, die alle Kennzeichen des Alterthums an sich tragen, eben so sehr an und für sich, etwa der merkwürdigen Weise ihrer Erhaltung, oder ihrer Entdeckung oder der besonderen an ihnen hervortretenden Merkmale wegen, das wissenschaftliche Interesse des Alterthumsforschers nicht nur in hohem Maase anregen, sondern auch als ehrwürdige Vermächtnisse der Vorzeit, die Aufmerksamkeit aller Gebildeten mit Recht in Anspruch nehmen, als sie zugleich zur Aufhellung so mancher noch

---

[1]) Waldemars Erdbuch bei Langebek, S. 525, 540. Eskilds Fundation für das Kloster zu Nestved vom Jahr 1135 in Thorkelins Diplomatarium Th. I — [2]) Knytl. c. 121. — [3]) Langebek Scr. R. D., T. 1, S. 60. — [4]) Heimkringla, T. 2, S. 281. — [5]) Estrups Absalon S. 67.

Digitized by Google

dunklen Seite der Völker- und Länderkunde, wie der Geschichte überhaupt, dienen, indem sie uns den ehemaligen Zustand der Cultur, der Tracht, der Sitte des Begrabens u. dgl. m. erkennen lassen, und nicht selten über so manche überlieferte, im Laufe der Zeiten aber entstellte, und dadurch um so mehr angezweifelte Sage Licht verbreiten; so dürfte alles dieses in einem vorzüglich hohen Grade von dem Leichenfunde gelten, über welchen wir unter obiger Überschrift hier Bericht erstatten wollen[1]. Zwar hat man oft schon, auch auf dänischem Grunde, merkwürdige Fünde von Leichnamen aus dem Alterthume gemacht, welche sich auf eine beinahe wunderbare Weise im Schoosse der Erde erhalten haben. So wurde im Jahre 1797 in einem Torfmoore bei dem im Kirchspiel Holebüll, im Amte Tondern belegenen Dorfe Undeleff die Leiche eines Mannes gefunden, welche mit doppelt zusammengelegten Kuhhäuten bekleidet war, die, ohne eine Kleiderform zu haben, nur vermittelst Riemen und Schnürlöcher, welche an beiden Häuten angebracht waren, um den Körper zusammengehalten wurden; an dem einen Fusse befand sich ein Schuh, oder eine Fussbekleidung, welche aus einem Stücke Kuhhaut mit den Haaren darauf, bestand, hintenzu mit Fellriemchen zusammengenäht. Vor ungefähr 20 Jahren stiess man beim Torfgraben auf der Heide vor Odensee in Fühnen auf die unverweste Leiche eines jungen Frauenzimmers, welche gleichfalls in roh zubereitete Thierhäute

---

[1]) Über einen ähnlichen im Jahre 1817, im Torfmoore zu Friedeburg im Kirchspiel Elzel in Ostfriesland, gemachten Fund, siehe Spangenbergs Neues Vaterl. Archiv B. 2 S. 59; so wie über einen andern im Jahre 1780 gleichfalls in einem Torfmoore gemachten Fund am Fusse des Berges Drumkeragh, in der Baronie Kinalearty in Dounshire in Irland: Archæologia P. VII., p. 99-100 cf. p. 111-112.

eingehüllt war, die nicht mit Faden, sondern mit Riemen von demselben Felle zusammengenäht waren. Aber als der merkwürdigste Fund dieser Art dürfte inzwischen der hier mitzutheilende zu betrachten sein, welcher jüngst in einem Moore, ungefähr eine Viertelmeile südöstlich von dem alten Edelhofe Haraldskjær (d. h. Haraldsmoor) im Kirchspiele Skibet, in der Tirrild Harde, Amtes Weile in Nordjütland gemacht wurde, und welches Moor vom gemeinen Mann dortiger Gegend Juthe Mose (d. i. der Juthe Moor) oder nach andern Hjudtes oder Gjudtes Mose genannt wird. Bei diesem Funde nämlich vereinigt sich Alles, was zu den bemerkenswerthesten Beobachtungen und Untersuchungen Veranlassung gibt. Der Leichnam sowohl als die übrigen dabei gefundenen Gegenstände, der Ort sowohl, wo man diesen seltenen Fund gemacht, als die Vermuthung, die sich daran anknüpft, jeder einzelne Umstand weist auf die überraschendsten Spuren hin, deren weiterer Verfolg den Forscher des nordischen Alterthums zu den erfreulichsten Resultaten führt. Theilen wir vorerst den Hergang beim Auffinden selbst mit.

Am 20ten Oktober 1835 bemerkten einige Arbeitsleute, welche eben im Begriffe waren, durch dieses Moor einen Graben als Feldmark zu ziehen, einen Arm und einen Fuss eines menschlichen Körpers, welcher, wie sich aus genauerer Untersuchung am folgenden Tage ergab, mit hölzernen Haken im Schlamme befestigt war, je einen dicht über jedem Knieglied und gleichfalls einen über jedem Ellenbogen, so wie ferner durch zwei starke abgebrochene Zweige, die als Querbügel, der eine über der Brust, der andere über dem Unterleib so angebracht waren, dass der Körper damit niedergehalten wurde; den Kopf gegen Osten, die Füsse gegen Westen gekehrt. Als die Haken und Zweige los gemacht waren, zog man die Leiche her-

Digitized by Google

aus, die in einem mumienartigen Zustande befunden, und als eine weibliche erkannt wurde. Die Kleidungsstücke wurden in Fragmenten aufgenommen, so wie auch Stücke von hölzernen Haken und Pfählen. Erst im folgenden Jahr war man im Stande die Stelle genauer zu untersuchen, und fand alsdann, nachdem man bis zu einer Tiefe von ungefähr fünf Ellen gegraben hatte, dass der Schlamm, je tiefer man kam, weicher wurde, und nachdem man bis zu dieser Tiefe eingedrungen war, sank eine sieben Ellen lange Stange fast ganz ein, ehe man einen einigermassen festen Grund bemerken konnte, so dass die ganze Tiefe des Morasts an dieser Stelle auf ungefähr elf Ellen angeschlagen werden kann. Als man die Stange heraufzog, brach ein starker Wasserstrahl hervor, vermuthlich aus einer Quelle in der Tiefe. Hiedurch fand man auch acht Fragmente von Haken und Pfählen. Aus der durch den Districtsarzt I. F. Christens angestellten Untersuchung geht hervor, dass die Leiche eine weibliche war, die Brüste waren ziemlich gross mit kennbaren Warzen; die Genitalia konnte man deutlich bemerken, sowohl Labia majora, als minora. Sie hatte alle ihre, zwar sehr abgenutzte, aber im übrigen ziemlich gute Zähne. Die Haut war sehr runzelig, welches so wie mehrere Umstände beweist, dass der Körper ziemlich voll gewesen sein muss. Die Angesichtszüge waren gleich nach der Auffindung fast deutlich als verzweifelte zu erkennen. Bei der Öffnung des Unterleibes fand sich unter der Hautbedeckung nur ein geringer Theil fettartiger Masse; alle Eingeweide waren verschwunden. Am Besten hatten sich alle zum Hautorgane gehörenden Theile, so wie die Gebeine, erhalten; die Haut war fest, dicht, von schwarzbrauner Farbe, ungefähr wie gegerbtes altes Leder, das in Wasser aufgeweicht wurde, Hände und Füsse, deren Nägel sich völlig erhal-

Digitized by Google

ten hatten, waren klein. Nachdem die Leiche getrocknet war, hatte sie eine Länge von 2 Ellen 6 Zoll. Das Verschwinden der Muskeltheile und der Eingeweide, so wie dass die Beinmasse von dem eisenhaltigen Moorwasser durchdrungen und braungefärbt ist, zeigt so wie mehrere Umstände hinlänglich auf Alter hin.

Die dabei gefundenen Gegenstände bestanden in Folgendem: Eine sehr grosse und lange Haarlocke, welche sich vom Kopfe löste, 20 Zoll lang, von hellbrauner Farbe. Die von Professor Forchhammer damit vorgenommene Untersuchung bestätigt, was zu vermuthen war, dass die braune Farbe keineswegs die ursprüngliche, sondern eine durch das Moorwasser erzeugte ist, ohne jedoch dass die ursprüngliche sich genauer bestimmen liesse; es kann indess angenommen werden, dass diese weder schwarz noch dunkelbraun gewesen sei, sondern eher grau, hellbraun oder gelbroth. In diese Haarlocke fand sich eingeflochten eine dicke von vielen Fäden doppelt gedrehte Schnur, ungefähr von der Dicke eines Federkiels, welche in den Annalen Tab. V Fig. 3 abgebildet ist. Ferner ein grosses Fragment eines Oberkleides von Fell, vermuthlich eines Kapuzmantels *(kufl)*, aus verschiedenen Stücken Fell, künstlich zusammengenäht, auf welchen auswendig Haare waren, wovon noch einzelne kleine Parthien sichtbar sind. Es ist mit Sehnen oder Darmstreifen zusammengenäht, das sogenannte Darmnähen, dessen sich noch heutiges Tages die Lappen in Finmarken und mehrere mit ihnen verwandte Nationen bedienen. An einigen Stellen ist dieses Stück eines Obergewandes mit einem schmalen Bande von Fell eingefasst, welches sehr genau mit der nämlichen Sorte Faden aufgenäht ist. Von welchem Thiere wohl dieses Fell ist, darüber sind die Meinungen getheilt. Durch das Trocknen und Reinigen ist auch die

Digitized by Google

ursprüngliche Form des Kleidungsstückes undeutlich geworden, doch scheint es nicht länger, als ungefähr eine Elle lang gewesen zu sein, aber wohl sehr weit, nämlich nach unten zwei Ellen. Vorzüglich um die Art zu zeigen, wie es genäht ist, wurde unter Fig. 1 ein Stück von dieser Fellbekleidung dargestellt. Ferner fanden sich Fragmente von einer äusserst ungewöhnlichen Sorte ziemlich dicken Zeuges, der doppelt gekepert oder von dem sogenannten vierschäftigen ist. Das eine von diesen Fragmenten hat eine dunkelbraune Farbe, und ist ein Zipfel eines Kleides; der Saum ist mit Fäden vom nämlichen Stoffe als der Zeug genäht. Noch bemerkenswerther ist das andere Fragment, welches von gleichartigem Keper ist, aber feiner; die Farbe ist jetzt hellbraun, aber durch schwache, eingewebte Streifchen von dunklerer Farbe, die sich durchkreuzen, gewinnt der Zeug das Ansehen eines gewürfelten Stoffes. Es ist das Troddelende eines Gewebes, an welchem die Troddeln oder Enden des Aufzuges, deren zwei oder mehrere zusammengedreht sind und in Knoten enden, wie gewöhnlich eine Art Fransen bilden, deren Saum aber hier zugleich durch einen Fadenschlag gestärkt wird. Die eine Seite hat, wie das obenangeführte Stück, einen Saum mit ungewöhnlich langen Stichen, wozu ein mit dem Stoffe selbst gleichartiger Nähzwirn genommen ist. Ein kleiner Theil der andern Seite trägt Überreste von Fransen, welche eben so wie die am Ende hervorgebracht sind, woraus zu ersehen ist, dass man hier die Breite des ganzen Stückes vor sich hat, die nur sieben Zoll ausmachte. Dieses Stückchen Zeug ist unter Fig. 2 abgebildet. Die vom Lector Wilkens darüber angestellte Untersuchung ergab, dass die Fäden starkgedreht und von ziemlich feiner Wolle sind.

Von den Pfählen, mit welchen die Leiche befestigt war, kann man sich durch Anschauung der Fig. 4 und 5

Digitized by Google

eine Vorstellung machen. Der erste stellt, in sehr verjüngtem Maassstabe einen 19 Zoll langen Pfahl von Eichenholz dar, der oben 3 Zoll im Durchschnitt hat; an den viereckigen tiefen Eindrücken auf dem obersten Ende desselben kann man noch sehen, dass derselbe mit schweren Schlägen eines Hammers oder der Rückseite einer Axt hineingetrieben wurde. Da dieser Pfahl erst bei dem späteren Nachsuchen gefunden wurde, so lässt sich nicht angeben, wo an der Leiche derselbe angebracht gewesen ist; dass er nicht durch den Unterleib getrieben gewesen, ersieht man deutlich daraus, dass an diesem keine Spur einer Wunde gefunden wurde. Vielleicht haben solche Pfähle dazu gedient, die über dem Körper angebrachten Zweige oder Bügel fest zu halten. Unter Fig. 5 ist, gleichfalls vermindert, einer der gefundenen Haken gezeichnet; dieser ist grösser, als die anderen, jetzt 25 Zoll lang, war aber ursprünglich länger. Der Haken, welcher ein Bein der Leiche umschloss, ist zugespitzt und 10 Zoll lang. Diese Haken sind von dem Holze der noch auf diesem Moore wachsenden Weiden. Betrachtet man nun diese Gegenstände genau und vergleicht sie mit andern aus dem Alterthum herstammenden, und erwägt man, unter welchen Vorbereitungen die Einsenkung dieser Leiche Statt gefunden haben muss; so wird man wohl unbezweifelt auf ein hohes Alter schliessen müssen.

Gleich nachdem man diese merkwürdige Leiche gefunden hatte, machte der Registrator beim Geheimenarchive N. M. Petersen darauf aufmerksam, dass diese möglicherweise der Leichnam der norwegischen Königinn Gunnhild sein könnte, welche nach alten historischen Berichten nach Dänemark verlockt, und allda auf Befehl des Königs Harald Blauzahn in ein Moor versenkt worden sein soll; eine Vermuthung, welche durch mehrere Umstände allmählich

Digitized by Google

an Wahrscheinlichkeit zu gewinnen schien. Wohl sind die Nachrichten über die Todesweise dieser Königinn von Vielen nur als ungewisse Sagen angesehen worden, aber selbst solche verdienen, wenn sie sehr alte, in Schriften aus einem fernen Zeitalter herrührende, und nicht spätere, mündliche Erzählungen sind, zum wenigsten alle Aufmerksamkeit. Die norwegische Königinn Gunnhilde oder Gunnhild war mit Erich, dem Sohne des Königs Harald Schönhaar verheirathet, welcher seiner Grausamkeit wegen Blutaxt genannt wurde, und der noch bei des Vaters Lebzeit von diesem berühmten Sammler Norwegens zum Oberkönige über das eroberte Reich und damit zugleich zum Oberherrn über seine Brüder eingesetzt wurde. Auf einer Reise nach Bjarmeland lernte Erich in Finnmarken Gunnhild, die Tochter eines mächtigen Mannes in Helgeland, dem nördlichen Theile Norwegens, kennen; ihr Vater, welcher von den alten finnschen Königen abstammte, hatte sie nach Finnmarken gesandt, damit sie in dem besonderen Wissen der Finnen unterrichtet werden möchte, und hier erwarb sie sich die Kenntniss der Zauberei, welche auszuüben, sie später beschuldigt wurde. Erich ehelichte sie, und zeugte mit ihr einen Sohn, Harald, später als König Graufell genannt, den Harald Schönhaar selbst nach heidnischer Weise taufte, und zum Nachfolger Erichs bestimmte; aber sie hatten ausser diesem noch mehrere Kinder mit einander. Nach dem Tode des Königs Harald, ungefähr 930, entstand Uneinigkeit zwischen Erich und seinen Brüdern, welche mit Ermordung derselben endete. Das Gerücht von der Gewalthätigkeit Erichs rief einen andern seiner Brüder, den in England erzogenen Hakon Adelsteinsfostre (Adelsteins Pflegling) nach Norwegen, wo er sich zum Könige aufwarf, und Erich sammt Königinn und Kinder verjagte. Gunnhild, welche schon bei den vorherigen Streitigkeiten Beweise ihrer List

Digitized by Google

und Herrschsucht gegeben. und ihre Vorliebe für hübsche Männer gezeigt hatte, welche sie alle durch ihre ungewöhnliche Schönheit und ihr einschmeichelndes Wesen fesselte, folgte ihrem flüchtenden Manne über die Westsee, erst nach den Orkney-Inseln, dann nach Schottland und England, wo er Seeräuberei trieb, bis ihm der englische König Adelstein, zu Folge seiner vorigen Freundschaft mit Harald Schönhaar, einen Theil von Northumberland zum Lehen gab, wofür er mit seiner Familie und seinem Heere zum Christenthum übergehen musste. Inzwischen trieb er fortwährend die Seeräuberei, und setzte auf einem seiner Züge sein Leben zu, worauf seine Wittwe und seine Kinder erst ihre Zuflucht nach den Orkney-Inseln nahmen, von da aber sich nach Dänemark begaben. Hier regierte Harald Blauzahn, der mit Norwegen im Kriege stand, und sie darum gut aufnahm, ja sogar den einen Sohn in seinen Schoos oder an Kindes Statt nahm. Kaum waren König Erichs Kinder herangewachsen, als sie schon mehrere Züge mit dänischer Unterstützung gegen Norwegen unternahmen, um ihren Onkel Hakon Adelsteinsfostre seines Reiches zu berauben. Nach mehreren misslungenen Versuchen glückte dieses; König Hakon hatte in einem Treffen gesiegt, war aber tödtlich verwundet worden (955), worauf Harald Graufell, seine Brüder, und ihre Mutter Gunnhild wieder die Herrschaft in Norwegen errungen hatten. Ihr, besonders aber Gunnhilds, Streben ging nun blos darauf aus, Alle auf die Seite zu bringen, die auf irgend eine Weise ihnen die Macht über das Ganze verwehren könnten. Ein Paar geringere Könige waren glücklich aus dem Wege geräumt; aber Hakon Lade-Jarl, der den Kern des Landes, das grosse und wichtige Throndheim beherrschte, war ihnen zu mächtig und zu listig. Nach einer Reihe von Streitigkeiten, unter welchen Hakon

Digitized by Google

Jarl und Königinn Gunnhild sich einander durch Ränke zu überlisten und zu übermannen suchten, wurde zwar Hakon gezwungen das Land zu verlassen, und nahm seine Zuflucht nach Dänemark, aber nur um allda neue Plane zu schmieden, sich Norwegen zuzuwenden. Es glückte ihm, den dänischen König Harald Blauzahn zu überreden, seinen Brudersohn Goldharald, einen berühmten Wiking, welcher auf einen Theil von Dänemark Anspruch machte, statt dessen Norwegen in Besitz nehmen zu lassen. Zu diesem Ende wurde der norwegische König Harald Graufell nach Dänemark gelockt, unter dem Vorwande nämlich, dass er die Lehnsgüter, welche er früher besessen, erhalten solle; aber hier wurde er im Limfjord in Nordjütland von Goldharald erschlagen. Indess stellte Hakon Jarl bald nachher dem dänischen Könige vor, dass Goldharald, wenn er Norwegen bekäme, doch zu mächtig werden, und nach mehr trachten dürfte, daher es wohl das besste sei, Goldharald aus dem Wege zu räumen, und Hakon Jarl, welcher dann Norwegen erlangen konnte, versprach ein treuer Lehnfürst Dänemarks bleiben und dem dänischen Könige Schatzung bezahlen zu wollen. Hakon Jarl segelte daher mit Einwilligung Harald Blauzahns dem Goldharald nach, und erschlug ihn bald nach dem eben gewonnenen Siege. Hierauf begab er sich mit Harald Blauzahn und einer dänischen Flotte von sechs hundert Schiffen nach Norwegen, dessen Eroberung, nach des Königs Tode, nicht schwer fiel. Harald der Grensche erhielt den südlichen Theil oder Vigen zum Lehn, Hakon Jarl alles Übrige, und dessen Herrschaft schien nun hinlänglich begründet zu sein, wenn nicht Gunnhild durch ihre List neue Feinde gegen ihn zu erwecken Gelegenheit finden möchte. Dass Harald Graufeld erschlagen wurde, war sonach nicht genug, denn er besass eigentlich keine Tüchtig-

Digitized by Google

keit, und hatte im Grunde nur auf Anrathen der Mutter regiert; Gunnhild selbst musste daher nothwendigerweise unschädlich gemacht werden, was nur durch ihren Tod bewirkt werden konnte. Betrachten wir kürzlich die Berichte hierüber! Snorre Sturlason erzählt, dass Harald Blauzahn, nach Graufells Tode mit einer Flotte nach Norwegen gesegelt sei, Hakon als Jarl eingesetzt habe, u. s. w., und dass Gunnhild mit ihrem Sohne nach den Orkney-Inseln gezogen; im nächsten Jahre kam der Sohn Ragnfred wieder nach Norwegen, wurde aber von Hakon Jarl geschlagen, und musste wiederum flüchtig werden. Vergebens sucht man bei Snorre ein Wort über Gunnhilds ferneres Schicksal, obgleich fast alle bisherigen Begebenheiten sich um dieselbe dreheten; es ist sonach offenbar, dass Snorre und seine Gewährsmänner nichts von ihrem Tode oder ihrer Todesweise gewusst haben. Die Orkneyinga-Saga, welche sich nur damit befasst, die Begebenheiten auf diesen Inseln zu erzählen, berichtet, wie die Söhne des Erich Blutaxt, nachdem sie von Hakon Jarl vertrieben worden waren, von Norwegen herübergekommen, und welche grosse Umtriebe sie auf den Inseln gemacht; doch Gunnhild wird nicht erwähnt. Man könnte daher versucht werden zu glauben, dass die Berichte bei Snorre, dass auch sie nach den Orkney-Inseln mitgezogen sei, nur dadurch in die Erzählung gekommen sind, weil sie früher ihren Aufenhalt dort hatte, und ihre Söhne jetzt dahin gezogen sind. Auf ihre Reise wird nämlich bei Snorre gar kein Gewicht gelegt, da es seine Absicht nicht war ihr ferneres Geschick zu berichten [1]. Dieses angehend wird

[1]) Die Worte lauten nämlich: Hákon jarl fór með liði sinu norðr með landi, en er Gunnhildr ok sýnir hennar spurðu þessi tiðindi, þá samna þau her, ok varð þeim íllt til liðs. Tóku þau enn hitt sama ráð sem fyrr, sigla vestr um haf með þat lið er

Digitized by Google

hingegen in vier andern, im Wesentlichen übereinstimmenden Quellen, gesagt, dass sie auf eine gewaltsame Weise in Dänemark entleibt worden sei. Diese Quellen sind: Jómsvíkinga-Saga [1]; ein in die Skalholterausgabe von Olaf Tryggvasons Saga eingeführtes Stück aus dem Flateybuch, geschrieben in den Jahren 1387—1395, dem aber Gunnlaug Mönchs ältere Berichte zu Grunde liegen; des Mönchs, Theodorichs norwegische Geschichte, ungefähr von 1150; und ein in Norwegen geschriebenes Bruchstück von den norwegischen Königen [2]. Von diesen Nachrichten sind also die beiden ersten in Island zu Hause, scheinen aber erst nach Snorres Zeit dahin gekommen zu sein; die beiden letzten und ältesten hingegen in Norwegen selbst, und diese sind, wie aus dem übrigen Inhalte hervorgeht, gänzlich unabhängig von einander. Sie gehen alle darauf aus, dass Harald Blauzahn und Hakon Jarl miteinander überlegten, Gunnhild aus dem Wege zu räumen, zu welchem Ende sie dieselbe nach Dänemark zu kommen lockten, und dieses sogar unter dem Vorwande, dass König Harald sie ehelichen und ihr gestatten wolle, das Reich mit ihm zu berathen und zu verwalten; so dass man auch hier sie von ihrer schwächsten Seite, ihrem Ehrgeize, angriff, gleich wie man früher ihren Sohn bei der seinigen, dem Geize, fasste; als sie indess in Dänemark angelangt war, sandte König Harald seine Gäste und Leibeigenen ihr entgegen; diese setzten sie, nach der Jómsvíkinga-Saga, in einen prächtigen Wagen, um sie zum

---

þeim vill fylgja, fara fyrst til Orkneyja, u. s. w. Da hier an der letzteren Stelle auch *þau* steht (nicht *þeir*) so ist dadurch Gunnhild in der Erzählung von der Reise mit einbefasst worden, welches nach der Orkneyinga-Saga nur ihren Söhnen gelten sollte.

[1]) in Fornmanna Sögur B. XI S. 25-26. — [2]) abgedruckt in Fornmanna Sögur B. X.

Könige zu bringen, wo ihrem Vorgeben nach ein prächtiges Gastgebot zu ihrem Empfange bereitet sei, und fuhren mit ihr so lange es Tag war; aber am Abende kamen sie an ein tiefes Moor, wo sie, und hierin stimmen alle übrigen Quellen überein, dieselbe auf eine beklagenswerthe Weise mit der grausamsten Gewalt ertränkten oder versenkten. Und der Ort, wo dieses geschah wird seit dieser Zeit, nach der Jómsvíkinga-Saga, Gunnhilds Moor (*Gunnhildar mýrr*) genannt.

Dass die mit der Knytlínga-Saga verbundene Jómsvíkinga-Saga den Namen des Ortes nennt, wo Gunnhild versenkt wurde, den die norwegischen Quellen nicht kennen, scheint, wie so vieles andere, zu beweisen, dass diese Nachrichten aus Dänemark selbst herrühren. Dieser Ort nun, der nicht genauer angegeben wird, kann entweder in der Nähe von Leire auf Seeland, der Residenz der dänischen Könige, sein, oder in der Nähe von Jellinge in Jütland, wo sowohl Harald Blauzahn, als sein Vater Gorm der Alte gewöhnlich sich aufhielten, welches durch die dortigen, berühmten Grabhügel Gorms und seiner Königinn Thyre Danabot hinlänglich bekannt ist. Selbst der Hof Haralds-Kjær oder Haridskjär (dass Haralds in Harilds, Harids übergegangen, ist gar nicht zu bezweifeln) soll von Harald Blauzahn angelegt sein, und entweder hier oder in Jellinge kann er sich, als der Mord geschah, aufgehalten haben. Da der Name, mit welchem der gemeine Mann das Moor, wo jene Leiche gefunden wurde, noch immer benennt, möglicherweise vom Namen Gunnhild oder Gunild herkommen kann; so würde es von Wichtigkeit und Interesse sein, wenn man in einem alten Grundbuche oder in einer ähnlichen authentischen Quelle finden könnte, wie der Name des Moores früher geschrieben wurde, was jedoch bisher nicht hat glücken wollen. Was

Digitized by Google

die Todesart angeht, so ist zur Genüge bekannt, dass es von den ältesten Zeiten her bei Germanen sowohl, als im Norden eine herrschende, nicht blos grausame, sondern auch höhnende Sitte war, Frauenzimmer in Moore zu versenken, und dann die Leiche mit Reisern und Ähnlichem zu bedecken. Schon Tacitus gedenkt dieser Sitte. Die Art, in welcher man die Leiche vorgefunden, zeigt eben darauf hin, dass die Versenkte, welche so behandelt wurde, kein gewöhnliches Weib oder eine allgemeine Verbrecherinn gewesen sein kann; was aber vollends durch Überreste der Tracht bekräftigt wurde. In dieser Hinsicht ist besonders bemerkenswerth, dass man auf zwei Höfen in Ringerige in Norwegen, genannt Veien und Sætrang, in Grabkammern, die sonst noch wegen andrer Überbleibsel merkwürdig sind, und über welche Prof. R. Keyser eine ausführliche Beschreibung gegeben, auch Überreste eines Zeuges gefunden hat, dessen Gewebe ganz von derselben Art ist, als das, welches man bei Weile gefunden. Zur Vergleichung sind Abbildungen von den beim Hofe Veien gefundenen, Fig. 7 und 8, und von denen, die man bei Sætrang fand, Fig. 9, dargestellt. Durch die übrigen daselbst gefundenen Alterthümer ist es gleichfalls dargethan, dass diese Fünde zur letzten Periode des Heidenthums gehören, also ungefähr zum Zeitalter der Königinn Gunnhild. [1] Um noch

---

[1]) Dieses wird bei Betrachtung der zu diesen Fünden gehörenden Gegenstände, welche auf Tab. III und IV abgebildet sind, jedem einleuchten. Nämlich vom Veienschen Funde Fig. 1 und 2, Goldringe; Fig. 3, eine Urne von gebranntem Lehm (vgl. S. 143); Fig. 4 u. 5, ein hölzerner Eimer und ein Bügel; 6—9, Silber-Beschläge; 10, eine Ringschnalle von Silber; 11 u. 12, eine Schnalle und eine Fibula von Bronze; 13, eine Bronze-Nadel; 14, eine hohle cylinderförmige Röhre von Bronze; 15, ein weberschiffförmiger Stein mit Bronze-Einfassung; ferner Bruchstücke von Waffen und Geräth-

Digitized by Google

mehr den Abstand von den noch bei weitem älteren Stoffen zu zeigen, ist unter Fig 6 ein Bruchstück eines in einem Grabhügel bei dem Dorfe Bjolderup in der Nähe von Hadersleben gefundenen Zeuges dargestellt, welches aus mehreren Lagen des gröbsten Wadmels (Vadmel) besteht, die durch Steppnähte zusammengehalten werden, und worauf eine Art Filz durch Nähen befestigt ist, wovon zugleich ein einzelner ausgezogener Faden mit seinen Knoten abgebildet ist. [1]

Was die körperliche Bildung der Königinn Gunnhild betrifft, so berühren die alten Quellen diese nur wenig, dahingegen schildern sie dieselbe als scharfsinnig, witzig, listig, munter und beredsam, freundlich und freigiebig gegen Alle, die sich nach ihrem Sinne zu richten wussten, dahingegen aber hart, grausam, falsch, arglistig und boshaft

---

schaften von Eisen, worunter Fig. 16, eine Spiessspitze, 17, eine Schildbeule; von dem Sætrangschen Fund: F. 18, ein Glas-Gefäss; 19, das Heft eines Eisenschwerdtes; 20—24, Stücke eines ledernen Gürtels mit Silber-Besetzung von sehr feiner und kostbarer Arbeit; 25, ein Spiralring von Gold; 26 u. 27, ein Beschlag und eine Schnallzunge von Bronze; 28, eine Silberröhre; 29, ein hohler Bronze-Cylinder und 30, ein glatt geschliffener Stein. Zu beiden Fünden gehörte unter andern Sachen eine Menge Perlen zumtheil von Glasmosaik, und zu dem ersten Fragmente einer Wagschaale von der nämlichen Art, als jene merkwürdige, die in Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed B. 1, S. 398 u. ff. abgebildet und beschrieben ist.

[1]) Dieser Zeug wurde nebst Waffen und Schmucke von Bronze und einem Kamme von Horn in einer Kiste gefunden, die vermittelst roher Behauung, ohne Säge zu gebrauchen, aus einem ausgehöhlten Baumstamme verarbeitet war. Dieser Fund ist beschrieben und mit einem ähnlichen bei Gristhorpe in Yorkshire gemachten verglichen in Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed B. 3, S. 279—286. Vgl. die Abbildungen Tab. I, Fig. 1—5.

Digitized by Google

gegen Alle, die ihr entgegen waren, so wie auch als unzüchtig und in hohem Grade herrschsüchtig; doch muss bemerkt werden, dass die Quellen nicht blos ihre körperliche Schönheit besonders hervorheben, sondern auch hinzufügen, dass sie von Statur klein und bereits bei Jahren war, als sie ermordet wurde.

Nachdem wir nun hier über diesen auf jeden Fall höchst merkwürdigen Fund Bericht erstattet, und angegeben haben, was nach den bisher erlangten Aufklärungen dafür sprechen dürfte, dass die auf solche Weise versenkte Leiche die Leiche der auf eine so gewaltsame Art umgekommenen Königinn Gunnhild sein könnte, müssen wir nun dem Leser überlassen, selbst darüber zu urtheilen. — So viel ist gewiss, dass sich in der dänischen Geschichte keine andere Nachricht von irgend einem ausgezeichneten Weibe aus hohem Stande vorfindet, welches an diesem Orte, auf solche Weise und vor so langer Zeit, wie man bei diesem Funde anzunehmen sich genöthigt sieht, und unter allen den hier zusammenstossenden Umständen ums Leben gekommen ist.

ÜBER EINEN MERKWÜRDIGEN FUND VON ALTERTHÜMLICHEN GEGENSTÄNDEN BEI CATHARINENHOF IN LIVLAND, aus den ANNALEN ins Deutsche übertragen, und mit einem Vorworte von Dr. A. A. WOLFF.

(Siehe die Abbildungen in den ANNALEN für 1836–1837, Tab. VII.)

WIE in den Naturwissenschaften immer mehr Klarheit erlangt wurde, je tiefer man in den Schoos der Erde ein-

Digitized by Google

drang, wie sich da dem forschenden Geiste immer reicher entfaltete der wunderbare Zusammenhang der dem Raume nach entlegensten Orte, indem trotz der mannigfaltig abwechselnden Erdarten, Metalle u. s. w., doch die Ader, welche unter dem Meere und über und unter Gebirgsketten sich unaufhaltbar fortzieht, immer klarer hervortritt, wie das merkwürdige Zusammenwirken und Ineinandergreifen der verschiedenartigen Kräfte immer deutlicher gesehen ward, und das Jahrtausende hindurch sich fortleitende regsame Leben in der Verborgenheit, wo scheinbar Alles im Todesschlummer liegt, immer mehr sich zeigte, je mehr es gelungen, in die geheime Werkstätte hinabzusteigen, wo, was im Dunkel der Erdeingeweiden sich bildete, uns Aufschluss über die Erscheinung in der Natur gab; ebenso erhalten wir immer mehr Licht über die Urverwandtschaft der Völker, über ihre Wanderungen und Züge, über ihren Charakter, über die Entwickelungsperioden des Wissens und der Kunst, über den, ungeachtet aller natürlichen oder politischen Abgränzungen, sich stets fortziehenden Faden der Cultur, so wie über Geschichte überhaupt, je öfter wir Gelegenheit finden in die unterirdischen Gewölbe uns hinabzulassen, was dem Moder widerstanden zu beschauen, die Geschlechter der Vorzeit gleichsam in ihrem Schaffen zu beobachten, und es der Jetztwelt vor Augen zu stellen. Es wird dadurch nicht nur, was die Sage uns überliefert, von jedwedem Zusatze, gleichwie das aufgefundene Erz von den Schlacken, gereinigt, sondern wir haben an sich da weit lautere Zeugnisse, als die, welche uns durch schriftliche Denkmäler aufbewahrt worden sind. Während in diesen sich nicht selten unwillkürlich Dichtung mit Wahrheit paart, der Griffel leicht irre geleitet wird, und was eine spätere Hand hinzugefügt oder davon gethan, je gelungener die Überarbeitung ist, kaum er-

Digitized by Google

kannt und gesondert werden kann, haben wir in jenen dunklen Höhlen die nackten Gegenstände in ihrem eigentlichen Zustande, deren Heilighaltung sie vor jedweder frevelnden Beimischung oder Verletzung beschirmt hat; und je länger der Zeitraum ist, der darüber hingegangen, bis man jene entdeckt hat, und je kräftiger die inzwischen darauf emporgesprossenen mächtigen Baumstämme bezeugen, dass sie unberührt geblieben, desto heller wird vor uns die Nacht der Jahrtausende, und desto besser lässt sich danach der Entwickelungsgang der verschiedenen Nationen, in dem, worin sie sich von einander unterscheiden, wie in dem, worin sie sich einander nähern, so wie ihre Gestalt und ihr Wesen, ihre physischen und geistigen Bestrebungen ermessen. Es ist der Genius der Vorzeit, den man damit heraufbeschwört, dass er der Gegenwart Rede stehe, ein Lichtstrahl dringt in die finstern Kammern, und neues Leben entsteigt den uralten Grabgemächern. Darum ist das Geringste, das uns auf eine Spur führt zur Entdeckung vorzeitlicher Überreste, von so grosser Wichtigkeit, je mehr es der Alterthumswissenschaft überhaupt Geltung verschafft, die bisherigen Forschungen bestätigt, und die daraus hergeleiteten Ergebnisse zur Evidenz erhebt. Um so wichtiger aber, wenn in Gegenden, von welchen bis jetzt keine alterthümlichen Gegenstände uns zugekommen sind, auf einmal solche gefunden werden, die auf eine fast Jeden überzeugende Weise bisher nur aufgestellte Vermuthungen zur Gewissheit machen, und uns, wir möchten fast sagen, wie durch einen Canal zusammenhangende unterirdische Gänge eröffnen, welche uns, was auf der Oberfläche der Erde vorgegangen, entschliessen.

Mit diesen Betrachtungen glaubten wir die Mittheilungen über einen Fund von Alterthümern auf dem Gute Catharinenhof, etwa $1\frac{1}{2}$ Meile vom Schlosse Erla, 12 Mei-

Digitized by Google

len in gerader Richtung nach Osten von Riga aus, von welchem uns Herr Ober-Directionsrath von Rennenkampff zu Helmet in Livland in Kenntniss gesetzt hat, einleiten zu müssen, da dieser Fund einen so reichlichen Beitrag zur Bekräftigung obiger Behauptungen giebt. Besonders erfreulich ist es daher, dass sich in Riga eine Gesellschaft gebildet hat, vaterländische Alterthümer zu sammeln und zu erforschen, durch deren Bestrebungen man mit der Zeit Aufklärungen aus solchen Gegenden erwarten darf, welche zur Kenntniss der nordischen Alterthümer höchst wichtig sind, von wo man aber bis jetzt nur äusserst wenige und unvollkommene Berichte, ja von Alterthümern aus dem heidnischen Zeitalter fast gar keine gehabt hat. Es lässt sich kaum andeuten, und wie bereits der eine hier näher zu beschreibende Fund darthut, welche Aufschlüsse über die *älteren* Perioden wir dadurch erlangen; und wie wichtig sind nicht diese Gegenden für die *späteren* und *jüngeren* Perioden?

Was zunächst die *älteren* betrifft, so glauben wir hier vor allen Dingen bei der unverkennbaren Ähnlichkeit der aufgefundenen Sachen mit denen, welche bisher in Schweden und Dänemark gefunden wurden, auf diejenigen Gegenstände aus diesem Funde hinweisen zu müssen, welche am vorzüglichsten geeignet sind, uns Licht über das zu geben, was man zwar öfters, aber bei weitem nicht so vollkommen in unsern Ländern gefunden hat, und vielleicht noch lange nur in undeutlichen Exemplaren und Fragmenten finden wird, welche sehr leicht falsch aufgefasst werden und den Forscher irre leiten können. Die hier aufgefundenen Gegenstände geben nämlich einen deutlichen Beweis von der Übereinstimmung solcher, selbst in ziemlich weit von einander liegenden Gegenden sich vorfindenden Alterthümer, die zu den *älteren Perioden* gehören, welche

letzteren, wie ähnlich sie sich auch immer rücksichtlich der Gegenstände sind, doch nach den verschiedenen Gegenden in verschiedene Zeitalter fallen. Denn jeder aufmerksame Beobachter muss die Bemerkung gemacht haben, dass in Gegenden, welche ausserhalb des gewöhnlichen Stromes der Völkerwanderung lagen, und nicht so früh und so häufig mit mehr civilisirten Nationen in Berührung kamen, sowohl die Arbeitsweise, als Geschmack und Einrichtung der älteren Perioden sich weit länger erhalten haben. Nimmt man nun mit den meisten neueren Schriftstellern an, dass die Einwanderungen der Asen, der sogenannten nordischen Gothen, in den Norden durch Deutschland und über Jütland geschehen sind, dann ist es wohl nicht unwahrscheinlich, dass der Strom jener Wanderungen vielleicht nur wenig die Gegenden berührt hat, wo diese Sachen gefunden wurden, und dass man allda vermuthlich viel später, als im Norden die älteren Formen beibehalten hat, wie denn das Neuere sich in mehr entlegene Orte immer viel später, und dann erst allmählig, nicht ohne Widerstand, Eingang verschafft. Als einen bemerkenswerthen Beweis, wie lange, besonders bei dem gemeinen Volke alte Einrichtungen und Sitten sich erhalten, und das gerade in der Gegend, wo diese Alterthümer zu Hause sind, dürfte hier, obgleich es nicht mit diesen in Verbindung steht, anzuführen sein, dass noch unter dem schwedischen Könige, Carl dem Elften, für nöthig gefunden ward, eine ernstliche Verordnung ausgehen zu lassen, dass man die Todten nicht in Hainen und auf alten Begrabungsplätzen, sondern auf Kirchhöfen begraben sollte. Höchst natürlich ist hienach, dass in Gegenden, in welchen Sachen einer gewissen Art sich mehrere Jahrhunderte im Gebrauche erhielten, während sie in andern schon längst verdrängt wurden, theils der grösseren Menge wegen, theils dadurch

Digitized by Google

dass sie allda unsrem Zeitalter näher stehen, auch häufiger solche Gegenstände aus der älteren Periode aufgefunden werden, wie desshalb auch die in dieselbe gehörenden Bronze-Sachen weit häufiger in Dänemark, dem südlichen Schweden und Irland gesehen werden, als in Gegenden, welche unter der Römer Botmässigkeit kamen oder in welche die Cultur dieser Nachbarn eindrang. Lässt sich zwar nicht verkennen, wie die Sachen aus der einen Periode mit denen der zunächstfolgenden in einander übergehen und gleichsam verschmelzen, so ist es doch interessant, das Charakteristische in der Art des Verarbeitens, so wie im Geschmacke jeder Periode zu bemerken, welcher letztere an den angebrachten Verzierungen zu erkennen ist. Die Merkmale, die den Übergang bilden, sind leicht bei fortgesetzter Aufmerksamkeit zu entdecken; schwieriger hingegen wird es indess nach dem bisher Gesagten, die Zeit anzugeben, in welcher derselbe Statt fand, indem er auf jeden Fall allmählig sich gestaltete, und nach den verschiedenen Gegenden, auch zu sehr verschiedenen Zeiten entstanden sein muss. Und es ergibt sich hieraus von selbst, dass eine gewisse Art von Verarbeiten und Verzierungen, die im Norden schon abgekommen war, in abgelegenen Gegenden, besonders bei der niederen Volksklasse, beibehalten wurde. Die hier in Rede stehenden gefundenen Gegenstände scheinen theils denen aus dem Bronze-Zeitalter des Nordens, theils denen, welche in die spätere heidnische Periode derselben gehören, zu entsprechen. Eine Art von runden Ringverzierungen, welche eben an den ältesten Metallsachen des Nordens sich finden, sind auch an den meisten hieher gehörigen zu ersehen. Von ihrem hohen Alter zeugt die gewaltige Arbeit und in die Augen fallende Mühe, welche man angewandt hat, um jedem Zusammenlöthen zu entgehen. Bekanntlich würden

Digitized by Google

in Griechenland diejenigen Stücke, von welchen man annahm, dass mit ihnen die Kunst des Löthens begonnen, und dass sie vom Erfinder derselben selbst verfertigt wären, lange aufbewahrt und vorgezeigt. Hiebei ist noch zu bemerken, dass diese Arbeiten rücksichtlich der genauen Ausführung und kunstmässigen Behandlung den bessern in den nordischen Grabhügeln gefundenen Bronze-Sachen nicht zur Seite gestellt werden zu können scheinen, welches wohl entweder darin seinen Grund hat, dass man in jener Gegend auf einer niedreren Stufe der dazu erforderlichen Geschicklichkeit gestanden, oder dass die Sachen in eine andere Periode gehören. Erst wenn man mit einer grösseren Menge verschiedener solcher in jener Gegend aufgefundenen Gegenständen bekannt sein wird, darf man hoffen mit grösserer Sicherheit entscheiden zu können, zu welcher Periode der vorchristlichen Zeit dieselben wahrscheinlich gehören, und so zu dem erfreulichsten und höchst wichtigen Aufschlusse über die *älteren* Perioden gelangen.

Von noch bedeutungsvollerem Werthe indess müssen sie aber für die *jüngeren* Perioden sein, in welchen jene Gegenden mehr in den Vordergrund der hier zu beachtenden Geschichte treten. Es unterliegt nämlich keinem Zweifel, dass der gewöhnliche Weg vom Norden nach Constantinopel über Bornholm oder Gulland ging, und von da nach den südlich von der Ostsee gelegenen Landen immerfort in südlicher Richtung. Den angestellten Nachforschungen zufolge, scheint der ältere Weg, der nämlich, auf welchem die Münzen der sassanidischen Fürsten, so wie die älteren cufischen und die der früheren byzantinischen Kaiser nach dem Norden gebracht wurden, mehr östlich, als der spätere gegangen zu sein; es war auch natürlich, dass man eher auf einem östlichen Wege

Digitized by Google

orientalische Münzen zu erlangen vermochte. Dahingegen scheint man zur Zeit Knuts des Grossen, und kurz vorher, durch das nunmehrige Grossherzogthum Posen gegangen zu sein; doch es ist möglich, dass man zur selben Zeit mehrere Wege gehabt hat; wie es sich indess damit verhalten haben mag, so ist doch so viel ausgemacht, dass die hier besprochene Gegend eine von denen ist, durch welche der Weg aller Wahrscheinlichkeit nach geführt hat. In einer noch späteren Zeit finden wir sie als Schauplatz der Kreuzzüge, welche von dem Norden aus dahin unternommen wurden; auch dürfen wir nicht unbemerkt lassen, dass grosse Strecken derselben lange Zeit vom dänischen Könige beherrscht wurden, und dass die dasige Geistlichkeit mit der dänischen in engster Verbindung stand, so dass sie sich wechselseitig einander dienten, was eben bei gegenwärtiger Abhandlung auf den Gedanken führt, dass wie das Alterthum des Nordens eine Aufklärung durch die Fünde und Untersuchungen in jener Gegend erhält, so werden umgekehrt wiederum die ältere Geschichte und die Antiquitäten dieser, durch das, was sich in unsrem Norden vorfindet, Licht erhalten.

Nach diesen kurzen Erörterungen gehen wir zur näheren Beschreibung der auf Catharinenhof gefundenen Gegenstände über.

Der Ort, auf welchem diese ausgegraben wurden, ist ein ohngefähr 40 Schritt langer, 30 Schritt breiter flacher Grabhügel, welcher offenbar eine Menge Gräber enthielt, worin die Gebeine mehrerer nicht verbrannter Körper lagen. Der Hügel, der so wie die ganze Umgebung mit starker Waldung bedeckt ist, war mit aufgestapelten Steinen umgeben, die aller Wahrscheinlichkeit nach die ehemaligen Grabkammern gebildet hatten, aber wohl schon vor vielen Jahren herausgegraben und aufgeschichtet wurden, ent-

Digitized by Google

weder um gelegentlich verkauft oder am Orte selbst zu einem Gebäude verwendet zu werden.

Die Sachen selbst sind folgende:

Ein Kopf- oder Haarschmuck, Tab. VII, Fig. 1. Es ist in neuerer Zeit bemerkt worden, dass mehrere Stücke, deren Bestimmung man sich nicht zu erklären wusste, als Haarputz gebraucht worden sind. Dass die Nordbewohner ein schönes Haupthaar sehr hoch schätzten, ist etwas bekanntes; dass sie es auf mancherlei Weise ausgeschmückt haben, wird ohne Zweifel immer mehr und mehr zur Gewissheit werden. Als einen in seiner Art wichtigen Beitrag zur Kenntniss des Haarschmuckes betrachten wir das hier abgebildete Stück. Man kann um so viel weniger über die Bestimmung derselben zweifelhaft sein, als man auf dem Gute Altkatzenau in derselben Gegend ein ähnliches auffand, das noch auf einem Schädel sass, an welchem man auch Spuren von Rost erblickte. Man hat in unserm Norden oft Stücke gefunden, die mit angehängten Zierathen versehen waren, welche den hier angebrachten völlig glichen. Wenn man sich dieselben blank und von der Farbe des Goldes denkt, würden sie gerade durch ihre Beweglichkeit und die dadurch entstehenden verschiedenen Richtungen sehr geeignet sein, die Lichtstrahlen aufzufangen, und im Zittern einen blinkernden oder schimmernden Glanz von sich zu geben. Auch finden sich die in dieselben eingetriebenen ringförmigen Verzierungen an vielen nordischen Alterthumsstücken. Man kann es deutlich sehen, dass der Schmied, der diesen Ring verfertigt hat, bemüht gewesen ist, jedes Zusammenlöthen zu vermeiden, denn an dem ganzen Stücke findet sich keine einzige gelöthete Stelle, indem der Künstler sich durch Nieten und Übereinanderlegen beider Enden zu helfen gesucht hat.

Digitized by Google

Fig. 2 und 3 zeigen eine Art SCHNALLEN, dergleichen man auch in nordischen Grabhügeln gefunden hat[1]. Diese sollen denen nicht ungleich sein, welche noch heutiges Tages von den Ehstländern und Finnen zum Zusammenhalten des Hemdes vorn an der Brust gebraucht werden. Fig. 3 scheint etwas jünger zu sein, und die im Norden gefundenen Schnallen dieser Art sind von Silber, und gehören in die spätern Perioden des heidnischen Alterthums.

Von RINGEN, die AM HANDGELENKE getragen sind, haben wir zwei, Fig. 4 und 5, abbilden lassen; jener ist den ältern nordischen ähnlicher; die Zierathen an diesem sind dagegen eben die nämlichen, wie an einigen silbernen Handgelenke-Ringen aus einem neulich gemachten Funde bei Vaalse auf Falster, welche, wie sich aus den zugleich gefundenen Münzen ergibt, in den Anfang des 11ten Jahrhundertes gehören; jedoch sind diese Ringe besser gearbeitet. Dass sie am Arme getragen worden sind, geht daraus hervor, dass der eine an dem Armknochen des rechten Armes gefunden wurde, welcher an der Stelle, wo der Ring sich befunden hat, nämlich unmittelbar über dem Handgelenke, vom Kupferroste grün geworden ist. Auch Fragmente von Spiralarmbändern, ganz von derselben Art, als die nordischen, kommen in diesem Funde vor.

Fig. 6 veranschaulicht einen Spiral-Fingerring mit eingetriebenen ringförmigen Verzierungen; er ist nicht sonderlich genau gearbeitet. Obgleich man über die Bestimmung dieses Stückes nicht zweifeln kann, wird diese Muthmafsung noch mehr dadurch bestätigt und zur Gewissheit, dass es an dem Fingerknochen gefunden ist, den es ebenfalls durch die lange Berührung grüngefärbt hat. Hin-

[1]) Man vergleiche z. B. Liljegrens und Brunius's Fornlemningar. Tab. 7, Nr. 2.

Digitized by Google

sichtlich der Zierathen entspricht es den ältern Sachen aus dem heidnischen Alter.

Nicht minder zu merken sind auch eine Menge Glasperlen, unter welchen einige von den künstlichern, z. B. eine grüne spiralcylinderförmige und einzelne von Glasmosaik, sämmtlich von derselben Art sind, als einige hier im Norden, namentlich auf Bornholm, gefundene; jedoch sind die Mosaikperlen nicht so schön, als die hier gefundenen, obgleich sie wahrscheinlich dem Ursprunge nach aus denselben Gegenden, als die nordischen, stammen.

Fig. 7 möchte man wohl am richtigsten für ein Ohrgehänge oder ein Ohrgeschmeide ansehen [1]. In dem grossen Ringe sind drei Zähne von einem jungen Marder angebracht. Auch hier an diesem Stücke sieht man, dass kein Löthen in Anwendung gebracht ist, indem der Künstler den Drath ungefähr wie bei Fig. 1 übergelegt und zusammengebogen hat. Noch fand man einen grösseren Zahn, vielleicht von einem Bären, worin ein Metalldrath angebracht war, daher derselbe vermuthlich herabhangend getragen worden ist. Bekanntlich bedienen sich wilde Nationen sehr häufig der Zähne von Thieren zum Schmucke, als Amulete oder als Zeichen einer glücklichen Jagd. So erzählt Capitain Ross z. B. von den Eskimos in Boothia Felix an den Nordküsten Amerika's, dass sie Ohrgeschmeide mit herabhangenden Fuchszähnen gebrauchen.

Fig. 8 stellt eine Art langer dünner Spirale vor, dergleichen man ganz ähnliche und noch dünnere in nordischen Grabhügeln gefunden hat. Man sieht dass sie nicht länger gewesen sind, als die hier abgebildete. In-

---

[1]) Zur Vergleichung damit, ist Fig. 11 das eine von einem Paare Ohrgehänge dargestellt, welches jüngst zu Nimtofte bei Randers in Jütland gefunden wurde, und das von höherem Kunstgeschmacke und grösserer Kunstfertigkeit zeugt.

Digitized by Google

wendig sind noch Überbleibsel einer Schnur. Sie sind elastisch, und ohne Zweifel als eine Art Halsband, etwa zwischen Perlen, angebracht gewesen.

Unter Fig. 9 wird ein Stück vom Ende eines DREIFACH GEWUNDENEN METALLDRATHES dargestellt, der an jedem Ende ein Öhr bildet, und wahrscheinlich durch Zusammenbiegen als eine Art Ring oder Gurt gedient hat. An diesem sind auch keine Spuren von Löthen zu sehen, sondern man hat nur den Drath an beiden Enden unmittelbar unterhalb der Öhre umgebogen. Der Diameter ist 8½ Zoll, wenn derselbe geschlossen ist; aber es kann wohl sein, dass er, wenigstens zum Theil, zwiefach aufgewunden gewesen; sollte dies jedoch nicht der Fall gewesen sein, so hat man ihn wahrscheinlich um den Leib getragen.

Sämmtliche hier abgebildeten Metallsachen sind von heller Bronze und nur wenig von Rost angegriffen. Vermuthlich ist der Grabhügel von dürrem Sande gebildet gewesen, denn man fand auch einige Fragmente von Kleidungsstücken, auf welchen man sogar verschiedene Farben noch unterscheiden konnte. Der Zeug scheint von Wolle und ziemlich groben Gewebes, eine Art Wadmel zu sein.

ÜBER DIE INSCHRIFT AUF DEM LETZT GEFUNDENEN GOLDENEN HORNE, von J. H. BREDSDORFF.

WENN jedweder Versuch, die Inschrift auf dem letzt gefundenen tonderschen goldnen Horne zu erklären, nicht nur an sich höchst schwierig war, sondern auch die Richtigkeit der gegebenen Erklärung noch immer in hohem

Digitized by Google

Grade zu bezweifeln stand; so dürfte sich jetzt, nachdem man auf einem Bracteaten ein Alphabet, in welchem die Runen mehrerer sehr alten Monumente enthalten sind, entdeckt hat, mit mehr Sicherheit darüber entscheiden lassen. In jenem Alphabet befinden sich nämlich folgende Figuren:

von denen ich annehme, dass die Richtung von der Rechten zur Linken bloss daher entstanden ist, weil man aus Unkenntniss oder aus Versehen nicht bedacht hatte, die Figuren verkehrt auf den Stempel zu graviren.

Auf demselben findet man zuerst 21 Figuren, dann ist eine Lücke, wo wenigstens ein, oder wohl gar zwei Schriftzeichen gestanden haben, aber jetzt verloschen sind; zuletzt ist nochmals die Figur ᚷ, jedoch im Verhältnisse zu der früher vorkommenden sehr klein. Ich finde es daher durch Vergleichung mit den angelsächsischen Runenalphabeten sehr wahrscheinlich, dass die letzte Figur ᚷ zu einem ᛜ zu ergänzen, und jene Lücke mit ᛟ und ᛞ (oder ᛞ) auszufüllen ist.

Die Bedeutung der einzelnen Figuren lässt sich aus der bekannten Erklärung der angelsächsischen Runen herleiten, wonach denn ᚲ und ᛃ, ungeachtet der abweichenden Form, dem ᚳ und dem ᛄ entsprechen, mithin *c (k)* und *j* bedeuten.

ᚨ ist die Figur, woraus die drei Buchstaben ᚨ, ᚫ und ᚩ im angelsächsischen Runenalphabet entstanden sind; wir können demnach annehmen, dass sie die drei Vocale *ä*, *a* und *o* bezeichnet hat.

ᛉ wird zwar in den angelsächsischen Alphabeten durch *x* erklärt; die Figur kommt indessen in scandinavischen Inschriften zu häufig vor, um *x* bezeichnen zu können. Wir müssen es daher aus der gewöhnlichen Runenschrift

erklären, und für ein *m* halten. Vielleicht ist es das *m finale*, ᛗ aber das *m initiale*.

ᛝ ist nicht *ing*, sondern bloss *ng* (n_g), wie aus der ruthwellschen Inscription zu ersehen ist. Das ᛜ auf dem goldenen Horne ist wohl derselbe Buchstabe.

Das auf diese Weise ergänzte Alphabet, welches unter allen Runenalphabeten die grösste Übereinstimmung mit dem gothischen Alphabet des Ulphilas hat, wird also folgende Bedeutung haben:

ᚠᚢᚦ ᚨᚱᚲᚷᚹᚺᚾᛁᛃᛇ ᛒᛉ ᛊᛏᛒᛖᛗᛗᛚ ᛝ ᛞᛟ

FUþ { O / ARKGVHNIJ I? P MSTBEMLN$_g$DO. / Æ }

Dieses zu Grunde legend, könnte man die Inschrift des goldenen Horns folgendermassen lesen:

ᛖᚲᚺᛚᛖᚹᚨᚷᚨᛊᛏᛁᛉ ⁝ ᚺᛟᛚᛏᛁᛜ ᚨᛉ ⁝ ᚺᛟᚱᚾᚨ ⁝ ᛏᚨᚹᛁᛞᛟ

EKHLEVAGASTIM HOLTIN$_g$OM HORNO TAVIDO

ego Hleva hospitibus { *silvicolis* / *Holsatis* } *cornua fabricavi.*

Die Sprache halte ich für nordisch, doch in einer sehr alten Form, worin sie sich der ursprünglichen germanischen, und also auch dem ältesten bekannten Zweige des germanischen Sprachstamms, der gothischen Sprache, nähert.

Ekhlevagastim scheint in drei Wörter getheilt werden zu müssen. Als man die Inschrift begann, hatte man wahrscheinlich die Absicht alle Wörter in eins zu schreiben; allein da man später bemerkte, dass der Raum wohl hinreichen würde, trennte man die übrigen Wörter und zeigte dieses durch Punkte an.

ek ist das nordische *ek, ich,* und besonders deswegen halte ich die Sprache für nordisch.

hleva ist die nordische Form des Namens *Clepho,* welcher jedoch meines Wissens im Norden sonst nicht vorkommt.

Digitized by Google

gastim ist die älteste Form des Worts *gestium*, nämlich der Dat. plur. von *gestr*, ganz mit dem Gothischen übereinstimmend. Man könnte auch *gæstim* lesen; aber ich vermuthe, dass die Aufschrift aus einer Zeit herrühre, wo der Umlaut noch nicht eingetreten war.

holtingom, der Dat. plur. von *holtingr*, welches ein nach gewöhnlicher Analogie gebildetes Wort ist, und Bewohner eines Holzes (Waldes) bedeuten kann. Hier wäre unter *holt* doch wohl eine bestimmte so benannte Gegend zu verstehen, vermuthlich die waldige Gegend zwischen der Eider und Stör. Demnach würde *holtingr* so viel als *Holtsatte* oder *Holste* sagen.

horno (auch *hornu*) ist die älteste, noch nicht abgekürzte Form vom Nom. und Acc. plur. des Wortes *horn*. Die gegenwärtige Form ist dem Nom. sing. gleich.

tavido, 1 pers. sing. imperf. ind. des Verb *tavia*, goth. *taujan*, althochd. *zawen*. Im Isländischen findet man zwar dieses Wort nicht; doch lässt sich annehmen, dass es in der ältesten nordischen Sprache, wenigstens in dem dänischen oder dem anglischen Dialect, sich gefunden habe; da im Dänischen das Wort *tove* oder *touge* in der Bedeutung *fertig machen* vorkommt, wenn auch nur in einzelnen Verbindungen, als: *tove Vadmel*, d. h. grobes Tuch walken; *touge Læder*, gegerbtes Leder zum Gebrauch vorbereiten. Die Endigung sollte eigentlich *a* sein; das Isländische schwankt aber zwischen *a* und *i*, und man könnte wohl auch *o* als Dialectverschiedenheit gelten lassen, da im Dänischen bisweilen anstatt des isländischen *a* ein *o* gesetzt wird, z. B. *holde*, isl. *halda*.

Der Sinn der Aufschrift wäre sonach:

Ich Hleva verfertigte die Hörner meinen Gästen, den Holsten.

Digitized by Google

DESCRIPTION OF A FIBULA FOUND IN SEALAND WITH AN INSCRIPTION IN ANGLO-SAXON RUNES, translated from THE SOCIETY'S ANNALS by JOHN M'CAUL, Esq., M. A. Oxford.

(See Plate VII, Fig. 10 in the ANNALS for 1836-1837.)

At the Village of Himlingoie in the vicinity of Kiöge there is a natural bank of earth of considerable size, but of no great height, round which are seated several of the ordinary circular barrows. It has itself been a place of sepulture in heathen times, and, in digging in it for sand and gravel, several very remarkable antiquities have from time to time been found, among which we may here mention bronze sieves, pearls, a glass drinking horn, silver cups and goblets, and gold trinkets. Among the articles most recently obtained from it is the FIBULA to which we would now solicit the attention of our readers. It is made of a metallic compound, and both its anterior surface and its reverse are coated with very thin silver plates, fastened to the interior metallic compound by silver nails, with globular projecting heads, nearly resembling pinheads. On the anterior surface, the silver plates are embossed with a kind of ornamental figures, the whole being gilt, with the exception of the nail heads; and in the coating are set four pieces of blue glass paste, three of them in the semicircular plate, their real use being to cover or conceal the double coiled silver wire, which terminates in a pin and gives it the power of clasping; the fourth or largest one on the other hand is applied lower down on the main piece of the clasp itself. What chiefly renders this piece curious is an Inscription found on the

Digitized by Google

same. On the reverse, a little below the ear into which the aforesaid pin was inserted, in a manner somewhat similar to our modern brooches, it was observed, on carefully cleaning the clasp, that there had been etched on it with some sharp instrument the following Runes of the kind which has been called Anglo-Saxon [1], ᛞᚠᚱᛁᛊ ᛟ, which we would read ĐORIR O or ÞÓRIR Ó, or, according to the customary mode of writing, as D, Đ and Þ, and likewise Ó and Á are often used indiscriminately in the most ancient Northern writing, ÞÓRIR Á, i. e. Thorer owns (the trinket). When the rust was removed, the characters became more legible, and present the appearance of having been engraved not by the very skilful maker, but by the owner, as indeed the tenor of the inscription itself would lead us to infer. The taste in which the articles here found are fabricated, whereof some are of glass and others of silver, points to the later, yet by no means to the latest period of pagan antiquity; and we shall certainly not be mistaken in assigning to the Fibula, with which we have now made our readers acquainted, a date older by some centuries than the general introduction of Christianity into the North; and in adducing it as an additional proof, to the many which are being gradually discovered, of the use of the Runes in the North during the heathen period.

---

[1]) Respecting these Runes we refer to Finn Magnusen's Disquisition on the Ruthwell Obelisk and on the Anglo-Saxon Runes in the Society's Annals for 1836–1837, p. 243–336.

Digitized by Google

ON THE ANCIENT SCANDINAVIANS' DIVISION OF THE TIMES OF THE DAY, with special reference to RAFN'S ANTIQUITATES AMERICANÆ p. 32—33, by FINN MAGNUSEN.

Translated by JOHN M'CAUL, Esq., M. A. Oxford.

IT is well known that the ancient Scandinavians, like the modern Icelanders, divided the heavens or the horizon, first into 8 grand divisions, of which the middle points were named as follows:

S. SUÐR, South;	N. NORÐR, North;
SW. ÚTSUÐR, Southwest;	NE. LANDNORÐR, Northeast;
W. VESTR, West;	E. AUSTR, East;
NW. ÚTNORÐR, Northwest;	SE. LANDSUÐR, Southeast;

and, secondly, into 16 minor divisions, each of the grand divisions being bisected into equal portions by intervening lines, *midt á milli.* One of such grand divisions was called ÁTT or ÆTT, the term being with great plausibility explained to signify an eighth part, and being supposed to have its derivation from the numeral *átta,* common to all the Germanico-Gothic, nay also to the Græco-Latin and Persico-Indian languages. The word *átt* is still in common use in Iceland for such a division or aliquot part of the heavens, and likewise in Norway; where, however, as in days of yore, it is still written *ætt.*

Formerly the Scandinavians divided the times of the artificial day, *dagr,* (or of the natural day, *dægr*) according to the sun's apparent motion through the above mentioned divisions of the heavens. They supposed that the sun percurred each of the grand divisions in 3 hours: so that on this supposition they divided the times of the day into as many corresponding portions as amounted to

Digitized by Google

8 in each natural day, *nycthemeron*. Such a portion of time they called EYKT or EIKT *(eicð, eykþ, öikt)*, which word has also been traced, through *átt*, to the numeral 8, and is likewise explained to signify an eighth part[1]. This *eikt*, or aliquot part of the day, was again divided, like each of the grand divisions of the heavens, into two smaller and equal portions, to which they gave the name of *stund*[2] or *mál*[3].

In order to know and settle those divisions of time, the inhabitants of each place carefully observed the diurnal

---

[1]) From ÆTT *(átt)* or EYKT comes undoubtedly the Danish and Norwegian word *Ætmaal* or *Etmaal* (the period of the 24 hours of the natural day) as the meted division both of the points or portions of the horizon and times of the day. It occurs likewise in the Frisian language in the form of *aetmal*, *etmal*, in Dutch *etmaal*. — [2]) Also in Anglo-Saxon, Danish and Swedish *stund*, in German *stunde*, in Dutch *stond*, in English and Scotch (though now obsolete) *stound*. When the times of the day began to be reckoned in the North according to the Roman or Catholic horary division, the word came at length in the Norwegian and Icelandic languages to signify one of such hours. Accordingly John Olafsen in the Glossary to his Syntagma de Baptismo, Copenhagen 1770, 4to, translates it by *hora major sive minor*. — [3]) In Danish *maal*; in Swedish and Ferroeish *mål*; in German *mal*, *mahl*; in Dutch *maal*; in Anglo-Saxon *mæl*, *mel*; in Mæso-Gothic *mel*. Hence (and not as many now-a-days imagine, the converse) the Oldnorthern *mál*, *máltid*; Danish *maal*, *maaltid*; Swedish *mål*, *måltid*; German *mahl*, *mahlzeit*; Anglo-Saxon *mel*, *mælmete*; English *meal*; Dutch *maal*, *maaltyd*. It was not only meals that were regulated according to such fixed times of the day, but also the time for milking of the cows, which, therefore, was also called *mál* in Iceland; *maal* in Danish; *mål* in the Ferroe Isles; *meal* in the North of England (the appointed time when a cow is milked, according to Brocketts Glossary of North Country Words 1825 p. 136; cf. the Craven Dialect, Lond. 1824 p. 92).

Digitized by Google

course of the sun, and in as far as this could be done, they accurately noted the terrestrial objects over which it seemed to stand when in each of the above mentioned celestial points; cf. Henderson's Iceland I, 186.

In Norway, Iceland and the Ferroe-Isles, all of them mountainous countries, it was in general easy to find crags, hills, rocks, cascades, reefs, or to raise pyramids etc., whereby fixed points were obtained for each time of the day. Such natural or artificial objects were in Iceland called *dagsmark*, in the Plural *dagsmörk*, daymarks, or marks for such aliquot parts of the day. In Iceland each separate farm or estate had its own daymarks. The same was also in former times the case in Norway, where it still prevails to a certain extent among the common people, for example in Söndfiord in the West of Norway and Diocese of Bergen, from which district came the earliest inhabitants of Iceland, and where the names of the celestial points or divisions of the horizon agree with those of Iceland and the Ferroe-Isles. On this subject, Arntz [1], the most minute describer of this district, remarks (after having enumerated the 8 aliquot portions into which the inhabitants divided the day): "It is by marks on the hills and dales that the above mentioned times of the day are known. There is seldom much discrepancy between their noon and that shewn by the clock." This last remark will in general hold good in the case of the daymarks of Iceland and of the Ferroe-Isles.

As the word *dagsmark* (singularly enough) is omitted in the only serviceable Icelandic Dictionary which we as

---

1) Arntz in his Account of Söndfiord in the Norwegian Topographical Journal 33 Nr. 1808, p. 13. See also Nr. 29, 1802, p. 37.

Digitized by Google

yet have[1], we shall here quote concerning it the following passage from Olafsen and Paulsen's Journey (1772 Part I, p. 40), "The oldest and principal division of time has been found out by the course of the sun, and the cardinal or main points of the horizon. The primeval inhabitants of the country understood at all events to divide it into 8 equal portions and called the intersecting points *dags-maurk* or daymarks." The subsequent account given by the authors is, in point of reasoning, somewhat confused, inasmuch as they had found in different places the daymarks either double or not settled uniformly, and were not then aware of the true cause of this, which we shall forthwith proceed to unfold. Their accounts of the individual position of certain daymarks, however, particularly in the interiour of the country, which has longest retained the old customs, are very remarkable, and will in their proper places be noticed by us in what follows.

There can be no doubt, and indeed it follows as a consequence of the remark of the authors above quoted, that the most ancient inhabitants were originally led to fix the daymarks by a division of the horizon according to the principal winds; "as is the general opinion in the country itself. But they were also guided", as they go on to say, "by the wants of their domestic economy, a circumstance which we have had occasion to remark during our journey almost every where throughout the interiour of the country, where the daymarks have not as yet been altered either according to the compass or sundial". Con-

---

1) Björn Haldorson, Lexicon Islandico Latino-Danicum, Hafniæ, 1814. In this work, which otherwise is very valuable, especially as regards the modern Icelandic, the daymarks *hirðisrismál, dagmál, ná tmál* are incorrectly explained; while the important word *eyktar-staðr* is entirely omitted.

Digitized by Google

fusion was, however, gradually introduced in many places, particularly during the Catholic times, by the daymarks or their appellations being altered so as to adapt them to the Mass hours (horæ canonicæ), whereby in some instances the primeval words and significations were forgot, and in others new appellations were introduced. The Calendars published by Bishop Theodorus Thorlacius at Holum in 1671 and at Skalholt in 1692 seem also to have contributed much to this confused state of things by the incorrect names given in them for some of the times of the day and hours of the clock. The old way of counting time was notwithstanding maintained undisturbed in many places, while in others, the ancient names of the several Eikts or Stunds were entirely forgotten, and were only partially supplied by other incorrect ones. The names of the Eikts and of the Stunds became confounded with each other, and there was in this way formed a new and incorrect system, which now-a-days in colloquial intercourse has to a considerable extent got a fixed footing in the country, particularly in some maritime districts where clocks and compasses are in use: so that for example, *dagmál* is there put down for 9 o'clock instead of the half past 7 of the ancient Icelanders: *náttmál*, on the other hand, is put down for 9 o'clock p. m. instead of the ancient half past 7. In certain places, however, the inhabitants could not agree about this, insomuch that in such places, as Olafsen remarks, they got 2 different *dagmáls*, or marks for the same.

This is a circumstance which has given rise to some disputes among modern scholars as to the correctness of the different ways of fixing the daymarks. The profound antiquary and lawyer Paul Johnson Vidalin, Lagman or superiour judge of the southern and eastern district of

Digitized by Google

Iceland (born 1667, died 1727) who travelled on royal business throughout every parish in the whole country, and who accordingly was likely to possess the greatest imaginable local knowledge in regard to such matters, was the first who brought this literary dispute on the carpet, in one of his many commentaries which he composed chiefly in Iceland itself on certain expressions in the ancient laws of the country. The treatise in question was explanatory of the law expression "Allr dagr til stefnu", and accordingly bears that title; but hitherto no complete edition of it has been published. A very short abstract of it, which merely exhibits the general result, may be found along with many others of a similar nature in the Transactions of the Royal Literary Society of Iceland vol 2, (1782, p. 113, 114). It is said that on this subject Vidalin wrote another separate treatise, but with which we are not acquainted; an abstract of them both, and, as it would appear, a very complete one, is to be found in the work of the celebrated scholar Bishop Finn Johnson, entitled Sciagraphia Horologii Islandici, tam veteris quam novi, p. 56, 58.

A contemporary of the lawyer Paul Vidalin, viz. John Arnason, Bishop of Skalholt (born in 1664, died in 1743) who certainly was deeply versed in theology, foreign ecclesiastical history and ecclesiastical computation, but who at the same time could not otherwise than acknowledge Vidalin's profound and certainly very superiour learning in every thing that concerned the traditions of the country, took nevertheless several opportunities to impugn sundry of his opinions, and especially his opinion on this subject; about which he composed a separate treatise called "Eyktamörk, or Horologium Islandicum," which however, first appeared in print as an appendix to

his Fíngrarím or Dactylismus Ecclesiasticus Copenh. 1739, 12° p. 315. It was again published at the same place with a Latin translation, as an appendix to the ancient Rímbegla and Blanda (two Icelandic works of astronomical computations from the middle ages, here united) 1780, 25 p. in 4to. The author attempts to prove that our forefathers in general reckoned the natural day from the commencement of the night at 9 o'clock p. m.; and further that all the Icelandic daymarks, as now used and received in the maritime districts, are the same as they have always been: but his erroneous views of this matter have been completely confuted by the aforesaid Finn Johnson, partly in his above mentioned work, which has likewise been published as a second appendix to Rímbegla 62 p. in 4to; and partly previously, but in a shorter and less complete form, in his classical work Historia Ecclesiastica Islandiæ Tom. 1, 1772 p. 153—157; wherein are, however, to be found occasional important remarks, which may help to supply the deficiencies of the separate treatise. Professor Rafn has inserted the whole of the passage hereunto relating into his Antiquitates Americanæ p. 435—438 referring at the same time to the same author's Sciagraphia, (p. 5, 23—26, 56—58). Finally Finn Johnson has quoted and explained several passages hereunto relating in the ancient MSS in his separately published work: Tractatus historico-theologico-criticus de Noctis præ Die naturali prærogativa, aut dubia aut nulla. Hafniæ 1782, 8vo.

To Finn Johnson's Sciagraphia we must also refer our readers in all the essential points, since in the main we perfectly coincide with the representation of the times of the day given there in pages 24—27 according to the system of the ancient Scandinavians. We shall by and by, in the course of the present article, ex-

Digitized by Google

hibit a view of this in a tabular form, compared with the corresponding way of reckoning time prevalent among the peasantry of Norway, and more especially those of the Ferroe Islands, with which neither Paul Vidalin nor Finn Johnson were acquainted; although it is precisely here that we find the clearest proof of the correctness of the views given by them, and especially by the last mentioned, the more so that the inhabitants of the Ferroe-Isles have scarcely at any time had any direct communication with the Icelanders, and can by no means be supposed to have borrowed their chronometrical scale from them; but on the contrary each people must have brought it from their common aboriginal land Norway.

According to Finn Johnson's laborious and profound investigations the ancient inhabitants of the North made the working day or civil day commence at the *first rising time* as fixed by the ancient Codes of the country Grágás and Jónsbók, viz. the shepherd's rising time, called HIRÐIS RISMÁL, which was at half past 4 o'clock, and which down to this very day has continued to be the rising time of the workpeople in the hay making season. The passages of the law above alluded to, however, owing to a form of construction which in our days seems somewhat peculiar or obscure, have been understood in different senses by the interpreters. We are therefore under the necessity of quoting and elucidating their expressions.

First, then, in the Grágás (promulgated in 1118) in that section of it entitled Landabrigða-bálkr, Cap. V, it is enjoined a landed proprietor or farmer in certain cases (when for example several of his neighbours complained that his sheep had passed over into their grounds and in this way had damaged their pastures): *Þá skal hann láta reka fèit i miðian haga sinn of apna. Hann skal*

Digitized by Google

fundit hafa fè sitt, er sól er í austri miðju; þat heita hirðis rismál: that is: "He shall cause his sheep (or his cattle in general) to be driven to the centre of his own pastures every evening. He must have found (collected) his sheep (or cattle) when the sun is due East. This is called the rising-time of the shepherds." On reading these words with attention (not merely running the two last clauses together and so taking the literal sense of the words) it will be obvious to every one that the meaning of the whole passage is this, that the farmer or his shepherd (or in general all shepherds) must rise so betimes in the morning as to be able to have found and collected his flock, when the sun in the morning was due East, consequently 6 o'clock. For the performance of this task we have allowed at the most an hour and a half; that is, a *stund*, or the half of an *eykt*, which in this way must have commenced at half past 4 o'clock, (at which time of the day, particularly in summer, it is still the practise in Iceland for shepherds and others to get up) and which was therefore called *hirðis rismál.* In pastures so extensive as those generally belonging to an Iceland farm, where in the course of a night's roaming the flocks naturally get widely scattered, it is not to be supposed that the shepherd should be able to find and to collect his scattered flocks in a moment (viz. at the precise time of 6 o'clock). Our learned friend, the translator of this code, has not rightly understood the real import of the expression *"skal hafa fundit"* (shall have found), as he translates it merely by the single Latin word *recolligat (pecora)* [1]. Subsequently in the framing of the Glossary he has had occasion to take notice of

[1]) Codex juris Islandorum, qui vocatur Grágás, Pars II. Hafniæ 1829, 4to, p. 224.

Digitized by Google

Finn Johnson's mode of translating another passage taken from this law, or of a parallel passage in Jónsbók, and he has accordingly altered his own translation to the more correct one *recollecta habeat* (pecora). Yet he still persists in maintaining that it is the precise moment of 6 o'clock, which is signified in the law by *hirðis rismál*, where as it must necessarily be an earlier period.

The parallel passage in the later Code called Jónsbók [1], promulgated in 1280, is as follows: *Þá skal hann láta reka í miðian haga sinn fè sitt um aptna. Hann skal hafa rekið það úr haga hins, þá er sól er í austri miðju, það sem hann mátti finna; það heita hirðis rismál*, Landsleigubálkr, Cap. 16. The above passage is thus rendered into Danish in the printed translation of this Code [2]: "Da skal han lade drive sine Kreature om Aftenen midt udi sin Græsgang. Han skal have bortdreven af den andens Græsgang alt sit Fæ, som han kunde finde, naar Solen er midt i Öster, det hedder Hyrdens Opstaaelses Tid." Or literally translated into English: "He shall let be driven his cattle in the evening into the middle of his pastures. He shall have driven out of the others pastures all his cattle, which he could find, when the sun is due East. This is called the shepherd's rising time." Finn Johnson makes the following comment in Latin on the true meaning of this passage: "(Lex) jubet opilionem tam mane surgere, ut armenta et greges heri sui, quæ nocturno tempore limites transgressa fuerant, ex vicinorum pascuis abegerit, l. e. hora VI, *ok heita þat hirðis rismál*, i. e. hoc tempus (non quo opus absolverat, sed quo sur-

[1]) Lögbók Íslendinga, hvöria samansett hefir Magnús konúngr, Hólum 1709, 8vo, p. 230. — [2]) Den Islandske Lov Jonsbogen, udgiven af Kong Magnus Lagabæter (oversat ved Provst Egil Thorhalleson). Kjöbenhavn 1763, 8vo, p. 181.

Digitized by Google

gendum erat) vocatur opilionis surgendi tempus." In the passage above quoted this Code conveys in more express terms the import (which, however, must also be ascribed to the Grágás) that the shepherd was to search for his sheep (or his cattle in general) not only on his own pastures or fields, but also in such as were situated in the grounds of several different neighbours. That an hour and a half would often be required for the completion of this task, is, therefore, more evident from the expressions of the later Code than from those of the elder one.

That the shepherds, to whom the passage in question chiefly relates, were wont in Iceland formerly (as is frequently the case now) to be up before the other people of the farm, may also be seen from the Sagas; for example Liósvetnínga Saga, Cap. 14.

Reckoning from this earliest rising time, or the beginning of the morning half past 4 a. m., the eighth stund (or eighth half eikt) elapses precisely at half past 4 in the afternoon, and therefore this period was called, κατ' ἐξοχὴν, EYKT, the eighth stund (octona) in like manner as every *eikt* or aliquot part of the day had the same appellation, because it consisted of an eighth part (octava) of a whole natural day. This eighth, *eykt*, in question commenced strictly speaking at 3 o'clock, and ended at half past 4 p. m., in what was called the EYKTAR STAÐR, or the eykt's place, limit or termination. The precise moment the sun appeared therein indicated the lapse of half the natural day, and was therefore held especially deserving of notice by our forefathers, the more so that, according to their way of reckoning, it also indicated the termination of the day proper and the commencement of the evening. That, excepting during the seasons of harvest

Digitized by Google

and haymaking, the working hours of the free people generally closed at that time, is very probable: but this is quite certain in the case of the holy eves after the introduction of Christianity. On which account in the Grágás, the oldest written civil Code, the expression *eykthelgr* (holy eykt) is employed in reference to saturday eve, and other eves then kept holy, most likely for this reason, that on such evenings all persons, both freemen and thralls, were commanded to discontinue labor at the expiration of that eikt, or as soon as the sun appeared to be in the *eiktarstaðr* or eykt place as it was called. This did not correspond to the customs of other countries, in as much as the holy eve in this way commenced as early as 3 o'clock; wherefore the Bishops, as soon as a separate Churchlaw was framed for the country, got an adjusting clause introduced, namely the alteration that cessation from labour was not required to begin before half an hour later, viz. at half past 3, or the time that the daily mass of vespers called nona (from the hora nona of the Romans) was wont to be celebrated. This aliquot part of the day, therefore, or the time of 3 o'clock, got another name (of which more by and by) and was called *nón*; and the holy eves were now called in the church-laws *nónhelgir dagar* (days kept holy after the time of nón). Yet there was partly retained in them the ancient name of the stund in question (from 3 to half past 4) viz. *eikt*; with this alteration that in regard to ecclesiastical matters it was shortened by half an hour: and (with reference to the people's responsibility for desecration of a holy eve) it was considered as not commencing till half past 3. On this subject the following passage occurs in the 13 Chap. of the most ancient ecclesiastical Law of

Digitized by Google

the country[1]: *Vèr skulum halda þváttdag inn siðunda hvern nónhelgan, svâ at þá skal ekki vinna er eicð liðr, nema þat er nú mun ek telja. Þá er eicð, er útsuðrs ætt er deild í þriðiúnga, oc hefir sól gengna tvâ luti, en einn úgenginn;* that is, "We must keep each seventh day holy from *nón,* so that when the *eikt* comes on *(liðr),* there must not be performed any other work than what I shall now enumerate. Then is *eicð* (commenced), when the South West division of the heavens or the horizon being divided into 3 sections, the sun has traversed two of these sections, but one is not yet traversed." Here the Church law certainly says that Saturday is to be kept holy from the time of *nón,* viz. 3 o'clock p. m., but it does not adhere strictly to the precise hour, but allows the labourers half an hour to come and go upon, inasmuch as it fixes that the eikt shall not be considered as having commenced (in reference to the enjoined cessation from labour) until half past 3 o'clock, although it really commenced at 3. In consequence of this change, this stund has accordingly got the name of *biskupa eikt*, viz. the *eikt* regulated or altered according to the Bishop's way of counting.

It is, however, the regular unabridged stund called by way of excellence *eykt* (of an hour and a half in duration) that is mentioned as follows in Grágás (Kaupabálkr Cap. V Part I p. 395), when treating of the payments of bonds falling due on a holy day or half holy day, *Ef eycþhelgan dag er eindaginn, oc á maþr cost at stefna fyrir eycþ, en viþ skal hann taka, þótt viþ aptan gialdist, ef allr dagr var til stefnu;* that is, "If the term of payment falls on a holy-eikt day, the creditor has a right to cite

[1]) Kristinrèttr Þorláks ok Ketils, s. Jus ecclesiasticum Islandiæ vetus. Hafniæ 1776, 8vo, p. 92, 93.

Digitized by Google

(the debtor who does not pay) before the eykt commences; but he must receive the money even if it should be paid in the evening, in cases where the term day is no holy-day" (for in such cases the citation could be served up to sunset in summer, and to the coming on of darkness in winter). From this the obvious inference is that the Eykt, κατ'ἐξοχήν, was the time or moment that most nearly preceded evening, which commenced precisely when the sun was in the eykt's place *(eyktarstaðr)*[1] at half past 4 o'clock.

We certainly consider this explanation as of itself sufficiently clear; however, what we find said in Skálda of the daymark *eyktarstaðr*, or of the close of that aliquot part of the day called the *eykt*, according to the sun's then apparent position in the horizon, is still more clear. The passage is worded as follows in all the ancient manuscripts, whether on vellum or otherwise, (in the enumeration of the seasons and the 12 months of the year in the ancient Icelandic or Northern Calendar): *Frá jafndægri er haust til þess er sól setz i eyktarstaþ. Þá er vetr til jafndægris. — Haustmánuðr heitir hinn næsti fyrir vetur; fyrstr i vetri heitir Gormánuþr;* that is, "From the Equinox is Autumn until the sun sets in the Eykt-place (at the end or close of the eykt). The month immediately before winter is called Harvest month, (Autumn month); but the first in winter Gor-month

---

[1]) When reference is made to the length of the day, the word *staðr*, at the place fixed for a daymark, if the time be morning, shews the rising of the sun in or nearest the beginning of the aliquot portion of time indicated by it; but if the time be evening, it shews its setting near another daymark, which indicates the termination of the hour, or also of the day or diurnal course of the sun; for example, *dagmálastaðr*, and *eyktarstaðr*, Ant. Am. p. 32.

Digitized by Google

(Slaughter month)[1]. Skálda was written in the southern part of Iceland in the 13th century, but the way of reckoning time here alluded to is much older, and derives from the heathen period. After Christianity was introduced, such computations were accomodated somewhat to the Julian Calendar, and whilst that Calendar remained in use, winter was considered as commencing about the 17th October. Bishop Theodor Thorlacius ascertained by astronomical calculations in his Icelandic Calendar (Skalholt 1692), that the sun set on that day at half past 4, consequently in perfect accordance with the statements given in Skálda and with the *Eyktarstaðr* as fixed by Paul Vidalin and Finn Johnson.

By way of distinguishing it from eykt in its more extended import, viz. the eykt of the natural day, the aliquot part of the day was expressly called *eykt dags*, that is, the eykt of a portion of the day. This expression occurs in several passages not quoted by any of our predecessors; for example in the fragments of the very ancient Heiðarviga Saga, which were long considered as entirely lost after the destruction of a valuable Vellum MS., containing the beginning of the Saga, which was consumed in the great fire of Copenhagen in 1728, together with a copy that had been taken of it. The celebrated Professor Arne Magnusson had borrowed it from Stockholm, where also another fragment, which contained the continuation and conclusion of the Saga, was discovered by the Icelandic Bishop Dr. Hannes Finnson (Johannes Finnæus) in 1772. It was in this latter fragment that the passages above alluded to were contained. In the most remarkable of them the author gives an account of an event, that happened in the summer of 1013, and in his narrative the following

[1]) See Snorra-Edda ásamt Skáldu, ed. R. Rask, Stockholm 1818, p. 188.

Digitized by Google

circumstance is mentioned, that the harvest labourers on a farm in Iceland came home from work with their implements of labour *at eikð dags*, that is when the sun's position was over that mark of the day. In other passages of the same fragment, the same time of the day is mentioned as belonging to the afternoon [1]. Yet in Norway, even during the heathen period, it was customary to call the stund without any distinction *eykt*; for example in Fornmanna Sögur Vol. XI, pag. 136. We may here remark that our much esteemed colleague, residing in Iceland, Sveinbiörn Egilsson, who may deservedly be looked on as one of the most profound scholars in the ancient language of the North, has explained this word in harmony with the acceptation given to it by the editor of the ANTIQUITATES AMERICANÆ; see Fornm. Sögur Vol. XII, in the Glossary.

Moreover Bishop Thorlacius, the calculator of the astronomical Calendar, fixes sunrise in the South of Iceland on the 17th October at half past 7 a. m., which again completely corresponds with the *dagmál* of the ancients as fixed by Vidalin, Finn Johnson and others; and thus it becomes perfectly clear that the expression applies to the very same time for sunrise in Vineland on the shortest day, and likewise that the expression *eyktarstaðr* applies to the time of half past 4 for sunset on the same day [2]. The counting of time by means of sun dials and hour glasses (or other vessels contrived for that purpose with sand or water, nay even watches and clocks) was most likely not unknown to the Northmen in the 11th century. After the introduction of Christianity such instruments naturally became indispensable for the use of

[1]) Heiðarvíga Sögu brot in Islendinga Sögur. — [2]) See Finni Johannæi Hist. Ecclesiast. Island. T. I p. 150–156.

Digitized by Google

the clergy, since if they were not employed, many rules in the above mentioned astronomico-computistical writings Rimbegla[1] and Blanda would have been entirely useless. So far back as the earlier part of the middle ages, we find that clockwork, both for indicating time by hours and also for shewing the motions of the celestial bodies, was used among the Eastern Goths, Burgundians and Germans, who in general paid some attention to Arithmetic, Grammar and Astronomy, as is attested by both Cassiodorus and Dithmar of Merseburg. Even if we should not be disposed to admit that such knowledge existed among the ancient Scandinavians (which, however, their distant maritime expeditions as well as the express evidence of history[2] give good ground for admitting), still we must not forget that Vineland's first discoverer, Leif

---

[1]) In the ancient Icelandic work, called *Rímbegla,* are given many rules for the measurement of time, for the study of Astronomy, Geometry etc., which, no doubt, seem to have been translated and compiled from foreign works, but which nevertheless correspond with what the clergy of the North immediately after the introduction of Christianity taught their pupils, who were partly designed for ecclesiastical and partly for temporal employments. Among these are found scientific rules and computations for finding the course of the sun, moon and stars, also the division of time thereon depending; information respecting the astronomical quadrant and its proper use; different methods of ascertaining the spherical figure of the earth; the longitude and latitude of places, and of calculating their distance from each other; the sun's declination; the earth's magnitude and circumference; the times when the ocean could best be navigated, etc.

[2]) Thus, early in the 11th century (about 1018–1028) the rich chieftain Raudulf of Österdal in Norway, taught his son Sigurd the science of computing the course of the sun and moon and other visible celestial bodies, and particularly to know the stars,

Digitized by Google

Ericson, who was born heir to the sway of the Northmen's Greenland colonies, was brought up and instructed by the southern German Tyrker, and that Leif's successor, Thorfinn Karlsefne, was not only descended from princely lineage, but had moreover educated himself by long trading voyages to countries of Europe at that time by no means barbarous, such as England, Scotland and Ireland, agreeably to the practise then so prevalent among the more wealthy Icelanders[1]. Of the Northern merchant's

---

which mark the lapse of time, that he might be able to know what time it was by day and by night, even if he could not see either sun or moon. See Fornmanna Sögur V. 334-335; Scripta historica Islandorum V. 310-59. Even belonging to the period strictly heathen we have similar accounts of Icelandic chieftains and their sons, nay even of simple peasants, who paid sedulous attention to the motions of the heavenly bodies, in order from thence to find out the true lapse of time; also of their belief in Astrology, which was intimately connected with the Old-Northern Mythology. We cannot in this place develope this subject further, but we have in some measure done this in other writings. Here we shall merely add a remark from Olaus Magnus (Lib. I. Cap. 34), that in his time (about 1520) it was generally acknowledged in Sweden, that the common people in ancient times had more knowledge of the stars than they possessed in his days.

1) In several literary Journals the Northern discoverers of America have lately been called Pirates (Vikings). This they certainly by no means were, but on the contrary all their leaders were MERCHANTS, and at the same time Shipowners (as, for example, Biarne Heriulfson, Leif, Thorfinn, Helge, Finnboge, Biarne Grimulfson, Thorhall Gamlason). Their ships were called KAUPSKIP, trading vessels. Neither is it a correct assertion that these men roamed about without aim or object. All of them had fixed objects in view in their voyages of discovery, although the first mentioned had not for his object to discover (to search for) America, but on the contrary Greenland, in order to spend the winter with

Digitized by Google

and shipmaster's education in the middle ages, the reader will certainly be led to form a favorable idea from the Speculum Regale [1], as it was called, written in the 12th century. In this book the merchant is exhorted to make himself well acquainted with the laws of all countries, especially as regards commercial and maritime laws, and also with the languages of all countries, particularly the Latin and Italian, which were then the most generally diffused. He should also thoroughly understand the phases and the motions of the celestial bodies, the times of the day, the division of the horizon according to the cardinal and minor points, the movement of the sea, ebb and flood, the climates and the various qualities of the several countries thence arising, the seasons of the year best adapted to navigation, the equipping and rigging of ships, arithmetical calculations, the judicious investment of capital, etc. Moreover the merchant must distinguish himself by what according to the standard of those days was considered the most polished and decorous way of living, both as regards moral conduct and behaviour, and also manners, dress, the etiquette of the table etc. Whence it is easy to infer that the better educated among our ancestors in the 11th and 12th centuries were by no means so rude and ignorant as many southrons still imagine.

Before submitting to our readers the Table promised above, exhibiting a comparative view of the methods adopted by ancient and modern Scandinavians in the division and nomenclature of the points of the horizon and

---

his father, who had removed thither, with whom he actually did establish his residence. Thorfinn and his 160 companions intended to colonize Vineland, on which account they carried with them cattle. — [1]) See Konúngs Skuggsio, Sorö 1768, 4to, p. 17-236.

Digitized by Google

times of the day, we think it fit to premise the following illustrative remarks.

The first main division of the Table exhibits in separate columns the order and number: 1, of each of the 8 larger divisions or aliquot parts of the natural day, or of the civil day, which formerly throughout the North (as is still the case in Iceland) was called *eykt (eikð eikt, eycþ, öikt)*, and is still in the Ferroe Isles called *ökt*, in Norway *ökt, ögt*, and in some Swedish dialects *ökn*[1]; 2, of the 16 minor divisions of this cycle, which are still known in the two first mentioned countries, but seem to be forgotten in Norway. The Iceland statement corresponds accurately with the system so ably developed by Finn Johnson, which, it will here be clearly seen, is in every respect confirmed by the system still prevailing in the Ferroe Isles.

This Eykt- or Ökt-system we have taken from Landt's attempt to describe the Ferroe Isles, Copenhagen 1800, 8vo, p. 443; wherein the following information is given of the inhabitants of the islands: "In regard to the division of the hours of the day, they know well enough, like the inhabitants of other countries, to divide the day into 24 hours, and have a tolerably accurate notion of the names belonging to each; nevertheless they have also their own customary method of dividing the day and naming its aliquot parts: and according to this method a natural day consists of 8 *ökts*, each *ökt* being equivalent to 3 hours; but for the purpose of indicating the time of the day

[1]) Probably in Old-Saxon *ekt* or *ett*, (whence *etti*, intervalla, in a very ancient glossary contained in Graffs *Diutiska)*. In Bavaria, according to Schmeller, the common people still say *eicht* for Weile, Stunde; and *eichtlein* (perhaps a half *eikt)* for a short Stunde.

with greater precision, they have also half *ökts*, which consequently consist of an hour and a half each, to which they give names corresponding to the sun's position, for example, ENE is called Halfgone East, i. e. ½ past 4 a. m.; E is called East, i. e. ½ past 6 a. m. etc." a statement of which the author gives as far as the 13th division of the horizon and of the eikt. The three remaining concluding divisions we have taken from passages thereunto relating in Svabo's Materials for a Ferroish Dictionary, which have not yet appeared in print [1]. From this source we have also given the names of the points of the horizon and of the stunds as used by the inhabitants of the Ferroe Isles in their vernacular or colloquial speech, which is well known to be a dialect of the Old-Northern, or, as it is now called, the Icelandic language.

The accounts we have of the national division of the day among the common people of Norway are of a scattered nature, and by no means so complete. In the large Danish Dictionary, published by the Royal Society of Sciences, which comprehends words of the dialects of the Norwegian peasantry, we find in the 4th Vol., Let. O. p. 17. "*Ögt*, — in the dialect of the Ferroe Isles and of Nordlands *ökt*, in Icelandic *eikt*, — a period of 3 hours. The Norwegian peasant still divides time into *ögts*". It is doubtless these 8 ancient divisions of time about which Arntz (the author above quoted) in his Description of Söndfiord remarks, that they amount together to an *ætmaal* (or the 24 hours of the natural day. See page 167 above, Note 1). Some of them appear in later times to have got new names, and our author himself remarks that since the inhabitants have become accustomed to use the

---

[1]) MS. in the Library of the R. S. N. A.

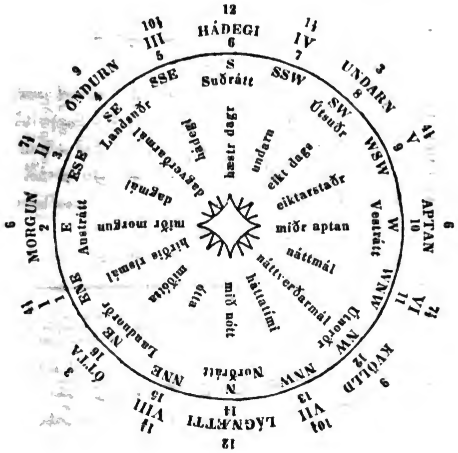
printed Almanac, they have forgotten their ancient mode of reckoning time, and their knowledge of the stars. Nevertheless from what Arntz and others have stated, I have felt myself warranted in referring the said divisions of time to the ancient Norwegian Eikt-system, which follows precisely the same order in respect to the primary divisions of the horizon, and the enumeration of the times of the day.

The names of the points of the horizon, such as *landnorðr* for NE, *landsuðr* for SE., also *útnorðr* for NW. and *útsuðr* for SW. were evidently imported into Iceland and the Ferroe Isles at their first colonization from Western Norway; for both NE. and SE. were land winds, which blew across the land before reaching the coast; NW. and SW., on the other hand, were sea winds, which, agreeably to the ancient mode of expression, blew from without over the sea. In Iceland and the Ferroe Isles the first mentioned of these winds were considered as coming from the extensive sea coast of Norway, consequently from the great Scandinavian continent; the last mentioned, on the other hand, from the Atlantic Ocean or Polar sea, wherefore the ancient appellations were retained unaltered in the language. The table shews that these appellations, with a few trifling alterations so as to accommodate them to the modern dialects, have been preserved in the language of the common people both in the Ferroe Isles and also in the western and northern districts of Norway. Bishop Thorlacius, however, in his Calendar of 1692, p. 95—97, has not inserted them in Icelandic, in the enumeration of the principal winds, but on the contrary has tried to frame a new nomenclature for them, so as to harmonize better with the Danish, German, English, Dutch, etc., being nearly the same as what we now see delineated on the card of the compass, among most of the European nations.

Digitized by Google

Formerly it was customary in Iceland at a very remote period — as is still the case in Norway — to designate the times of the day, or the stunds, by the sun's apparent position above the points of the horizon. In the former land this is now entirely gone out of use. The half *ökts*, according to the division now in use, are, however, designated in Iceland in this way, that the sun (which is only understood) is said to be half way between *miðmorgun* and *dagmál* (midt á milli), or at an equal distance from both (jafn nærri báðum). The ancient word *miðmundi* or *miðmunda* is only used for one particular such daymark, viz. half past 1 o'clock p. m., instead of *undarn* — an expression now completely obsolete in Iceland.

PLAN OF A COMPLETE DIAL OF THE ANCIENT NORTHMEN.



ALIQUOT PARTS OF THE NATURAL DAY.		ASSUMED POSITION OF THE SUN.				NAMES OF THE VARIOUS TIMES OR PORTIONS OF THE DAY.		HOURS.
		TERMS	TERMS USED IN					
Eikt.	*Stund.*	*now in use.*	*Iceland.*	*Ferroe.*	*Norway.*	*Iceland.*	*Norway.*	
I	1	ENE	Midm. Ln. ok A.	Hålga[1] Estur.	—	Hirðis rismál[2].	Solrenning[18].	4½ a. m.
	2	E	Austr.	Estur.	Ouster.	Miðr morgun[3].	Memorra[19].	6
II	3	ESE	M. A. ok Ls.	H. Landsuur.	—	Dagmál[4].	För-Duur[20].	7½
	4	SE	Landsuðr.	Landsuur.	Landsör.	Dagverðarmál[5].	Davremaal[21].	9
III	5	SSE	M. Ls. ok S.	H. Middag.	—	Hádegi[6].	Hög Dag[22].	10½
	6	S	Suðr.	Suur (Middag).	Sör.	Hæstr dagr[7].	Högst Dag[23].	12
IV	7	SSW	M. S. ok V.	H. Utsuur (H. Noon).	—	Undarn[8].	Undaalen[24].	1½ p. m.
	8	SW	Útsuðr.	Utsuur (Noon).	Utsör.	Eykt dags[9].	(Ögt) Noon[25].	3
V	9	WSW	M. Ús. ok V.	H. Vestur.	—	Eyktarstaðr[10].	Ögterdag[26].	4½
	10	W	Vestr.	Vestur.	Vester.	Miðraptan[11].	Midefta[27].	6
VI	11	WNW	M. V. ok Ún.	H. Utnoor.	—	Náttmál[12].	Natmaal[28].	7½
	12	NW	Útnorðr.	Utnoor.	Utnör.	Náttverðarmál[13].	Naattvær[29].	9
VII	13	NNW	M. Ún. ok N.	H. Noor.	—	Háttatími[14].	Afdag[30].	10½
	14	N	Norðr.	Noor.	Nör.	Mið nótt[15].	Högstnaatte[31].	12
VIII	15	NNE	M. N. ok Ln.	H. Landnoor.	—	Ótta[16].	Otta[32].	1½
	16	NE	Landnorðr.	Landnoor.	Landnör.	Miðótta[17].	Ottemaal[33].	3

Digitized by Google

1. *Hålga* signifies *halvgaaen*, halfgone, used here with reference to the sun, as otherwise generally with reference to the time and the hour.

2. See 18. Here the morning commenced.

3. Midmorning (middle of the morning). See above p. 172—175, also called *rismál*, rising time, from *risa*, to rise, now obsolete in the Icelandic.

4. That *dagmál* is by the peasantry of Iceland still referred to this time, may be seen in the following books of travels: Olafsen, I, 40; Troil p. 90. Henderson (about 8 o'clock, for he never mentions half hours) Iceland I, 187.

5. Forenoon meal time: for other persons than travellers who took this meal earlier.

6. In most places of Iceland the peasantry still place this daymark correctly; see Olafsen's, Troil's, and Henderson's accounts in the passage above quoted.

7. That is (like the corresponding Norwegian denomination) highest day. This very ancient term is still used by the peasantry of the West of Iceland instead of *hádegi*, which many now-a-days incorrectly refer to 12 o'clock. Biörn Haldorson's Atli p. 47.

8. Now called *miðmunda*. *Undarn* occurs in Old-Northern MSS, both as afternoon, and also a meal or convivial party held at that time: see, for example, Rafn's Krákumál or Loðbrókarkviða p. 2, 29, 96—97. In a similar acceptation for noon or afternoon, we found in Mœso-Gothic *undaurn*, in Alemannic (old High German) *untorn*, Anglo-Saxon *undern:* also in the old English of Chaucer, although the word was also occasionally used in Anglo-Saxon for a particular part of the forenoon; s. Note 9 and 24.

9. As this stund formed the latter half of the "Eikt" *undarn*, it is remarkable enough that the Anglo-Saxons called its close 3 o'clock p. m. *heah undern;* see note 8

On the other hand the Catholic clergy in England called it *non* from the Mass Nona (belonging to the horæ canonicæ), which took place at the same time; whence the Old-Saxon *non*, Old High German *nuon*, Scandinavian *nón*; see note 25.

10. The word signifies the Eikt's place (here termination or close). It was also called *aptan* or *aptansmál*, as the evening commenced here; see above p. 175—178 and notes 26, 27.

11. The middle of the evening (now called *miðaptan* in Iceland); see note 27.

12. That in most parts of Iceland this daymark is still correctly placed, is testified by Olafsen, Troil and Henderson at the passages above quoted.

13. The name denotes the evening meals time.

14. i. e Bedtime.

15. Midnight.

16. The word corresponds to the Mœso-Gothic *uthvo*, the Alemannic *uohta*, *ouht*, *ocht*, *uht*, *uchtenstond*, the Netherland and Frisian *ucht*, Anglo-Saxon *uht*, *uhtentid*. See Rafn's Krákumál or Loðbrókarkviða p. 12, 124, and note 32, 33.

17. The middle of the ótta; called also *hana-ótta*, the cock ótta; or *hana-galan*, cock-crowing; Anglo-Saxon *hancreð*; see note 33.

18. *Sólrenning*, sunrise time; *aabitsmaal* is still known both in Iceland and in the Ferroe Isles: from *ábitr*, *aabit*, refreshment time in summer at the earliest part of the morning.

19. Also in modern Danish *midmorgen*, Swedish *midmorgon*, etc.

20. The earliest breakfast: corresponding to the Frisian *vordard*. This stund is also called in particular districts

Digitized by Google

of Norway *frokostbeel;* see note 21. Corresponding expressions to the ancient *dagmál* are also found in the dialects of the common people in modern Denmark and Sweden.

21. Called also *daguur.* The ancient *dagurðr, dagverðr*, has in the later dialects undergone the greatest alterations, for example it has become among the Norwegians *dul* for *dur.* Otherwise in Swedish it is *dagvard,* in Danish *davre, daver, dover, douer*, in Frisian *daagerd, dauerd, daaerd, dard*, etc.; see note 5.

22. To this there are sundry corresponding terms, in German, Dutch, etc.; see notes 6, 7, 23. In certain districts of Norway this portion of time was also called *halvgaaet til middag.*

23. Otherwise also *hæsdag;* corresponding to the Old-Northern term. See 22.

24. Called also *ondol, ondolsmaal.* Traces of the ancient *undarn (ondarn)* especially as applied to noon or afternoon meal time, midday sleep, etc. are to be found in the peasant dialects in Sweden, Denmark, Germany, the Netherland and Great Britain: viz. in the last mentioned in *aundern, ownder, onederin, orndors, orndinner, orn-supper, orntren*, etc.

25. See above note 9. To this corresponds the British shepherd's *high noon* as applied to 3 o'clock p. m.; the Bavarians *non* and the Westphalians *none* etc. still in use. On the other hand the English *noon* and the Dutch *noen* now signify midday, 12 o'clock. See Sir Henry Ellis's Edition of Brand's Popular Antiquities. I. 457—460. We have otherwise ground for supposing that down to the year 1700 the common people in Denmark called this stund *ögt;* see note 26. It would appear that several expressions among the German nations having reference to holy eves, and which are still in use among the common people,

Digitized by Google

are related to the *cykt*, or *öikt* of the Scandinavians: for example *aecht* in Suabia, *ucht* in Ditmarsch, etc.

26. Also *ögterdags beel*, *ögtebeel*. These and several other words which are of great importance in fixing the time of the day now in question, are to be found collected from the Danish and Norwegian Peasant Dialects in the large Danish Dictionary, 4 Vol. 3 Section, p. 17. O.

27. The Anglo-Saxons called this time of the day *ofer-non*, as the Norwegians in Telemarken still call it *etter-ökt* (for similar etymological grounds). To the Icelandic and Norwegian term there are several corresponding ones in Denmark and Sweden.

28. Among the Scandinavians the late part of the evening commenced here, called *kveld*, *kvöld*, *A. S. cvyld*: in use in the modern dialects.

29. See note 13.

30. The word denotes the expiration or end of the day.

31. Literally the highest night. In some British authors we meet with the expression "noon of the night".

32. This word is also used in the modern Danish and Swedish Dialects.

33. See above note 17.

From a drawing executed by Eggert Olafsen, Biörn Haldorson (in a work entitled Atli, 3 edition, Copenhagen 1834, p. 45—46) has exhibited and explained a plan of a sun dial constructed agreeably to the view now given of the Iceland daymarks, as the only correct one; for the use of the common people of Iceland.

Digitized by Google

KANUT LAVARD, narration historique d'après la saga de Knytlinga, par M. L.-S. Borring.

Le nom islandais de Saga, de même que le mot histoire qui est d'origine grecque, signifie récit des faits donnés pour vrais. Les narrations islandaises qualifiées de ce nom, se divisent en trois classes: *les historiques* qui contiennent des faits vrais; *les mythiques* qui datent du temps fabuleux, et *les aventureuses ou romantiques* dues à un temps plus récent. Quelques auteurs ont prétendu qu'aucune des sagas ne mérite notre confiance, par la raison qu'il y en a où il n'est question que de fables ou d'aventures romantiques, mais des cas particuliers n'autorisent pas un jugement général. Se fonder sur un tel raisonnement, c'est se priver du droit de juger.

On a été généralement d'accord de mettre la saga de Knytlinga au nombre des meilleures sagas historiques. On y traite de la ligne des rois de Danemark qui descendaient d'un certain Knut *(Knútr*, en latin *Canutus*, en danois moderne *Knud)*. L'histoire du Danemark y est racontée depuis l'avènement du premier roi chrétien *Harald Gormson*, l'an 912, jusqu'à l'entière soumission des Vendes poméraniens par *Kanut 6* et l'archevêque *Absalon*, l'an 1184.

Le nom de l'auteur n'est pas connu d'une manière certaine; cependant il y a une très grande probabilité pour attribuer l'ouvrage à *Olaf Thordson*, nommé *Hvítaskáld*, le poète à la chevelure blonde. Cet auteur est connu comme un des Islandais les plus savants de son siècle; il était neveu de l'Hérodote du Nord, de

Digitized by Google

Snorre Sturlason, auteur de Heimskringla, et c'est probablement par les leçons de cet illustre historien que ses facultés acquirent cet heureux développement qui le mit au nombre des poètes et des historiens célèbres du Nord. Dès son enfance il aima les livres; il étudia avec zèle le latin et un peu le grec et l'hébreu pour obéir au désir de ses parents, qui voulaient faire de lui un ecclésiastique; cependant, malgré leurs efforts, son goût pour les sciences prit une autre direction, et il ne parvint que jusqu'au grade de diacre. On ignore l'année de sa naissance, mais il était encore très jeune quand, après la mort de son père *Thord Sturlason,* chef d'un commandement, il entreprit, l'an 1236, un voyage en pays étranger. Il passa quelques années à la cour de Valdemar 2, roi de Danemark, qui l'honora de son amitié et lui fit part de plusieurs faits historiques. Il parle avec beaucoup d'estime du roi, qu'il appelle son maître, dans un ouvrage qu'il fit paraître sous le titre de *Skálda* ou traité de l'art de la poésie, que l'on peut regarder comme la suite de *l'Edda* postérieure de Snorre Sturlason, à la rédaction de laquelle il eut une part très active. Il y raconte aussi que le roi lui apprit un verset qui contenait toutes les lettres runiques, usitées dans ce temps-là. Outre ces ouvrages il a encore composé plusieurs poésies dont nous regrettons de ne posséder que des fragments. De retour en Islande il exerça pendant quelques années, depuis 1248 jusqu'à 1252, la première magistrature de l'île, fonction qui du temps de la république était la plus importante et la plus élevée du pays. Il était du reste d'un caractère paisible, et menait une vie tranquille pendant l'époque agitée de la république. L'établissement d'un collége pour des jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique,

Digitized by Google

fut un des actes honorables par lesquels il signala sa vie active. Il mourut l'an 1259.

La saga de Knytlinga fut traduite en latin par Arne Magnusson, fondateur de l'institution littéraire qui porte son nom. Le texte original, accompagné de cette traduction, fut imprimé à Copenhague sous la direction de Gram, mais la mort de ce savant célèbre, l'an 1748, arrêta la publication de l'ouvrage. Le professeur Moelmann s'en chargea plus tard en y faisant ajouter une table des matières très détaillée, mais il y fallait encore une préface, et pendant que Moelmann promettait de l'écrire, l'ouvrage servait de pature aux rats et aux souris du grenier de l'imprimeur. La mort lui interdit enfin d'y mettre la main l'an 1778, et il n'y eut alors que très peu d'exemplaires échappés à l'outrage du temps et des animaux. La Société Royale des Antiquaires du Nord se chargea par cette raison d'en publier une édition toute nouvelle, qui parut, accompagnée de la saga de Jomsvikinga, comme le onzième volume des anciennes sagas (Fornmanna Sögur) qui contiennent des faits historiques hors de l'Islande, racontés par des Islandais. Cet ouvrage parut en 1828, et une traduction danoise en fut publiée dans le XIe volume des anciennes sagas du Nord (Oldnordiske Sagaer). Une version latine du même ouvrage sera publiée par la Société dans le XIe volume de l'ouvrage, intitulé Scripta historica Islandorum.

Pour faire mieux connaître cette saga si remarquable, nous avons fait choix de la partie de l'ouvrage qui traite de Kanut Lavard, fils d'Éric le débonnaire, roi de Danemark, mort en 1103, et duc de Sleswick, appelé aussi Jutland méridional. Le surnom de *Lávarðr* ou mieux *Láðvarðr*, gardien ou protecteur du pays, répond au titre allemand de *Markgraf* d'où dérivent les noms

de *Marchio*, *Marquis*, etc. etc. Ce titre convenait fort bien à la dignité de *Kanut* qui en qualité de duc de *Sleswick*, était le défenseur naturel de la célèbre muraille dite *Danavirke* (barrière du Danemark). D'autres font dériver ce nom, qui plus tard fut employé dans le sens de seigneur, de *hlaford*, *laford*, mot anglosaxon qui a servi à former le nom moderne de *lord*.

L'oncle de Kanut Lavard était le roi Kanut quatre, qui fut tué par ses sujets révoltés à Odensée, dans l'église de Saint Albain, l'an 1085. Un sort pareil attendait le duc qui portait son nom. Aimé de son peuple, il périt l'an 1131, victime d'un guet-apens. Après sa mort il fut canonisé et reçu au nombre des saints de l'église l'an 1170 ou 1171 par suite des instances de son fils, le roi Valdemar le grand, auprès du pape Alexandre 3. L'anniversaire de sa mort, le 7 janvier, fut célébré dans tout le royaume jusqu'à la réformation, l'an 1536. Il fut surtout regardé comme le saint protecteur de l'île de Sélande, où ses saintes reliques furent gardées dans l'imposante église de la ville de Ringsted. Son culte se répandit jusque dans les contrées étrangères, et l'on peut lire son nom dans le catalogue français des Saints, publié par les savants religieux de la congrégation de Saint Maur à Paris.

Kanut, fils du roi Éric, possédait le duché de Hédéby [1] qu'il avait reçu de son père le roi Éric [2]. Son esprit généreux et affable le rendait cher au peuple, bien que le roi Nicolas et Magnus son fils

---

[1]) Sleswick. *Hédéby*, aujourd'hui *Haddeby*, est le nom d'un village tout près de la ville de Sleswick; c'est dans ce village que la première église chrétienne en Danemark fut construite.
[2]) Éric le débonnaire.

Digitized by Google

fussent plus puissants que lui. Aussi fut-il nommé Kanut Lavard ou Kanut le noble et généreux. Ce qui contribuait surtout à le faire aimer, c'était la générosité avec laquelle il offrit la jouissance de ses biens à tous ceux qui en pourraient avoir besoin, mais ceux qui profitaient de son extrême bonté, ne le faisaient pas avec modération, et comme ses revenus n'augmentèrent pas en proportion de ses besoins, ses moyens de faire du bien diminuèrent beaucoup. Le roi Nicolas et Kanut Lavard n'étaient pas de bonne intelligence, car la faveur dont jouissait Kanut auprès du peuple, excita la jalousie du roi, ainsi que celle de son fils Magnus. On était fâché de voir comment le seul désir de Kanut était une loi à laquelle tout le monde en Danemark se plaisait à obéir. C'était surtout Magnus qui lui en voulait.

Ce ne fut que peu d'années après la mort du roi Éric que l'empereur Henri mourut en Saxe, et son fils qui se nommait aussi Henri, fut élu empereur après lui. Henri était oncle de Kanut, et quand ce dernier apprit la nouvelle de sa mort, et que le fils était devenu empereur, l'envie lui prit d'aller voir son cousin, et, suivi d'un cortége considérable, il alla le visiter. Aussitôt que l'empereur fut informé de l'intention de son cousin, il donna ordre de faire préparer un grand festin en son honneur, et quand enfin il arriva, il lui fit le meilleur accueil. Kanut demeura quelque temps auprès de l'empereur qui lui donna plusieurs preuves honorables de sa haute faveur.

Un jour que Henri et Kanut Lavard étaient à s'entretenir, le dernier dit à l'empereur: „Monseigneur, je suis venu vous voir, afin de vous demander un bon conseil qu'à cause de notre parenté, j'espère que vous ne me refuserez pas; vous êtes à même de soutenir l'honneur dont je jouis, et j'espère que vous me tiendrez

Digitized by Google

compte du sang qui nous lie, plutôt que de me revaloir les faits de mes aïeux: mon duché est menacé d'un grand danger, mais comme je ne voudrais pas me défaire du pouvoir que me laissa mon père, j'ai recours à vous pour connaître votre opinion sur ce que j'aurai à faire." „J'ai appris votre faveur auprès du peuple, lui répondit l'empereur, et je connais la bonne renommée dont vous jouissez partout, mais je trouve qu'il est fort à désirer que vous restiez en possession de votre territoire et de votre dignité. C'est l'usage chez nous, poursuivit l'empereur, comme dans beaucoup d'autres pays, de fermer nos ports et de lever un droit sur tous les navires qui souhaitent d'y aborder, et nous en interdisons l'entrée à quiconque ne paye pas ce droit. Il se peut bien que le peuple qui n'y est pas accoutumé, n'en soit pas d'abord content, mais telle est l'estime que tu as acquise que je suis sûr qu'elle n'en sera pas moindre. Tous les seigneurs puissants des pays voisins, ont introduit cet usage de fermer leurs ports, ce qui non-seulement leur rapporte de grands revenus, mais augmente encore la sécurité du pays. Je vais aussi te donner de l'argent pour que tu puisses mieux relever l'éclat de ta puissance et maintenir l'estime dont tu jouis." Le duc remercia l'empereur du bon conseil, en lui disant qu'il n'était pas difficile de fermer les ports du duché, vu que la nature même du pays s'y prêtait en plusieurs endroits. Ayant ensuite reçu de l'empereur des présents considérables et plusieurs objets d'un grand prix, le duc s'en retourna chez lui.

Le Danemark était à ce temps-là en butte aux invasions des payens, qui pendant presque tout l'été infestaient les côtes, et pillaient les marchands et les autres habitants du pays. De retour dans son duché, Kanut Lavard fit construire deux châtelets sur les deux rives les plus

Digitized by Google

rapprochées du golfe du Sli qui entre à la ville de Hédéby; il y fit encore élever des barrières de bois, munies de chaînes de fer servant à en fermer l'entrée. La garde des châtelets fut confiée à une garnison à qui il donna ordre d'interdire aux navires d'y relâcher avant d'avoir payé le droit d'entrée. Le duc établit sa résidence à Hédéby où il était en sûreté contre toute tentative hostile. L'argent qu'il y amassa fortifia beaucoup son pouvoir, sans que la faveur dont il jouissait en fût moindre. C'était ainsi que la prédiction de l'empereur s'accomplit.

Il y avait alors un homme payen nommé Vidgaut qui demeurait en *Samland*[1]. Il était négociant, possédant une grande fortune, et doué de divers talents. Pour ses affaires de commerce il faisait souvent des voyages dans les contrées le long de la Baltique. Un été qu'il faisait voile vers l'ouest pour la Courlande, il arriva qu'il y rencontra quelques vaisseaux armés, montés par des Courlandais, qui s'approchèrent aussitôt de son vaisseau et firent mine de le vouloir tuer. Comme il n'avait qu'un seul navire, il n'était pas en état de leur tenir tête; il mit donc toutes les voiles dehors, et voulut retourner en Samland, mais les Courlandais qui se mirent aussitôt à le poursuivre, lui coupèrent le chemin de son pays. Il ne lui resta alors que deux moyens, ou d'attendre leur rencontre et de tenter l'issue d'un combat, ou de se sauver en faisant force de voiles pour les pays chrétiens. Quoique ni l'une ni l'autre de ces deux conditions ne fussent selon son gré, il se décida à prendre le large et à tâcher de gagner le Danemark. Il avait entendu dire que Kanut Lavard était un noble seigneur qui recevait avec bonté

[1]) Contrée voisine de la Courlande qui fait partie de la Prusse orientale.

Digitized by Google

tous ceux qui venaient le voir; il espérait par conséquent être bien accueilli chez lui, comme tant d'autres l'avaient déjà été. Il dirigea donc sa course vers Hédéby, et atteignit bientôt le golfe, mais le trouvant fermé, il cria à la garde qui était dans le châtelet, qu'il souhaitait d'entrer dans le port. La sentinelle lui demanda qui il était, à quoi il répondit: „Je me nomme Vidgaut." — „Kanut Lavard, lui répliqua la sentinelle, ne nous a pas ordonné d'ouvrir l'entrée du port à des gens que nous ne connaissons pas." — „Ne crains rien, mais ouvre la barrière, mon brave homme, repartit Vidgaut; je viens faire visite à Kanut, et je te promets de répondre pour toi, si le duc t'en fait des reproches." — „Voilà ce qui est bien dit", s'écria la sentinelle; les barrières s'ouvrirent aussitôt, et Vidgaut alla jeter l'ancre dans le port, après quoi il se rendit auprès du duc. Celui-ci demanda qui il était, à quoi Vidgaut répondit qu'il était de Samland. „J'ai entendu parler de toi, répondit Kanut, et l'on m'a dit que tu es payen." — „C'est vrai, dit Vidgaut, je le suis." — „Eh bien, lui dit le duc, de deux choses l'une, ou il faut adopter le christianisme et vous faire baptiser, vous et votre suite, et vous serez alors les bien venus chez moi, ou il faut que vous vous prépariez à tout ce qui peut arriver." — „Ne vaut-il donc pas mieux, fit Vidgaut, que nous choisissions la meilleure condition qu'on nous propose. Quant à moi, j'adopterai volontiers la nouvelle croyance pour jouir ensuite de votre bon accueil." Ils reçurent alors le baptême et passèrent l'hiver chez Kanut Lavard qui les traitait avec bonté. Vidgaut voyait souvent le duc qui aimait à s'entretenir avec lui, comme c'était un homme plein d'esprit qui avait beaucoup à raconter de ses nombreux voyages. Le duc lui faisait beaucoup de questions sur les contrées

Digitized by Google

autour de la Baltique, dont il lui donnait beaucoup de détails.

Quand Vidgaut eut passé tout l'hiver chez Kanut Lavard, dont il gagna toute la confiance, le duc le pria de faire route vers l'est jusqu'en *Holmgard*[1], et de se charger de la mission de demander en mariage pour lui la princesse *Ingeborg*, fille du roi Harald. „Seigneur, lui dit Vidgaut, il y a une chose qui me met en état de me charger de votre mission; c'est que je ne manque pas d'argent, mais sous tant d'autres rapports je ne me sens pas capable de m'en acquitter; cependant si vous insistez, je regarderai comme mon devoir de vous servir dans ceci comme dans tout ce que vous exigerez de moi." — Le duc le remercia en lui disant qu'il s'était adressé à lui dans cette affaire parce qu'il ne connaissait personne de tous les habitants de son duché qui fût mieux fait pour s'en charger, tant à cause de son esprit que pour son activité. On s'occupa alors des préparatifs du voyage, et quand le jour du départ arriva, Vidgaut adressa ces paroles au duc: „Monseigneur, vous m'avez honoré pendant cet hiver de tant d'estime et d'amitié, que je ne saurais vous en prouver ma reconnaissance autant que je le désire. Cependant je vous prierai d'agréer de ma part quarante sacs de fourrures contenant chacun cinq paquets de quarante pièces." Le duc le remercia du cadeau en lui assurant que jamais il n'avait reçu de cadeau plus précieux.

---

1) Nom par lequel on désignait d'abord le pays situé entre les lacs du Ladoga et de l'Onéga, qui à cause des fleuves, des lacs et des marais dont il est entouré, ressemble à une île (*hólmr* en langue du Nord); plus tard le nom fut appliqué à tout le pays entre le Ladoga et la Mer Blanche. Par la ville de *Holmgard* on entendait la ville de *Novogorod* que *Rurick* fit construire sur la rivière du *Volchow*.

Digitized by Google

Vidgaut fit alors voile avec sa suite, et continua son voyage vers l'est sans s'arrêter avant d'arriver à Holmgard où résidait le roi Harald.

A l'aide de son argent il se procura accès auprès du roi qui lui fit bon accueil, car Vidgaut était un homme bien renommé, beau parleur et versé dans plusieurs langues. Il fit connaître sa mission au roi, et plaida sa cause avec prudence. „Tout le monde, dit-il, est d'accord que Kanut Lavard n'a pas son pareil ni en Danemark ni dans les autres pays. Sa famille vous est déjà connue, et ce mariage vous fera honneur et gloire." — „Ton discours, lui répondit le roi, est beaucoup en sa faveur, et si ce que tu nous dis est vrai, l'affaire sera bientôt terminée." — „Monseigneur, dit-il, jamais vous ne trouverez que j'ai trop dit; l'éloge que je fais de lui est devenu populaire; tout le monde convient que Kanut Lavard est bien supérieur à tous ses contemporains en Danemark et dans les autres pays du Nord." — „Eh bien, dit le roi, comme nous savons que tu aimes la vérité et que ton nom est bien famé, et comme nous avons autrefois entendu parler de Kanut Lavard, nous nous occuperons de ta demande, mais il nous semble que le duché qu'il possède en Danemark n'a que peu d'étendue." — „Mais, dit Vidgaut, mon maître a ce qui vaut bien mieux." — „Qu'est-ce que c'est donc?" demanda le roi. — „Ce sont des vertus, Monseigneur, repartit Vidgaut; en cela il est bien supérieur à la plupart des hommes, et cela vaut bien mieux que beaucoup de trésors et de grands pays." Le roi en parla alors à sa fille, et demanda l'avis de ses conseillers après les avoir informés de l'état de l'affaire. Ils approuvèrent tous le mariage, et quand Ingeborg y eut consenti, il fut résolu qu'elle épouserait Kanut Lavard. L'affaire étant ainsi terminée,

Digitized by Google

Vidgaut retourna en Danemark et fit part à Kanut de la bonne issue de sa mission. Le duc Kanut le remercia du service qu'il lui avait rendu, et commença à s'occuper de sa noce. Au temps convenu le roi Harald fit partir de Holmgard sa fille la princesse Ingeborg avec une suite superbe, et quand elle arriva en Danemark, le duc, ainsi que tout le peuple, lui fit le plus bel accueil, et leur noce fut célébrée avec beaucoup de pompe et de joie. (Ils eurent quelques enfants dont on fait mention dans la Saga.)

Magnus, fils du roi Nicolas, fut élevé à la cour de son père. Il était de tous les Danois le plus grand et d'un caractère très affable, cependant Kanut Lavard était le plus affable de tous, et le plus aimé du peuple, mais le roi Nicolas et son fils Magnus, lui étaient supérieurs en pouvoir. Cependant la popularité de Kanut produisit de la froideur entre lui et le roi Nicolas. Celui-ci et son fils lui portèrent envie à cause de son affabilité et du grand nombre de ses adhérents. Le prince Magnus épousa la princesse Rikissa, fille de Burislaf, roi des Vendes; ils eurent deux fils, nommés Kanut et Nicolas. Magnus était toujours entouré d'une troupe nombreuse; il vivait le plus souvent à la cour de son père, mais quelquefois chacun d'eux avait sa résidence particulière. Sa force le rendit très renommé, et tout jeune il était développé sous tous les rapports; aussi fut-il surnommé Magnus le fort.

Kanut Lavard quitta encore une fois ses états pour visiter son parent l'empereur Henri, et dès que celui-ci fut informé de son départ du Danemark, il ordonna une grande fête en son honneur, et lui fit le meilleur accueil. Un jour l'empereur dit au duc: „J'ai appris avec plaisir que tout le monde est d'accord pour faire ton éloge, car tous ceux qui ont entendu parler de toi et qui ont du jugement, assurent que personne n'est aussi affable que toi." —

Digitized by Google

„Je puis me vanter de ce bonheur, il est vrai, répondit le duc, mais je vous en ai des obligations puisque vous m'avez aidé de vos conseils et de votre soutien." — Le duc fit alors apporter les fourrures dont Vidgaut lui avait fait cadeau; puis il s'adressa à l'empereur en disant: „Je vous prie, Monseigneur, d'agréer cette preuve de ma reconnaissance, quoique ce ne soit rien en comparaison de ce que je vous dois." — Après avoir considéré le cadeau, l'empereur l'en remercia en lui disant: „J'ai bien reçu des cadeaux plus précieux, mais aucun ne m'a fait plus de plaisir." — Le duc resta long-temps auprès de l'empereur qui l'aimait beaucoup et l'accablait de bonté, et quand le temps arriva où le duc voulut retourner chez lui, l'empereur lui offrit beaucoup d'objets précieux en ajoutant: „aussi long temps que Dieu me prête vie, tu ne manqueras jamais d'argent, et pour les cadeaux que tu m'as offerts, je souhaite de t'en prouver ma reconnaissance: je te donnerai des habits dont on n'a vu les pareils ni dans ton pays ni dans bien d'autres, et aussi long-temps que tu conserveras ces habits, j'espère que le bonheur t'accompagnera et que la prospérité se répandra dans ton pays; mais je te prierai, continua-t-il, de ne jamais t'en séparer, car le jour où tu ne les auras plus, je craindrai que la chance ne se tourne et que le bonheur ne te quitte." C'était le costume de parure de l'empereur qu'il lui offrit, et ces habits étaient brodés en or et d'une grande richesse. Le duc le remercia de ces dons et de toutes les marques d'honneur qu'il lui avait données. Il retourna ensuite dans son pays où il continuait à jouir de l'amour de ses sujets. L'empereur mourut peu de temps après le départ du duc, et l'on disait que le costume d'honneur que l'empereur avait offert à son parent Kanut Lavard, avait cela de particulier que ceux qui s'en privaient, ne vivaient pas long temps. Ce fut

Digitized by Google

Ljodgeir, duc de Saxe, plus tard nommé *Lotaire*, qui succéda à Henri dans le gouvernement de l'empire.

Kanut Lavard était, comme nous l'avons déjà dit, d'un caractère si affable que tous les hommes de bien du Danemark l'aimaient autant que le roi Nicolas et son fils Magnus, mais ces deux derniers en furent très mécontents, et l'envie qu'ils lui en portaient, se changea en haine contre lui et plusieurs de ses amis. Dès que Kanut Lavard s'en aperçut, il pensa à ce qu'il y pourrait faire, et y ayant bien réfléchi, il trouva qu'il n'avait pas à se reprocher la moindre offense envers ses parents. Le roi Nicolas et son fils Magnus arrivèrent peu après dans le Jutland méridional; Kanut, accompagné de quelques-uns de ses hommes, se rendit aussitôt auprès d'eux, et ils lui firent un très bon accueil. „C'est le but de mon arrivée, leur dit Kanut, de vous inviter à une fête, car je souhaite que nous nous voyions souvent, que nous soyons bien ensemble comme cela sied aux parents, et que nous empêchions les mauvaises langues de détruire notre bonne intelligence." Ils répondirent aussitôt qu'ils accepteraient avec plaisir l'invitation, et que rien n'empêcherait que leur amitié ne fût continuée. Kanut Lavard reprit alors le chemin de Hédéby, et donna ordre de faire les préparatifs de la fête qu'il devait donner en l'honneur du roi Nicolas et de son fils Magnus. Les invités arrivèrent au temps convenu, et la fête qu'on leur avait préparée, était on ne peut plus magnifique. Quand le jour fut arrivé où ils voulurent s'en retourner, le duc remercia le roi Nicolas de l'honneur de sa visite, et lui fit des cadeaux d'un très grand prix. Il alla ensuite à Magnus et lui adressa ces paroles: „Mon cousin Magnus, voici le costume que m'a offert mon parent l'empereur Henri: je t'en ferai cadeau maintenant dans le désir de resserrer

entre nous les liens de famille et d'amitié; je t'offre ce que je possède de plus précieux, mais je le fais de bon coeur parce que ces habits te sieront bien, et que j'espère que tu m'en voudras du bien.“ Magnus se revêtit alors du costume, et tous ceux qui le voyaient, convinrent qu'on ne trouverait pas d'homme plus beau et plus imposant que lui. Ils ajoutèrent qu'une telle preuve d'amitié mériterait bien d'être appréciée. Le roi Nicolas et son fils Magnus remercièrent le duc de tous les témoignages d'honneur qu'il leur avait prodigués dans cette fête, ainsi que des cadeaux magnifiques qu'il venait de leur offrir; et avant de s'en aller, ils l'invitèrent à venir célébrer la fête de noël chez eux pendant l'hiver; il accepta l'invitation avec reconnaissance, et les parents se séparèrent avec beaucoup de protestations d'amitié. Le roi Nicolas voulut pendant cet hiver célébrer la fête de noël dans la ville de Ringsted au centre de l'île de Sélande. Kanut Lavard vint avec quelques hommes à cette fête comme il l'avait promis, et il passa le noël chez le roi Nicolas. La fête était brillante, et c'était à qui des trois parents se donnerait le plus de preuves d'amitié. Quand le dernier jour de la fête arriva, le duc dit qu'il voulait s'occuper des préparatifs du départ, mais le régal de ce jour-là fut le plus somptueux, et tous les hommes du duc s'y enivrèrent. „Monsieur, dit alors Magnus à Kanut, quoique les dons que nous t'offrons ne répondent pas à ce qui t'est dû, nous te dirons que jamais nous n'oublierons ceux que tu nous as faits; je te donnerai quarante chevaliers armés de pied en cap." L'armure d'un chevalier valait, dit-on, huit marcs en or. Le duc remercia Magnus en lui assurant que son don était généreux et considérable. Le jour s'écoula, mais la troupe des chevaliers que Magnus voulut lui offrir, n'arriva pas, parce qu'ils n'habitaient pas

Digitized by Google

tous le même lieu. „Eh bien, dit alors le duc, nous irons en avant et nous attendrons la troupe dans le lieu qu'il te plaira de nous déterminer." — „Soit, mon cousin, dit Magnus, je t'accompagnerai en chemin, et je ne te quitterai que lorsque la promesse que je t'ai faite, s'est accomplie." — „Monsieur, dit le duc, tout va se faire comme tu l'as ordonné, j'en suis sûr, mais ce sera toujours un grand honneur pour moi que d'être accompagné de toi." — Kanut Lavard embrassa alors son parent le roi Nicolas, et d'autres qui lui étaient chers. Puis ils montèrent à cheval et s'en allèrent. Le chemin les conduisit à travers une forêt où il y avait une grande clairière; dès qu'ils y arrivèrent, Magnus les invita à mettre pied à terre pour attendre les chevaliers, qui, disait-il, ne tarderaient pas à venir. Ils firent ce qu'il leur proposa de faire; ils descendirent de cheval et s'assirent dans la place, mais plusieurs de ceux qui étaient descendus, s'endormirent aussitôt, tant ils avaient bu dans la journée. Kanut Lavard était assis sur un tronc d'arbre abattu, et son parent Magnus, qui était vêtu d'un manteau bleu, était à côté de lui. On aperçut alors un homme qui sortit du bois, et quand il arriva à la clairière où ils s'étaient assis, il ôta le manteau dont il était vêtu, en arracha une des manches, et, sans mot dire, il retourna en courant dans le fond de la forêt. „Mon cousin, demanda Kanut à Magnus, que crois-tu que cela signifie, on dirait que c'est un signal." — „Je ne le sais, Monsieur, dit Magnus, je pense que ce n'est rien; crois-tu peut-être qu'on y cache quelque chose?" — „Je soupçonne, repartit le duc, que c'est un signal pour avertir quelques-uns qui ne sont pas loin de nous; peut-être est-il venu dans la forêt une troupe ennemie qui nous en veut?" — „Ce n'est guère possible, mon cousin, dit Magnus, car tu es trop aimé pour que l'on

Digitized by Google

songe à te faire du mal." — Le duc s'adressa alors à Magnus en lui mettant la main sur l'épaule: „Mais dis-moi, mon cousin, pourquoi as-tu mis la cuirasse si tu ne veux que m'accompagner." — „Par la raison, dit Magnus, que je ne suis pas aussi aimé que toi, mon cousin." — Comme ils parlaient ainsi, des cornes se firent entendre de tous les coins de la forêt, et des gens armés en sortirent en grand nombre. A la tête de la troupe était un homme, nommé Henri le boîteux, qui était fils de Suénon, petit-fils du roi Suénon Ulfson et cousin de Kanut Lavard; mais toute cette rencontre était un guet-apens, conçu par le roi Nicolas et son fils Magnus. Quand le duc vit que la troupe qui sortit de la forêt, s'avançait vers eux avec un air hostile, il demanda, „comment, mon cousin Magnus! commandes-tu à cette armée?" — Magnus s'éloigna aussitôt en disant: „Peu t'importe, quel en est le chef, tu vas voir qu'elle est assez forte pour se mesurer avec toi." En disant ces mots il courut joindre la troupe de Henri le boîteux. — „Que Dieu te pardonne, mon cousin! s'écria le duc, si tu médites un crime; moi, je te pardonnerai." — Magnus et Henri le boîteux attaquèrent alors avec impétuosité Kanut Lavard; celui-ci et ses gens firent une résistance vigoureuse, aussi la lutte fut-elle très acharnée, mais elle était trop inégale, car il y avait dix contre un, et le duc et ses hommes qui ne soupçonnaient aucune tentative hostile ce jour-là, n'y étaient pas préparés; plusieurs d'entre eux qui s'étaient endormis, étaient tellement ivres et vaincus de sommeil qu'ils ne s'éveillèrent que sous les coups de lances qui les percèrent de part en part. Kanut Lavard y laissa la vie; la plupart s'accordent à dire, que c'était Henri le boîteux qui lui porta le coup de mort. Là périrent la plupart des gens du duc; cependant avant de mourir il eut lui-même le temps de

Digitized by Google

recommander son âme à Dieu. Quant aux gens de Magnus et de Henri, il n'y en avait que très peu de tués. Quand cet évènement fut connu en Danemark, chacun pleura la mort de Kanut, mais Nicolas et son fils Magnus furent depuis ce temps détestés au point que personne en Danemark ne voulut plus faire des voeux pour eux, et même ceux qui leur avaient été dévoués autrefois disaient, comme c'est vrai, que c'était une lâcheté inouïe; aussi n'y eut-il plus de brave qui voulût les servir. Le corps de Kanut Lavard fut conduit à Ringsted, où il fut enterré, et c'est maintenant un vrai saint qui fait de nombreux miracles dont on fait grand cas. L'anniversaire de sa mort est le lendemain du 13e jour de la fête de noël, et l'on dit la messe pour lui dans tout le Danemark le lendemain de la messe de Jean Baptiste, car c'est ce jour-là que ses saintes reliques furent enlevées au sein de la terre. La forêt où il fut tué, porte encore le nom de Lavard, et les Danois racontent que le lieu où Saint Kanut Lavard trouva la mort est, en été et en hiver, couvert d'une belle verdure qui ne se flétrit jamais.

DIE ZÜGE DER DÄNEN NACH WENDEN.

EINE HISTORISCHE DARSTELLUNG VON N. M. PETERSEN.

Übersetzt von C. DIRCKINCK-HOLMFELD.

DRITTER ABSCHNITT.

ZÜGE NACH WENDEN VOR WALDEMAR DES ERSTEN ZEITEN.

Aus der Sagenzeit dänischer Geschichte hat man zwar einige Nachrichten von Zügen der Dänen nach Wenden

und ihren Eroberungen daselbst; aber die Berichte sind theils unzuverlässig, theils betreffen sie einzelne Wikingzüge, ohne besondern Zweck und Plan. Die erste etwas bestimmte Nachricht ist aus der Zeit Harald Hildetands, von welchem Könige Saxo berichtet, er habe Wenden bezwungen. Einige meinen, er habe sich allda (680) Landstriche mit Hilde, der Tochter eines Königs Hildebrand, erheirathet; dieser aber war König in Reidgotland, unter welchem Namen die Alten wohl nie wendische Lande, sondern Jütland, höchstens einen Theil Holsteins verstanden haben. Es ist dies auch nur eine Conjectur Suhms, der mit zu grosser Willkühr eine Lücke in der alten Handschrift des Sögubrots ohne andern Grund ausfüllte, als unter Voraussetzung, dass Harald Hildetand wirklich Besitzthümer in Wenden hätte [1]. Dies scheint aus der Übereinstimmung der Nachrichten Saxos und der Isländer zu folgen: „Jomser (Jomsburger, Jomswikingen) hätten unter Harald Hildetands Banner, als dessen Unterthanen, in der Bravallaschlacht gekämpft." Es werden sogar mehrere dieser Joms-Helden genannt, und es wird erzählt, ein Heldenweib (Skjoldmö) habe ein grosses Wendenheer angeführt [2]. Diese Nachrichten Saxos und der Isländer gründen sich doch nur auf Bruchstücke eines alten Gedichts, welches eine Nachahmung eines ähnlichen Gedichts von der grossen Hunnenschlacht gewesen zu sein scheint, welches Saxo unter König Frode und die Hervarar-Saga, nach alten Sagen, jeder in seiner Weise, ausführen — und in jenem Bruchstück von der Bravallaschlacht werden Kämpfer genannt, die erst später in der grossen Schlacht unter Harald

[1]) Sögubrot af fornkonúngum, Cap. 5, in Rafn's Fornaldar-Sögur Norðrlanda Th. 1. Suhms Danm. Hist. I, 497—98; cfr. Krit. Hist. II. 263. Vedel-Simonsen om Jomsborg, S. 51. — [2]) Saxo lib. 8, S. 144. Sögubrot, Cap. 8.

Schönhaar im Hafursfjord als historische Personen vorkommen. Wir befinden uns hier also im Sagencyklus und können den Nachrichten keinen gewissen geschichtlichen Werth beilegen.

Dass Gorm der Alte, da er das dänische Reich mit Waffenmacht zusammenbrachte, auf seinen Zügen an die südlichen Gränzen auch wendische Lande berührt und einige, wenn auch kurzdauernde, Eroberungen in Wenden gemacht habe, ist nicht unwahrscheinlich und wird durch eine alte geschichtliche Quelle bestätigt. Unrichtig aber ist es, seine Bezwingung der Könige Gnupa und Silferskalle (Silberstirn) hierauf zu beziehen; denn von diesen Königen heisst es ausdrücklich[1], „dass sie in dem Theile Dänemarks regierten, der damals Reidgotland hiess, jetzt aber Jütland genannt wird." Es sind hiemit, wie oben bemerkt, nur Länder innerhalb Dänemarks Gränzen gemeint, wo Wenden nie gewohnt haben.

2. Dass aber zu dieser Zeit die wendischen Lande längs der Ostsee von Nordbewohnern bereits besucht und zum Theil erobert wurden, wird durch zwei wichtige, genugsam bekannte Begebenheiten bekräftigt. Die eine ist Ulfsteins Fahrt von Hedeby (Schleswig) nach der Mündung der Weichsel; die zweite Gottfrieds Zug nach Rerek, die Verwüstung dieser Stadt und die Übersiedelung ihrer Kaufleute nach Schleswig[2]. Es wurde hiedurch die Ansiedelung dänischer Wikingen an einem der wichtigsten wendischen Orte, ja sogar die Stiftung des im Norden so berühmten Wikingstaats Jomsburg vorbereitet. Die Lage desselben war so bequem, als möglich, fast in der Mitte der wendischen Lande, von wo aus der Ost und West

---

[1]) Olafs Saga Tryggvasonar, C. 63. (Fornm. S. 1.). Allgem. Welthistorie Th. 52, S. 53. Suhms Danm. Hist. I. S. 402. — [2]) Rask's Samlede Afhandl. I. S. 322. Suhms Danm. Hist. II. S. 12.

14*

Digitized by Google

der Freibeuterei gleich offen lagen, eingeschlossen und beschützt von der einen Seite durch einen engen Fluss, von der andern durch einen grossen See, öffnete sich ihm nach geringer Fahrt die ganze Ostsee. Die Gründung Jomsburgs wird einstimmig in die Zeit Harald Blauzahns gesetzt; dagegen ist man über den Stifter nicht einig. Man möchte annehmen, dass jener Harald den Grund einer befestigten Burg legte, Palnatoke die Anlage vollführte, die Burg erweiterte und stärker befestigte und einen scheinbar von Dänemark abhängigen, in Wahrheit aber unter jedem tüchtigen Hauptmanne freien Wikingstaat, mit eigenen Wiking-Gesetzen, stiftete. Die nordischen Quellen nennen den wendischen Fürsten, welcher Herr dieses Landstrichs war, Burislav *(Búrislafr konúngr í Vindlandi)*, also Boleslav. Die Nordbewohner, der ältern Geschichte dieser Lande wenig kundig, haben auf ihren Burislaf bezogen, was man von dem polnischen Könige Miseko und dessen Sohn Boleslav erzählt, welcher letztere wieder mit dem böhmischen Boleslav verwechselt worden, der 955 mit Otto I. an dem Zuge wider die Ungarn Theil nahm und im folgenden Jahre als Anführer von Rügern die Uckerwenden überfiel. Es muss mithin dieser schon vorher seine Eroberungen bis nach Rügen ausgedehnt, jedenfalls mit Miseko gestritten haben, und man begreift sonach, wie die Isländer ihn leicht mit Misekos gleichnamigem Sohn verwechseln konnten, mit welchem die Nordmänner nachher in nähere Berührung kamen [1]. Nach der Jómsvíkinga-Saga, die ihren Helden stets hervorzuheben sucht, hat Burislav dem Palnatoke den District *(fylki)* in Wenden, Jom genannt, abgetreten, worauf der

[1]) Olafs Saga Tryggvasonar C. 58. Vedel-Simonsen S. 103, 143. Torfæi Trifol. hist. S. 131. Suhm, III., S. 62, 199. Allgem. Welthist. Th. 52, S. 53-54.

Bericht von der Anlage der Seeburg u. s. w. folgt. Der Bericht Saxos ist hier aber unstreitig vorzuziehen. Dieser erzählt: Harald Blauzahn bemächtigte sich Wendens, oder richtiger eines Landstrichs daselbst, und liess unter Anführung eines schwedischen Prinzen Styrbjörn, der bei ihm Zuflucht gefunden hatte, bei Julin, dem berühmtesten Ort dieser Landschaft eine Feste anlegen *(competentia militum præsidia apud Julinum, nobilissimum illius provinciæ oppidum, collocavit).* Eine Stadt Julin bestand hier also schon, und König Harald legte nur eine oder mehrere Burgen an, welche den auf der Ostsee schwärmenden Dänen als Zuflucht dienen konnten. Ein mehreres wird die Burganlage nicht gewesen sein. Ähnliches meint gewiss Svein Aagesen, erzählend, „Harald Blauzahn sei auf seiner Flucht von Dänemark nach Wenden gekommen und habe allda zuerst die Stadt Hyumsburg gegründet". Der Erzähler war selbst ein Augenzeuge der spätern Zerstörung dieser Stadt durch Erzbischof Absalon. Ein landflüchtiger König konnte offenbar keine ganze Stadt anlegen; wohl aber eine Burg, auf welche des Erzählers Ausdruck „*mœnia*" passt. Hiemit stimmt auch die Knytlinga, die demselben Harald ein grosses Jarlsreich in Vindland beilegt, wo er Jomsburg anlegen liess und eine grosse Menge Krieger hineinlegte, denen er Sold und Gesetze gab, die das Land für ihn bezwangen, des Sommers umherzogen, des Winters aber daheim blieben, und Jomswikingen genannt wurden[1]. Bis dahin ist von Palnatoke keine Rede; er hielt sich entweder in Fühnen, seiner Geburtsinsel, auf, oder war auf Zügen nach Götland oder nach Bretland (Wales), von wo er erst nach dem Tode seiner Frau heimkehrte, und dann erst seine Gedanken auf Vindland

[1]) Jómsvíkinga Saga c. 23 (Fornm. S. XI.) Saxo, lib. 10 S. 182. Svein Aagesen bei Langebek I. S. 51. Knytlinga, c. 1.

Digitized by Google

richtete [1]. Dagegen besuchten andere Kämpen, auch Isländer, den kleinen Wikingstaat zu Jomsburg vor dieser Zeit und liessen sich in denselben aufnehmen. Unter diesen wird besonders Björn Asbrandson, nach seinem Geburtsort auf Island Breidwikingakappe oder der Kämpe von Breidwik genannt, erwähnt; während er sich in Jomsburg aufhielt, wurde es von dem schwedischen Prinzen Styrbjörn dem Starken eingenommen, den die Jomswikingen nachher auf seinem Zuge nach Schweden begleiteten, um welches kämpfend, er in der Schlacht wider Erich den Siegreichen *(sigrsæl)* auf Fyriswall fiel. Auch bis zu dieser Begebenheit wird Palnatoke nicht genannt. Es heisst aber, Björn Breidwikkämpe sei aus der Schlacht auf Fyriswall entkommen und in Jomsborg bei den Jomswikingen geblieben, solange Palnatoke gelebt habe [2]. Dieser Bericht bringt auch einiges Licht in die Zeitrechnung. Der durch seine Reise nach Dublin bekannte Kaufmann, Thorodd von Medalfellstrand, kam nämlich nach Island und besuchte Snorre Gode (den Priester) auf Helgafell im Herbst (981) kurz nach Thorbjörn Digres (des Dicken) Tod. Im Frühjahr darauf zog Thorodd nach einem Hofe Frodau, nachdem er Thuride, die Schwester Snorre Godes, geheirathet hatte. Björn Asbrandson, der dem Gerüchte nach ihr Liebhaber war, besuchte sie dort und wurde von Thorodd, von dessen Begleitern er zwei tödtete, angefallen; wegen dieses Todtschlags wurde er auf dem Thorsnesding auf drei Jahre Landes verwiesen. In diesem Sommer, 982, zog er auswärts, erst nach Dänemark, dann nach Jomsburg, also 982—83. Den Zug nach Schweden, wo Styrbjörn

---

[1]) Knytlinga, C. 14-23, cfr. Vedel-Simonsen S. 95. Suhm, III., S. 167-170. — [2]) Eyrbyggja Saga C. 29. Knytl. C. 2.

983 oder 984 fiel, zehn Jahre vor Erich des Siegreichen Tod[1], kann er damals mitgemacht haben. Hat Styrbjörn bei der Anlage Jomsburgs mitgewirkt, so möchte diese in die Jahre 979 und 980 fallen[2]. Harald Blauzahns Zug nach Norwegen, 982, an welchem die Jomswikingen Theil nahmen[3], fällt auch in die Zeit, da Styrbjörn ihr Häuptling war. Die Zeitrechnung stimmt daher mehrseitig überein. Nach Styrbjörns Fall war Jomsburg eine Zeit lang ohne Haupt. Olaf Tryggvason mag es nebst andern Burgen eingenommen haben; denn er war mit Geira, Tochter Burisleifs (des polnischen Boleslav) vermählt, die eine wendische Küstenstrecke beherrschte; für diese hatte er mehrere Orte in Wenden erobert. Odd Munk nennt ausdrücklich Jomsburg unter diesen Burgen. Es müsste dies um die Zeit 986 geschehen sein. Da jener Erzähler aber die einzige Quelle eines Berichts ist, der sonst keine Bestätigung findet, und er leicht versucht sein könnte, den berühmten Namen Jomsburg einzuflechten, so ist es gewiss verlorene Mühe, die Zeitrechnung und die Begebenheit selbst, die Zerstörung und Wiederaufbauung der Burg näher ergründen zu wollen[4]. Die grösste Berühmtheit erlangte der Staat der Wikingen unter Palnatoke, der ihn zu einem Damm gegen das Christenthum machen wollte. Doch auch über die Zeit dieser Neugründung und seines Todes herrscht Dunkel. Nimmt man an, dass Harald Blauzahn 985 starb, so mögen die Palnatokeschen Gesetze um 988—89 gegeben sein. Björn Breidwikkämpe gieng 996 zurück nach Island, als Palnatoke, diesem Berichte

---

[1]) Eyrbyggja, C. 29. Olafs S. Tryggvas. C. 38, cfr. Suhm III. 163, 169, 265. — [2]) Suhm III. 163-164. Vedel-Simonsen S. 73. — [3]) Suhm III. 150-151. Vedel-Simonsen S. 95-96 und die von ihm citirten Stellen. — [4]) Olafs Saga Tryggvas. von Odd Munk, C. 8. Fornmanna Sögur Vol. X. Vedel-Simonsen S. 103-105.

Digitized by Google

nach, bereits verstorben war[1]. Lange kann er dem Wikingstaat nicht vorgestanden haben. Wenige Jahre genügten, bei solchen Gesetzen, als er gab, und unter solchem Häuptling, einen Seekämpenstaat zu stiften, der unter eben so tüchtigen Nachfolgern ein Schrecken auf dem Meere werden musste. Sein Zusammenhalten und Ruhm beruhte auf der Persönlichkeit des Anführers; unter dem schwachen, feigen Sigwald, den Palnatoke sich zum Nachfolger erkor, fand der berühmte Zug nach Norwegen gegen Hakon Jarl, Statt, auf welchem die Kraft der Wikingen gebrochen wurde. Ein Staat, der ein Damm wider das Christenthum sein wollte, und also dem Geiste der Zeit widerstand, konnte nicht von Dauer sein.

Die dänischen Könige behielten indess ihre Herrschaft in Wenden und behaupteten sie auch über Jomsburg. Knut der Grosse (eigentlich der Mächtige) setzte seinen Sohn Svein dahin als Haupt. Unter Magnus dem Guten wollten die Wenden sich der dänischen Herrschaft entziehen; er aber zog hinüber, nahm die Burg ein und verheerte das Land umher. Erich Eiegod hatte schon als Prinz in Vindland geheert, und erklärte als König alles Land für sein Erbe, was die Dänen dort seit Svein Tveskjæg (Doppelbart) besessen hatten. Da Jomsburg oder Julin eine Zufluchtstätte für alle missvergnügten Dänen ward, so zog der König hinüber, belagerte und eroberte es. Gleiches geschah unter König Nicolaus; nachher wird Julin oder Jomsburg oft als Ziel der Züge Waldemar des Ersten genannt[2]. Es wird hieraus klar, dass die Dänenkönige seit Harald Blauzahn sich die Herrschaft über eine Burg mit unterliegendem Lande in Wenden zueigneten, welche Burg erst

---

[1]) Eyrbyggja-Saga C. 40. Vedel-Simonsen, S. 136, 143. —
[2]) Heimskringla II., S. 383; III. S. 30. Knytl. C. 22, 70, 76. Saxo, S. 225, 235.

durch Wikingzüge erhalten wurde, nachher aber bestimmt war, die Wenden von ihren Seeraubzügen abzuhalten; — dass aber diese Herrschaft weder ununterbrochen, noch von Dauer war. Die Kriege und Streitigkeiten im Norden selbst mussten es den Wenden leicht machen, die Burg mehrmals einzunehmen, bis sie endlich ganz in ihre Hände fiel, von welcher Zeit an sie hinwiederum das stete Ziel der Züge der Dänen ward.

3. Das Christenthum fand bei den Wenden schwierige Ausbreitung, theils wegen ihres Charakters, theils wegen der Unterdrückung und Habsucht der Sachsen. Unter dem Sachsenherzog Bernhard II. gieng die früher milde Behandlung der Wenden insbesondere in Härte über. Aufstände, Verheerungen, die sich mehr und mehr der dänischen Gränze näherten, waren die Folge. Der Obotritenfürst Mistevoi verband sich zwar mit dem Herzog und verlangte eine Verwandte desselben zur Ehe; da sie ihm aber mit Hohn verweigert wurde, rief er die Wenden auf, durchzog das Land, riss die Kirchen nieder, erschlug die Priester und verwüstete Hamburg. Die Wenden zwischen der Elbe und der Oder, die unter den Ottonen dem Christenthum gehuldigt hatten, fielen nun ab (1013) [1]. Es geschieht auch eines andern Wendenzuges wider die Dithmarscher Erwähnung, dessen Zeitpunkt jedoch schwerlich zu bestimmen. Sie überschwemmten die ganze Geest von Krumstedt bis Nordharstedt; Graf Siegfried von Stade, der die Herrschaft über Dithmarschen behauptete, zog aus dem, vom hamburgischen Erzbischof Unwan befestigten, Meldorp über Windbergen nach Süderharstedt, ihnen in den Rücken zu fallen. Die Wenden aber hatten Kundschaft davon erhalten, verbargen sich in

[1]) Helmold, I. 16. Adami Br. H. eccl. II., 30-32. Suhm, III., 153-156, unter dem Jahre 982.

die Wälder, überfielen unversehens sein Fussvolk und schlugen es. Graf Siegfried musste selbst, mit mehr als zwanzig Wunden bedeckt, mit der Reiterei nach Bökelnburg fliehen. Die Wenden zogen nun nach Windbergen, stürmten eine hinter einem Bach belegene Schanze, wurden siebenmal zurückgeschlagen, giengen aber endlich über den, mit Leichen angefüllten, Bach, nahmen die Schanze ein und hieben alles nieder. Darauf erstürmten sie Meldorp, plünderten, mordeten, schändeten und raseten, insbesondere wider die in die Kirchen geflüchteten Priester und Mönche, deren verstümmelte Glieder sie als Opfer ihren Abgöttern vorwarfen [1]. Diese Begebenheit ist also ein kleines Vorspiel des spätern wendischen Heerzuges unter Magnus dem Guten.

Die Heerungen der wendischen Völker, Knut des Mächtigen Eifer fürs Christenthum, seine Verwandtschaft mit dem polnischen Könige Boleslav mussten bald seine Aufmerksamkeit auf diese Völker richten. Gleich nachdem er England bezwungen (1019), soll er mit vereintem Dänen- und Engländerheer einen Zug wider die Wenden (Vandalen) unternommen haben, auf welchem Herzog Godwin, nachher verehelicht mit Gyda, Ulf Jarls Schwester, sich mit seinen Engländern besonders auszeichnete. In der Nacht vor dem zur Schlacht bestimmten Tage brach er, ohne Knuts Wissen, auf wider die Feinde, und ruhete nicht, bevor er sie verjagt oder erlegt hatte. Am Morgen vermisste Knut ihn und seine Mannschaft und fürchtete fast, dass die Engländer geflohen oder zum Feinde übergegangen seien. Doch beschloss er anzugreifen, fand aber, im feindlichen Lager angelangt, nur Beute und blutige Leichen. Seitdem, sagt man, hielt er die Engländer nicht minder in Ehren, als die Dänen, und gewährte den Kentern

[1]) Bolten bei Suhm III. S. 515.

zur Belohnung, den vordersten Platz im englischen Heer. Bei dieser Gelegenheit werden Namen wendischer Völker, die er bezwang, genannt, z. B. Roanen, Hernunen, die man doch nicht zu erklären weiss [1].

Mistevois Enkel Gottschalk, dessen Vater ein Sachse erschlagen hatte, wurde in einem Kloster in Lüneburg erzogen, verliess aber, als er die Nachricht hievon erhielt, Alles, vereinigte sich mit den heidnischen Wenden, fiel in Holstein, Stormarn und Ditmarschen ein, und erlegte viele tausend Sachsen als Versöhnungsopfer für seinen Vater. Er wurde von Bernhard dem Sachsenherzog gefangen, jedoch freigelassen. Indess hatte ein anderer wendischer Fürst Ratibor sich seines väterlichen Erbes bemächtigt, wesshalb er sich zu Knut dem Mächtigen begab. Dieser sandte ihn mit Svein Estridson, dessen Tochter Sigrid er nachher ehelichte, nach England. Hiedurch kamen die wendischen Fürsten in nähere Berührung, ja in verwandtschaftliche Verbindung mit den dänischen Königen [2].

Der Tod jenes Ratibor gab indess Anlass zu dem grossen wendischen Einfall in Dänemark. Da Magnus der Gute, nach dem mit Hardeknut geschlossenen Vergleich, sein Erbreich Norwegen mit Dänemark verband, beschloss er zu dessen Schutz gegen Wenden, Kuren und andere Ostbewohner einen Häuptling einzusetzen. Gegen Einar Thambarskelfers Warnung machte er Svein Ulfson oder Estridson zum Jarl über Dänemark, musste aber bald Einars Wort inne werden, und sich selbst dahin begeben, um seine Herrschaft in Dänemark zu behaupten. Er zog daher mit Heer und Flotte nach Dänemark (1043) und unternahm den vorher besprochenen

---

[1]) Langebek Script. rer. Dan. II. S. 156. Bromton bei Twysden S. 908. Suhm, III. S. 514. Cronholms Fornnord. minnen, I. S. 231. — [2]) Helmold, I. c. 19.

Digitized by Google

Zug, auf welchem Jomsburg eingenommen und niedergebrannt wurde. Auf dem Rückwege lieferte er mehrern wendischen Wikingen eine Seeschlacht bei Re oder Rygen und beschloss den Winter in Dänemark zuzubringen. Zu dieser Zeit, vielleicht in einem dieser Treffen, war Ratibor im Kampf mit den Dänen gefallen. Er hinterlies acht Söhne, die seinen Tod zu rächen beschlossen. Sie rüsteten sich und sammelten ein zahlloses Wendenheer. Magnus, dies erfahrend, sammelte auch seine Macht und erhielt Hülfe von seinem Schwager Ordulf, einem sächsischen Herzoge (bei Snorre Otto von Braunschweig). Die Norweger äusserten zwar einiges Missvergnügen, weil sie für die treulosen Dänen sich schlagen sollten; der König aber stellte ihnen vor, dass es seine Pflicht sei, die zu beschützen, welche auf seinen Beistand und seine Hülfe vertrauten. Die Wenden drangen vor bis Ribe (Ripen), Alles verheerend, brennend, schändend, niederhauend, wo sie hinkamen. König Magnus zog ihnen entgegen. Als er an die Hlyrskogs oder Leirskovsheide bei der Skodburgau gelangte, brachten Spione ihm Nachricht, dass das Heer der Wenden unzählig sei. Die, wie es heisst, sechsfache Feindeszahl machte den König unentschlossen. Die Heerführer riethen meist ab, den Kampf zu wagen, welcher gegen ein unüberwindliches Heer nicht weise, sondern dummdreist sein würde. Ordulf aber war für den Kampf, und der König neigte sich zu seiner Meinung. Zwar hatte man eine Niederlage vor Augen; andrerseits aber feige Flucht, die nicht in seiner Art lag. Einar Thambarskelfer, der aus einer Unterredung zweier Norweger geschlossen hatte, dass seine Landsleute nicht für die Schlacht wären, rieth dem König, sein Heer so zwischen Wald und Fluss zu stellen, dass es zum Kampf gezwungen würde. Die Drommeten ertönten und das

Digitized by Google

Heer wurde befehligt, weil der Feind sehr nahe war, sich auf offenem Felde, die Schilder über sich deckend, zu lagern. Es war die Nacht vor Michaelsabend. So begaben sich alle zur Ruhe, im Schlummer zum Kampf bereit. Der König schlief wenig, und brachte die Zeit im Gebet zu. Gegen die Morgendämmerung fiel er in Schlaf, und es träumte ihm, er sehe Olaf den Heiligen, seinen Vater, und hörete ihn sagen: „Du bist sehr besorgt und unschlüssig in deiner Seele, weil die Wenden mit so grossem Heer gegen dich ziehen; fürchte aber die Heiden nicht, ist ihre Zahl zwar gross; ich werde im Kampf mit dir sein, und ich rathe dir, die Wenden anzufallen, wenn du mein Kriegshorn hörst". Hiemit erwachte der König und erzählte dem Einar und andern norwegischen Heerführern seinen Traum. Das Gerücht davon durchlief das Heer, wie ein Blitz, und auf einmal däuchtete es den Normännern, dass ein Glockengeläut durch die Luft bebe, in welchem alle, die Nidaros kannten, den Ton der Glocke Glad in der Clemenskirche erkannten, welche Olaf der Heilige dieser Kirche verehrt hatte. So ward der Traum bekräftigt, und das Horn des heiligen Königs rief sie also zum Streit. Da ertönten nach des Königs Befehl die wirklichen Kriegsdrommeten, und, der Siegeshoffnung voll, rückten die Normänner vor. Der König gieng selbst an ihrer Spitze mit rothem Seidenhemd über seine andern Kleider, denn sein Panzerhemd hatte er abgelegt, gleichsam dem Heere zeigend, wie fest sein Vertrauen auf seines heiligen Vaters Beschirmung sei. In der Hand hielt er die Streitaxt Hel, welche König Olaf selbst auch im Streit getragen hatte, und deren Name (Tod) der Feinde Tod und Untergang andeutete. Die Wenden rückten vom Süden her über die Aue. Es wird erzählt, dass ein Bauer mit Einars Hülfe bis zum Könige sich Weg bahnte, verkündend, dass

Digitized by Google

auch ihm König Olaf sich offenbart habe, ein weisses Ross reitend und Sieg verheissend, auch befehlend, er solle dem König rathen, die Flügel des Heers weit auszubreiten, damit es nicht durch die Menge der Feinde umringt werde. Der Bauer erhielt eine reiche Gabe und gieng fort. König Magnus begann darauf selbst die Schlacht, indem er den Heerführer der Wenden Regbur niederhieb. Der Streit war kurz, denn die Normänner waren unwiderstehlich. Die vordersten Reihen der Wenden wurden bald niedergehauen, die anderen folgten Reihe auf Reihe, wie Tang (Seegras), welches das Meer aufhäuft. Die hintersten flüchteten und wurden wie Vieh auf der Flucht erschlagen. Der König verfolgte die Wenden, soweit die Heide gieng. Unter den Gefallenen, die man auf 15,000 anschlug, waren sämmtliche Söhne Ratibors. Dies war die grösste Schlacht, die seit Einführung des Christenthums im Norden geschlagen war, und Magnus behielt nun Frieden vor den Wenden, solange er regierte. Von der Beute im Lager der Wenden behielt der König nur den Ring, der auf Regburs Leiche gefunden war. Der Rest wurde an die Krieger vertheilt. Thjodolf Skald (der Skalde) giebt den Kampfplatz als südlich von Hedeby (Schleswig) und doch bei der Skodburgau an; Adam von Bremen giebt die Ebenen bei Hedeby als Wahlstatt an. Die Erzählung von der Schlacht selbst, von dem Vorrücken der Wenden bis Ripen, der erwähnte Übergang über die Au deuten genugsam darauf hin, dass die Felder bei Leirskov im Norden der Skodburgau das Schlachtfeld abgaben, wo man denn auch noch Hügel zeigt, in denen ein Theil der Gefallenen begraben ist [1].

---

[1]) Magnúsar Saga góða in Heimskr. Cap. 27—29; Fornm. S. VI. C. 28—29, 31—34. Adami Br. H. eccl. II. c. 58—59. Saxo, X. S. 203. Suhm, IV. S. 86—95. Saxo kehrt die Veranlassung

4. Die wendischen Streitigkeiten fuhren indess fort Dänemark zu berühren. Gottschalk kehrte zurück aus England, bekriegte die kleinern wendischen Fürsten, gewann sein väterliches Reich wieder und dehnte seine Herrschaft aus über Wagrier, Polaben und Obotriten. Er strebte dahin, das Christenthum unter ihnen auszubreiten und zu befestigen. Die niedergerissenen Kirchen wurden wieder aufgebaut, und Priester in Menge zogen umher, die neue Lehre zu verkündigen. Um noch mehr auf die östlichen Wenden zu wirken, schloss er ein Bündniss mit dem dänischen Könige Svein Estridson, dessen Tochter Sigrid er etwa 1058 ehelichte. Der Streit, in dem die wendischen Stämme unter einander lagen, erleichterte den Anfall. Die drei Stämme der Lutitier suchten Hülfe wider den vierten, die Circipanen. Svein Estridson, Gottschalk und Bernhard von Sachsen drangen vereint ins Circipanerland und blieben allda sieben Wochen. Die Circipaner wehrten sich zwar tapfer, mussten jedoch endlich den drei Verbündeten

des Wendeneinfalles um: er sagt, Ratibor, der Vater, habe den Zug unternommen, den Tod seiner zwölf Söhne zu rächen. Auch König Magnus's Traum wird anders erzählt: Ihm träumte nämlich, er schösse einen Adler, und als er seinen Mannen dieses des Morgens erzählte, deuteten sie es, als ein Zeichen des Untergangs der Feinde; als das Heer vorrückte, flog wirklich ein Adler auf; der König ritt zu, zielte mit dem Spiess, der, hurtiger als der Vogel, ihn erreichte. Der Fall des Adlers bestätigte den Glauben an die Niederlage des Feindes. Einige halten es für eine Legende; andere meinen, der König und seine Leute hätten die Erzählung mit Vorsatz erdichtet; die norwegische Erzählung hat die Wahrscheinlichkeit für sich; des Königs Stimmung, seine Unentschlossenheit und Gebete können im Schlummer, beim Gedenken seines grossen Vaters, einen solchen lebhaften Traum erzeugt haben, und eine wirkliche Begebenheit mag der später etwas ausgeschmückten Legende zum Grunde gelegen haben.

Digitized by Google

15,000 Pfund Silber zahlen. Nur etwa ein Drittel der von Gottschalk beherrschten Völker war zum Christenthum bekehrt. Sein Eifer für dieses, die Streitigkeiten der Sachsen, die Neuerung, dass er Abgaben forderte, indess die frühern wendischen Könige von ihren eigenen Höfen gelebt hatten, brachte Missvergnügen und Aufstände zuwege. Die Wenden überfielen endlich den Gottschalk (1066) zu Lenzen, und erschlugen ihn nebst vielen Priestern und Laien, und opferten sogar einen der Priester vor dem Altar. Ein Mönch Ansverus, Sohn eines Edeln, Oswald von Hedeby, wurde nebst vielen Klosterbrüdern auf dem Rinsberge bei Ratzeburg gesteinigt. In Meklenburg, der Hauptstadt der Obotriten, wurde die Königinn Sigrid mit ihren Frauen nackend gepeitscht und weggejagt; vermuthlich floh sie nach Dänemark zurück. Der alte Bischof Johannes in Meklenburg wurde gespart, um als Opfer auf einem der wendischen Siegesfeste zu dienen. Als dies sich näherte, wurde er mit Stöcken geprügelt, mit Spott und Hohn in den wendischen Städten herumgeführt, und, da er seinen Glauben nicht verläugnen wollte, zu Rhetra grausam hingerichtet. Man hieb ihm Hände und Füsse ab, warf ihn auf die Strasse, und opferte endlich sein, vom Rumpf getrenntes, Haupt als Siegeszeichen dem Abgott Radegast. Die Wenden begnügten sich aber nicht mit der Ausrottung des Christenthums im eigenen Lande, sie drangen ein in Holstein, verheerten das Stift Hamburg mit Feuer und Schwert, nahmen die Stadt ein, schleiften die Festung, überfielen Schleswig plötzlich, und zerstörten diese durch Handel stark bevölkerte, wohlhabende Stadt gänzlich. Der Bischof von Oldenburg wurde erschlagen oder verjagt, und der Bischofsitz stand während 84 Jahren offen. Der Aufstand und Abfall der Wenden

Digitized by Google

war ganz allgemein; sie versagten den Sachsen Schoss und handhabten ihre Unabhängigkeit [1].

Gottschalk hinterliess zwei Söhne. Der älteste, Butue, suchte Zuflucht bei Ordulfs Sohn, Herzog Magnus; der zweite, von der dänischen Sigrid, damahls sieben Jahre alt, wurde in Dänemark erzogen. Die Wenden wählten Kruko zu ihrem Fürsten. Gegen diesen sandte Herzog Magnus, selbst verhindert kräftigere Hülfe zu leisten, 600 Mann unter dem landflüchtigen Butue. Dieser rückte nach Plön, wurde von einem Wendenheer belagert, übergab sich, wurde jedoch von den wortbrüchigen Wenden mit den Seinen niedergesäbelt. So bahnte Kruko sich den Weg zur Herrschaft über die Wagrier und Obotriten, und zwang die Bewohner Stormarns, Holsteins und Ditmarschens ihm Schoss zu bezahlen. Über 600 holsteinische Familien verliessen deshalb ihr Vaterland, giengen über die Elbe und siedelten sich am Harz an [2].

Der zweite Prinz, Heinrich, hatte sich indessen unter Svein Estridsons und seiner Söhne Regierung in Dänemark aufgehalten. Endlich suchte er mit dänischer Hülfe einen Theil seines väterlichen Reiches wiederzugewinnen Auf einer, mit Dänen und Wenden bemannten, Flotte fuhr er (1093) nach Wenden, nahm Oldenburg ein und heerte hier und an der umliegenden Wendischen Küste. Diese Züge wiederholte er zum zweiten und dritten Male, so dass er ein Schrecken für die Küst- und Inselwenden ward. Kruko bot ihm Frieden und einige feste Städte und Höfe an, jedoch, wie man glaubt, nur zum Schein. Er lud ihn öfter zu Gastgeboten ein, um ihn gelegentlich zu berücken; dies ward indess Anlass zu seinem eigenen Untergange. Krukos Gemahlinn, die junge Slawina,

[1]) Helmold I. c. 20—24. Suhm IV. S. 103—104; 339—344. — [2]) Helmold I. c. 25—26. Suhm IV. 342, 379, 419—21, 429.

war ihres alten Gemahls überdrüssig und fasste Liebe für Heinrich; sie warnte ihn stets vor dessen treulosen Anschlägen. Endlich überredete sie ihn, Kruko aus dem Wege zu räumen. Heinrich bat ihn nach Plön; als Kruko weggehend sich in der zu niedrigen Thür bückte, wurde sein Haupt durch einen gedungenen dänischen Sklaven abgehauen (1096 oder 1105). Heinrich ehelichte hierauf Slawina, und ward König der Wenden (Wagrier und Obotriten) [1].

5. Es geht hieraus hervor, dass die wendischen Lande nach Gottschalks Tode stets im feindlichen Verhältniss zu den Dänen blieben. Die westlichen Wenden beherrschte Kruko, die andern lagen, wie immer, auf Plünderung zur See. Svein Estridson und seine Nachfolger werden daher manchen einzelnen Zug nach Wenden unternommen haben, der in der Geschichte nicht erwähnt wird. So finden wir Sveins Schwager, Jarl Hakon Ivarson, der sein Vaterland, Norwegen, missvergnügt verlassen hatte, als Landwehrmann gegen die Wenden, Kuren und Ostseefahrer angestellt, und sein Posten führte es mit sich, dass er Winters und Sommers zur See sein musste. Einer der Söhne Sveins, Sigurd, fiel in Vindland. Knut der Heilige war, ehe er König ward und nachher, einer der ersten Wikingen, der die Küsten seines Vaterlands umschirmte und die Heiden aus dem Lande und aus den Dänischen Fahrwassern jagte. Er verbot dagegen einzelnen Männern auf eigene Hand dergleichen Züge zu unternehmen, als welches er für heidnische Sitte hielt. Einer seiner Lehnsleute auf Bornholm, Blut-Egil genannt, pflegte dessenungeachtet jeden Sommer als Wiking zu fahren, um Beute zu seiner Leute Unterhalt zu holen. Insbesondere zog er

[1]) Helmold, I., c. 34. Suhm, IV., 261, 342, 763-64, 778, V. S. 20.

nach Wenden. Er lieferte einmal mit 18 Schiffen einer weit überlegenen wendischen Flotte ein Treffen. Der Ausgang des Treffens war zweifelhaft, bis Egil selbst des feindlichen Häuptlings Schiff enterte und ihn fällte. Müde vom Kampf, vor Durst verschmachtend, sah er sich um nach Getränk; alle Gefässe waren aber im Kampf zerschlagen, und das Getränk war in den Raum bis an den Kiel herabgelaufen und reichlich mit Menschenblut vermischt. Dennoch füllte Egil seinen Helm damit und leerte ihn dreimahl; daher sein Beiname Blut-Egil [1]. Dergleichen Züge fielen gewiss jedes Jahr vor; man suchte die wendischen Schiffe aus den Fahrwassern zu vertreiben, oder diesen und jenen Punkt im wendischen Lande heimzusuchen. Diese Züge waren daher die Vorläufer der grössern, zu welchen die Seemacht des Reichs grossentheils aufgeboten wurde.

Diese grössern Züge begannen wahrscheinlich unter Erich Eiegod (dem Herzensguten), dessen erster Zug (1097) gegen die Rüger und Leutitier gerichtet war. Unter der unglücklichen Regierung Oluf Hungers hatten nämlich die Fahrten der Wenden nach den Dänischen Fahrwassern so zugenommen, dass sogar der inländische Verkehr dadurch unsicher ward. Ein vornehmer Däne, Aute (Auto), der von Seeland nach Falster reiste, fiel in die Hände der Wenden, und wurde, da er nicht ein Sclave werden wollte, erschlagen. Sein Bruder Skjalm Hvide zog von Ding zu Ding, um das Volk zu einem allgemeinen Kriegszug aufzubieten. Man führt auch als Ursache an, dass zwei Männer aus Schonen, Alle und Herre, wegen Verbrechen landesflüchtig, nach Julin sich begeben hätten und von dort ihre vaterländischen Küsten als Wikinge heimsuchten.

---

[1]) Saga af Haraldi harðráða, Heimskr. c. 50. Knytl. c. 23, 29, 31, 35.

Ein Heer von tapfern jungen Dänen zog nach Julin; hier war es, wo die Dänen, um die Wenden abzuschrecken, eine Menge, oder nach Einigen doch nur die dänischen Überläufer nach der barbarischen Weise behandelten, die sie von den Wenden selbst gelernt hatten; man band sie nämlich an Pfähle, schnitt den Bauch auf, zog die Eingeweide heraus, und warf ihnen, wie Einige berichten, die Herze ins Gesicht. Saxo berichtet, dass König Erich nicht bloss einmal die Macht der Wenden schwächte, sondern auch einen zweiten und dritten Zug dahin unternahm, jedoch ohne ein Mehreres über diese Züge mitzutheilen. Das Nähere erzählt er nicht. Dagegen berichtet die Knytlínga von einem Zuge desselben nach der Heimkunft von Rom (1099). Er sandte den Heerruf übers ganze Land, sammelte eine grosse Flotte und segelte damit nach Vindland. Die Wenden widerstanden; der König aber ordnete sein Heer in die alte Keilform (Schweinsfylking), liess die Krieger sich mit ihren Schilden bedecken, so dass das ganze Heer gleichsam eine bedeckte Schildburg bildete. So drang das vorn spitze Heer, mit dem Könige in Panzer und Helm voran, auf den Feind ein. Nach hartem Widerstand flüchteten die Wenden, ein grosser Theil fiel, andere fanden Zuflucht in den festen Städten; aber auch diese mussten sich übergeben und alle Wikingen ausliefern, die innerhalb der Wälle sich aufhielten, auch eine bedeutende Summe Geldes bezahlen. König Erich erklärte hierauf Alles für sein Erbland, was Svein Tveskiäg (Doppelbart) sich früher unterworfen hatte, und setzte Lehnsleute ein, diese Lande unter dänischer Herrschaft zu erhalten. Man könnte hienach vermuthen, dass dieser Zug auch Jomsburg galt. Aus den in der Knytlínga-Saga enthaltenen Data lässt sich doch nicht schliessen, auf welchen der von Saxo er-

Digitized by Google

wähnten Züge er zu beziehen ist. Dagegen erscheint es unzweifelhaft, dass Rügen schon von dieser Zeit an, den Dänen zinnsbar ward, und dass es eine Zeitlang unter Skjalm Hvide stand, der auch Jarl in Seeland war [1].

6. Erich Eiegods Sohn, Knut Lavard, ward König der Wenden. Der Wendenfürst Heinrich, Sohn Gottschalks und der Siegfrid, schloss Frieden mit dem Grafen Adolph von Schauenburg, den der Kaiser zum Grafen von Holstein und Stormarn eingesetzt hatte. Von der andern Seite aber bestand er einen heftigen Anfall. Die Rüger, noch stets grausame Heiden, beschlossen, sich Wagriens und Nordalbingiens wieder zu bemächtigen und machten, indess Heinrich in Lübeck war, einen Zug die Trave hinauf (1110); Heinrichs List errettete ihn aus diesem Überfall, und er brachte ihnen eine grosse Niederlage bei. Darauf zog er wider Brizahner und Stoderaner, und bezwang nach und nach ganz Wenden bis an die Grenzen Polens, so dass sie ihm Schoss bezahlen und zu Hülfe kommen mussten. Seine stets zunehmende Macht musste Dänemark beunruhigen. Da König Nicolaus ihm sein mütterliches Erbe, einige Güter in Jütland, vorenthalten, so durchstreifte Heinrich fortwährend die Gegend zwischen der Elbe und Schleswig. Da seine Plünderungen an den

[1]) Saxo, l. XII. 225, 227; cfr. Langeb. Scr. IV. 218, not. e. Knytl. c. 76. Crantzii Vandalia, III., c. 10; Suhm, V. S. 21–23, 31–34, 56–57. Diese Züge sind auch bemerkenswerth, weil man den alten dänischen Königstitel „der Slaven und Wenden König", der dem König Erich in einer Bulle Pascals II. gegeben wird, aus dieser Zeit herleitet. Doch kennt man die Bulle nur aus späterer Anführung, s. Suhm V. 124. Die Einwendung Grams, dass der Papst dann auch den Beinamen Erichs „Egoth" der Herzensgute, gekannt haben müsse, ist nicht von Gewicht, da derselbe dem Könige vom Volke schon während seines Lebens gegeben sein kann, grade wie es seinen Bruder Harald Heen (Schleifstein) nannte.

Digitized by Google

dänischen Grenzen zuletzt unerträglich wurden, so ward ein Heerzug angesagt (1113). Der König segelte mit der Flotte nach Ljutcha, und der schleswigsche Jarl Eilif erhielt Befehl, mit den Reitern über Land sich dahin zu begeben. Eilif liess sich aber durch Heinrichs grosse Versprechungen bestechen und blieb aus. Die Dänen mussten daher mit dem Fussvolk allein kämpfen. Dieses war schwer bewaffnet, vermuthlich in Keilordnung aufgestellt, also zu raschen Bewegungen nicht geeignet; die Streitart der Wenden war ihm unbekannt, indem sie nach eiliger Flucht ebenso unversehens zum Anfall zurückkehrten, und Heinrich liess es fortdauernd bald von vorn, bald von den Seiten von seinen Reitern anfallen. Die Dänen mussten daher am ersten Tage sich auf eine Anhöhe zurückziehen; am nächsten Tage zogen sie wieder hinab in die Ebene, und die Wenden machten es wie gestern und mit demselben Erfolg. Harald Kesia, des Dänenkönigs Brudersohn, focht mit grosser Tapferkeit, wurde aber so gefährlich verwundet, dass seine Leute ihn auf einem Schilde wegtragen mussten; sein Bruder, Knut Lavard, wurde auch verwundet, so dass er kaum gehen konnte, und nur die Geistesgegenwart eines seiner Leute ihn rettete, dass er nicht in Feindeshände fiel. Dieser Mann liess seine Kameraden fliehen, und stellte sich selbst so müde an, dass er ihnen kaum folgen konnte; einer der nachsetzenden Wenden holte ihn zu Pferde ein, er aber streckte seine Hände aus, gleichsam als wollte er sich übergeben, ergriff aber unversehens die Zügel des Pferdes, warf den Wenden herab, bemächtigte sich des Pferdes mit Hülfe seiner Kameraden, und brachte es Knut Lavard, der also glücklich entkam. In der Dämmerung zog das Dänenheer sich wieder nach unglücklicher Schlacht auf den Hügel, wo es, ermattet von Wunden, Hunger und Durst, blieb. Nun legten sie

Digitized by Google

das feierliche Versprechen ab, den folgenden St. Laurenz-abend, Allerheiligen - Abend und den Char-Freitag mit strengem Fasten zu feiern, welches Versprechen noch zu Saxos Zeit getreu gehalten wurde. Dies stärkte ihren Glauben an Gott, und sie versuchten in kleinern Haufen, sich den Schiffen und der Flotte der Schoningen, die indess an die Küste angelegt hatte, zu nähern. Die schonschen Krieger deckten diesen Rückzug mit ihren frischen Kräften. Unterwegs aber stiess das Heer auf einen grossen Sumpf; diesen umgehen war nicht möglich; man musste sich daher hineinwagen, wobei viele im Morast stecken blieben; die Ordnung war gebrochen, der Rückzug glich einer Flucht; viele wurden niedergetreten, viele von den verfolgenden Wenden erlegt; der Rest kam ruhmlos heim. Dieser Sieg machte die Wenden so übermüthig, dass sie die Dänen feig schalten; Heinrich aber, der sie seit seinem Aufenthalte in Dänemark kannte, sagte, König Nicolaus sei einem jungen feurigen Pferde zu vergleichen, welches, wenn es seine Kräfte kennete, dem Reiter nicht gehorchen würde, nun aber, der eigenen Kräfte sich nicht bewusst, sich lenken lasse. So würde auch König Nicolaus alles ausrichten, wenn er seinen Kräften vertrauete. Nach seiner Rückkunft liess der König den Eilif zur Verantwortung ziehen; er verlor durch Urtheil sein Jarlthum und seine Erbgüter, und lebte nachher in äusserster Armuth. Da nun kein Jarl in Schleswig war, so lag das Land den Feinden blos und innerm Unglück Preis gegeben. Friesen, Holsten, Ditmarscher und Wenden fielen es von aussen an; Heinrich heerte an den Küsten und verwüstete das Land am Danavirke und um Schleswig, ja, überfiel auch die Stadt selbst. Räubereien und Plünderungen gehörten zur Tagesordnung; des Nachts wurde Diebstahl, bei Tage Raub verübt. Die Räuber hatten Gänge in der Erde,

Digitized by Google

durch welche sie in die Häuser drangen; man musste Wächter an den Thüren halten und die Wohnungen mit Gräben umgeben. Selbst Männer aus den vornehmsten Geschlechtern nahmen Theil an Räubereien. König Nicolaus musste daher einen Jarl wieder einsetzen; er bot das Jarlthum Schleswig ohne Abgabe aus; Niemand wollte es übernehmen. Da erbot sich Knut Lavard; der König fürchtete ihn; aber er musste auch seine Tüchtigkeit anerkennen, und nahm sein Anerbieten an. Doch zeigte König Nicolaus auch hier seinen Geiz, indem Knut seine Würde, die kein anderer zu übernehmen sich getraute, für Geld erkaufen und daher einen Theil seines mütterlichen Erbes verkaufen musste. Er begann seine neue Herrschaft mit Strenge gegen die Verbrecher, mit Milde gegen die Guten. Räubereien wurden streng untersagt und bestraft. Auf der Heide zwischen der Slei und der Eider wurden mehrere Räuber gefangen und ihm vorgeführt. Er verurtheilte sie zum Galgen; da trat einer unter ihnen hervor und hoffte sein Leben zu erretten, indem er seine Verwandtschaft mit Knut selbst nachwies; Knut bemerkte, es sei unanständig, seinen Verwandten mit den geringen Verbrechern dieselbe Strafe erleiden zu lassen, und er liess ihn höher, als die andern, an einen Schiffsmast aufknüpfen. Liebe zur Gerechtigkeit, Milde und Wohlthätigkeit verschafften ihm den Zunamen Lavard (Lord, Herr). Nachdem er also die Sicherheit im Inlande hergestellt hatte, wandte er seine Aufmerksamkeit auf die äussern Feinde. Heinrich bot er Frieden, wenn er den Schaden ersetzen wollte, den er dem Lande zugefügt, sammelte aber zugleich ein Heer zu dessen Vertheidigung. Heinrich antwortete, er sei nicht gesonnen, Frieden mit Dänemark zu halten, und die Ansprüche auf sein mütterliches Erbe wolle er nicht aufgeben. Da verkündete

Knut ihm offene Fehde. Heinrich trotzte; „Knut," sagte er, „ist ein unlenksames Pferd, das seinem Reuter nicht gehorchen will; ich werde ihm aber bald ein Gebiss anlegen". Knut hatte aber nicht vergebens gedroht. Er sammelte gleich seine Leute, zog eilig während der Nacht vorwärts, still, ohne zu plündern, um sein Heranrücken nicht zu verrathen. Bei Tagesanbruch gelangte er an die Schanzen der Feinde, die an einer Aue angelegt waren. Dem Zusammenhange nach muss es in der Nähe von Schleswig gewesen sein; ob aber Heinrichs Schanzen, wie Einige meinen, auf der Sleiinsel Jürgensburg, jetzt die Meweninsel, belegen, so dass die erwähnte Aue die Slei wäre, ist ungewiss, da von einem Übergange Knuts über ein Gewässer keine Rede ist. Heinrich, der so unvermuthet überfallen wurde, leistete keinen Widerstand; er schwamm zu Pferde über die Aue. „Bist du nass geworden?" rief Knut ihm spottend nach. Heinrich rief zurück, was er da zu thun habe. „Ich komme", rief Knut, „mein Gebiss zu holen, mit welchem du mir gedroht hast." „Du schlägst ja aber hinten aus", sagte Heinrich, „so dass man dir nicht nahe kommen kann." Knut verwüstete nun eine Burg und die Gegend umher, verheerte auch später einen Theil Wendens mit Feuer und Schwert. Zuletzt liess er sein Heer heimziehen, und begab sich mit nur 20 Reitern nach dem Ort, wo Heinrich sich aufhielt. Als er seine Ankunft melden liess, glaubte dieser erst, dass eine List dahinter stecke, und fragte, wo Knut sei; da er nun hörte, dass er vor dem Thore sei, erschrack er so sehr, dass er fast seinen Speisetisch umgeworfen hätte. Da der Bote ihm indess erklärte, Knut sei nur gekommen, Frieden zu stiften, so legte er die Arme auf den Tisch, brach in Thränen aus und sprach: „Dänemarks Unglück wird es sein, wenn es einmal einen solchen Mann ver-

Digitized by Google

liert". Bei der Zusammenkunft wendete Knut alle Beredsamkeit an, um den Frieden herbeizuführen, und brachte selbst grosse Opfer. Ein Gastgebot beschloss den Vergleich. Man hat vermuthet, dass Heinrich um so leichter sich zum Frieden bewegen liess, da einer seiner Söhne, Waldemar, von den Rügern erschlagen war. Mit seinen Völkern machte er, im Verein mit den Sachsen, einen Zug nach Rügen, des Sohnes Tod zu rächen. Die Sachsen zogen über die Trave durch das Land der Polaben und Obotriten bis nach Peene; hier verkündete Heinrich ihnen, dass die Rüger um Frieden gebeten hätten, den er doch nicht ohne ihre, der Sachsen, Zustimmung bewilligen wolle. Sie erklärten, dass sie eines so langen Weges nicht hergezogen seien, um einen schimpflichen Frieden zu schliessen, und riethen, die gute Brücke, die der Winter übers Meer bis Rügen gelegt hatte, zu benutzen. Das Heer brach also auf und vertheilte sich im Zuge auf dem Eise, die Sachsen mit Heinrich voran. Abends gelangte man nach Rügen und begann die Dörfer anzuzünden. Heinrich ermunterte seine Krieger zur Tapferkeit, indem sie jetzt Feinde vor sich und hinter sich, die Rüger vorn, die Kissinen und Circipanen hinten, hätten. Die Rüger aber wurden versagt, und sandten einen Priester, demüthig um Frieden zu bitten. „Der Herr zürnt seinen Dienern", sagte er zu Heinrich; „siehe, das Land liegt vor dir; thue damit nach deinem Gefallen; wir sind alle in deiner Hand und wollen thun, was du befiehlst." Sie mussten hierauf Geisseln stellen und 4400 Mk. bezahlen. Es soll dies im Winter 1121—22 gewesen sein; kalte Winter waren 1117—1119. Als Heinrich die Brüchen beitrieb, die Rüger aber selbst keine Münzen hatten, sondern im Handel und Wandel nach grobem wollenem Tuche rechneten, so brachten sie ihm Gold und Silber aus den Tempeln und den Schmuck

Digitized by Google

ihrer Weiber. Heinrich gebrauchte so schlechtes Gewicht, dass sie kaum die Hälfte seiner Forderung herstellig machen konnten. Er beschuldigte sie demnach des Treubruchs, und zog aufs neue gegen die Kissiner und übers Eis nach Rügen; kam jedoch mit genauer Noth zurück, da das Eis plötzlich aufbrach [1].

Die Freundschaft zwischen Knut Lavard und Heinrich war von Dauer. Nach Heinrichs Rath soll Knut zwei Kastelle an der Slei, wo sie am schmalsten ist, erbaut und die Durchfahrt mittelst Bäume und Ketten gesperrt haben, um von fremden Schiffen Zoll zu erheben. Hiedurch verschaffte er sich eine nicht geringe Einnahme und sicherte das Land gegen Einfälle. Saxo erzählt, dass er mit Übergehung seiner eigenen untauglichen Söhne ihn zu seinem Nachfolger bestimmte und ihn belehrte, wie er des Kaisers Zustimmung dazu erlangen solle. Helmold weiss hievon nichts; er lässt Heinrichs Söhne auf den Vater folgen, und erst nach ihrem Tode erhielt Knut ohne Widerspruch die Herrschaft über die wendischen Lande. Da diese nämlich nun ohne Haupt waren, zog Knut zum Herzog Lothar in Sachsen und erkaufte für ansehliches Geld das Obotriten-Reich, welches Heinrich besessen hatte. Lothar setzte eine Krone auf sein Haupt, erklärte ihn zum König der Obotriten und gab ihm diese Lande zum Lehn. Darauf liess Knut Alberg (Segeberg, nicht Aldenburg in Wagrien) bebauen und befestigen, verband sich mit den Holsteinern und machte mit ihnen Streifzüge nach Wenden; denn ohne allen Gegenspruch blieb seine Herrschaft nicht. Zwei Fürsten von Heinrichs Geschlecht, Pribislav und Niklot, warfen sich zu Herren

[1]) Helmold, I., c. 36-38. Saxo, XIII., S. 230-31. Suhm, V., 170-172, 174, 192, 198, 200-203, 206-7, 210-12, 215-16, 230, 239-42, 247.

Digitized by Google

über einen Theil der Obotriten auf; sie wurden aber auf einem Zuge Knuts gefangen und sassen in Schleswig bis sie sich loskauften. Indess wurde Knut Lavards gewaltsames Ende herbeigeführt; seine zunehmende Macht, seine Hinneigung zu sächsischen Sitten, insbesondere die Schwäche des Dänenkönigs und Neid und Furcht seines Sohns Magnus führten zu jener in der dänischen Geschichte genugsam berüchtigten tragischen Begebenheit, vermöge welcher die Aussicht zur bedeutendern Verbreitung seiner Macht längs der Ostsee für dieses Reich auf lange Zeit verschwand. Erst nach einer langen Reihe von Drangsalsjahren erwachte die alte Kraft, der alte Muth wieder in den dänischen Herzen [1]!

7. Indess wurden neue Versuche gemacht, das Christenthum auszubreiten und zu befestigen, Bischof Otto von Bamberg ward (1124) der Apostel der Pomeraner. Er verkündigte das Christenthum in Kamin, Julin, Stetin und an mehreren Orten. Vicelin predigte zur Zeit Heinrichs des Wendenfürsten unter den westlichen Wenden. Heinrich räumte ihm die Kirche in Lübeck ein, und nach dessen Tode (1125) wurde das Kloster zu Neumünster angelegt. Dessen Sohn Zwentopolk war dem Christenthum hold, Knut Lavard natürlich noch mehr. Als dieser starb, wurde Pribislav Herr der Wagrier und Polaben, Niklot der Obotriten. Beide waren grausam, gleich wilden Thieren, und Feinde des Christenthums. Das Heidenthum schlug aufs neue Wurzeln in Wenden, und die Christen mussten unsägliche Verfolgungen erleiden. Man ergriff sie, band sie an Pfähle und marterte sie in

[1]) Saxo, XIII., 234. Knytl. c. 85. Helmold, I., c. 48. 49. Suhm, V., 253-54, 349-51. Über die Berichte der Knytlinga Saga in Betreff des Verhältnisses Knut Lavards zum Kaiser ist Cronholms Fornnord. minnen, II. S. 218-219 nachzusehen.

Digitized by Google

der grausamen Weise, die die Dänen unter Erich Eiegod angewandt hatten. Andere wurden, das Kreuz zu verspotten, gekreuzigt, und selbst die, welche des Lösegelds wegen verschont wurden, beschwerte man in Kerkern mit schweren Fesseln und peinigte sie mit allerhand Martern. Diese unersättliche Grausamkeit beschränkte sich nicht auf die wendischen Lande, sondern die Wenden heimsuchten auch die naheliegenden christlichen Lande zu Wasser und zu Lande [1]. Die Geschichte schweigt von der Menge dieser Züge; sie erzählt dagegen ausführlich den Zug nach der Stadt Kongehelle im südlichen Norwegen, welche der wendische Fürst Rettibur (1135) einnahm und verwüstete. Man ersicht aus diesem Zuge, dass die Wenden auf ihren Plünderzügen den gewöhnlichen Handelsweg von den wendischen Küsten nach Schleswig und durch die Belte nach Norwegen nahmen, so dass die dänischen Küsten stets zuerst ihren Verheerungen ausgesetzt waren.

Diese Züge zu hemmen und zu ahnden, unternahm der Dänenkönig Erich Emun im Jahr darauf (1136) seinen Zug nach Arkona. Er hatte 1100 Schiffe und vier Pferde auf jedem Schiff und war der erste König, der Reiterei übers Meer führte, welches nachher gewöhnlich auf diesen Zügen geschah. Die Dänen landeten ohne Widerstand auf Rügen und belagerten das starke Arkona. Um zu verhindern, dass die übrigen Rüger der Festung zu Hülfe kämen, warfen die Dänen in der ganzen Breite der Landenge, welche das Land um Arkona mit dem übrigen Rügen verband, einen hohen, breiten Wall auf. Die Hallandsfahrer mussten unter einem Peter (vielleicht Bodilson) diesen Wall vertheidigen. Die Rüger wateten aber durch seichte Stellen des Meerbusens und griffen die Hallandsfahrer an. Es

[1]) Helmold I. c. 52. Suhm V. S. 393, 398.

entspann sich ein allgemeiner Kampf, in welchem die Rüger den kürzern zogen. Dieses und Wassermangel nöthigte Arkona sich zu übergeben. Sie versprachen, sich taufen zu lassen und liefen haufenweise nach einem See, doch mehr um den Durst zu löschen, als um getauft zu werden. Auch behielten sie ihr Swantewit-Bild. Obgleich der König ihnen einen Priester liess, um sie im Christenthum zu unterrichten, so hatte dieses doch keinen Fortgang, und konnte ein solcher auch von dergleichen einzelnen unzusammenhangenden Zügen nicht erwartet werden. Kaum hatte das dänische Heer das Land verlassen, so verjagten die Rüger den Priester und kehrten zum Heidenthum zurück [1]. Insofern dieser Zug nicht allein Eroberung, sondern auch die Verbreitung des Christenthums beabsichtigte, wird er von Einigen für den ersten Kreuzzug der Dänen nach Wenden gehalten.

Unter Erich Lam, den Helmold den Blöden nennt, wurden mehrere, jedoch unglückliche Züge vorgenommen. Die Orte werden nicht genannt. Die dänische Seemacht verfiel nach und nach. Die Dreistigkeit der Wenden ward grösser und grösser, und das Unglück des Königs reizte sie zum Spott. Sie überfielen sogar (nach Hamsfort 1146) den König selbst, als er von Seeland nach Fühnen segelte, und nöthigten ihn, Schiff und Gut im Stich zu lassen und ans Land zu flüchten. Die Tapferkeit der Einzelnen war nicht minder, als vorher; aber die Schwäche des Königs verderbte Alles. Er gab jeder Meinung, selbst des geringsten Mannes nach, und ein Ruf im Tross, jetzt sei es

[1]) Saxo L. 14, 248-49. Knytl. 101. Hamsfortii Chronl., sec. bei Langebek I. 272. Gheysmeri Comp. ib. II. 370. Suhm V. 492-94.

Digitized by Google

Zeit heim zu kehren, genügte ihm, das ganze Heer zu entlassen [1].

8. Jetzt nähern wir uns der Zeit, da die Züge nach Wenden, infolge der Tüchtigkeit der Anführer und des Zwecks der Ausbreitung des Christenthums, einen höhern Charakter annahmen. Es wurden Kreuzzüge. Nach Eroberung der heiligen Stadt wurden nicht allein Züge dahin gepredigt; Papst Eugenius und Bernhard von Clairvaux forderten die lateinischen Christen auch zu Zügen wider die Heiden auf (1146). Die Sachsen, die nicht nach dem heiligen Lande ziehen wollten, beschlossen, die Obotriten und Leutitier anzugreifen, und forderten die Dänen auf, gemeinsame Sache mit ihnen zu machen. Die Vortheile waren dieselben, als bei jenen weiten, gefährlichern Fahrten. Vergebung der Sünden für dieses Leben und das Paradies gleich nach dem Tode. So sprach die päpstliche Bulle. Das Gerücht von den gemeinsamen Rüstungen der Sachsen und Dänen bewog Niclot, den Obotritenfürsten, auf Vertheidigung zu denken; er erbaute die Festung Dobin, um im Nothfall einen Zufluchtsort zu haben. Darauf machte er einen Einfall in Wagrien, gieng die Trave hinauf und heerte. Da sammelten die sächsischen Fürsten, insbesondere der berühmte Heinrich der Löwe, eine grosse Macht und drangen an zwei Stellen ins Land der Wenden, indess das Heer des polnischen Herzogs von der andern Seite hereinbrach. Indess hatten die Dänenkönige Svein Grathe und Knut Magnusson nach der Schlacht bei Slangerup sich verglichen, und vereinigten sich, die Wenden zu überfallen. Sie hatten ein grosses Heer, nach fremden, übertriebenen, Berichten sogar 100,000 Mann. Knut kam zuerst mit den Jüten nach dem Hafen Wismars;

[1]) Saxo L. 14, 253. Helmold I. c. 67. Hamsfort l. c. 39, 275. Gheysmer II. 371. Suhm V. 623-24.

Digitized by Google

nachher Svein mit den Schleswigern und den Kriegern von den Inseln und aus Schonen. Alle dänischen Bischöfe waren mitgezogen und führten jeder seine Leute an. Am Strande stiessen Dänen und Sachsen zusammen; im Verein rückten sie vor Dobin; nur wenige Dänen blieben bei den Schiffen. Die Rüger benutzten dies, und überfielen die Flotte. Die Schoninger, welche voran lagen, wurden gleich flüchtig, und die Jüten, der Schlacht bei Fodvig eingedenk, sahen ihre Niederlage nicht ungern. Bischof Ascher von Roeskilde, dem Svein Grathe den Befehl über die ganze Flotte anvertraut hatte, verliess sein Schiff und ruderte in einem Boot nach einem Handelsschiff, auf dem er sich verbarg. Die Schoninger, deren Schiffe zusammengebunden waren, hieben die Taue durch, wobei viele vor dem Schwerte des Feindes fielen, viele im Meer ertranken. Die Rüger bedienten sich auch der List. Sie legten die eroberten Schiffe, obgleich unbemannt, zwischen ihre eigenen, überzelteten sie, um also dem Feind durch die Menge Schreck einzujagen. Einige segelten des Nachts weg und kamen des Morgens wieder, als wenn es eine neue Flotte wäre, welche zum Ersatz der andern herankäme. Da diese List jedoch zu oft wiederholt wurde, so verfehlte sie zuletzt ihre Wirkung. Indess wurde die Belagerung von Dobin aufgehoben, nach Saxo wegen des Gerüchts von der Gefahr der Flotte. Das Heer kehrte zurück, und die Dänen trieben mit vereinten Kräften die Rüger zurück, welche kaum wegzurudern vermochten, da der Hafen von Wismar mit Leichen angefüllt war. Svein hatte sein Schiff mit allen Leuten und allem Geräth verloren. Knut bot ihm eins der seinigen an; aber die Freundschaft unter diesen beiden Nebenbuhlern war so wenig befestigt, dass Svein es ausschlug. Beide kehrten zurück nach Dänemark, und der Zug war von geringem

Digitized by Google

Nutzen. Die Wenden setzten ihre Abgötterei und ihre Züge nach Dänemarks Küsten fort [1].

Eine Hauptursache des Unglücks Dänemarks war die Untauglichkeit der Anführer. Die Kriegsart der Wenden, die auf offenem Felde selten Stand hielten, sondern sich auf die Flucht begaben, und ihre Schaaren sammelten, dem Feinde in den Rücken zu fallen, erforderte bedachtsame, aushaltende Anführer. Svein Grathe machte gern einen heftigen Anfall und zog sich dann zurück auf die Schiffe, und dies in solcher Eile, dass sein Rückzug einer Flucht glich; er trug alsdann keine Sorge für das Heer und dessen Ordnung, sondern dachte nur an seine eigene Person. Dänemarks Unglück war um so grösser, weil es dermalen durch innere Streitigkeiten erschüttert war; erst machten zwei, dann drei Herren einander das Reich streitig, und die einzelnen Landestheile wurden gleichsam aus einander gerissen. Auch fehlte ein geordnetes Aufgebot für Heer und Flotte, und ein Vertheidigungssystem für das Land selbst, besonders für die Küsten, die fast ungestraft dem ersten besten Seeräubertrupp offen lagen. Dennoch diente die Noth und das Elend dieser Zeit zur Vorbereitung für die folgende Macht; denn die Bürgerkriege im Innern, die Verheerungen an den Küsten, mussten eine kräftige Aufforderung abgeben, die Selbstständigkeit des Landes zu behaupten, und es wider die Fremden sicher zu stellen. Roeskilde und Viborg wurden mit Wall und Graben versehen. Auf den Inseln, und an den Küsten wurden Festen wider die Wenden angelegt,

[1]) Saxo l. 14, 251-55. Helmold I. c. 62-65. Knytl. C. 108. Suhm VI. 16, 22-26. Über das Jahr dieses Zuges sind die Meinungen getheilt. Hamsfort, Petrus Olai u. m. (Langebek I. 275, II. 220) geben das Jahr 1150 an, welches die Neuern veranlasst hat, mehrere Züge anzunehmen.

unter andern eine an jeder Seite des grossen Belts, wahrscheinlich in der Gegend, wo Korsör und Nyborg jetzt liegen. Beide diese Burgen wurden zwar, nebst andern, gleich von den Wenden verwüstet; man war jedoch theils auf die Nothwendigkeit solcher Vertheidigungswerke aufmerksam geworden, theils auch auf die Stellen, wo sie am besten angelegt werden konnten. Doch vor Allem muss man hier die von Vethemann in Roeskilde gestiftete Wikinggesellschaft [1] nennen, die durch die wendischen Verheerungen veranlasst war. Diese Freibeuter-Gilde erhielt Erlaubniss sich Anderer Schiffe zu bemächtigen, wo sie dieselben fand, wenn sie zu ihren Unternehmungen dienlich waren, wogegen der Eigner den achten Theil der mit ihnen eroberten Beute erhielt; (eine Maassregel, die uns jetzt sehr ungerecht und gewaltsam erscheint, die jedoch im Mittelalter sehr allgemein in mehrern Ländern vorkommt). Ehe die Brüder sich zur See begaben, beichteten sie, thaten Busse, wie ihnen wom Priester geboten, und vermeinten nun, mit dem Himmel ausgesöhnt, dass sie glücklich in ihren Unternehmungen sein würden. Sie hatten nichts an Bord als Proviant und Waffen; sie waren verpflichtet, enthaltsam und wach zu sein, und selbst des Nachts nur bei den Rudern sitzend zu schlafen. Segelten sie eine Küste entlang, so mussten sie dieselbe erst erspähen, um nicht unvermuthet überfallen zu werden. Zwang sie widriger Wind, sich unter Land zu legen, so mussten sie erst die Gelegenheit erforschen, um den sichersten

---

[1]) Vielleicht liegt in diesem, als Vornamen, ungewöhnlichen Worte Vedeman oder Veideman nur ein Beinamen der Jagdmann, Waidmann, oder Einer, der Beute macht, vom Altdänischen veide oder vede. Eine andere Erklärung findet man bei Münter (Entstehung der dän. Ritterorden S. 17) vom mösogoth. *wiþan*, zusammenbinden, ang. s. *weddian*, so dass die Bedeutung wäre „Mann der Verbindung oder Gilde.

Digitized by Google

Hafen zu wählen. Die Beute wurde unter Alle gleich getheilt. Fanden sie Christen vor auf eroberten Schiffen, so wurden sie gleich losgelassen, und mit dem Nothwendigsten versehen. Hatten sie Mangel an Lebensmitteln oder Geld, so nahmen sie, was sie nöthig hatten, bei den Bürgern, und gaben dagegen die halbe Beute ab. Diese Gesellschaft, die anfänglich nur klein war, dehnte sich nach und nach auch ausserhalb Roeskilde aus, und hatte zuletzt ihre Mitglieder über ganz Seeland. Es war ein neuer Jomswikingstaat, jedoch christlich geordnet — eine Art Ritterorden zur See. Diese Verbindung von Grund aus zu zerstören, unternahmen die Wenden einen Zug nach Seeland (1153). Sie legten an der Ostküste an, und zogen ins Land, um Roeskilde zu überrumpeln. Statt wie sonst zu sengen, giengen sie ganz still vorwärts, und steckten die Dörfer nicht an, damit der Rauch ihren Zug nicht verrathe. Durch Späher erfuhren sie, dass die Stadt keinen Unfrieden ahne, und dass der König abwesend, jedoch in der Nähe sei. Dieses bestärkte sie in ihrem Vorsatz, so dass sie mit starken Schritten sich der Stadt näherten. Ihre besten Reiter — denn auch sie führten Reiterei auf der Flotte — waren schon in die Vorstadt gelangt. König Svein, der spät von einer Zusammenkunft mit seinen Nebenbuhlern Knut Magnusson und Waldemar in Sundby zurückgekommen war, lag in tiefem Schlaf, und erhielt erst spät Nachricht von dem Anfall. Indess ritt ein kühner Mann, Radulf, den Wenden entgegen; er war allein, und ritt daher stets hin und her, um nicht in ihre Hände zu fallen; da er aber schwer bewaffnet und ganz geharnischt war, so ward er doch bald von den leicht-bewaffneten, unbepanzerten wendischen Reitern eingeholt. Ihnen zu entgehen, ritt er in dichte Saat, wo die Verfolgung nicht so leicht war. Sie riefen ihn an, fragend,

Digitized by Google

wer er sei. Er gab sich für einen Kaufmann aus, und antwortete auf die Frage, womit er handle, mit Waffen; er vertausche sie gegen Pferde; so sei er auch zu seinem Pferde gelangt. Darauf fragten sie nach dem Könige und ähnlichen Dingen; er sagte ihnen ungefähr die Wahrheit, überzeugt, dass sie den Nachrichten der Späher zufolge dieselbe nicht glauben würden. So zog er die Zeit hin, bis die andern königlichen Reiter Gelegenheit erhielten, nach und nach, jenachdem sie rasch und beherzt waren, sich zu nähern und sich um ihn zu sammeln. Die Angekommenen stellten sich in Schlachtordnung, und wollten gleich zum Angriff schreiten. Radulf aber hielt sie zurück, weil ihrer noch zu wenige waren. Da er aber aus den Staubwolken schloss, dass der König sich nähere, so griff er unverweilt an, trieb das wendische Fussvolk zurück und die Reiter in die Flucht. Diese war jedoch, nach Wendenart, nur verstellt. Da sie sahen, wie wenige Reiter Radulf bei sich hatte, kehrten sie um, und er musste weichen. Dennoch schlug er sie zum zweiten Mahle zurück, und nach kurzer Verfolgung — denn die Wenden auf raschen Pferden kamen ihm bald aus dem Gesicht — vereinigte er sich mit des Königs Heer, und griff das Fussvolk der Wenden an, welches eine völlige Niederlage erlitt. Es stand diese Schlacht bei Kalfslund (Karlslund in der Thuneharde). Viele Wenden fielen; die meisten flüchteten, waren jedoch so raubgierig, dass sie noch auf der Flucht die Felle von den geraubten Schaafen und Lämmern abzogen, in der Hoffnung, sie mitnehmen zu können. Viele warfen ihre Waffen weg und stürzten sich, von den Dänen verfolgt, von dem Klint (vielleicht bei Stevns) hinab und ertranken im Meer. Einige erreichten schwimmend die Schiffe. Die Reiterei, welche sich indess wieder gesammelt hatte, brach wie aus einem Hinterhalt hervor, die Dänen wieder überfallend.

Digitized by Google

Die Schlacht begann aufs neue, endigte jedoch wieder mit der Flucht der Wenden. Diese war so heftig, dass sie mit den Pferden sich von dem Klint hinabstürzten und entweder durch den Fall oder im Meer umkamen. Es heisst, dass ihrer so viele gefallen seien, dass ihnen kaum Mannschaft blieb, die Schiffe heim zu führen. Diese Niederlage verhinderte doch die Wenden nicht, ihre Heerungen fortzusetzen; die Schilderung der damaligen Verfassung des Landes ist sehr traurig. Die ganze östliche Küste der Halbinsel, von Vendsyssel bis zur Eider, diese sonst von der Natur so gesegnete Gegend, lag unbebaut und öde, und war, bis auf die grössern Städte, fast ganz von Einwohnern entblösst. In noch höherm Grad war dies der Fall mit Fühnen, welches von allen Seiten den Streifzügen der Wenden blos lag, und zuletzt nur noch wenige Bewohner zählte. Ein Anfall der Wenden (1157), wobei Odense wahrscheinlich abbrannte, war so gewaltsam, dass es nur noch eines ähnlichen Zuges bedurfte, um die ganze, so fruchtbare Insel zur Wüste zu wandeln. Die kleinern Inseln wurden ganz verwüstet. Laaland kaufte sich durch jährlichen Tribut los von den Plünderungen; Falster aber, welches sich dem nicht unterworfen wollte, schlug den Feind zurück oder schloss in den einzelnen Fällen Vergleiche. Die östlichen und südlichen Küsten Seelands lagen wüst, und wurden von Räubern, statt von Bauern bewohnt. Weder Waffenmacht, noch feste Burgen vermochten mehr, als Wehr zu dienen. Man rammte grosse Pfähle und Balken in den Seegrund der Buchten und Einläufe in die Häfen, um des Feindes Landung zu erschweren. So tief war Dänemark durch Bürgerkriege und schwache Könige gesunken. Die, welche vorher das Meer beherrscht und die Küsten gegenüber in Schrecken gesetzt hatten, mussten nun denen Schatz zahlen, denen sie früher kost-

Digitized by Google

bare Beute abgenommen hatten; sie mussten im eigenen Lande sich ausplündern, und in Sklaverei schleppen lassen. Der in den Bürgerkriegen landflüchtig gewordene Svein Grathe suchte nicht allein Hülfe bei den sächsischen Fürsten, sondern selbst bei dem Obotritenfürsten Niklot. Er soll sogar den Rügern einen kostbaren Becher, als Gabe für ihren Abgott Svantevit gesandt haben, und mit einer wendischen Flotte landete er auf Laaland, um sein Reich wieder zu erobern. Gewisslich that es Noth, dass ein neuer Herrscher und ein neuer Geist über das Land kam, dass nicht sein Name in den Jahrbüchern ein Spott werde, und seine Söhne feige Leibeigene wilder, verächtlicher Heiden würden [1].

VIERTER ABSCHNITT.

ZÜGE NACH WENDEN UNTER WALDEMAR I UND KNUT VI.

Mit Waldemar I, Knut Lavards Sohne, beginnt ein neuer Zeitraum in der dänischen Geschichte. Wenn auch der König, seiner Persönlichkeit nach, nicht den ersten Platz in der Heldenreihe einnimmt, so wusste er doch, sich mit trefflichen Kriegsanführern und geschickten Rathgebern zu umgeben und durch seine edle Gesinnung sie an sich und an das Reich zu fesseln. Svein Aagesen beschreibt ihn, als schön von Gesicht, zum Scherz geneigt, scharfsinnig, rathklug, als einen tüchtigen Krieger, freundlich, und glücklich fast in allen seinen Unternehmungen. Die Gnade Gottes schenkte diesem ruhmwürdigen Könige

[1]) Saxo l. 14, 259-60, 267-68, 272. Suhm, VI., 94-95, 160-161, 233-34.

daher auch einen weitverbreiteten Ruf, so dass Könige und Fürsten ihm Wohlwollen und Ehrerbietung zu bezeigen wetteiferten. Hiezu trug insbesondere auch ein anderes Geschlecht, das des Asker Ryg bei, welches neben dem Königsgeschlecht sich auf den Gipfel der Ehre erhob. Grosse Thaten wurden beschlossen, noch grössere ausgeführt, und die Zeit, die sie erstehen sah, hat auch ein Zeugniss derselben der Nachwelt hinterlassen. Ein Geschichtschreiber, grösser als seine Zeit, umgab sie mit einem Glanz, der sie noch umstrahlt. Absalon führte das Schwert, Saxo die Feder. Axel oder Absalon, von dem Jomswikinghäuptling Palnatoke abstammend, hatte von ihm Tapferkeit, von den Odinkarern, einem andern Zweige seines Stammes, den Eifer fürs Christenthum ererbt. Sein Grossvater, Skjalm Hvide (der Weisse) war einer der ersten Mannen Svein Estridsons, und Knut Lavards treuer Erzieher, so dass Liebe für dies Königsgeschlecht und fürs Vaterland unmittelbar auf seine Kinder übergieng. Als Skjalms Sohn Asker Ryg einst ins Feld zog, hatte er seiner schwangern Frau Befehl hinterlassen, falls sie in seiner Abwesenheit einen Sohn gebäre, die Kirche in Fjenneslöv, seinem Wohnort, mit einem Thurm, als Zeichen seiner Dankbarkeit, zu schmücken. Als er heimkehrte, sah er zwei Thürme sich erheben, den einen für Esbern, nachher Snare (der Behende) genannt; den andern für seinen Zwillingbruder Axel, der nachher als Geistlicher, jener Zeit Sitte gemäss, den Namen Absalon annahm. Absalon studierte in Paris, und stieg vermöge seiner Gelehrtheit und herrlichen Gaben nach seiner Heimkunft zu den höchsten Würden in der Kirche. Saxo hat seine Fehler verdeckt, seine guten Eigenschaften stark hervorgehoben. Er besass eine seltene Beredsamkeit; seine Zunge war wie ein zweischneidiges Schwert; mit ihr

strafte er selbst seinen König; mit ihr brachte er Ordnung auf dem Lands-Dinge auf Seeland zuwege, welches ein Schauplatz für Zank und Streit geworden war. Dieselbe Stimme ertönte im Tummel der Schlacht zur Aufmunterung für die Verzagten. Seinen von Natur starken Körper hatte er durch Übung und allerhand Beschwerden gestählt. Er verstand es nicht allein mit den Waffen umzugehen und sein Pferd tüchtig zu tummeln; sondern er vermochte es in voller Rüstung zu schwimmen, und indess er für die eigene Rettung kämpfte auch andere vor dem Wellentode zu bewahren. Schwang er nicht im Felde die Streitaxt wider den Feind, so pflegte er daheim zum Vergnügen Holz zu schlagen oder andere Arbeiten zu verrichten. Zum Bischof gewählt, zeigte er sich gleich gross als Seeheld und als Kirchenhaupt, denn er sah es für ein geringes Verdienst an, die Religion daheim zu beschützen, wenn sie ausser den Grenzen des Landes in Gefahr war. Indess sein Bischofsitz verwüstet war, lag er ununterbrochen zur Wehr an den Küsten, um für die Sicherheit des Landes zu wachen. Oft war die Wölbung des Waldes sein Dach. Selbst des Winters durchschnitt er die Wellen mit Orlogsschiffen, so dass er zu jeder Jahreszeit für das allgemeine Wohl wachte. Eben so sehr Vater des Vaterlandes, als Prälat, umgab ihn der doppelte Glanz seiner Kriegswerke und seiner Dienste in der Kirche. So lautet Saxos Schilderung dieses, in den Jahrbüchern Dänemarks unvergesslichen, Mannes. Fügt man hiezu die frühe Freundschaft mit dem Könige, mit dem er beim Mordversuch Svein Grathes zu Roeskilde, und bei allen ähnlichen Gelegenheiten, Gefahren und Sorgen theilte, dessen Feuer er entflammte, dessen Saumseligkeit er ansporute, dessen Zweifel er zerstreute, dessen Hoffnungen er theilte, so begreift man, dass die Vereinigung zweier solcher Männer andere ähn-

Digitized by Google

licher Art erwecken musste, und dass kein Feind der Klugheit, Weisheit, Tapferkeit und Ausdauer widerstehen konnte, die sich vereinigten, die reichen Hülfsquellen des Landes zum Wohl und Glück der Dazeit und Folgezeit zu benutzen.

2. Unter Waldemar und seinen Heerführern erhielten daher die Wendenkriege einen höhern Charakter. Sie bildeten eine regelmässige Reihe von Kreuzzügen. Der Zweck war nicht mehr, einzelne Züge zu machen; sondern des Feindes Macht ganz zu brechen, und die Ursachen der Verheerungen durch Einimpfen des Christenthums beim Feinde selbst zu heben. Als Waldemar Svein Grathe überwunden, und man ihm als König gehuldigt, er aber den Frieden im Lande selbst hergestellt hatte, wandte er sogleich sein Auge auf die Wenden, welche fast ein Drittheil des Reichs verwüstet hatten. Die dänische Flotte sammelte sich (1158) bei der Insel Masnet zwischen Falster und Seeland. Es wurde Ding gehalten; die Furcht vor den Wenden hatte das Volk aber so sehr benommen, dass die Ältesten unter allerhand Vorgeben, des Königs Sinn von seinem Unternehmen abzuwenden, trachteten. Sie sagten, der Feind habe schon Nachricht von seinem Vorsatz erhalten; es sei Mangel an Lebensmitteln; das ganze Land gerathe in Gefahr, wenn man so vieler tapferer Männer Leben wage, die hier versammelt seien; erleide die Flotte eine Niederlage, so sei deren Verlust unersetzlich; ihrer Wehr entblösst, würden alle Küsten Dänemarks den Verwüstungen der Wenden blos liegen. Der König gab solchen Vorstellungen nach, und schob den Zug auf. Als Absalon diese feigen Reden vernahm und den veränderten Beschluss des Königs, so begab er sich an Bord zu ihm und forschte nach dem Grunde der Auflösung des Zuges. Da der König antwortete, es geschehe, um nicht so vieler

Digitized by Google

tapferen Männer Leben zu wagen, so sprach Absalon mit dem Freimuth, der einem braven Manne ziemt, mit der Vertraulichkeit, zu welcher seine Stellung zum Könige ihn berechtigte, mit dem feinen Scherz, der oft auf seinen Lippen wohnte: „Da du nun deine Tapferen und Tüchtigen nicht in Gefahr bringen willst, so müssen wir es wohl ein andermahl mit den Untüchtigen und Feigen versuchen; wir werden dann gewiss entweder einen sehr glänzenden Sieg erfechten oder doch nur wenig verlieren; denn der Untergang der Feigen ist für wenig zu rechnen." Der König begab sich nach Roeskilde, wo bei Absalons Bischofswahl mehrere Streitigkeiten beigelegt wurden. Absalon aber legte das Schwert nicht weg, als er den Bischofstab empfing. Am Sonnabend vor dem Palmsonntag landeten die Wenden mit 24 Schiffen auf Seeland. Die Dänen sammelten sich gegen sie bei Borlund (vielleicht das Dorf Boeslund). Kaum erhielt Absalon hievon Nachricht, so eilte er mit seinen Leuten oder Kriegern, nur 18 an der Zahl, dahin, erschlug mit Hülfe der Bauern beinahe alles wendische Fussvolk und zerstreute die Reiter, ohne selbst aus seinem Gefolge mehr, als einen Mann zu verlieren. Ein Wald barg die Flüchtenden vor weiterer Verfolgung. In demselben Jahre wurde Aarhus von Seeräubern furchtbar heimgesucht, wie auch Falster. Die Bürgerkriege hatten zur Folge gehabt, dass die Verbindung der einzelnen Landschaften unter sich erschlafft war. Schoninger, Seeländer, Jüten hatten einige Zeit eigene Könige gehabt; es hatte dies Eifersucht und Neid erweckt; die durch die neue Vereinigung unter Einem Herrscher nicht gleich getilgt werden konnten. Die Bewohner Falsters, die mit so vielem Muth den Wenden widerstanden hatten, hegten auch Groll wider die Seeländer und den König wegen ihres Zauderns. Der königliche Mundschenk hielt

sich auf dieser Insel auf, und wurde durch den feindlichen Anfall auf derselben zurückgehalten; da er endlich wegkommen konnte, hinterbrachte er dem König auf verhasste Weise, wie ein Falsterwohner geäussert habe, die vorigen Könige hätten ihre Sporne an den Fersen getragen, der jetzige trage sie an der Seite. Er fügte hinzu, die Falsterwohner seien Verräther, die alle geheimen Pläne den Wenden offenbarten, ihre Gefangenen in Schutz nähmen und von den dänischen Rüstungen ihnen Nachricht gäben. Der König beschloss daher einen Zug nach Falster; ward aber krank in Ringsted; vor Kummer wurde Absalon fast auch todeskrank; da sie aber gesund wurden, beschlossen sie lieber ihre Kräfte gegen die Feinde, als gegen die Einwohner des Landes zu richten [1].

3. Nach Überlegung mit wenigen, aber tüchtigen Rathgebern sammelte der König Heer und Flotte (1159). Als Theilnehmer werden besonders Absalon, sein Bruder Esbern Snare, sein Vetter Sune Ebbeson, auch Peter Thenja und in der Knytlinga der natürliche Sohn des Königs, Christoph, genannt. Das Heer ward nicht gross, denn der König fürchtete durch viele Vorbereitungen seinen Plan zu verrathen. Da er die Treue der Seeländer nicht bezweifelte, so wollte er die Flotte der Schoninger selbst anführen, und begab sich, noch schwach, nach Lund, das Volk aufzubieten. Der Erzbischof Eskild stellte zwar vor, dass die Schiffe in so kurzer Zeit nicht in segelfertigen Stand zu setzen seien; da er den König aber so festen Vorsatzes fand, dass er lieber nur mit einem Schiff absegeln wollte, als den Zug aufschieben, so trieb er die Zögernden an und nahm den König auf sein eigenes Schiff; denn soweit war es durch Aufhören der Seezüge gekommen,

[1]) Saxo S. 280-82. Suhm VII., 10—11, 31-34. Man sehe insbesondere Estrups Absalon und Cronholms Fornnord. minnen II.

dass der König selbst kein Schiff besass. Die Laaländer und Falstringer wurden zuletzt angesagt; damit sie, wenn jener Verdacht wohl gegründet wäre, den Wenden keine Nachricht von dem Vorhaben gäben. Die Flotte sammelte sich bei Landöre (in der Gegend von Landskrona) an der schonischen Küste; hier war eine lange, gebogene Sandbank, welche bei hohem Wasser überschwemmt war; hier beschloss der König das Heer zu mustern. Da aber alle dänischen Könige den Glauben hegten, dass Landöre ihnen ein gefährlicher Ort sei, so musterte er die Flotte von dem nächsten Hafen aus. Hiemit giengen 14 Tage hin und die Lebensmittel wurden fast alle verzehrt. Da die Flotte endlich, 250 Segel stark, den Hafen verliess, war es stilles, schönes Wetter; man gebrauchte daher Ruder statt der Segel und kam um so unbemerkter vorwärts. Absalon wurde mit 7 Schiffen vorausgeschickt, um zu untersuchen, wo man am besten auf Rügen landen könne; die Absicht war, Arkona, den Sitz Svantevits, zu überraschen. Schon war er bis zu dieser Insel gelangt, als er erfuhr, dass der Theil der Flotte, der dem König folgte, zurücksegle; mit Schmerz sah er die ganze Flotte dem Beispiel folgen, und musste nun dasselbe thun. Er suchte den König auf, und fand ihn im Hafen von Möen. Peter Thenja, Esbern und Sune empfingen ihn, als er landete. Alle beklagten des Königs Vorsatz, und theilten Absalons Verdruss. Der König liess sie vor sich kommen und gab seinen Vorsatz zu erkennen die Fahrt am nächsten Morgen wieder zu beginnen; es sei zu spät, um etwas auszuführen; die Nacht sei für die Ruhe, der Tag für die Arbeit bestimmt. Sie schwiegen alle; der König aber wollte ihre Absicht wissen, um so mehr, da nur für 7 Tage Lebensmittel übrig waren. Die andern baten Absalon, ihre gemeinsame Meinung vorzutragen. Absalon, eben so warm, rasch und entschlossen, als

Digitized by Google

der König kalt, langsam und unschlüssig war, brach in freimüthige Vorwürfe aus: „Weshalb wunderst du dich, o König, dass wir schweigen? Kummer raubt uns die Sprache, da wir dich den Weg der Ehre verlassen sehen. Du bist nicht Herr mehr, sondern der gehorsame Diener deiner Untergebenen; denen aber, deren Rath du befolgst, ist es einerlei, ob er zur Ehre oder Schande führt. Dies ist der zweite Zug, den du nach dem Siege über deine Nebenbuhler unternimmst, und du giebst ihn auf mit ebenso grosser Unehre, als den ersten. Wir versäumen die gelegene Zeit, und kein nöthigender Grund entschuldigt unsere Feigheit. Willst du also die Verheerungen deines Volks rächen? — unter solchen Wahrzeichen deine Regierung beginnen?" Der Zorn mahlte sich in den Blicken des Königs; doch beherrschte er sich und antwortete nur, es rede mehr, als Ein Zeugniss für seine Unverzagtheit, und Absalon könne noch keine That aufweisen, die sich mit den seinigen messen könne. Er eilte hierauf auf sein Schiff; Absalon aber rief ihm nach, er möge nicht zürnen ob nützlicher Anerinnerungen; besser sei es, von redlichem Freunde Warnung zu empfangen, als von heimlichem Feinde verläumdet zu werden. Nächsten Tages befahl der König anzulegen; es entstand aber ein so starker Sturm, dass weder Anker noch Taue hielten, selbst nicht im Hafen. Dies Unwetter hielt 4 Tage an; so dass die Flotte zersplittert wurde, und des Königs Zorn Zeit hatte sich abzukühlen. Den Tag darauf, nachdem der Sturm sich etwas gelegt hatte, sah er seine Freunde, die er bis dahin gar nicht hatte sprechen können, am Strande beisammen stehen. Er gieng zu ihnen, liess seine Begleiter zurück, und redete mit ihnen allein. Die Unterredung endete mit Versöhnung. Es waren noch Lebensmittel für 3 Tage vorhanden. Die Fahrt war nicht weit. Man beschloss

daher, den Zug zu erneuern, sobald man die Ruder gebrauchen könnte. Absalon sollte den günstigen Augenblick wahrnehmen. Das Wetter legte sich schon sehr während der Nacht. Bei Tagesanbruch ruderte Absalon, nachdem er Messe und Gebet auf seinem Schiffe gehalten, zum König, um ihn wissen zu lassen dass Gelegenheit zum Auslegen sei. Der König gab gleich hiezu Befehl. Welche herrliche Arbeit, sagte Absalon, halb im Scherz, halb im Ernst, wenn wir wiederum auf halbem Wege umkehren. Der König nahm die spottende Worte im Scherz, antwortend: „Viel wird dann auch nicht verloren sein; denn wenn Absalon zurückkommt, wird er uns doch sagen können, wie es in Wenden steht." Absalon hatte nämlich das vorige Mal das Ziel auch nicht erreicht. Man lichtete die Anker. Solange man unter Land blieb, gieng es recht gut; aber als man auf die offene See kam, war man der ganzen Macht des Sturms ausgesetzt. Absalon, der, wie gewöhnlich, voran war, liess aus allen Kräften rudern und spornte dadurch Waldemar an, ihm zu folgen. Das Schiff Eskilds aber, auf welchem der König war, zog Wasser. Waldemar sah sich nach einem andern um, und, da das des Schonings Ingemar das nächste war, so machte er einen gefährlichen Sprung hinüber, das Schwert in der einen, das Banner in der andern Hand, und befahl, rasch fort zu rudern. Der Erzbischof Eskild, durch des Königs Beispiel ermuntert, versuchte, ungeachtet sein Schiff leck war, ihm zu folgen, kehrte jedoch auf des Königs Geheiss um. Viele andere thaten aus Furcht dasselbe; einige auch aus Noth, weil ihre Schiffe nicht See halten konnten. Die, welche vorwärts segelten, nahmen Speise in die linke Hand, um sich zu stärken, wenn es Noth that, und ruderten gleichzeitig mit der rechten. Nur ein kleiner Theil der Flotte gelangte unter Absalons Anführung am nächsten

Digitized by Google

Morgen früh bis Hedinsey. Von der Mannschaft war keiner verloren, wohl aber viel Gut. Jetzt sandte Absalon den berühmten Freibeuter Vethemann, den Stifter der Wikinggilde, zum Kundschaften aus, und erfuhr durch ihn dass keine Schiffe im Hafen liegen, und das Vieh ruhig am Strande grase, so dass die Rüger ganz sicher waren. Der König kam später nach mit 60 Schiffen, legte an in demselben Hafen, begab sich auf Absalons Schiff und legte sich müde und matt zur Ruhe. Zwei vornehme, aber feige Hallandsfahrer, die Ein Schiff hatten, verlangten den König zu sprechen, und, da Absalon ihn nicht wecken wollte, stellten sie ihm vor, dass ihr Schiff schadhaft geworden, dass sie Mangel an Lebensmitteln hätten, und dass der Wind ihre Heimfahrt begünstige. Absalon hielt ihnen ihre Feigheit vor, und bat sie, um ihrer eigenen Ehre willen zu schweigen; ihre Schiffe liessen sich ja ausbessern; Lebensmittel könnten sie sich mit bewaffneter Hand verschaffen; allein es würde ihnen eine ewige Schande werden, den König mit einer so geringen Macht mitten unter den Feinden zu lassen. Der eine wendete vor, er habe daheim königliche Geschäfte, die keinen Aufschub gestatteten; aber da entbrannte Absalon vor Zorn, und stellte ihnen vor, dass sie, wenn sie die Expedition verliessen, und ihrem Herrn die ihm gebührende Ehrfurcht verweigerten, so hätten sie Kraft der Gesetze Leben und Güter verwirkt. Dennoch verliessen sie feigherzig die Flotte; der König aber, da er ihre Flucht vernahm, verhiess ihnen verdienten Lohn; ob sie ihn erhielten, wird nicht berichtet. So wenig war die Seeausrüstung der Zeit geordnet, dass die Häuptlinge fast willkürlich mit ihren Untergebenen kamen und giengen.

Der König landete nun auf der Insel, liess die Anführer zusammenrufen und hielt Rath. In diesem waren

Digitized by Google

viele der Meinung, man solle umkehren, ohne einen Anfall zu versuchen. Der König verwarf dies, als Feigheit; seine Gegenwart könne nicht verborgen bleiben, wenn er sein Lager im Stich liesse. Vethemann, welcher Rügen eben erspäht hatte, schlug vor, sich gegen diese Insel zu wenden; wären die Einwohner sicher, welches daraus zu schliessen sei, dass der Bauer nach der Arbeit ruhig sich hinstrecke, so könne man ohne Gefahr landen und plündern, — wo nicht, umkehren. Waldemar meinte, solcher Rath zieme sich besser für einen Freibeuter, als für einen König. Man habe noch nicht gehört, dass ein Dänenkönig ohne Schwertschlag vor den Wenden geflohen sei; er wolle der erste nicht sein. Da gab der Falstring Gvenmar Ketilson [1], der sonst mehr für tapfer, als für weise galt, den Rath, der Aller Beifall gewann. Er schlug vor, mit so geringer Macht die zahlreichen, streitbaren Rüger nicht anzugreifen, sondern die Landschaft Bart, welche klein sei, und leicht geplündert werden könne, selbst wenn die Einwohner Widerstand leisteten. Der König möge nun sich niederlegen, um Ruhe zu gewinnen; am Abend, wenn es am wenigsten erwartet werde, möge man an Land legen; da aber die Bucht, in welche man hineinmüsse, seicht sei, müsse man die Schiffe vertheilen und ganz leise rudern, um sich den Wenden nicht zu verrathen, und den Sandbänken zu entgehen; er selbst wolle kundschaften. Der König gab dem Beifall. Am Abend segelte die Flotte in die Bucht, nur 3 Schiffe nebeneinander. Gvenmar kam dem König entgegen und brachte einige wendische Späher mit, die er eingefangen hatte. In der Morgendämmerung gieng man an Land;

[1]) Bei Saxo Gnemer, in der Knytl. Gvenmar, Gnemar, Gveinar; wahrscheinlich derselbe Name, der bei Saxo, S. 340, Guemmerus heisst.

Digitized by Google

der König gieng durch den Wald und überfiel die Dörfer und Flecken. Die Wenden, aus dem besten Schlaf geweckt, glaubten zuerst, es seien ihre eigenen Fürsten, steckten die Köpfe aus den Thüren, fragend, ob es Kasimir oder Bugislav sei [1], wurden aber sogleich von den Dänen erschlagen. Absalon drang mit einem Theile des Heers weiter vor ins Land, und war zuletzt durch einen grossen Sumpf vom Könige getrennt. Erst befahl er, die Dörfer nicht anzustecken, um die Feinde nicht aufmerksam zu machen. Da er aber in der Ferne die Flammen der auf der Bahn des Königs angezündeten Dörfer ersah, so steckte er seinerseits auch in Brand, damit seine Landsleute den guten Fortgang bemerkten. Hierauf zogen beide Heere sich zurück und zündeten fortwährend die Dörfer an, um in der weiten Entfernung, die sie trennte, einander ein Zeichen zu geben, theils auch um den Rückzug nicht zu beschleunigen, damit er nicht einer Flucht gliche. Skjalm Skegge war bei der Flotte zurückgeblieben, musste mehrmahls die Rüger verjagen, die sich eingefunden hatten, und war nicht zur Stelle, als der König an den Strand zurückkam. Die Rüger wurden nun verfolgt, legten sich aber in Hinterhalt. Der grösste Theil der dänischen Schiffe verliess den König. Einer der Häuptlinge, welcher sich, am Vorbug stehend, seiner Tapferkeit gerühmt hatte, setzte alle Segel bei, den aus dem Hinterhalt hervorbrechenden Feinden zu entgehen. Der König blieb mit nur 7 Schiffen zurück und lag still, um Rath zu pflegen. Absalon, der sich, um die Flotte zu decken, hinten gehalten hatte, schlug vor, nach Hedinsey zu steuern, und dort bessern Wind abzuwarten; Peter Thenja rieth hievon ab; denn, wenn der Wind ungünstig bleibe, so könne man von dort

[1] Söhne des pommerschen Fürsten Wratislaw. Dieser Theil Leutitiens muss also damahls unter Pommern gelegen haben.

Digitized by Google

weder wegkommen, noch Verstärkung erhalten, indess der Wenden von Tage zu Tage mehrere würden. Man solle daher alle Segel beisetzen und den Kurs fortsetzen, und nur, um die Schiffe gesammelt zu halten, die Segel auf den bessern Schiffen kürzen, damit die langsamern mitkommen könnten. Absalons Rath, von seinem jugendlichen Muthe zeugend, wurde gegen den des alten, erfahrenen Thenja verworfen. Die Wenden, die geringe Anzahl ihrer Feinde bemerkend, ruderten nun heftig auf sie los, mit Kriegsruf und Waffenlärm sie schreckend. Die Dänen aber empfingen sie mit einem Pfeilregen, und die Wenden kehrten jedesmahl um. Da der König die Küsten des Vaterlands wieder zu Gesichte bekam, legte der Wind sich, und man kam so wenig vorwärts, dass man des Morgens fast an derselben Stelle war, als am Abend zuvor. Man musste daher zu den Rudern greifen. Endlich kam Erzbischof Eskilds Schiff dem König entgegen. Er bestieg es, und landete in Schonen; die andern auf Seeland. Nun befand sich, wie es heisst, unter den Männern, die den Zug nicht mitgemacht hatten, auch ein wohlredender Mann, mit Namen Rane: diesen wollte Peter Thenja zum Besten haben, und liess daher nicht nur die Gefangenen, sondern auch einen grossen Theil seiner Bootsleute aufs Verdeck treten, damit es aussähe, als hätte er viele zu Gefangnen, und grosse Beute gemacht. Rane, der seinerseits dem Peter weiss machen wollte, sein Schiff sei leck, daher er an dem Zuge nicht habe Theil nehmen können, befahl seinen Leuten, das Schiff auszuschöpfen; allein Einer antwortete, es habe das Schiff seit drei Tagen kein Wasser geschöpft. Peter, der dies hörte, rief ihm zu, er habe seinen Leuten schlecht gelehrt, wie sie zu antworten hätten; und als Rane nun den Kopf hervorsteckte, die vielen Menschen auf dem Verdeck sah, und sie für Gefangne annahm, so bedauerte

Digitized by Google

er zur grossen Belustigung Peters und seiner Leute sein unglückliches Schicksal, und dass sein Schiff dergestalt leck gewesen sei, dass er sie nicht habe begleiten können [1].

4. Noch in demselben Herbst (1159) machte Waldemar einen Zug nach Arkon, mit einem grossen Heer von Seeländern und Schoningern. Das dänische Heer landete in der Nähe dieser Festung und machte grosse Beute. Grade als sie nach den Schiffen zurückkehren wollten, traf eine Menge von Rügern von dem Festlande der Insel ein, und zugleich fiel ein starker Nebel. Da die Dänen den Weg nicht kannten, so standen sie still. Die Wenden rückten vor, und als der Nebel verschwand, standen beide einander grade gegenüber. Im dänischen Heer befand sich ein wendischer Prinz Prisklav oder Prislav, Sohn des Obotritenfürsten Niklot (oder Nuklot), der ihn verjagt hatte, weil er das Christenthum angenommen hatte. Dieser hatte Zuflucht in Dänemark gefunden, und eine Schwester Waldemars geheirathet. Dieser spornte sein Pferd an, und rief den Dänen zu: jetzt hätten sie erreicht, was sie so lange gewünscht, einen Kampf mit den Wenden; jetzt sollten sie die gewohnte Tapferkeit zeigen. Die Dänen brachen gegen ihre Gewohnheit die Schlachtordnung, und machten einen heftigen Anfall. Zwei königliche Reuter prallten so stark an einander, dass sie zusammenstürzten, und der König stiess wieder so stark gegen sie, dass auch sein Pferd stürzte, und er so heftig herabfiel, dass sein linker Ellenbogen durch den Schild hindurch sich in die Erde bohrte. Absalon wollte vom Pferde springen, dem König zu helfen; dieser aber winkte ihm, er möge die Verfolgung des Feindes fortsetzen. Viele Wenden wurden erschlagen, andere flüchteten nach der Meerenge ins Wasser, wo-

[1]) Saxo, S. 282-289; Suhm VII., S. 34-47; Estrups Absalon, S. 21 ff.

hin sie von den Dänen verfolgt wurden. Einer hatte sich auf einen Stein gerettet, der unter dem Wasser lag; wurde jedoch von Esbern Snare mit Lebensgefahr erreicht und durchbohrt. Zwei Reuter, die ihn vor dem Ertrinken retten wollten, wären beinahe mit ihm in den Wellen umgekommen. Esbern Snare war schon so nahe dem Tode, dass man ihn rollen musste, und durch warme Kleider ins Leben rief; doch war er den ganzen Tag bleich, wie eine Leiche. Ein anderer dänischer Reuter war bis mitten unter die Feinde versprengt. Er ergab sich jedoch nicht, sprang vom Pferde und focht, bis er, umringt von Leichen, niedersank. Die Gegend um Arkona wurde mit Feuer und Schwert verwüstet. Da der Winter sich näherte, segelte Waldemar mit dem Heere heim [1].

5. Den Winter über blieb Waldemar ruhig zu Hause, rüstete sich aber im Frühjahr (1160) wieder zu einem Zuge. Da die Rüger dies erfuhren, sandten sie einen ihrer ansehnlichsten Männer, Dombor (Domabur) nach Dänemark, Frieden zu stiften. Absalon empfing ihn gastfreundlich, verschaffte seinen Leuten Herberge und Unterhalt, und nahm ihn selbst mit zur Flotte zur Rathpflegung. Der Kriegsbrauch gestattete es, solche Boten des Zuges zurückzubehalten, damit sie nicht als Späher Nachricht brächten. Indess hinderte Gegenwind die Flotte am Auslaufen; die Jüten, deren Lebensmittel aufgegangen waren, machten Miene, das Heer zu verlassen. Die Seeländer und Schoningen theilten ihnen zwar von dem Ihrigen mit, damit das Heer nicht geschwächt werde. Die reichlich versehenen Fühnen weigerten sich jedoch, ihnen zu Hülfe zu kommen. Dombor benutzte diese Uneinigkeit. Bisher

---

[1]) Saxo 289-90. Knytl. c. 119. Suhm VII. 48-50. Die Knytl. macht aus den drei Zügen einen, und erzählt alles von dem einen vorgedachten Zuge nach Bart.

Digitized by Google

hatte er um Frieden gebeten, jetzt bat er Absalon, Mäkler zwischen ihm und dem Könige zu sein. Man verlangte Bürgschaft für seine Aufrichtigkeit. Er erbot sich, einen Stein ins Meer zu werfen. Dies war eine wendische Sitte, durch welche Verträge bekräftigt wurden. Der den Stein warf, sprach nämlich zugleich den Wunsch aus, dass der, welcher den Vergleich breche, wie der Stein in den Wellen untergehen möge. Absalon verwarf diese Bürgschaft, als heidnischen Tant, und verlangte Geissel. Dombor machte dieselbe Forderung. Absalon antwortete erzürnt, die Rüger hätten vordem den Dänen Geissel, Geld und Schiffe gesandt; nie habe man gehört, dass die Dänen Ähnliches gethan. Dombor ward seinerseits auch lauter; er erinnerte Absalon daran, wie tief Dänemark gesunken sei; jene Zeiten seien vorbei. Ein weiser Mann, meinte er, müsse nicht allein auf die Vergangenheit und Zukunft sehen, sondern auch auf die naheliegende Gegenwart. Früher haben die Dänen uns bezwungen; jetzt haben wir das Glück für uns; eure Grenzen sind verheert, eure Küsten verwüstet; die unsrigen sind blühend, und können kaum die Volksmenge ernähren. Den Vorzüglichern gebührt es, Schatz zu empfangen, nicht ihn zu geben. Diese stolzen Worte verwundeten Absalons Herz; er bezwang aber seinen Harm und meldete dem König die Friedensvorschläge Dombors. Sie wurden verworfen, aber Dombor reiste heim mit der Befriedigung, dass der Zug doch zunichte geworden war. Gegenwind, vielleicht auch Mangel an Ordnung im Heere, verhinderten die Ausführung.

König Waldemar sah ein, dass er fremder Hülfe bedürfe. Schon vor mehrern Jahren hatte er sich mit Heinrich dem Löwen besprochen, und ihm eine Summe bezahlt, damit er die Wenden an ihren Plünderungen in Dänemark hindre. Die Abwesenheit des Herzogs in Italien hatte jedoch die Massregel wirkungslos gemacht. Jetzt

Digitized by Google

kam er wieder mit ihm zu Ertheneburg (Atlinburg) an der Elbe zusammen. Der König beklagte sich über den Schaden, den die Wenden seinem Reich zugefügt. Der Herzog, dem neue Gelder zu Sold für seine Truppen versprochen wurden, und der auch seine Landesgrenzen zu erweitern gedachte, war zu einem Bündniss geneigt. Man vereinigte sich dahin, dass der Herzog die Wenden zu Lande, der König von der See aus angreifen solle. Der eine bedurfte des andern; ohne die dänische Flotte vermochte auch der Herzog nichts auszurichten.

Im Herbst (1160) sammelte Waldemar seine Flotte wieder bei Masnet. Absalon, zur Kriegsfahrt sonst der erste, lag diesmal im Isefjord (einer schmalen Seebucht, die vom Nordwesten Seelands bis nach Roeskilde sich ins Land zieht). Er sollte ein Drachenschiff, welches der König Noregs, Inge, dem Waldemar geschenkt hatte, bemannen und zum Sammelplatz bringen, wurde aber durch widrigen Wind gehindert. Dies gieng ihm nah ans Herz. In seinem Kummer entschlummerte er einst, hinten in seinem Schiffe sitzend. Es träumte ihm, er wandere mit Bischof Toke von Börglum am Strande, und dieser sänge dreimahl den Weihnachtpsalm und bitte ihn, genau nachzuhören. Der Traum war so lebhaft, dass Absalon, nachdem er erwacht, ihn noch für Wirklichkeit hielt; er gewann die tröstende Überzeugung, dass der Sturm am nächsten Tage sich legen werde. Er bestieg gleich ein Boot, und ruderte trotz des Sturmes nach dem Drachenschiff, befahl dem Schiffshäuptling Astrad den Mast zu richten und sich segelfertig zu machen. Der Wind legte sich wirklich, Absalon liess die Flotte aus dem Isefjord um Seeland herum segeln, und mit des Königs sich vereinigen. Die gesammelte dänische Flotte machte hierauf einen Zug nach der Insel Poel bei der Wismar-Bucht, indess das

sächsische Heer landwärts von Westen ins Land rückte. Fürst Niklot, der sich nicht im Stande sah, alle seine Festen zu vertheidigen, setzte Ilow, Mecklenburg, Schwerin und Dobin in Brand und beschloss, nur Werle oder Wurle zu vertheidigen. Von hieraus ordnete er Streifereien an, um Herzog Heinrichs Heer zu beobachten, und machte ab und an selbst einen Anfall. Seine Söhne Pribislav und Wertislav überfielen die Sachsen in der Nähe von Mecklenburg und machten einen Theil nieder. Doch wurden viele Wenden gefangen, und auf Heinrichs Befehl erhenkt. Niklot, ob der Feigheit seiner Söhne erzürnt, brach in die Worte aus: Ich glaubte, Männer erzeugt zu haben; sie sind aber furchtsamer, als Weiber; ich will selbst mein Glück versuchen. Mit ausgewählter Mannschaft legte er sich in der Nähe des feindlichen Lagers in Hinterhalt. Aus diesem war ein Theil des Trosses zum Furagiren ausgezogen, und 60 Reuter, mit schlechten Kleidern über ihre Harnische, waren mitgeritten. Niklot griff sie an, und ritt selbst mitten in den feindlichen Haufen. Die verkleideten Reuter aber sprangen aufs Pferd und ergriffen das Schwert statt der Sichel. Er wollte sie niederstossen, aber seine Waffen trafen unerwartet auf Harnische und waren ohne Wirkung. So wurde er umringt und niedergemacht, ehe er Hülfe erhalten konnte. Man erkannte ihn, hieb ihm den Kopf ab, steckte ihn auf einen Spiess, und trug ihn umher im Lager zur Freude des vereinigten, dänischen und sächsischen Heers. Sein Sohn Prislav, der sich bei den Dänen aufhielt, empfing die Nachricht vom Falle seines Vaters bei der Mahlzeit, beugte sein Haupt eine Zeit lang nieder, mit Essen einhaltend, sagte aber hierauf: Solches Ende verdient ein Heide. So siegte der religieuse Aberglaube über die Stimme der Natur. Die Söhne Niklots verbrannten nun Werle, verbargen sich in

Digitized by Google

die Wälder und Sümpfe, und sandten Weiber und Kinder auf die Schiffe. Einige Tage nach Niklots Fall besuchte Waldemar den Herzog, der ihn und Absalon in seinem Zelte bewirthete. Darauf kehrte der König zurück zur Flotte. Dieser Zug legte den Grund zu des Herzogs Eroberung des Mecklenburgischen. Er gewann das ganze Land, legte die Festung Schwerin an, verglich sich mit Niklots Söhnen, ihnen die Feste Wurle und mehrere Landesstrecken im Osten, die doch erst erobert werden sollten, überlassend. Die Ländereien der Obotriten vertheilte er an seine Leute, so dass wendische Herrschaft und Religion, ja auch ihr Name hier nach und nach verschwanden. Indess die Sachsen also ihre Aufmerksamkeit auf die ihnen zunächst liegenden Lande richteten, fassten die Dänen, wie das Folgende zeigen wird, besonders Rügen und Vorpommern ins Auge, welche früher zum Theil ihre Herrschaft schon anerkannt hatten und als Meeresländer ihnen hauptsächlich von Wichtigkeit waren.

Indess Waldemar noch mit der Flotte an der Küste lag, wollte er in wichtiger Angelegenheit Boten an Herzog Heinrich senden. Der Weg nach dem Lager, mitten durch wendisches Land, war indess gefährlich, und alle, die der König darüber anredete, entschuldigten sich. Die Pferde waren lahm, schlecht beschlagen, oder anderes war im Wege. Absalon, der indess zum Holzfällen im Walde gewesen war, kam zurück und war gleich willig zur Reise; und da die Wahl des Gefolges ihm überlassen war, so wählte er meist seine eigenen Sippen. Prislav, der Gegend kundig, erbot sich zur Begleitung. An der Zahl 60, gelangten sie glücklich ins Lager und richteten ihr Geschäft bei dem Herzog Heinrich aus. Dieser bat sie, die Nacht zu bleiben; Absalon aber weigerte sich dessen, weil sein Ausbleiben dem König Sorge machen würde. Da er nun

Digitized by Google

beim Ausbruch der Nacht sich wegbegeben wollte, gieng ein vornehmer Sachse zum Herzog, ihm vorstellend, dass die dänische Gesandtschaft das Leben verlieren würde, wenn sie keine Bedeckung erhielte, und tadelte den Herzog sehr, weil er so treffliche Männer solcher Gefahr aussetze. Der Herzog sandte dieserhalb einen Boten an Absalon, der jedoch die Bedeckung nicht annehmen wollte. Die Dänen waren indess nicht weit vom Lager gekommen, da bat Prislav sie Halt zu machen, und stellte ihnen vor, besser hätten sie gethan, die Hülfe der Sachsen anzunehmen; nun sei dies zu spät; umkehren sei Schande; sie müssten also Muth und Mannes Herz zeigen. Ohne Zweifel hätten die Wenden ihre Herreise aus den Pferdespuren entnommen, und würden sich in einem der Wälder in den Hinterhalt gelegt haben. Tod sei der Gefangenschaft vorzuziehen; denn seine Brüder würden aus Rache wegen des Todes des Vaters sie zu Tode martern. Bei Knut Lavards Andenken beschwöre er sie daher, sich kühn und brav zu zeigen. Da seine Rede mit allgemeinem Beifall vernommen wurde, schlug er vor, die schwächstbewaffneten zwischen die Reuter zu nehmen, und in zwei Haufen vorzurücken, doch so dicht an einander, dass sie einander leicht zu Hülfe kommen könnten; unterweges sollten sie stets rufen und singen, durch welche Zuversichtlichkeit sie den Wenden jeden Verdacht benehmen würden. Durch diese Anordnung, welche Absalon billigte, gelang die Rückreise. Denn die Wenden hielten sie für Leute des Herzogs, und machten keinen Anfall. Als sie zur Flotte kamen, fanden sie den König zu seiner Aufmunterung im Psalter lesend. Er empfing sie mit grosser Freude, und liess die Flotte sich gleich segelfertig machen,

Diese segelte jetzt von Wismars Hafen nach Gudakra oder dem Fluss Warnow. Der Grund war hier sehr seicht,

Digitized by Google

so dass nur kleine Fahrzeuge ihn hinaufzusegeln pflegten. Der König musste sein Drachenschiff draussen vor Anker lassen. Die kleinern Schiffe zogen, unter Absalons Anführung, den Fluss hinauf, bis wo er sich in die Gestalt eines Binnensees erweitert, und überfiel hier eine wendische Flotte. Die Dänen kannten aber die Beschaffenheit des Flussbetts nicht; ihre Schiffe geriethen fest, so dass sie mit den Rudern sie nicht wieder flott machen konnten. Sprangen sie ins Wasser, um mit den Händen zu schieben, so trafen die Pfeile der Wenden sie. Die beiden Schiffe Prislavs, die an der Spitze waren, kamen ganz auf den Grund, und da zu viele Leute in das eine sprangen, so gieng es unter. Doch wurden die Wenden mit Hülfe der hinzukommenden Dänen verjagt, und ihre Schiffe im Stich gelassen. Die Dörfer längs der beiden Seiten des Flusses wurden verbrannt. Gegen Nacht kehrte Absalon zurück zum König, der nun sein Drachenschiff, als untauglich zur Flussfahrt, nach Hause sandte; er bestieg ein kleineres, auf dem er den Fluss hinauffuhr, und liess Sune die Umgegend verheeren. Selbst zog er nach Rostock, dessen Bewohner geflüchtet waren, und verbrannte dort ein Götzenbild. Da Herzog Heinrich sich mit seinem Heer näherte, und den König zu sprechen wünschte, so liess dieser eine Brücke über den Fluss schlagen und gieng hinüber. Da traf es sich, dass Pribislav von der einen Seite des Flusses seinen Bruder Prislav auf demselben Schiffe erblickte, auf welchem sich der Mann befand, den man allgemein für den Tödter Niklots hielt. Er warf seinem Bruder es als Gottlosigkeit vor, dass er den als Freund behandle, der seinen Vater erschlagen habe. Prislav entgegnete: er bekenne sich nicht als den Sohn eines solchen Sünders. Indess wurde gemeldet, dass Rüger und Pomeraner mit vereinter Flotte den Fluss gesperrt hätten, um

die Dänen einzuschliessen. Der König kehrte daher um, fand aber Niemand. In der Vermuthung, dass die Wenden sich in Hinterhalt gelegt hätten, liess er einen Theil des Heers an der Küste heeren, und die andern Krieger in die Schiffe sich verbergen, um die Wenden an die scheinbar verlassenen Schiffe heranzulocken. Die Rüger liessen sich wirklich täuschen; aber einige Häuptlinge, die des Königs Absicht kannten, segelten ihnen zu früh entgegen, so dass die List nicht ganz gelang. Indess wurden die Rüger vertrieben und verfolgt [1]. Als die Dänen in den Hafen zurückkamen, zelteten sie der Hitze wegen ihre Schiffe, und legten sich unter die Segel zur Ruhe, besonders auf des Königs Schiff. Der Erzbischof Eskild, sie also treffend, warf den Leuten ihre Trägheit vor, und dem König seine Nachlässigkeit. Wie, geht ihr in die Gräber, Landsleute, ehe ihr todt seid, zu einer Zeit, da Thätigkeit Noth thut? Wir liegen hier zwischen Inseln und Gründen, und lassen die günstige Zeit vorüber gehen. Der König liess hierauf die Zeltung sogleich niedernehmen und nach Rügen zusteuern. Den südlichen Theil der Insel, Strela genüber, liess er zwei Tage durch die Reiterei verheeren. Den nächsten Morgen segelte er nach Valung, wo er seinen Sohn Christoph zum Heeren landen liess; das übrige Heer kam nach. Bei Schaprode kam es zur Schlacht, in welcher die Rüger 1300 Mann verloren haben sollen. Darauf segelte Waldemar weg mit der Flotte, wahrscheinlich nach Hedinsey. Jetzt baten die Rüger um Frieden und sendeten Dombor zu den Dänen; da diese aber schon an Bord waren, so zündete jener ein Feuer am Strande an, um seine Ankunft anzuzeigen. Absalon aber verbot, ihm ein Schiff zuzusenden, damit es

[1]) Die Knytl. verlegt die Scene nach Svolder, welches nicht zu Saxos Erzählung passt.

Digitized by Google

nicht aussähe, als ob die Dänen nach Frieden verlangten. Dombor musste sie daher auf seinem eigenen Schiffe aufsuchen. Er begann die Unterhandlung mit Absalon mittelst eines Dolmetschers, (daher jener wohl die wendische Sprache nicht verstanden haben mag) und bat ihn, einen Vergleich zwischen dem König und den Rügern zu mäkeln, als welche Geissel und Unterwerfung anböten. Absalon that, als ob er ihn nicht recht verstehe, und rechnete alle die Inseln und Orte her, die in Dänemark verwüstet worden, den Dombor also an die Unterredung erinnernd, in welcher er selber dem Absalon den schlechten Zustand Dänemarks vorgehalten hatte. Dombor versuchte es, Absalon durch Schmeichelei zu gewinnen, sprechend, er wende sich deshalb an ihn, dessen Grossvater Skjalm Hvide schon zwischen ihnen und Dänemark Vergleich vermittelt habe. Sein Bruder, Esbern, sei zwar älter; sein, Absalons, Amt aber gebe ihm höheres Ansehn, grössern Einfluss. Er fügte hinzu: So lange Ihr einig waret, haben wir euch stets Treue bewiesen; da aber mehrere ums Reich buhlten, und euer Land durch Bürgerkriege zerrissen wurde, da dachten wir mehr an unsere Freiheit, als an euer Bestes, welches Ihr ja selbst ausser Acht liesset. Wir bekriegten euch; die Folge unserer Kriege war, dass Ihr eure von Bürgerblut triefende Streitbarten gegen uns wandtet, so dienten unsere Heerzüge euch zu Nutzen. Diese Vorstellungen rührten doch Absalon noch nicht, sondern er rechnete Dombor die verwüsteten Inseln und Küsten nochmals her. Nun nahm dieser seine Zuflucht zu Bitten. Wir werfen uns, wie Kinder, die ihrer Mutter Kniee umfassen, wie sehr sie auch gezüchtigt werden, dir zu Füssen. Die Strafe ist in deiner Hand. Lass unsere Äcker verwüsten, unsere Dörfer verbrennen, unsere Städte zerstören, unsere Brüder niederhauen, doch wollen wir nicht zu den Waffen greifen, sondern zu Bitten. Wollt

Digitized by Google

Ihr unser Leben, wir wollen es euch übergeben; sollen wir eure Leibeigenen werden, wir wollen uns unterwerfen. Wer ist so grausam, dass er des Wehrlosen nicht schont? Durch unsere Vernichtung schwächt Ihr eure eigene Macht; indem Ihr uns aufs Äusserste treibt, könntet Ihr den verlieren, dessen Leben kostbarer ist, als ganz Rügen. Durch solche und andere Vorstellungen bewog Dombor endlich Absalon, sich der Rüger bei dem Könige anzunehmen. Dieser hob Geissel aus, und nahm ihnen das Versprechen ab, ihm im Kriege mit den andern Wenden Beistand zu leisten. Darauf begab er sich zurück nach Dänemark [1].

6. Im folgenden Jahr beschäftigten inländische Angelegenheiten beide, den König und Absalon, besonders der Streit mit dem Erzbischof Eskild; auch schienen die Zwistigkeiten über die Papstwahl ihre Aufmerksamkeit von Wenden abzuleiten. Indess unternahm Waldemar im Frühjahr 1162 doch seinen sechsten Zug dahin. Es galt Wolgast, welches seine eigenen Fürsten hatte. Dem eingegangenen Vergleich gemäss legte der König an bei Strela und verlangte Hülfe von den Rügern. Sie zeigten sich auch willig und lagerten sich mit einem grossen Heer bei Kuaviz oder Koos. Die Wolgaster hatten sich indess an den pommerschen Fürsten Bugislav gewandt, erhielten aber geringen Trost. Sie gingen daher Waldemar entgegen, und machten einen Vergleich mit ihm. Sie unterwarfen sich, versprachen die Peene zu schliessen, verpflichteten sich, kein Wikingschiff auszusenden, und stellten Geissel.

---

[1]) Saxo S. 290–97. Knytl. c. 119–120. Helmold l. I. c. 86, 87, II. c. 6. Suhm VII. 57–77. Die Knytl. vereint die Züge nach Wismar und Rostock, oder der Warnow, und lässt Absalon mit Prislav auf der Reise zu Herzog Heinrich oder, wie es heisst, nach Braunschweig an der Stelle vorbeikommen, wo Niklots Haupt bei seiner Burg Urle auf einen Pfahl gesteckt war.

Digitized by Google

Darauf wurde Versammlung mit den Rügern gehalten, auf welcher sie mit Bernhard, dem Sohn des Grafen Heinrich von Ratzeburg, in Zwist geriethen. Dieser fragte sie, weshalb sie sich nicht vielmehr um Freundschaft und Schutz des mächtigen Sachsenherzogs bewürben. Sie entgegneten, sie kümmerten sich weder um dessen Freundschaft, noch um dessen Zorn. Der König schlichtete diesen Streit; ein alter, blinder Rüger aber, der grossen Einfluss hatte, sagte: Wilde Pferde haben es in der Art, dass sie immer mehr vorwärts wollen, je mehr man sie zurückhält; man muss den Sachsen daher den Zügel schiessen lassen, damit sie sich nicht überspringen. Niemand kennt ihre Tapferkeit besser, als wir; aber auch sie haben die unsrige kennen gelernt. Dieser Zwist und die gefallenen Worte wurden dem Herzog hinterbracht, und sie nährten das Misstrauen zwischen ihm und den Rügern, die er nur allzu gerne unter seine Herrschaft gebracht hätte [1].

7. Nach der Heimfahrt kreuzte Absalon mit einem Theil der Flotte unter den dänischen Inseln, die Küsten zu schirmen, bis er unerwartet zu andern Geschäften abberufen wurde. Er begleitete am Schluss des Jahrs seinen Herrn und König zu einer Zusammenkunft mit Kaiser Friederich Rothbart, und nach seiner Rückkunft wurde mit Erweiterung des Danavirke der Anfang gemacht. Da zogen die Eroberungen Heinrichs des Löwen in Wenden wieder der Dänen Aufmerksamkeit dahin. Die Söhne Niklots, Pribislav und Wertislav waren nämlich nicht zufrieden mit den, ihnen von Heinrich überlassenen, Strecken im Lande der Kissiner und Circipaner; sie suchten das Obotriten-Land wieder zu gewinnen, begaben sich nach Werle, und befestigten sich allda. Das Heer Herzog Heinrichs schloss

---

[1]) Saxo p. 300. Knytl. c. 120. Suhm, VII. 109-10.

Digitized by Google

die Festung ein, und nahm sie; Wertislav wurde als Gefangener weggeführt, Pribislav bat um Frieden. Heinrich brach auch ins Land der Rüger, und nöthigte sie, sich zu unterwerfen. Dies veranlasste König Waldemar wieder einen Zug nach Rügen zu beschliessen (1163), um sich des Gehorsams der Insel zu versichern. Er sammelte eine Flotte bei Grönsund (bei Falster). Als die Rüger dies erfuhren, und ihn aufs neue ihres Gehorsams versicherten, wurde der Zug aufgegeben [1].

Im folgenden Jahr (1164) sandte Herzog Heinrich eine Botschaft an König Waldemar, um sich darüber zu beklagen, dass der König auf Rügen geplündert und von den Wolgastern Geissel genommen habe. Auf beides machte der Herzog Ansprüche. Indess diese Botschaft noch unterweges war, fiel Pribislav, seinen Bruder Wertislav zu befreien, mit den Ostwenden in die westlichen, wendischen Lande, verwüstete Mecklenburg, belagerte Ilow und mehrere Städte, und heerte und sengte. Dies bewog Herzog Heinrich, sich näher mit den Dänen zu verbinden, ohne deren Flotte er keinen bedeutenden Fortschritt sich versprechen konnte. Die Freundschaft wurde durch Verlobung Knuts, des jungen Sohns Waldemars, mit der Tochter Heinrichs gekräftigt, und die Verbündeten beschlossen nun, gleichzeitig einen Zug nach Wenden zu unternehmen. Herzog Heinrich liess ein Heer, unter Anführung des Grafen Adolf von Holstein, Heinrichs von Ratzeburg, Guncelins, Hauptmanns zu Schwerin u. m. nach Verchen (Viruchne) einige Meilen von Demmin vorrücken. Hier aber überraschten die Wenden den Grafen Adolf, litten wohl selbst grossen Verlust, erschlugen aber doch den grössten Theil des Heers; er selbst fiel in der Schlacht.

---

[1]) Helmold I. c. 92. Knytl. c. 120. Suhm VII. 141-146.

Diese Niederlage zu rächen, rückte Herzog Heinrich selbst vor nach Demmin, welches die Einwohner in Brand steckten. Heinrich liess die Feste schleifen, und verbrannte hierauf auch die gleichfalls verlassene Stadt Gutzkow. Die dänische Flotte war indess weiter ostwärts gesegelt; denn die Wolgaster hatten den früher geschlossenen Vergleich gebrochen. Erst landeten die Dänen, wie gewöhnlich, auf Rügen. Absalon begab sich in die Versammlung der Rüger, wo ihm der Ehrenplatz angewiesen wurde, und er unterhandelte mit ihnen mittelst eines Dolmetschers. Da geschah es, dass ein Rüger mit einem Pferde wegritt, welches einem aus dem Gefolge Absalons gehörte. Als Absalon dies erfuhr, klagte er darüber in ihrer Dingversammlung. Die versammelten Rüger, erbittert über eine Unredlichkeit, welche einen Schatten auf das ganze Volk warf, liessen dem Thäter nachsetzen, dessen Sippen auch versprachen, das Pferd wieder zu schaffen. Da dies geschehen war, begann die Verhandlung wieder. Der Rügerfürst Tetislav versprach, eine Anzahl Schiffe zur dänischen Flotte stossen zu lassen, welche bereits nach der Mündung der Peene vorausgesegelt war. Absalon eilte, sie einzuholen. Der Zug gieng die Peene hinauf nach Wolgast, welches eingeschlossen wurde. Die Einwohner baten um Frieden, gaben sich in des Königs Gewalt, und versprachen Geissel zu stellen; aber in der Nacht schlichen sie sich weg mit Frauen und Kindern, und flüchteten über die Peene nach Osna oder Usedom. Waldemar nahm die verlassene Stadt in Besitz, und setzte in ihr den mehrgenannten Vethemann als Häuptling. Die Bewohner Usedoms erschracken gleichfalls über den Fortschritt des Feindes, setzten kein Vertrauen in die Festigkeit ihrer Mauern, zündeten ihre Stadt an, damit der Feind sich da nicht setze, und verliessen sie. So war eine grosse Strecke

Digitized by Google

Landes den Dänen preisgegeben, und es ist nicht zu verwundern, dass der Gedanke, das Land zu behalten, beim Könige entstand. Wie könnte dieses geschehen, wenn nicht Dänen sich dort auf immer niederliessen? Könnte eine solche Niederlassung von Dauer sein, so wären die Folgen für die Zukunft unberechenbar. Aber selbst der Versuch misslang. Der König wollte Wolgast von Dänen besetzen lassen; wollte, dass Absalon, Buris und Svein, nachheriger Bischof in Aarhuus, da bleiben sollten, wollte auch seinen Sohn Christoph bei ihnen lassen, damit sie stets seiner und des Mutterlandes Hülfe gewiss sein könnten; er versprach auch, dass die sich dort niederlassenden Dänen ihre Freunde und Verwandten bei sich behalten sollten. Die ganze dänische Flotte wollte den Vorrath an Lebensmitteln mit den Zurückbleibenden theilen; man wollte, nach des Königs Befehl, die Saaten in der Umgegend von Wolgast vor der Abreise einscheuern. Als es aber zur Ausführung kam, wollten nur einige Seeländer, wahrscheinlich die, auf welche Absalon unmittelbaren Einfluss übte, da bleiben; den übrigen bangte vor der Gefahr, welcher sie sich aussetzten, und das Verlangen nach den vollen Töpfen der Heimath überwand den Gedanken an Dänemarks zukünftige Grösse. Da nun dieses Unternehmen aufgegeben werden musste, beschloss der König, die Peene hinaufzusegeln, um dem Herzog Heinrich zu begegnen, der längs diesem Flusse vorgerückt war. Um hinaufzufahren musste der König die von den Wenden eingerammten Pfähle und andere Hinderungen wegräumen lassen, auch die Dunzarbrücke bei Dansue abbrechen lassen. Die Wenden suchten seinen Fortschritt zu hemmen, Peter Eilifson sprang mit einigen seiner Leute ans Land; verjagte sie, aber büsste selbst sein Leben ein. Da nun die Fahrt gebahnt war, legten die Dänen die

Digitized by Google

Schiffe dicht an einander, so dass der Herzog sich ihrer, als einer Brücke, bedienen konnte, und beide Heerführer hielten eine Zuzammenkunft. Hierauf begab der König sich nach Stolpe, der Herzog aber, stets heerend, zurück nach Demmin. Die Wenden baten nun um Frieden, und versprachen dem König Geissel. Dieser aber, der es unrecht fand, ohne Beistimmung des Herzogs, Vergleich einzugehen, sandte Thorbern Sunason zu ihm, und erst als der Herzog erklärt hatte, dass er den Frieden billige, den der König schlösse, nahm dieser das Anerbieten der Wenden an. Der Friede lautete denn dahin, dass Wolgast in drei Theile zu theilen sei, deren einer an Tetislav von Rügen, der zweite an Niklots Sohn, Prislav, der sich bei den Dänen aufhielt, der dritte an Kasimir von Pommern fallen solle; Herzog Heinrich solle seinestheils alle von ihm eroberten wendischen Festungen behalten. Der König segelte die Peene wieder hinunter, und soll auf einem Dinge, das unter der Insel Strela versammelt wurde, seinem Sohne Königsnamen und Würde ertheilt haben [1].

8. Die Wenden waren indess noch nicht entkräftet, und Dänemarks Lage gefährdet. König Waldemar hatte seinem Sohne, um ihm das Reich zu sichern, den Königsnamen gegeben; doch schon erhob Prinz Buris, als von Svein Estridson abstammend, Ansprüche darauf. Die einzelnen Landschaften, noch kürzlich geschieden, betrachteten einander mit Eifersucht, oft mit Erbitterung. Daher schien es leicht für ein Parteihaupt, sich Anhänger zu verschaffen. Um sich Vigen in Norwegen zu sichern, musste der König Krieg mit diesem Reich beginnen, der seine persönliche Anwesenheit erforderte. Von der andern Seite trachtete Herzog Heinrich danach, alle wendische Lande der däni-

[1]) Saxo S. 308-310 Knytl. c. 120. Helmold l. II. c. 1-4. Suhm VII. 154-167.

Digitized by Google

schen Herrschaft zu entziehen, und sich ein unabhängiges Reich an der Ostsee zu bilden. Er konnte Waldemars Seemacht nicht entbehren, mochte ihm aber doch keine Gewalt über die bezwungenen Lande gönnen. Es wechselten daher fortdauernd Freundschaft und Feindschaft zwischen diesen Fürsten; auf jeden Bruch folgte Versöhnung, des eigenen Vortheils wegen — auf jede Versöhnung wieder neuer Hader. Heinrich trachtete nach dem Besitze Rügens; Waldemar verlangte Theilung der von Heinrich eroberten Mecklenburgischen Lande; Heinrich reizte in seiner Erbitterung die Rüger zum Abfall. Dies bewog den König (1165) zwei Züge nach Rügen vorzunehmen; den einen im Sommer, den andern im Herbst. Auf dem ersten zog Absalon mit den Seeländern voraus, und erwartete den König 7 Tage bei Hedinsey. Darauf heerten sie zusammen in der Landschaft Wittow, insbesondere die Gegend um Arkona, auch Walung. Da der König es aber vorzog, die Rüger in Abtheilungen anzufallen, nicht mit gesammeltem Heer, so sandte er Absalon voraus von Por oder Parez nach Ziudar oder Zudar. Diese ganze Gegend bis Karenz oder Gartz wurde verwüstet, ehe der König zu ihm stossen konnte. Als die Dänen von Karenz mit der Beute wieder nach den Schiffen ziehen wollten, lockte ein Haufen Rüger sie durch verstellte Flucht bis an eine mit Waten umgebene Stelle, auf der es zu einem allgemeinen Treffen kam. Die Wenden erlitten eine grosse Niederlage; die Sümpfe aber verhinderten die Verfolgung. Es soll am Himmelfahrtstage gewesen sein. Der König kam grade als die Pferde eingeschifft wurden; Absalon verkündigte ihm, dass nichts mehr zu plündern sei, und der König wünschte ihm Glück, dass er mit so wenigen so viel ausgerichtet habe. Auf dem zweiten Zuge war es die Absicht der Dänen, die Ernte zu vernichten,

Digitized by Google

um also den Aufenthalt in den festen Städten zu erschweren. Arkona wurde eingeschlossen. Die Wenden machten einen Ausfall aus dem einzigen Thor; es gelang jedoch nicht, sie weiter ins Feld zu locken. Ein seeländischer Ritter, Nikolaus, ritt bis ans Thor, warf seinen Spiess hinein, tödtete einen der Feinde und kam mit heiler Haut zurück. Thorbern (Sunason) wollte dasselbe thun, wurde aber durch einen Steinwurf gefährlich verwundet; so auch Buris. Doch bewirkte die Tapferkeit der Dänen, dass die Arkonenser sich nicht aus der Feste wagten. Darauf segelte die Flotte nach der Halbinsel Jasmund. Absalon war stets voran, wenn's vorwärts gieng, und beschützte mit ausgewählter, junger Mannschaft den Rückzug. Der König blieb stets beim Hauptheer. Diesmal sandte Absalon seine Reiter nach verschiedenen Seiten aus, und behielt nur wenige bei sich. Unerwartet erhielt er Nachricht, dass ein Theil seiner Leute vom Feinde eingeschlossen sei, und ohne es abzuwarten, dass die Reiter sich wieder sammelten, eilte er mit flatterndem Banner zu Hülfe, bedenkend, dass Eile dienlicher sei, als Menge. Als die eingeschlossenen Seeländer ihn ersahen, begannen sie selbst den Anfall, zeigend, dass sie selbst sich zu retten vermöchten. Ein kecker Ritter, Eskild, verfolgte zu Fuss einen Wenden, der sich unbewaffnet über eine morastige Stelle flüchtete, und hieb ihm den Kopf ab. Der Wende war eingesunken, obgleich Eskild durch Gottes Schirm trokenen Fuss behielt. Man erzählte dies als ein Wunder. Da die Wenden aus einander getrieben waren, setzte Absalon die Dörfer in Brand und heerte das Land bis zum Vorgebirge Gor. Die Rüger mussten sich wieder unterwerfen und um Frieden bitten; sie bezahlten eine Summe Geldes, stellten Geissel und schlossen bei der Insel Strela Vergleich mit dem König [1].

[1]) Saxo S. 310–312. Knytl. c. 120–121. Annal. Esrom. bei Langebek T. I. S. 241. Suhm VII. S. 200–205.

Digitized by Google

9. Waldemar hatte schon früher seinen Sohn Christoph an diesen Zügen Theil nehmen lassen. Im Frühjahr 1166 [1] gab er ihm den Oberbefehl auf einem Zuge, doch so, dass er stets sich nach Absalons Rath richten solle. Erich Lams Sohn Magnus begleitete ihn. Es waren Schoninger, Seeländer und Fühnen. Es galt die Circipanen. Man segelte nach Svolder; die Dänen landeten und heerten bis Tribusees. Prinz Christoph rückte vor; Absalon und Magnus nahmen ihn mit beiden Flügeln des Heers zwischen sich, um den jungen Fürsten besser beschützen zu können. Viele der damahls verwüsteten Dorfschaften lagen noch zu Saxos Zeit öde. Da das Heer zurückkehrte, erfuhr Absalon, der wie gewöhnlich die Nachhut führte, dass der Feind sie verfolge. Mit vierzig Reitern zog er ihnen sogleich entgegen, da die starke Kälte es verhinderte, das übrige Heer zurückzurufen. Er verjagte den Feind, zog langsam weiter bis zum Fluss (die Trebel oder einer seiner Nebenflüsse), liess eine Brücke schlagen, ohne sie wieder abzubrechen, damit es nicht aussehe, als ob er die Verfolgung fürchte. Da er an den Strand kam, fand er, dass die Flotte einen andern Hafen aufgesucht habe. Die Kälte war so stark, dass man Gruben graben musste, damit die Pferde nicht erfrören. Bei diesem Graben fand man eine Menge Schlangen in der Erde, die von Kälte erstarrt und todt waren.

Im Sommer, als die Wolgaster den Vergleich wieder brachen, bereitete der König sich zu einem Zuge wider die Leutitier. Er war schon unterwegs, als er von der Verrätherei des Prinzen Buris hörte. Er segelte daher nur schnell nach Ostrosna, überfiel diese Gegend, und segelte darauf schleunigst nach Wordingburg. Indess der König mit dem Verhör und der Abstrafung des Prinzen Buris beschäftigt war, suchte Bugislav von Pommern Zu-

[1]) Nach Suhm Ao. 1167.

flucht bei Herzog Heinrich, und versprach ihm Huldigung und Treue. Der Herzog nahm ihn in seinen Schutz, ohne auf das Bündniss mit Dänemark zu achten. In dieser Veranlassung trafen Waldemar und Herzog Heinrich einander in Krempe in Stormarn (1167), und hoben ihr Bündniss auf. Der König musste seinen beabsichtigten Zug nach Norwegen aus Furcht vor den Sachsen aufschieben. Als er von deren beschlossenen Einfall vernahm, begab er sich nach Slagelse, und liess Absalon vom Hafen zu Hulminde zu sich kommen. Da nun Absalon dahin zurückkehrte und mit drei Schiffen an der Küste lag, hörte er Morgens, als er die Messe feierte, einen Lärm in der Ferne, und man erfuhr, dass es neun wendische Wikingschiffe seien. Er weckte seine Leute, liess die Ankertaue kappen und ruderte den Wenden entgegen. Eins ihrer Schiffe wurde genommen; mehrere Wenden flüchteten in einen Wald, genannt Björnekjær, und wurden von den Bauern verfolgt und erschlagen [1].

Zwei Dinge nahm Absalon sich besonders zu Herzen; die fortdauernden Plünderungen der Wenden an den dänischen Küsten, und ihre Verbindung mit den Sachsen. Die erstern zu hindern, liess er mehrere Kastelle erbauen; eine Scheidung zwischen Wenden und Sachsen zu bewirken, zeigte sich nun auch eine gute Gelegenheit. Ein Mann, Gottschalk genannt, der lange unter den Wenden gelebt hatte, und ihrer Sprache kundig war, erbot sich gegen Absalon, nach Pommern zu reisen, und der Freundschaft

---

[1]) Saxo S 313-316. Knytl. C. 122. Suhm VII. 220-223, 232-235. Der portus Hulyvimmensis, Hylminde, ist wahrscheinlich, was auch Langebek glaubt, südwestlich von Slagelse zu suchen, wo noch ein Hulby und ein Hyllerup sich findet. Der Wald Björnekjær (Bärensumpf) kann in der Nähe des jetzigen Bjereby gelegen haben.

Digitized by Google

zwischen dessen Fürsten und Heinrich dem Löwen ein Ende zu machen, die Wenden auch näher mit den Dänen zu verbinden. Absalon gab dem Beifall; bat ihn jedoch, den Wenden keine falschen Versprechungen abseiten der Dänen zu machen. Ich liebe Redlichkeit, sagte er, und weiss, dass mein Vaterland keinen Mangel an kühnen Männern hat, die sich lieber mit den Waffen, als mit Trug wehren. Gottschalk begab sich nach Pommern, stellte den Einwohnern vor, dass Liebe zu den Wenden und Erinnerung altbestandener Freundschaft ihn bewogen habe, zu ihnen zu ziehen, sie aus ihrem Schlummer zu wecken; ein drückendes Joch hätten sie sich aufgeladen, indem sie sich einem Volke unterworfen hätten, welches nur nach der Eroberung ihres Landes trachte; dies sei der Sachsen Art; deshalb hätten sie Niklot getödtet, Prislav vertrieben, Ratzeburg, Ilow und Schwerin befestigt. Die Dänen wollten dagegen nur Frieden; durch ihre Freundschaft könnten sie die Sachsen vertreiben, die Freiheit ihres Landes befestigen, und ihren Ruhm vermehren. Die Wenden liessen sich durch diese Rede wirklich bewegen; sie griffen die sächsischen Festungen an, eroberten Ilow, belagerten jedoch die andern vergeblich. Dieser gute Fortgang erfreute Waldemar so sehr, dass er Gottschalk höchlich vor Absalon rühmte. Herzog Heinrich, von Feinden umringt, sah nun von neuem ein, wie wenig er ohne die Dänen vermöge; er erneuerte die Unterhandlungen mit Waldemar, namentlich den Vorschlag, den Prinzen Knut mit einer seiner Töchter zu verloben. Da dies wirklich geschehen, vereinigten König und Herzog sich wieder zu einem Zuge nach Wenden. Heinrich zog gegen Demmin, Waldemar gegen Wolgast. Der Theil Usedoms, welcher seit der letzten Verwüstung wieder aufgebaut war, wurde

Digitized by Google

wieder eingeäschert, und die Gegend verheert. Die Wenden gaben Geld und Geissel [1].

10. Die Fortschritte der Dänen in Wenden waren indess nur langsam; die Rüger aber hatten den Vergleich wieder gebrochen, und die Zeit ihrer Bezwingung war endlich gekommen. Waldemar liess zum Heerzug aufbieten. Vergeblich sandten die Rüger einen ihrer beredsamsten Männer zum Könige, die Gefahr abzuwenden. Im Frühjahr 1168 [2] landete Waldemar mit einem grossen Heere auf Rügen. Die Fürsten Pommerns und Leutitiens, Kasimir und Bugislav, unterstützten ihn, so wie, auf Heinrichs Befehl, auch der Obotritenfürst Pribislav. Der König fiel verschiedene Theile Rügens an, Gelegenheit genug zur Beute, aber nicht zu entscheidendem Kampfe findend. Er wandte sich daher gegen Arkon, von dessen Fall die Eroberung der Insel abhing. Nur die Zerstörung Svantevits konnte dem Christenthum den Weg bahnen, und nur dieses konnte dem Seeraub Schranken setzen. In einem bei der Stadt liegenden Eichenwalde fällten die Krieger Bäume, um Kriegsmaschinen zu erbauen; der König aber vertrauete mehr dem heiligen Vit (Sct. Veit), dessen Namen er in dem Götzennamen missbraucht wähnte. Doch sandte er einen Theil des Heers nach dem Sunde zwischen Wittow und dem eigentlichen Rügen, damit die Rüger Arkona nicht entsetzten; schloss die Stadt ein, und richtete Kriegsmaschinen gegen die Wälle. Absalon liess er ein Lager um die Stadt abstechen, dessen Enden ans Meer reichten. Die Arkonensen füllten das einzige Thor

[1]) Saxo S. 316–317. Suhm VII. S. 236–239. — [2]) Nach Suhm 1169; Helmold, 1168 angebend, stimmt mit der Angabe der Eroberung Rügens, im Anhange zum Seeländischen Kirchenrecht. Der päpstlichen Bulle, welche Rügen dem Roeskilder Bischofsitz unterlegt, fehlt die Jahresangabe, daher sie nichts entscheidet.

Digitized by Google

mit Erde und Torf, und verliessen sich so sehr auf diese Sperrung, dass sie, wohl auch im Vertrauen auf ihren Götzen Svantevit, den hölzernen Thurm über dem Thor, ohne Besatzung liessen. Dies veranlasste den Untergang der Stadt. Es war nämlich eine fast unleidliche Hitze; das Heer lag stille im Lager, und selbst der König suchte Schatten und Ruhe; einige Jungen aber näherten sich dem Wall, und warfen, halb im Spiel, Steine hinauf mit ihren Schleudern. Den Wenden diente dies mehr zum Scherz, als zum Schreck, und sie standen an, Waffen gegen die Jungen zu gebrauchen. Doch als mehrere dänische Jünglinge hinzukamen, griffen sie zu den Waffen. Nun kam noch mehrere Mannschaft aus ihrer Ruhe hinzu, indess die Reiterei sich zurückhielt. Doch bald begann, was Spiel gewesen, Ernst zu werden. Es bemerkte ein pfiffiger dänischer Junge, dass die Erde in dem Thorwege zusammengesunken sei, so dass sich eine Öffnung zwischen dieser und dem Thurmboden gebildet hatte. Er rief einige Kameraden hinzu, sagend, er wolle ihnen den Weg zur Eroberung der Stadt zeigen, bat sie, Spiesse in die Erde zu stecken, und kletterte also an diesen, wie an einer Leiter, hinauf. Er liess sich Stroh und Zunder reichen, welches dadurch begünstigt wurde, dass grade ein Fuder Stroh vorüberfuhr; man riss dies auseinander, und reichte es ihm mit Spiessen hinauf. Der Thurm, in dem keine Besatzung war, reichte mit der Brüstung so weit hervor, dass es nicht allein die Dänen schirmte, sondern ihr Vornehmen den Augen der Arkonensen verbarg. Die ganze Öffnung wurde mit Stroh gefüllt, welches der Jüngling in Brand steckte, und glücklich gelangte er wieder zu den Seinen. Jetzt sahen die Arkonenser den Rauch, ohne zu begreifen, woher er komme, und wussten nicht, ob sie einen Angriff machen, oder den Brand löschen sollten. Sie be-

schlossen letzteres; die Dänen aber suchten es zu verhindern. Wasser war nicht zur Hand; man versuchte es in der Verzweifelung mit Milch, welches den Brand aber verstärkte. Der König ward aufmerksam auf den Tummel, forschte nach der Ursache und er sah mit Verwunderung, was vorgieng. Er fragte Absalon um Rath, welcher bewaffnet hingieng, und die Krieger anfeuerte, ihre Anstrengungen fortzusetzen. Das Feuer hatte den Unterboden des Thurms durchbrannt und griff die Ständer an, so dass auch die ausgesteckten Banner Feuer fingen. Als der König dies erfuhr, liess er das ganze Heer um den Wall rücken, und ein verzweifelter Kampf begann, da die Arkonensen lieber in den Flammen umkommen, als sich gefangen geben wollten. Doch konnten sie dem doppelten Feinde auf die Dauer nicht widerstehen. Einer von ihnen rief Absalon zu, um eine Unterhandlung zu beginnen; dieser sagte, er wolle nichts hören, solange sie es versuchten, das Feuer zu dämpfen. Er stellte dem König vor, dass wenn man den Wenden einen Stillstand unter der Bedingung, das Feuer fortbrennen zu lassen, gönne, dies von selbst um sich greifen, und den Sieg erleichtern werde. So wurde denn die Unterhandlung fortgesetzt. Der König verlangte, man solle ihm das Götzenbild Svantevit und den Tempelschatz übergeben, alle christliche Gefangenen ohne Lösegeld loslassen, die christliche Lehre und Gebräuche annehmen, und die heiligen Felder und Äcker für die Unterhaltung der christlichen Priester hergeben. Endlich sollten sie des Königs Aufgebot zu Heerzügen mit den Dänen Folge leisten, vierzig Silberpfennige jährlich von jedem Gespann Ochsen zahlen und vierzig Geissel stellen. Diese Vorschläge waren hart; doch erschienen sie selbst dem dänischen Heere unerträglich. Denn da es keinen Sold empfing, sich selbst

Digitized by Google

beköstigte, und nur von der Beute Gewinn hatte, so durstete es nach dem Blute der Feinde, mehr noch nach der Beute, die durch Erstürmung zu erlangen war, und es wurde fast aufrührisch. Der König begab sich daher mit den Häuptlingen abseit vom Lager zum Berathschlagen. Er fragte Absalon, ob man den Vergleich eingehen, oder die Stadt erstürmen, und der Plünderung Preis geben solle? Absalon antwortete, sein Rath werde von der Menge übel ausgelegt werden; doch wolle er lieber seinen Unfreunden misshagen, als dem Vaterland zum Schaden rathen. Die Dänen könnten wohl nach fortgesetzter Belagerung die Feste einnehmen; doch nicht so bald. Der obere Theil des Walls, der zum Theil aus Holz bestehe, sei zwar verbrannt und vernichtet; der übrige Theil sei aber zu hoch, um bestiegen werden zu können. Stürme man gleich, so sei die Lohe zwar noch so heftig, dass sie die Arkonensen an der Vertheidigung hindere; aber sie schwäche auch den Angriff. Weise man den Friedensvorschlag der Arkonensen zurück, so werde solches nicht diese allein, sondern auch die andern Städte zu heftigem Widerstand reizen. Begnadige man sie, so werde dies dazu dienen, auch die andern leichter zu gewinnen. Die Vortheile des Friedens seien überwiegend. Sollten andere von anderer Meinung sein, so müsse man die Geissel der Arkonensen, wenigstens unbeschädigt zurückschicken, damit kein Schatten von Verrath oder Treulosigkeit auf den dänischen Namen falle. Erzbischof Eskild trat dieser Meinung bei, und äusserte, dass wo vom allgemeinen Besten die Rede sei, müsse die Menge den Grossen gehorsamen. Welchen grössern Gewinn könne man durch Fortsetzung des Kriegs erlangen, als durch den Vergleich, durch welchen ein heidnisches Volk nicht allein schosspflichtig werde, sondern auch das Christenthum annehme.

Digitized by Google

Alle Häuptlinge schlossen sich Absalon und Eskild an, und der König beschloss, sich an das Missvergnügen der gemeinen Krieger nicht zu kehren. Das Heer erhielt Befehl, vom Anfall abzustehen; die Geissel blieben bei Absalon. In der Nacht kam ein Rüger, um mit Gottschalk zu sprechen, und begehrte durch diesen eine Unterredung mit Absalon. Er hiess Granza, war ein Sohn des Fürsten Littog, geboren in Karenz, und erbot sich, diese Stadt zu bewegen, sich den Dänen zu unterwerfen; zum Beweis, dass es kein trügerischer Anschlag sei, zeigte er, dass er verwundet und kampfunfähig sei. Absalon nahm sein Anerbieten, mit des Königs Genehmigung, an. Der Vergleich wurde indess abgeschlossen, und am nächsten Tage erhielten Eshern Snare und Sune Befehl, das Svantevitbild niederzubrechen. Sie warnten ihre Leute, hiebei vorsichtig zu verfahren, damit keiner dabei zu Schaden komme, welches die Heiden als eine Strafe des Himmels ansehen würden. Es war dies um so nöthiger, weil eine zahllose Menge sich um den Tempel versammelt hatte, um Zeuge der Strafe des Gottes über seine Feinde zu sein. Der Vorhang vor dem innersten Heiligthum im Tempel wurde weggerissen; man hieb dem Bilde die Beine ab, wodurch es rücklings gegen die Tempelwand fiel. Es wurde Befehl gegeben, ein Loch in die Wand zu hauen, das Bild heraus zu ziehen, welches mit grossem Lärm zur Erde fiel, wobei — wie die Legende sagt — der Teufel, in der Gestalt eines schwarzen Thiers, aus dem Tempel fuhr. Die Rüger mussten nun selbst auf Sunes und Bischof Sveins Befehl, das Bild mit Tauen aus der Stadt schleppen, hatten aber noch so viel Ehrfurcht vor dem Bilde, dass keiner es anzurühren wagte, sondern sie die Fremden und Gefangenen dazu vermochten. Vor den Augen der Rüger wurde das Bild nach dem dänischen Lager ge-

Digitized by Google

schleift, wo sich alle hinzudrängten, es zu sehen; am Abend hieben die Köche es entzwei, um dabei zu kochen. Diese Ohnmacht des Bildes machte viele Rüger williger, sich taufen zu lassen. Die, in die Stadt geschickten, Priester tauften deren an einem Abend über tausend. So leicht war die Bekehrung zu der Zeit. Es soll dies am St. Veits Tag, dem 15 Juni, geschehen sein; die Hoffnung auf die Hülfe dieses Heiligen hatte die Dänen um so zuversichtlicher gemacht. Der Tempel des Svantevit wurde niedergebrochen und verbrannt, und der Grund zu einer christlichen Kirche gelegt. In der Nacht segelte Absalon weg mit dreissig Schiffen, um zu sehen, ob Granza sein Versprechen erfüllt habe, und er bat den König, ihm am Morgen zu folgen. Die Karenzer waren, durch die Einnahme Arkonas, so in Schrecken gerathen, dass sie sogar vor der ihnen von Granza gesetzten Frist, an dem dazu bestimmten Ort am Strande sich eingefunden hatten, wo Granza Absalon verkündigte, dass der Fürst Tetislav und sein Bruder Jarimar oder Jarmer mit den angesehensten Einwohnern der Stadt hingekommen seien. Absalon gieng einen Vergleich mit ihnen ein, unter denselben Bedingungen, als mit den Arkonensen, und behielt die Fürsten bei sich bis zur Ankunft des Königs. Jarmer gewann insbesondere das Vertrauen Absalons, wahrscheinlich weil er sich zur Annahme des Christenthums bereit zeigte. Absalon beschloss nun, indess Esbern die rügischen Häuptlinge bewirthete, mit Bischof Svein und Jarmer, in Karenz einzuziehen. Er hatte nur dreissig Hofleute bei sich, und sendete auch diese, auf Begehren der Karenzer, grösstentheils zurück, damit kein Streit in der Stadt entstehe. Durch die Moräste und Seen, welche die Stadt umgaben, führte nur ein enger Weg mit einer Watestelle, an deren beiden Seiten die Karenzer, sechs tausend Mann stark,

Digitized by Google

mit in die Erde gebohrten Spiessen standen. Der Bischof Svein stutzte und hielt an; Absalon aber ermunterte ihn, weil Furcht vor Gefahr hier vielmehr Gefahr erst hervorrufen könne. Da sie über die Furth an den Weg gelangt waren, der zum Stadtthor führte, warfen die Karenser sich truppweise vor ihnen nieder, und standen nicht auf, bevor sie vorbeigekommen, worauf sie ihnen folgten. Die drei Tempel in der Stadt hatten jeder seinen Abgott. In dem Barte des hohen Bildes Rugivits hatten die Schwalben Nester gebaut, und die Dänen bemerkten lachend, wie die Vögel seine Brust beschmutzt hätten. Zum grossen Schrecken der Einwohner, gaben Absalons Leute sich daran, mit Beilen auf das Bild loszuhauen, so dass es mit grossem Krachen zur Erde stürzte. Jetzt aber begannen die Bewohner selbst, den Gegenstand ihrer frühern, eifrigen Verehrung zu verhöhnen. Gleicherweise wurden die Bilder Porovits und Porenuts (Pronevits?) niedergehauen. Absalon befahl den Bürgern, die Bilder zu verbrennen; sie aber baten die Stadt zu verschonen; denn da die Häuser von Holz seien, so würde der zufällige Brand eines einzelnen die ganze Stadt bedrohen. Er liess die Bilder daher aus der Stadt schleifen, und, um zu zeigen, wie verächtlich sie seien, stellte Svein sich auf dieselben. Absalon weihete gleich drei Plätze zu Kirchen ein, und etwa tausend Wenden wurden getauft. In der Nacht kehrte Absalon mit Jarmer wieder nach der Flotte zurück, und begab sich endlich zur Ruhe, deren er sehr bedurfte, da er seit drei Tagen und Nächten kein Auge geschlossen hatte. Nachdem der König sich Geissel hatte stellen lassen, und, wie es scheint, Jarmer zum Fürsten Rügens eingesetzt hatte, kehrte er mit grosser Beute an Kostbarkeiten und Waffen heim. Die Priester, welche jetzt nur in der Eile eingesetzt waren, wurden

Digitized by Google

nachher von Absalon zurückgerufen und neue wurden eingeweiht, und mit Unterhalt und Einkommen versehen, damit sie den Rügern nicht zur Last fielen. Nach und nach wurden elf Kirchen auf der Insel erbaut, und noch in diesem oder dem folgenden Jahre wurde sie durch päpstliche Bulle unter das Bisthum Roeskilde gelegt [1].

11. Die Eroberung Rügens musste die Aufmerksamkeit der Dänen auf die weiter östlichen pommerschen Lande hinlenken. Die pommerschen Fürsten, welche an dem Zuge Theil genommen hatten, dachten dadurch ihre Herrschaft auszudehnen, oder doch einen Theil der Beute zu erhalten. Da keins von beiden geschah, so zogen sie missvergnügt fort. Heinrich der Löwe sandte sogleich Botschaft nach Dänemark, und verlangte, dem zwischen ihm und dem Könige abgeschlossenen Vergleich gemäss, die Hälfte der rügischen Geissel und der jährlichen Schatzung. Da dies abgeschlagen wurde, gab er den pommerschen Fürsten Erlaubniss, in Dänemark zu heeren. Am Schlusse des Jahrs, und im Anfang des nächsten, wurde dass Land durch ihre häufigen Plünderzüge heimgesucht. Sie drangen in alle Sunde, Meerbusen und Buchten, landeten auf den Inseln, und machten viele Beute. Viele Dänen wurden gefangen fortgeführt; auf einem Markte im Mecklenburgischen, wurden an einem Tage siebenhundert verkauft. Die Insel Als wurde schrecklich verwüstet, und die Kirchen niedergerissen. Die Sucht der Dänen zu Trinkgelagen, und ihre schläfrige Trägheit, sagt Helmold, hinderte den König lange daran, ernsten Widerstand zu leisten. Diese Verwüstungen wurden noch durch Einfälle der Kuren und Esthen vermehrt. König Waldemar befahl nun, dass jedes

[1]) Saxo S. 319-328. Helmold II. c. 12. Knytl. C 122-123. Suhm VII. S. 265-298. Estrups Absalon, S. 71-79. Thorkelin, Diplom. I., 251, 326.

Digitized by Google

vierte Kriegsschiff, eins aus jeder Harde, auslegen solle, damit eine stete Wache auf allen Stromgebieten des Reichs sich befinde, sammt dass diese Schiffe mit unverheiratheter Mannschaft besetzt würden. Den Oberbefehl vertrauete er seinem Sohn Christoph, dem Absalon und Esbern Snare an. Sie begnügten sich indess nicht allein, die Küsten zu umfrieden, sondern streiften auch nach Rügen und nach den Küsten der Leutitier; auch wurden grössere Züge unternommen, welche mit der Unterwerfung Pommerns endigten.

Im Jahr 1170 wurde ein Zug gegen die östlichen, im folgenden Jahr einer gegen die westlichen Wenden unternommen. Im Spätjahr (1170), als Herzog Heinrich dermassen in andere Streitigkeiten verwickelt war, dass er den Pommeranern nicht zu Hülfe kommen konnte, segelte Waldemar nach Rügen, vereinigte sich mit der Flotte der Rüger, und lief in die Swine hinein. So gelangte er in das sogenannte grosse Haff, von wo er in die Diwenow einlief und die Gegend um Julin oder Jomsburg berührte. Von den Wällen dieser Stadt führte eine Brücke bis mitten in den Fluss, der ausserdem mit Fischwehren, Grundgarnen und andern Vorkehrungen zum Fischen angefüllt war. Die Dänen mussten die Nacht an der Brücke zubringen; am Morgen landete der König und liess einen Theil der Brücke abbrechen, indess die Seeländer die Fischzäune wegräumten. Die Juliner, welche mit ihren Booten an der Brücke sich verborgen hatten, suchten dies vergeblich zu hindern; denn Absalon, der mit dem König ans Land gegangen war, bemächtigte sich einer Menge Boote, und kam zum Entsatz seiner Landsleute herbei. Sein Schiff, welches weit entfernt lag, begab sich auf Befehl des Königs zur Stelle, der Feind wurde verjagt, die Brücke zum Theil niedergerissen, und der Flotte der Weg gebahnt. Die Juliner folgten nach, wurden indess von den Bogenschützen, die

Digitized by Google

Absalon und Sune auf ihren Schiffen führten, vertrieben. Sune selbst erlegte mehrere mit der Armbrust. Als die Flotte die Diwenow hinaufgelangt war, legte sie an bei Kriztey oder der Gristow, wo der König zu heeren verbot, damit man dort Futter für die Pferde finde. Die Dänen kamen hierauf, indem sie über den Fluss setzten, nach Kamin. Hier verheerten sie die Gegend im Norden der Stadt, und stritten mit den Einwohnern auf der zur Stadt führenden Brücke. Als die Flotte nach Kriztey zurückgelangte, war man in grosser Ungewissheit, wie man wieder ins Meer gelangen solle; denn aus dem Pommerancr-See oder dem grossen Haff gab es zwar drei Ausmündungen, Peenemünde, Swinemünde, durch welche man hineingekommen war, und den Auslauf bei Kamin; aber der Weg durch die beiden ersten war zu lang, und die letzte Ausfahrt bei Kamin unbekannt. Ein Mann mit Namen Gere, der Gegend kundig, versicherte, dass dieser Auslauf so niedrig und voll von Untiefen sei, dass man nur bei hohem Wasser hinauskommen könne. Absalon wurde nun mit drei Schiffen ausgesandt, diesen Auslauf zu untersuchen; aber er fand die Strömung so stark, dass er die Tiefe nicht recht erforschen konnte, und wo es geschehen konnte, fand er den Grund zu niedrig. Statt seine Rückkunft abzuwarten, setzte die Flotte sich kurz danach in Bewegung, und mehrere Schiffe waren, da man das Fahrwasser nicht kannte, nahe daran zu stranden. Die hintersten Schiffe, welche Prinz Christoph anführte, wurden zugleich von den Wenden angegriffen; doch trieb er sie glücklich zurück. Der König, welcher es vermuthlich aufgab, fürs Erste aus der Diwenow herauszufinden, befahl an selbigem Tage, wieder in der Landschaft Julin zu landen. Absalon war um Mitternacht ausgeschickt, hiezu bequeme Orte aufzusuchen, und bezeichnete der

Digitized by Google

Flotte den Weg, theils durch Pfähle, theils durch Knoten ins Schilf am Ufer. Am nächsten Tage streifte er weit und breit umher, in Begleitung des Sohns Erich Lamms, Magnus, der sich so weit weg wagte, dass er von den Feinden umringt wurde. Absalon eilte ihm zu Hülfe, obgleich er vom Könige, der die Dörfer verheerte, Befehl erhalten hatte, zurückzukehren. Er befreite Magnus, und liess, vielleicht um den König, falls er erzürnt wäre, zu versöhnen, eine grosse Beute von Vieh und Gefangenen vor sich hertreiben. Jetzt wurde aufs neue überlegt, wie man aus der Diwenow komme. Einige schlugen vor, mit Spaten die Mündung zu vertiefen; doch, man bedachte bald, dass sie durch Anspülung des Meers gleich wieder versanden würde. Andere meinten, man solle die Schiffe mit Balken und Hebeln über die Gründe schaffen, indess die Reiterei zum Schutz der Arbeit an beiden Seiten des Flusses hinzöge. Man machte einen Versuch, und es gelang wirklich, mit sechs kleinern rügischen Schiffen auf diese Weise herauszukommen; aber die andern waren zu schwer. Die Dänen versuchten es mehrmals, aber es gelang nicht, und der König befahl, davon abzustehen. Jetzt wurde indess die Verlegenheit noch grösser. Der pommersche Fürst Kasimir hatte sich mit funfzig Schiffen in den Arm der Diwenow hingelegt, welcher bei Kamin vorbeiläuft, und sein Bruder Bugislav, der ihm eine Anzahl Schiffe zu Hülfe geschickt hatte, lagerte sich mit seinen Reitern bei Julin. Die Dänen waren also von beiden Seiten eingeschlossen. In dieser Noth wurden die Jüten so muthlos, dass sie Absalon umringten, ihn laut ausschalten, und seiner Dummdreistigkeit alles Unglück zuschrieben. Früher sagten sie, bediente der König sich des Raths der weisesten Männer; jetzt folge man dem des ersten, besten Thoren. Deshalb nun seien sie hier von Flotte und Heer ohne Ausweg ein-

Digitized by Google

geschlossen. Man müsse daher mit vereinten Kräften einige der Schiffe über die Gründe schaffen, um wenigstens den König und die Häuptlinge zu retten, damit dänischer Name und dänische Macht nicht ganz zu Grunde gehe. Absalon hörte diese Vorwürfe an, ohne Stimme oder Aussehen zu verändern, und bat nur seine Tadler Nichts zu sagen, was sie nachher, gesagt zu haben, gereuen würde. Nun kam grade Skorre Vagnson hinzu, ein Mann, der wegen seines Biedersinnes und seiner Tapferkeit in grossem Ansehen stand. Als das Schreien der Missvergnügten sich soweit gelegt hatte, dass er vernehmen konnte, wovon die Rede sei, verwies er ihnen dieses aufs derbste, so wie auch ihre Feigheit. Indess hatte Kasimir, in der Überzeugung, dass die Dänen jetzt in seine Gewalt gegeben seien, sein Zelt am Strande aufschlagen lassen, und liess, um noch mehr zu zeigen, wie sehr er seiner Macht vertraue, aus Gold- und Silberbechern Wein für sich und seine Leute schenken, als ob kein Schwertschlag hier nöthig sei. König Waldemar liess alle Häuptlinge auf sein Schiff kommen, um Rath zu pflegen, was jetzt zu thun sei. Alle schwiegen. Als er sich hierüber wunderte, trat einer unter ihnen hervor, und sprach mit Trotz: Jetzt möge er sich an die Jungen halten, deren Rath er zu befolgen pflege; der sie hergeführt habe, möge sie nun auch zurückführen. Waldemar merkte gleich, dass man ihm sein Vertrauen zu Absalon zum Vorwurf machen wollte, und antwortete, kecke Mannen sollten nicht wie Weiber zanken, wenn die Noth vor der Hand sei. Er sei überzeugt, dass der, den sie jetzt einen Jungen schalten, nicht schweigen werde, wenn er ihn auffordere, Rath zu geben. Hierauf wandte er sich gegen Absalon, der das Wort nahm: Guter Rath sei unschwer zu finden, sagte er, wenn der König selben befolgen wolle;

weder die Flotte des Feindes, noch seine Reiterei könne sie hindern, desselben Weges zurückzukehren, den sie gekommen seien. Der König möge seine Reiter landsetzen, um die Flotte zu beschützen, wo die Untiefen seien. Einige mit bepanzerten Kriegern besetzte Schiffe möge der König hinschicken, welche, wenn sie sich versammelt hätten, die feindliche Flotte anfallen sollten, um den andern Schiffen die Fahrt zu bahnen. Er wolle nicht mannhafter reden, als handeln, und diese Schiffe selbst anführen. Der König gab diesem Rath Beifall; landete selbst mit der Reiterei, und gab Absalon sieben Schiffe. Absalon ruderte nun vorauf mit zwei Schiffen; ihm folgten Esbern Snare, Sune, Thorbern, Oluf, und Peter Thorsteinson. Er war selbst so glücklich, eine früher nicht bemerkte Rinne zu finden, und kam bald hindurch. Das nächste Schiff gerieth zwar auf den Grund, wurde aber gleich von flinken Seeleuten wieder flott gemacht; die andern Schiffe folgten ungehindert nach. Die grosse wendische Flotte, welche keinen Angriff ahnte, hörte der Dänen Heerruf; sah sie aber kaum auf sich zukommen, so ergriff sie gleich die Flucht. Entzückt hierüber, riefen die Dänen, das Steinwehr sei durchbrochen, und priesen Absalon eben so sehr, als sie ihn früher heruntergemacht hatten. Er war aber jetzt eben so ruhig bei ihrem Lobe, als früher bei ihrem Tadel. Zwei wendische Schiffe, deren Mannschaft geflüchtet war, wurden bei Kriztey genommen. Indess die Flotte vorwärts segelte, eilte der König mit der Reiterei nach Julin, in welches Bugislav mit seinen Reitern sich zu werfen suchte; doch beim Anrücken der Dänen, zog er sich zurück. Der König liess seine Leute nach der südlichen Seite der Stadt hinübersetzen, und Absalon liess, um selbe in Zwang zu halten, ein mit Bogenschützen bemanntes Schiff, sich zwischen jenen Theil der Stadt und

Digitized by Google

die Flotte legen. Die Juliner hielten sich aber ruhig in ihren Mauern, so dass die Fahrt der Flotte bei der Stadt vorbei ungestört blieb. Dieselbe gieng im Hafen vor Anker, und nahm die Reiterei auf. Gegen Morgen kam ein angesehener Juliner, ganz betrunken, mit seinem Gefolge zum Strande, und wollte mit Gottschalk unterhandeln. Als er aber zurückkehren wollte, fiel er vom Pferde, und seine Leute wurden durch die Pfeile der Dänen verhindert, ihn wieder aufzuheben. Absalon, der eine Kriegslist fürchtete, liess ihn gefangen nehmen, und an Bord bringen. Hier erwachte er von seinem Rausch, und umarmte alle, die ihn umgaben, in dem Wahne, dass es seine eigenen Leute seien, worüber weidlich gelacht wurde. Er wurde für hundert Mark Silber ausgelöset. Die dänische Flotte ruderte nun ungehindert weiter; denn die Furcht der Wenden war so gross, dass sie nicht einmahl, wie gewöhnlich, die hintersten Schiffe angriffen. Peter Toddes Schiff war auf Pfähle aufgestossen, schadhaft geworden, und blieb allein zurück; die Wenden liessen ihn aber ungestört sein Schiff ausbessern, und der Flotte nacheilen. Die Dänen kehrten nun auf der Swine wieder heim. Absalon soll auf dem Rückwege nach dem Öresund, sieben Tage vor Allerheiligen, mit sechs Schiffen bei Hyllemünde[1] gelegen; mit drei dieser Schiffe lag er selbst an der Münde oder am Ausflusse, während die drei andern weiter nach dem festen Lande hin lagen. Hier wurde er von neun grossen Schiffen angegriffen, die er jedoch in die Flucht trieb, und von welchen er eins eroberte.

Dieser Zug ist stets als einer der glänzendsten in Absalons Heldenleben angeführt worden. Kurz vor demselben fand eine Begebenheit Statt, welche es erklärt,

[1]) Wie schon oben bemerkt, an der südlichen Küste von Laaland.

Digitized by Google

weshalb sein Bruder Esbern, den Beinamen Snare (der Behende) erhielt, und mit dem Tordenskjold späterer Zeit verglichen werden kann. Als Esbern, nach einer Unterhandlung mit Erling Skakke (dem Schiefen), von Norwegen heimkehrte, bestand er einen Kampf mit wendischen Seeräubern. An der Nordküste Seelands bei der Odsharde erfuhr er nämlich durch einige dänische, dort liegende Fahrzeuge, dass der König schon nach Pommern gesegelt sei, und dass gegen vierzig Schiffe sich unter Seierö (Syra, Siegey, einer kleinen Insel im Kattegat, einige Meilen von der seeländischen Küste) gelegt hätten. Ob es Handelsschiffe oder Wikingen seien, wussten sie nicht. Esbern suchte ihnen Nachts vorbei zu kommen, ohne von ihnen gesehen zu werden, kümmerte sich nicht um das Sternenlicht, sondern suchte nur das Weite zu erreichen; es brach aber eben das Mondlicht hervor, so dass die Wenden seine weissen Segel ersahen, und ihn gleich verfolgten. Esbern liess seine Leute zu den Waffen greifen, stellte die am besten bepanzerten an passenden Stellen auf, und begab sich mit den andern nach dem Vordertheil und den beiden Schiffsborden, damit sie von dort auf den Feind schiessen könnten. Er befahl, gerade auf den Feind los zu steuern, und, wenn sie mitten in die feindliche Flotte gelangt wären, nach dem Hintertheil sich zu begeben, um dem Feinde auch von dort eine volle Lage von Pfeilen zu geben; doch solle kein Wort geredet werden, damit man seine Befehle desto sicherer vernehme. Sollte er fallen, möge man seinem Gefährten Tove, und dann Esker gehorchen. Als nun Esbern, um sich zum Kampf zu bereiten, den Panzer anziehen wollte, fragte der Steuermann ihn, wie denn er, der beide Hände am Ruder haben müsse, sich vertheidigen solle, worauf Esbern ihm sogleich seinen

Panzer überliess, und seinen Leuten Muth einflösste, indem er selbst ohne Harnisch stritt. Sie richteten sich daher ganz nach seinem Befehl, steuerten bis in die Mitte der feindlichen Flotte, entsendeten einen Regen von Pfeilen und Spiessen, und trieben die Flotte dreimahl zurück. Die Wenden, welche ihre Tapferkeit bewunderten, fragten nach den Namen derer, mit denen sie stritten; Esbern antwortete, es könne ihnen wenig frommen, die Namen derer zu kennen, die sie nicht überwinden könnten. Ein Däne vornehmen Geschlechts, den die Wenden als Gefangenen bei sich hatten, erkannte gleich Esberns Stimme, und sagte den Wenden, dass sie den nicht fangen könnten. Dies machte die Wenden nur um so eifriger; sie richteten alle ihre Vorderbüge gegen die Seiten seines Schiffs; viele zwar fielen, ohne dass ein Seeländer verletzt wurde; aber auf die Dauer würde der Kampf doch zu ungleich gewesen sein. Einige fragten Esbern, ob sie nicht zu den Rudern greifen sollten. Er verbot es aber, damit es nicht aussähe, als ob sie flöhen. Dagegen fragte er, ob sie Feuersteine hätten, und, da sie es bejaheten, befahl er Einem, auf den Mast zu steigen, und da Feuer zu schlagen. Die Feinde glaubten, es sei dies ein Zeichen für eine nachkommende Flotte, hielten an mit dem Angriff, und zogen sich hiebei mehr und mehr zurück. Diese Zeit benutzte Esbern, und da er glaubte, ihnen aus dem Gesicht zu sein, liess er die Segel fallen, und ruderte nach Heerwig. Durch seine guten Anschläge und die Unerschrockenheit seiner Leute entgieng er also mit einem Schiffe dem Anfall von vierzig[1].

12. Im nächsten Frühjahr (1171), indess Herzog Heinrich in Baiern war, geschah der Zug nach Bramnes oder Brandhus, der Stadt Oldenburg in Wagrien. Der

[1]) Saxo S. 328-29, 332-37. Knytl. c. 123. 124. Helmold l. II., c. 13. Suhm VII., 308, 336-352.

Sohn des Königs, Christoph, war Jarl in Schleswig geworden, und hatte von dort schon allein einen Zug gegen die Wenden gemacht, als der König zu einem grössern entbot. Absalon und Christoph sammelten ihre Flotten bei Masnet, und da der König ausblieb, beschlossen sie, sich gegen Brammes zu wenden. Erzbischof Eskild, der von einer Jerusalemsreise zurückgekommen war, kam mit seiner schonischen Flotte durch den Grönsund, und stiess zu ihnen. Um seinen alten Primas nicht zu beleidigen, theilte Absalon ihm den Plan ihres Unternehmens mit, welchen dieser lobte; er bat, dass sie ihn, den ergrauten Greis, an ihren Jugendspielen Theil nehmen lassen möchten. Sie segelten hierauf zusammen nach Laaland, wo sieben rügische Fahrzeuge sich mit ihnen vereinigten. Eskild bat Absalon um einen guten Steuermann, der ihn auch richtig nach dem bestimmten Hafen brachte. Absalon aber mit den Seeländern verirrte sich in der dunkeln Nacht; die Rüger giengen sogar ans Land ganz dicht bei der Flotte von Brammes, ohne die gefährliche Nähe zu ahnen. Daher wurde ein Theil der dänischen Schiffe erobert oder versenkt. Die Bewohner Oldenburgs hatten die Stadt verlassen, und sich in eine, ausser derselben liegende, Kirche geflüchtet, wo die Dänen sie wegen der Heiligkeit des Orts nicht angreifen mochten. Indess hatten Hurne und Markrad, welche Graf Adolph von Holstein zu Vormündern seines jungen Sohnes gesetzt hatte, ein grosses Heer von Sachsen und Wenden gesammelt, und sie verhöhnten unter sich die Dänen, welche sich zum Ausruhen auf die Erde hingestreckt hatten. Eskild beklagte sich gerade, dass er jetzt wegen seines hohen Alters ohne Hülfe nicht zu Pferde steigen könne, da aber der Feind sich zeigte, schwang er sich im Jugendmuth aufs Pferd. Ein Trupp Dänen, der sich zu weit über einen Bach gewagt

Digitized by Google

hatte, welcher in ein Moor (Dannau und Dannauersee) auslief, konnte sich wegen der Übermacht nicht in einen Kampf einlassen, wollte auch nicht fliehen, und blieb daher stehen, in der Hoffnung, von der andern Seite des Bachs, der nur Eine Furt hatte, entsetzt zu werden. Der Bannerträger zögerte hindurchzureiten; Absalon aber ritt voraus, zeigte den andern den Weg, und glücklicherweise verbarg ein Hügel sie den Feinden. Da jener kleine Trupp gewahr ward, dass Entsatz kam, so fielen sie rasch den Feind an, und die Schlacht begann. Die Wenden mussten weichen; die Dänen aber, zufrieden mit dem Siege, stiessen die Feinde zuletzt nur mit umgekehrten Lanzen von den Pferden, da sie ihre Mitchristen schonen wollten. Nach diesem Siege segelten die Dänen mit vielen Gefangenen, Pferden und anderer Beute heim. Furcht vor ähnlichen Niederlagen, die von den Dänen bewiesene Milde, und Absalons berühmter Name, bewogen Graf Guncelin und die übrigen Lehnsmänner Heinrichs des Löwen, einen beschlossenen Einfall über das Dannewerk in Südjütland aufzugeben [1].

Von Bramnes segelte Absalon zurück, und traf bei Gedesey oder Gjedserodde auf Falster eine dänische Flotte, welche der König zu einem Zuge nach Circipanien gesammelt hatte. Er schloss sich dem Zuge an, welcher erst nach Strela, dann nach dem Festland gieng, wo die Dänen nach und nach bis Tribusees oder Tribedne vordrangen, aber vielen Schwierigkeiten auf ihrem Wege begegneten. Sie trafen auf grosse Moräste, mit feinem, dichtem Grase bedeckt, in welche die Reiterei unversehens versank. Sie mussten absteigen, und die Pferde hinüberziehen. Die Bäche mussten mittelst Faschinen passirt werden. Durch

[1]) Saxo S. 341-43. Knytl. C. 124. Helmold II., c. 13, 1., c. 86. Suhm VII., 365-370. Estrups Absalon, S. 88.

Digitized by Google

grosse Waldungen gelangten sie an eine seeumflossene Stadt, die an einer Seite einen Wall mit einer Brücke hatte. Der König belagerte sie, indess Absalon in der Gegend umstreifte. Der Hauptmann der Stadt, Otmar, hatte die Brücke abheben lassen; die Dänen aber benutzten die zurückgelassenen Pfähle, um eine neue zu schlagen, und je weiter diese fertig wurde, desto mehr verlor Otmar den Muth, und begann zu unterhandeln. Der König, fürchtend, dass man ihm Nachts die Brücke wieder anzünden könnte, war auch zum Frieden geneigt; Absalon aber, der mit vieler Beute heimkehrte, verhinderte es. Er brachte den König zu dem Versprechen, ohne sein Wissen keinen Vergleich mit Otmar abzuschliessen, liess den dänischen Dolmetscher die Vorschläge des Feindes unrichtig darstellen, begab sich selbst auf die Brücke, die Krieger durch das Versprechen der nach der Einnahme zu machenden Beute zu einem neuen Anfall ermunternd. Dies Versprechen wirkte; die Brücke wurde vollendet, die Krieger stürmten und griffen einen hölzernen Thurm an. Ein dänischer Reiter Herbert, der wegen der Menge nicht vorwärts kommen konnte, warf sich bewaffnet ins Wasser, und schwamm hinüber. Das Gedränge auf der Brücke war so gross, dass sie brach. Absalon stürzte selbst ins Wasser; da er aber ein guter Schwimmer war, so rettete er, obgleich in voller Rüstung, nicht allein sich selbst, sondern auch mehrere andere. Die Wenden, welche keine Boote hatten, suchten sich auf Tonnen zu retten, die jedoch umschlugen, und unter grossem Gelächter wurden viele von ihnen zu Gefangenen gemacht. Die Stadt wurde eingenommen, die Männer wurden niedergemacht, die Weiber in Gefangenschaft fortgeführt. Otmar erhielt durch des Königs Edel-

Digitized by Google

muth seine Freiheit wieder. Das Heer schiffte sich wieder ein und segelte nach Hause [1].

13. Nach Herzog Heinrichs Rückkunft aus Baiern, wurde um St. Johannis desselben Jahrs (1171) in einer Zusammenkunft an der Eider ein Vergleich zwischen ihm und dem König geschlossen. Der König gieng ihm auf der Brücke entgegen, als wären sie gleichen Ranges, obgleich er unabhängig, jener Vasall des Kaisers war. Heinrichs Stolz und Macht veranlassten den König, sich seinen Forderungen zu fügen, u. a., dass ihm die Hälfte Rügens, (vielleicht nur dessen Besitzungen auf dem Festlande) abgetreten werde. Dagegen verbot Heinrich den Wenden in Dänemark zu heeren, ein Verbot, welches doch lange ohne Wirkung bleiben musste. Als Absalon auf der Heimfahrt von dieser Zusammenkunft bei Stevns vorbeisegelte, nahm er hier Steine ein, um sie zum Wehr auf seiner neuen Burg Havn (Kopenhagen, Hafnia) zu gebrauchen. Als er hieher zurückgekehrt sich in ein Bad begeben hatte, hörte er draussen von einem Schiff reden, welches durch den Sund segle. Er stieg sogleich aus dem Bade, bemannte ein Boot, und setzte dem Schiff nach, welches ein Wiking war. Sein Staller, Niels, folgte ihm auf einem andern Schiffe; sie jagten den Wiking, der mittelst schlauer Wendungen ihnen zu entgehen trachtete. Die Pfeile flogen den Wikingen um die Ohren, durchbohrten ihre Hände und setzten sich fest in ihren Rücken; dennoch liessen sie die Ruder nicht fallen. Als sie aber doch eingeholt wurden, sprangen mehrere über Bord und ertranken, die andern wurden niedergemacht; ihre Köpfe wurden abgehauen, und zum Schreck für andere Seeräuber auf Piken um die Axelsburg gesetzt. Nur das Leben des Hauptmanns

[1]) Saxo S. 311-15. Knytl. I. 124. Suhm VII. 370-71. Estrup S. 90.

wurde verschont. Auch Esbern Snare und Vethemann, die oft auf dem Meere hin und her kreuzten, stiessen auf sieben Wikingschiffe, indess sie selbst nur deren vier hatten. Der kühne Wiking Mirok sprang allein auf Vethemanns Schiff, und es entspann sich ein Kampf, dem Esbern Snare ruhig zusah, damit es nicht aussehe, als wolle er mit den mehrern gegen den einzelnen Mann fechten; er wandte sich vielmehr gegen einen andern Wiking Strunike, den er gefangen nahm. Dennoch war es nicht eher möglich, den Mirok zu vertreiben, als bis ein andres Schiff dem Vethemann zu Hülfe gekommen war; da wurde er gefangen, durfte sich jedoch wegen seiner Tapferkeit auslösen.

Nun ward vermöge der Bezwingung Rügens, der Wachsamkeit der Dänen daheim, und der vereinten Macht der Dänen und Sachsen zu Wasser und zu Lande, nach und nach ein friedlicher Verkehr zwischen Dänemark und den west-wendischen Landen herbeigeführt. Nach dem Vergleich mit Heinrich dem Löwen, wurden die sächsisch-wendischen Lande befriedet, und die Dänen, selbst Weiber und Kinder, konnten, ohne Furcht vor räuberischen Überfällen, von einem Lande zum andern wandern. Pribislav verhielt sich ruhig, und baute die verfallenen Städte wieder auf. Nur die pommerschen Lande drohten noch immer, und die Dänen mussten den Anfall auf Rügen rächen. In dem Jahre, da Heinrich der Löwe nach dem heiligen Lande zog (1172, ein Jahr bevor Prinz Christoph starb), segelte eine dänische Flotte durch Flatsmünde oder Swine, heerte in der unbekannten Gegend, welche die Knytlinga Gorgasiam nennt, und wandte sich darauf wider Stettin oder Burstaburg. Dieser Ort war so stark befestigt, dass man von dem, der sich mit Unrecht seiner Sicherheit rühmte, zu sagen pflegte, selbst Stettin könne ihn nicht

schützen. Es bestand eine lange Belagerung. Anfänglich dachten die Dänen die von Holz erbaute Stadt anzünden zu können, und wagten sich unter Sturmdächern von Flechtwerk und in Gräben bis dicht unter die Wälle; der König gab indess bald diesen Versuch auf, und liess die Stadt nur durch Schützen und Schleuderer umzingeln; einige junge Leute versuchten es auch, durch Schilder gedeckt die Wälle zu besteigen, und die Thore mit Äxten aufzuhauen. Der Hauptmann Wartislaw war dem Christenthum günstig, und den andern Einwohnern so ungleich, dass man ihn kaum für einen Wenden halten mochte; er hatte sogar Mönche aus Dänemark kommen lassen, und ein Kloster (Kolbatz) auf seinem Gute erbaut, dessen Stiftung Bugislav 1173 bestätigte. Um so williger war Waldemar gestimmt, Frieden mit ihm zu schliessen, als er sich, nach erhaltenem freien Geleite, vom Walle herabliess, und ins dänische Lager begab. Da aber das Dänenheer von Übergabe hörte, ward es sehr missvergnügt. Der König, hiess es, wolle mit Gefahr ihres Lebens Geld und Gut sich zuwenden, selbst sollten sie des Siegs und der Beute verlustig werden. Waldemar gestattete ihnen noch einen Anfall; da dieser fruchtlos blieb, schloss er Frieden. Wartislav stellte Geissel, und musste eine Summe bezahlen, welche aufzubringen Pommern sehr schwer fiel; doch behielt er als dänischer Lehnsmann die Herrschaft in Stettin. Das königliche Banner wurde auf dem Walle, als Zeichen der Bezwingung der Stadt, aufgerichtet; alles Plündern wurde verboten. Man ersah jetzt, wie der Wall über und über so dicht mit Pfeilen besetzt war, als ob er mit Rohr bewachsen sei. Die Dänen sammelten sie wieder in ihre Köcher. Die Flotte segelte zurück, nahm unterwegs Lyubin ein, und legte auf Rügen an. Jetzt kam die Zeit der Fischerei bei Rügen heran (gewöhnlich

Digitized by Google

im November). Der König wollte zum Schutz derselben ein Drittheil der Flotte zurücklassen unter Knut, Prislavs Sohn. Dieser antwortete, er habe in Dänemark kein anderes Lehn, als das kleine Laaland, das aber nicht so viel werth sei, dass er dafür sein Leben so augenscheinlicher Gefahr auszusetzen veranlasst wäre; dies möchten die Bischöfe thun, die des Königs Vertrauen besässen. Über solche Aufführung seines eigenen Schwestersohns erzürnt, entgegnete Waldemar ihm, wenn er nur ein geringes Lehn habe, so sei dies, weil er ein besseres nicht verdient habe, und demnächst ein noch geringeres gewärtigen könne. Absalon musste auch jetzt wieder den schwierigen Auftrag übernehmen, welches er gern that. Er wandte sich an die Seeländer, und bewog bald seine Freunde und Verwandten, bei ihm zu bleiben, Thorbern, Peter Thorsteinson, Sune Ebbeson, Esbern Snare, mit denen die meisten Seeländer zurückblieben. Auch Bischof Svein von Aarhus blieb mit einigen Jüten. Der König segelte heim, und jene blieben zum Schutz der Küsten-Fischerei. Tetislav und Jarmer sandten aus Dankbarkeit Lebensmittel, deren sich jedoch die Jüten fast ganz bemächtigten, so dass Absalon danach, um die Gastfreiheit der Rüger nicht zu missbrauchen, nur Geld nahm. Auf dem Rückwege von Rügen liess er die Jüten ihres Weges ziehen, hörte jedoch, dass sie an der südlichen Küste von Fühnen auf Seeräuber gestossen und vor ihnen geflohen seien. Er beschloss diese aufzusuchen, und forschte in allen Häfen und Buchten, bei allen Inseln, wo sie sich aufzuhalten pflegten, traf auch auf den waldigen Landspitzen und in verborgenen Buchten Spuren genug ihrer Anwesenheit, Wracke von zerstörten Schiffen und Reste von Beute. Er theilte daher seine Flotte, um diese Räuber aufzusuchen. Bei Masnet, den andern voransegelnd, ersah er am Ufer, mit

Digitized by Google

dem Hut ihn heranwinkend, einen seiner Spione, den er jährlich für 12 Mark Silber angestellt hatte, um ihm Nachricht davon zu geben, wenn vier oder mehrere Wikingschiffe im Ausegeln seien. Absalon gieng mit einem Boot an Land zu ihm, scheltend, weil er nicht zeitig von dem Auslaufen der wendischen Schiffe Nachricht gegeben; der Späher entschuldigte sich damit, dass die Flotte vor ihrer Übereinkunft schon ausgelaufen gewesen, und meinte, man beendige den Zug zu früh, da er jetzt erst beginnen sollte; eine grosse wendische Flotte sei nach Dänemark gesegelt, wohin wisse er nicht; wolle aber Absalon um sechs Tage auf der Klint der Insel Möen sich treffen lassen, so wolle er ihm nähere Nachricht schaffen. Der Späher entfernte sich jetzt schnell, um nicht erkannt zu werden; Absalon ruderte zurück, gelangte zu den übrigen Schiffen, und theilte seinen Genossen eine Nachricht mit, deren Quelle ihnen unbegreiflich war. Absalon liess nun berathschlagen, ob man die Flotte verstärken oder die Bewohner der zunächst ausgesetzten Gegenden sich vom Strande nach den befestigten Städten zurückziehen lassen solle. Es wurde beschlossen, die Flotte zu verstärken, da man doch nicht wisse, wo der Feind einen Angriff machen wolle; jeder gieng heim, mehrere Schiffe und Lebensmittel zu holen. Absalon zog nach Roeskilde, wo er Geschäfte hatte. Als er von dort zurückkehrte, trat der Frost so stark ein, dass die Wasser fest lagen. Die Seeländer, welche den Schiffen Lebensmittel zuführten, konnten wegen der festgefrornen Wagenräder nicht fortkommen; die Lebensmittel wurden daher mit grosser Beschwerlichkeit auf Pferden zugeführt, während die Leute zu Fusse gehen mussten. Absalon beklagte die Noth der Bauern; sie aber antworteten, es sei dies doch besser, als an die Ruderbänke wendischer Wikingen gefesselt zu werden. Auf Möen traf

Digitized by Google

Absalon seinen Späher und erfuhr, dass die wendische Flotte bei Svolder (portus Svaldensis) liege, Möen angreifen, und die Reuterei auf der südlichen, das Fussvolk auf der nördlichen Seite ans Land setzen, und mit der Flotte bei Kjeldby anlegen wolle. Absalon beschloss, sich unter der Halbinsel Koster (Cozta), als einem bequemen Orte, um ein nach Kjeldbysund segelndes Geschwader zu überrumpeln, in Hinterhalt zu legen. Die Wenden kamen jedoch nicht; er segelte daher nach Falster, bemannte ein Schiff mit Seeländern, ein anderes mit Falstringen, und befahl ihnen, den Feind zu erspähen, versprechend, sie mit der ganzen Flotte zu lösen, wenn sie den Wenden in die Hände fielen. Der Befehlshaber des seeländischen Schiffs meinte, sie würden sich wohl nicht nehmen lassen. Absalon segelte zurück nach Koster. Auf Falster war aber ein Verräther, Gvenmer, der mit den Wenden in Verbindung stand. Er veranstaltete ein Gastmahl und hielt dadurch eines der Späherschiffe zurück. Die bei Svolder liegenden Wenden sandten einen Booten an ihn, um von den Dänen Kundschaft zu erhalten. Obgleich Gvenmer schon zur Flotte Absalons abgefordert war, erfuhren die Wenden durch seine Leute doch so viel, als nöthig war, von den Rüstungen und Anstalten der Dänen, und schoben den Anfall auf. Ein Theil segelte daher nur nach dem Grönsund, wo sie ein aufgerichtetes Kreuz niederhieben. Absalon, erfahrend, dass sie im Fahrwasser seien, sandte zwei tapfere Männer, Oluf und seinen Sohn Ingvar, mit leichten Schiffen aus Bogö, um sie aufzusuchen, und begab sich auch gleich selbst auf Kundschaft. Die Wenden ersahen ihn aber nicht sobald, als sie schon vor dem dänischen Banner flohen. Absalon verfolgte sie zwar, wurde jedoch durch Sturm genöthigt, unter Falster anzulegen. Die Wenden verloren viele Schiffe

Digitized by Google

in diesem Sturme, eines fiel dem Rügerfürsten Jarmer in die Hände und wurde von ihm an Absalon, als Geschenk, gesandt. Dies geschah am St. Nikolaustage im December; es war die letzte Plünderung der Wenden an den dänischen Küsten. Absalon lag in diesem Jahre neun volle Monate auf der See, dieselbe von Wikingen zu säubern [1].

Im Herbst des nächsten Jahrs (1173) wurde ein neuer Zug unternommen. Da die Wolgaster nicht allein ihre Stadt erweitert und befestigt, sondern auch durch Pfähle und grosse Steine die Peenemündung gesperrt hatten, so zog Waldemar die Swine hinauf, steckte das von den Einwohnern verlassene Julin an, und heerte in der Umgegend und um Kamin. Hierauf suchte er Osna heim. Die Dänen versuchten einen versandeten Ausfluss durchzugraben; der König gab es jedoch, als zu beschwerlich, auf, und wandte sich heimwärts, nachdem er Osna belagert. Im folgenden Jahr rüstete er sich zu einem neuen Zuge; die Wenden aber sendeten einen gewissen Prislav, der Frieden auf zwei Jahre schloss. So giengen einige Jahre hin, ohne dass Züge nach Wenden geschahen [2].

14. Die Wenden benutzten den Frieden um zwei Burgen bei Flatsmynne oder Swine anzulegen, so dass die Dänen, da die Peenemündung gesperrt, und der Einlauf bei Kamin unfahrbar war, von den pommerschen Landen gleichsam ausgeschlossen waren. Die Wenden überfielen auch einige Boten Waldemars und raubten ein Schiff, welches ihm mit Geschenken zugesandt war. Auf seine Forderung, es zurückzuerhalten, wurde höhnend geantwortet. Es wurde daher mit Herzog Heinrich ein gemeinschaftlicher Anfall zu Wasser und zu Lande verabredet, und Hülfe von den Rügern verlangt. Heinrich drang einerseits

[1]) Saxo, S. 315-46, 337-41. Knytl. c. 125. Helmold, II. c. 14. Suhm, VII. S. 374-80, 398-311. Estrups Absalon, S. 94 ff.
[2]) Saxo, S. 346-47. Suhm, VII. 421-22, 431.

vor bis Demmin; die Dänen liefen in die Swine (1177) hinein und verbrannten Julin, welches seitdem sich nicht wieder zu früherer Herrlichkeit erhob. Die Peene hinauflaufend, nahmen sie Gutzkow ein. Es wurde so viel Vieh erbeutet, dass eigene Hirten es hüten mussten; die ganze Gegend wurde verheert, so dass die Schwalben, keine Häuser mehr vorfindend, an den Schiffen Nester bauten. Der König wollte bis Demmin vordringen, um mit Herzog Heinrich zusammenzutreffen; eine grosse Fluth verhinderte dies. Nach einem Zuge nach Kamin zog er sich zurück, und da der Herzog nach langer vergeblicher Belagerung Demmins nach Braunschweig zurückkehrte, wohin die Anschläge seiner Feinde ihn riefen, beschloss auch der König die Heimfahrt. Doch heerte er erst um Wolgast, belagerte die Stadt, deren Hauptmann Zulister sich tapfer wehrte. Die Wolgaster brachen die Brücke ab, die zur Stadt führte; die Dänen aber benutzten die Bretter, um die Wälle zu ersteigen. Doch wurden sie zurückgetrieben, und nur Absalons Waffenknecht, Hemming, wollte nicht weichen; er zog sich zuletzt langsam zurück, wurde umringt, und fiel über sein eigenes Schwert. Doch richtete er sich wieder in die Knie, hieb die Feinde in die Füsse, und da mehrere Landsleute ihm zu Hülfe eilten, so rettete er sein Leben und trieb den Feind zur Stadt zurück. Noch heerten die Dänen weiter ostwärts, wahrscheinlich auf Usedom, und kehrten heim durch die Swine, wo die, von den Wenden angelegten, Burgen schon den Winter vorher durch Ungewitter und Übershwemmung zerstört worden waren [1].

Im folgenden Jahre (1178) liess der König das ganze Land, ausser Nordjütland, aufbieten. Der König konnte selbst

[1]) Saxo, 359-360. Knytl. c. 125. Suhm, VII. 497-502. Estrups Absalon, S. 106.

nicht mit, und überliess seinem Sohne Knut und dem Absalon den Befehl. Die Schleswiger sollten sich mit den andern Dänen unter Anführung des Bischofs Friederich von Schleswig vereinigen; sein Schiff aber scheiterte, und er verlor dabei das Leben. Das Geschwader sammelte sich im Grönsund bei Falster, vereinigte sich mit den Rügern, und segelte nach Ostrosna. Der Überfall geschah unvermuthet und lief glücklich ab. Die Gegend um Wolgast wurde verheert, und die Flotte segelte die Peene hinauf nach Osna. Das Fussvolk schlief des Tages, ruderte des Nachts, die Reuterei umgekehrt, so dass es immer vorwärts gieng, und die Wenden, nirgends vor ihrem Anfall sicher, in grosse Bestürzung geriethen. Endlich begaben Bugislav und Kasimir sich zu Knut und Absalon, um zu unterhandeln. Erst thaten sie, als ob die Verwüstungen der Dänen sie wenig kümmerten; sie wollten sich zurückziehen, sagten sie, um die grossen Öden in Hinterpommern anzubauen. Nikolaus aus Falster, ein Verwandter Absalons, lachte hierüber, meinend, dass sie nur schlecht für ihr Land sorgeten; den einen Theil wollten sie den Dänen, den andern den Polen überlassen, und also bald gar keine bleibende Stätte behalten. Da diese List also fehlschlug, traten sie mit ernsten Vorschlägen hervor; sie versprachen, jene festgehaltenen Boten loszulassen, dem König 2000 Mark Schadenersatz, Knut und Absalon jedem 100 Mark zu zahlen. Absalon liess die Hauptmänner zusammenkommen, und stellte ihnen vor, dass der Friedensvorschlag vortheilhaft sei, die Fortsetzung des Kriegs aber vielleicht noch mehr, da die Wenden ganz entkräftet seien. Doch wurde der Frieden vorgezogen. Esbern Snare wurde vorausgeschickt, dem König, der auf Möen jagte, den glücklichen Ausgang des Zuges, der nur 9 Tage gedauert hatte, zu melden. Dem

König war der Frieden auch genehm, und er empfing die zurückkehrende Flotte mit grosser Freude [1].

König Waldemar hatte bedeutende Vortheile errungen. Rügen stand unter seiner Herrschaft, und nach pommerschen Quellen wurde auch Circipanien dem Jarmer als Lehn übergeben. Herzog Heinrich, der mit Friederich dem Rothbart kriegte, und dessen Macht mehr und mehr geschwächt wurde, konnte keinen Einspruch machen. Nur Pommern suchte noch ernsten Widerstand zu leisten. Bugislav und sein Bruder Kasimir unterwarfen sich dem Kaiser, und wurden zu Herzögen in Wenden erhoben (1181), zwar, wie der Kaiser vorgab, nur um als Beistand wider Herzog Heinrich zu dienen; doch war es klar, dass sie nach eigener Unabhängigkeit strebten. Im Winter wurden Anstalten zum Wiederaufbau der Burgen an der Swine getroffen. Waldemar, welcher besorgte, die Pommer würden den Frieden jetzt eben so wenig, als sonst, halten, hatte seine Flotte im Grönsund sich sammeln lassen (1182), als er von dem Wiederaufbau jener Burgen Nachricht erhielt. Der Zug schien denn um so nothwendiger; der König war schwach, doch wurde seine Gegenwart für wichtig gehalten. Endlich übergab er Knut und Absalon den Befehl, und gieng selbst nach Wordingburg. Die Flotte lag vor Gegenwind, die Lebensmittel giengen auf, und die Jüten wurden deshalb aufsätzig. Da liess Knut die Flotte auseinandergehen, und begab sich nach Wordingburg, den Ausfall der Krankheit des Königs abzuwarten. Der erfolgte Tod Waldemars machte, dass der Zug ganz aufgehoben wurde. Er hatte in heidnischen Landen 28 Schlachten bestanden, hinterliess seinem Sohn eine wohlgeübte Seemacht, treffliche Heerführer, und eine gute Strecke eroberten wendi-

[1]) Saxo, 361-362. Knytl. c. 126. Suhm, VII., 518-555. Estrups Absalon, S. 116.

Digitized by Google

schen Landes, so dass, was er begonnen, der Vollendung nahe war [1].

15. Kaum war Knut VI gekrönt, so machte Kaiser Friederich wiederholte Versuche ihn zu bewegen, sich als des Kaisers Lehnsmann zu bekennen; da diese mit der Aufforderung zurückgewiesen wurden, der Kaiser möge versuchen, mit Macht zu erreichen, was man ihm nimmer gutwillig zugestehen würde, so suchte er Bugislav, der nach seines Bruders Tode Pommern allein beherrschte, zum Anfall gegen Dänemark zu reizen. Veranlassung war leicht gefunden. Die mecklenburgischen Fürsten Niklot und Borwin waren uneinig geworden; Jarmer von Rügen unterstützte den einen, Bugislav ergriff die Partei des andern, und begann Fehde mit Jarmer. Er machte grosse Rüstungen, und Jarmer suchte dänische Hülfe. Knut bestimmte eine Zusammenkunft auf Samsey, wo Bugislavs Gesandte harte Beschuldigungen gegen Jarmer erhoben; doch wurde nichts zu Ende gebracht, denn Bugislav wollte nur die Zeit hinausziehen. Er zog Hülfe an sich von allen Seiten, bis er ein Geschwader von 500 Schiffen hatte; dem Kaiser sandte er Botschaft, dass er mit dieser Macht erst Rügen anfallen, dann Dänemark bezwingen, und ehe das Jahr um sei, Knut zum Vasallen des Kaisers machen wolle. Jarmer sandte erschreckt Botschaft an Absalon auf Seeland, und bat um augenblickliche Hülfe, wenn Rügen gerettet werden solle. Der Erzbischof sandte schleunig, wie immer, Boten herum auf Seeland, die alle waffenfähige Mannschaft auf die nächsten Schiffe entboten, einerlei wem sie gehörten, ob sie gross oder klein, ob Kriegsschiffe oder nicht wären. Ebenso sandte er herum auf den kleinen Inseln und entbot die Fühnen und Schoningen, sich inner-

[1]) Saxo, S. 369–72. Knytl. c. 127. Suhm, VII. 617. 657–661. VIII., 17. Estrups Absalon, S. 134.

halb sechs Tage einzufinden. Die Seeländer kamen zu rechter Zeit, aus Fühnen kamen nur sechs Schiffe, aus Schonen vierzehn. Der König vernahm die Kunde dieser Ausrüstung in Jütland; die Zeit war aber zu kurz, eine jütische Flotte zu sammeln. Am Tage vor Pfingsten (1184) segelte Absalon nach Hedinsey. Er empfing hier Botschaft aus Rügen, dass Bugislav Rügen gegenüber bei Kozta (Koos) liege, und man noch nicht wisse, von welcher Seite er die Insel anfallen wolle; am folgenden Tage hiess es, dass er bei Strela landen wolle. Absalon landete am Abend, sammelte die Aufgebotsmänner, und sandte Boten an alle Krieger, sie aufzumuntern, und erzählte, wie ein Traum die Nacht vorher ihm Sieg verheissen habe. Das ganze Heer war kampfbegierig; das Fahrwasser zwischen Rügen und dem Festlande war sehr schwierig, und der Feind zeigte sich nicht. Ein Schiff eilte dem andern zuvor; Absalons Schiff, dessen Anker tief im Sande fest sass, wurde aufgehalten, und als er fortruderte, die andern einzuholen, erfuhr er, dass Bugislav noch bei Kozta liege. Die dänische Flotte legte sich darauf vor Drecce Strand (Drigge). Es war ein starker Nebel, so dass Jarmers Späher den Feind nicht sehen konnten, und nun verkündigten sie Absalon, dass Bugislav sich zurückgezogen haben müsse, baten jedoch die Dänen, in dem Hafen bei Darsin zu ankern, wo die Flotte der Rüger zu ihnen stossen werde. Absalon segelte dahin, fand aber weder Jarmer noch Botschaft von ihm. Er sandte daher Nikolaus von Falster aus, der die wendische Sprache verstand. Kaum war dieser gereist, und Absalon in Begriff, zur Messe ans Land zu gehen, so kam Botschaft von Jarmer, dass die pommersche Flotte heransegle, und nur der Nebel sie zu sehen verhindere. Absalon dachte nun mehr an Kampf, als an Messe, und zog

Digitized by Google

die Rüstung an. Die Pommeraner konnten das dänische Geschwader wegen des Nebels nicht sehen, und ahnten dessen Nähe nicht; sie meinten, es wären westwendische Schiffe, ihnen von Borwin zu Hülfe gesandt. Bugislav befahl 150 kleinern Schiffen, voranzusegeln, die Rüger zu umzingeln, indess die andern Schiffe sich in Schlachtordnung legten. Die grossen Transportschiffe legte er zwischen Flotte und Land, damit jene desto grösser erscheine. Nun fiel der Nebel. Absalon sah einige Schiffe vorbeisegeln, und meinte, nicht alle würden gut nach Hause kommen. Er ermunterte seine Leute, und segelte, selbst an der Spitze, dem Feinde entgegen. Sune, durch die List Bugislavs hintergangen, meinte, dass eine deutsche Flotte dabei sei, und warnte Absalon, nicht so rasch vorwärts zu rudern, damit auch die Krieger Zeit hätten, sich zu bewaffnen; Absalon entgegnete, nun sei es nicht Zeit zu zaudern; der Feind sei auf so engem Raum eingeschlossen, dass er weder fechten, noch recht fliehen könne; der Sieg sei gewiss. Der Nebel hinderte die Feinde, noch recht zu bemerken, was vor sich gieng; als man aber einander nahe kam, als die feurigen dänischen Krieger ihr Banner vorsteckten, und einen lauten Kriegsgesang anstimmten, als die Pommeraner von der einen Seite von Rügern, von der andern von Dänen angegriffen wurden, da wirkte der Anblick des siegreichen Banners Absalons, wie ein Blitz. Bugislav und seine Leute lichteten bestürzt von Schreck die Anker, wendeten die Schiffe, und flohen so schnell, dass sie in wenigen Stunden den Weg zurücksegelten, auf welchen sie vorher Tage verwandt hatten. Eine unzählige Menge, deren Schiffe zu gross waren, oder die nicht gleich die Anker lichten konnten, sprangen über Bord, so dass die eben erst vollbemannten Schiffe in einem Nu leer lagen, und der grösste

Digitized by Google

Theil der Mannschaft umkam. Achtzehn Schiffe sanken, weil zu viele sich darauf retten wollten. Ein Wende erhängte sich sogar aus Schreck. Die Mannschaft von hundert Schiffen suchte durch Moore, Sümpfe und Wälder sich ans Land zu retten; doch viele kamen um vor Hunger und Durst. Indess die andern Dänen unendliche Beute machten, setzten Absalon und Jarmer dem vornehmen wendischen Adel nach, der auf 35 Schiffen geflüchtet war. Absalon hatte nur 7 Schiffe zum Verfolgen. Jene wendeten nochmahls, um Widerstand zu leisten; als aber Absalon heranruderte, entfiel ihnen der Muth; sie warfen Pferde und Waffen über Bord, die Schiffe zu erleichtern, und entkamen also in den Peenefluss. Diese retteten sich allein von der grossen wendischen Flotte. Absalon kehrte nun um, wollte jedoch keinen Antheil an der Beute haben; denn er dachte wie Skjold: die Beute dem Krieger, dem Anführer die Ehre. Doch liess er 18 Schiffe aus Schonen, die erst am Tage nach dem Siege kamen, an der Beute Theil nehmen, als Lohn für ihren Eifer. Den Fühnen Tage sandte er mit Bugislavs Zelt zum Könige, und rieth, um die Wenden nicht wieder zu Kräften kommen zu lassen, noch vor dem Spätjahr einen Zug zu unternehmen. Dieser Sieg vernichtete für immer Bugislavs Macht und die Hoffnung des Kaisers; ja, der Ruf desselben drang bis nach Constantinopel, was Absalon nachher von Kriegern erfuhr, die unter den Väringern gedient hatten.

Der König liess die Jüten zum Viburger Ding zusammenrufen, liess Tage hier vom Siege berichten, und alle waren willig zur Rüstung. Er segelte noch im Sommer aus, vereinigte sich mit den Rügern, und beschloss, Wolgast anzufallen. Die Peenemündung war durch versenkte Steine und durch Kastele an beiden Seiten, von denen Steine auf die Dänen geschleudert werden konnten, ge-

Digitized by Google

sperrt. Absalon musste mit grosser Anstrengung den Weg für die Flotte bahnen, welche so dicht, als möglich, an der Stadt ankerte, um sie einzuschliessen. Die Wolgaster schossen Pfeile und warfen grosse Steine mit Kriegsmaschinen; Einer ersah Absalons Schildzeichen, und man richtete alle Schüsse dahin; Absalon antwortete einem Dänen, der ihn warnte, scherzend, die Wenden erzeigten ihm viel Aufmerksamkeit. Da die Belagerung keinen Fortgang hatte, liess Esbern Snare ein Schiff mit brennbaren Sachen füllen und vor dem Winde gegen die Stadt treiben; es blieb jedoch an einem Pfahl fest und brannte ohne Schaden zu thun. Bugislav, welcher einsah, dass die Fortschritte der Dänen insbesondere auf Absalons Leben beruhten, soll während der Belagerung es versucht haben, ihn zu berücken. Er schlug eine Zusammenkunft zur Friedensstiftung vor, begab sich mit seiner Reuterei zur Stelle, und ersuchte Absalon, der nur mit zwei Schiffen da lag, ans Land zu kommen; Absalon wurde indess von einem Mann norwegischer Abkunft, Erling, gewarnt, welcher im Traum von einer, Absalon bedrohenden, Gefahr Vorbotschaft erhalten haben wollte. Absalon liess daher Bugislav wissen, der Geringere müsse zum Vornehmern kommen; ein Bischof sei mehr, als ein Herzog; er möge zu ihm an Bord kommen. Bugislav entschuldigte sich, und ritt unverrichteter Sache weg. Den indess entstandenen Aufschub hatte er benutzt, die Stadt mit Lebensmitteln zu versehen, deren Eroberung daher um so weitaussehender ward. Die Dänen beschlossen, das platte Land zu brandschatzen. Während eines Anfalls der Wenden zogen sie sich zurück, und steckten ihr Lager in Brand, welches die Wenden zu plündern versuchten. Die Gegend um die Stadt wurde verheert. Der König selbst zog nach Osna, dessen Bewohner ihre Vorstädte in Brand steckten. Absalon zog nach Julin, heerte dort

Digitized by Google

und hiess seinen Bruder, die Burgen an der Swine zerstören. Esbern fand sie ohne Besatzung, legte sie in Asche, und die Dänen zogen dieses Weges heim.

Doch unternahm Knut im Spätjahr noch einen Zug im Verein mit den Rügern. Es ist dieses der schon früher beschriebene nach Tribusees und Tribedne, und es endete derselbe bei einem Hafen am Peenefluss [1]. Der König wollte auch auf Voztrosa heeren; es wurde aber stürmisches Wetter, und er segelte wieder nach Hause [2].

Im nächsten Frühjahr (1185) geschah endlich der letzte Zug, welcher mit Bugislavs Unterwerfung endigte. Es gieng die Swine hinauf nach Groswin, welches verwüstet wurde. Von hier beschlossen die Dänen nach Pommern vorzudringen, ein kühner Beschluss. Denn der Weg dahin war weit und beschwerlich, durch grosse Öden führend. Doch hatte man gehört, das Volk sei nicht streitbar und wenige feste Örter seien vorhanden. Zudem war der Muth der Dänen mit dem Glück gewachsen. Es fehlte aber bald an Futter für die Pferde; die Lebensmittel zu tragen fand man zu beschwerlich, und gab das Vorhaben auf. Man schiffte sich wieder ein, und segelte nach Julin. Der König beschloss, Kamin zu überraschen. Mit Wegweisern begab er sich auf einen beschwerlichen Marsch durch Busch und Wald; ein Theil des Heers verirrte sich; die Seeländer und Schoningen gelangten indess unter Alexander, einem Schwestersohn Absalons, mit rügischen Wegweisern auf dem kürzesten Wege dahin. Kamin wurde eingeschlossen. Bugislav, der sich daselbst aufhielt, machte einen Ausfall, wurde jedoch zurückgeschlagen, und musste zur eigenen Rettung über eine Befriedigung steigen. Der

[1]) Siehe Mémoires de la Soc. royale des Antiquaires du Nord, 1836-1839, S. 113. — [2]) Saxo, 376-382. Arnold. III., c. 4. 7. Knytl. C. 128. 129. Suhm, VIII. 51-67. Estrups Absalon, 140. 145.

Digitized by Google

König und Absalon bereiteten sich nun zu einem ernsten Anfall. Da zogen alle Priester barfuss mit Kreuz und Fahnen ins dänische Lager, flehend, der Kirchen zu schonen, welche verwüstet werden würden, wenn die Stadt in Brand gesteckt werde; sie brachten auch Bugislavs Wunsch vor, unter sicherem Geleite sich zum Könige zu begeben. Dieser versprach Schonung; er kriege mit Menschen, nicht mit Gott, sagte er; Absalon aber, der Bugislav nicht traute, liess alle Angriffsmittel bereit halten, und drohete die Gegend zu verheeren, womit er auch sogleich begann. Dies brachte Bugislav zur Übergabe, da er vom Kaiser keine Hülfe erwarten konnte, und auch mit seinen Vettern in Hinterpommern in Krieg lag. Er begab sich am folgenden Tage zu Absalon und Jarmer, welche ihm zum Zeichen gegebener Sicherheit die Hand reichten und ihn zum Könige brachten, der sich zur Flotte begeben hatte. Bugislav versprach, eine bedeutende Summe zu zahlen, (die Knytlinga sagt: 300 Mk. dem Könige, und 800 Mk. an Absalon — welches an den Geiz erinnert, den mehrere Quellen diesem edeln Manne beimessen); ferner, den Dänen auf Erfordern beizustehen, und, was das wichtigste ist, sein Land von Dänemark zum Lehen zu nehmen, und die Söhne der vornehmsten Männer als Geissel zu stellen. Bei dieser Gelegenheit soll Bugislav auch in die Abtretung Circipaniens an Jarmer unter dänischer Lehnshoheit gewilligt haben, wozu auch ein Strich Landes im Süden der Peene gefügt war. Zum Abschied bewirthete Absalon Bugislav auf seinem Schiffe, welcher so viel trank, dass er erst sehr aufgeräumt, nachher aber so weit weg war, dass er weder Hand noch Fuss rühren konnte, so dass der Erzbischof ihn in ein Zelt bringen und von 40 seiner Krieger bis zur Frühstunde bewachen liess, da er denn zu seinen eigenen Leuten zurückkehrte. Am fol-

genden Tage begab er sich zum Könige, und warf sich mit Frau und Kindern vor ihm nieder, stellte mehrere Geissel und übergab sich und das Seinige in des Königs Gnade. Dieser richtete ihn auf, gerührt durch sein Missgeschick. Zur Zeit des Friedensschlusses war ein starkes Ungewitter mit Sturm und Donner eingetreten, welches als Wahrzeichen des Untergangs des wendischen Reichs angesehen wurde. Im folgenden Jahr kam Bugislav gegen Ostern nach Roeskilde, und trug das Schwert vor dem Könige, als sein Lehnsmann. Da nun Julin auf einem der letzten Züge geschleift war, wobei Svein Aagesen, der Geschichtschreiber, selbst Augenzeuge war, so war die Oberherrschaft Dänemarks über die Wenden auf Rügen und in den zunächstgelegenen pommerschen Landen für eine Zeit gesichert, wie denn auch die vorgedachten Fürsten in Rostock und Mecklenburg, Borwin und Niklot, welche von Jarmer und Bugislav gefangen waren, ihre Freiheit erhielten, wogegen sie ihre Länder von dem dänischen Könige zu Lehn nahmen. Seit dieser Zeit erhielt der dänische Königstitel den Zusatz: König der Slaven und Wenden [1].

16. Obgleich die Erzählung dieser Züge ziemlich einförmig ist, so giebt sie doch Stoff zu tieferm Nachdenken, und die Scenen, die hier mit matten Farben geschildert sind, werden vor der Phantasie lebhafter hervortreten. Man stelle sich die dänischen Fahrwasser vor mit den freundlichen Inseln und waldbedeckten Küsten; in allen Sunden, Belten, Buchten und Busen herrscht Betriebsamkeit. Wir sehen die Wachen am Strande, die Arbeiter an den Burgen, die Böte mit Fischern besetzt, die sich frühzeitig für den Krieg ausbilden, den Pflug-

[1]) Saxo, S. 382-84. Svenon. Agg. Hist. Dan. c. 10. Arnold. l. III., c. 4. 7. Knytl., c. 129. 130. Suhm, VIII. 8. 41. 99-110. Estrups Absalon, S. 118.

Digitized by Google

mann, der die Hügel der Vorzeit umfurcht, den Hirten, der sorglos die Heerde treibt. Ein Boot eilt dem Strande zu; Wikingschiffe sind erspäht und segeln heran; die Bevölkerung kommt in Bewegung; man greift nach der Habe und flüchtet sich ins Innere; Böte sammeln sich, verstecken sich hinter Erdzungen, und rudern hervor, um den Feind in Hinterhalt zu locken. Doch die Wikingen sind stark, die Beute lockt sie, sie gehen an Land; Kriegsruf erschallt beiderseits; Angriff und Flucht, Tummel der Haufen, einzelne Ritter, die Reihen der Feinde auseinander treibend, Flucht in die Wälder, Verfolgung, Umringung der Seeräuber bei Sümpfen und Mooren, geben fast jeden Sommertag an mehrern Stellen Scenen ab; denn die wiederholten Anfälle gestatten dem Krieger keine Rast. Doch grösser wird das Bild der sich rüstenden Flotte. Das Aufgebot wird nach allen Seiten verkündet, und die Vorräthe werden gesammelt. Abschied und Ungewissheit ferner Züge in fast unbekannte Lande, stets nach wilden Feinden, bewegen die Gemüther. Die Flotte besteht aus vielen kleinen Schiffen, die sich weit ausdehnen. Der hohe Bord der Häuptlingschiffe hebt sich über die andern; ein einfaches Grosssegel, starke Ruder sind der ganze Apparat zur Fahrt; Geistliche stehen an der Spitze, ihr Banner und das Kreuz ragt hervor, Allen kenntlich. Es ist nicht die Kraft eines ganzen Reichs, welches eines Mannes Winke gehorcht; es ist Mannschaft aus verschiedenen, oft abweichend gestimmten und eifersüchtigen Provinzen, und nur der Anblick des gemeinschaftlichen Feindes bringt sie, solange die Gefahr dauert, zusammen. In verschiedenen Abtheilungen nähern sie sich einer unbekannten Küste und landen, bald an der Küste heerend, bald tief ins Land dringend; aller Orten ist Gefahr; Tapferkeit Einzelner, List und Schlauheit treten hervor; Absalon scheint vor Allen hervor, als Morgen-

stern der erste zum Angriff, als Abendstern auf der Heimfahrt glänzend. Rührend ist das Verhältniss dieses ausgezeichneten Mannes zum Könige, und beider zum Heer. Absalons hochfahrender Sinn, sein flammendes Feuer vereint sich mit der Sanftmuth und dem ebenen Feuer des Königs zum Besten des Landes. Beide haben mit dem Hass der Vornehmen zu kämpfen und mit dem Wankelmuth der Menge, die im Unglück gleich murrt, indess sie im Glück vergöttert. Beide siegen, indem sie ihre Ausdauer mit der natürlichen Tapferkeit des Volks in Verbindung setzen. Diese wird doch mannigfach, insbesondere durch die schlechte Rüstungsweise in Schatten gestellt; Beute ist der einzige Lohn; Lebensmittel muss man sich selbst verschaffen. Der Hauptmann tritt nur hervor vermöge der persönlichen Tapferkeit, durch Geburt und Ansehen, ohne mit dem Geist das Wohl seiner Untergebenen zu umspannen. Jeder hat seinen eigenen Zweck. Eigennützige Selbstsucht bildet eine Scheidewand zwischen König und Volk, welche Dänemarks Grösse und Ausdehnung so oft hinderte; die Menge hieng an materiellen Vortheilen, der Adel mit Geistlichkeit verachtete die Masse des Volks, und sonderte sich von ihr; es bildete sich die schiefe Meinung aus, dass der eine Stand von feinerem, edlerem Stoff sei, mit grössern Naturanlagen und grössern natürlichen Rechten; der andere Stand wurde roh, aus Mangel an Bildung; die Sorge für den Augenblick, ohne höhere Zwecke, führte zur Knechtschaft. Was diesen Zwiespalt hätte aussöhnen sollen, eine grosse, kräftige Persönlichkeit der Könige, blieb aus. Daher strebt unsere Zeit unablässig dahin, die Bedingung allgemeiner Wohlfahrt, Aufklärung im ganzen Volk, vom Höchsten bis zum Niedrigsten, zu erreichen; man sucht die Prärogative im Handel und Wandel, wie in Wissenschaft und Kunst, zu

Digitized by Google

tilgen; man will Einen Glauben, Eine Hoffnung, gleiche Pflichten, wie gleiche Rechte und Aufklärung und Kenntniss, gleichmässig zugänglich für alle. Dies ist der elektrische Funken, der die ganze Kette durchzuckt, in der die Völker zusammenhalten. Wenn das Mittelalter mit seinen beschränkenden Einrichtungen nicht Stoff zur Hemmung der allgemeinen Volksentwickelung gegeben hätte, wie vieles würde sich dann anders in der Zeit gestaltet haben! In dieser Rücksicht sind die Wendenzüge nicht ohne historisches Interesse. Sie sind der Beginn einer Herrschaft über die Ostsee, der Stiftung eines grossen, die Ostsee umziehenden Staats, die nie zur Ausführung gelangte. Auffallend ist es, dass diese Idee in ihrer Grösse nicht aufgefasst wurde, dass Dänemark arm blieb, vom Meeres Reichthum umgeben; so schwach, mit allen seinen Kriegerschaaren, dass eine einzelne Hansestadt, mächtiger und reicher werden, als das ganze Dänemark, und dem Herrscher über drei Reiche Gesetze vorschreiben konnte. Die Idee trat zwar von Zeit zu Zeit von selbst hervor, aber verdunkelt wegen ermangelnder Einheit und Geisteskraft. Rügen und Vorpommern waren bezwungen. Waldemar der Sieger dehnte seine Macht aus über Holstein, Lauenburg, Mecklenburg bis Lifland und Esthland. In spätern Zeiten wiederholte sich der Versuch eines dänischen Prinzen, sich in diesen Gegenden festzusetzen. Zu anderer Zeit erhielt die Idee Nahrung durch die Vereinigung der drei skandinavischen Reiche, (bis Finnland). Wie früher der südliche Theil der Ostsee, so gehörte jetzt der nördliche, die bothnische und finnische Bucht, zu Dänemarks Gewässern. Es scheint, dass Dänemark berufen war, jene Kette zu schliessen, die den Norden und Süden des grossen Binnenmeers umziehen könnte, wodurch die politische und sociale Lage des ganzen Nordens einer andern

Digitized by Google

Entwickelung zugeführt worden wäre. Es scheint nur eines recht grossen Mannes bedurft zu haben, eines Czar Peter, um diese Idee zur schönen, kräftigen, einflussreichen Wirklichkeit zu machen. Im Gegensatz dieser Idee und ihrer Ausführung begegnen wir im Mittelalter Dänemarks einer Reihe grösstentheils schwacher Könige, die ihre eigene Macht zu umwehren nicht im Stande sind, geschweige denn die des Landes; Stände, welche die Königsmacht bekämpfen und sich einander gegenseitig; statt Gesetze, welche alle zur Einheit verbinden, hören wir von schonischen, seeländischen, jütischen Gesetzen; jede Provinz ist ein Land für sich; alles ist vereinzelt, im Grossen wie im Kleinen. Weitauseinander belegene Städte vermochten es, sich zur Hanse zu vereinigen, durch Handel und materielle Interessen verbunden; Landschaften aber, die von Alters verbunden waren, vermögen ihre absondernden Sitten und Gewohnheiten nicht abzulegen, und, auch bei bewahrter Eigenthümlichkeit, die ergänzende Einheit nicht zu finden. Schon in jenen wendischen Zügen, finden wir Spuren jener Ohnmacht, die nachher überall hervortritt. Besonders finden wir die Bewohner der einzelnen Landschaften nach ihren besondern Interessen haschen, das Wohl des Ganzen ausser Acht lassend. Die Seeländer gönnen den Jüten die Beute nicht, und diese sind eifersüchtig auf die Fortschritte Jener. Falstringen verbinden sich mit dem Feinde, weil ihre Landsleute ihnen nicht hinreichenden Schutz gewähren. Rüstet der König ein Heer, so weiss er nicht, ob diese oder jene ausbleiben. Wir begegnen schon in jener Zeit der, für eine edle Nation herabwürdigenden, Beschuldigung, die sich später öfter und stärker wiederholt, des gleichgültigen, trägen, des unkräftigen, unschlüssigen Charakters der Dänen. Wenn alle Entschlüsse langsam gefasst, zaudernd aus-

Digitized by Google

geführt werden, so kann auch der Eifer eines Absalon nur halb wirken, und jede grosse Idee wird in der Geburt erstickt.

Anm. zu S. 75. Über den Opferkuchen, dessen Saxo S. 320 erwähnt, sind verschiedene Meinungen. Suhm liest *illum* statt *illam*, und meint, das Wesen der Wünsche bestehe darin, dass der Kuchen im nächsten Jahre so gross sein möge, dass man ihn, den Priester, nicht sehe. Diese Erklärung ist doch etwas gesucht, da man den Kuchen ja beliebig gross machen könnte. Vielmehr möchte man annehmen, dass der Kuchen als Opfer vertheilt wurde, und der Wunsch war, dass es auch im nächsten Jahre eines ebenso grossen nicht ermangeln möge. Dies stimmt mit der Erzählung Saxos von dem Becher, aus welchem der alte Trunk ausgeschüttet wurde, um ihn mit neuem anzufüllen, und mit den Sitten anderer wilder Völker, bei welchen nach dem Opfer Kuchen ausgetheilt und verzehrt wurden.

ÜBER DIE HERKUNFT DES ALTEN RUSSISCHEN FÜRSTENGESCHLECHTS AUS JÜTLAND; von Dr. und Professor F. Kruse in Dorpat.

Die unermesslichen Lande, welche Russland gegenwärtig umfasst, bekamen erst im vorigen Jahrhunderte durch Peter den Grossen, dessen mächtiger Geist hauptsächlich erst die Europäische Cultur dahin zu verpflanzen anfing, eine bedeutende politische Wichtigkeit für Europa, und der Einfluss Russlands, den man im Ganzen immer mehr als einen wohlthätigen auch in den Ländern zu betrachten anfängt, welche eine von Russland ganz verschiedene Regierungsverfassung haben, wächst von Tage zu Tage, je mehr das Licht der Aufklärung über die

mannigfachen Nationen des grossen Russischen Reiches verbreitet wird.

Dieser Zeit ging eine Zeit des Schreckens und der härtesten Sclaverei voraus, in welcher nur einzelne Regenten als Träger des Lichts hervorglänzen. In dieser löseten sich fast alle Bande, welche Russland an das übrige Europa knüpften, und man kann wohl sagen, dass das von den Fesseln der Mongolen und Tartaren wiederbefreite Russland erst von einzelnen kühnen und gelehrten Männern des Abendlandes wieder entdeckt und auch der Wissenschaft wieder geschenkt wurde.

Aber wie? Wenn schon vorher eine Zeit gewesen wäre, in welcher Russland durch engere Bande an das westliche Europa und insonderheit auch an die Völker germanischer Zunge geknüpft gewesen wäre? Wie, wenn sich beweisen, oder wenigstens mit Wahrscheinlichkeit darthun liesse, dass der älteste Herrscherstamm demselben Volke angehörte, welches Roms Fesseln im Occidente zerbrach, und fast alle neuere Europäischen Reiche stiftete? Ich meine, dem Germanisch-Scandinavischen kräftigen, aber in seiner Kraft oft auch rohen Volksstamme.

Dass diesem so sei, werde ich hier nur in geringen Umrissen, später ausführlicher zu beweisen suchen, indem ich hoffe, dadurch der Wissenschaft einen Dienst zu leisten, und Russland auch in den Augen der Gelehrten wieder mit dem Occidente genauer zu verbinden.

Nachdem Peter der Grosse zuerst den ältesten Annalisten Russlands, den Nestor, in einer Abschrift in Königsberg entdeckt, und eine Abschrift davon nach Russland geschickt hatte, und sich von da an in Russland selbst immer mehr Abschriften dieses alten Annalisten fanden, beschäftigten sich die zumtheil von ihm, zumtheil von Catharina I. berufenen Gelehrten der Academie, auch mit

der Geschichte Russlands. Allein, zuerst war es nur die Kirchengeschichte, welche fleissig bearbeitet wurde. Erst später, nachdem Bayer und dann Müller nach Russland gekommen waren, wurde auch die politische Geschichte critisch behandelt.

Schon Bayer erklärte, auf die einfachen Worte des ältesten Russischen Annalisten, Nestor, fussend, dass die Normänner es wären, welche in Russland den neuen Nowgorodschen, und dann den Kiewschen Staat gestiftet hätten. Müller, welcher im Jahr 1749 eine Rede zu Ehren der Kaiserinn Elisabeth halten wollte, in welcher er darzuthun sich bemühete, dass die ältesten Russischen Fürsten Schwedischen Stammes wären, wurde durch politische Gründe abgehalten, diese Rede zu halten, und änderte, durch dieselben Gründe veranlasst, seine Meinung nun dahin, dass die Urrussen, Roxolanen, ursprünglich Anwohner des Pontus Euxinus gewesen wären. Thunmann, Schlözer und Karamsin kehrten zu den Schweden zurück. Tatischtschew, Schtscherbatow, Boltin und Völkner machten die Russen zu Finnen.

Früher noch leitete Iwan Wasiliewitsch das Russische Herrschergeschlecht von den Preussen ab, und machte (wie das Stufenbuch) den Stammvater der Russen, Pruss, zum „Bruder des eigenmächtigen Kaisers auf der ganzen Erde, Augustus," und begründete darauf seine Ansprüche auf Polen und Litthauen. Vater findet die alten Russen in den Gothen am Pontus Euxinus; Ewers, auf Orientalische Schriftsteller sich berufend, in den Chasaren, worauf Schlözer ihn einen Chasaren-Dichter nannte, und Frähn bewies, dass er einer falschen Übersetzung eines Arabers gefolget sei. Herr von Hammer fand in den Ashab-er-Rass des Korans (Sura 25, 40; 50, 10) die Russen wieder, und machte den Rosch in Meschech und

Digitized by Google

Tubal (Ezech. 38, 2. und 39, 1.) zu Russen, so wie er auch den alten Namen des Araxes und der Wolga, Rhos, auf die Russen deutet, und die Thiras des Moses (I. 10, 2.) für Russen nimmt. Auch Schöttgen suchte schon in seinen Dissertationen de Tobolensium et de Moscorum originibus (Dresden 1729) in Meschech den Namen von Moskau, und in Tubal den Namen von Tobolsk. Der gelehrte und umsichtige Graf Rumjanzow, der die Meinung Peterssteins, Eckhardts u. a. schon kannte, dass die Waräger-Russ in Wagrien ihre Wohnsitze gehabt hätten, und dass ein Theil des heutigen Oldenburgs früher Rustringen geheissen habe, trug dem Rector in Jever, Hollmann, auf, in den dortigen Chroniken nachzuforschen, ob nicht dort die Spuren dieser Heimath zu finden seien, und Hollmann beantwortete diese Anfrage in seiner kleinen Monographie: Rustringen, die ursprüngliche Heimath des ersten Russischen Grossfürsten, Ruriks, und seiner Brüder (Bremen 1816), aus deren Titel schon erhellt, dass er allerdings viele Spuren der Art gefunden zu haben glaubte. Pogodin stellt in seiner (Russisch geschriebenen) Schrift: „Über den Ursprung der Russen", fast alle diese Meinungen zusammen, sucht sie zu widerlegen, und kommt wieder auf die Schlözersche und Thunmannsche Meinung zurück, nur mit dem Unterschiede, dass unter den Russen der frühesten Zeit nicht gerade Schweden, sondern ein den Schweden an der Seite stehender, besonderer, selbstständiger Stamm der Waräger zu verstehen sei.

Es kann nun unsere Absicht nicht sein, alle diese Meinungen hier genau zu prüfen, allein im Allgemeinen muss ich doch bemerken, dass (bis auf die Ewerssche Hypothese, welche aus missverstandenen Arabischen Stellen, und bis auf die tollen Ideen von Pruss, dem Bruder des Augustus, so wie die von der Ableitung Moscaus und

Tobolsks von Meschech und Tubal) mir bei näherer Prüfung keine ganz aus der Luft gegriffen erschienen ist. Das Volk der Russen findet sich, wenn gleich manchmal unter anderm Namen [1], als ein Germanisch-Scandinavisches, im Norden und Süden, im Osten und Westen seit sehr langer Zeit, und eben dieser Umstand ist Schuld daran, dass der eine Gelehrte die Urheimath derselben hier, der andere dort finden wollte, und eine Heimath wirklich fand. Nur auf einem dem Raume nach weniger beschränkten Blatte wird sich dieses historisch entwickeln lassen.

Hier will ich nur von dem Stifter Russlands einen leichten Umriss meiner Untersuchungen geben, und zwar nach solchen Quellen, welche alle die genannten Schriftsteller nicht beobachteten oder nur flüchtig berührten, nämlich den Fränkischen Annalisten.

Besonders auffallend ist es, dass die Slavischen, Tschudischen und andere Völker, welche zuerst das Nowgorodische Reich ausmachten, sich einen *fremden* Fürsten gewählt haben sollten, der weiter nichts war, als ein gewöhnlicher, kleiner Seeräuber oder Abentheurer, wie er von manchen neuen Schriftstellern uns geschildert wird, einen Mann, dessen Namen die Geschichte sonst nicht kennt, der auch in der sonst so reichhaltigen Scandinavischen Sage nicht hervortritt. Mit Recht ist erinnert worden, dass man dem Nestor nicht wohl glauben könne, wenn er diese Dinge erzählt, und ebenso ist geklagt und getadelt worden, dass Nestor von diesem, seinem Rurik und von seinen Thaten in Russland, fast gar nichts meldet.

[1]) Darüber vergleiche man meine kleine Schrift: О древнѣйшемъ существованіи Русскихъ въ Россіи и Византіи подъ названіями Готѳовъ, Варяговъ, Федератовъ и Руссовъ. Соч. Ф. Крузе. С. П. Б. 1838. Besonders abgedruckt aus dem Journale des Ministerii der Aufklärung Tom. XVII. im März-Hefte.

Rurik wird eingeladen von den Slowenen, Tschuden, Meren, Kriwitschen und Wessen, über sie zu herrschen; kommt nach Nestor 862 oder 863 an; stiftet das Reich in Nowgorod zuerst mit Sineus und Truwor, herrscht dann 864—65 allein; vertheilt das Land unter seine Mannen; lässt den Ascold und Dir 866 nach Byzanz ziehen; straft sie aber nicht, als sie unterweges Kiew erobern und dort ein unabhängiges Reich gründen. Er stirbt 879, und erst sein Nachfolger Oleg eroberte auch das Kiewsche Reich wieder für Ruriks Sohn, Igor. — Wie? fragt man, war es ein berühmter Mann, konnte die Geschichte weiter nichts von ihm aufbewahren? Wie? war es *kein* mächtiger oder berühmter Mann, konnten mehrere Völker ihn einaden, über sie nach eignem Rechte zu herrschen? Solche Fragen sind nicht ohne Grund, und Schlözer bemühete sich, jedoch vergebens, dieselben zu beantworten.

Aus den Fränkischen Annalen, die Keiner nach diesem Rurik bis jetzt hinlänglich durchforscht hat, ergiebt sich, meines Erachtens, die Beantwortung aller dieser Fragen vollkommen, und ich glaube nicht, dass irgend Einer von jetzt an diesen Rurik anderswo suchen wird, als in dem Südjütischen Königsgeschlechte, zu welchem er gehört. Vor diesem Rurik zitterte Lotharingen, Deutschland und Frankreich unter den Nachkommen Ludwigs des Frommen. Dieser Rurik erzwang sich Besitzungen von der Eider bis zur Waal und der Insula Batavorum; er herrschte dann auch in Jütland, und war mächtig zu Lande und zur See. Derselbe lebte zu einer Zeit, in welcher auch andere Scandinavische See-Könige die Küsten bekriegten, so lange sie sich nicht einem Scandinavischen Fürsten unterworfen hatten, zu einer Zeit, wo die Normänner oft die Wasserstrasse durch die Düna oder Neva und den Dnjeper hinunter nach Byzanz zogen, und wo dieselben den Nowgo-

rodern bekannt genug sein mussten, da diese Stadt selbst von ihnen gegründet war. Wie sollten sich daher die vereinzelten Slowenen in Nowgorod mit den benachbarten Völkern nicht gerade diesem zu ihrem Schutze am ersten übergeben haben? Und gerade dieser Rurik ist es, der immer dann in Deutschland und Frankreich erscheint, wenn er in Russland nicht ist; der dann in Russland hervortritt, wenn die Fränkischen Annalisten nicht von ihm sprechen, der in Deutschland endlich verschwindet, wenn er in Russland stirbt, und dessen Länder in Deutschland darauf anderweitig vergeben werden.

Schon frühzeitig finden wir in den Nordischen Sagaen, die jetzt immer mehr Glauben erlangen, und oft selbst von Russischen Schriftstellern dem Nestor in Hinsicht der frühern Zeit vorgezogen werden, Verbindungen der Scandinavier mit den Einwohnern des heutigen innern Russlands, durch welches ihre berühmte Handelsstrasse nach Miklegard (Constantinopel) und Persien ging. Ein Scandinavisches Königsgeschlecht herrschte schon früher in Holmgard (Nowgorod) und Tyrkland (Finnland), und eroberte die Küsten von Austrríki bis Garðaríki, das heutige Curland, Livland, Esthland und Ingermannland. Die Könige von Ostragard[1] und Kunigard (Kiew) standen dem Sigurd Ring gegen Harald Hildetand bei (c. 695), und so besass dieser König 2500 Schiffe, mit denen er den erblindeten Harald überwand, und unter ihm eroberten seine Schwäger Gunnar und Hogne auch schon ein Land am Rhein und Theile von Northumberland und Sussex.

[1]) Russland — Rutia a Danis Ostragard, i. e. in Oriente posita, vocatur. Dicitur etiam Chunigard (Kiew) eo, quod sedes Hunnorum ibi primo fuerit. Hujus metropolis Chiw (Kiew) vocatur. Chron. Slav. ap. Lindenbr. Script. Sept. p. 159.

Dieser Sigurd war es auch, der in Jütland einen besondern Schatzkönig, „die Tribute in dem eroberten Jütland und Saxland einzusammeln," einsetzte [1].

Sigurds Sohn, Ragnar Lodbrok (c. 730—794), einer der grössten Helden der nordischen Vorzeit, welcher in 50 Schlachten den Sieg davon trug, eroberte auch einen Theil von Irland und Flemingialand (Flandern); allein bekannt ist sein martervoller Tod im Gefängnisse des Königs Ella durch den Biss giftiger Schlangen [2]. Nach ihm wurde sein Reich zersplittert. Dänemark bekam Sigurd; Schweden Björn Jarnsida, und ausserdem bildeten sich wieder mehrere kleine Königreiche in beiden Reichen, deren Reguli dem Namen nach unter den Oberkönigen standen, in der That aber so gut als frei waren, und von denen England, Irland, Friesland u. s. w. geplündert wurden.

In der Geschichte dieser Zeit herrscht grosse Dunkelheit. Die Sagen widersprechen sich in der Chronologie und Genealogie, und vergebens dürfte wohl Francke in seinen Genealogischen Tafeln zur Geschichte der Scand. Völker, 1834, versucht haben, beides zu ordnen, eben so wie es Geljer in seinem sonst sehr trefflichen Buche über Schweden nicht gelang, in dieses Chaos Ordnung und Licht zu schaffen. Die Fränkischen oder Deutschen Annalen bringen erst Ordnung in die Chronologie dieser Zeit. Die Genealogie muss bei ihnen noch schwankend bleiben, weil sie in dieser Hinsicht nur nach Hörensagen referirten. Im Ganzen können wir uns aber auch darauf

---

[1]) Die Eroberung Sachsens wird schon den ersten Eroberern Scandinaviens zugeschrieben. Heimskringla, Ynglinga-Saga Cap. 5. — [2]) Dieser wird jedoch auch vielfältig auf andere Weise erzählt, cf. Franckes Genealog. Tafeln zur Geschichte der Scandinavischen Völker. Tab. B. Nr. 7.

Digitized by Google

wohl verlassen, so lange ihnen nicht auf eine bestimmte Weise widersprochen wird.

Das Südjütische Königreich, welches bei ihnen Nortmannia heisst, zuweilen auch Dania, ist es nun, mit dem sich diese am meisten beschäftigen, weil seine Grenzen unmittelbar die Fränkischen Grenzen berührten, und die meisten Fürsten hervorbrachte, welche theils den vereinigten, theils den einzelnen Königen des Fränkischen Reichs Gefahr drohten.

An der Spitze dieses, für Deutschland und Russland wichtigen, Südjütischen Königsgeschlechtes stehen[1] Heriold, welcher in Einhardi Annal. ad. ann. 812 „quondam rex Nortmannorum" genannt wird, Gorm, welcher nach Saxo Gramm. S. 247 ein Sohn des Heriold, und nach ebendemselben S. 252, Vater des Gottrick oder Gottfried war, und als König von ganz Dänemark auch unter Thorkil eine Expedition nach Halogaland, Biarmien am Weissen Meere und Geruth (vielleicht Nowgorod) aussandte, wahrscheinlich aber nur König des westlichen Dänemarks oder Jütlands war, und Halfdan oder Halptanus, der Bruder Gorms und Vater Siegfrieds, von dem man nicht mit Bestimmtheit aus den Deutschen Annalen sieht, ob er neben Gorm regiert habe oder nicht.

Dieser Sigifried ist es, welcher zuerst in den Fränkischen Annalen als wichtig für die Fränkische Geschichte und als „Danorum rex partibus Nortmanniæ" hervortritt[2].

---

[1]) Das Geschlechtregister dieses Hauses befindet sich ausser der angegebenen Tabelle Frankes in den Actis Sanctor Bollandi, T. I. Febr. p. 398 und bei Oernhjelm in Hist. Suconum et Gothorum p. 598, aber sehr unvollkommen. — [2]) Missi Sigifridi regis, id est Halptani filii, Einhardi annal. ad. a. 782. Francke hält ihn auch für den Bruder Gorms, aber nicht für den Vater Siegfrieds, den er vielmehr mit dem Schwedischen König Sigurd

Zu ihm floh Wittekind, der Sächsische Herzog, und dadurch entstanden die Streitigkeiten, welche von nun an zwischen den Franken und dem Jütischen Königsgeschlechte sich erhoben. Die frühere Tributpflichtigkeit Sachsens gegen die Dänischen Könige, die freilich nur auf Nordischen Sagen beruht, erklärt die Flucht des Sächsischen Herzogs gerade zu dem Könige Siegfried, als seinem Lehnsherrn, die Vermählung desselben mit einer Schwester Siegfrieds (Geva), und das Interesse, welches die Nortmannen von da an den von Carl dem Grossen unterworfenen Sachsen schenkten, hinlänglich. Warum Siegfried, der Sohn Halptans, und nicht Gottrick, der Sohn Gorms, zuerst als König der Nortmannen genannt wird, dieses ersieht man nicht aus den Deutschen und Fränkischen Annalen. Wahrscheinlich war Gorms Reich unter beide Brüder getheilt, und Siegfried erhielt Südjütland, während Gottfried das nördliche Jütland bekam, bis Letzterer nach dem Tode Siegfrieds (i. J. 798?) als alleiniger Rex Nortmannorum und ebenfalls als ein eifriger Bekämpfer der Franken auftritt.

Gottfried wird zuerst bei der Gelegenheit Rex Nortmannorum genannt, wo der Monachus Sangallensis erzählt, dass Carl die letzte Hand zur Besiegung der Hunnen angelegt habe (also im J. 796). Die Abwesenheit Carls des Grossen machte damals schon die Dänen so kühn, in Deutschland selbst einzufallen. Carl suchte diese Kühnheit zu bestrafen, wurde aber durch die Unwegsamkeit der Gegend und durch eine Krankheit, welche sein Heer befiel, daran verhindert. Allein Siegfried kömmt im J. 798

identificirt. Die Ann. Laur. nennen ihn aber nicht regem Succiæ, sondern er heisst dort ad ann. 777 Danorum rex partibus Nordmanniæ. Also war er ein Dänischer Theilfürst in Nordmannia oder Jütland.

noch einmal als König vor [1], als die Transalbinger die Gesandtschaft Carls des Grossen getödtet hatten, und letzterer deshalb eine neue Gesandtschaft an den Dänishen König schickte. Nunmehr eroberte Carl der Grosse in demselben Jahre das Land der Transalbingischen Sachsen, mit Hülfe der Obotriten [2]; aber vom Jahr 804 an finden wir nur *Gottfried*, den Sohn des Gorm, als König erwähnt, unter welchem Sachsen völlig verloren ging, indem Carl der Grosse im Jahre 804 durch den Frieden zu Selz ganz Sachsenland mit seinem Lande verband; er forderte nun durch eine Gesandtschaft an Godafridus die profugi zurück [3], und versetzte die Transalbinger auch aus einem Gau, welcher der Rosengau hiess (Rosogabi) in sein Reich [4], vielleicht in das benachbarte Rhiustri oder Rustringen, wo schon seit dem Jahre 803 Willendus den Christlichen Glauben verbreitete. Dort finden wir einen Hrærek oder Rurik als Dux Carls des Grossen, welcher im Jahr 810 von den Dänen unter Gottfried angegriffen und getödtet wurde [5]; nachdem 200 Normannische Schiffe in Friesland einen Einfall gethan und die kaiserlichen Heere nochmals geschlagen hatten [6]. Dieser Hrærek oder Rurik hatte nach Franckes Untersuchungen, denen wir hier nicht ausführlich folgen können, den Beinamen Slaungvanbaugi; war auch ein Sohn Haralds (I.), und Bruder Gorms und Halfdans und der Stammvater des berühmten Historikers

---

[1]) Einhardi Annal ad. h. a. — [2]) Einh. ann. Fuld. ad. h. a. — [3]) Einh. ann. ad a. 804. — [4]) Annal. Moiss. Pertz Mon. Germ. II. 258. Dieser Name erinnert uns an die Russen, die sich selbst Ros nannten. — [5]) Wiarda Ost-Fries. Geschichte. — [6]) Bei dieser Gelegenheit wird Jütland, wo Gottfried herrschte, geradezu *Nordmannia* genannt. Ann. Fuld. ad a. 810.

Digitized by Google

Sæmunds Fródi [1]. Er gehörte also auch zu derselben Familie, war aber durch die Verbindung mit Carl dem Grossen, welcher ihm Rustringen oder Friesland zu Lehn gab, Feind seiner Brüder geworden, wie es immer der Fall war, wenn Familienglieder der heidnischen Fürsten zum Christenthum und zu den Christlichen Königen übertraten. Nach dem Tode Gottfrieds, welcher Carl den Grossen noch zuletzt in seiner Hauptstadt Achen bedrohete [2], unter dem jütischen Fürstengeschlechte entstanden Erbfolgestreitigkeiten [3]. Zuerst folgte Hemming (Amingus), der Sohn eines ungenannten Bruders Gottfrieds, welcher mit Carl dem Grossen Friede schloss. Aber dieser starb schon im Jahr 812, und nun stritten sich Siegfried, ein Neffe Gottfrieds, und Anulo, ein Neffe Heriolds, um die Erbfolge; der Eine von der Familie Gorms, der Andere von der Familie Halfdans. Da der Vergleich über eine Theilung der Herrschaft nicht zu Stande kam: so kam es zu einer Schlacht unter ihnen, in welcher Siegfried sowohl als Anulo blieben. Die Partei Anulos siegte jedoch, und so bemächtigten sich zwei Brüder des Anulo (Ring), Heriold und Reginfried, der Herrschaft und erneuerten mit Carl dem Grossen den Frieden [4]. Von den Söhnen Gottfrieds, welche zu den Sueonen ausgewandert, und überall Truppen angeworben hatten, angegriffen, während sie Westerfolden (in Norwegen) unterwarfen, fiel Reginfried, und Heriold musste zu Carl dem Grossen

---

[1]) Francke Geneal. Tafeln. — Die Deutschen und Fränkischen Chronisten nennen ihn nicht mit Namen — [2]) Chron. Moiss 810. — [3]) Dass nach Saxo Gramm. zuerst ein Sohn Gottriks, Olav, folgte, ist ganz unverbürgt durch Deutsche Schriftsteller. Folgte er wirklich, so kann er nur ein paar Monate in Ruhe regiert haben, weil noch in demselben Jahre die Erbfolgestreitigkeiten beginnen. — [4]) Einhard ann. Pertz. I. S. 200.

fliehen [1]. Durch die Erbstreitigkeiten wurde also ein Theil der Südjütischen Königs-Familie, der von Halfdan herstammte, genöthigt, mit den Franken in nähere Verbindung zu treten, und daher bekamen diese diejenigen Besitzungen im Nordwestlichen Deutschland, welche schon früher, wie wir gesehen haben, einem Rurik aus dem Geschlechte des ältern Heriold gehörten. Das Nordmannische Land selbst war gegen die Einfälle der Franken durch das berühmte Danavirki, schon von Gottfried längs der Eider von einem Meer bis zum andern aufgeführt, geschützt [2], dagegen lagen die Fränkischen Küsten den Einfällen der wilden Normannen alljährig offen, indem diese mit ihren kleinen Schiffen nicht nur beständig die Seeküsten bedroheten, sondern auch in die Flüsse einliefen, und an beiden Seiten die Ufer fürchterlich verheerten, Kirchen und Klöster plünderten und zerstörten, Menschen wegführten, um sie als Sclaven zu verkaufen, und Brandschatzungen ausschrieben, um durch das erworbene Geld neue Beutegenossen an sich zu locken. So entstand schon unter Carl dem Grossen dieser furchtbare Seeräuberstaat, gegen den selbst die ganze Macht dieses sonst so mächtigen Herrschers nichts vermochte, der nur durch sich selbst zu besiegen oder in Schranken zu halten war, indem eine Partei, durch Schenkungen von Landbesitz oder durch Religion von der andern getrennt, gegen die andere bewaffnet wurde. Dieses Mittel, dasselbe, welches auch Alfred der Grosse später in England anwandte, wurde, wie man aus dem Obigen ersieht, schon von Carl dem Grossen versucht. Aber nach Carls des Grossen Tode, als der schwache Ludwig der Fromme auf den Thron der Franken kam, war es noch nöthiger, sich auf diese Weise

[1]) Chron. Moiss. c. a. 813. Einhard ann. 813. Reginonis Chronicon eod. an. — [2]) Einhard annal ad a. 808.

zu schützen. Daher wurde der zu Carl dem Grossen geflobene Heriold der Jüngere mit Hülfe Fränkischer Truppen über die Eider in seine Heimath geschickt [1], durch Truppen unterstützt, und so im Jahr 819 neben zwei Söhnen Gottfrieds in Jütland als Mitregent wieder aufgenommen [2]; kaum dort wieder angekommen, entwickelte er aber die Fränkische Politik, durch Christianisirung des Landes Unruhen und Zwietracht zu säen, und das Volk den Franken geneigter zu machen. Deshalb führte Heriold der Jüngere, von Ludwig unterstützt, den Erzbischof Ebo von Rheims nach Nortmannia (Jütland), welcher nun das Christenthum dort mit Glück zu verbreiten anfing [3]; allein Gottfrieds Söhne droheten, ihn zu vertreiben [4]. Ludwig der Fromme musste sich mit ihnen 825 vergleichen [5], als er mit seinen Söhnen wegen seiner zweiten Ehe und der Geburt eines neuen Prinzen (Carl) zerfallen war, und Aufruhr an verschiedenen Punkten die noch übrige Kraft des Fränkischen Reiches zersplitterte.

Dies ist die Zeit, wo das Band zwischen dem Halfdanschen Stamme des Südjütischen Königsgeschlechtes mit den Franken noch enger geschlossen werden musste, und wo Rorik zuerst auftritt, welcher nachher auch in Russland einen neuen Staat begründete.

Dieser Rorik war ein Enkel Heriolds I. [6], und Bruder des so eben erwähnten Heriold des Jüngern [7]. Im Jahr 826 musste Heriold, der Schützling Ludwigs des Frommen, aus Nortmannia (Jütland) vor Horik oder Oric (Erich), einem

[1]) In Nortmanniam missus est. Einh annal. Fuld 815. Das daran gränzende Sachsenland. — [2]) Einh. annal. ad ann. 819 und 821. — [3]) Einh. annal. ad a. 823. — [4]) Einh. ann. ibidem. — [5]) Einh. annal. ad a. 825. — [6]) Ann. Bertin. ad. a. 850. — [7]) Ann. Xant. ad a. 850. Ann. Fuld. ad a. 850.

Digitized by Google

Sohn Gottfrieds [1], welcher jetzt „dominus Herioldi", also Oberherr von ganz Jütland genannt[2] wird, und vor dessen Brüdern abermals zu Ludwig dem Frommen fliehen. Bei diesem kam er, den Rhein hinaufsegelnd, mit 100 Schiffen an, begleitet von seiner Gemahlinn, seinem Sohne, seinem Bruder, einer Menge angesehener Dänen und dem Erzbischof Ebo, der bis dahin die Christliche Religion in Jütland verbreitet hatte [3], und liess sich bei Maynz mit den Seinigen und 400 andern Personen beiderlei Geschlechts, die ihn begleiteten, feierlich taufen [4]. Nun erhielt er von dem Kaiser als Pathengeschenk, ausser vielen andern Schätzen, auch ein Stück Landes im nordwestlichen Deutschland, welches die Vita Hludovici (Pertz II. 629) „comitatum quendam in Fresia, cujus vocabulum est *Rhiustri*" nennt, indem sie hinzufügt, das Land sei ihm deshalb gegeben, damit er, wenn man ihn in Nortmannia wegen seines Überganges zum Christenthume nicht wieder aufnehmen wollte, einen Ort hätte, „quo se suosque, si necessitas exigeret, tuto recipere posset." Eben dasselbe behauptet Einhard (ad. a 826). — Allein Adam von Bremen schreibt: „Imperator dedit Haraldo trans Albiam beneficium et fratri ejus Horico [5] (Rorico), ut tum piratis obsisteret, *partem Fresiæ* concessit". Demgemäss war Rurik, welcher nach

[1]) Einh. Ann. ad a. 827. — [2]) Ruodolfi Fuld. Ann. ad a. 839. — [3]) Ad. Brem. II. 15. — [4]) Ad Brem. l. c. Ann. Xant. ad a. 826. Vita Hludov. Pertz Monumenta Germ. II. S. 629. Einh. ad a. 826. Am ausführlichsten, jedoch mit vielen dichterischen Übertreibungen, beschreibt diese Taufe Ermoldus Nigellus in seinen Carmina, IV. v. 147-173. und die Taufe der Gemahlinn und des Sohnes des Heriold, IV. v. 355-360. — [5]) Der Name Horic für Rorik ist hier nur eine Verwechslung. Horic war ein Sohn Gottfrieds, und eben der, welcher den Heriold und seinen Bruder Roric vertrieben hatte.

Digitized by Google

Adam von Bremen auch mit getauft wurde, der eigentliche Herr des westlichen, Heriold, der des östlichen Theiles, des Stückes von Friesland, welches den beiden Brüdern als Lehn und zur Vertheidigung des Fränkischen Reiches gegeben wurde, und Rurik, Herr von Rustringen, hatte den Jahder-Meerbusen und die Weser, Heriold die Elbgegenden oder den sogenannten Limes Nortmannicus zu vertheidigen. Und das Gebiet dieser christlichen Normänner ging nun von der Eider bis zur Ems, und umfasste das ganze Land der Nordfriesen, Wursterfriesen und den Comitatus Rhiustri oder Rustringen, der zu Ost-Friesland gehörte. Ein anderer Normann, und zwar aus derselben Familie, Hemming, ein Sohn des Halfdan, also ein Oheim(?) Ruriks, hatte nicht das ganze östliche Friesland bis zur Schelde, aber doch wenigstens einen Theil davon, indem er bei der Vertheidigung Walcherns, welches er besass, später ums Leben kam[1]. Wahrscheinlich gehörten diesem auch damals Dorestadt (Wyk to Duerstede), welches zu gleicher Zeit mit Walchern verwüstet wurde. Dies geschah im Jahr 837, und von da an finden wir diese Gegend auch in den Händen Ruriks und seines Bruders Heriold bis zum Tode Ludwigs des Frommen, indem Dorestadt die Hauptstadt dieser Westfriesischen Besitzungen war[2]. Die beiden Brüder besassen diese Gegend „jure beneficii" oder als Belohnung für ihre früher geleisteten Dienste, während im eigentlichen Jütland oder Nortmannia Orich (Erich) mit seinen Brüdern fortherrschte, und immer feindselig gegen das Halfdansche Geschlecht auftretend, auch Friesland, wiewohl vergebens, von Ludwig dem

[1]) Ruod. Ann. Fuld. a. 837 und Thegani Vita Imp. Ludovici, Pertz Mon. G II. S. 604. Hier wird er „ex stirpe Danorum dux christianissimus" genannt. — [2]) Ruod. Ann. Fuld. ad a. 850.

Frommen für sich im Jahr 838 fordert[1]. Die Besitzungen der beiden Brüder gingen nun vom Ausfluss des Rheins (vielleicht der Schelde) bis zur Eider; umfassten also ganz Holland, Ostfriesland, das Oldenburgische, das Bremensche und Hannöversche zwischen der Weser und der Elbe und ein Stück jenseit der Elbe. Die westlichen Theile dieses Landes wurden, wie es scheint, von Rurik ertrotzt, denn wir finden 3 Jahre lang die Verwüstungen Dorestadts und anderer Gegenden, während des Aufruhrs des schändlichen Lothars und seiner Brüder gegen den unglücklichen Ludwig in den Deutschen Annalen erwähnt[2], und, was noch deutlicher für meine Meinung spricht, Prudentius Trecenses ad a. 831 sagt in Betreff dieser Einfälle ausdrücklich „ad comprimendam Frisiorum inobedientiam strenui abbates ac comites directi sunt, ut deinceps incursionibus facilius obsisti queat, classis quaqua versus diligentius parari jussa est." Nach Einh. Annal. wurde im Jahr 837 auch *Walchern* von den Normannen geplündert, als Dorestadt von Rurik eingenommen wurde, und ein Jahr vorher auch Antwerpen und Witla, eine damals bedeutende Handelsstadt[3]. *Rurik* und *Heriold* waren so durch die Abtretung des schönen, für den Scandinavischen Seehandel trefflich gelegenen Belgiens befriedigt. Allein ein Grausen erregender Comet, der im Gestirn der Jungfrau erschien, und wegen dessen Ludwig der Fromme die ganze Nacht betete, führte, nach der Aussage der Fränkischen Annalisten, nun Einfälle anderer Normannen herbei, an deren Spitze Hasting stand[4],

[1]) Prud. Trecens. ann. ad a. 838. — [2]) Ann. Xant. 834 u. Prudent. Trecens. Chron. 835. Chr. Normannicum sive Aquit. 836. Prud. Trec. ann. u. Einh. ann. Fuld. 837. — [3]) Einh. Ann. Fuld. a. 836. Pertz. Mon. Germ. I. 360. — [4]) Besonders Tours wurde von diesen verwüstet im Jahre 838. Odo Cluniens. tract. de Revers. B. Martin. Pagi Critica III. S. 622.

Digitized by Google

welcher auch die Geissel Englands und vielleicht[1] derjenige war, den die Scandinavischen Sagen Eystein nennen, einen nahen Verwandten Ruriks und Heriolds. Der eigentliche König von Jütland oder vielleicht von ganz Dänemark, damals Oric, oder Eric der Ältere, unterhandelte während dessen mit Ludwig dem Frommen, um ihn zu bewegen, ihm Friesland abzutreten, welche eben die Ruriksche Familie aber schon besass und — behielt.

Nach dem Tode Ludwigs des Frommen 840 benutzte Lothar die furchtbaren Normannen in seinem Reiche, ihn gegen seine Brüder zu unterstützen. Er gab bekanntlich die allgemeine Erlaubniss, zur heidnischen Religion zurückzukehren, um mehr treue Anhänger zu gewinnen, und wenn Rurik jemals Christ gewesen war, so scheint er jetzt wieder zum Heidenthum zurückgetreten zu sein, denn er ist von dieser Zeit an beständig ein Feind der Christen, und wird von den Deutschen Annalisten „fel Christianitatis" genannt[2]. Die Normannen sollten unter Heriold, der damals auch Walchern besass[3], den Übergang der Deutschen über den Rhein gegen Lothar verhindern. Er verband sich deshalb mit Ottgar, Erzbischof von Maynz, und dem Grafen Hotta, allein durch seine voreilige Verlassung des Postens ging Ludwig dennoch über den Rhein, und Lothar gerieth dadurch sehr in Verlegenheit[4]. Heriold soll nun nach den Annal. Fuldens. gestorben sein, denn diese sagen im Jahr 841: „*Roruk Nortmannus*, qui tempore Hludovici imperatoris cum fratre Herioldo vicum Dorestadum jure beneficii tenuit, defuncto fratre apud Hlotarium, qui patri succes-

[1]) Frankes Geneal Tafeln Tab. B. Die Deutschen Annalen geben seine Verwandtschaft schlechterdings nicht zu. — [2]) Franke nennt ihn in seinen Tabellen erst 857 Apostat und wieder Christ. — [3]) Prud. Trec. ann. ad a. 841. — [4]) Nithard de dissensu fil. Ludov. IV. p. 471. Eckh. Res. Wirzeburg. II. 353.

sit, proditionis criminis, falso insimulatus, tentus et in custodiam missus est. Unde fuga lapsus in fidem Hludovici regis orientalium Francorum veniens, cum per annos aliquot ibi moraretur, et inter Saxones, qui confines sunt Nortmannis mansitaret, collecta Danigenarum non modica manu cœpit piraticam exercere[1]." Man ersieht hieraus, wodurch Rurik veranlasst wurde, wieder feindselig gegen die Franken aufzutreten, und seine Macht durch neue Dänische Hülfe zu verstärken. Andere Normannen, unter Anführung eines gewissen Oschere, dessen Verwandtschaft aus den Deutschen und Fränkischen Annalen auch nicht erhellt, plünderten von jetzt an alle Küsten und Ufer der grössern Flüsse Frankreichs. Ragnarius, ein anderer Anführer der Normannen, drang 845 bis Paris vor, zwang den König selbst nach St. Denis zu fliehen, zerstörte Paris, und wurde nur durch eine, in sein Heer einbrechende, Krankheit verhindert, seine verheerenden Einfälle weiter fortzusetzen. Horik (oder Eric) aber selbst[2], mit Rorik[3] jetzt wieder verbunden, lief mit 600 Shiffen auch in die Elbe ein, verwüstete Hamburg und die umliegende Gegend, und da die Pest das Heer ganz aufzureiben drohete, und Ragnarius (oder Reginheri) schon daran gestorben war, so rieth ein gefangener Christ, das Loos vor dem Gotte der Christen über dasjenige, was geschehen müsse, zu werfen. In den Ann. Xant. heisst es nun: „Tunc rex eorum *Rorik* una cum omni populo *gentilium* XIV dies a carne et medone „abstinuit et cessavit plaga et omnes christianos captivos, quos habebant, ad patriam propriam dirigunt[4]." Die Verheerungen von Dorestadt und Friesland wurden indess von den Normannen (unstreitig auch unter Rorik)

[1]) Ann. Fuld. ad. a. 840. — [2]) Ann. Bert. 845. Ann. Metens. eod. a. — [3]) Annal. Xantens. — [4]) Annal. Xant. ad. a 845.

fortgesetzt [1], bis Rorik mit Godofried, dem Sohn des jüngern Heriold (Prud. Trec. ad a. 852), im Jahr 850 mit einem grössern Heere wieder durch die Mündung des Rheins und der Wahl, so wie in Friesland und die Insula Batavorum (Betuv), einfiel, und den Lothar zwang, ihm den Besitz von Dorestadt und seinen übrigen Ländern wieder zu überlassen. Die Annal. Bertin. sagen bei dieser Gelegenheit: „Quem, quum comprimere nequiret, in fidem recepit, eique Dorestadum et alios comitatus largitur. Cæterorum vero pars Menapios, Tarvisios aliosque maritimos locos deprædantur; pars Britanniam insulam Anglosque impetentes." — Rudolphi Fuld. annal. melden darüber Folgendes, nachdem Roric mit einer „Danigenarum non modica manu" Besitz von Dorestadt genommen: „cum a Hlottario sine periculo expelli non posset, cum consilio senatus in fidem receptus est, ea conditione, ut tributis cæterisque negotiis ad æris ærarium pertinentibus fideliter inserviret et piraticis Danorum incursionibus obviando resisteret." Von seinem Neffen Gottfried lesen wir ebendaselbst, dass dieser nachher in die Seine eingedrungen und von Carl dem Kahlen, der ihn auch nicht habe besiegen können „in societatem regni" aufgenommen sei. Er habe ihm und seinen Begleitern ein Land zu bewohnen eingeräumt [2].

Im Jahr 852 finde ich den *ersten Einfall dieser Normannen in Russland* in den Deutschen Annalen erwähnt, nämlich in die „*fines Slavorum*", welches geschah, als sie von einem vertriebenen Schwedischen Könige nach Birka, ihn zu unterstützen, eingeladen waren [3]. Birka lag

---

[1]) 846. Ann. Xant. Du Chesne III. ad. a 846. Pagi Crit. III. S. 600. 847 Ruod. ann. Fuld, Annal. Bertin. 848. Chron. Norm. s. Aquit. Pertz II. Fragm. Chron. Font. bei Pagi III. S. 605. — [2]) Ruod. Ann. Fuld. ad. a 850. — [3]) Rembert vita Ansgarii Cap. 19.

Digitized by Google

in der Gegend nicht weit vom heutigen Stockholm und in oder an der Grenze der Provinz Roslagen, von welcher man gewöhnlich die Russen ableitet. Diese Ableitung schien auch darin eine Bestätigung zu finden, dass im Jahr 839 Gesandte von Byzanz durch Deutschland zurückkehrten, welche sich Rhos nannten und erklärten, dass sie „*gentis Sveonum*" seien [1].

Damals eben hatten Roric und Heriold das nordwestliche Deutschland erhalten, und durch ihre Besitzungen müssten diese Gesandten wieder in ihre Heimath zurückkehren. Sollte sich damals nicht auch vielleicht schon die Verbindung der Normannen mit den Rhos in Schweden und namentlich in Roslagen angeknüpft haben? Von diesen konnten sie auch schon nähere Nachrichten über Byzanz, die Wichtigkeit des Handels dahin, die Wege mitten durch das Land der Slaven nach Constantinopel und die innern Verhältnisse Russlands erhalten, und so konnte die Idee in ihnen regé werden, auf diesem Wege neue Beute und neue Lorbern sich zu erwerben. Dass unter diesen „*finibus Slavorum*" nicht etwa die Pommerschen oder Preussischen Küsten zu verstehen sind, erhellt daraus, dass die Schriftsteller dieser Zeit, die westlichen Anwohner der Ostseeküste immer mit den Namen der Winidi, Wenden, Obotriten etc, nicht der Slaven, belegten. Auch wird vom Nestor beim Jahr 859 so kurz erwähnt, dass die Waräger Tribut von den Slaven, Tschuden, Meren, Wessen und Kriwitschen genommen hätten, ohne der Zeit des ersten Einfalls in diese Gegenden zu gedenken, und so kann man diese Expedition der Normannen von Birka aus wohl als diejenige betrachten, welche der weitern Eroberung in diesen Landen zum Grunde lag. Birka enthielt nach

---

[1]) Prud. Trecens. ann. 839.

der angeführten Stelle viele: „negotiatores divites et abundantiam totius boni atque pecuniam thesaurorum multam." Der vertriebene König hiess Amundus, dem die Normannen damals nur mit 21 Schiffen beistanden, und auf seinen Thron zurückführten; die Christen daselbst, zu denen auch schon der „præfectus loci" gehörte, hatten schon eine Kirche, woraus man sieht, dass es nicht befremden darf, wenn man auch unter den Heeren der Dänen und Schweden schon Christen findet. Der damalige Schwedische Oberkönig, an den auch Ansgarius empfohlen war, und der die Verbreitung der christlichen Religion durch Ansgarius begünstigte, hiess Olav [1].

Auch in Jütland wurde damals schon unter Begünstigung Erichs (Orics) das Christenthum durch Ansgar weiter verbreitet [2].

In der Zwischenzeit aber zwischen dieser ersten Expedition der Normannen nach den Landen der Slaven zur See, und dem von Nestor bezeichneten Zeitpunkte des Tributs, den die Slaven den Warägern gaben, fällt ein Ereigniss, wodurch Ruric besonders veranlasst werden konnte, die angefangene Eroberung fortzusetzen.

Der herrschsüchtige Lothar war nämlich bloss durch die Umstände gezwungen gewesen, die Normannen in sein Reich wieder aufzunehmen. Als er sich kräftiger fühlte und im Jahr 855 sein Reich theilte, als auch Horic (Erich), König von Jütland, im Jahr 854, als der letzte Sohn des Jütischen Königs Gottfried gestorben war [3], und die Dänen wegen der Erbschaft in Krieg verwickelt waren, ut Horico rege et cæteris cum eo interfectis regibus pæne omnis nobilitas interierit [4], und der Sohn und Nachfolger dieses

[1]) Pagi Critica III. 619. Rembert vita Ansgarii cap. XXIII. — [2]) Seit 819. Pagi Critic. l. c. — [3]) Prud. Trecens. ann. ad. a. 854. — [4]) Ruod. ann. Fuld. ad. a 854.

Digitized by Google

Horic, Horicus junior, auch den Christen, also auch den Franken geneigt, nicht mit allgemeiner Einstimmung den Thron bestiegen hatte, so gab Lothar ganz Friesland seinem Sohne, Lothar II., wesshalb Roric und sein Neffe Gottfried nach Dania (Jütland) zurückgingen, um sich wo möglich dort der Regierung zu bemächtigen, „sed", fährt Prud. Trecensis fort[1], „nequaquam arridentibus sibi successibus Dorestado se continent, et parte maxima Fresiæ potiuntur." Ein paar Jahre später (857) aber: „Rorik Nortmannus, qui præerat Dorestado, cum consensu Domini sui Hlotharii classem duxit in fines Danorum et consentiente Horico partem regni, quæ est inter mare et Egidoram (Südjütland) cum sociis possedit"[2]. Andere Normannen zündeten unterdess Paris an, noch andere benutzten die Abwesenheit Ruriks und besetzten Friesland[3].

Zu dieser Zeit scheinen nun Ruriks ernstlichere Expeditionen nach Osten zu beginnen, wozu er in den Stand gesetzt war durch den Besitz von Südjütland, und durch die nun aufkommende Sitte der Normannen (wie jetzt die Schweizer), *für Lohn zu dienen*, Freunden sowohl, als Feinden[4]. Das Normannische Volk rottete sich nun auch als „*vulgus promiscuum*" zusammen, und plünderte die Gegenden an der Loire, Seine, Schelde, Spanien, ja selbst

---

[1]) Prud. Trecens. ann. ad. a. 855. — [2]) Ann. Fuld. ad. a. 857. — [3]) Vita Sanctæ Genovefæ bei Boland ad. diem III. Januar. — [4]) Die Franken nannten dies ein *Locarium;* das erste Beispiel eines solchen locarii finde ich erwähnt im Jahre 861, wo ein Dänischer Heerführer, Weland, sich den Franken gegen die eingefallenen Dänen selbst vermiethet. Es betrug 5000 Pfd. Silber. (Ann. Bertin.) Eben so erhielten Rudolfus, ein Sohn des Heriold, 864, und Hasting 867 locaria von den Franken. Bekannt ist auch in England das Danegeld, welches ursprünglich weiter nichts war, als ein Abkaufen der Plünderungen.

Afrika; andere Haufen Zeeland, Amiens, die Insula Batavorum u. s w.[1] Nirgends brachte man dieses beutesüchtige Volk, ohne dass sie geplündert oder Geld eingetrieben hatten, aus dem Lande wieder heraus.

So konnte es also auch dem Rurik im Jahr 859 an beutelustigen Kampfgenossen nicht fehlen, und gerade in diesem Jahre finden wir den ersten Einfall der Waräger in Russland, um Tribut zu nehmen, in den Russischen Annalen bei Nestor erwähnt[2], dann werden nun nach Nestor die Waräger von den genannten, Tribut gebenden, Völkern wieder übers Meer getrieben, und kein Tribut wurde mehr entrichtet[3]. „Nun", sagt Nestor, „fingen diese Völker an, sich selbst zu regieren und Schanzen zu errichten. Aber es war kein Recht unter ihnen, und sie fingen an, sich einander zu bekriegen." In den Fränkischen Annalen finden wir, dass die Dänen schon im Jahr 860, also ein Jahr nach ihrem Einfalle in Russland, die Gegenden an der Somme, Rhone, Angelsachsen und selbst Pisa in Italien plünderten, und von Carl dem Kahlen wieder 3000 Pfd. Silber erpressten [4]. Vielleicht lag die Ursache dieser Plünderung mehr darin, dass die Normannen, wie gewöhnlich, aus den östlichen Gegenden, nachdem sie dieselben gebrandschatzt hatten, wieder zu neuen Plünderungen abzogen, als darin, dass sie durch die Kraft der zinsbargemachten Völker Russlands wieder vertrieben worden waren.

Die Uneinigkeit der erwähnten Völker bewog dieselben, nach Nestor 862, wieder über das Meer zu ihnen zu schicken, und sich förmlich einen Fürsten von den Warägern-Russ zu erbitten. Darauf fährt Nestor fort: „und es

---

[1]) Ann. Bertin. u. Ann. Fuldens. ad. h. a. — [2]) Nestor, Königsb. Handschr. beim J. 859 oder 6367 der Welt. — [3]) Einige Codices haben hier das Jahr 862, andere 859. Schlözers Nest. II. S. 168. — [4]) Ann. Bertin.

Digitized by Google

wurden von ihnen (7 Codices haben hier nach Schlözer „von den *Deutschen*") drei Brüder gewählt mit ihrem Geschlechte. Diese nahmen alle Russen mit sich, und kamen zuerst zu den Slowenen (nach Nowogrod) und gründeten die Festung Ladoga, und der älteste, Rurik, setzte sich in Ladoga, der zweite, Sineus, in Bjelosero, der dritte, Truvor, in Isborsk", dann setzt Nestor noch hinzu, „und von diesen Warägern wurde Nowogrod das Russische Land genannt. Jene sind die Nowogrodschen Leute von warägischem Geschlechte, denn früher hiessen sie bis Rurik, Slowenen." In den Russischen Annalen lernen wir also noch ein paar Brüder des Rurik kennen, deren Namen die Deutschen Annalisten, als für Deutschland gänzlich unbedeutend, nicht mit aufgezeichnet haben; oder ist der Ausdruck Bruder vielleicht nicht wörtlich zu nehmen?[1] Ich glaube doch, und finde in dieser Theilung des neuerworbenen Landes dasselbe wieder, was wir oben in der oftmaligen Theilung Frieslands und Jütlands unter dem Normannischen Fürstengeschlechte gesehen haben. Während dieses Jahres, 862, erscheint Rurik nicht in Deutschland, dagegen tritt er im Jahr 863 mit neuer Kraft wieder auf, läuft mit seiner Flotte in den Rhein hinauf, plündert Cöln, Dorestadt, Friesland wieder, bewegt aber, von Lothar und den Sachsen von zwei Seiten angegriffen, die Normannen wieder zum Abzuge[2].

Darauf führt ihn Nestor im Jahr 864 wieder in Russland auf und sagt: „Nach zwei Jahren starb Sineus und sein Bruder Truvor, und Rurik übernahm die ganze Gewalt der beiden Brüder über Russland ganz allein, und

[1]) Auch Nestor nennt den Wladimir Monom (ad. a 1093) einen Bruder des Swätoslav Michael, obgleich er sein Vetter war. Noch jetzt ist man in Russland mit dem Brudertitel nicht sparsam. — [2]) Hincmar. Rem.

Rurik fing an, allein zu regieren. Und er kam zu dem Ilmen-See, und gründete eine Festung am Wolchov, und nannte sie Nowogrod, und regierte dort als Knjäs. Seinen Mannen aber theilte er die Districte (Städte) aus, und liess sie Festungen anlegen. Dem Einen gab er Polotzk, dem Andern Rostov, dem Dritten Bjelosero. An diesen Orten sind die Waräger Ankömmlinge. Die ersten Ansiedler aber waren in Nowgorod Slaven, in Polotzk Kriwitschen, in Rostov Meren, in Bjelosero Wessen, in Muroma Muromen. Über alle diese herrschte Rurik." In diesen Mannen, welche die alten Scandinavier Jarle nannten, haben wir nun ganz das Verhältniss dieser Jarle auch wieder. Von diesen sagt die Heimskríngla [1]: „Harald Haarfager (Norwegischer König, 863—933) setzte zu Recht ein überall, wo er Reiche unter sich brachte, dass er sich alle Freigüter aneignete, und dass alle Bonden, beide reiche und arme, ihm Landschoss zahlen mussten. In jedweder Landschaft setzte er einen *Jarl* ein, der Recht und Urtheil sprechen, und Strafgelder und Landschoss erheben musste; und der *Jarl* sollte den dritten Theil des Schosses und der Abgaben haben zu seinem Tisch und seinem Aufwande. Jedweder Jarl sollte vier oder mehrere Hersen *(hersar)* unter sich haben; und jeder von diesen sollte zwanzig Mark Lehen haben. Jedweder Jarl sollte dem Könige zum Heer sechzig Heermänner *(hermenn)* auf seine Kosten stellen; jedweder Herse aber zwanzig Mann. So sehr hatte König Harald die Abgaben und Grundgelder erhöht, dass seine Jarle grössere Reiche hatten, als vorher die Könige gehabt. Und als dieses in Trandheim bekannt wurde, so kamen viele mächtige Männer zu König Harald, und wurden seine Mannen."

---

[1]) Haralds Saga ens hárfagra Cap. 6; cfr. Mohnikes Übers. I B. S. 72–73.

Man sieht hieraus, wie das Heer eines glücklichen Normannischen Eroberers vollständig erhalten oder selbst vermehrt wurde, indem die Jarle oder Bojaren der Russen auch viel für sich gewinnen konnten, wenn sie grosse Districte zu regieren bekamen.

Zwei solcher Bojaren, Oscold und Dir, zogen mit einem Theile des Rurikschen Heeres und mit Ruriks Bewilligung die gewöhnliche Flussstrasse der Normannen hinab, um Byzanz anzugreifen, gründeten aber unterwegs Kiev, als einen besondern Staat, führten nach einem unglücklichen Zuge nach Byzanz die Christliche Religion ins Kievsche ein, und verbanden sich auch politisch mit Basilius Macedo, worüber ich an einem andern Orte weitere Untersuchungen mittheilen werde [1].

Warum Rurik dieses litt, was doch nachher von Oleg mit der Ermordung dieser beiden treulosen Bojaren bestraft wurde, zeigen uns wieder die Deutschen Annalen. Rurik war nämlich wie 'er nach Deutschland zurückgekehrt. Ein Theil der Friesen, Conkingi genannt, hatten sich gegen ihn empört, und im Jahr 867 kehrte er wieder „auxiliantibus Danis" zurück, um sich seiner Herrschaft wieder zu bemächtigen[2]. Er verband sich darauf (873) mit Rodulph oder Rollo, dem Sohn seines Bruders Heriold, der unterdess das Fränkische Gebiet vielfältig geplündert hatte, und ging zu Carl dem Kahlen. Dieser nahm den Rurik,

---

[1]) Aus der Zeit des Basilius Macedo fanden sich auch im Jahr 1837 in den Gräbern bei Ascheraden, welche die übergetretene Düna aufgedeckt hatte, ausser einer grossen Menge *Scandinavischer Alterthümer* auch mehrere Byzantinische Münzen von diesem Kaiser und seinem Mitregenten und Sohn Constantin. Ich habe diese Gegenstände im Monat May dieses Jahres (1838) auf Befehl S. Majestät des Kaisers genauer untersucht; cf. diese Mémoires S. 351 sq. — [2]) Hincmar Rem. ad. a. 867.

Digitized by Google

der nun von den erzürnten Chronisten „fel Christianitatis" genannt wird, als einen ihm treuen Vasallen wieder gütig auf, und gab ihm seine Besitzungen zurück, während er den Rudolph, „infidelia machinantem" leer ausgehen liess[1]. Roric musste nun Geissel für seine Treue geben[2], und scheint nun wenigstens bis 876 in seinem Besitze geblieben zu sein; da die Friesen, noch immerfort ihre Pflicht gegen ihren Oberherrn beobachtend, das Reich vertheidigten und die eingefallenen Normannen kräftig zurückschlugen[3].

Roric, welcher, wie wir oben gesehen haben, wahrscheinlich im Jahr 826 mit seinem ältern Bruder Heriold getauft wurde, und im Jahr 837 schon mit demselben zu dem Besitz des nordwestlichen Deutschlands und Hollands gelangte, muss wenigstens in dem letztern Jahre, 876, schon alt gewesen, denn er war ungefähr im Jahr 817 geboren. Er war also jetzt schon 59 Jahre alt. Nach Nestor starb er im Jahre 879, also in seinem 62sten Lebensjahre, mit Hinterlassung eines minderjährigen Sohnes Igor, oder, wie die Byzantiner ihn nennen, Inger, welcher nach Nestor im Jahr 864 geboren wurde, was sehr wohl sein kann, da der Vater damals nach meiner Rechnung ungefähr 47 Jahre alt war.

Merkwürdig ist es nun, dass Rurik, von dessen Tode die Deutschen Annalen nichts melden, doch nun auch in Deutschland gänzlich verschwindet, und dass seine Besitzungen im Jahre 882 dem, in das Fränkische Reich mit einer grossen Macht wieder eingefallenen, Sohne seines Bruders Heriold, dem vorher schon genannten Gottfried, nach der für die Franken so unglücklichen Belagerung von Ascloa, übergeben werden. Diese bestanden nach Gottfried von Viterbo in der „tota terra Phrysonum",

---

1) Ann. Xant. ad a. 873. Ann. Fuld. Pars III. ad. a. 873. Hincm. Rem. eod. ann. — 2) Ann. Fuld. Pars III. 873. — 3) Ann. Fuld. Pars III. ad. a. 876.

nach Hincm. Rem. waren es „Frisia et alii honores", nach den Annal. Vedast. war es das „Regnum Frisonum", und nach den Annal. Fuld. wurde Gottfried dadurch „consors regni" (Caroli III.).

In diesem immer abwechselnden Auftreten Ruriks in Russland und Deutschland, welches schon eine und dieselbe Person vermuthen lässt, kommt noch die Ähnlichkeit der Gesetze, Religion, Sitten und Sprache, wodurch die Identität des Germanisch-Südjütischen und des Russischen Ruriks noch mehr hervorleuchtet.

So glaube ich, ein historisches, sehr interessantes Problem gelöset zu haben, und zwar auf eine Weise, wie sie von Schlözer[1] und Andern[2] wohl schon geahnet[3], aber keineswegs durchgeführt und durch Stellen aus den classischen Historikern des Deutschen Mittelalters belegt worden sind.

Es wird nun wohl niemand mehr an einen blossen Abenteurer oder Seeräuber Rurik denken, von dem es zu wundern wäre, dass mehre Völker in Russland ihn beriefen, um über sie zu herrschen. So wie er in Deutschland und Lothringen seine Besitzungen bekam, um das, den Einfällen der Normannen beständig ausgesetzte, Land gegen die Plünderungen seiner räuberischen Brüder zu schützen, so wie in England und Frankreich diejenigen Normannen, welche dort von Carl dem Dicken und Alfred

---

[1]) Schlözers Nest. II. S. 155. — [2]) Karamsin I. R. Gesch. Anmerk. 94 giebt diejenigen Stellen an, welche Rurik 845 und 850 gegen Lothringen auftreten lassen. — [3]) Ich sage deswegen „nur geahnet", weil man bisher nur in ein paar Stellen den Namen des Rurik fand, aber nicht die ganze Geschichte desselben verfolgte, und untersuchte, ob die Nachrichten der Abendländischen Schriftsteller sich auch mit denen der Russischen Chronisten vereinigen lassen. Ich glaube, gezeigt zu haben, dass dieses vollständig und leicht geschehen kann.

Digitized by Google

dem Grossen aufgenommen wurden, dieselben Verpflichtungen hatten, so hatte auch Rurik in Russland diese Verpflichtung, und die Nowgoroder gaben deswegen bis Jaroslav „*des Friedens halber*" eine jährliche Abgabe an die Warägischen Herrscher, und erhielten den grössten Theil ihrer Freiheiten bis in die spätesten Zeiten des Mittelalters, so dass sie sogar fortwährend die Wahl ihrer Fürsten und ihre eigene Verwaltung unter ihren Posadniken hatten.

Während Ruriks Geschlecht sich im Osten befestigte, und besonders durch die Verbindung mit Byzanz reich und mächtig wurde, gründeten seine Verwandten mit denselben Hülfsmitteln, welche er besass, im Westen neue, entweder abhängige oder unabhängige Staaten; Gottfried 882 das neue Friesische Reich, welches Rurik besessen hatte, Rollo oder Rodulph, der Sohn seines Bruders Heriold, im Jahr 912 die Normandie, und von hier aus stiftete der Urenkel eines von Rollo mitgebrachten Verwandten, Tancred, später auch das Neapolitanische Königreich, während andere Scandinavier eine Zeitlang England und Irland ihre Könige gaben.

Auch die später fortdauernde Verbindung des Rurikschen Geschlechtes mit den Rustringischen Herrschern ist schon von Hollmann und Karamsin nachgewiesen, so wie auch die Identität der alten Rustringischen, Friesischen und Scandinavischen Namen von Hollmann, und neuerlich von Rasmussen dargethan ist, welcher Letztere auch die Wichtigkeit der Verbindung der alten Russen mit den Scandinaviern, Arabern und Persern in das hellste Licht stellt [1]. Möge man daher immerhin sich streiten, woher der Name Russ komme, ob von *Rustringen* oder *Roslagen* oder von den *Ruotzi*, wie die Schweden noch heute bei den Anwohnern

[1]) De Arabum Persarumque cum Russia et Scandinavia commercio medio ævo prolusio. Hafniæ 1825.

der Ostsee, den Finnen, heissen, oder von den *Rudergesellschaften*, welche sie bildeten, oder auch von der *rothen* Farbe ihrer Haare: so viel scheint doch mit Sicherheit aus der obigen Untersuchung hervorzugehen, dass Luitprand, Bischof von Cremona, welcher die Russen selbst in Constantinopel kennen lernte, nicht mit Unrecht sagen konnte: Russos, quos alio nomine Nortmannos vocamus, und dass der Rurik der Russen, der Roricus der Deutschen Schriftsteller ist, dass dadurch eine Menge von Verhältnissen des alten Russlands, welche die Schriften der ältesten Russischen Annalisten nur mit einem Worte berühren, erläutert werden, und so die Quellen für die Russische Geschichte einen weit grössern Umfang erhalten, als sie bisher hatten.

Schliesslich bemerke ich noch zwei Punkte:

1) Der Name *Russland* (Русская Земля) entstand nach den Byzantinern [1] im Jahre 852. Dieses Jahr trifft mit dem von mir oben gefundenen *ersten Einfalle der Normannen in „fines Slavorum"* genau zusammen.

2) Die Identität der *Nortmänner* (nach meinen Untersuchungen bloss Jüten) mit den *Russen* hat ganz neuerlich Frähn aus dem Arabischen Schriftsteller Ahmed-el-Katib dargethan [2]. Denn dieser Schriftsteller nennt geradezu die Normannen, welche im Jahre 844—5 in Sevilla verheerend einfielen, auch *Russen*, Ros, und merkwürdig ist es, dass wir eben zu dieser Zeit von keinen andern bedeutenden Einfällen von den Rurikschen Völkern und von Rurik selbst hören, während sonst seit Ludwigs des Frommen Tod jedes Jahr sich ihre blutigen Spuren auch

[1]) Man s. diese Notiz, excerpirt aus den Byzantinern in der Lawrentischen Handschr. des Nestor beim Jahre 852. — [2]) Bulletin scientifique 1838. Tom. IV. Nr. 81. S. 139.

in Frankreich verfolgen lassen. Bedarf es da noch anderer Beweise, dass die Russen Ruriks in Russland keine andern, als die Normannen oder Rossen Roriks aus Nortmannia oder Jütland und den benachbarten Gegenden Deutschlands sind?

Der Stammbaum des Jütischen oder Südjütischen Königsgeschlechtes, zu welchem Rurik, der Stifter Russlands, gehört, ist nun meinen Untersuchungen zufolge, dieser:

Man siehe die nebenstehende Tabelle:

ANMERKUNGEN ZU DEM STAMMBAUME S. 353.

Das Geschlechtsregister Ruriks wird der Verfasser in seinen folgenden Untersuchungen genauer entwickeln. Einige Ungewissheit herrscht noch in Betreff der nächsten Familienverhältnisse, welche dadurch veranlasst worden ist, dass Rurik in den Quellenschriften bisweilen „*frater Herioldi*" genannt wird. S. 136 nennt der Verfasser den Hemming seinen Oheim, dahingegen Franke in seinen genealogischen Tafeln den Hemming für seinen Vater annimmt. Eine genauere Untersuchung wird es vielleicht aufklären, ob ein solches Familienverhältniss, als aus den chronologischen Verzeichnissen hervorzugehen scheint, wahrscheinlich sein würde.

1) *Cujus* „*nepos Anulo*" (Ringo). — 2) *Soror Sigfridi.* — 3) 777 K. mit Godafridus, „*filius Halptani*" 782. — 4) Im Jahre 804 nicht mehr König. — 5) „*Nepos Herioldi (I)*", Krieg gegen Sigfrid, „*nepotem Godafridi*", †812. — 6) „*Frater Herioldi (II)*", *Dux Christianissimus*, wird 813 von den Söhnen Gottricks nebst Heriold und Reginfried vertrieben. — 7) „*Frater Anulonis*". — 8) (in Jütland); 813 beide nebst Amingus von den Söhnen Gottricks vertrieben *de regno ipsorum.* — 9) Nach Saxo „*Gotrici filius*" (kommt bei den Fränk. Annalisten nicht vor). — 10) „*Filius Godofridi*", Freund der Christen (Erich I) „*in civilibus discordi*". — 11) „*Filius fratris Godafridi*"; *nepos Godofridi regis.* — 12) „*Nepos Godofridi*"; † 812 in einer Schlacht gegen Anulo (NB. kann als *nepos Godofridi* auch ein Sohn des Olaus sein). — 13) „*Nepos Godofridi*"; †854, nachdem er vertrieben lange als Pirat herumgeschweift war; vielleicht der Gormo, Oberkönig von Dänemark, nach Saxo. — 14) Begünstigt, wie sein Vater, das Christenthum; † ? Vielleicht gehören noch zu diesen nepotibus: a) Hoserus, 850 „*dux Nortmannorum*"; b) Sydroc, 855 „*dux Nortmannorum*"; c) Berno, 855 „*dux Nortmannorum*". — 15) Belagert nach Gottfrieds Ermordung (885) Paris; † 887. Ihm folgt an der Spitze der Truppen Alftingus; doch kommen nachher noch zwei „*Reges Nortmannorum*, Siegfried und Gottfried", vor, welche 891 in Lotharingen einfallen, aber von Arnulf geschlagen und getödtet werden; vielleicht Söhne dieses Siegfried (Ann. Fuld. p. V.). — 16) und erhält „*terram cum suis inhabitandam.*"

Digitized by Google

STAMMBAUM DES JÜTISCHEN KÖNIGSGESCHLECHTES.

HERIOLDUS I, REX NORTMANNIÆ[1].

Gormo, *„Rex Danorum"*, *„filius Haraldi"*, nach Saxo Gr. (König v. Jütland unter Ragnar Lodbrok, König von Dänemark).

- **Godafridus** (Gottrick), *filius Gormonis* (Saxo). 795, *„Rex Nortmannorum"*; 804, *„Rex Danorum"*; Egh. † 810.
  - Die „Filii Godafridi" bemächtigen sich 813 des Normänn. Reichs; darunter werden nur genannt:
    - **Olav K.**, ✝10 *„Rex Danorum"*[9], † vor 854.
    - **Horuk** oder **Oricus I**, *„Rex Danorum"*[10], † 854.
    - **Ragnar** (?) oder **Reginheri**, *Dux Nortmannorum*, erobert Paris und † 815.
  - „Nepotes Godafridi", bei den Fränk. Annalisten im Allgem. genannt, darunter besonders:
    - **Godurm**[12], † 854.
    - **Oricus junior**, 854; König von ganz Dänemark 857. *„Filius Horici I"*, überlässt 857 Jütland an Rurik.[14]
  - **Sigfridus**, *„Nepos Horici I"*, *Danus Christianus Regi Francorum fidelis* 884,[14] wird 887 in Friesland getödtet. (Ann. Vedast.).
- **N. N.** Frater Godafridi 810. Einh. ann. Fuld.
  - **Reginald**,[11] fällt 808.
  - **Hemming**, *„Rex Danorum"*. 810, † 812.
  - **Hancwin** u. **Agandeo**, *„fratres Hemmingi"*, fallen in e. Schlacht 811.
  - **Siegfried**[11], *Rex Nortmannorum*, 812.

Rurik *(Hrærekr)*, *„Dux Frisonum"*, unter Carl dem Grossen Christ; von den eingefallenen heidn. Normännern getödtet 810.

- **Geva**,[2] heirath. d. Sächs. Herzog Wittekind 777.
- **Sigfridus**[3], noch 798 *„Rex Danorum"*[4].
- **Anulo** *(Ring)*, König 812.[5]
- **Hemming** *(Amingus)*[6], besitzt unter Carl d. Grossen Walchern. † 837.
- **Reginfried** *(Reganfridus)*[7], 812, R. † 814.
- **Heriold (II)** *(Haraldr)*[7], *„Reges Danorum"*[8]. 814, Heriold flieht. 817, von Ludwig dem Fr. zurückgeführt; 826, Heriold und Rorik lassen sich taufen, erhalten Rustringen, *„magnam partem Fresonum"*. Besitzz. jenseit der Elbe u. Dorestadt. Heriold † 841 (od. erst 852).
  - **850 Gottfried**, *„Herioldi Dani filius"*.
  - **Rodulphus**, *„filius Herioldi Nortmannus*.
  - 850, Gfr. u. Rorik erob. Dorestadt wieder, welches Rorik behält.
  - Gottfried v. Carl dem Kahlen *in societatem regni accipitur.*[16] 852, Gottfr. verwüstet die Scheldegegend, wird von Carl 853 versöhnt. 880, Gottfr. verwüstet Lotharingen und 882, erhält er von Carl d. D. die Besitzungen, *„quæ olim Roricus Danus tenuerat"*. 885, Gottfried wird ermordet.
  - 853, Rodulph plündert Mans und Tours. 864. Rod. dient dem Hlothar für ein Locarium. 867, R. v. Carl d. Kahlen *„infidelia machinans, inanis remittitur"*. 873, Rodulph getödtet.
- **Roricus** *(Rurik)*, *„Frater Herioldi"*. Rorik, 841 von Lothar aus s. Besitzungen vertrieben. 844, die Normänner „Rhos" plündern Sevilla. 852, Erster Einfall der Normänner in Russland *„fines Slavorum"*. Russland erhält seinen Namen. 857, Rurik erobert *ganz Jütland*. 859, Zweiter Einfall der Normänner „Rus" in Russland. 862, Stiftung d. Fürstenthums Russland durch Rurik, und der Russ-Rurik ist dann abwechselnd in Russland u. Deutschland. † 879.

Halfdan, *„Halptanus"*, 782, regiert wahrscheinlich mit seinem Bruder Gorm gemeinschaftlich.

RESULTATE EINIGER UNTERSUCHUNGEN ÜBER DIE ALTERTHÜMER IN LIVLAND, CURLAND UND ESTHLAND. Von Professor, Dr. Kruse in Dorpat.

(Aus einem Briefe an den Secretair der Gesellschaft.)

DORPAT, den 19 October 1839.

Schon im vorigen Jahre wurde ich nach Mitau geschickt, um die bei *Ascheraden* gefundenen Antiken genauer zu untersuchen. Diese Untersuchung gewährte ein solches Interesse, dass ich auf Befehl des Kaisers von Russland in diesem Jahre eine grosse antiquarische Untersuchungsreise durch unsere Provinzen Livland, Curland und Esthland unternommem habe, von der ich eben zurückgekehrt bin.

Die Gegenden, welche ich untersuchte, waren hauptsächlich der Strich von Dorpat über Odenpä nach Ringen, Helmel, Ronneburg, durch das ganze Aathal nach Riga; dann die beiden Ufer der Düna hinauf bis zur Livländischen Gränze, darauf Curland, welches in verschiedenen Richtungen durchkreuzt wurde, dann die ganze Küste des Rigaischen Meerbusens, besonders Ösel und endlich Esthland bis Reval und der Strich von da über Fellin nach Dorpat zurück. Dies ist die erste grosse wissenschaftliche Reise, welche in antiquarischer Hinsicht unsere Provinzen erhellen, und durch die gefundenen Alterthümer die historischen Nachrichten erläutern sollte, welche über die frühere heidnische Zeit dieser Gegenden uns so sparsam überliefert worden sind. Besonders wurde mir aufgegeben, zu untersuchen, „*in welcher Verbindung unsere Gouvernements mit dem nahen und entfernten Ausland gestanden haben*", und, dieser Verbindung nachzuspüren,

habe ich besonders die Ufer der grösseren Flüsse und die Meeresküsten, so wie die Insel Ösel genau untersucht.

Die Resultate dieser Untersuchung waren:

1. Dass von einer Verbindung mit Phönicien sich keine Spur gefunden hat. Es hiess zwar, dass Phönicische Münzen sich besonders auf der Insel Ösel gefunden hätten. Dies erwies sich aber als ungegründet. Was man für Phönicische Münzen gehalten hatte, waren barbarische Nachbildungen Byzantinischer Münzen oder gar Münzen aus dem 11 und 12 Jahrhundert.

2. Spuren der Verbindung mit Griechenland gab es wenige, aber interessante. So wurden auf der Insel Ösel und am Rigaischen Meerbusen alte Griechische Münzen von Thasos, Panormos, Syracus und von Macedonien aus der Zeit des Demetrius Poliorcetes gefunden, desgleichen eine kleine, äusserst interessante Bronze, den Thanatos als Jüngling vorstellend, von der zartesten Ausführung. Andere mitgefundene Münzen, Waffen und Bronzefiguren waren eingeschmolzen. Der Fundort war Peters Capelle bei Riga.

2 Römische Sachen wurden in grösserer Anzahl und an mehren Orten gefunden, ein Zeichen der häufigern Verbindung der Römer mit unsern Provinzen. Die Fundörter waren nach meiner eigenen Untersuchung Kapsehten bei Libau, Hasau, gleichfalls an der Curländischen Westküste, Dreimannsdorf im Innern des Rigaischen Meerbusens, etwas südlich von Pernau, und Ösel; nach andern Nachrichten auch Riga selbst, Lennewarden an der Düna, Dorpat, Treyden an der Aa und Werro; für diese letzten Punkte kann ich nicht stehn. Der Hauptfund war bei *Kapsehten* aus der Zeit der spätern Kaiser, den Münzen nach zu schliessen von 119—191 nach Christi Geburt. Alles, was dort gefunden wurde, hatte die Römische Form

und zeigte mehr Kunstfertigkeit, als anderswo gefundene Sachen. *Grobin* ist auch ein solcher Platz, wo früher Römisch geformte Fibeln von ausgezeichneter Arbeit (im Museo zu Mitau aufbewahrt) gefunden sind. Ich war nicht so glücklich dort *irgend etwas* zu finden. Die Münzen, welche auf der Insel Ösel gefunden worden, sind die der frühern Kaiser von 15 nach Christi Geburt bis um die Zeit der Antoninen, vorzüglich aber nur die frühern bis 98 n. Chr. Nur eine Münze von Constantin dem Grossen fand ich im Inneren der Insel bei Pyhla.

4. Ein noch wichtiger Fundort Scandinavisch-Germanischer Alterthümer ist unser Küstenland, besonders die Ufer des Meeres, der Düna und der Aa. Daselbst ist fast Alles dem Anscheine nach Scandinavisch, und darunter gemischt sind nur:

5. Angelsächsische Münzen von 802 bis 1014.

6. Arabische Münzen von 766—1011.

7. Byzantinische Münzen von 868—1014.

8. Deutsche Münzen von 823—1068.

9. Ägyptische Perlen von Glasmosaik.

10. Indische Muscheln, die sogenannten cypræa moneta, und vielleicht andere Gegenstände aus diesen Ländern, die sich von den Scandinavisch-Germanischen nicht immer genau unterscheiden lassen.

Sonderbar ist es nur, dass die bisherigen Analysen des Metalls von hier und aus Scandinavien so wenig übereinstimmen. Dem hier aufgefundenen findet sich nämlich immer eine bedeutende Menge Zink beigemischt, was aber nach den Untersuchungen des Herrn Professor Berzelius in den Scandinavischen nicht vorkommt. Letzteres hat im Allgemeinen 9—12 Theile Zinn und kein Zink; nach Göbels Untersuchungen enthält das unsrige in der Regel 18—20 Theile Zink und nur 1—2 Theile Zinn. Woher

Digitized by Google

aber dieser Unterschied, da die Formen doch fast immer dieselben sind? [1]

Es stehe hier das Ergebniss einiger von unsern Untersuchungen dieser Art:

	Kupfer.	Zinn.	Zink.	Blei.
1. Ein Bronze-Stylus aus Ascheraden	78,75	2,25	18,75	
2. Ein Bronze-Ring aus Kapsehten .	77,5	0,75	20,5	0,25
3. Ein Bronze-Ring aus Ascheraden .	78,0	1,75	20,25	1,25
4. Eine Bronze-Fibel von Kusthof . .	79,5	1,25	19,0	0,75
5. Eine Bronze-Kette mit Wolle durchwebt aus Ascheraden	78,5	1,33	19,19	0,75
6. Desgleichen aus Cremon	77,50	1,5	20,0	1,0
7. Desgleichen aus Fianden	78,25	1,5	18,25	0,75

Da nun die Römischen Bronzen in der Regel Zink haben, wiewohl nicht in der Quantität (das Römische Gelbkupfer hat nur 5 Theile Zink, 94,75 Theile Kupfer und 0,25 Theile Zinn), so kommen dem Metallgehalte nach unsere Bronzen am meisten dem Römischen Metalle gleich, und doch ist die Form fast überall ganz Scandinavisch, und geschichtlich ist es erwiesen, dass die Scandinavier durch unsere Gegenden einen bedeutenden

[1]) Da es dem Ausschusse unserer Gesellschaft besonders angelegen war, das Metall des eigentlichen Broncealters hinsichtlich seiner Bestandtheile chemisch untersuchen zu lassen, so überschickte man dem Freiherrn Berzelius zur Untersuchung nur solche Stücke, die aus dem eigentlichen Broncealter herrührten, aber keine weder aus einem frühern, noch aus einem spätern Alter. Vermuthlich gehörten die von Göbel untersuchten Metallstücke in ein späteres Alter. Und eben darin möchte denn wohl der wahre Grund des erwähnten Unterschiedes zu suchen sein. Wir fügen die Analyse einer Bronze aus einem spätern Zeitalter bei. — Nebst einigen, im Alterthume verschmolznen, Klumpen silberner und bronzener Sachen wurden im Jahre 1838 verschiedene Fragmente von Bronzesachen in einem Grabhügel im Kirchspiel Növling unweit Aalborg in Jütland aufgefunden. Unter diesen die Trümmer eines Spornes, der mit einem Rad versehen ist; dann auch ein Stück, das einen ausgezierten Vogelschwanz vorstellte, und denen, im Grabhügel der Thyre Danabod bei Jellinge gefundenen, sehr ähnlich sieht. Diese Sachen sind aller Wahrscheinlichkeit nach ungefähr *aus dem 10ten Jahrhunderte.* Die von dem Professor Forchhammer gefälligst angestellte Analyse der Bronze hat folgendes Resultat ergeben:

67,13 Kupfer; 9,24 Zinn; 20,39 Zink; 3,39 Blei; 0,11 Eisen.

Digitized by Google

Handel nach Byzanz trieben, wodurch alle die obengenannten Beimischungen von Angelsächsischen, Deutschen, Byzantinischen, ja selbst Ägyptischen, Arabischen und Indischen Gegenständen unter die Scandinavischen sich leicht erklären lassen.

Höchst interressant ist es auch, dass wir unter unsern Alterthümern eben solche Reisewagen gefunden haben, wie Sie, S. 105 Ihrer interressanten kleinen Schrift: „Hist.-Antiquarische Mittheilungen",[1] Kopenhagen 1835, geliefert haben. Ja sogar die Zeichnung ist in der Schaale dieselbe. Eine solche Wage hat Pastor Neuenkirchen in Ascheraden gefunden, und mit 2 dabei befindlichen Gewichten aufbewahrt; eine andere, die aber nicht vollständig ist, und nicht zum Zusammenschlagen, sondern so eingerichtet ist, wie der Wagebalken S. 104 Ihrer Schrift, habe ich mit *einem* Gewichte ebenfalls bei Ascheraden gefunden, und eine dritte Wage, der S. 105 ganz gleich, aber noch in einer Kapsel von Bronze nebst 10 Gewichten, ist in einer alten Verschanzung bei Palfer in Esthland gefunden.

Ich habe die Gewichte genau wägen lassen, und da es nun möglich ist, dass Sie auch solche Gewichte gefunden haben[2], und eine Übereinstimmung auch darin auf wichtige historische Schlüsse leiten könnte, so setze ich Ihnen unsere Gewichte her:

A. Gewichte von Palfer:

1	wiegt	676	Gran Ap. Gew.	und ist	bezeichnet . .	⁙
2	—	673	—	—	— . .	⁙
3	—	523	—	—	— . .	×
4	—	496	—	—	— . .	⠿
5	—	403	—	—	— . .	∵
6	—	398	—	—	— . .	—

[1]) cf. Nord. Tidssk. for Oldk., I, S. 399—406. — [2]) ibid. S. 401.

Digitized by Google

7 — 383 — . — . . — . . „
8 — 275 — . — . . — . . „
9 — 220 — . — . — . . „
10 — 163 — . — . . — . . —

B. Gewichte von Ascheraden: –

1 wiegt 1560 Gran Ap. Gew.
2 — 202 — . —
3 — 496,8 — . —

Es ist hier das Nürnberger Apothekergewicht angenommen. Die Palferschen hat Prof. Dr. Hueck gewägt; die Ascheradenschen, Nr. 1 und 2, Pastor Neuenkirchen in Ascheraden, Nr. 3 Prof. Paucker in Mitau.

Die Hauptpunkte für diese Scandinavischen Alterthümer, welche mit den gleichzeitigen anderer weit entlegenen Länder vermischt sind, waren: Cremon an der Aa, Ronneburg, Ascheraden, welches nach meiner Meinung so viel bedeutet, als Schiffs-Rhede (der Scandinavier auf ihren Fahrten nach Byzanz) und einige andere Punkte an der Düna, Anzen und Angermünde und Dondangen im nördlichen Curland, Pyhla in Ösel und Mohne auf der gleichnamigen Insel. Ausgezeichnet sind die grossen Kettengeschmeide, die, auf den Schultern befestigt, bis über die Knie herabhiengen, und an besondern Kettchen eine Menge Amulete, Tauben, Schweine, Löwen, Hunde, Bärenzähne etc. und Münzen (Byzantinische, Angelsächsische oder Arabische) getragen haben. Ich glaube nicht, dass solche treffliche Kettengehänge irgendwo in Dänemark, Norwegen oder Schweden aufgefunden sind. In Deutschland habe ich wenigstens nirgends solche Ketten gesehen. Bei einem dieser Gehänge, das aus 10 Ketten besteht, haugt an der ersten und obersten Kette eine Schelle, an der sechsten ein Dolch und an der zehnten eine Sonne.

Eine *andere* Verschiedenheit unserer Gegenden von

denen in Scandinavien scheint mir in den Halsringen [1] zu liegen, welche auf der Brust breit sind, und an welchen dort dreieckige Bleche herabhangen, mitunter mit Schellen abwechselnd. Solche Schellen und dreieckige Bleche tragen an ihren Kleidern noch jetzt die Weiber in Goldingen und auf Mohne.

Eine *dritte* Verschiedenheit, welche sich hier sehr häufig findet, ist meiner Meinung nach ein Blech, einem breiten Handringe nicht unähnlich, das sich aber von der Mitte aus nach beiden Enden trichterförmig erweitert. Dieses Blech habe ich an Leichen unter dem Knie und über den Knöcheln an der Fusswurzel gefunden.

Eine *vierte* ist eine Filzhaube mit Bronze-Geröllen umwunden, welche oben mit einer messingenen Schale und zuoberst mit einer Klingel versehen ist.

Merkwürdig war mir auch, dass ich hier gar *keine Steinwerkzeuge* in den Gräbern gefunden habe. Das einzige der Art, was mir vorgekommen, ist ein meisselförmiges Instrument, bei Dondangen gefunden. Flintstein-Messer, Sägen etc. kommen gar nicht vor; Thorshämmer zuweilen, aber nie in Gräbern.

Die *Form der Gräber* ist verschieden. Bald sind es Hügel, c. 5 Fuss hoch, mit Überresten verbrannter oder nichtverbrannter Leichen, wie z. B. bei Cremon; bald Gräber, nur durch Steinlagen bezeichnet, mit unverbrannten Leichen, wie z. B. bei Ascheraden; bald, wie in Ösel, mit verbrannten Leichen, bald sind es Hügel mit Steinumsetzungen, wie bei Seelburg, mit verbrannten Körpern. Der Inhalt ist überall fast derselbe, ein Zeichen, dass der Handel ihn überall aus Einer Quelle (ich glaube Scandinavien) holte.

[1]) Hiemit vergleiche man den S. 156 (cf. Tab. VII. Fig. 1) beschriebenen Kopf- oder Haarschmuck!

ACCOUNT OF AN ANCIENT STRUCTURE IN NEWPORT, RHODE-ISLAND, THE VINLAND OF THE SCANDINAVIANS, COMMUNICATED BY THOMAS H. WEBB, M. D., IN LETTERS TO PROFESSOR CHARLES C. RAFN; WITH REMARKS ANNEXED BY THE LATTER.

(See Plates III, IV, V & VIII, IX, X.)

Boston May 22, 1839.

In the town of Newport, near the Southern extremity of the island of Rhode-Island, stand the ruins of a structure, bearing an antique appearance, known to the inhabitants and to the numerous visitors, who flock there in the summer season, from various quarters of the Union to enjoy the pure air and the luxury of seabathing, by the homely appellation of the OLD STONE MILL.

It is situated on the west side, (near the summit), of the hill, upon which the upper part, or rear of the town is built, and is so placed as to command a view of the noble harbor, that lies to the West. This has, for a long time, been an object of wonder to beholders, exciting the curiosity of all who visit it, and giving rise to many speculations and conjectures, among both the learned and the unlearned. But nothing entirely satisfactory has ever been decided about it; it still remains shrouded with mystery; and the only reply that can be obtained to any interrogatory, addressed even to the oldest inhabitants, is that "from the time that the memory of man runneth not to the contrary it has been styled the Old Stone Mill."

Every thing about it, as many think, throws discredit upon the supposition that it was erected for a Mill, although from what we can gather we doubt not but that it may have been at some period used as such. No similar structure built in ancient or in modern times, for

any purpose whatever, is to be met with in the vicinity referred to, nor indeed, so far as we have any reason to believe, in any other section of this Country. The State of Rhode-Island was first settled by the whites in *Post-Columbian* times, (using that expression, by way of distinction from the Ante-Columbian times, as, since the satisfactory evidence that has been adduced of the early visits of the Northmen, it would be manifestly incorrect to speak of the period we are now referring to, as that in which the *first* white settlers located themselves here,) we repeat, the State of Rhode-Island was first settled by the whites or Europeans, in Post-Columbian times in the year 1636. Providence was founded at that period, and was so named by its founder, Roger Williams, in token of God's peculiar care of him, when he fled from his brethren in a neighboring Colony, in consequence of persecution for conscience's sake, and here amid the savages of the wilderness, (who proved themselves friends to him,) proclaimed to all, and maintained for all, entire freedom of opinion in matters of religious concernment. Two years after, viz. in 1638, the island of Rhode-Island, having been purchased of the Indians, was settled; — first at the Northern end, and subsequently at the Southern, that is to say at Newport.

The earliest manuscript record, wherein an allusion is made to the stone structure, is the Will of Governor Benedict Arnold; this was executed in 1678 being but 40 years from the settlement of the place. In this instrument it is alluded to, as his "stone built wind mill". So that it will be observed, that even then it was denominated the *mill* as though it had been built, or at least used, for one.

The question may perhaps be asked, — "If this structure were here when the English first located themselves

at Newport, would they not have taken particular notice and made especial mention of it?" But on the other hand it may be said, "If it were erected subsequently, is it not reasonable to suppose that such a remarkable transaction would have been duly chronicled?" — The singularity of erecting such a unique piece of architecture, at such a time, would have been noised far and wide throughout the Colonies, and some of the writers, who were taking due note of the events of the day to transmit to the mother country, or for the information of those dwelling in the land of their adoption, would certainly, we should suppose, have penned a line or two in reference to the strange building fancies of the Rhode-Islanders. That the neighboring inhabitants were not ignorant of passing transactions in the Island Colony is abundantly evident, and that they watched with a scrutinizing eye every thing that was there going on, cannot for a moment be doubted, knowing as we do that they entertained a great jealousy towards them. But we will not extend these remarks at present.

In investigations of this description we should, where there is any rational hope of success, examine into possibilities as well as probabilities. I therefore transmit, for your inspection, drawings of the structure, thinking it at least among the possibilities that your investigations relative to the early history of America and your acquaintance with ancient structures in the North may enable you to throw some light upon the matter; at all events in so far as to decide, if this be probably the work of a period more recent than that of the Ante-Columbian settlement of this Country, which in fact I am inclined to think is the case, although my mind is not conclusively made up.

The drawings sent may be relied upon as accurate in all essential particulars, being copies from some taken

Digitized by Google

expressly for me by my friend F. Catherwood, architect, who is familiar with the relicks of by-gone times, having spent many years in wandering among the ruins of the East, and in making researches in the Holy Land.

The drawings are four in number. The first (Tab. III) is an exterior view, and will convey a correct idea of the ruin as it now is. The second (Tab. IV) is a view of the interior. It is hardly necessary to observe that this is not strictly accurate, as regards relative proportions of the columns in the front and back ground, but it fully answers the purpose for which it was drawn. No. 3 is a section and No. 4 a ground plan of the structure. Both of these (Tab. V) are drawn from actual measurements and laid down upon a scale of English feet as marked on No. 4. In No. 3 A represents a fire place; B,B, recesses or cupboards; C, the section of a window; (of which there are three; viz. one towards the North, one to the South, and one to the West;) D,D are hollow places above the columns, in which we presume originally rested the ends of the timbers that sustained the floor. If so, however, there must have been two stories, in order to have made the recesses available. The space below, encircled by the columns, seems to have been entirely left open, and there does not appear to have been any rampart, ditch, or enclosure around the structure [1].

The building is constructed of rough stone, (gray wacke, which abounds here,) laid in courses, and strongly cemented together by a mortar, composed of sand and gravel. which must have been of a most excellent quality, as it has become almost as hard as the stone itself. It

[1]) To preserve the ruin from mischievous injury a fence has in later times been constructed around it; but this as being modern is omitted in the engraving.

Digitized by Google

looks as if once partially or entirely covered with cement, of a similar character with the mortar. Its height is 24 feet 6 inches, and was, we should think, originally somewhat greater. Its outer diameter is 23 feet, its inner is 18 feet 9 inches. It is built upon arches which rest upon eight columns. Its height from the ground to the centre of the arch is 12 feet 6 inches. The entire height of the columns is 10 feet 1 inch; viz: the base one foot 6 inches, the shaft 7 feet 9 inches, and the capital 10 inches; diameter at the base 3 feet 9 inches, above the base 3 feet 2 inches. The foundation extends under the columns to the depth of between 4 and 5 feet, from the surface of the ground.

There is nothing but the bare walls standing; neither roofing nor any portion of the interior fitting up remaining.

Boston Dec. 29, 1839.

Upon comparing the drawings sent before, with the original, which I had a hasty opportunity of doing, the past summer, whilst on a brief business visit to Newport, I find that they have a more finished appearance than what they should have. The columns have *no regular capitals;* the upper layer of stone projects a little beyond the others composing the shafts, and the columns *stand out* somewhat *beyond* the structure raised thereon. To give you a better idea of this, I send you a corrected copy [1] of No. 1.

The projection you will perceive is found only on the *outer* half of the columns, thus making, as it were,

[1] This drawing forms the ground work of the accompanying steel engraving (Tab. III). It is to be remarked however that the ruin is in many places still more dilapidated than appears in the delineation, which was sent to us in the form af an outline without being filled up.

Digitized by Google

rude semi-capitals; upon the *inner side,* the shaft of each from the base to the spring of the arch is a straight line. The window on No. 1 has slanting sides inclined towards each other, from without, inwards, thus giving it the appearance of an embrasure. It may have been thus constructed the better to admit light.

I have little to add to what has already been communicated to you respecting this ruin. It was heretofore stated that ever since it first attracted special notice, it has been called the "Old Stone Mill". It was also mentioned that the earliest record we have of it, occurs in the Will of Governor Benedict Arnold which bears date A. D. 1678. The following are extracts from said Will.

"My body I desire & appoint to be buried at ye North East corner of a parcel of ground containing three rod square being of & lying in my land in or near the line or path from my dwelling house leading to my stone built wind mill in ye town of Newport above mentioned". — Again: "I give & bequeath" &c. — "ye other & greater parcel of ye tract of land above said upon which standeth my dwelling or Mansion House & other buildings thereto adjoining or belonging as also my stone built wind mill in ye said" &c.

These allusions certainly favor the idea that the building was erected for a mill, although to be sure they do not conclusively prove it. The structure might have been found here, and by Governor Arnold converted into a mill, as for such a purpose a moveable wooden top like that of a modern wind mill could easily have been raised upon it. Indeed some aged inhabitants of Newport who were living 8 or 10 years since spoke of its having been thus used in their early days.

Digitized by Google

It was also at one period called the Powder Mill; not however as we presume from gunpowder having been manufactured, but deposited, there, for safe keeping; in other words from having been used as a powder magazine. We subjoin the copy of a deposition relating to this and another point, recently furnished us.

"Mr. Joseph Mumford now residing at Halifax in the British Province of Nova Scotia, aged about eighty years, formerly of Newport, in the State of Rhode-Island, states that his father was born in the year 1699 in said Newport and that his father always spoke of the Stone Mill in this town as the Powder Mill, and that when he was a boy his father used it as a haymow — that there was a circular roof on it at that time and a floor above the arches — that he has himself when a boy repeatedly found powder in the crevices sometimes to the amount of two or three pounds, and has likewise known other boys to find quantities of it."

Dated Nov. 17, 1834. Signed „*Joseph Mumford*".

The period here alluded to was *anterior* to the Revolutionary war which commenced in 1775. This I mention, as some writers have erroneously stated that the structure was used as a magazine during the *last* war (1812).

It seems from the aforegoing deposition, that the hollow places D,D above the columns on No. 3, may have been made at the time this structure was used as a hay-mow, in order perhaps to place a flooring or platform as low as possible and thus obtain more storage room. So that the apparent want of wisdom in placing the recesses B,B (No. 3) so high, is removed, as the reasonable supposition now is, that the original flooring was elevated some feet above the centre of the arches.

Digitized by Google

Among the first settlers of Newport was Peter Easton, who was in the practice of noting down important events and transactions in the Colony. Under date of 1663 he writes:

"This year we built the first windmill". As he enters into no particulars, it is evident to me that *the* first windmill by him alluded to, was a mere temporary building, and not the stone structure. The latter therefore, if originally a windmill, must have been erected at a later date. As formerly remarked by me, if found standing here, when Newport was first settled, it is singular that a man like Peter Easton should not have made mention of it; whilst on the other hand, if constructed afterwards, but yet in the early times of the Colony, as in that case it must have been, it is as singular considering the strifes and contentions of the times, and the animosities which prevailed between that and the neighboring Colonies, that the raising of such an unique pile did not attract the attention, excite the fears and call forth the animadversions of some writer of the period. View the subject as we may, difficulties will still meet us. It has perhaps occupied more of my time, and your attention than it really deserves. It was natural however, considering the doubts that exist, for me to direct your notice to it; as I reasonably conjectured, if there were any similarity between this structure and any in the North of Europe, supposed to have been erected about the time of the Scandinavian voyages, you would readily recognize it. The settling of the question, however it may be decided, will be advantageous, inasmuch as it will either advance us one step farther in our investigations, or by removing an obstacle aid in preparing the way for such advancement.

Digitized by Google

SUPPLEMENT TO THE ANTIQUITATES AMERICANÆ, by Charles C. Rafn.

(Translated by John M'Caul M.A. Oxford.)

In the Disquisitions, wherewith in the Antiquitates Americanæ I accompanied my edition of the Old-Northern MSS relating to the Ante-Columbian history of America, I endeavoured to assign the position of those regions in that country, which were discovered by the Scandinavians in the 10th century, and of the places mentioned in the ancient accounts as having been frequented by them in the times immediately following the discovery. The situation of Kialarnes and Furdustrandir, as also of the Vínland of the Northmen, is, as far as I can observe, no longer considered as doubtful. But having ventured to suggest as a probable conjecture, that the ancient Northmen not only made a settlement in those parts, but also continued to reside there during a considerable period — for several generations — it has been found difficult to reconcile this conjecture with the circumstance, that in the district in question there never has been found any building of a remote antiquity, "not a stone which appears to have been laid upon another stone, according to the principles of European Art". This has appeared inexplicable, inasmuch as the very same people erected in Greenland edifices, of which numerous ruins to this day bear witness of the race by whom they were constructed. To this it must, however, be observed that Greenland was entirely without woods, and consequently quite destitute of timber fit for the purpose of building. The ancient MSS inform us that the inhabitants used to procure drift timber from the North of Baffin's Bay,

Digitized by Google

and it would even seem from Lancaster Sound[1]. But the quantity so obtained must have fallen very short of what they required. They were obliged, therefore, to import this material partly from Norway, and in part also, as we find expressly stated, from Vinland[2]. From places so remote did the European inhabitants of Greenland fetch their building timber in the 11th century. Their increased acquaintance with America would doubtless at a subsequent period render it more easy for them to procure their supplies of this material, inasmuch as they could fetch it from countries situated nearer to their own, as for example, from Markland *(Nova Scotia, New Brunswick* or *Lower Canada*[3]*)* as is reported in the Annals of 1347. Still the supply obtained from these sources, must, from the difficulties attending its importation, have been very inadequate for the erection of the buildings themselves, and must have been nearly exclusively employed in the fitting up of the interior of their houses. Buildings, public as well as private, were therefore in Greenland erected of stone, necessity compelling the inhabitants to make use of the more accessible material, even although the working and employment of it required a greater degree of toilsome labour. Thus the church in Kakortok is built of stone obtained from the adjacent cliffs, as is still clearly perceptible in comparing those with the walls of that structure[4]. The same inference is confirmed by the rest of the ruins in Greenland. In Iceland on the other hand, where building timber was more easy to be procured, as also in Scandinavia itself, by far the greater part of the buildings were constructed

---

[1]) See Ant. Amer. p 273, 275, 276, 291. — [2]) Ant. Am. p. 36, 40, 58, 67, 118. — [3]) Ant. Am. p. 261—65, cf. p 453. — [4]) Ant. Am. p. 315.

Digitized by Google

of wood, and only a very few of stone, cathedral churches and a few castles forming almost the only exceptions. The employment of wood instead of stone, even in the erection of public buildings, has been adhered to in many parts of Norway down to the latest times, and even in our own days we find in many, if not in a great majority of instances, the country churches in Norway built of wood.

The earliest settlement in Vinland occurs in the 11th century, when wooden edifices were far more general than in the subsequent centuries[1]. The country abounded with building timber, which the Northmen exported thence to Greenland. It is natural, therefore, to conclude that also in Vinland itself they made use of this material in the construction of their dwelling houses, as is likewise confirmed by the Sagas, which expressly call the great houses *(mikil hús)* erected by Leif and Thorfinn Karlsefne *búðir*, i. e. wooden houses[2]. Wood is a substance very subject to decay. The wooden buildings which were erected in Vinland in the 11th and 12th centuries must have long ago perished. After the 13th century it seems probable that the Northmen gradually intermixed with the Aborigines of the country, as was the case in a somewhat later period in Greenland. They accordingly more and more lost their original civilization, and as the connexion with the mother country in the subsequent centuries ceased to be upheld, they gradually degenerated into a state of savagism, no longer erecting such buildings,

---

[1]) Of this and the succeeding century are the wooden churches delineated and described in J. C. C Dahl's admirable work, "Denkmale einer sehr ausgebildeten Holzbaukunst aus den frühesten Jahrhunderten in den innern Landschaften Norwegens, Dresden 1837". — [2]) Ant. Am. 32, 40, 57, 66, 155.

Digitized by Google

nor feeling any interest in the maintenance of those, which they had inherited from their ancestors. It will accordingly be perceived that the circumstance of no remains of stone buildings being hitherto found in those regions affords no proof whatever against their having been in days of yore inhabited by a civilized European nation. Here, however, an opportunity presents itself of calling in question the correctness of the assertion, that in the Vinland of the Scandinavians no remains are to be found of stone buildings from the Ante-Columbian period. The ancient structure in Newport, respecting which Dr. Webb has given us the preceding account, merits a more attentive consideration.

There is no mistaking in this instance the style in which the more ancient stone edifices of the North were constructed, the style which belongs to the Roman or Ante-Gothic architecture, and which, especially after the time of Charlemagne, diffused itself from Italy over the whole of the West and North of Europe, where it continued to predominate until the close of the 12th century; that style which some authors have from one of its most striking characteristics called the round arch style, the same which in England is denominated Saxon and some times Norman architecture.

On the ancient structure in Newport there are no ornaments remaining, which might possibly have served to guide us in assigning the probable date of its erection. That no vestige whatever is found of the pointed arch, nor any approximation to it, is indicative of an earlier rather than of a later period. From such characteristics as remain, however, we can scarcely form any other inference than one, in which I am persuaded that all who are familiar with Old-Northern architecture will concur,

Digitized by Google

THAT THIS BUILDING WAS ERECTED AT A PERIOD DECIDEDLY NOT LATER THAN THE 12TH CENTURY. This remark applies, of course, to the original building only, and not to the alterations that it subsequently received; for there are several such alterations in the upper part of the building which cannot be mistaken, and which were most likely occasioned by its being adapted in modern times to various uses, for example as the substructure of a windmill, and latterly as a hay magazine. To the same times may be referred the windows, the fire place, and the apertures made above the columns. That this building could not have been erected for a windmill, is what an architect will easily discern.

The monopteral temples of ancient Greece form perhaps the prototype of such structures of which the early ecclesiastical architecture can doubtless furnish other specimens, particularly in the countries of the South[1]. As a building of this kind we may mention the church of Santa Maria della Pinta in Palermo, which had not close walls, but only ranges of pillars connected together by arches[2].

---

[1]) That a similar style of architecture was also known very early in the countries of the North is what we may infer from the accounts given in the elder Edda (Grimnismál 15, 23, 24) of the ideas, which the ancient Scandinavians entertained of the abodes of the gods, particularly of Thor's hall Bilskirnir. Agreeably to these accounts we must suppose that such a temple was supported by pillars *(studdr)*, which were connected together by rounded arches *(með bugum)*, the intermediate spaces forming many gate ways *(dyr)*. It is however difficult to form any positive opinion on this subject; for at the introduction of Christianity into our northern countries all the pagan temples were entirely destroyed. — [2]) The length of the nave was about 30 paces, and its breadth about 7¼ paces. It was one of the finest churches

The history of art in the ancient countries of the North, more especially as regards architecture, has been as yet but very little explored. There remain, besides, very few structures of the 11th and 12th centuries in such a state as to enable us to trace the original style of building. But as these structures merit by means of delineations and descriptions to be rendered accessible to a greater number of investigators, the Royal Society of Northern Antiquaries intend, in their Annals of next year, to commence a series of communications on some of the more important architectural remains of the olden time of the North, for which purpose one of our ablest artistical historians[1] has promised his assistance. Referring to the more detailed descriptions to be given in the Annals, I shall at present confine myself to exhibiting, for the purpose of being compared with the ancient structure in Newport, three buildings in Denmark, belonging to the remote epoch in question.

Vestervig Church in Jutland situated near the western inlet of Liimfiord. This church, *Ecclesia Scti Theodgari*, belonged originally to the Augustine Mona-

---

which the Greeks built in Sicily. According to Simon of Laontinos, who was Bishop of Syracuse in the 13th century, it is said to have been erected by Belisarius in gratitude for a victory which he obtained over the Goths in 535. The account of this remarkable building, which was recommended to my attention by Professor Höyen, is to be found in Invigis Palermo Sacro, Parte II p. 424, according to a MS of 1581. Its northern facade fronted the main street of Palermo, called Cassaro: having sustained injury in consequence of the formation of this street in 1564, it was in the year 1618 entirely pulled down.

[1]) Professor Höyen to whom I am also indebted for the following account of Vestervig Church, which he inspected some years ago.

Digitized by Google

stery of this place, and was founded about the year 1110 in honor of St. Thöger, *St. Theodgarus*, who lived in the 11th. century, is said to have been born in Thüringen, went from thence first to England, from whence he repaired to Norway and was made chaplain to St. Olave, but came after the fall of that monarch to Denmark. The church was not finished till towards the end of the century (1197). This church is an oblong building: the side walls of its nave, whereof one is represented in Tab. X, are constructed of blocks of hewn granite, and each of them is supported on five semicircular arches, the pillars of which are alternately round and square. The walls rest on the low shafted pillars alone, without being supported by buttresses. This edifice, which has so much in common with the ancient structure in Newport, and, like it, recommends itself to us by its architectural simplicity, has for its model the early style of the Christian Roman Basilica.

What is also characteristical in the ancient structure at Newport, is the low shafted columns which support the superstructure; they are of unusual thickness both in proportion to their distance from one another and to their height. The intervals between the pillars are equal to about $1\frac{1}{2}$ of their diameter, and the columns, including the base and capital, are little more than three diameters of the column in height.

The Crypt at Viborg in Jutland (Tab. VIII) under the Cathedral Church of that place, formerly called *Ecclesia Cathedralis beatæ Mariæ Virginis*. This church is said to have been originally built in the 11th century during the reign of Canute the Great, or of his immediate successors; but, being found too small, it was during the reign of King Nicolas, about the year 1128, rebuilt from

Digitized by Google

the foundation on a much larger scale. It was not, however, finished till about the year 1169. Meanwhile the Crypt may be referred to the commencement of the 12th. century, like that under the Cathedral Church of Lund in Scania to which it bears so great a resemblance [1].

BIERNEDE CHURCH NEAR SORÖ in Seeland, first erected about the middle of the 12th century by Ebbe, a son of Skialm White and brother of Archbishop Absalon's father Asker Ryg [2]; and it was rebuilt of stone by Ebbe's son Sune, the hero celebrated in the Knytlinga Saga, who during the expedition against Rügen in 1168 was sent by King Waldemar the I to the castle of Arcona to break down the idol of Swantevit. Of this church, which is a round building, the Society has had a drawing made for the purpose of inserting it here; Tab. IX. It will subsequently appear in the Annals with a detailed description. In the round building, at equidistant intervals of 7½ feet from each other, are four columns which, including their bases and capitals, are 24 feet in height. From these columns spring semicircular arches, which serve both to connect the columns with each other and also with the outer wall of the building. Here in Denmark there are still other round buildings to be met with from that early period. Of these I may mention Thorsager Church in Jutland, which from its description appears to resemble that at Biernede; and four in Bornholm, viz. St. Laurence's, St. Nicolas's, St. Olave's, and All Saints' or New Church.

---

[1]) See C. G. Brunius's meritorious work "Nordens äldsta Metropolitankyrka eller historisk och architectonisk Beskrifning öfver Lunds Domkyrka. Lund 1836. — [2]) By this family were erected several other buildings, some of which are still extant, such as the Conventual church of the Bernardines in Sorö, the churches of Fienneslöv (see above p. 247) and at Calundborg.

Digitized by Google

Of these St. Laurence's or, as it is now called, Öster Lars Church may perhaps be the most deserving of our attention here, on account of an inner round building in the same; but respecting the construction of which I am for the present unable to give a detailed account for want of correct drawings[1].

"For what use was this Ante-Columbian building originally intended?" is a question naturally suggested by the first view of it. That the primary and principal object of its being erected was to serve as a watch tower, is what I cannot admit[2], although very possibly it may have been occasionally used as a station from whence to keep a look out over the adjacent sea. On the contrary I am more inclined to believe that it had a sacred destination, and that it belonged to some monastery or Christian place of worship of one of the chief parishes in Vinland. In Greenland there are still to be found ruins of several *round buildings* in the vicinity of the churches. One of this description, the diameter of which is about 26 feet, is situate at the distance of 300 feet to the eastward of the great church in Igalikko; another of 44

[1]) Some of the round churches in Great Britain are deserving of mention here, such as, the Church of the Holy Sepulchre in Cambridge built about 1122; see Archæologia Vol. VI p. 173. — [2]) Any such watch tower must have been defended by a rampart raised round about it *(vigi* or *virki)* consisting of an earthen mound or of several rows of pallisades, the intermediate space between which was filled up with stones, clods, or liveturf; but of such we find no trace. A *skiðgarðr*, or wooden paling, would scarcely have sufficed, although Thorfinn Karlsefne in the year 1008, when he apprehended an attack of the Skrælings (Esquimaux), contented himself with raising such a fence about his house in Vinland *(lætr gera skiðgarð ramligan um bæ sinn, ok bjuggust um).*

Digitized by Google

feet in diameter at the distance of 440 feet to the eastward of the church in Kakortok; this is constructed of rough stones of from 2 to 5 feet in height; a third of 32 feet in diameter among the ruins of 16 buildings at Kanikitsok or Iglorsoït in the firth of Sermelik. These lie on an area of about 600 feet in length, which is, as it were, sown with prostrate ruins, now so completely over grown that their original plan cannot with any certainty be discerned. The most discernible is the circular building in the southeastern corner of the area. Very close to it is a ruin about 20 feet long and 16 feet broad, respecting which it is difficult to say whether it was formerly connected with the other or not. These round buildings have been most likely *Baptisteries;* for it was the practice in elder times to erect separate buildings as Baptisteries, distinct from the churches near them [1], it being the received opinion that no one could enter the sacred edifice of the church, until he had first been initiated by the rite of baptism. As a separate Baptistery we may mention the Constantine Baptistery near the Lateran Basilica in Rome; and similar ones are also found in other of the considerable towns of Italy, for example, in Florence, Ravenna, Parma, Pisa [2].

Among the ruins of Mellifont Abbey in the county of Louth in Ireland, there is found, close to the Chapel of St. Bernard, an octagonal structure in the Roman style of the 12th century, probably coeval with

---

1) See Eusebius Lib. X hist. eccles. cap. IV. — 2) The Baptistery belonging to the Basilica in Pisa, which was built between the years 1152 and 1160 by the architect Deotisalvi, deserves to be mentioned here as a round building of about the same epoch, but on which however a much greater degree of magnificence has been bestowed; See Theatrum Basilicæ Pisanæ, cura et studio Josephi Martini, Romæ 1728.

Digitized by Google

the foundation of the Monastery[1] A.D. 1141. Of this structure there is a representation[2] given in Tab. XI. Each side is perforated by an arched doorway, and the exterior angles are formed by pilasters, on which the

---

[1]) See Cisterciensium Annalium autore Angelo Manrique T. 1, p. 403—404. — [2]) From Louthiana, or an Introduction to the Antiquities of Ireland by Thomas Wright, London 1758. From a publication received several years ago from the learned Irish Antiquary George Petrie, the following account of this monastery is extracted: "The Abbey of Mellifont was originally one of the most important and magnificent monastic edifices ever erected in Ireland. It was founded, or endowed, by Donough M'Corvoill, or O'Carriol, prince of Oirgiallach, the present Oriel, A. D. 1141, at the solicitation of St. Malachy, the pious and learned Archbishop of Armagh, and was the first Cistercian Abbey erected in Ireland. The monks by whom it was first inhabited were sent over from the parent Monastery of Clairvaux in Champagne, by St. Bernard, and four of them were Irishmen, who had been educated there for the purpose. On the occasion of the consecration of the Church of Mellifont in 1157, a remarkable Synod was held here, which was attended by the primate Gelasius, Christian Bishop of Lismore and apostolic legate, seventeen other bishops, and innumerable clergymen of inferior ranks. There were present also Murchertach, or Murtogh O'Loghlin, King of Ireland, O'Eochadha, prince of Ulidia, Tiernan O'Ruairc, prince of Breiffny, and O'Kerbhaill, or O'Carroll, prince of Ergall, or Oriel. Of this important monastic foundation but trifling remains are now to be found, but these are sufficient evidence of its ancient beauty and splendor. They consist of the ruins of a beautiful little chapel, dedicated to Saint Bernard, which in its perfect state was an exquisite specimen of the Gothic, or pointed architecture of the thirteenth century. This chapel is partly imbedded in the rock, the floor being considerably lower than the outer surface, and consists of a crypt and an upper apartment. Besides this, there is the octagonal building, the style of which indicates an earlier age; and the lofty abbey gateway.

Digitized by Google

whole structure rests. The inhabitants of the neighbourhood call it a bath; but it seems more probable, and this is also the conjecture of the Irish Antiquarians, that it was a *Baptistery*. The ornaments were all of blue marble, both within and without, and when perfect it must have been a master piece of its kind. A structure, on which so much pains had been bestowed, may doubtless seem to have been intended for a nobler destination than to serve as a bath.

The Ante-Columbian structure in Newport bears so much resemblance to this octagonal building [1] that it must appear probable, that it was intended for a similar Christian use, and has possibly belonged to a church, or a monastery founded in Vinland by the ancient Northmen.

The idea which I have formed from the scanty information of the 12th century respecting the relations with America at the epoch in question, I shall now proceed to lay before my readers, leaving to a more fortunate futurity, which will doubtless be possessed of much additional light, to clear up, correct, or confirm the views, which, guided merely by the feeble glimpses of the present moment I have been able to discern.

---

[1]) In Scandinavia at the introduction of the Reformation the Monasteries were abolished, and almost every trace of them in their original state is lost. We have it not in our power, therefore, to shew any similar building. If we may judge from some hewn stones, which originally formed part of one of the buildings belonging to the Monastery of Vestervig in Jutland, but now pulled down, the said building must have been of an octagonal shape, probably a Baptistery, like that at Mellifont Abbey, detached from the Monastery. The stones in question have since been made use of to enclose a well; and in order to employ them without rehewing them, it has been necessary to give the enclosure an octagonal form.

Digitized by Google

At the commencement of the century in question the population of Greenland had considerably increased, churches had been built in many of the firths both in the eastern and western settlement, or *Bygð*. Colonies had been settled in Vinland, to which country many were allured by the superior mildness of the climate and more abundant supply of the means of subsistence. The same was probably also the case with respect to Markland. The feeling of independence in the bold and freeminded people, the insulated situation of the settlements in so many firths, many of them widely separated from each other, and where navigation during a great part of the year was so hazardous, the difficulty or rather the impossibility of any of the Bishops of Iceland exercising an inspection over the ecclesiastical affairs of the people — all these united circumstances awakened in the inhabitants of Greenland the desire of having a Bishop of their own. They probably under these circumstances applied to Gissur Isleifson, formerly Bishop of all Iceland, but then only Bishop of Skalholt; for in 1106 a separate Bishopric had been erected at Holum. Most likely in consequence of mutual consultation with Sæmund Frode at Odde [1], with Thorlak Runolfson and

[1]) The advice of Sæmund Sigfusson was asked and followed on many important occasions. This learned priest had in his younger years visited Germany and France with the view of there prosecuting his studies. For several years he frequented the school at Paris, where he would have remained, had it not been for his relation Jon Ögmundson, afterwards Bishop of Holum, who also travelled in France and who persuaded him to return to his native country. After his return in 1076 he fixed his residence at his paternal estate Odde in the southern quarter of Iceland. There he opened a school, which Eric Gnupson, whose family resided in that neighbourhood, most likely attended.

Digitized by Google

other confidential friends of Gissur, Eric Gnupson was selected for discharging in the mean time the functions of a Bishop in Greenland — a man of distinguished lineage, descended through the Christian settler *(landnámsmann)* Örlyg of Esiuberg from the ancient Hersers of Sogn in Norway, and through the district governor *(goði)* Grimkel of Blaskogum from Biorn Gullbere at Gullberastad, who at the first occupation of Iceland took possession of the southern part of Reykiardal[1]. After having this charge committed to him, but without as yet being regularly appointed or consecrated by the Pope or Archbishop, Eric accordingly repaired to Greenland[2] in 1112 or 1113. There under the name of Bishop[3] he superintended the church for several years; and accounts having arrived from Vinland of the distressed state of the church in that colony situate so remote from the mother country, he was induced to make a voyage thither with a view of confirming in their faith such of the settlers as were Christian, and of converting to Christianity such as still remained heathen. He subsequently returned to Iceland, probably in the year 1120. Thorlak Runolfson was then Bishop of Skalholt, having been elevated to that chair

[1]) Landnáma 1, 13, 19; collate the Genealogical Table VI in Ant. Amer. — [2]) All that as stated on this subject in the Flatey-Annals under A. D. 1113, and in Lögmanns Annals under A. D. 1112, is "*Ferð Eiriks biskups*, Bishop Eric's voyage". As both these annals make mention under A.D. 1121 of Bishop Eric's voyage to Vinland, it is probable that they here allude to his voyage to Greenland. — [3]) He is styled "Bishop" not only in the Annals but also in the Landnáma, where he is called *Grænlendinga biskup*. Rimbegla p. 321 gives the List of the Bishops of Gardar in Greenland, thus: *þessir hafa biskupar verit á Grænlandi í Görðum: Eirekr, Haraldr (Arnaldr), Jón knútr (knari), Jón smirill, Helgi, Nicolás, Ólafr, Bokki, Árni, Álfr.*

Digitized by Google

two years previously. To this worthy prelate, his equal in age and possibly his former fellow student, he accordingly adressed himself, — to the grandson of Snorre Thorfinson, who was born in America in the year 1008, who himself preserved and doubtless committed to writing the valuable accounts which we have of the voyage of his greatgrandfather Thorfinn Karlsefne, and of Gudrid to America. Confirmed by his advice in his resolution of repairing to Vinland, and furnished by him with a letter of recommendation, he then went to Denmark, and in the beginning of the year 1121 he was consecrated to his sacred office by Archbishop Adzer in Lund [1]. He then either went immediately from Denmark to Vinland, or, what seems more probable, he in the spring returned to Iceland in order during the same summer to repair to his new destination accompanied by several clergymen and new colonists. As consecrated Bishop of Greenland, he would begin his functions by taking under his protection the ecclesiastical affairs of the colony which had emanated from thence, and his first intention was doubtless to re-

[1]) The Odda-Annals, whereof the first part is ascribed to Bishop Eric's contemporary, the celebrated historian and antiquarian, Sæmund, surnamed Frode, i. e. the Learned, and who resided at Odde, have under A. D. 1121 *"Vigðr Eirikr Grænlendinga biskup fyrrstr*, Eric consecrated, first Bishop of the Greenlanders." It is not mentioned, to be sure, where this consecration took place, but the contemporary Bishops of Iceland are expressly said to have been consecrated by Archbishop Adzer in Lund in Denmark, whose Archbishopric extended over the whole of the North; thus Jon Ögmundson of Holum in 1106, Thorlak Runolfson of Skalholt in 1118, Ketil Thorsteinson of Holum in 1122, and Magnus Einarson of Skalholt in 1134. It may accordingly, I presume, be considered indubitable that Bishop Eric was also consecrated in Lund.

Digitized by Google

turn to Greenland as soon as he got these affairs brought into a secure train. But after having arrived at Vinland he came to the resolution of fixing his residence there.

Accounts of Bishop Eric's arrival in Vinland, and of his abdication of the bishopric of Gardar might as early as 1122 have reached Greenland. Greenland was thus again without a Bishop. One of that country's most distinguished men at that time was Sokke Thorerson, who, like Eric the Red (from whom he was most probably descended) resided at Brattalid in Ericsfiord. In 1123 this man caused the people to be convened to a general public meeting, where he made known to them his advice and his wish that the country should be no longer without a Bishop[1], but that a permanent bishopric should be erected. On this being agreed to, he desired his son Einar to proceed on this errand to Norway, where at that time Sigurd, surnamed Jorsalafare, was King. To him Einar repaired, and requested his assistance; whereupon the King persuaded an able clerk of the name of Arnald to undertake this onerous charge, and sent him to Denmark, where in the year 1124 he was consecrated by Archbishop Adzer in Lund. In company with Einar Arnald then first went back to Norway, and from thence repaired in 1125 to Iceland, where he spent the following winter at Odde as the guest of Sæmund Frode, who, on hearing of his arrival at Holtavatsos, had repaired thither to invite him to his house. Having in 1126 attended the general public meeting in Iceland, he in the same year went with Einar to Greenland, where he took

[1]) *at landit væri eigi lengr biskupslaust*, see the detailed account of this in the chronicle of Einar Sokkason in Grönlands historiske Mindesmærker II p. 669—742.

Digitized by Google

up his residence at Gardar[1] as Bishop. From that time Greenland had permanent Bishops.

In different expressions, so that we cannot suppose the one to have copied from the other, the best annal-codices make mention of Bishop Eric's voyage to Vinland[2]. But about his proceedings in Vinland such ancient records as we have in our possession make no mention. We must therefore leave to future investigations and researches, whether a more clear light may be discerned in this obscure part of the Ante-Columbian history of America. Haply they may lead to a more certain decision as to whether the ancient Tholus in Newport[3], of which the erection appears to be coeval with the time of Bishop Eric, did really belong to a Scandinavian church or monastery, where in alternation with Latin masses the old Danish tongue was heard seven hundred years ago.

[1]) *Biskup setti stól sinn í Görðum, ok réðst þángat til.* — [2]) See Ant. Amer. p. 261—262. — [3]) This ancient building certainly merits a still more accurate investigation, and excavations ought to be made in the immediate vicinity of the same.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD DE

1836—1839.

Pages

1. De l'importance de la littérature islandaise, par N.-M. Pétersen. Traduit par X. Marmier . . . . 6.
2. Mémoire sur la découverte de l'Amérique au 10e siècle, par C.-C. Rafn. Traduit par X. Marmier . . . . 27.
3. Die Züge der Dänen nach Wenden, eine historische Darstellung von N.-M. Petersen. Übersetzt von C. Dirckinck-Holmfeld.
   Erster Abschnitt: Die Wendischen Völker . . . . 55.
   Zweiter Abschnitt: Wendische Ortschaften . . . . 87.
4. Gunnhild der Könige Mutter, aus den Annalen der Gesellschaft in gedrängtem Auszuge übersetzt von Dr. A. A. Wolff . . . . 133.
5. Über einen merkwürdigen Fund von alterthümlichen Gegenständen bei Catharinenhof in Livland, aus den Annalen ins Deutsche übertragen, und mit einem Vorworte von Dr. A. A. Wolff . . . . 148.
6. Über die Inschrift auf dem letzt gefundenen goldenen Horne, von J. H. Bredsdorff . . . . 159.
7. Description of a Fibula found in Sealand with an Inscription in Anglo-Saxon Runes, translated from the Society's Annals by John M'Caul, Esq., M. A. Oxford 163.
8. On the ancient Scandinavians' Division of the times of the Day, vith special reference to Rafn's Antiquitates Americanæ p. 32-33, by Finn Magnusen. Translated by John M'Caul, Esq., M. A Oxford . . . . . . 165.

Digitized by Google

Pages

9. Kanut Lavard, narration historique d'après la Saga de Knytlinga, par L.-S. Borring . . . . 193.

10. Die Züge der Dänen nach Wenden, eine historische Darstellung von N. M. Petersen. Übersetzt von Dirckinck-Holmfeld.

Dritter Abschnitt: Züge nach Wenden vor Waldemar des Ersten Zeiten . . . . 209.

Vierter Abschnitt: Züge nach Wenden unter Waldemar I und Knut VI . . . . 216.

11. Über die Herkunft des alten Russischen Fürstengeschlechtes aus Jütland; von Professor F. Kruse in Dorpat . . . 321.

12. Resultate einiger Untersuchungen über die Alterthümer in Livland, Curland und Esthland; von Professor F. Kruse in Dorpat . . . . 351.

13. Account of an Ancient Structure in Newport, Rhode Island, the Vinland of the Scandinavians, communicated by Thomas H. Webb, M.D., in Letters to Professor Charles C. Rafn . . . . 361.

14. Supplement to the ANTIQUITATES AMERICANÆ, by Charles C. Rafn. Translated by John M'Caul, Esq., M. A. Oxford 369.

INDICATION DES PLANCHES.

I. Carte générale des découvertes des Scandinaves dans les régions polaires et en Amérique depuis le 10e jusqu'au 14e siècle, selon les récits contenus dans les anciens manuscrits scandinaves, par C.-C. Rafn.

II. Carte du Vinland selon les anciens manuscrits du Nord par C.-C. Rafn.

III. Vue du dehors d'un édifice d'ancienne construction à Newport en Rhode-Island dans le Vinland des Scandinaves.

IV. L'intérieur du même édifice.

V. Dessin représentant le profil et le plan de l'édifice.

VI. Carte du Vinland appartenant à l'aperçu historique des expéditions entreprises par les Danois dans les pays des Vendes poméraniens, par N.-M. Petersen.

VII. Fig. 1—9. Diverses antiquités en bronze, trouvées près de Catharinenhof dans la Livonie, voir p. 148—159 Fig. 1,

Digitized by Google

un ornement de tête; 2—3, des boucles; 4—5, des anneaux de poignée; 6, une bague en forme spirale; 7, une parure d'oreilles, garnie des défenses d'une jeune martre; 8, des spirales minces; 9, un fil de bronze tors, composé de trois brins. Fig. 10 a, b, une fibule, ornée d'une inscription d'anciens caractères runiques danois, trouvée dans un tombeau tumulaire près de Himlingoie en Sélande, cfr. pag. 163—164. Fig. 11, une boucle d'oreilles en bronze, trouvée dans la paroisse de Nimtofte près de Randers en Jutland.

VIII. La chapelle souterraine de la cathédrale de Vibourg en Jutland.

IX. Vue de l'intérieur de l'église de Biernede près de Soroe en Sélande.

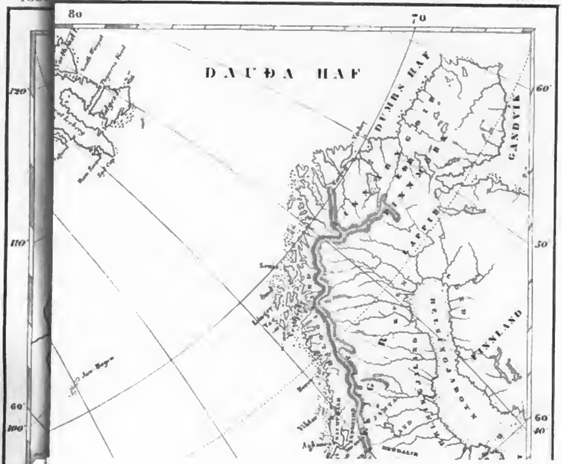
X. Parties de l'église de Vestervig sur le bras occidental du golfe du Limfiord en Jutland.

XI. Un ancien édifice (le baptistère) de l'abbaye de Mellifont en Irlande.

Les édifices, représentés aux tables VIIIe—XIe, qui datent du 12e siècle, offrent un parallèle de l'ancien édifice de Newport en Rhode Island Tab. III—V; cfr. le Supplément aux Antiquitates Americanæ par C.-C. Rafn p. 369—385.

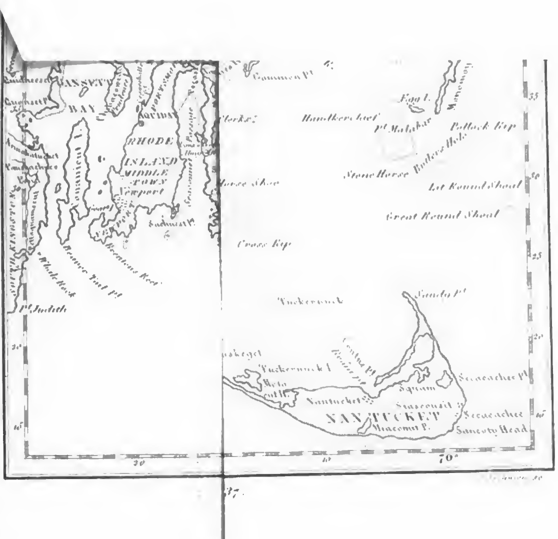
Digitized by Google

1836 Tab. I



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Tab. III

F. Catherwood del.   P. C. Schöler sc.

ANCIENT STRUCTURE IN NEWPORT, RHODE-ISLAND.

Digitized by Google

Digitized by Google

Tab. IV.

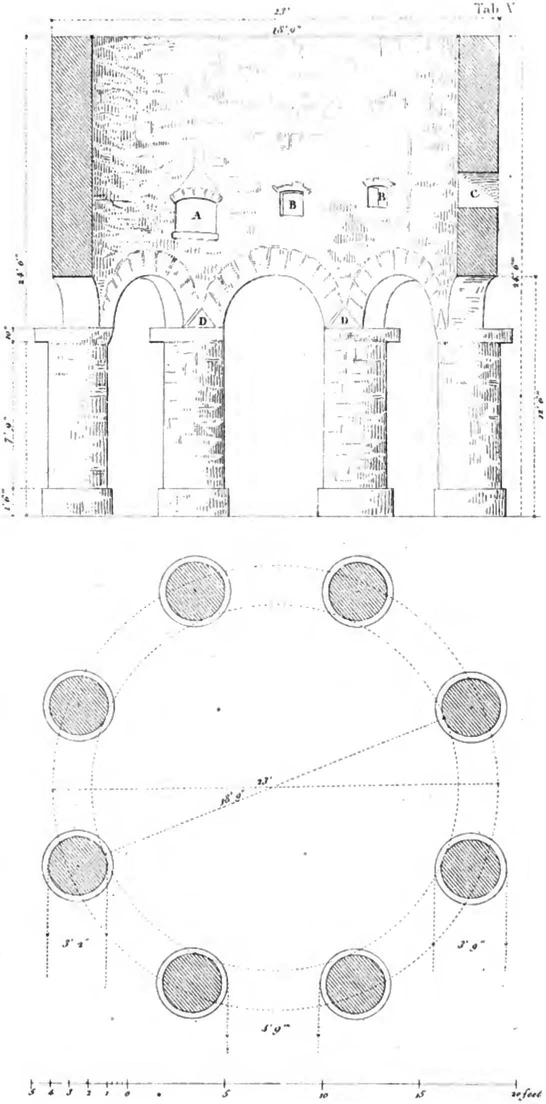
F. Catherwood del.   P. C. Schöler sc.

ANCIENT STRUCTURE IN NEWPORT, RHODE-ISLAND,
THE VINLAND OF THE SCANDINAVIANS.

Digitized by Google

Digitized by Google

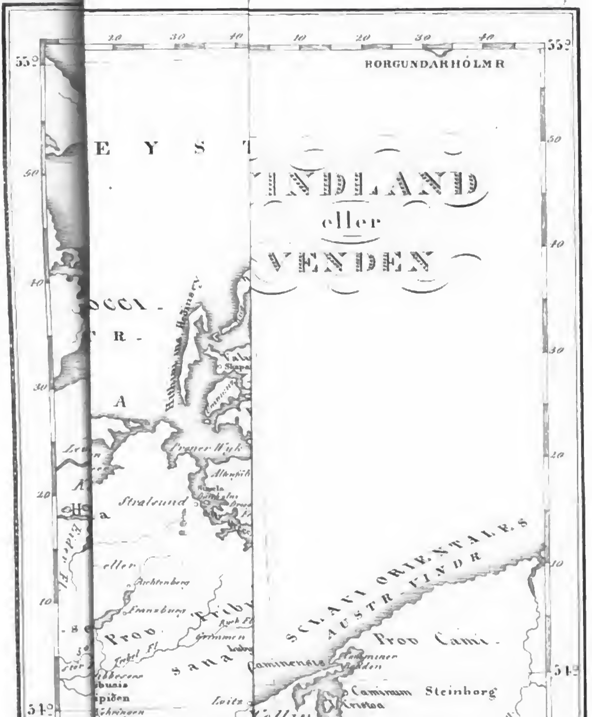
Tab. V



SECTION AND GROUND PLAN OF THE ANCIENT STRUCTURE IN NEWPORT

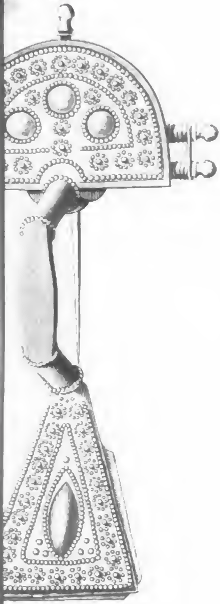
Digitized by Google

Digitized by Google

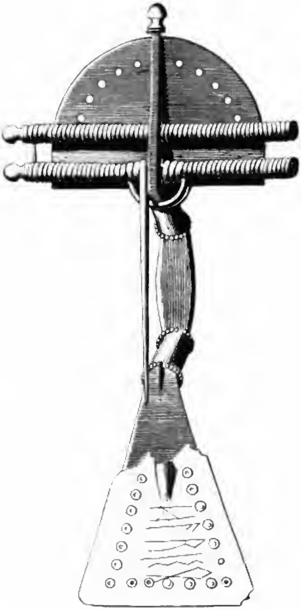


Digitized by Google

Digitized by Google



10 b

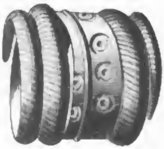


8

9

5

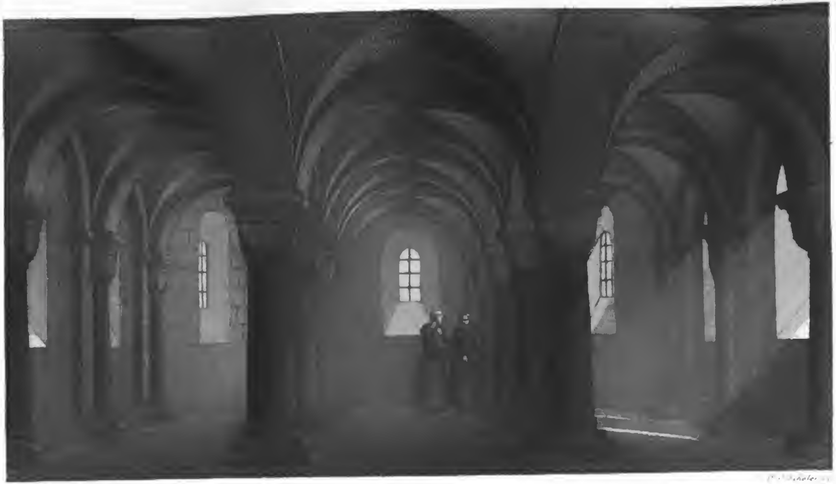
6



Digitized by Google

Digitized by Google

Tab. VIII.



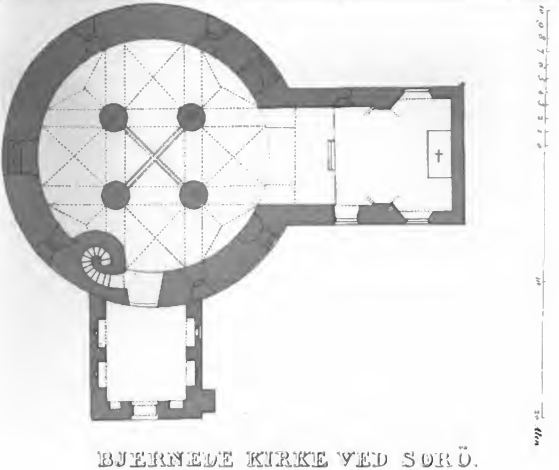
J. H. Nebelong del.

VIBORG CRYPTA.

Digitized by Google

Digitized by Google

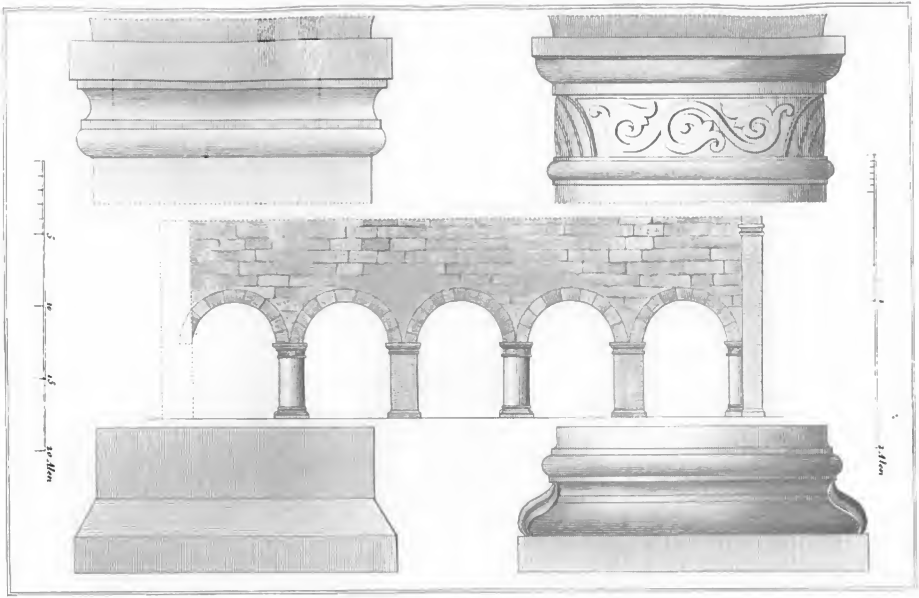
Tab. IX.



BJERNEDE KIRKE VED SORÖ.

J. H. Nebelong del. P. C. Schöler sc.

Digitized by Google



AF VESTERVIG KIRKE I JYLLAND.

Digitized by Google

Digitized by Google

Tab. XI.

Thoˢ Wright del.   P. C. Schöler sc.

ANCIENT STRUCTURE AT MELLIFONT ABBEY.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIE KÖNIGLICHE GESELLSCHAFT FÜR NORDISCHE ALTERTHUMSKUNDE
ZU KOPENHAGEN.

JAHRESVERSAMMLUNG DEN 29sten JANUAR 1838.

Über das abgelaufene Jahr wurde Bericht erstattet. Die Gesellschaft hat in demselben, ihrem Hauptzwecke getreu, herausgegeben:

ANTIQVITATES AMERICANÆ SIVE SCRIPTORES SEPTENTRIONALES RERUM ANTE-COLUMBIANARUM IN AMERICA.

Diese Sammlung der skandinavischen Quellenschriften zur vorcolumbischen Geschichte Amerikas ist nach 18 Membran-Codices und vielen andern alten Handschriften, mit hinzugefügten Einleitungen, Parallelstellen, critischen, philologischen und historischen Anmerkungen nebst archæologischen und geographischen Untersuchungen, zum erstenmale herausgegeben von dem Secretaire der Gesellschaft, Professor C. C. Rafn.

Nachdem derselbe dieses Werk vorgelegt hatte, gab er eine Übersicht von den Handschriften, welche er bei seiner Herausgabe dieser Alterthumsschriften benutzt hat, darauf eine historische Darstellung des Hauptinhaltes des Werkes, und trug dann seine geographischen Untersuchungen vor, wobei er, nach den in den Alterthumsschriften vorkommenden *nautischen*, *geographischen* und *astronomischen Angaben*, die wahre Lage der von den alten Skandinaviern entdeckten und benannten amerikanischen Lande und Orte nachzuweisen gesucht hat.

Betreffend die im Jahre 986 zum erstenmale von Bjarne Herjulfson gesehenen und im Anbeginne des 11ten Jahrhunderts zu wiederholten Malen von den Söhnen Eriks des Rothen, Leif und Thorwald, so wie von Thorfinn Karlsefne und von mehreren besuchten, wahrscheinlich zum Theil colonisirten, Landen, ergiebt sich als Resultat dieser seiner Untersuchungen Folgendes:

HELLULAND IT MIKLA . . .	Das Land w. v. der Davis-Str. und Labrador.
LITLA HELLULAND	Newfoundland.
MARKLAND	Nova Scotia.
VÍNLAND	Massachusetts und Rhode Island.
KJALARNES	Cap Cod mit den daneben liegenden
FURDUSTRANDIR	Nauset, Chatham und Monomoy-Beach.
KROSSANES	Gurnet Point oder Point Alderton.
STRAUMSEY	Marthas Vineyard oder Egg Island.
STRAUMSFJÖRDR	Buzzards Bay (Manomet Bay).
HÓP	Die Gegend bei Mount Hope Bay.

Dabei deutet er an, dass HVÍTRAMANNALAND oder IRLAND IT MIKLA, wohin Are Marson und mehrere Nordbewohner desselben Zeitalters segelten, möglicherweise Florida sein könne, und dass KRÓKSFJARDARHEIDI, von wo aus einige Priester in Gardar auf Grönland im Jahre 1266 eine Entdeckungsreise weiter nördlich unternehmen liessen, die Gegend um den Lancaster-Sund und die Barrow-Strasse sei.

Dieses Werk (65 Bogen Imperial Quart mit 18 gravirten Tafeln, nämlich 8 mit Facsimilien von den wichtigsten zu Grunde gelegten Membran-Codices, 6 mit Abbildungen von Alterthums-Denkmälern und die übrigen 4 Karten) enthält folgende Abschnitte:

I. Einleitung nebst Untersuchung des Alters und der Abfassung der wichtigsten, die vorcolumbische Geschichte Amerikas behandelnden, Alterthumsschriften.

Digitized by Google

II. Die Saga Eriks des Rothen, oder historische Erzählungen von Erik dem Rothen und den Grönländern.

III. Thorfinn Karlsefnes und Snorre Thorbrandsons Saga, so wie einige Zusätze aus der Landnama, aus Snorre Sturlasons Sagaen der Norwegischen Könige, aus Olaf Tryggvasons Saga und Eyrbyggja.

IV. Von der ersten Entdeckung Islands, im 9ten Jahrhundert, und den sogenannten Papæ, die früher da gewohnt hatten.

V. Von der ersten Bebauung Grönlands, im 10ten Jahrhundert, und dessen früheren Bewohnung von den Eskimos.

VI. Von der Reise Are Marsons nach Hvítramannaland oder dem grossen Irland und seinem dortigen Aufenthalte.

VII. Von Björn Asbrandson, genannt Breidvikingakappi.

VIII. Von Gudleif Gudlaugson.

IX. Auszüge aus den Isländischen Annalen, namentlich über die Reise des grönländischen Bischofs Erik nach Vinland im Jahre 1121, von der Reise der isländischen Priester Adalbrand und Thorwald Helgason, so wie von einer Reise nach Markland im Jahre 1347.

X. Von dem Aufenthalte der Grönländer in den nördlicheren Gegenden, Greipar und Króksfjardarheidi.

XI. Auszüge aus den alten geographischen Schriften der Isländer: A, Ein kurzgefasster Auszug der Erdbeschreibung vom 12ten oder 13ten Jahrhunderte (zugleich vollständig im Facsimile), worin die wichtigsten Länder und Örter Asiens, Afrikas und Europas aufgerechnet, und zugleich die Hauptländer in Amerika genannt werden. B, Fragment einer ausführlicheren Geographie. C, Gripla. D, Grönlands alte Chorographie. E, Ivar Bardsons Beschreibung Grönlands.

XII. Ein altes färöisches Quäji, in welchem Vinland erwähnt wird.

XIII. Adam von Bremens Bericht von Vinland, auch vollständig im Facsimile, nach dem vortrefflichen Codex auf der Kaiserlichen Hofbiliothek zu Wien, mitgetheilt vom Grafen Moritz v. Dietrichstein.

XIV. Beschreibung einiger Alterthums-Denkmäler in Grönland.

XV. Beschreibung einiger Alterthums-Denkmäler in Massachusetts und Rhode-Island, nach den Mittheilungen von Dr. Webb zu Providence, nebst Abbildungen von John R. Bartlett in New-York.

XVI. Geographische Untersuchungen: A, Bemerkungen über Island und Grönland, über dieses Landes Eystribygd, Vestribygd und Nordrsetur. B, Von Entdeckungen in den Polargegenden Amerikas. C, Die Entdeckung von den östlichen Küstenlanden Amerikas, Helluland, Markland und Vinland. D, Entdeckung der südlichern Theile Amerikas. E, Von der Lage des von Adalbrand und Thorwald entdeckten Landes. F, Über den fortgesetzten Verkehr mit den amerikanischen Landen in den nach der ersten Entdeckung zunächst folgenden Jahrhunderten.

Zuletzt noch eine chronologische Übersicht, ein geographisches Register und ein Sachregister so wie genealogische Tafeln, welche die Geschlechtsregister der früheren Entdecker Amerikas darstellen.

Ferner hat die Gesellschaft von dem Werke

GRÖNLANDS HISTORISKE MINDESMÆRKER
(Grönlands historische Denkmäler)

den ersten und zweiten Band herausgegeben, zum Theil vollständige Sagaen enthaltend, zum Theil Auszüge aus Sagaen oder historischen Erzählungen, welche zur Aufklärung der ältern Geschichte Grönlands dienen, nach einer grossen Anzahl von Handschriften, von den Professoren Finn Magnusen und C. C. Rafn gemeinschaftlich bearbeitet. Diese zwei Bände (100 Bogen stark) umfassen die weitläuftigste Hauptabtheilung, nämlich die eigentlich historische, an welche sich zu Anfang des dritten Bandes Auszüge aus den

Digitized by Google

Isländischen Annalen und die Grönland betreffenden Diplome anschliessen werden.

Aus Grönland sind im verwichenen Jahre folgende Mittheilungen eingegangen, welche zum Theil ausführlich in den dritten Band dieses Werkes aufzunehmen sind: 1, Der Missionair zu Julianehaab, Hr. J. F. Jörgensen, übermachte der Gesellschaft sein Tagebuch über eine auf Veranstaltung derselben unternommene antiquarische Reise an den Küsten des Meerbusens Igalikó nebst einem Bericht über die Untersuchung, welche er in den am nördlichen Arme dieses Meerbusens belegenen Ruinen angestellt hat, begleitet von einer Grundzeichnung und einer ausführlichen Beschreibung derselben und zugleich einige in der Kirchenruine gefundene Alterthümer. 2, Hr. V. Müller, Vorsteher der evangelischen Brüder-Mission in Friedrichsthal, erstattete Bericht über die Ruinen an den Küsten der Meerbusen Agluitsok und Onartok, nebst einer genauern Angabe der Configuration dieser Meerbusen.

Wie die Gesellschaft früher, als Programm ihrer beabsichtigten Wirksamkeit für den zunächst bevorstehenden Zeitraum die dänische Schrift: „Ledetraad til nordisk Oldkyndighed" erscheinen liess, hat sie auch jetzt eine deutsche Ausgabe hievon: Leitfaden zur nordischen Alterthumskunde, veranstaltet. Hr. Consistorialrath G. Mohnike in Stralsund überschickte den ersten Band seiner, *der Gesellschaft zugeeigneten*, deutschen Übersetzung von Heimskringla, *Sagen der Könige Norwegens, von Snorre Sturlason.* Hr. Professor und Landschaftmaler Dahl in Dresden seine Denkmale einer sehr ausgebildeten *Holzbaukunst* aus den frühesten Jahrhunderten in den innern Landschaften Norwegens. Hr. Pastor Bosworth in Rotterdam seine Schrift: The Origin of the *Danish*, and an Abstract of *Scandinavian Literature.* Hr. Oberlehrer Koeppen in Berlin seine: Literarische Einleitung in die *Nordische Mythologie.* Hr. Capitain Keyper theilte ein Verzeichniss verschiedener Schriften mit, welche durch die von der Gesellschaft veranstaltete Ausgabe der Eymundar Saga in Russland hervorgerufen worden.

Vermittelst Allerhöchsten Rescripts vom 21sten October haben Seine Majestät der König geruht, der Gesellschaft als Fortsetzung zukommen zu lassen eine neue Sendung der von Hrn. Prof. Voigt zu Königsberg besorgten Abschriften der im dortigen Archive befindlichen *Documente, die nordische Geschichte betreffend.* Über den weitern Fortgang dieser Arbeit hat Hr. General-Kriegscommissair Abrahamson zu Odense eine Mittheilung eingesandt.

Hr. J. Nolsöe in Thorshavn liess seinen *Entwurf zu einer färöischen Grammatik* in Handschrift vorlegen.

Historische und antiquarische Untersuchungen hat die Gesellschaft in dem, 1837 erschienenen, ersten Bande, oder den beiden ersten Jahrgängen ihrer neuen Zeitschrift: „Annaler for nordisk Oldkyndighed", 1836—1837, so wie auch in dem ersten Heft (1836—1837) der zu ähnlichen Mittheilungen in *deutscher, französischer* oder *englischer Sprache* bestimmten Mémoires, herausgegeben.

Das Committé für antiquarische Untersuchungen berichtete, es habe das Museum für nordische Alterthümer sich eines Zuwachses von 512 Nummern in dem verflossenen Jahre zu erfreuen, wovon nicht wenige aus einer grossen Anzahl kleiner Stücke bestehen und viele von besonderer Wichtigkeit für die Sammlung sind. Wir beschränken uns hier auf die Mittheilung eines der bemerkenswürdigsten Funde.

Beim Ziehen eines Grabens durch eine Wiese bei Lästen unweit Wiburg in Jütland fand ein Arbeiter in sehr wasserhaltigem Moorgrunde eine bedeutende Sammlung von *Bernsteinsachen*, welche in ein hölzernes Gefäss eingeschlossen gewesen, von dem jedoch nur sehr wenige Trümmer übrig waren. Die Sammlung enthält 25 Stücke, die nicht durchbohrt, jedoch in der Mitte dünner gemacht sind, um festgebunden werden zu können; 500 grössere und kleinere Stücke ohne weitere Verarbeitung, als dass sie durchbohrt sind; ferner ein hammerförmiges und 59 dreiseitige Stücke;

Digitized by Google

460 cylinderförmige und 2800 kleine runde Perlen, so wie 50 längliche Stücke mit 4 oder 5 Löchern, die als Mittelstücke verschiedener Perlenhalsbänder von mehreren Reihen gedient haben, nebst 5 zu denselben gehörigen Endstücken. Der ganze Fund besteht sonach in 3900 Stücken, welche 17 ℔ wiegen, und ist der bedeutendste bisher bekannte Fund von Bernsteinsachen. Fast zu gleicher Zeit kamen von der Insel Möen verschiedene Bernsteinsachen derselben Art, welche in einer aus grossen Kieselsteinen gebildeten Grabkammer, ganz unten in einem grossen Grabhügel, gefunden wurden, in Verbindung mit Gegenständen von Feuerstein und Bein nebst Skeletten mehrerer unverbrannten Leichen, jedoch nichts von Metall. Oben in demselben Grabhügel, gänzlich getrennt von jener unteren Kammer, war eine ganz kleine, worin sich eine Urne mit verbrannten Beinen befand, über welchen mehrere schneidende Geräthschaften von Bronce, als Messer, Pincetten, lagen. Dieses obere Behältniss gehört sonach dem Bronce-Alter, jenes untere hingegen, in welchem sich die Bernsteinsachen befanden, dem ältesten oder sogenannten Stein-Alter. Dieser Fund, so wie mehrere andere, überzeugt uns davon, dass jener in Rede stehende grosse Bernsteinfund demselben Zeitalter angehört, was auch die rohe Verarbeitung der Sachen, ohne Hülfe einer Drechslerbank und eines Bohrers, bestätigt. Es ist daher klar, dass man hier den kostbaren Vorrath eines Bernsteinhändlers des fernsten Alterthums aufgefunden hat.

In den Sitzungen des verwichenen Jahres wurden verschiedene, der Gesellschaft für ihre Bibliothek zugesandten, Schriften, vorzüglich *antiquarischen, historischen, geographischen* und *linguistischen* Inhalts, vorgelegt. Der dänisch erschienene Jahresbericht enthält ein Verzeichniss dieser Schriften, welche eingesandt haben: die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg, die Schlesische Gesellschaft für vaterländische Cultur, die Königl. Böhmische Gesellschaft der Wissenschaften zu Prag, die Oberlausitzische Gesellschaft der Wissenschaften, der literarische Verein in Stralsund, die geographische Gesellschaft in Paris, die akademische in Cherbourg, die Königl. Academien der Wissenschaften zu Turin und zu Lissabon, die Königl. Literatur-Gesellschaft in London, die Königl. Irländische Akademie zu Dublin, die Amerikanische antiquarische Gesellschaft, die antiquarischen Gesellschaften in London, Paris, Madrid, Rhode-Island, Stockholm, Riga, Königsberg, Stettin, Schwerin, Kiel, Halle, Zürich; und die Herren Alberti, Bartlett, Boczek, Bonghi, Brandenburg, Buddingh, Burmeister, Carlisle, Baron de Chaudoir, Coates, Graf Dietrichstein, Duponceau, Ebers, Marquis de Fortia, Gaupp, Graf Gerville, v. d. Hagen, Harris, Graf v. Hohenwart, Halbertsma, Hettema, Holmboe, von Minutoli, Mohnike, Napiersky, Navarrete in Madrid, Naxera in Mexico, Posthumus, Puttrich, Rask, Schröder in Schleswig, Freiherr Speck-Sternburg, Vandermaelen, Wilhelmi, Winthrop in Boston, A. A. Wolff, Levi Woodbury in Washington, Zober.

Hr. Prof. Finn Magnusen verlas eine Abhandlung über einen Steinring mit Runen-Inschrift, gefunden bei Hammarlöf in Schoonen, und hernach eine Entwickelung über die Entstehung der nordischen Heldenlieder und deren älteste Anwendung.

Neue Mitglieder wurden aufgenommen.

*** Alle für die Gesellschaft bestimmte Briefe und andere Sendungen werden *an den Secretär* derselben, *Kopenhagen, Kronprinzenstrasse Nr.* 40, gerichtet.

*** Sendungen von Drucksachen für die Bibliothek der Gesellschaft, so wie auch für die öffentliche Bibliothek Islands zu Reykiavig, welche alle Fächer des Wissens umfasst, beliebe man durch Buchhändler- oder Schiffsgelegenheiten — *nicht durch die Post* — zu übersenden. In die Packete können zum Ersparen des besonderen Portos unversiegelte Briefe eingelegt werden.

Digitized by Google

DIE KÖNIGLICHE GESELLSCHAFT FÜR NORDISCHE ALTERTHUMSKUNDE
ZU KOPENHAGEN.

JAHRESVERSAMMLUNG DEN 31 JANUAR 1839.

Das von der Gesellschaft herausgegebene Werk des Professors Rafn:

ANTIQVITATES AMERICANÆ SIVE SCRIPTORES SEPTENTRIONALES RERUM ANTE-COLUMBIANARUM IN AMERICA

hatte verschiedene Mittheilungen veranlasst.

Der Secretair der Amerikanischen antiquarischen Gesellschaft, Edward Everett, Gouverneur von Massachusetts, hat der Gesellschaft mitgetheilt, dass er sich von diesem Werke, sobald es in Nordamerika angekommen, ein Exemplar verschafft, und dessen Inhalt seinem Vortrage zum Grunde gelegt habe, den er wenige Tage nachher, in der öffentlichen Jahresversammlung der historischen Gesellschaft in Massachusetts, hielt. Indem Seine Excellenz auf Veranlassung der Herausgabe dieses Werkes seine und seiner Landsleute Verbindlichkeit der Gesellschaft zu erkennen gibt, bittet er dieselbe, ein Prachtexemplar von: "*The revised Statutes of Massachusetts*" entgegenzunehmen.

Die Herren Dr. Webb in der Providence und John R. Bartlett in New-York hatten Auszüge aus verschiedenen Amerikanischen Journanalen, Beurtheilungen *(Critical Opinions)* dieses Werkes enthaltend, übersandt, und zugleich benachrichtigt, dass Alexander Everett in der Providence und George Folsom zu New-York Vorlesungen über den Inhalt desselben gehalten hätten.

John A. Bartlett hat der Gesellschaft eine ENGLISCHE Ausgabe der historischen Darstellung Rafns: "*America discovered in the tenth century*" übersandt, welche er zu New-York hatte herausgeben lassen. Consistorialrath Mohnike eine von ihm zu Stralsund herausgegebene DEUTSCHE Übersetzung derselben Schrift: "*Die Entdeckung Amerikas im zehnten Jahrhundert.*" Professor Xavier Marmier zu Paris eine FRANZÖSISCHE Übersetzung derselben: "*Mémoire sur la découverte de l'Amérique au dixième siècle*". Hr. Montanus Hettema zu Leeuwarden eine HOLLÄNDISCHE Übersetzung: "*Narichten betreffende de ontdekking van Amerika in de tiende euw.*" Professor J. K. Trojanski zu Krakau dieselbe Schrift in POLNISCHER Übersetzung: "*Wiadomosc o odkryciu Ameryki w dziesiatym wieku.*"

Dr. Jerome W. C. Smith zu Boston hatte Nachricht gegeben von einer merkwürdigen, ohngefähr vor 50 Jahren entdeckten Grabstätte von rothem Mauerwerk zu RAINSFORD ISLAND bei Hull und Cape Alderton in der Bucht vor Boston (vgl. Ant. Amer. p. 430—432). In dieser Grabstätte lag ein Menschenskelett, welches gleich zerbröckelte, und *das Heft eines Schwerdtes von Eisen*. Da hier unmöglich ein Indianer begraben sein kann, und eben so wenig irgend ein Europäer nach der späteren Entdeckung Amerikas, so glaubt Dr. Smith, dass dieses Grab für einen der älteren skandinavischen Neubewohner in dieser Gegend aufgeführt worden, und verspricht nebst einem Plane von Rainsford Island, und einer Karte von der Stadt und dem Hafen Boston nähere Mittheilungen darüber nachfolgen zu lassen.

Dr. Webb in der Providence theilte eine ausführliche Beschreibung mit, über den merkwürdigen Fund eines Menschenskelettes, das am 26 April 1831 aus einem Sandhügel im südöstlichen Theile des Dorfes FALL RIVER ausgegraben wurde, in der Landschaft Troy in Massachusetts, eben da, wohin Rafn in seiner Karte von Vinland Leifsbúdir verlegt (cf. Ant. Amer. p. 433) zwischen Mont-Haup Bay und zwei Binnenseen, welche die Indianer *Watuppa* nennen, und die jetzt Watuppa-Ponds heissen. Daher stellte er der Gesellschaft Proben von den

Digitized by Google

verschiedenen Gegenständen zu, welche an dem Skelette oder in Verbindung mit demselben gefunden wurden, als: eine *Bronce-Brustplatte*, mehrere *Metall-Tubi* von einem Gürtel. Dr. Webbs Mittheilung nebst Abbildungen und näheren Erläuterungen werden in die Mémoires der Gesellschaft aufgenommen.

Die antiquarischen Untersuchungen, welche auf Veranstaltung der Gesellschaft auf Grönland vorgenommen wurden, über deren Resultate das begonnene Werk: Grönlands historiske Mindesmærker (Grönlands historische Denkmale) ausführliche Erläuterungen geben wird, sind im verflossenen Jahre fortgesetzt worden. Mit den im Spätjahre zurückgekommenen Schiffen sind folgende Mittheilungen eingegangen: 1) Hr. J. F. Jörgensen, Missionair zu Julianehaab, übersandte antiquarische Berichte über die Buchten Ikersoak und Sermilik; ferner betreffend: Ekalluarsoït, die Insel Sermersok, die Meerbusen Tunnudliorbik, Agluitsok, Illoamiut, und bemerkte beiläufig, dass ein Grönländer ihm die Abzeichnung einer vermeintlichen Inschrift auf Umanak an der Bucht Sardlok mitgetheilt, welche er selbst genauer zu untersuchen gedenke. 2) Hr. Capitain Holböll und Hr. J. C. Möller übermachten mehrere skandinavische Alterthümer, welche zu Kapisillik bei Godthaab aufgefunden waren, worunter ein formloses Stück eines Topfsteines (*Lapis ollaris*), welches durchbohrt ist, und möglicherweise als Senkstein beim Fischfange gedient hat, auf welchem die punktirte Rune ᚠ hineingeritzt ist, so dass dieser Stein ein unwidersprechliches Zeugniss davon abgibt, dass auch in diesem Theile der Westküste die alten Nordbewohner in älteren Zeiten sich aufgehalten haben. 3) Für das oben genannte Werk hat Prof. Bredsdorff zu Soröe eine Bearbeitung *der Reisen der Venitianer Zeno im Norden* geliefert mit einer critischen Einleitung nebst erläuternden Anmerkungen und Untersuchungen.

Da es der Gesellschaft angelegen sein muss, zu der beabsichtigten neuen Ausgabe der grossen Reihe von Islendinga Sögur alle Erläuterungen zu diesen Altschriften zu benutzen und beizufügen, welche herbeizuschaffen sind, hat dieselbe, in Betracht, dass mehrere davon Localkenntnisse und Zugegensein an Ort und Stelle nöthig machen, für zweckmässig gefunden, ein besonderes *altgeographisches Comité für Island in der Gesellschaft* zu errichten, und zu diesem Endzwecke einige wenige Gelehrte jenes Landes eingeladen, dasselbe zu bilden: nämlich Hrn. Björn Gunnlaugson, Adjunct an der gelehrten Schule zu Bessestad, Thorstein Helgason, Pastor zu Reykholt, und Bjarne Thorarensen, Amtmann über das Nord- und Ost-Amt. Diese haben die Einladung angenommen, und man darf demnach zeitweise wichtige Materialien und Bearbeitungen über Islands alte Geographie und antiquarische Beschreibung erwarten.

Die Gesellschaft hat ferner durch besondere Abhandlungen und Untersuchungen, die zum Theile für die folgenden Jahrgänge ihrer Annalen oder Mémoires bestimmt sind, zur Erreichung ihres Endzweckes zu wirken gesucht.

Hr. Hofrath, Prof. Kruse in Dorpat hat eine Untersuchung mitgetheilt: *über die Herkunft des alten Russischen Fürstengeschlechts aus Jütland*. Dasselbe Mitglied seine auf *Russisch* herausgegebene Schrift: Über das älteste Vorhandensein der Russen in Russland und Byzanz unter dem Namen der Gothen, Varäger, Foederati und Russen vor der Stiftung des Russischen Reiches.

Hr. Capit. L. Keyper, der jüngst von einer wissenschaftlichen Reise in Russland zurückgekommen, legte mehrere durch die von der Gesellschaft besorgte Herausgabe der Eymundar Saga veranlassten, von S. Russov, Sergius Skromnenko und m. verfassten *Russischen Schriften über die Isländischen Saga's*, so wie über deren Verhältniss zu der Russichen Geschichte, vor, welche zu St. Petersburg und Moskau herausgekommen waren.

Auf Ersuchen der Gesellschaft hatte Propst Thomas Sæmundson zu Breidabolstad eine neue Untersuchung jener merkwürdigen Inschrif-

Digitized by Google

ten in der Paradishöhle *(Paradisarhellir)* im Kirchsprengel Storadal, Rangarvalla Syssel, auf Island vorgenommen, von welchen Prof. Rafn, zur Vergleichung mit amerikanischen Inschriften, in seinen Ant. Amer. Tab. XII (vgl. p. 395), nach einer früher empfangenen Abzeichnung einzelne mitgetheilt hat. Einige davon gleichen auch den Charakteren der berühmten Runamo-Inschrift, und bestehen aus den sogenannten Bindrunen *(bandrúnir)*. Prof. Finn Magnusen hat eine Erklärung derselben zu geben gesucht, nach welcher diese zum Theile von den ersten Jahrhunderten nach Islands Bebauung herrühren.

Vor einigen Jahren wurde auf Bornholm eine *cufische Münze* gefunden, auf welcher verschiedene *Runen-Inschriften* eingeritzt sind. Obgleich hiedurch das Gepräge derselben etwas undeutlich geworden, glaubt doch Mag. Lindberg, der ihre Bestimmung anzugeben versucht, nicht zu irren in der Lesung des Namens *El-Mutavekkil al Allah*, ein abbasidischer Calif, und als Münzjahr nimmt er für sicher *zwei hundert* und *dreissig* an, aber die Ciffer der Einer ist nicht mit Sicherheit zu lesen, scheint jedoch eine *Ein* zu sein, also 231. Diese Münze ist also im Jahre 845 nach Christi Geburt, oder ein Jahrzehend später, geschlagen. Der Münzort ist fast ganz unleserlich, möglich doch *Bocchara.* Nach Vergleichung der verschiedenen Runen-Inschriften glaubt Finn Magnusen, dass diese Münze erst dem Goden Eyulf Einarson zu Mödruvellir auf Island zugehört habe, der eine Versammlung hielt, um die im Jahre 975 über ganz Island herrschende ungeheure Hungersnoth zu lindern, in welcher Hinsicht, wie die Sagaen übrigens bezeugen, er sich sehr verdient gemacht hat. Von ihm hat ein Ostmann, wahrscheinlich ein dänischer Kaufmann, *Danr*, die Münze erhalten, und die eingeritzten Runen scheinen das Gebet zu enthalten, dass der Gott der Götter, *tir día*, ihm eine glückliche Reise geben möchte. Einige Inschriften mit *angelsächsischen Runen* sind wohl von späterem Datum, und in Dänemark und England hineingeritzt.

Die Asiatische Gesellschaft zu Calcutta in Bengalen hatte vermittelst Schreibens ihres Secretairs, Hrn. James Prinsep, zwei Proben von *antiken Kupferwaffen* übersandt, welche nebst verschiedenen ähnlichen, durch einen Erdsturz nahe bei dem Dorfe Nioraï in der Provinz Etäweh zwischen dem Ganges und dem Jumna Flusse im Innern von Hindostan gefunden wurden, nämlich ein kurzes breites Schwerdt, dessen Handgriff bloss aus einer Verlängerung der Klinge besteht, und eine zum Einsetzen in einen Schaft vorgerichtete, Spiessspitze, welche durch hervorstehende Haken sich an den Schaft befestigen liess. Durch Besorgung des Dr. Cantor sind diese Sachen völlig wohlbehalten hier angekommen. Waffen von ähnlicher Beschaffenheit werden häufig in der Umgegend der hinduischen Städte Mathura und Bindrában gefunden, und die Eingebornen sehen dieselben als von der Art an, welche in dem, durch das berühmte sanscritische Epos besungenen Mahábhárata Kriege gebraucht worden, was jedoch Hr. Prinsep sehr bezweifeln zu müssen glaubt, weil das angeführte Heldengedicht ausdrücklich von Stahlwaffen spricht.

Das Comité für Alterthümer zeigte zur Vergleichung mit Gegenständen aus dem Steinalter Nordens einige Waffen und Geräthschaften von Stein aus Neu Zeeland vor, so wie caraibische von Westindien. Ferner 20 durch Sorgfalt des Generalkriegscommissairs Falbe aus Ph. Fr. v. Siebolds Sammlung in Leyden gegen Umtausch erhaltene *Stein-Alterthümer* von Japan, beinahe alle von meist auffallender Ähnlichkeit mit den nordischen Steinsachen. Sie bestehen aus 3 Keilen, in der Sprache der Einwohner *Raï-seki*, d. h. Donnerkeile, benannt; einem Messer von Feuerstein und 3 Wurfspiessspitzen von Feuerstein, 7 herzförmigen Pfeilspitzen, auf Japanisch *Janoné isi* genannt, zum Theil von Obsidian, so wie 6 spiessblattförmigen Pfeilspitzen von Feuerstein. Ferner, gleichfalls aus der Sieboldischen Sammlung, eine *Harpunspitze* von den Aleutischen Inseln, deren eigentliche Spitze, ein zugeschliffener Schieferstein, in einen kleinen beinernen Schaft auf dieselbe Weise

Digitized by Google

wie die der Grönländischen Eskimos, eingesetzt ist, an dessen einer Seite zwei Widerhaken durch Einschnitte hervorgebracht sind.

S. K. H. Prinz Christian liess der Gesellschaft 6 Alterthümer von Feuerstein aus indianischen Gräbern in den vereinigten Staaten Nordamerikas vorlegen, insbesondere eine herzförmige Pfeilspitze, den nordischen und den obengenannten japanischen beinahe ganz ähnlich; einige in Griechenland gefundene Steinalterthümer, worunter ein den nordischen Feuersteinspänen völlig gleichender Span von Obsidian aus einem fernen Zeitalter, der in Verbindung mit kleinen Figuren von Marmor, welche auffallende Ähnlichkeit mit Ägyptischen haben, gefunden wurde. Dr. Lund, der zur Zeit sich zu Lagoa Santa in Brasilien aufhält, hatte einige Bemerkungen über die Waffen und Geräthschaften der südamerikanischen Wilden mitgetheilt, und versprochen, Proben davon einzusenden, namentlich von ihren *Steinkeilen*, welche von den portugiesischen Eingewanderten *Corisco*, d. h. Donnerkeile, genannt werden.

Das Comité für Alterthümer zeigte an, dass das Museum für nordische Alterthümer im Jahre 1838 einen Zuwachs von 480 Nummern hatte. S. M. der König haben geruht, für das Museum noch einen Saal im Christiansburger Schloss anweisen zu lassen, so dass die Sammlungen nun in einer ununterbrochnen Reihe von acht Sälen aufgestellt sind.

In der Versammlung im October überreichte die Central-Verwaltung dem Bildhauer Thorvaldsen, der zum erstenmale als Mitglied sich zu den Verhandlungen einfand, im Namen der Gesellschaft, als Zeichen ihrer Anerkennung seiner grossen Verdienste, ein Exemplar des Werkes Antiquitates Americanae, in welchem Thorvaldsens Geschlechtsregister von Thorfinn Karlsefne an, einem der berühmtesten Neubewohner Amerikas im Anbeginne des 11ten Jahrhunderts, mitgetheilt ist.

In Veranlassung der Theilnahme, welche die Gesellschaft auf Ersuchen dem Commandanten der Corvette la Recherche, und der im Jahre 1834 von der Französischen Regierung nach Island und Grönland gesandten wissenschaftlichen Commission zu erweisen Gelegenheit fand, hatte der Königlich Französische Marinen-Minister, als Verehrung für die Bibliothek, der Gesellschaft übersandt: *Voyage autour du monde sur la corvette de S. M. la Coquille* (6 Vol. in 4 und 4 Atlas in fol.) und *Voyage autour du monde sur la corvette de l'état la Favorite* (4 Vol. in 8 und 2 Atlas in fol.) so wie eine Sammlung der wichtigsten Karten der Französischen Hydrographie. In den Zusammenkünften des verflossenen Jahres sind übrigens verschiedene der Gesellschaft für ihre Bibliothek zugesandten Schriften vorgelegt worden. Der Dänisch erschienene Jahresbericht enthält ein Verzeichniss dieser Schriften, welche eingesandt haben: Die Academien und Gesellschaften der Wissenschaften zu St. Petersburg, München, Görlitz, Aix und Lissabon, die Königliche Literatur-Gesellschaft und die geographische Gesellschaft zu London, die Königliche Irländische Academie, die antiquarischen und historischen Gesellschaften in London, New-York Rhode-Island, Stockholm, Zürich, Würzburg, Anspach, Hessen, Voigtland, Halle, Meklenburg und Kiel; und die Herren Alden, d'Avezac, Baer, Bartlett, Boczek, Burmeister, Everett, Featherstonhaugh, Folsom, Fowler, Halbertsma, Hettema, Illgen, Johnsen, Kruse, Ledebur, Leemans, Macedo, Malinovski, Nilsson, Pickering, Pingel, Porter, Ritter, Smith, Sniegiref, Staples, Stone, Strackerjan, Tamms, Vandermaelen, Wilhelmi, Wolff, Zober, Åberg.

Neue Mitglieder wurden aufgenommen.

*** Die Gesellschaft hat die Veranstaltung getroffen, dass die der Bibliothek offerirten Bücher möglichst benutzt werden können. Für dieselbe nimmt man mit Erkenntlichkeit Bücher in allen Fächern der Wissenschaft und Literatur, sowohl ältere, als in neuern Zeiten erschienene, entgegen; eben so auch Karten und dergleichen. Von Doubletten solcher Schriften, welche der Vorstand für diesen Zweck geeignet erachtet, wird das eine Exemplar an die im Jahre 1818 auf Island errichtete öffentliche Bibliothek abgegeben werden.

*** Alle für die Gesellschaft bestimmte Briefe und andere Sendungen werden an den Secretär derselben, den Professor C. C. Rafn, Kopenhagen, Kronprinzenstrasse Nr. 40, gerichtet.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD A COPENHAGUE.

SÉANCE ANNUELLE DU 26 JANVIER 1837.

Le Président, M. Werlauff, Conseiller privé d'État, ouvre la séance par la lecture d'un aperçu général sur l'état de la Société et sur ses opérations pendant l'année 1836.

Fidèle au but qu'elle s'est proposé, la Société a dans le cours de l'année dernière publié les volumes suivants des anciens manuscrits de la littérature du Nord:

FORNMANNA SÖGUR, VOL. XII,
OLDNORDISKE SAGAER, VOL. XII,
SCRIPTA HISTORICA ISLANDORUM, VOL. VII.

Les deux premiers volumes terminent le texte islandais et la traduction danoise de la première série des sagas historiques contenant les évènements passés hors d'Islande. Voici le contenu de ces volumes: 1°. Un aperçu de la chronologie, c'est-à-dire des années du règne des rois de Norvége depuis Harald à la belle chevelure jusqu'à Magnus Lagabæter, et de celui des rois de Danemark depuis Gorm le Vieux jusqu'à Erik Glipping, avec un tableau chronologique de tout l'ouvrage, depuis 851 jusqu'à 1273. 2°. Un registre géographique, en résumé avec indication de la situation des lieux pour le texte original, et très détaillé avec des recherches géographiques pour la traduction danoise. Séparément pour le texte original: 3°. Un registre analytique ou table des matières. 4°. Une rédaction en prose des poèmes ou des chants épars de toutes les sagas avec une interprétation. 5°. Un vocabulaire des mots les plus inusités. Le dernier volume contient en version latine l'histoire des rois de Norvége depuis Magnus Barfod jusqu'à Magnus Erlingson (1093-1184).

Digitized by Google

Voici les ouvrages des anciens manuscrits qu'on va publier sous peu:

ANTIQUITATES AMERICANÆ, SIVE SCRIPTORES SEPTENTRIONALES RERUM ANTE-COLUMBIANARUM IN AMERICA.

GRÖNLANDS HISTORISKE MINDESMÆRKER, (Monuments historiques de Groenland), Vol. I-II.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN AMÉRIQUE. Il était nécessaire, pour publier le premier de ces deux ouvrages, de se mettre en rapport avec l'Amérique, afin d'en obtenir des éclaircissements. On s'est donc adressé à la Société historique de Rhode-Island à Providence, qui a formé un comité composé de MM. John R. Bartlett, Albert G. Greene et Thomas H. Webb. Ce comité a été chargé de fournir tous les renseignements qu'on demanderait, et de répondre aux questions qui lui seraient proposées. A cet effet le comité a entrepris, par les soins de la Société, plusieurs voyages dans le MASSACHUSETTS et le RHODE-ISLAND, afin de se mettre à même de remplir sa tâche de la manière la plus satisfaisante. Les rapports contenus dans les anciens manuscrits sur la nature des pays visités par les anciens navigateurs, ont provoqué des recherches sur la nature, le climat et les produits des contrées correspondantes de l'Amérique, afin d'établir entre elles un point de comparaison. En répondant aux questions qui lui avaient été adressées, le comité a fourni des renseignements détaillés qui ont servi à éclaircir les récits des manuscrits, et à prouver l'identité des lieux. Plusieurs ouvrages et cartes qu'il nous a fait parvenir, ont encore aidé à faciliter ces recherches. Le comité nous a en même temps fait connaître d'anciens monuments chargés d'inscriptions qui sont d'une conformité incontestable avec ceux qui dans l'Europe septentrionale datent du moyen âge. La première excursion du comité avait pour but l'examen de l'inscription remarquable du rocher d'ASSONET-NECK dans la province de Bristol au Massachusetts, inscription qui semble avoir été faite au commencement du 11e siècle pour ser-

Digitized by Google

vir de témoin de l'occupation de la contrée par les habitants du Nord. M. John R. Bartlett, Membre du comité, a fait avec autant de soin que d'exactitude le dessin des inscriptions et des emblèmes du rocher, et dessiné l'aspect du rocher même sur les bords de la rivière de Taunton et de ses environs. M. le docteur Webb, qui était chargé de la rédaction des réponses à nos demandes et à qui sont dus les rapports et les descriptions continuées, a fait plus tard un voyage avec M. Bartlett à l'île de Rhode-Island, où ils ont dessiné et décrit trois pierres chargées d'inscriptions sur la côte occidentale de l'île dans le district de PORTSMOUTH. De là ils sont partis pour TIVERTON, où trois autres pierres à inscriptions ont été également dessinées et décrites. Ces différents rapports sont successivement parvenus à la Société avec des notices sur plusieurs autres pierres à inscriptions qui ont été détruites dans les dernières années par les grands progrès de l'agriculture. Tous les détails ayant rapport à ce sujet sont consignés dans l'ouvrage que nous annonçons.

La mention du pays de VINLAND (pays vignoble), faite par *Adam de Brême*, auteur étranger du 11e siècle, sert à confirmer les relations islandaises sur les voyages de découverte en Amérique. Les anciennes éditions de l'ouvrage de cet auteur étant peu authentiques, on s'est adressé à M. le docteur Pertz du Hannovre, qui a pris part à une nouvelle édition d'Adam de Brême destinée à faire partie du grand ouvrage qu'on publie sous le titre de Monumenta Germaniæ historica. M. Pertz nous a fait parvenir des variantes surtout d'après un manuscrit sur parchemin de l'ouvrage d'Adam appartenant à la bibliothèque de la cour à Vienne et collationné par lui pendant son séjour dans cette ville. Afin d'obtenir encore plus de garantie, on s'est ensuite adressé à M. le comte de Dietrichstein, chef de la bibliothèque, pour se procurer un facsimile du chapître qui traite de Vinland dans cet excellent codex de parchemin, facsimile qu'il a fait faire par M. F. de Bartsch et qu'il a envoyé ensuite à la Société.

Digitized by Google

Ordericus Vitalis, autre écrivain étranger du 12e siècle, mentionne encore le pays de Vinland, mais sous un nom un peu altéré; on a jugé nécessaire de faire collationner ce passage dans les meilleurs manuscrits de son livre que l'on ait pu trouver en France. M. Dezoz de la Roquette, qui se trouvait alors à Paris, a bien voulu se charger de ce travail. Les Antiquités Américaines rendent compte du résultat de l'examen qu'il a fait dans les manuscrits que possède la Bibliothèque Royale de Paris. On y trouve encore des renseignements sur un manuscrit autographe de l'Histoire ecclésiastique d'Orderici déposé à la bibliothèque d'Alençon, et sur quelques copies manuscrites gardées à Rouen dont on doit la connaissance à M. Auguste le Prévost qui a tant fait pour l'archéologie de la Normandie.

Recherches archéologiques au Groenland. Le second ouvrage annoncé rendra un compte exact du résultat de ces recherches. L'année dernière M. Mathiesen, ancien inspecteur de la colonie de Julianehaab, présenta deux propositions d'après un plan plus ou moins étendu, pour faire entreprendre des recherches et des fouilles dans la ruine d'une église trouvée sur la branche septentrionale du golfe d'Igaliko, et dans le cimetière y attenant. La Société résolut de faire commencer une telle exploration des lieux, et M. Jörgensen, missionnaire de Julianehaab, fut chargé de ces recherches. Des ressources littéraires et plusieurs instruments et objets indispensables aux fouilles furent envoyés à M. Jörgensen par le premier navire qui au printemps fit voile pour Julianehaab. Nous avons appris que tous les envois lui sont bien parvenus. Les recherches ont probablement été faites l'automne dernier ou le seront au printemps, de sorte que la nouvelle du résultat ne pourra nous parvenir que par les prochains navires qui arriveront ici en automne.

Plusieurs rapports et mémoires ont pendant l'année révolue été adressés à la Société par des employés et des hommes de lettres établis ou voyageant au Groenland. En voici les plus importants: 1. M. Jörgensen, missionnaire, nous a adressé des notes

Digitized by Google

additionnelles à la description des ruines de KAKORTOK. Il y avait joint le plan des lieux, par lequel on aura une idée plus exacte de l'étendue et du nombre de ces ruines si remarquables. 2. M. Jörgensen a envoyé en même temps quatre morceaux de potin très épais, provenant, à en juger par la forme, d'une cloche très grande qui a été brisée; ensuite un morceau de galet qui paraît être le fragment d'un bénitier. 3. Il nous a donné encore connaissance des rapports des indigènes sur deux pierres chargées de runes qu'il tâchera de découvrir. 4. M. Vahl, botaniste, a fait part à la Société d'une description des ruines situées à NOURSOAK au Groenland septentrional, qu'on a cru être une trâpe aux ours. 5. Plusieurs antiquités curieuses des Esquimaux ont été envoyées à la Société par MM. Fasting, major, à Godhavn, I. Vahl, botaniste voyageur, Funch et Fleischer d'Umanak, et O. V. Kielsen de Fiskerness.

Sous la date du 13 février S. M. LE ROI a fait parvenir à la Société la suite des copies faites par M. Voigt, professeur à Koenigsberg, des *documents sur l'histoire du Nord*, que possèdent les archives secrètes de cette ville.

Le Comité pour les recherches archéologiques a présenté un rapport sur l'accroissement du MUSÉE DES ANTIQUITÉS DU NORD pendant l'année écoulée. D'après ce rapport le musée a été enrichi de 314 numéros. Les deux articles qui offrent le plus d'intérêt sont:

Une MOMIE DE FEMME trouvée dans une tourbière près de Haraldskjær en Jytland. Elle était enfoncée dans la vase, et attachée à un poteau à l'aide de tenons et de crochets. En examinant les différentes espèces de vêtements qu'elle portait, et en la comparant à d'autres trouvées dans le Nord, en Allemagne et en Irland, le Comité rapporte cette momie, avec un grand degré de probabilité, aux derniers temps du paganisme, et M. N.-M. Petersen a tâché de prouver, par un traité historique, que c'est le corps de *Gunhilda, reine de Norvége*, que le roi Harald Blaatand engagea sous promesse de mariage à venir en Dane-

Digitized by Google

mark, où il la fit tuer vers la fin de l'an 965. M. R. Keyser, Professeur à l'université de Christiania, a fait la description des deux collections d'objets d'antiquité qu'on a découverts dans la province de Ringerige en Norvége, et qui proviennent du même temps. Les pièces de vêtement de ces deux collections sont d'une parfaite similitude.

Non loin de Frédériksbourg en Sélande des paysans ont trouvé, en labourant un champ, les principales parties d'un collier très curieux en or, composé de *12 bractéates* garnies d'agraffes. On y voit des figures qui représentent un quadrupède cornu et barbu, surmonté d'une tête, et sur quelques-unes il y a encore un oiseau et un signe dit de Thor.

Nous nommerons ici les mémoires et les dissertations historiques et archéologiques que la Société a reçus pendant l'année passée, et qui sont destinés à prendre place dans les premières livraisons des Annales et Mémoires de la Société: Remarques de Finn Magnusen sur une boucle avec deux inscriptions de runes, qu'on a trouvée près de *Largs en Écosse,* et que l'on croit avoir appartenu à Malfried, qui était d'abord reine de Norvége et ensuite de Danemark. — Description de la partie orientale de la muraille dite de *Danevirke* en Sleswick, par le docteur Manicus. — Traité sur l'ancien usage des *Hollandais* et des *Scandinaves* d'employer des os de boeuf *en guise de patins* par C.-T. Falbe et Finn Magnusen. — Sur un instrument en bronze trouvé en *Irlande.* — Sur une fibule avec une *inscription en runes anglosaxonnes,* trouvée près de Himlingoeie en Sélande, par le Comité pour les recherches archéologiques. — Description accompagnée d'estampes *d'armes et d'instruments en pierre* employés par les Indiens avec des *urnes* et des *vases* qu'on a trouvés dans les *États Unis de l'Amérique du Nord,* par John R. Bartlett.

M. P. W. Becker donne lecture d'un aperçu sur plusieurs documents qui ont rapport à l'histoire de Danemark et dont les archives de la Suède sont dépositaires. — M. John M'Caul présente une traduction anglaise des histoires d'Érik le Rouge et

Digitized by Google

des Groenlandais, et une autre de la Saga de Thorfin Karlsefne. — M. L. Keyper communique une traduction d'un traité sur les Sagas et leur rapport à l'histoire de la Russie, produit par M. Senkovski, dans la Bibliothèque de Lectures Russes. Le même Membre fait part d'une traduction des observations publiées dans la Bibliothèque mentionnée par le même auteur sur sa traduction russe de la Saga d'Eymund. — M. Sabinin, Prévôt de la légation de Russie à Copenhague, communique la traduction d'un mémoire sur l'origine danoise de Rurik, premier Prince Régnant de la Russie, écrit par M. le Professeur Kruse, d'après des annales franques et allemandes, et inséré dans le Journal du ministère de l'instruction de la Russie. — M. Pogodin, Professeur à Moscou, avait fait part à la Société de dessins de plusieurs inscriptions et figures, taillées sur des pierres trouvées en Russie près de Twer.

La Société a pendant l'année dernière reçu plusieurs ouvrages appartenant surtout à l'étude de *l'ancienne histoire* et *des antiquités*. Ces ouvrages lui ont été adressés par l'Académie Impériale des sciences de St. Pétersbourg, l'Académie Royale des sciences de Lisbonne, la Société littéraire de Fionie, la Société historique de Rhode-Island en Amérique, la Société asiatique de Calcutta en Bengale, par les Sociétés pour l'étude des antiquités et de l'histoire de Paris, de Londres, d'Édinbourg *(The Iona Club)*, de Kiel, de Schwerin, de Stettin, de Halle, de Minden, de Rottweil, de Franeker; ensuite par les savants et hommes de lettres suivants: Adamson de Newcastle, Brunius de Lund, Buddingh de la Haye, Drejer de Copenhague, Eichhoff de Paris, Endlicher de Vienne, Erdmann de Kasan, Falck de Kiel, Harris de Worchester en Massachusetts, Hettema de Leuwarden, Janssen de Leyde, von Klot de Riga, von Knorring de Finstroem dans l'île d'Aland, Kopitar de Vienne, Lagerwall de Finlande, Leemans de Leyde, Malinovsky de Moskou, Morgenstern de Dorpat, Napiersky de Riga, Neumann de Bergen, Pelting de Franeker, Politi de Girgenti en Sicile, Rey de

Digitized by Google

Paris, Schmidt de Sonderbourg, Schroeder d'Upsale, le Marquis Serra de Gênes, Wellmann de Stettin.

Les Reviseurs élus pour l'an 1836, MM. W. Cathala et A. Nielsen, ont revu et signé le compte des recettes et dépenses de l'année écoulée, rendu par le Trésorier M. J.-F. Magnus.

Dans la séance du mois d'octobre M. Finn Magnusen, Vice-Président, prononce un discours en mémoire de feu M. Schlégel, Conseiller privé d'État et Professeur en droit à l'université. Il montre combien les sciences et la Société ont perdu par la mort de cet homme si généralement aimé, qui depuis le 12 février 1831 avait été revêtu de la présidence de la Société, fonction dont il s'acquitta avec un zèle qui lui mérite l'estime et la reconnaissance des amis de la science.

Conformément aux statuts de la Société on procède dans la même séance au choix du Président pour les 3 années suivantes, et l'on élit M. Werlauff, Conseiller privé d'État, Président de l'université et Directeur de la bibliothèque royale.

On élit ensuite les autres fonctionnaires de la Société pour les 3 années 1837, 1838 et 1839. À la majorité des voix on nomme: Vice-Président M. Finn Magnusen; Secrétaire M. C.-C. Rafn; Trésorier M. J.-F. Magnus.

Digitized by Google

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNÉE 1835.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemark	300
Ackermann (W.-A.), Professeur et Bibliothécaire à Lubeck	100
Adamson (John), Esq., Sec. de la Soc. des Ant. à Newcastle upon Tyne	50
Aschrade (Baron Schoultz d'), Ministre plénipotentiaire de Prusse	50
Athanasius (S. Ém.), Archevêque de Tobolsk et de Sibérie	63
Baratayeff (Prince Michel), Conseiller d'État, à Simbirsk	51
Barkow (A.-F.), Professeur à l'Université de Greifswalde	50
Becker (R. von), Professeur à l'Université de Helsingfors	50
Betham (Sir William), Ulster King of Arms, à Dublin	50
Bosworth (the Rev. Joseph), F.S.A., à Rotterdam	50
Botfield (Beriah), Esq., à Norton Hall en Northamptonshire	200
Capponi (Marquis Gino), M. rés. de l'Ac. de la Crusca à Florence	50
Cleasby (Richard), Esq., London	50
Croker (Thomas Crofton), Esq., F. S. A., M. R. I. A. à Dublin	50
Dawson (Henri Richard), Dean of St. Patrick's Cathedral, Dublin	50
Freymark (S. Ém.), Évêque et Surint. gén. du Grand-Duché de Posen	89
Fritsch (Baron C.-G. de), Ministre d'État actuel, à Weimar	50
Hammer-Purgstall (Baron J. de), Conseiller de Cour, à Vienne	55
Holm (A.-J.), Sec. au Cons. R. de l'île de St. Thomas en Amérique	50
Hornbech (H.-B.), Doct.-médecin, à l'île de St. Croix en Amérique	50
Howard (Henri), Esq., F. S. A., à Corby Castle en Cumberland	50
Keckmann (C.-N.), Professeur à l'Université de Helsingfors	50
Kiellerup (A.-A.), Major, à l'île de St. Thomas en Amérique	50
Krusenstern (J. de), Amiral, à St. Pétersbourg	50
Lachmann (C.), Professeur à l'Université de Berlin	50
Lindenau (Baron de), Ministre privé d'État à Dresde	52
Linsén (J.-G.), Professeur à l'Université de Helsingfors	50
Lönnrot (E.), Docteur en médecine, à Kajana en Finlande	50
Meinhold (Guillaume), Pasteur de Crummin à Usedom	50
Menchikoff, (Prince Alex.), Amiral, Gouverneur de Finlande	150
Osnobischin (D.), Cons., à Mourom dans le Gouv. de Vladimir	62
Philarète (S. E.), M. de la s. S., Métrop. de Moscou et de Kolomna	50
Phillips (George), Professeur à l'Université de Munich	52
Pipping (C.-F.-W.), Professeur à l'Université de Helsingfors	50
Raaslöff (Harald Ivar André), Homme de lettres	50
Rennenkampff (G. de), Cons. supér. de Dir., à Helmet en Livonie	50
Sabinin (Étienne), Prévôt de la Légation Imp. russe à Copenhague	50
Schlegel (A. G. de), Professeur à l'Université de Bonn	50
Schubert (F. H. de), Lieutenant-général, à St. Pétersbourg	100
Séraphin (S. É.), M. de la s. S., Métrop. de Novg. et de St. Pétersbourg	50
Smith (Richard B.), Esq., F.S.A., M.R.S.L., à Liverpool	50
Sothmann (M.-N.), Pasteur de Mildstedt dans le Duché de Slesvig	50
Stenersen (A.-C.-A.), Assesseur, à l'île de St. Thomas en Amérique	50
Tengström (J.-J.), Professeur à l'Université de Helsingfors	50
Trigozo (F. M. d'Aragão Morato), V. P. de la Ch. des Pairs à Lisbonne	50
Tschertkoff (A.), Colonel, M. de la Soc. de l'Hist. russe à Moscou	53
Van-Heusde (Ph.-G.), Professeur à l'Université d'Utrecht	52
Warnkœnig (L.-A.), Professeur à la Faculté de Droit à Gand	52
West (William), Esq., Docteur en médecine, à Dublin	50

Digitized by Google

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNÉE 1836.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemark	300
S. A. R. Mgr. GUILLAUME, Prince d'Orange	100
Arzybychev (N.), Homme de lettres, à Zywilsk dans le Gouv. de Kazan	50
Berzelius (Baron J.), Prof. et Sec. de l'Ac. des sc. à Stockholm	90
Bröndsted (P. O.), Professeur à l'Université de Copenhague	100
Corsini (Prince Don Neri), Ministre de l'Intérieur, à Florence	53
Cyrillus (S. É.), Archévêque de Podolie et de Brézlau	55
Dezoz de la Roquette (J. B. M. A.), Consul de France, à Christiania	50
Doudeauville (O. Duc de), Prés. de la Soc. de Stat. univ. de Paris	53
Elphinstone (Hon. Mount-Stuart), à Londres	100
Hall (R.), Amiral et Gouverneur d'Arckangel	52
Hansen (P.)., Cons. de la Régence, à Tranquebar aux Indes Orientales	50
Haxthausen (Baron Werner), à Boekendorph en Vestphalie	50
Hård (Charles), Major-général, à Upsala	50
Ingram (James), Prés. de Trinity Collége de l'Université d'Oxford	100
Kiriakow (M.), Homme de lettres, à Odessa	109
Lagerheim (Baron E.), Ministre plénip. de Suéde à Copenhague	76
Lang (Hugh) de St. Croix, à Greenock en Écosse	100
Lewschine (Alexis), Gouverneur civil d'Odessa	50
Lignell (A.) Prévôt, à Kila en Vermeland	50
Longfellow (H. W.), Prof. à l'Un. de Cambridge en Massachusetts	52
Lowell (Ch.), Secr. de la Soc. historique de Massachusetts	99
Lutké (Frédéric), Amiral, à St. Pétersbourg	52
Malinovsky (A.), Gén., Prés. de la Soc. de l'hist. russe à Moscou	52
Moltke (Comte C. E. de), Conseiller privé, à Aagaard en Sélande	100
Mourier (C. E.), Gouverneur, à Tranquebar aux Indes Orientales	50
Qvalen (H. B. von), à Damp en Sleswick	50
Rantzau (Comte H. C. W.) à Hohenhain en Sleswick	50
Rohde (L. J.), Commandeur-Capitaine, à St. Thomas en Amérique	50
Sant-Angelo (Nicolo), Ministre de l'Intérieur, à Naples	53
Schulzenheim (Baron D. de), Chancelier de la Cour, à Stockholm	50
Stifft (Baron A. J. de), Méd. ord. de l'Emp. François I, à Vienne	100
Tegnér (Esaïas), Évêque de Vexiœ en Suède	50
Vargas (J.), Président de la Rép. Venezuéla en Amérique	100
Vincke (L. de), Grand-Président de Vestphalie	50
Œrtzen (Max. von), Prés. de la Soc. des sciences à Goerlitz	50

COMPTE DES RECETTES ET DÉPENSES DE L'ANNÉE 1836.

	Rds.	s.		
Reliquat du compte de 1835	315	75		
Don annuel du Protecteur de la Société	300	–		
Dons et cotisations des Membres *(vide supra)*	2346	–	5281	7
Souscriptions annuelles	1566	78		
Intérêts du fonds placé	752	46		
Appliqué à l'augmentation du fonds	2351	54		
Dépenses ordinaires	2702	80	5281	7
Restant en caisse, le 31 décembre 1836	223	65		

APERÇU DU FONDS-PERMANENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

Nota Selon les statuts tout don de 100 Rds. (25 ducats de Hollande) et au dessus, y compris la cotisation, est versé dans le fonds permanent sous le nom du Membre qui en est donateur.

Fonds originaire . . . . *Rds. en argent*	1500
Aal (Jaques), Propriétaire des usines de Nesse en Norvége	100
Ackermann (W.-A.), Professeur et Bibliothécaire, à Lubeck . . .	100
Albinus (J.-H.-J.), Conseiller de Chancellerie	300
Andersen (J.), Conseiller de Chancellerie	450
Berzelius (Baron J.). Prof. et Secr. de l'Ac. R. des. sc., à Stockholm	100
Bexley (Nicolas Lord), F.R.L., F.S.A., V.P.R.S.L., à Londres .	200
Bille-Brahe (Comte Preben) de Brahesminde en Fionie	100
Blome (Baron A. de), Ministre plénip. de Danemark, à Londres .	100
Blome (Comte O.), Min. plénip. de Danemark, à St. Pétersbourg .	170
Bloudoff (Dimitrij), Ministre de l'Intérieur, à St. Pétersbourg . .	100
Botfield (Beriah), Esq., à Norton-Hall en Northamptonshire . . .	200
Brockdorff (Baron C.-L.), Curateur de l'Université de Kiel . . .	100
Bröndsted (P. O.), Cons. pr. d'État et Prof. à l'Un. de Copenhague	100
Chaudoir (Baron Stan. de), Curat. des Écoles du District de Kioff .	100
Cooper (Charles Purton), Esq., LL. D., à Londres	100
Daschkoff (D. de), Ministre de la Justice, à St. Pétersbourg . . .	100
Dietrichstein (Comte M.), Préfet de la Bibl. Impér., à Vienne . .	100
Donner (C.-H.), Conseiller d'État	250
Elphinstone (Hon. Mount-Stuart), à Londres	100
Eugène (S. Ém.), M. de la s. S., Métropolitain de Kioff et de Halicz	100
Freymark (T. D.), Évêque et Surint. gén. des églises de Posen . .	100
Galitzin (Prince Serge), Cur. des écoles du District de Moscou . .	210
Gurney (Hudson), Esq., F. R. S., V. P. S. A. de Londres	100
Hall (Roman) Amiral, Gouverneur d'Arckangel	100
Horsburgh (J.), Hydrogr. de la Comp. des Indes Or., à Londres .	150
Ingram (James), Prés. de Trinity Collége de l'Université d'Oxford .	100
Kiriakow (Michel), Homme de lettres, à Odessa	120
Klewiz (W.-A. de), Ministre d'État de Prusse, à Berlin	120
Kold (Pierre), Commissionnaire de la Cour de réconciliation . . .	600
Lamb (William), Esq., à l'île de St. Thomas en Amérique . . .	160

Digitized by Google

Lang (Hugh), M.D., à Greenock en Écosse	100
Lerchenfeld (Baron de), Min. d'État et des Finances, à Munich .	100
Lowell (Charles), D.D., Secr. de la Soc. hist. de Massachusetts .	100
Mecklembourg-Strelitz (S. A. R. George) le Grand Duc de . . .	180
Menchikoff (Prince Alex.), Amiral, Gouverneur de Finlande . . .	150
Molander (Jean), Évêque de Borgo en Finlande	100
Moltke (Comte A.-W.), Ministre privé d'État	100
Moltke (Comte C. E.), Conseiller privé, à Aagaard en Sélande .	100
Mülertz (A.-F.), Recteur du Collége de Horsens	100
Nassau (S. A. S. Guillaume) le Duc de	200
Navarrète (Don Fern. de), P. de l'Ac. R. de l'hist. d'Esp., à Madrid	100
Ouvaroff (Serge), Min. de l'Instr. publique, à St. Pétersbourg . .	100
Orange (S. A. R. Guillaume), Prince d'	100
Petit (Louis Hayes), Esq., F. R. S., F. S. A. de Londres	200
Schmidt (P.-C.), Sénateur, à Tonningen en Sleswick	200
Schubert (F. H. de), Lieutenant-général, à St. Pétersbourg . . .	100
Stifft (Baron A. J. de), Méd. ord. de l'Empereur François I, à Vienne	100
Ströyberg (C.), Conseiller de Chancellerie	600
Thamsen (H.-D.), Conseiller d'État actuel, à Stuttgard	2020
Van-Deurs (J.-F.), Commissaire-général de guerre	100
Vargas (J.), M.D., Prés. de la Rép. Venezuela en Amérique . .	100
Werkmester (M.), Homme de lettres	100
Un Homme d'État de Russie à St. Pétersbourg	100
Fonds sous la dénomination de „Groenland"	600
Fonds sous la dénomination de „Stavanger"	200
Autre augmentation du fonds permanent	9390
Total du fonds permanent, le 31 décembre 1836, *Rds. en argent*	21600

Les Reviseurs ont déclaré par écrit qu'ils avaient examiné les bons royaux qui constituent le fonds-permanent de la Société s'élevant à la somme totale de 21600 risdales, et qu'ils les avaient trouvés revêtus des signatures des Membres de l'Administration et inscrits sur les livres de la Caisse Royale, comme formant le capital inaliénable de la Société.

Tout ce que l'on envoie à la Société doit être adressé au Secrétaire, M. C.-C. Rafn, Professeur, à Copenhague, rue Kronprindsensgade n°. 40.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ROYALE
DES ANTIQUAIRES DU NORD
A COPENHAGUE.

Rapport des séances annuelles de 1838 et de 1839.

SÉANCE ANNUELLE DU 29 JANVIER 1838.

La séance est ouverte par la lecture d'un aperçu général sur l'état de la Société et sur ses opérations pendant l'année 1837.

Le but constant de la Société est de concourir à mieux faire connaître la haute antiquité du Nord tant par la publication des anciens manuscrits, ensevelis dans les archives, que par des fouilles et des recherches qu'elle fait entreprendre sur les lieux visités par nos ancêtres. Elle espère que ces travaux aideront à répandre du jour non-seulement sur notre antiquité, mais encore sur celle des pays avec lesquels les anciens habitants du Nord ont eu de fréquents rapports. La Providence qui nous a placés sur les bords de la vaste mer, inspira à nos ancêtres un esprit aventureux qui les porta à braver mille dangers pour traverser ces plaines liquides, dont le bruit mystérieux nous berce dès l'enfance. Ils allèrent ainsi au-delà des mers voir d'autres pays et d'autres peuples qu'ils visitèrent tantôt en amis, tantôt en conquérants. Mais à côté de cet amour d'aventures ils eurent un esprit observateur et avide de connaissances. Ainsi, désireux de conserver le souvenir de tout ce qui leur arriva, ils consignèrent dans leurs annales avec les moindres détails tous les faits dont ils furent ou acteurs ou témoins. Maint évènement de l'histoire d'autres pays, tels que celle de la Russie, du Nord de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne et même de l'Amérique pourra par cette raison être éclairci à l'aide des relations contenues dans nos anciens manuscrits. On pourrait presque dire que l'étude complète de l'ancienne histoire de quelques-uns de ces pays a autant besoin de puiser aux sources de nos archives que l'histoire de Rome était forcée de recourir à la Grèce et à l'Asie pour bien connaître son origine.

1

Digitized by Google

Fidèle à son but, la Société a, pendant l'année passée, publié ANTIQVITATES AMERICANÆ, SIVE SCRIPTORES SEPTENTRIONALES RERUM ANTE-COLUMBIANARUM IN AMERICA, (récit des évènements de l'Amérique antécolombienne, consignés par des auteurs scandinaves).

Ce recueil des anciens manuscrits scandinaves contenant la source de l'histoire antécolombienne de l'Amérique, a été publié pour la première fois d'après 18 codex de parchemin et plusieurs autres anciens manuscrits, et accompagné d'introductions, de citations parallèles, de notices critiques, philologiques et historiques, et de recherches archéologiques et géographiques par M. C.-C. Rafn, Secrétaire de la Société.

Après avoir présenté l'ouvrage, M. Rafn fait lecture d'un aperçu de tous les manuscrits dont il s'est servi pour l'édition de ces anciens monuments historiques; il fait ensuite l'analise historique du contenu de l'ouvrage et de ses recherches géographiques par lesquelles il a tâché d'indiquer, à l'aide des renseignements *nautiques, géographiques* et *astronomiques* consignés dans les manuscrits, la vraie situation des lieux et des pays de l'Amérique, dont la découverte et les premières dénominations européennes sont dues à d'anciens Scandinaves.

Ces pays furent d'abord aperçus par Biarne Heriulfson, l'an 986, et ensuite, au commencement du 11e siècle, visités à plusieurs reprises par Leif et Thorvald, fils d'Érick le rouge, et par Thorfinn Karlsefne et d'autres qui y ont probablement fondé des établissements. Par des recherches comparatives sur les relations de ces découvertes, M. Rafn est parvenu à établir les résultats suivants:

HELLULAND IT MIKLA	Le pays situé à l'ouest du détroit de Davis et le Labrador.
LITLA HELLULAND . .	La Terre-Neuve.
MARKLAND	La Nouvelle-Écosse.
VÍNLAND	Le Massachusetts et Rhode-Island.
KIALARNES	Le Cap Cod, où sont situés
FURDUSTRANDIR	Nauset-, Chatham- et Monomoy-Beach.

Digitized by Google

Krossanes	Gurnet Point ou Point Alderton.
Straumsey	Vineyard de Martha ou Egg-Island.
Straumsfiördr	Buzzards-Bay (Manomet-Bay).
Hóp	La contrée autour de Mount-Hope Bay.

Il présume encore que Hvítramannaland ou Irland it mikla, où se rendirent à la même époque Are Marson et d'autres habitants du Nord, désigne la Floride, et que Króksfiardarheidi, d'où des prêtres de Gardar du Groenland firent entreprendre, l'an 1266, un voyage de découverte plus au nord, indique le pays qui entoure le détroit de Lancaster-et-Barrow.

L'ouvrage compte 526 pages in 4to impérial avec 18 planches, savoir 8 facsimiles des codex les plus importants qui ont servi à l'édition, 6 gravures des monuments de l'antiquité, et 4 cartes. Nous en nommerons ici les chapîtres:

I. Introduction accompagnée d'une recherche sur l'âge et l'authenticité des anciens écrits qui traitent de l'histoire antécolombienne de l'Amérique.

II. Saga d'Érick le rouge, ou récits historiques d'Érick le rouge et des Groenlandais.

III. Saga de Thorfinn Karlsefne et de Snorre Thorbrandson avec quelques additions empruntées à la saga dite Landnama, aux sagas des rois de Norvège par Snorre Sturlason, à celles d'Olaf Tryggvason et d'Eyrbyggia.

IV. De la première découverte de l'Islande et des coenobites, nommés *Papais,* qui y avaient demeuré.

V. Des premiers établissements du Groenland et de l'occupation antérieure de ce pays par les Esquimaux.

VI. De la navigation d'Are Marson en Hvítramannaland ou en Irland it mikla, et de son séjour dans le pays.

VII. De Biorn Asbrandson, nommé Breidvikingakappe.

VIII. De Gudleif Gudlaugson.

IX. Extraits des annales des Islandais, savoir du voyage fait en Vinland, l'an 1121, par Érick, évêque du Groenland;

Digitized by Google

du voyage des frères Adalbrand et Thorvald, fils de Helge et prêtres d'Islande, l'an 1285, et d'un voyage en Markland, l'an 1347.

X. Du séjour des Groenlandais dans les contrées boréales, nommées Greipar et Kroksfiardarheidi.

XI. Extraits d'anciens ouvrages géographiques islandais: a. précis de la géographie du 12e ou du 13e siècle, où sont indiqués les principaux pays de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et même de l'Amérique, avec un facsimile complet; b. fragments d'une géographie plus détaillée; c. Gripla, collection géographique; d. l'ancienne Chorographie du Groenland; e. description du Groenland par Ivar Bardson.

XII. Un poème en langue féroënne (langue parlée dans les îles de Féro) où il s'agit du Vinland.

XIII. Mention du Vinland, faite par Adam de Brème, auteur du 11e siècle, document publié d'après un codex de parchemin appartenant à la bibliothèque de la cour de Vienne.

XIV. Description de plusieurs anciens monuments du Groenland.

XV. Description d'anciens monuments trouvés dans le Massachusetts et Rhode-Island, selon les rapports et les renseignements fournis par M. le docteur Webb à Providence, avec les dessins de ces monuments dus à M. John R. Barlett de New-York.

XVI Recherches géographiques: a. remarques sur l'Islande et le Groenland, sur les côtes orientale et occidentale, et sur les Nordrsetur du dernier pays; b. sur les découvertes faites dans les contrées polaires de l'Amérique; c. sur la découverte du littoral oriental de l'Amérique désigné par les noms de Helluland, de Markland et de Vinland; d. sur la découverte des pays méridionaux; e. sur la situation du pays découvert par Adalbrand et Thorvald; f. sur le rapport continué avec les pays américains dans les premiers siècles après la première découverte.

Digitized by Google

L'ouvrage est terminé par un aperçu chronologique, un registre de noms historiques, un registre géographique, une table des matières et des tableaux généalogiques contenant la généalogie des premiers explorateurs de l'Amérique.

La Société publia encore dans le cours de l'année l'ouvrage qui a pour titre

GRÖNLANDS HISTORISKE MINDESMÆRKER,

(Monuments historiques du Groenland)

vol. I—II. Cet ouvrage contient soit des sagas entières, soit des extraits de sagas ou de récits historiques propres à éclaircir l'ancienne histoire du Groenland. Les deux volumes dont l'édition est due à la collaboration des professeurs MM. Finn Magnusen et C.-C. Rafn, se composent de 1608 pages in octavo, et font la partie principale de l'ouvrage, c'est-à-dire, sa partie historique. On se propose d'y ajouter encore un supplément contenant des extraits d'annales islandaises et les diplômes qui concernent le Groenland. Ce supplément fera la première partie du 3e volume. On y admettra encore les rapports et les mémoires les plus importants qui aient été adressés à la Société pour faire connaître les ruines et autres antiquités de ce pays.

Plusieurs rapports sont parvenus à la Société, pendant l'année révolue, de la part des employés du Groenland. En voici les plus intéressants:

1. M. Jörgensen, missionnaire à Julianehaab, nous a fait parvenir le journal qu'il a tenu dans un voyage archéologique, entrepris, aux frais de la Société, autour du golfe d'Igalikko. Il y avait joint un rapport sur les fouilles qu'il a fait faire dans les ruines situées sur le bras septentrional du golfe, avec le plan des lieux, une description détaillée des ruines et quelques antiquités trouvées sous les ruines d'une église.
2. M. V. Müller, directeur de la mission des frères évangéliques à Friedrichsthal, nous adressa un rapport sur les ruines

Digitized by Google

situées près des golfes d'Agluitsok et d'Onartok, avec l'exacte indication de la configuration de ces golfes.

3. Plusieurs antiquités curieuses des Esquimaux ont été envoyées à la Société par MM. Fleischer, négociant, et Funch, missionnaire d'Umanak; par M. Fasting, inspecteur du Groenland septentrional, à Godhavn, et par M. Holböll, inspecteur du Groenland méridional, à Godthaab.

Plusieurs mémoires, dissertations et autres ouvrages concernant l'histoire et la littérature anciennes du Nord sont présentés à la Société. Nous en nommerons ici les plus remarquables :

M. G. Mohnike de Stralsund présente le premier volume de sa traduction allemande de Heimskringla ou des Sagas des rois de Norvège par *Snorre Sturlason,* laquelle il a *dédiée à la Société.* M. Dahl, professeur et paysagiste, fait part à la Société de son ouvrage publié à Dresde, sur des monuments d'une architecture en charpente très développée, pratiquée pendant les siècles les plus reculés dans l'intérieur de la Norvège, avec des dessins lithographiés. M. Bosworth à Rotterdam, communique sa dissertation imprimée à Londres sur l'origine de la langue danoise avec des extraits de la littérature scandinave *(The Origin of the Danish, and an abstract of Scandinavian Literature. London 1836, 8).* M. Koeppen, à Berlin, communique son introduction littéraire de la mythologie du Nord. M. J. Nolsoe de Thorshavn fait part de son *Essai d'une grammaire féroënne* (en manuscrit). Le même Membre communique des observations sur l'édition des chansons féroënnes, faite par M. H.-C. Lyngbye. M. W. Stockfleth de Lebesby fait part d'un recueil de lectures de la *langue laponne* du Finmarck septentrional. Il offre encore de communiquer à la Société tous ses ouvrages en *langue finoise,* à mesure qu'ils paraîtront, et de nous faire connaître tout ce que le gouvernement de la Norvège a déjà fait ou ce qu'il va faire dans l'intérêt du peuple et de la langue de la Laponie. M. Holmboe, professeur à Christiania, donne connaissance de ses deux traités sur des collections d'objets d'antiquité et de monnaies

Digitized by Google

qu'on a découverts à la ferme de Hoen, de la cure d'Eger, et à la ferme d'Aarstad, près d'Egersund en Norvège.

M. Finn Magnusen donne lecture d'un traité sur une bague de pierre, chargée d'une inscription runique, qu'on a découverte près de Hammarlöf en Scanie, et d'un autre traité sur l'origine et l'ancien usage des chansons héroïques du Nord.

Sous la date du 21 octobre S. M. le Roi a fait parvenir à la Société une nouvelle suite de copies faites par M. Voigt, professeur à Kœnigsberg, des *documents sur l'histoire du Nord,* que possèdent les archives secrètes de cette ville. M. Abrahamson d'Odensée, commissaire général de la guerre, communique des renseignements, concernant le progrès de ce travail.

Des dissertations d'histoire et d'archéologie ont été publiées par la Société dans le premier volume ou dans les deux premières années de ses Annales d'archéologie scandinave, 1836—1837.

La première livraison des Mémoires (1836—1837), dans lesquels la Société admettra des traités en *français,* en *anglais* ou en *allemand,* contient les articles suivants: 1. De l'importance de la littérature islandaise par M. N.-M. Petersen, mémoire traduit par M. X. Marmier. 2. Mémoire sur la découverte de l'Amérique au 10e siècle par M. C.-C. Rafn; traduit par M. X. Marmier. 3. Die Züge der Dänen nach Wenden, eine historische Darstellung von N. M. Petersen; übersetzt von Dirckinck-Holmfeld. 4. Gunnhild der Könige Mutter, aus den Annalen der Gesellschaft in gedrängtem Auszuge übersetzt von Dr. A. A. Wolff. 5. Ueber einen merkwürdigen Fund von alterthümlichen Gegenständen bei Catharinenhof in Livland, aus den Annalen ins Deutsche übertragen, und mit einem Vorworte von Dr. A. A. Wolff. 6. Ueber die Inschrift auf dem letzt gefundenen goldenen Horne, von Dr. J. H. Bredsdorff. 7. Description of a Fibula found in Sealand with an Inscription in Anglo-Saxon Runes, translated from the Society's Annals by John M'Caul Esq., M. A. Oxford. 8. On the ancient Scandinavians' division of the times of the day,

Digitized by Google

with special reference to Rafn's Antiquitates Americanæ p. 32—33, by Finn Magnusen, translated by John M'Caul, M. A. Oxford

Le Comité pour les recherches archéologiques a présenté un rapport sur l'accroissement du MUSÉE DES ANTIQUITÉS DU NORD pendant l'année écoulée. D'après ce rapport le Musée a été enrichi de 512 numéros, dont un grand nombre se composent de plusieurs pièces, et il y en a qui offrent un intérêt particulier. Nous nous bornerons à en nommer ici la découverte la plus remarquable.

En creusant un fossé à travers une prairie près du village de Laesten, non loin de Vibourg en JUTLAND, un ouvrier trouva dans un terrain marécageux très humide une collection considérable *d'objets d'ambre*, qui avaient été renfermés dans une caisse de bois dont il n'existait plus que des fragments. Toute la collection se compose de 3900 pièces d'un poids total de 17 livres. On y trouve 25 pièces non percées avec une rainure autour du milieu, propre à y passer un ruban; 500 pièces percées, plus ou moins grandes mais sans aucune espèce de travail; une pièce en forme de marteau; 59 morceaux triangulaires; 460 pièces en cylindre; 2800 petites perles rondes; 50 morceaux oblongs, percés de 4 ou 5 trous propres à former les pièces du milieu d'un collier de perles de plusieurs tours, et 5 autres pièces propres à en former les bouts. C'est la plus grande collection d'objets d'ambre qu'on ait encore découverte. Le Musée reçut á peu près en même temps plusieurs objets d'ambre de la même espèce, trouvés dans l'île de Moen. Ces objets étaient renfermés dans une chambre sépulcrale, construite de grosses pierres de taille, et placée au fond d'une grande colline tumulaire. Les objets en ambre se trouvaient à côté *d'objets de caillou* et *d'os*, et il y avait aussi des *squelettes* de plusieurs cadavres *non brûlés*, mais *il n'y avait aucun objet de métal*. Au-dessus de la chambre sépulcrale, dans la partie supérieure de la colline était une petite caisse de piérre tout isolée, où l'on trouva une urne remplie *d'os brûlés*, au-dessus desquels étaient placés plusieurs *instruments tranchants en bronze*, tels que

Digitized by Google

couteaux, poinçons, ciseaux. Le dépôt supérieur appartient par conséquent à l'âge de bronze, tandis que le dépôt inférieur qui contenait les objets en ambre, appartient à l'âge le plus reculé qu'on appelait âge de pierre. Cette dernière découverte et plusieurs autres de la même nature nous persuadent que la grande collection d'ambre dont nous avons parlé, appartient à la même époque, ce que nous prouve en outre le peu de travail des objets qui ont été façonnés sans le secours du tour ni du perçoir. Il paraît ainsi que cette découverte nous a offert le fond précieux d'un marchand d'ambre de l'antiquité la plus reculée.

La Société a, pendant l'année dernière, reçu pour sa BIBLIOTHÈQUE plusieurs ouvrages appartenant surtout à l'étude des *antiquités*, de *l'ancienne histoire*, de la *géographie* et de *la linguistique*. Ces ouvrages, dont le rapport annuel en danois contient une liste détaillée, lui ont été adressés par l'Académie Impériale des sciences de St. Pétersbourg, les Académies Royales des sciences de Lisbonne, de Prague, de Turin; les Académies de Goerlitz, de Cherbourg; la Société de géographie de Paris, la Société Royale de la littérature à Londres; l'Académie Royale de l'Irlande; par la Société des Antiquaires de l'Amérique; les Sociétés pour l'étude des antiquités et de l'histoire de Paris, de Londres, de Madrid, de Rhode-Island, de Stockholm, de Riga, de Kœnigsberg, de la Poméranie, du Meklembourg, de Kiel, de Halle, de Zurich; ensuite par les savants et hommes de lettres suivants: Alberti de Wilhelmshall, Bartlett de New-York, Boczek d'Olmutz, Bonghi de Naples, Brandenburg de Stralsund, Buddingh de la Haye, Burmeister de Wismar, Carlisle de Londres, le Baron de Chaudoir de Kiev, Coates de Philadelphia, le Comte Dietrichstein de Vienne, Duponceau de Philadelphie, Ebers de Breslau, le Marquis de Fortia d'Urban de Paris, Gaupp de Breslau, le Comte de Gerville de Valognes, von der Hagen de Berlin, Harris de Boston, le Comte Hohenwart de Gerlachstein, Halbertsma de Deventer, Hettema de Leeuwarden, Holmboe de Christiania, de Minutoli de Berlin, Mohnike de Stralsund, Napiersky de Riga,

Digitized by Google

Navarrete de Madrid, Naxera de Zacatecas au Mexique, Posthumus de Waaxens en Hollande, Puttrich de Leipzig, Rask de Copenhague, Schröder de Slesvig, Baron de Speck-Sternburg de Leipzig, Vandermaelen de Bruxelles, Wilhelmi de Sinsheim, Winthrop de Boston, Wolff de Copenhague, Levi Woodbury de Washington, Zober de Stralsund.

La séance se termine par la réception de nouveaux Membres.

Les Réviseurs, élus pour l'an 1837, MM. W. Cathala et A. Nielsen, ont revu et signé le compte des recettes et dépenses de l'année écoulée, rendu par le Trésorier M. J.-C. Kall.

SÉANCE ANNUELLE DU 31 JANVIER 1839.

La séance est ouverte par la lecture de plusieurs communications adressées à la Société au sujet de l'ouvrage de M. Rafn, publié l'année passée par la Société sous le titre d'

ANTIQVITATES AMERICANÆ.

M. Edouard Everett, Gouverneur de Massachusetts et Secrétaire de la Société des Antiquaires de l'Amérique, communique à la Société qu'après s'être procuré l'ouvrage en question, et en avoir pris connaissance, il en a fait un cours dans la Société historique du Massachusetts, laquelle, peu de jours après l'arrivée de l'ouvrage en Amérique, tint sa séance annuelle. Son Excellence, qui exprime à la Société combien lui et ses compatriotes apprécient la publication de l'ouvrage, lui fait hommage en même temps de l'oeuvre intitulée: *The revised Statutes of Massachusetts.*

MM. Webb, docteur de Providence, et John R. Bartlett de New-York font part des extraits de différents journaux contenant des analises critiques *(Critical Opinions)* de l'ouvrage. Ils nous

Digitized by Google

apprennent encore que des cours ont été faits sur le contenu du même ouvrage par M. Alexandre Everett à Providence, et par M. George Folsom à New-York.

M. Bartlett a adressé à la Société une édition ANGLAISE du Mémoire historique de M. Rafn sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, sous le titre d'*America discovered in the tenth century.* L'édition a paru à New-York.

Une traduction *ALLEMANDE* du même Mémoire a été publiée à Stralsund par M. Mohnike, surintendant, et intitulée: *Die Entdeckung Amerikas im zehnten Jahrhundert.*

Nous en avons encore reçu une traduction *FRANÇAISE,* par M. Xavier Marmier de Paris, sous le titre de *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au dixième siècle;* une traduction *HOLLANDAISE,* publiée à Leeuwarden par M. Montanus Hettema sous le titre de *Narichten betreffende de ontdekking van Amerika in de tiende euw;* et une traduction *POLONAISE,* intitulée: *Wiadomosc o odkryciu Ameryki w dziesiatym wieku,* due à M. J.-K. Trojanski, professeur à l'Université de Kracovie.

M. le docteur Jérome-V.-C. Smith de Boston a fait part à la Société d'une découverte faite, il y a environ 50 ans, d'un tombeau remarquable, construit en simple maçonnerie dans l'île de RAINSFORD, située au golfe de Boston près de Hull et du cap Alderton (cf. Ant. Améric. p. 430—432). Il y avait dans le tombeau un squelette d'homme qui se décomposa tout de suite à l'influence de l'air, et *une poignée d'épée en fer.* Comme ce squelette ne peut être ni celui d'un Indien ni celui d'un Européen postérieur à la dernière découverte de l'Amérique, M. Smith présume que le tombeau a été construit pour un des anciens colons scandinaves, arrivés dans cette contrée. Il promet de nous donner de plus amples details sur cette découverte avec le plan de l'île de Rainsford et celui de la ville et du port de Boston.

M. Webb de Providence a communiqué à la Société la des cription détaillée d'un squelette d'homme, trouvé le 26 avril 1831 dans un banc de sable à l'extrémité méridionale de village de

Digitized by Google

FALL RIVER dans la contrée de Troy du Massachusetts, au même lieu où M. Rafn a placé Leifsbudir dans sa carte du Vinland (cfr. Ant. Americ. p. 433), entre le Mont Hope Bay et les deux lacs nommés par les Indiens *Watuppa*, et appelés aujourd'hui *Watuppa-Ponds*. Il a en même temps adressé à la Société divers objets, trouvés et sur le squelette et auprès, tels qu'une plaque en *bronze* pour couvrir la poitrine, et des tuyaux de métal appartenant à une ceinture. Le rapport de M. Webb, accompagné de dessins et de renseignements détaillés, sera admis dans les Mémoires de la Société.

M. Marsh de Vermont nous a fait savoir que le vif intérêt, excité dans les États-Unis, pour l'ancienne langue du Nord et la littérature islandaise par les travaux de la Société et spécialement par l'ouvrage des *ANTIQUITÉS AMÉRICAINES*, l'avait engagé à rédiger UNE GRAMMAIRE ISLANDAISE en anglais d'après les ouvrages du célèbre philologue Rask. Cet ouvrage a déjà paru, et l'auteur nous a promis de nous en faire parvenir des exemplaires par la première occasion.

M. Finn Magnusen et M. Egilsson d'Islande ont donné, chacun séparément, un aperçu de la division du jour et des heures des anciens Scandinaves avec rapport spécial aux dates indiquées dans les *Antiquitates Americanæ*, p. 32—33. Les éclaircissements offerts par ces deux traités viennent à l'appui de l'explication faite par M. Rafn des termes *eyktarstadr* et *dagmálastadr*.

Les recherches archéologiques entreprises au GROENLAND par les soins de la Société, ont été continuées. Un compte détaillé des résultats de ces recherches sera rendu dans l'ouvrage qui va paraître sous le titre de GRÖNLANDS HISTORISKE MINDESMÆRKER *(Mémoires historiques du Groenland)*. Les navires revenus l'automne dernier, nous ont apporté plusieurs nouvelles et antiquités curieuses. 1. M. J.-F. Jörgensen, missionnaire de Julianehaab, nous a communiqué des rapports archéologiques sur les golfes d'Ikarsoak, de Sermilik, de Tunnudliorbik, d'Agluitsok, d'Illoamiut, sur Ekalluarsoït et sur l'île de Sermersok. Il nous

manda en même temps qu'un Groenlandais lui avait fait part de la copie d'une *inscription* prétendue à Umanak dans le golfe de Sardlok, laquelle il se propose d'examiner soigneusement lui-même. 2. M. Kielsen de Nennortalik et M. V. Muller de Friedrichsthal nous ont fait connaître les diverses opinions des Groenlandais sur les monuments, et spécialement sur une *inscription lapidaire*, trouvée à la côte orientale du pays. 3. M. J.-C. Möller nous a envoyé plusieurs *antiquités scandinaves*, trouvées à Kapiselik près de Godthaab, entre autres un morceau de talc ollaire (Haüy) foré, qui semble avoir servi à plonger des filets de pêcheur. On y voit gravée la *rune pointée* ᚠ, qui prouve incontestablement le séjour des anciens Scandinaves dans ces contrées à un temps très reculé. 4. M. le capitaine Holböll, inspecteur du Groenland méridional, nous fit parvenir un peigne curieux, trouvé sur le golfe d'Amaralik, et d'une forme qui prouve son origine scandinave. 5. Plusieurs *Antiquités des Esquimaux* ont été envoyées à la Société par MM. Möller, directeur de la colonie de Frédérikshaab, Holböll, capitaine à Godthaab, S.-M. Cortzen de Godhavn, et Lytzen, chirurgien de Jacobshavn.

M. Bredsdorff, professeur de Soroe, a fourni aux Mémoires sur le Groenland une nouvelle rédaction des *voyages des frères Zénos* dans le Nord avec une introduction critique, des recherches et des notes explicatives.

La Société qui s'occupe d'une édition complète et critique de la grande série d'Islendínga Sögur ou Sagas qui traitent spécialement de l'Islande, a établi un *Comité spécial pour l'ancienne géographie d'Islande*, afin de se procurer tous les renseignements nécessaires à ces publications, et surtout une exacte connaissance des lieux. MM. Biörn Gunnlaugson, professeur de l'école savante de Bessestad, Thorstein Helgason, pasteur de Reykholt, et Biarne Thorarensen, bailli des parties septentrionale et orientale du pays, ont accepté l'invitation de faire partie de ce comité. Nous pouvons donc attendre de la

main de ces savants des matériaux importants pour l'ancienne géographie et la description archéologique de l'Islande.

La Société a encore tâché de provoquer des recherches et des dissertations spéciales, destinées à prendre place dans les années suivantes de ses ANNALES et MÉMOIRES.

A l'invitation faite par la Société M. Thomas Sæmundson, prévôt des églises de Rangarvellir, a examiné de nouveau les *inscriptions* remarquables *de la caverne de Paradis (Paradísarhellir)*, située dans la paroisse de Storedal en ISLANDE. Ce sont quelques-unes de ces inscriptions que M. Rafn a admises, d'après un dessin antérieur, dans ses Antiquitates Americanæ, Tab. XII., cfr. p. 395, afin de les pouvoir comparer aux inscriptions américaines. Les traits des caractères qu'on y voit, ressemblent à ceux de la célèbre inscription de Runamo, lesquels se composent des runes qu'on nomme runes liées *(bandrúnir)*. M. Finn Magnusen a essayé d'en faire l'explication, selon laquelle il paraît qu'elles appartiennent aux premiers siècles après l'habitation de l'Islande.

M. Thorstein Helgason, pasteur de Reykholt en ISLANDE, nous a fait part de la découverte récente de 6 *pierres runiques*, dont l'une fut trouvée près de la porte de l'église de Reykholt, où demeurait le célèbre historien *Snorre Sturlason*, et où il fut tué l'an 1241. Il nous a encore fait part d'une autre découverte, faite à Mioadal dans le district de Myrar, où l'on a trouvé 2 *monnaies cufiques*, une quantité de perles en verre et en ambre, et deux boucles ovales en bronze.

Une pièce de *monnaie cufique*, chargée *d'inscriptions runiques*, fut trouvée à l'île de Bornholm, il y a quelques années. M. Lindberg qui a essayé d'en déchiffrer l'empreinte, croit ne pas se tromper en y lisant *El-Mutavekkil ʿal Allah*, nom d'un calif de la famille des Abbassides, et pour l'année où elle a été monnoyée, il est sûr d'y voir *deux cent trente*; l'unité est moins lisible; cependant il paraît que c'est *un*. L'année serait alors 231, de sorte que cette monnaie semble être battue l'an 845, ou quelques années plus tard, après la naissance de Jésus Christ. Le lieu

Digitized by Google

est presque entièrement illisible, cependant quelques traits font penser à la ville de *Bocchara*. En comparant les inscriptions runiques à plusieurs autres, M. Finn Magnusen présume que la monnaie a appartenu à Eyulf Einarson de Mödruvellir en ISLANDE, qui, l'an 975, fit le recensement des habitants de l'île, afin de leur porter du secours contre l'horrible famine qui cette année-là ravagea toute l'Islande. La saga qui en parle loue beaucoup le zèle généreux d'Eyulf en secourant les malheureux habitants. M. Magnusen prétend qu'un homme venu de l'Est, probablement un marchand de Danemarck à cause du mot *Danr* qu'on y voit, a reçu la monnaie de la part d'Eyulf qui y a gravé des runes contenant des voeux pour que le Dieu des Dieux, *tír día*, lui accordât un heureux voyage. Quelques inscriptions en runes anglo-saxonnes semblent y avoir été gravées plus tard en Danemarck et en Angleterre.

Le même Membre fait encore part à la Société de son explication de *l'inscription runique* d'une bague en or trouvée en FIONIE. Sur une plaque ovale dont la bague est montée, on voit autour d'un intaglio en carnoline une *inscription sassanidique,* dont les traits sont un peu usés et difficiles à déchiffrer. L'inscription runique est au contraire très nette et lisible; la voici: *röd cg lagd álaga,* je dirige la chaîne du sort. Il paraît donc que le propriétaire scandinave l'a regardée comme une amulette qui lui a été offerte ou vendue comme telle par son premier propriétaire asiatique. On sait que la superstition orientale attribue quelquefois des vertus surnaturelles aux bijoux ou aux pierres précieuses.

M. C. Thomsen, conseiller de justice, qui est nouvellement revenu d'un voyage archéologique en SUÈDE, communique à la Société sept différentes espèces d'antiquités de pierre de chaux, trouvées à l'île d'Öland. Il présente des observations sur ces objets rares et jusqu' à présent inconnus. M. le colonel Sommer montre ensuite plusieurs amulettes fort curieuses de L'INDOSTAN, lesquelles, pour la forme, ressemblent beaucoup à quelques-unes de ces antiquités en pierre de l'île d'Öland.

Digitized by Google

M. le professeur Kruse, à Dorpat, a fait part à la Société d'un traité de *l'origine danoise des anciennes familles régnantes de la Russie.* Le même Membre nous a fait parvenir sa dissertation *du premier séjour des Russes en Russie et à Byzance sous les noms de Gothes, de Varègues, de Fédérati et de Russes avant la fondation de l'empire russe.*

M. le capitaine L. Keyper, qui est de retour d'un voyage scientifique en Russie, présente plusieurs *traités russes sur les Sagas islandaises* et sur leur rapport avec l'histoire de la Russie, lesquels ont été publiés à St. Pétersbourg et à Moscou par MM. S. Russov, Serge Skromnenko et d'autres. C'est l'édition de la SAGA D'EYMUND, publiée par la Société, qui a donné lieu à l'apparition de ces traités.

Le Président de la Société de l'histoire et des antiquités russes á Moscou, S. E. M. le général Malinovski, adresse à la Commission centrale l'édition, faite par M. le Prince Obolenski, du manuscrit supraslique qui contient les annales de Novogorod et de Kiev.

Les outils, les armes et autres instruments dont les nations se sont servies, facilitent non-seulement la connaissance des diverses époques de leur existence; ils aident encore à mieux en faire connaître l'origine. La conformité qui existe entre les armes de certaines nations, a ainsi depuis long-temps fixé l'attention des archéologues. Il y a des nations sauvages à qui l'usage des métaux est encore fort peu connu, et dont les armes ont une ressemblance frappante avec celles dont se servaient les habitants primitifs du Nord. Afin d'établir une comparaison parfaite, propre à amener un résultat positif, la Société tâchera de se procurer autant de renseignements que possibles sur ce sujet. Secondé par l'effort bienveillant de plusieurs Membres, le Comité archéologique a déjà été à même de faire connaître à la Société plusieurs objets de pierre et de cuivre appartenant aux pays les plus éloignés, et étant d'une ressemblance étonnante avec les instruments des anciens habitants du Nord. Nous en nommerons ici les objets les plus remarquables:

Digitized by Google

La Société asiatique de Calcutta au Bengale nous a envoyé deux échantillons *d'armes antiques en cuivre* avec une lettre du Secrétaire M. James Prinsep. Ces armes ont été trouvées avec une quantité d'autres de la même espèce, à la suite d'un éboulement de terre arrivé près du village de Nioraï de la province d'Etaweh entre les fleuves du Gange et du Jumna dans l'intérieur de l'Hindoustan. C'est un *glaive* large et court, dont la poignée n'est qu'un prolongement de la lame, et une *flèche* faite de manière à pouvoir être adaptée à un manche, auquel on l'attachait à l'aide de crochets saillants. Par les soins de M. le docteur Cantor ces objets nous sont parvenus en bon état. On trouve souvent des armes de cette espèce en fouillant le terrain aux environs des villes de Mathura et de Bindráband de l'Hindoustan, et les indigènes prétendent que ce sont des armes de cette espèce dont on s'est servi dans la guerre de *Mahabharata*, chantée dans le célèbre poème épique conservé dans la langue sanscrite, ce que M. Prinsep regarde pourtant comme très douteux par la raison que le poème en question parle toujours d'armes faites en acier. Il y a surtout deux circonstances qui parlent en faveur de l'opinion de leur haute antiquité: d'abord la forme peu commode de la poignée de l'épée qui, toute dépourvue d'ornements, semble rappeler la simplicité de l'antiquité la plus reculée; ensuite la matière, qui, selon l'opération chimique à laquelle on l'a soumise, est de *cuivre pur* sans aucune espèce d'alliage d'étain. Par les fouilles faites dans le Nord on n'a pas encore trouvé de glaive de cuivre pur, mais seulement des outils de ce métal tels que des celtes et des haches.

Le Comité archéologique montre plusieurs *armes et instruments en pierre* venus de la Nouvelle-Zélande et des Iles Caraïbes de l'Amérique. M. Falbe, qui voyage pour les études archéologiques, avait envoyé vingt objets d'antiquité en pierre trouvés dans le Japon, et reçus de la collection de M. Ph.-Fr- de Siebold à Leiden en échange d'autres antiquités. Ces objets présentent presque tous la ressemblance la plus frappante

Digitized by Google

avec de pareils objets appartenant à l'âge de pierre de notre Nord. Ce sont d'abord 3 cônes nommés *raï-seki,* c'est-à-dire la pierre de foudre, dans la langue des indigènes; puis 3 pointes de lance et un couteau en caillou, 7 pointes de flèche en forme de coeur, nommées en japonais *janoné-isi*, et faites d'obsidienne; ensuite six pointes de flèche triangulaires en caillou. Il y a encore un harpon, reçu de la même collection et venu des Iles Aleutiennes; la pointe en est une ardoise polie enchassée, comme les harpons des Esquimaux du Groenland, dans un morceau d'os long et pointu avec deux crochets recourbés, formés par des entailles.

S. A. R. le Prince Christian a communiqué à la Société six objets d'antiquité en caillou, trouvés dans des *tombeaux indiens* des États-Unis de l'Amérique. Toutes ces antiquités, surtout une pointe de flèche en forme de coeur, ressemblent presque entièrement à celles du Japon dont nous venons de parler, et à de pareils objets du Nord. Le Comité avait encore reçu de la part du Prince plusieurs antiquités en pierre découvertes en Grèce, entre autres une flèche d'obsidienne d'un temps très reculé et d'une ressemblance parfaite avec celles du Nord, trouvées à côté de petites figures en marbre semblables aux antiquités égyptiennes.

M. le capitaine Graah, nouvellement de retour de l'Amérique, a apporté à la Société plusieurs ouvrages sur la langue et l'histoire des Indiens, avec la nouvelle intéressante que M. Bartlett de New-York travaille à la rédaction d'un aperçu très détaillé, accompagné d'estampes, sur les outils et autres instruments en pierre des Indiens.

M. le docteur Lund qui se trouve à présent à Lagoa-Santa dans le Brésil, a envoyé à la Société des observations sur les armes et les outils des sauvages de l'Amérique méridionale, avec la promesse d'en offrir des échantillons, surtout de leurs coins de pierre, auxquels les colons portugais ont donné le nom de *corisco* qui signifie la pierre de foudre.

Digitized by Google

Le Comité archéologique a présenté un rapport sur l'accroissement du MUSÉE DES ANTIQUITÉS DU NORD pendant l'année écoulée. Selon ce rapport le Musée a été enrichi, en 1838, de 480 numéros. SA MAJESTÉ LE ROI a bien voulu accorder au Musée encore une salle au palais de Christiansbourg, où les collections sont maintenant rangées dans 8 chambres contigues.

M. Becker a fait part à la Société, dans sa séance du mois de juillet, d'un aperçu sur quelques archives étrangères, visitées par lui dans le voyage qu'il a nouvellement entrepris pour découvrir des documents utiles à l'étude de notre histoire.

M. Thorvaldsen, de retour à Copenhague depuis le mois de septembre de l'année passée, assista à la séance du mois d'octobre. La Société, sincèrement pénétrée de l'estime et de l'admiration universelle que son talent éminent inspire à tout le monde instruit, lui fit présenter un exemplaire des ANTIQUITATES AMERICANÆ, où son nom est aussi inscrit parmi les descendants du célèbre *Thorfinn Karlsefne*, qui est un des premiers colons de l'Amérique au commencement du 11e siècle.

Le Ministre de la marine de la France, M. Duperré, a fait présent à LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ d'un exemplaire du *Voyage autour du monde sur la corvette de S. M. la Coquille* (6 vol. in-4to avec 4 atlas in-folio); d'un exemplaire du *Voyage autour du monde sur la corvette de l'état la Favorite* (4 vol. in-8vo avec 2 atlas in-folio), et d'une collection des principales cartes de l'hydrographie française. Le ministre exprime en même temps sa reconnaissance de l'assistance que la Société a eu le bonheur de pouvoir offrir au commandant de la corvette la Recherche, et au Comité scientifique que le gouvernement français envoya, l'an 1834, en Islande et au Groenland.

La Société a, pendant l'année dernière, reçu pour sa BIBLIOTHÈQUE plusieurs ouvrages, dont le rapport annuel en danois contient une liste détaillée. Ces ouvrages lui ont été adressés par les Académies des Sciences de St. Pétersbourg, de Munich, de Goerlitz, d'Aix, de Dublin et de Lisbonne; par les Sociétés Royales

Digitized by Google

de Littérature et de Géographie de Londres, par la Société des Antiquaires de l'Amérique, et les Sociétés pour l'étude des antiquités et de l'histoire de Londres, de New-York, de Rhode-Island, de Stockholm, de Zurich, de Wurzbourg, d'Anspach, de Hesse, de Voigtland, de Halle, de Mecklembourg et de Kiel; ensuite par les savants et hommes de lettres suivants: Alden de Pittsburgh en Pennsylvanie, d'Avezac de Paris, Baer de St. Pétersbourg, Bartlett de New-York, Boczek d'Olmutz, Burmeister de Wismar, Everett de Boston au Massachusetts, Featherstonhaugh de Washington, Folsom de New-York, Fowler de Providence, Halbertsma de Deventer, Hettema de Leeuwarden, Illgen de Leipzig, Johnson de Bessestad en Islande, Kruse de Dorpat, Ledebur de Berlin, Leemans de Leyden, Macedo de Lisbonne, Malinovski de Moskva, Nilsson de Lund, Pickering de Boston, Pingel de Copenhague, Porter de Plainfield au Massachusetts, Ritter de Berlin, Sjögrén de St. Pétersbourg, Smith de Boston, Staples de Providence, Stone de New-York, Strackerjan de Brême, Tamms de Stralsund, Vandermaelen de Bruxelles, Wilhelmi de Sinsheim, Wolff de Copenhague, Zober de Stralsund, Åberg d'Uddevalla.

Les Reviseurs, élus pour l'an 1838, MM.W. Cathala et A. Nielsen ont revu et signé le compte des recettes et des dépenses de l'année écoulée, rendu par le Trésorier M. J.-C. Kall.

Digitized by Google

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNÉE DE 1834.

NOTA. La cotisation des MEMBRES ORDINAIRES est de 50 risdales (12½ ducats de Hollande) à payer une fois pour toutes lors de la réception.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemarck	300
S. A. S. Mgr. le Prince BERNARD, Duc de Saxe-Meinungen .	50
BILLE-BRAHE (Comte H. de), Secr. de la Lég. dan. à Londres .	50
BLOME (Baron A. de), Ministre plénip. de Danemarck à Londres	100
BRUNTON (Alex.), Secr. de la Société des Antiq. d'Edimbourg .	50
CHAUDOIR (Baron Stan. de), Curat. des écoles du district de Kiev	100
COSSEL (C.-L.), Propriétaire à Faareveile près de Roudkœping .	50
DAL BORGO DI PRIMO (Olinto), Chambellan, à Madrid	50
DASCHKOFF (D. de), Ministre de la Justice, à St. Pétersbourg .	100
DISBROWE (Sir Edvard), Ministre plén. brittanique à Stockholm .	50
DONDOUKOFF-KORSAKOFF (Prince), Cur. de l'Un. de St. Pétersbourg	50
EUGÈNE (S. Ém.), M. d. la s. S., Métropolitain de Kiev et de Halicz	100
GERNER (Henri), Capitaine de la Marine, à Moss en Norvége. . .	50
HALL (Roman), Amiral et Gouverneur d'Arckangel	50
HIPPING (A.-J.), Pasteur de Wichtis en Finlande	50
HODGSON (Rev. John), à Whelpington en Northumberland . . .	50
HOMEYER (G.), Professeur à l'Université de Berlin	50
JOUKOFSKY (S.-E.). Conseiller d'État actuel, à St. Pétersbourg .	50
JUSTI (A.-W.), Surintendant-général des églises à Marbourg . .	50
LAING (Samuel), Esq., à Papdale près de Kirckwall aux Orcades	50
LERCHENFELD (Baron de), Min. d'État et des Finances à Munich	100
MACDONALD (Alexandre), Esq., F. S. A. Scot., à Edimbourg . .	50
MARSH (George P.), Esq., à Burlington en Amérique	50
MOLANDER (Jean), Évêque de Borgo en Finlande	100
MOUSSINE POUSCHKINE (M.), Curateur de l'Université de Casan .	50
NAVARRÈTE (Don Fern. de), P. de l'Ac. R. de l'Hist. d'Esp. à Madrid	90
NICOLAI (Baron Paul de), Ministre plénipotentiaire de Russie . .	50
OUVAROFF (Serge), Min. de l'Instr. publique, à St. Pétersbourg .	100
PAHLEN (Baron de), Gouvern. de Livonie, Estonie et Courlande	50
PALMSTJERNA (Baron N.-F. de), Min. pl. de Suède à St. Pétersbourg	50
PLESSEN (Baron L.-H.); Ministre d'État et du Cabinet à Schwerin	50
REUTZ (A.-M.-T.), Professeur à l'Université de Dorpat	50
REUVENS (C.-J.-C.), Professeur, à l'Université de Leide	50
RÖTGER (D.-H.), Conseiller d'État	50
SJÖBRING (Pierre), Professeur à l'Université d'Upsala	50
SPRENGTPORTEN (Baron J.-G.), Grand-Gouverneur de Stockholm	50
TREVELYAN (Walter Calverley), Esq., F.S.A.E., M.A. Oxford .	50
WINGÅRD (C.-F. af), Évêque à Gothenbourg	50
Un homme d'État de Russie à St. Pétersbourg	100

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNEE 1835.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemarck	300
ACKERMANN (W.-A.), Professeur et Bibliothécaire à Lubeck . .	100
ADAMSON (John), Esq., Sec. de la Soc. des Ant. à Newcastle up. Tyne	50
ASCHERADEN (Baron Schoultz d'), Minist. plénipotentiaire de Prusse	50
ATHANASIUS (S.-Ém.), Archevêque de Tobolsk et de Sibérie . .	63
BARATAYEFF (Prince Michel), Conseiller d'État, à Simbirsk . .	54
BARKOW (A.-F.), Professeur à l'Université de Greifswalde . . .	50
BECKER (R. von), Professeur à l'Université de Helsingfors . .	50
BETHAM (Sir William), Ulster King of Arms, à Dublin	50
BOSWORTH (Rev. Joseph), F.S.A., à Rotterdam	50

Botfield (Beriah), Esq, à Norton Hall en Northamptonshire .	200
Capponi (Marquis Gino), M. rés. de l'Ac. de la Crusca à Florence	50
Cleasby (Richard), Esq., à Londres	50
Croker (Thomas-Crofton), Esq., F. S. A., M. R. I. A. à Dublin .	50
Dawson (Henri-Richard), Dean of St. Patrick's Cathedral, Dublin	50
Freymark (C.-A.-W.), Évêq. et Surint. gén. du Grand-Duché de Posen	89
Fritsch (Baron C.-G. de), Ministre d'État actuel, à Weimar . .	50
Hammer-Purgstall (Baron J. de), Conseiller de la Cour, à Vienne	55
Holm (A.-J.), Sec. au Cons. R. de l'île de St. Thomas en Amérique	50
Hornbech (H.-B.), Doct.-médecin, à l'île de St. Croix en Amérique	50
Howard (Henri), Esq., F. S. A., à Corby Castle en Cumberland .	50
Keckmann (C.-N.), Professeur à l'Université de Helsingfors . .	50
Kiellerup (A.-A.), Major, à l'île de St. Thomas en Amérique .	50
Krusenstern (J. de), Amiral, à St. Pétersbourg.	50
Lachmann (C.), Professeur à l'Université de Berlin	50
Lindenau (Baron de), Ministre privé d'État à Dresde	52
Linsén (J.-G.), Professeur à l'Université de Helsingfors	50
Lönnrot (E.), Docteur en médecine, à Kajana en Finlande . .	50
Meinhold (Guillaume), Pasteur de Crummin à Usedom	50
Menchikoff, (Prince Alex.), Amiral, Gouverneur de Finlande .	150
Osnobischin (D.), Cons., à Mourom dans le Gouv. de Vladimir .	62
Philarète (S.-É.), M. de la s. S., Métrop. de Moscou et de Kolomna	50
Phillips (George), Professeur à l'Université de Munich	52
Pipping (C.-F.-W.), Professeur à l'Université de Helsingfors . .	50
Raaslöff (Harald-Ivar-André), Homme de lettres	50
Rennenkampff (G. de), Cons. supér. de Dir., à Helmet en Livonie	50
Sabinin (Etienne), Prévôt de la Légation Imp. russe à Copenhague	50
Schlegel (A.-G. de), Professeur à l'Université de Bonn . . .	50
Schubert (F.-H. de), Lieutenant-général, à St. Pétersbourg . .	100
Séraphin (S.-É.), M. de la s. S., Métrop. de Novg. et de St. Pétersb.	50
Smith (Richard-B.), Esq., F.S.A., M.R.S.L., à Liverpool . . .	50
Sothmann (M.-N.), Pasteur de Mildstedt dans le Duché de Sleswick	50
Stenersen (A.-C.-A.), Assesseur, à l'île de St. Thomas en Amérique	50
Tengström (J.-J.), Professeur à l'Université de Helsingfors . .	50
Trigozo (F.-M. d'Aragão Morato), V.P. de la Ch. des Pairs à Lisbonne	50
Tschertkoff (A.), Colonel, M. de la Soc. de l'Hist. russe à Moscou	53
Van-Heusde (Ph.-G.), Professeur à l'Université d'Utrecht . . .	52
Warnkœnig (L.-A.), Professeur à la Faculté de Droit à Gand .	52
West (William), Esq., Docteur en médecine, à Dublin	50

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNEE 1836.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemarck	300
S. A. R. Mgr. GUILLAUME, Prince d'Orange	100
Arzybychev (N.), Homme de lettres, à Zywilsk dans le Gouv. de Kazan	50
Berzelius (Baron J.), Prof. et Sec. de l'Ac. des sc. à Stockholm	90
Bröndsted (P.-O.), Professeur à l'Université de Copenhague . .	100
Corsini (Prince Don Neri), Ministre de l'Intérieur, à Florence .	53
Cyrillus (S.-É.), Archevêque de Podolie et de Brézlau . . .	55
Dezoz de Laroquette (J.B.M.A.), Consul de France à Christiania	50
Doudeauville (O. Duc de), Prés. de la Soc. de Stat. univ. de Paris	53
Elphinstone (Hon. Mount-Stuart), à Londres	100
Hall (R.), Amiral et Gouverneur d'Arckangel	52
Hansen (P.), Cons. de la Régence, à Tranquebar aux Indes Orientales	50
Haxthausen (Baron Werner), à Boekendorff en Vestphalie . .	50
Hård (Charles), Major-général, à Upsala	50

Digitized by Google

Ingram (James), Prés. de Trinity Collége de l'Université d'Oxford .	100
Kiriakow (M.), Homme de lettres, à Odessa	109
Lagerheim (Baron E.), Ministre plénip. de Suède à Copenhague	76
Lang (Hugh), de St. Croix, à Greenock en Écosse	100
Lewschine (Alexis), Gouverneur civil d'Odessa	50
Lignell (A.) Prévôt, à Kila en Vermeland	50
Longfellow (H.-W.), Prof. à l'Un. de Cambridge au Massachusetts	52
Lowell (Ch.), Secrétaire de la Soc. historique du Massachusetts	99
Lutké (Frédéric), Amiral, à St. Pétersbourg	52
Malinovsky (A.), Gén., Prés. de la Soc. de l'hist. russe à Moscou	52
Moltke (Comte C.-E. de), Conseiller privé, à Aagaard en Sélande	100
Mourier (C.-E.), Gouverneur, à Tranquebar aux Indes Orientales	50
Qvalen (H.-B. von), à Damp en Sleswick	50
Rantzau (Comte H.-C.-W.), à Hohenhain en Sleswick	50
Rohde (L.-J.), Commandeur-Capitaine, à St. Thomas en Amérique	50
Sant-Angelo (Nicolo), Ministre de l'Intérieur, à Naples . . .	53
Schulzenheim (Baron D. de), Chancelier de la Cour, à Stockholm	50
Stifft (Baron A.-J. de), Méd. ord. de l'Emp. François I, à Vienne	100
Tegnér (Esaïas), Évêque de Vexiœ en Suède	50
Vargas (J.), Président de la République Venezuela en Amérique	100
Vincke (L. de), Grand-Président de Vestphalie	50
Oertzen (Max. von), Prés. de la Soc. des sciences à Goerlitz .	50

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNÉE 1837.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemarck	300
Ahlefeldt Laurwigen, (Comte C.-J.-F.) à Langeland . . .	90
Bartlett (John-Russell), Esq., à New-York	50
Cappé (Judah), Esq., à l'île de St. Thomas en Amérique . . .	50
Carlisle (Sir Nicholas), Secr. de la Soc. des Ant. de Londres .	270
Coit (T.-W.), Prés. de l'Univ. de Transylv. à Lexington en Kentucky	50
Coke (D'Ewes), Esq., à Brookhill Hall en Derbyshire	50
Dahl (P.-A). Capitaine, à St. Croix en Amérique	50
Ekelund (C.-F.), Professeur à l'Université de Helsingfors . . .	50
Fleming (Baron G.-A.), Gouverneur militaire de Gothenbourg .	70
Grégoire (S.-É.), Archevêque de Tver et de Kaschin	50
Innocence (S.-É.), Évêque de Kiev et de Halicz	50
Jacob (S.-É.), Évêque de Saratov et de Zarizinsk	100
Kemble (John-M.), Esq., M. A., à Cambridge	100
Kielland (Jonas-S.), Consul de Russie à Stavanger	50
Leathes (Philip-Hamersley), Esq., à Londres	100
Le-Blanc (Thomas), LL. D., Avocat, à Londres	100
Lindsley (Philip), D. D., Prés. de l'Un. de Nashville en Tennessee	50
Macedo (Don Joaq. da Costa), Sec. de l'Acad. R. des sc. de Lisbonne	100
Ouseley (Sir Gore), Directeur de la Soc. asiatique de Londres.	100
Pickering (Hon. John), LL. D., à Boston au Massachusetts . .	50
Prescott (W.-H.), Esq., à Boston au Massachusetts	50
Preus (J.-S.), Juge du bailli de Ryfylke en Norvège	50
Sparks (Jared), Esq., à Boston au Massachusetts	50
Swinburne (Sir John E.), Prés. de la Soc. des Ant. de Newcastle	150

DONS ET COTISATIONS PENDANT L'ANNÉE 1838.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemarck	300
Aurelius (D.), Professeur au Gymnase de Calmar	50

Digitized by Google

Beamish (N.-L.), Major, à Cork en Irlande	100
Bridgham (Hon. Samuel-W.) à Providence en Rhode Island	90
Dahl (J.-C.-C.), Professeur à l'Académie des Arts de Dresde	50
Doudeauville (Duc de), Pair de France, à Paris	50
Downes (George), Esq., M. A., à Dublin	50
Elton (Romeo), Professeur à l'Université de Providence	90
Everett (S. E. Édouard), Gouverneur de l'État de Massachusetts	50
Goldbeck (H.-L.-J.), Conseiller de Justice, à Rendsbourg	50
Grenville (Thomas), Membre du Conseil privé à Londres	50
Lamb (William), Esq., à St. Thomas en Amérique	50
M'Caul (John), M. A. de l'Université d'Oxford	50
M'Caul (John-Gordon), Esq., à St. Croix en Amérique	50
Metcalfe (Sir Charles), Gouverneur d'Agra en Hindoustan	200
Plaskett (Joseph), Major, à St. Croix en Amérique	100
Plumer (W.), Esq., à Epping en New Hampshire	90
Quincy (Josiah), Prés. de l'Univ. de Harvard à Cambridge au Mass.	50
Quistgaard (C.-S.), Pasteur de Boslunde en Sélande	50
Raben-Levetzau (C.-G. de), Chambellan, à Beldringe en Sélande	50
Rafn (Charles-Christian), Professeur, à Copenhague	50
Reventlow (Comte D.-C.-E.), à Brahetrolleborg en Fionie	100
Santa-Cruz (S. E. André), Protect. de la Conféd. Perou-Bolivienne	160
Schougaard (D.), Avocat, à Mallinggaard en Jutland	50
Stedmann (W.), Docteur en médecine, à St. Croix en Amérique	50
Strandgaard (A.-S.), Capitaine d'artillerie à St. Croix en Amérique	50
Watts (Francis), Professeur au Collége de Birmingham	50
Wellenheim (Léopold-Welzl de), Conseiller de la Cour, à Vienne	100
Wilson (Daniel), D.D., Évêque de Calcutta au Bengale	100
Winthrop (Thomas-L.), Prés. de la Soc. des Ant. de l'Amérique	90
Woronzow (Comte M.), Gouverneur-général d'Odessa	50

COMPTE DES RECETTES ET DÉPENSES DE L'ANNÉE 1837.

	Rds.	s.		
Reliquat du compte de 1836	223	65	5564	57
Don annuel du Protecteur de la Société	300	-		
Dons et cotisations des Membres *(vide supra)*	1880	-		
Souscriptions annuelles	2186	63		
Secours extraordinaire pour la Bibliothèque	118	78		
Intérêts du fonds placé	855	43		
Appliqué à l'augmentation du fonds	1901	14	5564	57
Dépenses ordinaires	3577	15		
Restant en caisse, le 31 décembre 1836	86	28		

COMPTE DES RECETTES ET DÉPFNSES DE L'ANNÉE 1838.

	Rds.	s.		
Reliquat du compte de 1837	86	28	5057	77
Don annuel du Protecteur de la Société	300			
Dons et cotisations des Membres *(vide supra)*	2170			
Souscriptions annuelles	1553	49		
Intérêts du fonds placé	948			
Appliqué à l'augmentation du fonds	2180	15	5057	77
Dépenses ordinaires	2854	72		
Restant en caisse, le 31 décembre 1838	22	86		

Digitized by Google

APERÇU
DU FONDS PERMANENT
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DES ANTIQUAIRES DU NORD
AVEC LA LISTE DE SES
Membres Fondateurs.

Nota. La cotisation des MEMBRES FONDATEURS est de 100 risdales (25 ducats de Hollande) y compris la cotisation de Membre ordinaire.

	Rds.
S. M. FRÉDÉRIC VI, Roi de Danemarck	300
S. A. R. GEORGE, Grand-Duc de Mecklembourg-Strélitz	180
S. A. R. GUILLAUME, Prince d'Orange	100
S. A. S. GUILLAUME, Duc de Nassau	200
AALL (Jaques), Propriétaire des usines de Nesse en Norvège	100
ACKERMANN (W.-A.), Professeur et Bibliothécaire, à Lubeck	100
AHLEFELDT-LAURWIGEN (Comte C.-J.-F.), à Langeland	100
ALBINUS (J.-H.-J.), Conseiller de Chancellerie	300
ANDERSEN (J.), Conseiller de Chancellerie	450
BEAMISH (North-Ludlow), Major, à Cork en Irlande	100
BERZELIUS (Baron J.), Prof. et Secr. de l'Ac. R. des sc. à Stockholm	100
BEXLEY (Nicolas Lord), F.R.S., F.S.A., V.P.R.S.L., à Londres	200
BILLE-BRAHE (Comte Preben) de Brahesminde en Fionie	100
BLOME (Baron A. de), Ministre plénip. de Danemarck à Londres	100
BLOME (Comte O.), Min. plénip. de Danemarck à St. Pétersbourg	170
BLOUDOFF (Dimitrij), Ministre de l'Intérieur, à St. Pétersbourg	100
BOTFIELD (Beriah), Esq., à Norton-Hall en Northamptonshire	200
BRIDGHAM (Hon. Samuel-W.), à Providence	100
BROCKDORFF (Baron C.-L.), Curateur de l'Université de Kiel	100
BRÖNDSTED (P.-O.), Cons. privé de Légation, à Copenhague	100
CARLISLE (Sir Nicholas), Secr. de la Soc. des Antiq. de Londres	300
CHAUDOIR (Baron Stan. de), Curat. des écoles du District de Kiev	100
COOPER (Charles Purton), Esq., LL. D., à Londres	100
DASCHKOFF (D. de), Ministre de la Justice, à St. Pétersbourg	100
DIETRICHSTEIN (Comte M.), Préfet de la Bibl. Impér. à Vienne	100
DONNER (C.-H.), Conseiller d'État	250
DOUDEAUVILLE (Duc de), Pair de France, à Paris	100

Digitized by Google

Elphinstone (Hon. Mount-Stuart), à Londres	100
Elton (Romeo), Professeur à l'Université de Providence . . .	100
Eugène (S. Ém.)*, M. de la s. S., Métropolitain de Kiev et de Halicz	100
Freymark (C.-A.-W.), Évêque et Surint. gén. des églises de Posen	100
Galitzin (Prince Serge), Cur. des écoles du District de Moscou	240
Gurney (Hudson), Esq., F.R.S., V.P.S.A. de Londres	100
Hall (Roman), Amiral, Gouverneur d'Arckangel	100
Horsburgh (J.)*, Hydrogr. de la Comp. des Indes Or. à Londres	150
Ingram (James), Prés. de Trinity Collége de l'Univ. d'Oxford .	100
Jacob (S.-E.), Évêque de Saratov et de Zarizinsk	100
Kemble (John-M.), Esq., M.A. de l'Université de Cambridge .	100
Kiriakow (Michel), Homme de lettres, à Odessa	120
Klewiz (W.-A. de), Ministre d'État de Prusse, à Berlin . . .	120
Kold (Pierre), Commissaire de la Cour de réconciliation . . .	600
Lamb (William), Esq., à l'île de St. Thomas en Amérique . . .	210
Lang (Hugh), M. D., à Greenock en Écosse	100
Leathes (Philip-Hamersley), Esq., à Londres	100
Le-Blanc (Thomas), Esq., LL. D., Avocat, à Londres	100
Lerchenfeld (Baron de), Min. d'État et des Finances, à Munich	100
Lowell (Charles), D. D., Secr. de la Soc. hist. de Massachusetts	100
Macedo (Don Joaquim), Secr. de la Soc. R. des sciences de Lisbonne	100
Menchikoff (Prince Alex.), Amiral, Gouverneur de Finlande . .	150
Metcalfe (Sir Charles), Gouverneur d'Agra en Hindoustan . .	200
Molander (Jean), Évêque de Borgo en Finlande	100
Moltke (Comte A.-W.), Ministre privé d'État	100
Moltke (Comte C.-E.), Conseiller privé, à Aagaard en Sélande .	100
Mülertz (A.-F.), Recteur du Collége de Horsens	100
Navarrète (Don Fern. de), P. de l'Ac. R. de l'hist. d'Esp., à Madrid	100
Ouseley (Sir Gore), Directeur de la Soc. asiatique de Londres .	100
Ouvaroff (Serge), Min. de l'Instr. publique, à St. Pétersbourg .	100
Petit (Louis Hayes), Esq., F.R.S., F.S.A. de Londres	200
Plaskett (Joseph), Major, à St. Croix en Amérique	100
Plumer (W.), Esq., à Epping en New-Hampshire	100
Rafn (Charles-Christian), Secrétaire de la Société	100
Reventlow (Comte D.-C.-E.), à Brahetrolleborg en Fionie. . .	100
Santa-Cruz (André), Protecteur de la Conféd. Pérou-Bolivienne	160
Schmidt (P.-C.), Sénateur, à Tönningen en Sleswick	200
Schubert (F.-H. de), Lieutenant-général, à St. Pétersbourg . .	100
Stifft (Baron A.-J. de)*, Méd. ord. de l'Emper. François Ier, à Vienne	100

Digitized by Google

Strömberg (C.), Conseiller de Chancellerie	600
Swinburne (Sir John-E.), Prés. de la Soc. des Ant. de Newcastle	150
Thamsen (H.-D.)*, Conseiller d'État actuel, à Stuttgard	2,020
Van-Deurs (J.-F.), Commissaire-général de guerre	100
Vargas (J.), M. D., Prés. de la Rép. Venezuela en Amérique .	100
Wellenheim (L. Welzl de), Conseiller de la Cour, à Vienne .	100
Werkmester (M.), Homme de lettres	100
Wilson (Daniel), D. D., Évêque de Calcutta au Bengale . . .	100
Winthrop (Thomas-L.), Prés. de la Soc. des Ant. de l'Amérique	100
Un Homme d'État de Russie à St. Pétersbourg	100
Fonds sous la dénomination de "Groenland"	600
Fonds sous la dénomination de "Stavanger"	200
Autre augmentation du fonds permanent	12,330
Total du fonds permanent, le 31 décembre 1838, *Rds. en argent*	26,000

Les Reviseurs ont déclaré par écrit d'avoir examiné les bons royaux qui constituent le fonds permanent de la Société s'élevant à la somme totale de 26,000 risdales, et de les avoir trouvés revêtus des signatures des Membres de l'Administration et inscrits sur les livres de la Caisse Royale, comme formant le capital inaliénable de la Société.

Digitized by Google

CIRCULAIRE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

La Société invite ses Membres et tous les amis de l'étude archéologique à lui faire parvenir tout ce qui pourra faciliter ses recherches, et lui aider à éclaircir les temps obscurs de l'antiquité.

Voici les objets principaux dont la Société souhaite qu'on lui fasse part dans l'intérêt de la science:

1. Des communications propres à dévoiler les relations que les anciens Scandinaves ou Normans ont eues dans les temps reculés avec d'autres pays de l'Europe, et à faire connaitre le séjour ou les établissements qu'ils y ont faits. On pense ici principalement à la Russie, à l'Allemagne, aux Pays-Bas, aux Iles Brittaniques, à la France et à la Péninsule Ibérienne.

2. Des recherches qui éclaircissent l'origine asiatique des habitants du Nord, et nommément la conformité de la mythologie de l'Edda aux systèmes mythologiques et aux opinions religieuses des Perses, des Hindous et d'autres peuples de l'Asie.

3. Des communications servant à la connaissance des temps antécolombiens de l'Amérique, ainsi qu'à l'étude de l'archéologie, de l'histoire, de la géographie et des idiômes de cette partie du monde.

4. Pour la bibliothèque publique de la Société: des *livres de toutes les sciences, et de toutes les branches de la littérature ancienne et de la littérature moderne*, particulièrement des ouvrages archéologiques, historiques, géographiques et linguistiques; des *cartes* et des gravures représentant des monuments antiques, ou des vues de lieux remarquables; des journaux et des revues contenant des articles sur l'archéologie du Nord, surtout des *annonces ou des critiques* des livres publiés par la Société.

5. Pour le Musée des Antiquités du Nord: des *antiquités analogues à celles du Nord* et propres à établir des comparaisons pour en connaître l'usage. On souhaiterait surtout de recevoir des pièces en pierre ou en os appartenant à des *nations sauvages* à qui l'usage des métaux est encore peu connu. De tels objets seront d'un prix encore plus grand s'ils sont accompagnés des manches en bois ou en os auxquels les sauvages les adaptent pour s'en servir. Aussi souhaiterait on de recevoir des échantillons des outils qui servent à la confection des armes avec des renseignements sur la manière de les employer.

*** La Société prend soin que les livres offerts à sa bibliothèque soient prêtés non-seulement aux Membres, mais encore à tous les amis des sciences afin d'en rendre l'usage et l'utilité aussi répandus que possible. On fera parvenir à la bibliothèque publique d'Islande les doublettes de tous les ouvrages que la Commission administrative aura jugés utiles au but de cette institution.

*** Tout ce que l'on envoie à la Société doit être adressé *au Secrétaire*, M. C.-C. Rafn, *à Copenhague, rue Kronprindsensgade no. 40.*

Digitized by Google

SOCIETÉ ROYALE
DES ANTIQUAIRES DU NORD
À COPENHAGUE.

Nouveaux ouvrages publiés par la Société.

ANTIQUITATES AMERICANÆ
SIVE
SCRIPTORES SEPTENTRIONALES
RERUM ANTE-COLUMBIANARUM IN AMERICA.

M. Alexandre de Humboldt, qui mieux que tout autre a fait connaître non seulement l'état physique mais l'histoire de la découverte de l'Amérique, a remarqué que les navigateurs à qui l'on doit réellement la découverte de cette nouvelle partie du monde, étaient des Scandinaves, quoique ce fait ait été ou complètement nié ou mis en doute par plusieurs auteurs distingués des temps modernes. Cependant cet illustre investigateur ajoute que les relations et les recherches faites jusqu'à présent sur cette époque mémorable du moyen âge sont très incomplètes, et il exprime le désir de voir publier par des savants du Nord le recueil de tous les documents relatifs à ce sujet. La Société des Antiquaires vient de satisfaire à ce souhait. Afin de jeter une nouvelle clarté sur l'histoire, afin de perpétuer la glorieuse mémoire de nos ancêtres, elle revendique pour eux l'honneur qui leur est dû à juste titre dans l'histoire de l'univers, dans celle de la science, du commerce et de la navigation. Les dernières recherches semblent avoir démontré jusqu'à l'évidence que lorsque Colomb visita l'Islande en 1477, il entendit raconter la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, et que ce fut là l'un des plus puissants motifs qui le portèrent à entreprendre son voyage. Mais ce fait ne diminue nullement la gloire qu'il s'est acquise par la haute intelligence et par le zèle infatigable avec lesquels il brava tous les obstacles et tous les périls pour terminer cette noble entreprise qui nous révéla une nouvelle partie du monde dans des circonstances propres à la mettre immédiatement sous la protection et l'influence toujours croissante des nations puissantes et civilisées de l'Europe. La mémoire de cet homme illustre vivra à tout jamais parmi les générations présentes et futures, mais nous autres habitants du Nord nous ne pouvons oublier non plus ses dignes prédécesseurs, qui étaient nos ancêtres et qui n'avaient pas des obstacles moins difficiles à surmonter, lorsque, sans aucun secours, ayant peu de connaissances mathématiques et ignorant l'usage de l'aimant, de la boussole, des cartes, ils s'embarquèrent dans leurs frêles navires et osèrent s'aventurer sur le grand océan pour aller trouver d'autres terres. C'est ainsi qu'ils découvrirent et occupèrent successivement l'Islande au 9e siècle, le Groenland au 10e et ensuite plusieurs îles et côtes de l'Amérique à la fin du 10e siècle et au commencement du 11e.

C'est à cette dernière époque si remarquable dans l'histoire universelle mais encore si peu connue que se rattache l'ouvrage qui va être publié. Le savant Torfason (Torfæus) est jusqu'à présent le seul qui se soit occupé de cette matière, mais son livre qui parut en 1707 et qui

Digitized by Google

maintenant est fort rare, ne contient pas les relations originales sur lesquelles se fondent les recherches; les extraits qu'on y trouve sont encore en petit nombre et fort peu complets. Ainsi le recueil que nous annonçons est tout-à-fait neuf, et aussi complet que possible. Il est rédigé d'après les nombreux et excellents manuscrits déposés dans nos bibliothèques, et accompagné de traductions en danois et EN LATIN, d'introductions, de dissertations archéologiques et géographiques et d'observations critiques qui sont toutes EN LATIN.

Nous donnerons ici un aperçu des principales matières qu'il renferme. Ce sont d'abord les récits historiques d'Erik le Rouge et des Groenlandais, publiés et rédigés pour la première fois d'après le livre bien connu dans l'histoire de nos antiquités sous le nom de Flateyarbók. Ce livre traite principalement de la première découverte des îles et des côtes de l'Amérique faite par BIARNE HERIULFSON et LEIF ERIKSON, et de plusieurs voyages qu'y firent les parents de Leif. Vient ensuite la Saga de THORFINN THORDSON, nommé KARLSEFNE, qui descend de parents irlandais, écossais, norvégiens, suédois et danois, ou rois ou alliés aux familles royales. Cette saga est publiée d'après deux anciens manuscrits en parchemin, qui jusqu'à nos jours ont été entièrement inconnus aux savants, et dont le premier semble avoir été écrit par Hauk Erlendson lui-même, fonctionnaire d'Islande qui est célèbre pour avoir rédigé une des meilleurs critiques de l'ouvrage nommé Landnama. Cette saga si remarquable contient des relations détaillées sur les voyages que Thorfinn Karlsefne et ses compagnons firent pendant 3 ans en Amérique et sur leur séjour dans le nouveau monde. Elle répand ainsi un tout nouveau jour sur ce sujet autrefois si peu connu. Torfason la croyait perdue; il ne l'a connue que par les extraits mutilés de quelques copistes dans les notices sur l'histoire de l'ancien Groenland, trouvées après Biörn Johnson, paysan de Skardso en Islande. Elle paraît maintenant pour la première fois en entier, et les détails qu'elle offrira au monde littéraire sont neufs et pleins d'intérêt.

L'ouvrage contient encore tout ce que la Société a pu recueillir sur la connaissance qu'avaient nos ancêtres du nouveau monde par les découvertes et voyages des Scandinaves. En voici les principaux chapitres: 1º. Les relations sur le pays nommé VINLAND en Amérique, écrites dans le 11e siècle par *Adam de Brême* qui les avait entendu raconter par Svend Estridson, roi de Danemark, et par plusieurs Danois. Ces relations paraissent maintenant pour la première fois imprimées d'après l'excellent codex déposé à la bibliothèque de la cour impériale de Vienne, et dont M. le comte Dietrichstein, chef de la bibliothèque, a bien voulu procurer un facsimile à la Société. 2e. Relations sur le Vinland écrites par *Are Frode* au même siècle ou au siècle suivant. 3e. Relations par le même auteur sur ARE MARSON, fameux chef d'Islande et un de ses parents, qui vers l'an 983 fut jeté sur les côtes d'un pays en Amérique près du Vinland, nommé HVITRAMANNALAND ou la GRANDE IRLANDE. Les habitants d' origine irlandaise, qui l' avaient pris en affection, l'empêchèrent de s'en retourner. 4e. D'anciens rapports sur BIÖRN ASBRANDSON, qui en 999 se rendit sur un littoral de l'Amérique. Les indigènes l'y retinrent comme Are Marson, mais il s'éleva bientôt au rang de chef du pays, et y vécut pendant près de 30 ans. 5e. Rapports sur GUDLEIF GUDLŒGSON, navigateur islandais qui en 1027 fut jeté sur la même côte et sauvé de la mort ou de la captivité par son compatriote Biörn Asbrandson. 6e. Divers passages qui concernent l'Amérique dans les annales d'Islande du moyen âge, tels que des rapports écrits par des contemporains sur le voyage fait par L'ÉVÊQUE ERIK au pays du Vinland en 1121; sur la découverte de nouveaux pays faite par des Islandais dans l'Océan occidental en 1285; ensuite sur des voyages de commerce entrepris par l'ancienne colonie du Groenland au pays de MARKLAND en

Digitized by Google

Amérique l'an 1347. 7e. D'anciennes relations sur les contrées septentrionales du Groenland et de l'Amérique, visitées surtout par les habitants du Nord pour y faire la chasse ou la pêche, entre autres une description fort curieuse d'un voyage de découverte fait par quelques prêtres de l'évêché de Gardar du Groenland en 1266 à travers les DÉTROITS DE LANCASTER ET DE BARROW jusqu'à des régions qui n'ont été connues que de nos jours par les efforts réitérés de Parry, de John Ross et de James Clark Ross et d'autres navigateurs anglais. Une observation astronomique, faite par les anciens voyageurs, a aidé à retrouver les traces de leur route. 8e. Extraits des anciens traités géographiques des Islandais, avec un croquis représentant la terre divisée en quatre parties habitées. 9e. Un ancien poème des îles de Féroe, dans lequel on fait mention de Vinland.

Le recueil de ces sagas et de ces anciennes relations est accompagné: a) de descriptions, de vues et de dessins de plusieurs ***monuments*** et ***inscriptions*** du moyen âge, trouvés au GROENLAND et dans l'état de MASSACHUSETTS et de RHODE-ISLAND dans l'Amérique du Nord. Ces inscriptions et ces monuments viennent à l'appui des récits contenus dans les sagas, qui à leur tour servent à les éclaircir. b) de ***dissertations géographiques***, dans lesquelles les situations des contrées et des lieux, mentionnés dans les sagas et les anciennes annales, sont recherchées et indiquées par les noms sous lesquels ils nous sont connus aujourd'hui, nommément le NEWFOUNDLAND, le GOLF DE SAINT LAURENT, la NOUVELLE ÉCOSSE, les États de MASSACHUSETTS et de RHODE-ISLAND et d'autres contrées plus méridionales, surtout dans la VIRGINIE, la CAROLINE-DU-NORD et la FLORIDE que l'on croit être le pays le plus méridional dont il soit question dans les sagas les plus authentiques, quoique plusieurs géographes scandinaves du moyen âge semblent avoir en vue la partie septentrionale de la côte orientale de l'Amérique du Sud. Ces recherches s'appuient sur les rapports des anciens manuscrits et principalement sur l'explication des indications ***astronomiques***, ***nautiques*** et ***géographiques*** qui y sont contenues, explication qui est constatée par les rapports des ***savants en Amérique*** avec qui la Société s'est mise en rapport, et qui, après plusieurs voyages entrepris dans ce but dans le Massachusetts et le Rhode-Island, ont communiqué à la Société des renseignements exacts sur la nature, le climat, les animaux et les produits de ces pays avec des descriptions et des dessins des anciens monuments qui y ont été trouvés. c) Des ***tables généalogiques*** qui font connaître les lignes descendantes des explorateurs les plus importants de l'Amérique sortis de la Scandinavie. Il est prouvé par ces tables qui sont continuées jusqu'à nos jours, que plusieurs hommes vivant encore en Islande, en Norvége et en Danemark, même M. Thorvaldsen, célèbre sculpteur à Rome, descendent de ces hommes qui ont découvert l'Amérique, ou des hommes qui ont été chefs des indigènes du nouveau monde ou qui y sont nés il y a 800 ans.

L'ouvrage qui est imprimé sur papier superroyal, se compose de XL et 486 pages grand in 4to, avec ***18 planches***, savoir 8 facsimile 4 cartes et 6 autres gravures. Les FACSIMILE représentent des pages entières ou des passages des meilleurs manuscrits, afin d'en donner une idée claire et exacte. On a réussi à reproduire avec une grande exactitude la couleur des diverses membranes et les traits des lettres qui souvent étaient très usées et difficiles à reconnaitre. Des quatre CARTES la 1ère représente ***l'ancienne Islande*** avec sa division républicaine vers l'an 1000. Cette carte composée par M. Biörn Gunnlœgson, géographe d'Islande, M. Finn Magnusen et plusieurs savants d'Islande est la première qui nous représente le pays à cette époque. La 2e est une carte spéciale ***du district de Julianehaab au Groenland***, probablement l'ancienne contrée nommée Eystribygd. Elle a été composée pour la Société par M. Graah, capitaine

Digitized by Google

de vaisseau, d'après des observations et des plans faits par lui dans le pays. On y a indiqué les nombreuses ruines connues des églises et des maisons construites par les anciens colons. La 3e est une carte générale des *terres littorales de la mer atlantique* et de la mer glaciale du Nord. Elle doit servir à présenter l'indication des voyages de découvertes de nos ancètres. On y voit la partie orientale de l'Amérique du Nord avec les noms donnés par les anciens Scandinaves aux contrées, aux promontoires, aux îles et aux golfes visités par eux depuis le DÉTROIT DE LANCASTER jusqu'à la FLORIDE. La 4e carte nous représente l'ancien *Vinland* avec les anciennes dénominations scandinaves. Les 6 autres *gravures* présentent des dessins avec des points de vue des anciens monuments groenlandais et américains dont il est question dans l'ouvrage, entre autres de plusieurs roches chargées d'inscriptions fort remarquables, trouvées dans le MASSACHUSETTS et en RHODE-ISLAND et autrefois pour la plupart inconnues. D'après les recherches mentionnées dans l'ouvrage, ces pierres semblent avoir servi à constater l'occupation du pays par les anciens Scandinaves.

Comme il s'agit d'un ouvrage qui mérite de fixer l'attention générale par les éclaircissements qu'il va répandre sur l'histoire du monde en général, et spécialement sur celle de l'ancienne Scandinavie, et qui doit encore être considéré comme un monument érigé à la mémoire de nos glorieux ancêtres, la Société a cru devoir ne rien négliger pour donner à l'impression et aux dessins tous les soins possibles. Le prix est de 6 ducats de Hollande (72 francs), et pour les exemplaires imprimés sur papier vélin de 10 ducats (120 francs).

ANNALES ET MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

L'INTÉRÊT avec lequel on paraît s'attacher à l'étude de l'antiquité scandinave, a déterminé la Société à publier ses recherches sur l'ancienne histoire et sur les antiquités de l'Europe septentrionale et de l'Amérique en deux séries coordonnées d'ANNALES et de MÉMOIRES. Elle espère donner par là à ses investigations les plus importantes une grande publicité même hors de l'Europe. Elle admettra dans les ANNALES des traités en danois, en suédois et quelquefois en islandais, et ils seront accompagnés de cartes et de dessins des antiques et des monuments dont il est question. Les MÉMOIRES qui seront toujours joints aux Annales, contiendront de pareils traités rédigés *en français*, *en allemand* ou *en anglais*.

La Société compte publier tous les ans une livraison des Annales de 160 à 192 pages in 8vo, et tous les deux ans une pareille livraison des Mémoires. Les deux premières livraisons des Annales ont déjà paru, et l'on espère publier la première livraison des Mémoires dans l'été de 1838. Deux livraisons de chaque série feront toujours un volume. Le prix de chaque livraison est de 4 francs 50 centimes. (Les frais de port non compris).

LIBRAIRES

chez lesquels on peut s'abonner et se procurer des prospectus:

PARIS, ARTHUS-BERTRAND, rue Haute-feuille, 23.
LISBONNE, BERTRAND, rue des Martyrs.
FLORENCE, JOSEPH MOLINI, Via degli Archibusieri.
NEW-YORK, WILLIAM JACKSON, 53, Cedar Street.
HAMBOURG, PERTHES & BESSER.
ST. PÉTERSBOURG, GRAEFF, place de l'Amirauté, Stcherbakoff, 1.

*** Les Membres de la Société et tous ceux qui payent d'avance en lettres de change sur une des grandes villes de l'Europe, pourront demander les ouvrages au Secrétariat de la Société. On s'adresse au Secrétaire, M. C.-C. RAFN, rue Kronprindsensgade n° 40, à Copenhague.

Digitized by Google

WILLIAM JACKSON, 102 BROADWAY, NEW YORK.

Works

recently published by the

ROYAL SOCIETY
OF NORTHERN ANTIQUARIES
AT COPENHAGEN.

ANTIQUITATES AMERICANÆ

SIVE

SCRIPTORES SEPTENTRIONALES
RERUM ANTE-COLUMBIANARUM
IN AMERICA.

OPERA ET STUDIO

CAROLI CHRISTIANI RAFN.

CRITICAL OPINIONS.

North American Review No. xcviii p. 161–162. "This is a work of great interest. It has long been expected with impatience. Its editor, Mr. C. C. Rafn, is entitled to the cordial thanks of the student of the history of American geography, for the learned labor bestowed on the publication; nor are we less indebted to the Royal Society of Antiquaries at Copenhagen, under whose auspices the work has been brought before the public, and at whose expense the valuable engravings contained in it were executed . . . It is a work to be diligently studied rather than eagerly run through; and our object in this article is not to supersede the necessity of a perusal, but rather, by giving the reading public in general an idea of the richness and importance of the contents of the volume, to induce every one who takes an interest in the history of our geography, to become thoroughly acquainted with it."

P. 193. "Of the authenticity of the manuscripts there is not a shadow of doubt; of the age of some of them there is no question."

P. 203. "It is one of the most valuable contributions ever made to the study of the history and geography of our continent.

Manufacturers & Farmers Journal and Providence and Pawtucket Advertiser Vol. xviii No. 8. "We have repeatedly alluded to the various labors of the Royal Society of Northern Antiquaries at Copenhagen, in Denmark, and have referred in an especial manner to the interesting, learned, and highly important investigations and researches relative to the early history of this Country.

The great work is at length complete. It presents many powerful arguments and a host of striking facts in favor of the supposition that this Country was discovered by the Northmen in the year 986, and was repeatedly visited by them during the two succeeding centuries. Emanating from the high authority that it does, it merits the most respectful attention and the strictest scrutiny of the learned men of this Country. It should be possessed by every public library, every literary institution, and indeed every individual who would keep himself informed in relation to the history of his own land."

Digitized by Google

Collections of the Rhode-Island Historical Society Vol. iv p. 179. "It is a work of vast labor and research, and is one of the most interesting and valuable publications relative to the history of our country, which has issued from the press."

P. 180. "This learned and interesting work deserves to be thoroughly studied by every American scholar who feels interested in his country's history."

American Monthly Magazine, April, 1838 p. 366. "It may be confidently asserted that no historical work has been looked for with more anxious expectation by those who knew of its being in progress, than the present; and we do not say too much in stating, that the contents of the volume are fully adapted to meet and richly reward the highest expectations that have been entertained. It is published in a style corresponding to the great interest and value of the materials of which it is composed, forming a volume of large quarto size, which, in beauty of typography and the elegance of its embellishments, will compare favorably with the best class of English publications."

The Knickerbocker, or New-York Monthly Magazine, March, 1838 p. 201. "The most important information which the investigation of the Saga manuscripts has made known, is that relating to America. The work announced three or four years since by the Royal Society of Northern Antiquaries, of Copenhagen, has just appeared, and reflects great credit on the society, both for the beautiful style in which it is got up, and for the valuable historical matter which it contains.

New-York Review No. iv, April, 1838 p. 352. "This long-expected volume did not reach our hands in season to receive a notice in our last number. It is a learned, interesting and important work; and the public are under great obligations to the Royal Society of Northern Antiquarians for their enterprise in bringing it out, and in particular to Professor Rafn, its learned editor, for the variety and richness of the notes by which it is illustrated."

P. 356. "We ought also to notify our readers that the Royal Society has been in correspondence with several learned societies in this country for some years, especially with the Historical Society of Rhode Island, to whose learned and indefatigable secretary, Dr. Webb, it has been indebted for much valuable information concerning the Natural History, Geography, &c., of the New England coast. The editor of the work under consideration was therefore in possession of all the materials requisite to form a sound judgment on these questions (the locality of Vinland &c.)"

P. 357-358. "Kialarnes is supposed to be Cape Cod. The east side of the promontory was bounded by long narrow beaches and sand hills *(strandir lángar ok sandar,)* and hence called Furdustrandir. The close conformity between the account given by the Northmen of Furdustrandir and the sandy beaches of Cape Cod, is well described by Professor Rafn. Such coincidences, if they do not convince, will be likely to silence all objections."

P. 370. "We may remark, that the internal evidence furnished by the documents themselves, is altogether in favour of their authenticity; the language, style, and manner, all belong to the early part of the golden age of Icelandic literature, or the middle of the eleventh century. The manuscripts from which the two first documents were printed, appear to belong to the thirteenth or fourteenth centuries, and their history is sufficiently known to entitle them to full credit. We cannot, therefore, hesitate to believe that they are, past all doubt, genuine, and the facts recorded in them worthy of confidence."

United States Magazine and Democratic Review Vol. 2 p. 86 "The work is in the highest degree creditable to the Royal Society of Northern Antiquaries, and forms a most valuable addition to the geographical literature of the western continent."

P. 156. "The credibility of the general conclusions to be drawn from the Chronicles rests on evidence entirely indisputable."

Digitized by Google

P. 157. "The main facts in the narrative appear to us, as we have repeatedly remarked, to be satisfactorily attested, and we have no hesitation in receiving them as a portion of authentic history . . . . The identity of Wineland with Massachusetts and Rhode Island, also appears to be fully proved."

FOREIGN QUARTERLY REVIEW No. XLI p. 105, 113. "We have now related the history of the discovery of Vinland by the Northmen, and we do not think that there are many who will feel inclined to dispute its truth. It has throughout the substance and the colour of reality. Nothing can be more plain, natural, or vivid; and it is even, in some respects, remarkably circumstantial . . . . The more narrowly we examine the histories of Erik the Red and of Thorfinn Karlsefne, the more confidence do we feel in the narrative of discoveries there presented to us."

DUBLIN EVENING POST, APRIL 19, 1838. "This is a very noble, a very curious, and, in point of historical interest, a most important volume . . . . This publication has put the matter beyond a doubt."

"We recommend the volume to the Royal Irish Academy, as an example which they would do well to imitate."

JOURNAL OF THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY OF LONDON VOL. VIII p. 114. "The labors of the Royal Society of Northern Antiquaries at Copenhagen have long since obtained for them an honourable station in the republic of letters, but the recent publication of the work named "ANTIQVITATES AMERICANÆ" entitles them to the gratitude of the whole civilized world" . . . . "Such a subject must deeply interest all those who occupy themselves with ancient discoveries in geography and history."

GRÖNLANDS
HISTORISKE MINDESMÆRKER
(GREENLAND'S HISTORICAL MONUMENTS).

FROM THE PROSPECTUS ISSUED BY THE SOCIETY. "The rediscovery of the coasts of East-Greenland, undertaken at the cost of the Danish Government and achieved by Captain Graah, has anew directed the public attention towards such traces and vestiges as may be still remaining of the ancient Scandinavian Colony in Greenland. Monuments and Inscriptions lately discovered in the country itself shew that the colonization and navigation of the ancient Northmen extended all the way from the southernmost extremity of the land to its most northern coasts and islands, even farther to the northward than it has been found practicable in our days to establish Danish settlements. A commencement has been made of investigating and elucidating the numerous remains of antiquity in South Greenland, and since 1831 arrangements have been entered into by this Society for securing their more accurate examination, delineation and description" . . . . "The work will consist of three sections, of which *the First Section* will contain ancient writings and fragments, relating to the early HISTORY OF GREENLAND, *the Second Section* ancient accounts relating to its GEOGRAPHICAL AND PHYSICAL DESCRIPTION, with separate introductions, annexed Danish translations and explanatory remarks; *the Third Section:* later accounts and researches respecting GREENLAND particularly with regard to the MONUMENTS OF ITS OLDEN TIME" . . . . "The work will be accompanied by illustrative Maps, also by engraved Plans of the Ruins. It will consist of 3 vols. 8vo."

The two first volumes have already issued from the press, but have not yet been received from Europe,

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

FROM THE SOCIETY'S PROSPECTUS. "Encouraged by the interest for Northern Antiquities, now awakened not only in our remote northern regions, but also in other countries, the Society have resolved to publish their Transactions and Researches concerning the earlier history and antiquities of Northern Europe and America in two simultaneous periodical works, to be entitled ANNALS and MEMOIRS. The ANNALS will contain such contributions in Danish or Swedish, and the MEMOIRS similar articles in *English, French,* or *German.*"

Digitized by Google

/

The first N° of the Society's MEMOIRS (1836-1837) contains two articles relating to the Ante-Columbian history of America, viz. "Mémoire sur la découverte de l'Amérique au dixième siècle, par C.-C. Rafn," and "On the ancient Scandinavians' division of the times of the day, with special reference to Rafn's ANTIQUITATES AMERICANÆ p. 32-33, by Finn Magnusen."

* * *

During the TWELVE YEARS AND A HALF from January 1825 to June 1837 THE ROYAL SOCIETY OF NORTHERN ANTIQUARIES OF COPENHAGEN have published the following 50 VOLUMES.

FORNMANNA SÖGUR, or *the Historical Sagas recording events out of Iceland*, in the original Icelandic or Old Northern text; complete in 12 vols. 8vo. With 6 Fac similes.

SCRIPTA HISTORICA ISLANDORUM, the same Sagas translated into Latin, with a critical apparatus, opera et studio Sveinbiornis Egilssonii, 12 vols. 8vo, of which the first 8 are published.

OLDNORDISKE SAGAER, the same Sagas translated into Modern Danish; complete in 12 vols. 8vo.

ISLENDINGA SÖGUR, or *the Historical Sagas recording events in Iceland itself*, 2 vols. 8vo.

FÆREYINGA SAGA, or the history of the inhabitants of *the Ferroe Islands*, in Icelandic, the Ferroe dialect, and Danish, with a Map of the islands, edited by Charles C. Rafn. 8vo.

FÆREYINGA SAGA oder Geschichte der Bewohner der Färoer; the same Chronicle edited by Charles C. Rafn, and accompanied by a German translation by G. Mohnike. 8vo.

FORNALDAR SÖGUR NORDRLANDA, a complete collection of *the mythico-historical Sagas*, recording events in the North assignable to the period anterior to the colonization of Iceland, in the original Old Danish text edited by Charles C. Rafn, 3 vols. 8vo.

NORDISKE FORTIDS SAGAER, the same Sagas translated into Modern Danish by Charles C. Rafn, 3 vols. 8vo.

KRAKUMAL SIVE EPICEDIUM RAGNARIS LODBROCI REGIS DANIÆ, or Ode on the heroic deeds and death of the Danish King Ragnar Lodbrok in England, in Old Danish, Modern Danish, Latin, and French, with Critical and Explanatory Notes, edited by Charles C. Rafn. 8vo.

TIDSSKRIFT FOR NORDISK OLDKYNDIGHED, *Historical and Philological Transactions*, 2 vols. 8vo.

NORDISK TIDSSKRIFT FOR OLDKYNDIGHED, *Archæological Transactions*, complete in 3 vols. with 9 Plates, 8vo.

ANNALER FOR NORDISK OLDKYNDIGHED, *Annals of Northern Archæology*, 1836-1837, with 7 Plates, 8vo.

ANTIQUITATES AMERICANÆ SIVE SCRIPTORES SEPTENTRIONALES RERUM ANTE-COLUMBIANARUM IN AMERICA, opera et studio Caroli C. Rafn, with 18 Engravings, viz. 8 Fac similes of the most important Parchment Codices taken for the basis of the work, 6 Delineations of ancient Monuments, and 4 Maps. Imperial quarto pp. 526. The subscription for this volume is *twelve dollars*.

The works, securely packed up, will be sent to any part of the United States, if desired, — subscribers paying the expense, and taking risk of conveyance.

Digitized by Google

DIE KÖNIGLICHE GESELLSCHAFT FÜR NORDISCHE ALTERTHUMSKUNDE
ZU KOPENHAGEN.

JAHRESVERSAMMLUNG DEN 29sten JANUAR 1838.

Über das abgelaufene Jahr wurde Bericht erstattet. Die Gesellschaft hat in demselben, ihrem Hauptzwecke getreu, herausgegeben:

ANTIQVITATES AMERICANÆ sive Scriptores Septentrionales Rerum Ante-Columbianarum in America.

Diese Sammlung der skandinavischen Quellenschriften zur vorcolumbischen Geschichte Amerikas ist nach 18 Membran-Codices und vielen andern alten Handschriften, mit hinzugefügten Einleitungen, Parallelstellen, critischen, philologischen und historischen Anmerkungen nebst archæologischen und geographischen Untersuchungen, zum erstenmale herausgegeben von dem Secretaire der Gesellschaft, Professor C. C. Rafn.

Nachdem derselbe dieses Werk vorgelegt hatte, gab er eine Übersicht von den Handschriften, welche er bei seiner Herausgabe dieser Alterthumsschriften benutzt hat, darauf eine historische Darstellung des Hauptinhaltes des Werkes, und trug dann seine geographischen Untersuchungen vor, wobei er, nach den in den Alterthumsschriften vorkommenden *nautischen*, *geographischen* und *astronomischen Angaben*, die wahre Lage der von den alten Skandinaviern entdeckten und benannten amerikanischen Lande und Orte nachzuweisen gesucht hat.

Betreffend die im Jahre 986 zum erstenmale von Bjarne Herjulfson gesehenen und im Anbeginne des 11ten Jahrhunderts zu wiederholten Malen von den Söhnen Eriks des Rothen, Leif und Thorwald, so wie von Thorfinn Karlsefne und von mehreren besuchten, wahrscheinlich zum Theil colonisirten, Landen, ergiebt sich als Resultat dieser seiner Untersuchungen Folgendes:

Helluland it mikla . . .	Das Land w. v. der Davis-Str. und Labrador.
Litla Helluland	Newfoundland.
Markland	Nova Scotia.
Vinland	Massachusetts und Rhode Island.
Kjalarnes	Cap Cod mit den daneben liegenden
Furdustrandir	Nauset, Chatham und Monomoy-Beach.
Krossanes	Gurnet Point oder Point Alderton.
Straumsey	Marthas Vineyard oder Egg Island.
Straumsfjördr	Buzzards Bay (Manomet Bay).
Hóp	Die Gegend bei Mount Hope Bay.

Dabei deutet er an, dass Hvítramannaland oder Irland it mikla, wohin Are Marson und mehrere Nordbewohner desselben Zeitalters segelten, möglicherweise Florida sein könne, und dass Króksfjardarheidi, von wo aus einige Priester in Gardar auf Grönland im Jahre 1266 eine Entdeckungsreise weiter nördlich unternehmen liessen, die Gegend um den Lancaster-Sund und die Barrow-Strasse sei.

Dieses Werk (65 Bogen Imperial Quart mit 18 gravirten Tafeln, nämlich 8 mit Facsimilien von den wichtigsten zu Grunde gelegten Membran-Codices, 6 mit Abbildungen von Alterthums-Denkmälern und die übrigen 4 Karten) enthält folgende Abschnitte:

I. Einleitung nebst Untersuchung des Alters und der Abfassung der wichtigsten, die vorcolumbische Geschichte Amerikas behandelnden Alterthumsschriften.

II. Die Saga Eriks des Rothen, oder historische Erzählungen von Erik dem Rothen und den Grönländern.
III. Thorfinn Karlsefnes und Snorre Thorbrandsons Saga, so wie einige Zusätze aus der Landnama, aus Snorre Sturlasons Sagaen der Norwegischen Könige, aus Olaf Tryggvasons Saga und Eyrbyggja.
IV. Von der ersten Entdeckung Islands, im 9ten Jahrhundert, und den sogenannten Papæ, die früher da gewohnt hatten.
V. Von der ersten Bebauung Grönlands, im 10ten Jahrhundert, und dessen früheren Bewohnung von den Eskimos.
VI. Von der Reise Are Marsons nach Hvitramannaland oder dem grossen Irland und seinem dortigen Aufenthalte.
VII. Von Björn Asbrandson, genannt Breidvikingakappi.
VIII. Von Gudleif Gudlaugson.
IX. Auszüge aus den Isländischen Annalen, namentlich über die Reise des grönländischen Bischofs Erik nach Vinland im Jahre 1121, von der Reise der isländischen Priester Adalbrand und Thorwald Helgason, so wie von einer Reise nach Markland im Jahre 1347.
X. Von dem Aufenthalte der Grönländer in den nördlicheren Gegenden, Greipar und Króksfjardarheidi.
XI. Auszüge aus den alten geographischen Schriften der Isländer: A, Ein kurzgefasster Auszug der Erdbeschreibung vom 12ten oder 13ten Jahrhunderte (zugleich vollständig im Facsimile), worin die wichtigsten Länder und Örter Asiens, Afrikas und Europas aufgerechnet, und zugleich die Hauptländer in Amerika genannt werden. B, Fragment einer ausführlicheren Geographie. C, Gripla. D, Grönlands alte Chorographie. E, Ivar Bardsons Beschreibung Grönlands.
XII. Ein altes färöisches Quäji, in welchem Vinland erwähnt wird.
XIII. Adam von Bremens Bericht von Vinland, auch vollständig im Facsimile, nach dem vortrefflichen Codex auf der Kaiserlichen Hofbibliothek zu Wien, mitgetheilt vom Grafen Moritz v. Dietrichstein.
XIV. Beschreibung einiger Alterthums-Denkmäler in Grönland.
XV. Beschreibung einiger Alterthums-Denkmäler in Massachusetts und Rhode-Island, nach den Mittheilungen von Dr. Webb zu Providence, nebst Abbildungen von John R. Bartlett in New-York.
XVI. Geographische Untersuchungen: A, Bemerkungen über Island und Grönland, über dieses Landes Eystribygd, Vestribygd und Nordrsetur. B, Von Entdeckungen in den Polargegenden Amerikas. C, Die Entdeckung von den östlichen Küstenlanden Amerikas, Helluland, Markland und Vinland. D, Entdeckung der südlichern Theile Amerikas. E, Von der Lage des von Adalbrand und Thorwald entdeckten Landes. F, Über den fortgesetzten Verkehr mit den amerikanischen Landen in den nach der ersten Entdeckung zunächst folgenden Jahrhunderten.

Zuletzt noch eine chronologische Übersicht, ein geographisches Register und ein Sachregister so wie genealogische Tafeln, welche die Geschlechtsregister der früheren Entdecker Amerikas darstellen.

Ferner hat die Gesellschaft von dem Werke

GRÖNLANDS HISTORISKE MINDESMÆRKER
(GRÖNLANDS HISTORISCHE DENKMÄLER)

den ERSTEN und ZWEITEN BAND herausgegeben, zum Theil vollständige Sagaen enthaltend, zum Theil Auszüge aus Sagaen oder historischen Erzählungen, welche zur Aufklärung der ÄLTERN GESCHICHTE GRÖNLANDS dienen, nach einer grossen Anzahl von Handschriften, von den Professoren Finn Magnusen und C. C. Rafn gemeinschaftlich bearbeitet. Diese zwei Bände (100 Bogen stark) umfassen die weitläuftigste Hauptabtheilung, nämlich die eigentlich historische, an welche sich zu Anfang des dritten Bandes Auszüge aus den

Digitized by Google

Isländischen Annalen und die Grönland betreffenden Diplome anschliessen werden.

Aus Grönland sind im verwichenen Jahre folgende Mittheilungen eingegangen, welche zum Theil ausführlich in den dritten Band dieses Werkes aufzunehmen sind: 1, Der Missionair zu Julianehaab, Hr. J. F. Jörgensen, übermachte der Gesellschaft sein Tagebuch über eine auf Veranstaltung derselben unternommene antiquarische Reise an den Küsten des Meerbusens Igaliko nebst einem Bericht über die Untersuchung, welche er in den am nördlichen Arme dieses Meerbusens belegenen Ruinen angestellt hat, begleitet von einer Grundzeichnung und einer ausführlichen Beschreibung derselben und zugleich einige in der Kirchenruine gefundene Alterthümer. 2, Hr. V. Müller, Vorsteher der evangelischen Brüder-Mission in Friedrichsthal, erstattete Bericht über die Ruinen an den Küsten der Meerbusen Agluitsok und Onartok, nebst einer genauern Angabe der Configuration dieser Meerbusen.

Wie die Gesellschaft früher, als Programm ihrer beabsichtigten Wirksamkeit für den zunächst bevorstehenden Zeitraum die dänische Schrift: „Ledetraad til nordisk Oldkyndighed" erscheinen liess, hat sie auch jetzt eine deutsche Ausgabe hievon: Leitfaden zur nordischen Alterthumskunde, veranstaltet. Hr. Consistorialrath G. Mohnike in Stralsund überschickte den ersten Band seiner, *der Gesellschaft zugeeigneten*, deutschen Übersetzung von Heimskringla, *Sagen der Könige Norwegens, von Snorre Sturlason.* Hr. Professor und Landschaftmaler Dahl in Dresden seine Denkmale einer sehr ausgebildeten *Holzbaukunst* aus den frühesten Jahrhunderten in den innern Landschaften Norwegens. Hr. Pastor Bosworth in Rotterdam seine Schrift: The Origin of the *Danish,* and an Abstract of *Scandinavian Literature.* Hr. Oberlehrer Koeppen in Berlin seine: Literarische Einleitung in die *Nordische Mythologie.* Hr. Capitain Keyper theilte ein Verzeichniss verschiedener Schriften mit, welche durch die von der Gesellschaft veranstaltete Ausgabe der Eymundar Saga in Russland hervorgerufen worden.

Vermittelst Allerhöchsten Rescripts vom 21sten October haben Seine Majestät der König geruht, der Gesellschaft als Fortsetzung zukommen zu lassen eine neue Sendung der von Hrn. Prof. Voigt zu Königsberg besorgten Abschriften der im dortigen Archive befindlichen *Documente, die nordische Geschichte betreffend.* Über den weitern Fortgang dieser Arbeit hat Hr. General-Kriegscommissair Abrahamson zu Odense eine Mittheilung eingesandt.

Hr. J. Nolsöe in Thorshavn liess seinen *Entwurf zu einer färöischen Grammatik* in Handschrift vorlegen.

Historische und antiquarische Untersuchungen hat die Gesellschaft in dem, 1837 erschienenen, ersten Bande, oder den beiden ersten Jahrgängen ihrer neuen Zeitschrift: „Annaler for nordisk Oldkyndighed", 1836—1837, so wie auch in dem ersten Heft (1836—1837) der zu ähnlichen Mittheilungen in *deutscher, französischer* oder *englischer Sprache* bestimmten Mémoires, herausgegeben.

Das Committé für antiquarische Untersuchungen berichtete, es habe das Museum für nordische Alterthümer sich eines Zuwachses von 512 Nummern in dem verflossenen Jahre zu erfreuen, wovon nicht wenige aus einer grossen Anzahl kleiner Stücke bestehen und viele von besonderer Wichtigkeit für die Sammlung sind. Wir beschränken uns hier auf die Mittheilung eines der bemerkenswürdigsten Funde.

Beim Ziehen eines Grabens durch eine Wiese bei Lästen unweit Wiburg in Jütland fand ein Arbeiter in sehr wasserhaltigem Moorgrunde eine bedeutende Sammlung von *Bernsteinsachen*, welche in ein hölzernes Gefäss eingeschlossen gewesen, von dem jedoch nur sehr wenige Trümmer übrig waren. Die Sammlung enthält 25 Stücke, die nicht durchbohrt, jedoch in der Mitte dünner gemacht sind, um festgebunden werden zu können; 500 grössere und kleinere Stücke ohne weitere Verarbeitung, als dass sie durchbohrt sind; ferner ein hammerförmiges und 59 dreiseitige Stücke;

Digitized by Google

460 cylinderförmige und 2800 kleine runde Perlen, so wie 50 längliche Stücke mit 4 oder 5 Löchern, die als Mittelstücke verschiedener Perlenhalsbänder von mehreren Reihen gedient haben, nebst 5 zu denselben gehörigen Endstücken. Der ganze Fund besteht sonach in 3900 Stücken, welche 17 ℔ wiegen, und ist der bedeutendste bisher bekannte Fund von Bernsteinsachen. Fast zu gleicher Zeit kamen von der Insel Möen verschiedene Bernsteinsachen derselben Art, welche in einer aus grossen Kieselsteinen gebildeten Grabkammer, ganz unten in einem grossen Grabhügel, gefunden wurden, in Verbindung mit Gegenständen von Feuerstein und Bein nebst Skeletten mehrerer unverbrannten Leichen, jedoch nichts von Metall. Oben in demselben Grabhügel, gänzlich getrennt von jener unteren Kammer, war eine ganz kleine, worin sich eine Urne mit verbrannten Beinen befand, über welchen mehrere schneidende Geräthschaften von Bronce, als Messer, Pincetten, lagen. Dieses obere Behältniss gehört sonach dem Bronce-Alter, jenes untere hingegen, in welchem sich die Bernsteinsachen befanden, dem ältesten oder sogenannten Stein-Alter. Dieser Fund, so wie mehrere andere, überzeugt uns davon, dass jener in Rede stehende grosse Bernsteinfund demselben Zeitalter angehört, was auch die rohe Verarbeitung der Sachen, ohne Hülfe einer Drechslerbank und eines Bohrers, bestätigt. Es ist daher klar, dass man hier den kostbaren Vorrath eines Bernsteinhändlers des fernsten Alterthums aufgefunden hat.

In den Sitzungen des verwichenen Jahres wurden verschiedene, der Gesellschaft für ihre Bibliothek zugesandten, Schriften, vorzüglich ***antiquarischen***, ***historischen***, ***geographischen*** und ***linguistischen*** Inhalts, vorgelegt. Der dänisch erschienene Jahresbericht enthält ein Verzeichniss dieser Schriften, welche eingesandt haben: die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg, die Schlesische Gesellschaft für vaterländische Cultur, die Königl. Böhmische Gesellschaft der Wissenschaften zu Prag, die Oberlausitzische Gesellschaft der Wissenschaften, der literarische Verein in Stralsund, die geographische Gesellschaft in Paris, die akademische in Cherbourg, die Königl. Academien der Wissenschaften zu Turin und zu Lissabon, die Königl. Literatur-Gesellschaft in London, die Königl. Irländische Akademie zu Dublin, die Amerikanische antiquarische Gesellschaft, die antiquarischen Gesellschaften in London, Paris, Madrid, Rhode-Island, Stockholm, Riga, Königsberg, Stettin, Schwerin, Kiel, Halle, Zürich; und die Herren Alberti, Bartlett, Boczek, Bonghi, Brandenburg, Buddingh, Burmeister, Carlisle, Baron de Chaudoir, Coates, Graf Dietrichstein, Duponceau, Ebers, Marquis de Fortia, Gaupp, Graf Gerville, v. d. Hagen, Harris, Graf v. Hohenwart, Halbertsma, Hettema, Holmboe, von Minutoli, Mohnike, Napiersky, Navarrete in Madrid, Naxera in Mexico, Posthumus, Puttrich, Rask, Schröder in Schleswig, Freiherr Speck-Sternburg, Vandermaelen, Wilhelmi, Winthrop in Boston, A. A. Wolff, Levi Woodbury in Washington, Zober.

Hr. Prof. Finn Magnusen verlas eine Abhandlung über einen Steinring mit Runen-Inschrift, gefunden bei Hammarlöf in Schoonen, und hernach eine Entwickelung über die Entstehung der nordischen Heldenlieder und deren älteste Anwendung.

Neue Mitglieder wurden aufgenommen.

. Alle für die Gesellschaft bestimmte Briefe und andere Sendungen werden *an den Secretär* derselben, *Kopenhagen*, *Kronprinzenstrasse Nr.* 40, gerichtet.

. Sendungen von Drucksachen für die Bibliothek der Gesellschaft, so wie auch für die öffentliche Bibliothek Islands zu Reykiavig, welche alle Fächer des Wissens umfasst, beliebe man durch Buchhändler- oder Schiffsgelegenheiten — *nicht durch die Post* — zu übersenden. In die Packete können zum Ersparen des besonderen Portos unversiegelte Briefe eingelegt werden.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google